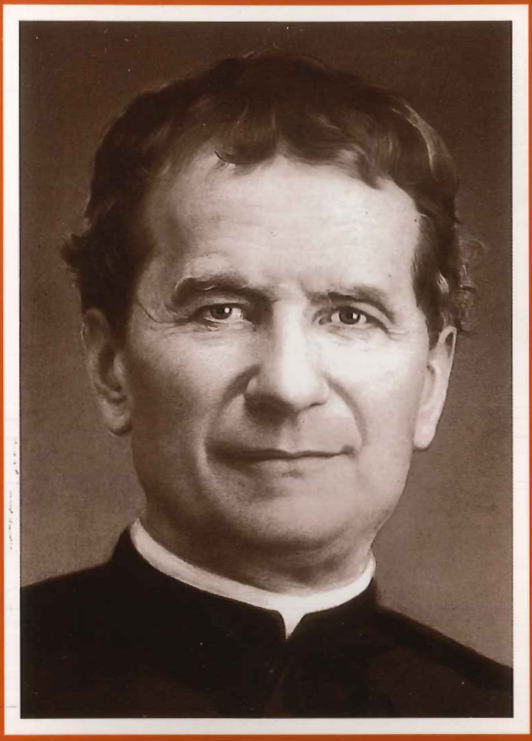


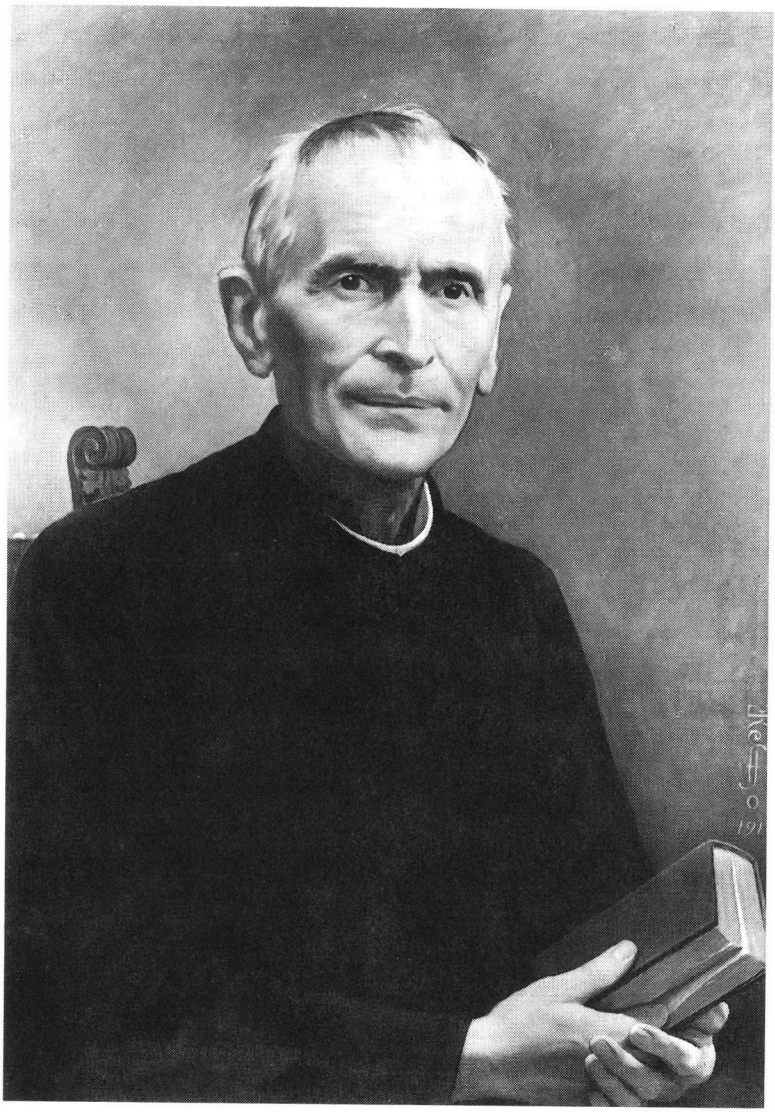
MEMOIRES BIOGRAPHIQUES DE JEAN BOSCO

VOLUME II

MEMOIRES BIOGRAPHIQUES

DE

JEAN BOSCO



Michel RUA

prêtre

MEMOIRES BIOGRAPHIQUES

DE

JEAN BOSCO

recueillis par

JEAN-BAPTISTE LEMOYNE
prêtre salésien

EDITION HORS COMMERCE

VOLUME II

SAN BENIGNO CANAVESE
ECOLE TYPOGRAPHIQUE ET LIBRAIRIE SALESIENNES

1901

Propriété littéraire.
Tous les droits de reproduction et de traduction
sont réservés à la Librairie éditrice italienne.

Editrice S.D.B.
Edizione extra commerciale

Direzione Generale Opere Don Bosco
Via della Pisana, 1111
Casella Postale 18333
00163 Roma

Tipografia Istituto Salesiano Pio XI - Via Umbertide, 11 - 00181 Roma
Finito di stampare: Luglio 1997

PREFACE

En signe de mon affection pleine de respect, j'offre à mes confrères le second volume des *Mémoires Biographiques* qui concernent le bien-aimé fondateur et père de notre Pieuse Société de St François de Sales. J'espère qu'ils apprécieront mon *nouveau* travail et qu'ils prieront pour moi, afin que je puisse le mener à son terme.

Pour le développement des faits contenus dans ce livre, j'ai suivi une manière de procéder identique à celle que j'avais présentée dans la préface du premier volume, puisant aux sources où j'avais appris les récits précédemment décrits. Elle me fut en outre d'un grand secours la lecture attentive des œuvres publiées au moyen de l'imprimerie par notre cher Don Bosco, afin d'en connaître toujours mieux l'esprit, la foi, la

charité et les intentions ; comme me furent également très utiles quelques-uns de ses écrits autographes dont je présente ici les titres :

1° *Mémoires de l'Oratoire de 1835 à 1855 ; à l'usage exclusif des Membres Salésiens*, dans lesquels il décrit les débuts de son Institution Providentielle. De ces mémoires l'inoubliable D. Jean Bonetti a tiré une riche matière pour rédiger ses *Cinq lustres* d'Histoire de l' Oratoire Salésien, œuvre d'une autorité incontestable, puisque confortée par le témoignage d'un grand nombre d'anciens élèves qui furent interrogés avec diligence par l'auteur consciencieux.

2° *Mémoires pour mes fils les Salésiens*, qui contiennent des règles suggérées par l'expérience et que D. Bosco laissait comme en héritage à son Successeur dans la difficile direction de toutes les Institutions.

3° *Biographie du Prêtre Joseph Cafasso présentée en deux oraisons funèbres* : il y raconte les vertus héroïques de son maître et directeur spirituel, la sainte amitié intime qui le liait à lui, si bien que par contrecoup se trouvent esquissées plusieurs années de sa propre vie.

J'ai écrit ce volume seulement pour les Salésiens, mais selon les consignes de nos Supérieurs,

j'entends que l'on n'en fasse pas de publicité, que l'on n'en réalise pas de traductions, de copies, de contrefaçons, de résumés, d'extraits dans quelque but que ce soit ; qu'on ne le mette pas entre les mains de personnes qui ne sont pas de notre Pieuse Société car, ainsi qu'à une source, elles puiseraient matière pour l'impression de louanges envers Don Bosco ; et cela tant que le Saint-Siège n'aura pas rendu son jugement autorisé. Je le mets donc selon les formalités nécessaires sous la protection des lois en vigueur.

En tête du livre, pour témoigner ma vénération et mon affection profondes envers notre incomparable Recteur Majeur, D. Michel Rua, j'ai placé son portrait : la raison principale parmi beaucoup d'autres est que se trouve racontée en ces pages la première rencontre qu'il fit, encore enfant, avec le cher D. Bosco.

Que le Seigneur et Marie Auxiliatrice daignent bénir les personnes qui liront ces pages et celui qui les a écrites.

Turin, 2 février 1901
Fête de la Purification de Marie

JEAN-BAPTISTE LEMOYNE
prêtre de la Pieuse Société
de St François de Sales

DECLARATION DE L'AUTEUR

En conformité avec les décrets d'Urbain VIII, du 13 mars 1625 et du 5 juin 1631, avec également les décrets de la Sacrée Congrégation des Rites, je le déclare solennellement : à l'exception des dogmes, des doctrines et de tout ce que la Sainte Eglise Romaine a défini, en toute autre chose qui concernerait des miracles, des apparitions et des Saints non encore canonisés, je n'entends ni ajouter ni réclamer d'autre foi que l'humaine. En aucune façon je ne veux devancer le jugement du Siège Apostolique, dont je fais profession et me glorifie d'être un fils très obéissant.

Nihil obstat :

Pour la Pieuse Société Salésienne

Turin, 1 Mars 1901

Paul Albera, *prêtre*

Directeur Spirituel.

Pour l'Autorité Ecclésiastique

San Benigno Canavese, 19 Mars 1901

André Ciocchetti, *prêtre*

Curé.

CHAPITRE I

Situation dans le Piémont en 1841 — Charles-Albert et ses aspirations — La conspiration des sectes.

Notre récit de la vie de D. Bosco est parvenu à l'année 1841. Dans le Piémont régnaient la paix et la sécurité. Sur l'espace de dix-huit ans, Charles-Albert avait eu la gloire d'être davantage le père que le prince de son peuple, d'aimer la loi de Dieu, de vénérer l'Eglise... Grâce à lui le Piémont conserva une place respectée parmi les puissances d'Europe, grâce à lui fleurit le commerce, furent prospères les finances, droite la justice, connu et béni le nom de sarde sur les rivages les plus éloignés... Politique libre de toute influence étrangère, attitude d'indépendance absolue... (1). Son armée et sa flotte étaient formidables pour le petit, mais belliqueux Etat qu'était le royaume sarde. Le nom de ce Roi était glorieux en raison de son courage manifesté l'an 1823 en Espagne dans la défense de Ferdinand VII contre la révolution victorieuse et dans la prise

(1) SOLARO DE LA MARGHERITA, *Memorandum storico politico*, Turin, 1851, p. 551. 571.

du fort *Trocadero*. Oui, Prince digne de régner, puisque, en 1835, aux injonctions des ministres de France et d'Angleterre, De Broglie et Lord Palmerston, qui ne pouvaient souffrir que Don Miguel au Portugal et Don Carlos en Espagne fussent soutenus du poids de son autorité et grâce au concours efficace de ses conseils, de ses armes et de ses deniers, il répondait vouloir être Roi chez lui. Les relations internationales, menées d'une main sûre, le maintenaient en haute réputation devant les grandes puissances.

En même temps, il donnait le bon exemple à ses sujets, se montrant sincèrement religieux. Il fréquentait les Sacrements, lisait et commentait sans cesse l'Ecriture Sainte, d'où il tirait de salutaires et surnaturels avertissements, et à Turin il assistait fréquemment à des neuvaines et à d'autres pratiques religieuses publiques.

Mais en lui, Charles-Albert, demeuraient toujours vifs les fantasmes de gloire entrevus à travers ses rêves de jeunesse. Il pensait succéder à l'Autriche dans la possession de l'Italie du Nord afin de se constituer, en toute sincérité de piété, le bouclier et l'épée de la Papauté. Et il était déterminé à vaincre ou à mourir pour cette cause. Des personnages de grande autorité s'unissaient aux flatteurs et enflammaient de plus en plus sa passion. Ils ne lui faisaient entendre alentour que des paroles de profonde vénération pour l'Eglise, de grand zèle pour la cause de Dieu, accompagnées de soupirs pour les dangers dont était menacé le Saint-Siège du fait de la présence des Autrichiens en Italie. Les hypocrites, qui voulaient faire de l'Eglise, si cela leur était possible, une servante de l'Etat, protestaient contre les lois de Joseph II et déclaraient que délivrer les Evêques et le Clergé de la Lombardie de l'oppression dans laquelle ils se trouvaient équivalait à délivrer de la tyrannie des Turcs les Chrétiens de Syrie. Tous ces discours, tenus par des personnes rusées et pendant une longue suite d'années, enlevèrent à

Charles-Albert, de façon absolue, la lumière qui était nécessaire pour discerner la vérité (1).

Il manifestait ses sympathies pour le Comte Hilarion Petitti, pour Promis, pour le Comte Frédéric Sclopis, ainsi que pour le Comte Gallina et Robert d'Azeglio, l'un et l'autre carbonari et conjurés de 1821, tous partisans des nouvelles idées libérales et conseillers de libertés politiques. Ces personnes lui faisaient des suggestions, et lui se figurait pouvoir se servir du concours des sectes comme d'un instrument qu'ensuite il casserait une fois le but atteint. Et, en effet, sur l'invitation des libéraux du Piémont, les Chefs des sociétés secrètes de toute la péninsule, désormais persuadés par expérience que les révolutions violentes n'auraient en rien servi, venaient de nuit en secret à Turin et, introduits par les pièces du vestiaire et de la salle d'armes du Roi, ils avaient des audiences clandestines avec Charles-Albert. Comme ces sectes étaient alors dispersées, sans unité pour s'entendre, sans discipline, sans espoir de réussite, sans but déterminé, il fallait organiser ces forces et les diriger vers l'unité apparente de but qui avait été commune à toutes les sectes : *Une nation libre et indépendante*. Des messagers mystérieux et très secrets étaient envoyés de Turin vers toutes les régions d'Italie, ainsi qu'à Bruxelles et à Paris. Pendant ce temps-là, à Turin, pour propager la nouvelle idée nationale, était fondé par le Comte Camille Cavour le *Club de la Société du Whist*, où les messieurs, attirés par l'appellation inoffensive de ces réunions, pourraient être initiés avec prudence aux aspirations désirées. Le Roi voulait rendre libre l'Italie pour y faire fleurir la religion et la justice ; et, c'est certain, s'il avait réussi, il aurait après la victoire converti ou fait disparaître le libéralisme, qu'à ce moment-là il caressait comme moyen.

---

(1) SOLARO DE LA MARGHERITA, *Memorandum*.

Espérance ingénue ! un démon ne se convertit pas et ne disparaît pas : introduit chez quelqu'un comme allié, il y porte avec lui la trahison et la mort.

De ces menées, rien ne transpirait en public, tandis que depuis des années un travail toujours plus désastreux était accompli avec astuce par les sectes dans chaque région d'Italie et spécialement dans le Royaume Pontifical en vue d'abattre les trônes et l'Eglise Catholique. Pour ce faire les chefs suprêmes de la Maçonnerie avaient écrit depuis 1819 et 1820 une *Instruction permanente* qui révélait les intentions les plus secrètes de la secte et [qui servirait de] code et [de] guide aux initiés de plus haut niveau, choisis par conséquent pour guider et commander tout le mouvement de la maçonnerie et des sectes, spécialement en Italie. L'*Instruction* est de la teneur suivante :

" Après que nous nous sommes constitués en organisme d'action et que (passé les événements politiques de 1814 et ceux de 1815) l'ordre a recommencé à régner aussi bien dans la *vente* [voir * p. 16] la plus éloignée que dans la plus proche du centre, il y a maintenant une idée qui a toujours grandement préoccupé les hommes qui aspirent à la *régénération* universelle. Et l'idée est celle de la libération de l'Italie, d'où doivent sortir, un jour donné, la libération du monde entier, la *république* fraternelle et l'*harmonie* de l'humanité. Cette idée n'a pas encore été comprise par nos frères de France. Ils croient que l'Italie révolutionnaire ne peut que conspirer dans l'ombre, distribuer quelques coups de poignard à des policiers ou à des traîtres, et en même temps supporter tranquillement le joug des faits accomplis au-delà des monts, pour l'Italie, mais sans l'Italie. Cette erreur nous fut déjà plusieurs fois fatale. Il ne faut pas la combattre en paroles ; ce qui serait la répandre de plus en plus : il faut la tuer par les faits. Et ainsi, au milieu des soucis qui ont le privilège d'agiter les esprits les plus vigoureux de nos *ventes*, il en est *un que nous ne devons jamais oublier.*

" La Papauté a sans cesse exercé une action décisive sur les destinées de l'Italie. Avec le bras, avec la voix, avec la plume, avec le cœur de ses innombrables Evêques, religieux, religieuses et fidèles de toutes les latitudes, la Papauté trouve n'importe où des gens prêts au sacrifice, au martyre, à l'enthousiasme. Partout où elle veut, elle a des amis qui meurent pour elle, et d'autres qui se dépouillent par amour pour elle. Elle est un immense levier dont quelques Papes seulement ont compris toute la puissance. Et encore ils ne l'ont employé qu'avec réserve. Aujourd'hui il ne s'agit pas de reconstituer à notre service ce pouvoir momentanément affaibli : *notre but final est celui de Voltaire et de la révolution française ; c'est-à-dire l'anéantissement complet du Catholicisme et même de l'idée chrétienne*. Si celle-ci demeurait debout sur les ruines de Rome, elle serait plus tard à même de le rétablir et de le perpétuer. Mais pour parvenir avec plus de certitude à ce but et ne pas nous préparer nous-mêmes des déceptions qui retardent indéfiniment et compromettent la réussite de la cause, il ne faut pas suivre les conseils de ces vantards de Français, de ces nébuleux Allemands, de ces Anglais mélancoliques qui croient pouvoir tuer le Catholicisme tantôt par une chanson obscène, tantôt par un sophisme, tantôt par un sarcasme grossier arrivé en contrebande comme les cotons anglais. Le Catholicisme a une vie qui résiste à bien autre chose. Il a vu des adversaires plus implacables et plus terribles : et bien souvent il a pris un malin plaisir à bénir avec son eau sainte les plus enragés d'entre eux. Laissons donc nos frères de ces pays se défouler avec leurs intempérances de zèle anticatholique : permettons-leur de se moquer de nos Madones et de notre dévotion *apparente*. Grâce à ce *passeport* nous pourrons conspirer tout à notre aise, et parvenir, petit à petit, à notre but.

" Donc la Papauté est, depuis mille sept cents ans, inhérente à l'histoire d'Italie. L'Italie ne peut ni respirer ni se mouvoir sans la permission du Pasteur Suprême. Avec lui, elle a les cent bras de Briarée ; sans lui, elle est condamnée à une impuissance pitoyable, à des divisions, à des haines, à des hostilités, depuis la première chaîne des Alpes jusqu'au dernier chaînon des Apennins. Nous ne pouvons pas, nous, vouloir un tel état de choses : il faut rechercher un remède à cette situation. Eh bien, le remède est trouvé. Le Pape, quel qu'il soit, ne viendra jamais vers les sociétés secrètes : *c'est aux Sociétés secrètes qu'il appartient de faire le premier pas vers l'Eglise et vers le Pape, dans le but de les vaincre tous les deux.*

" Le travail, auquel nous nous préparons, n'est l'œuvre ni d'un jour, ni d'un mois, ni d'une année. Il peut durer bien des années, un siècle peut-être : mais dans nos rangs le soldat meurt et la guerre continue. Ce n'est pas que nous ayons l'intention de gagner le Pape à notre cause ni d'en faire un néophyte de nos principes ou un propagateur de nos idées. Ce serait un rêve ridicule. Et de quelque manière que puissent tourner les événements, si même il arrivait qu'un Cardinal ou un Prélat, de sa pleine bonne volonté et non par piège, entrât dans nos secrets, ce ne serait pas là une raison pour désirer son élévation au Siège de Pierre. Cette élévation serait même notre ruine. En effet, de même qu'il aurait été conduit à l'apostasie par la seule ambition, de même la soif du pouvoir le conduirait nécessairement à nous sacrifier. Celui que nous devons rechercher et attendre, à la façon dont les Hébreux attendent [la venue] du Messie, c'est un Pape selon nos besoins... Avec ce seul [Pape-là] nous *marcherions plus sûrement à l'assaut de l'Eglise* qu'avec les petites brochures de nos frères de France et même qu'avec l'or de l'Angleterre. Et voulez-vous en savoir la raison ? La raison en est

qu'avec celui-là seul, *pour broyer le rocher sur lequel Dieu a bâti son Eglise*, nous n'avons plus besoin du vinaigre d'Hannibal ni de la poudre à canon, et encore moins de nos bras ; car nous tiendrons le petit doigt du successeur de Pierre engagé dans le complot : et ce petit doigt vaudrait pour cette croisade tous les Urbains II et tous les Saints Bernards de la Chrétienté. Nous ne doutons point d'arriver à ce but suprême de nos efforts. Mais quand et comment ? L'inconnue ne se voit pas encore. Néanmoins, comme rien ne doit nous détourner du projet esquissé, et qu'avant tout on doit y prêter son concours comme si le succès devait couronner demain l'œuvre à peine ébauchée, *nous voulons, en cette Instruction qui devra être tenue cachée aux simples initiés, donner aux Chefs de la Vente Suprême quelques conseils* qu'ils devront inculquer aux frères sous forme d'*Enseignement* ou de *Memorandum*. Une chose de grande importance, déjà exigée impérieusement par la plus élémentaire discrétion, c'est que *jamais on ne laisse entrevoir à quiconque* que ces *conseils* sont des *Ordres* de la Vente Suprême. Le Clergé est trop directement mis en cause : et il ne nous est pas permis, par les temps qui courent, de badiner avec lui *comme nous le faisons avec ces petits rois ou ces princes de rien qu'on envoie promener d'un simple souffle*.

" Il y a peu à faire avec les vieux Cardinaux et avec les Prélats au caractère décidé. Il faut laisser ces incorrigibles de l'école de Consalvi ; et rechercher, au contraire, dans nos stocks de choses populaires et de choses impopulaires, les armes qui utiliseront ou ridiculiseront le pouvoir entre leurs mains. Un mot bien inventé (calomnieux) que l'on répand avec art dans certaines bonnes familles chrétiennes passe aussitôt dans les cafés, des cafés sur les places ; un mot peut, quelquefois, tuer un homme. Si un Prélat arrive de Rome en province pour exercer un emploi public, il faut aussitôt s'informer de

son caractère, de ses antécédents, de ses qualités, de ses défauts ; spécialement de ses défauts. Est-il pour nous un ennemi ?... Aussitôt enveloppez-le dans tous les filets que vous pourrez. Faites-lui une réputation à même d'effrayer les enfants et les femmes, en le dépeignant cruel et sanguinaire : racontez quelque petit fait atroce qui puisse facilement s'imprimer dans l'esprit du peuple. Quand par la suite les journaux étrangers apprendront de nous ces faits qu'ils sauront bien enjoliver et colorer comme ils en ont l'habitude, *pour le respect que l'on doit à la vérité (sic)*, à vous alors de montrer ou mieux de faire montrer par quelque *imbécile respectable* le numéro du journal où sont rapportés les faits des personnages en question. Comme l'Angleterre et la France, l'Italie *ne manquera jamais de plumes qui sachent dire des mensonges utiles* pour la bonne cause. Avec un journal en main où il verra sur l'imprimé le nom de son Monseigneur présenté comme Délégué ou de son Excellence comme Juge, le peuple n'aura pas besoin d'autres preuves. Le peuple ici parmi nous, en Italie, est dans l'enfance du libéralisme. Il donne sa foi à présent aux *libéraux, comme plus tard il croira à n'importe quelle autre chose*.

" Ecrasez donc, écrasez l'ennemi *quel qu'il soit*, quand il est puissant *à force de médisances et de calomnies*, mais surtout écrasez-le lorsqu'il est encore dans l'œuf. C'est à la *jeunesse*, en effet, *qu'il faut viser ; il faut séduire les jeunes* : il est nécessaire que nous attirions la jeunesse, sans qu'elle s'en aperçoive, sous le drapeau des sociétés secrètes. Mais il faut opérer avec une très grande prudence. Pour nous avancer à pas comptés, mais sûrs, en cette voie périlleuse deux choses nous sont absolument nécessaires. Vous devez avoir l'aspect d'une colombe : mais en même temps vous devez être rusés comme le serpent. Vos parents, vos enfants, vos femmes elles-mêmes devront toujours ignorer le secret que vous portez en vous. Et s'il vous plaisait, *pour mieux tromper les yeux scrutateurs*, d'aller vous confesser

souvent, vous êtes autorisés à garder, même avec le confesseur, le silence le plus absolu sur ce sujet. Car, vous le savez, la moindre révélation, le plus petit indice qui vous aurait échappé au *Tribunal de la Pénitence ou ailleurs* peut nous conduire à de grandes calamités : et celui qui révèle, volontairement ou involontairement, *souscrit par le fait même la sentence de sa mort* (par poignard ou par poison).

" Or donc pour fabriquer un Pape selon notre cœur, il s'agit avant tout de fabriquer à ce Pape futur une génération digne du Royaume que nous nous souhaitons. Il faut laisser de côté les anciens et les hommes mûrs. Allez droit, au contraire, à la jeunesse et, si c'est possible, jusqu'*à l'enfance*. Ne parlez jamais avec les jeunes de choses obscènes ou impies. *Maxima debetur puero reverentia* [le plus grand respect est dû à l'enfant]. N'oubliez jamais ces paroles du poète : car elles vous serviront de sauvegarde contre la licence *dont il est nécessaire de s'abstenir dans l'intérêt de la cause*. Pour faire fleurir et fructifier notre cause dans les familles, pour avoir droit d'asile et d'hospitalité au foyer domestique, vous devez vous présenter sous toutes les *apparences* de l'homme plein de gravité et de moralité. Une fois que votre bonne réputation sera établie dans les collèges, dans les lycées, dans les universités et dans les séminaires : une fois que vous vous serez gagné la confiance des professeurs et des jeunes, faites en sorte *que notamment ceux qui entrent dans l'armée ecclésiastique* désirent converser avec vous. Parlez-leur de l'antique splendeur de la Rome des Papes. Il y a toujours dans le cœur de tout italien un désir de la Rome républicaine. Brouillez avec habileté ces deux souvenirs : excitez, échauffez ces natures si inflammables vers l'idée de l'orgueil patriotique. Commencez par leur offrir, *mais toujours en secret*, des livres innocents, des poésies pleines d'ardeur et d'exaltation pour la nation : peu à peu vous conduirez l'esprit de vos disciples au degré voulu de fermentation.

Lorsque sur tous les points à la fois des Etats de l'Eglise ce travail de tous les jours aura répandu nos idées comme la lumière, alors vous pourrez vous rendre compte comme est sage le conseil dont nous prenons à présent l'initiative.

" Les événements qui, à notre avis, se précipitent trop appelleront nécessairement, d'ici quelques mois, une intervention armée de l'Autriche. Il y a des fous qui s'amusent à jeter allègrement les autres au milieu des dangers ; néanmoins ces fous, à un moment donné, entraînent avec eux jusqu'aux sages. La révolution qui se prépare en Italie *(les mouvements de 1820 et 1821)* ne produira que malheurs et proscriptions. Rien n'est mûr : ni les hommes ni les choses ; et rien ne sera mûr pendant longtemps encore. Mais grâce à ces futurs malheurs vous pourrez facilement faire vibrer une nouvelle corde au cœur du jeune clergé. Cette corde sera la haine de l'étranger. Faites en sorte que l'*Allemand* devienne ridicule et odieux même avant son intervention que l'on prévoit. A l'idée de la suprématie papale mêlez toujours le souvenir des guerres entre le Clergé et l'Empire. Ressuscitez les passions mal assouvies des Guelfes et des Gibelins, et ainsi, peu à peu, vous vous ferez, à peu de frais, une réputation de bon catholique et d'amant de la patrie. Cette réputation de bon catholique et de bon patriote ouvrira à nos doctrines le cœur du jeune clergé et des couvents eux-mêmes. D'ici quelques années ce jeune clergé aura, par la force des choses, envahi tous les emplois. Il gouvernera, administrera, jugera, formera le conseil du souverain, ou sera appelé à élire le futur Pape. Ce Pape, comme la plupart de ses contemporains, sera nécessairement plus ou moins imbu lui aussi des principes *italiens et humanitaires que nous commençons à présent à mettre en circulation.* C'est un petit grain de sénevé que nous confions à la terre, mais le soleil de justice (?) le développera jusqu'à la

plus haute puissance : et vous verrez un jour quelle riche moisson naîtra de cette petite semence.

" Dans la voie que nous traçons à nos frères, il y a de nombreux obstacles à vaincre et des difficultés de plusieurs sortes à surmonter. On en triomphera par l'expérience et la sagacité. Le but est si beau qu'il est nécessaire de déployer toutes les voiles au vent pour y arriver. Vous voulez révolutionner l'Italie ? Recherchez le Pape dont nous vous avons fait le portrait. Vous voulez établir *la royauté des élus* sur le trône de la *prostituée de Babylone* ? Faites en sorte que *le clergé marche sous votre drapeau, croyant marcher sous le drapeau des Saintes Clefs*. Vous voulez faire disparaître le dernier vestige des tyrans et des oppresseurs ? Tendez vos filets comme Simon, fils de Jean : tendez-les *au fond* des *sacristies*, des *séminaires*, et des *couvents*, plutôt qu'au fond de la mer : et si vous ne précipitez rien, nous vous promettons une pêche plus miraculeuse que celle de St Pierre. Le pêcheur de poissons devint pêcheur d'hommes : vous pêcherez des amis au pied même de la Chaire Apostolique. Vous aurez ainsi pêché une révolution revêtue de la tiare et de la chape, précédée de la croix et du gonfalon : une révolution qui n'aura besoin que d'une bien petite aide pour mettre le feu aux quatre coins du monde.

" Que chaque acte de notre vie tende donc à la découverte de cette pierre philosophale. Les alchimistes du Moyen Age perdirent leur temps et leur argent dans la recherche de ce rêve. Le rêve des sociétés secrètes (avoir un Pape comme complice) s'accomplira pour cette simple raison qu'il est fondé sur les passions de l'homme. Ne nous décourageons donc pas à cause d'une déception ni à cause d'un revers ni à cause d'une défaite : préparons nos armes dans le silence des *Ventes*, pointons toutes nos batteries, soufflons sur toutes les passions, *sur les pires* comme sur les plus généreuses : et tout nous porte à croire

que ce plan réussira un jour, même au-delà de nos plus hautes espérances* ".

Après l'échec des mouvements de 1821, les chefs envoyèrent de nouveaux conseils à leurs adeptes : " La défaite peut nous aider dans nos moyens de combat ; il suffit d'exciter sans cesse les esprits et de tirer profit de tout... L'entrée des étrangers dans la police intérieure est une arme puissante qu'il faut manier avec adresse : ... en Italie il faut rendre odieux l'étranger de sorte que soit considéré comme une offense, même par les patriotes sincères, le secours venu de l'extérieur lorsque Rome sera assiégée par la révolution ; ... en attendant, à Rome prenez garde... discréditez les curés par tous les moyens... semez l'émotion, l'agitation chez les gens de la rue avec ou sans raison ; agitez sans cesse... ayez des martyrs et des victimes,... nous trouverons toujours quelqu'un pour dépeindre les choses au mieux qui nous convienne (1) ".

Pendant ce temps-là, pour que soient exécutées leurs volontés, s'était établi à Rome l'un des principaux sectaires, membre de la haute maçonnerie et chef occulte de cette dernière en Italie. Il occupait une position diplomatique auprès d'une légation italienne. Noble, riche, éloquent, érudit, mais surtout rusé, hardi, imposteur, corrompu et cynique, il recevait d'immenses sommes de la part des Juifs de Prusse, d'Angleterre, de Silésie, du Portugal, de Hongrie et d'ailleurs dans l'espoir de pouvoir bientôt détruire le Christianisme et faire renaître l'antique Jérusalem. Ce monsieur révélait ses projets et ses désirs sataniques contre l'Eglise dans la lettre que voici adressée à l'un de ses complices :

---

(1) [Une traduction de ces conseils se trouve en] CRETINEAU JOLY, *L'Eglise Romaine en face de la révol.*, Vol. II, pages [33-34 dans la première édition de 1859 chez Plon ; figure ici la traduction directe des Memorie Biografiche].

* En CRETINEAU JOLY, une traduction de cette *Instruction* pages 82-90.

" *Cher Vindex ...*

" . . . . . .

" Un jour, si nous triomphons et si, pour pérenniser notre triomphe, il devient nécessaire de répandre quelques gouttes de sang, il ne faut point que nous accordions aux victimes désignées le droit de mourir avec dignité et avec fermeté. De telles morts ne sont bonnes qu'à maintenir l'esprit d'opposition et à donner au peuple des martyrs dont il aime toujours voir le sang-froid. C'est un mauvais exemple !... L'homme qui a besoin d'être porté à bras-le-corps sur l'échafaud n'est plus un homme dangereux. Par contre s'il y monte de pied ferme et regarde la mort le front impassible, quoique coupable, il aura toujours la faveur des foules.

" Je ne suis pas né cruel : j'espère que je n'aurai jamais l'instinct sanguinaire. Mais qui veut la *fin* veut les moyens. Or je dis que, dans un cas donné, nous ne devons pas, nous ne pouvons pas, même dans l'intérêt de l'humanité, nous laisser charger de martyrs malgré nous. Crois-tu peut-être qu'en présence des premiers chrétiens les Césars n'auraient pas mieux fait d'atténuer et de bloquer au profit du Paganisme toutes ces héroïques démangeaisons d'aller au ciel, au lieu de laisser s'accroître la faveur du peuple au moyen d'une belle mort ? N'aurait-il pas été mieux *d'adoucir chez eux la force de l'âme en abrutissant le corps ? Une drogue bien préparée, et mieux encore administrée, qui aurait affaibli le patient jusqu'à la prostration aurait été, à mon avis, d'un effet salutaire*. Si les Césars avaient employé dans cette affaire les Locustes de leurs temps, je suis persuadé que *notre vieux Jupiter Olympien* et tous ses petits Dieux de second ordre n'auraient pas succombé aussi misérablement et le Christianisme n'aurait certainement pas eu des succès si heureux.

" On appelait ses apôtres, ses prêtres, ses vierges à mourir déchirés par les lions dans l'amphithéâtre ou sur les places publiques sous le regard d'un peuple attentif. Ses apôtres, ses prêtres, ses vierges, poussés par un sentiment de foi, d'imitation, de prosélytisme et d'enthousiasme, mouraient sans pâlir et en chantant des hymnes de victoire. Il y avait de quoi donner l'envie de mourir ; et on a vu de tels caprices. Est-ce que les gladiateurs n'engendraient pas des gladiateurs ? *Si ces pauvres Césars avaient eu l'honneur de faire partie de la Haute Vente, je leur aurais simplement dit de faire prendre aux plus hardis de ces néophytes une boisson préparée sur ordonnance* ; et l'on n'aurait pas parlé d'autres conversions car on n'aurait plus trouvé de martyrs. En effet, on ne trouve plus d'émules ni par imitation ni par attraction lorsqu'*on traîne sur l'échafaud un corps inerte, une volonté inerte*, et des yeux qui pleurent sans attendrir. Les Chrétiens ont été aussitôt très populaires, parce que le peuple aime tout ce qui le frappe. S'il avait vu des faiblesses, des peurs et une masse tremblante et fiévreuse, il aurait sifflé ; et le Christianisme était fini au troisième acte de la tragi-comédie.

" Si je crois devoir proposer ce moyen (*des poisons*), c'est pour un principe de politique humaine... *Ne faites jamais en sorte que la mort sur l'échafaud soit glorieuse*, sainte, courageuse, heureuse : et vous aurez rarement besoin de tuer.

" La révolution française, en laquelle il y eut tant de bon, s'est trompée sur ce point. Louis XVI, Marie-Antoinette et la plus grande partie des victimes de cette époque sont sublimes dans leur résignation, dans leur grandeur d'âme... Ce n'est pas cela dont nous avons besoin. Dans une occasion donnée faisons en sorte *qu'un Pape et deux ou trois Cardinaux meurent comme de pauvres vieilles* avec toutes les palpitations de l'agonie et dans la peur de la mort : et vous aurez paralysé toutes les plus petites envies d'imiter

ce sacrifice. Vous épargnerez les corps, mais vous aurez tué l'esprit.

" C'est le moral que nous devons frapper : nous devons blesser le cœur... *Si le secret est fidèlement gardé*, tu verras à l'occasion l'utilité de ce nouveau genre de *médicament*. Un petit calcul a suffi pour anéantir Cromwell. Que nous faudrait-il pour épuiser le plus robuste des hommes et le montrer sans énergie, sans volonté et sans courage entre les mains de ses bourreaux ? S'il n'a pas la force de cueillir la palme du martyre, il n'en aura pas l'auréole : et par conséquent il n'aura ni admirateurs ni néophytes. Nous aurons ainsi coupé court aux uns et aux autres : et c'est un grand concept d'humanité en révolution qui nous aura inspiré une telle précaution. Je te la recommande pour ton *Mémento* (1) ".

Malheureux, hypocrites, blasphémateurs et insensés ! Une Bande fondée sur les passions humaines pourra-t-elle abattre l'Eglise qui s'appuie sur la toute-puissance divine ? Il est écrit : *Non est consilium contra Dominum* (2). Et Jésus lui-même, après avoir solennellement promis que *portae inferi non praevalebunt* [les portes de l'enfer ne l'emporteront pas], indiqua jusqu'à quel point parviendrait la méchanceté humaine, mais il assura ses Apôtres que, s'agissant de la gloire de Dieu, *si mortiferum quid biberint, non eis nocebit* (3). Dieu permet les batailles contre son Eglise : *Si me persecuti sunt, et vos persequentur* (4) ; mais elle aura toujours la victoire.

---

(1) CIVILTÀ CATTOLICA 1875, série IX, vol. VII, p. 329. — [Une traduction de cette lettre en] CRETINEAU JOLY, *L'Eglise Romaine en face de la révolution*, vol II, pages [102-105].

(2) Pr 21,30 [Ni sagesse ni prudence ni conseil n'existent devant Yahvé].

(3) Mc 16,18 [S'ils boivent un poison mortel, il ne leur fera pas de mal].

(4) Jn 15,20 [S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi].

Durant toutes ces années, les membres des sectes avaient fidèlement suivi les règles indiquées par leurs chefs dans l'*Instruction* de 1819, au préjudice de beaucoup d' âmes. Ils prirent la décision de cacher leurs pièges et dirent : Qui les découvrira ? (1). Mais la divine Providence qui veille sur ses élus fit apparaître au grand jour les machinations des ennemis : D. Bosco lui-même, dès le début de sa vie de prêtre, put connaître leurs programmes malveillants et suivit les différentes phases de leur réalisation ; on peut même dire que dès ce moment-là il tint comme placés devant ses yeux, tous ensemble dans un cadre, les événements qui se succéderaient, qu'en conséquence il prédisposa son esprit, il étudia ses voies, il se prémunit contre les obstacles qu'il rencontrerait, et qu'ainsi il progressa avec sûreté dans sa mission très importante. Cent fois il nous répéta : " Dans tout ce qui était en train de se produire, il n'y eut pour moi rien de nouveau ni d'inattendu. Je connaissais tout, j'avais tout prévu sans craindre de me tromper ". Au cours de cette histoire on verra qu'il disait bien la vérité.

---

(1) Ps 64,6.

N.B. — Dans les références bibliques, la présentation française des Memorie différera parfois du texte original italien : celui-ci se servait de la Vulgate ; celle-là suit en général les traductions actuelles de la Bible en français.

— Pour certaines citations bibliques, il convient de conserver l'expression de la Vulgate, vu son rapport avec le contexte qui en fait usage ; d'où la mention qui apparaîtra de temps à autre : " D'après la Vulgate ".

* *Vente* : section locale du Carbonarisme.

CHAPITRE II

Elan et consolation de D. Bosco dans l' exercice du saint ministère — Un bienfait n' est jamais perdu — Les pastilles de Notre-Dame — La bénédiction et la prière de D. Bosco — Sa foi très vive — Les conseils évangéliques — Mortification.

Don Bosco est prêtre. Pour lui, le ministère sacré est l'idéal de son existence ; il est l'objet d'un amour très ardent, objet enfin atteint après avoir été intensément désiré au long de tant d'années ; il est le principe moteur de toutes ses pensées, de toutes ses actions, qui avec une énergie toujours croissante le lancera sur le terrain de la gloire de Dieu et de la conquête des âmes. Contemplant chaque jour entre ses mains le très saint Corps de Jésus Christ, mouillant ses lèvres de Son Sang très précieux, il ravivera de plus en plus sa foi, il allumera toujours mieux son amour qui le pressera à répandre sur les fidèles les trésors dont la bonté divine lui a confié le dépôt. Dans les âmes il reconnaît la plus grande des œuvres de la toute-puissance de Dieu sur la terre, l'objet d'une dilection qui va jusqu'au sacrifice de la croix, et c'est pourquoi, s'identifiant à leur Sauveur, il ne souffrira pas de retard pour se mettre à travailler à leur salut. Pour cette entreprise, c'est également la vue de tant de pièges tendus aux imprudents qui le fera brûler de ferveur.

D. Bosco passa les premiers mois de sacerdoce au pays natal. Son frère Joseph avait dissous depuis deux ans le métayage du Susambrino devenu propriété du chevalier Pescarmona, et il avait rétabli aux Becchi son habitation ainsi que la chambre de D. Jean. Toutefois ce dernier passait la majeure partie du temps au presbytère, auprès de son cher curé le Théol[ogien] Cinzano, rendant en paroisse tous les services qu'il pouvait. Porter la communion aux malades, leur administrer le Sacrement de l'Onction, les assister charitablement dans les derniers moments, prendre part à toutes les autres cérémonies religieuses, telle était son occupation quotidienne pendant ce temps, ainsi que l'attestèrent à D. Second Marchisio les anciens du pays qui ajoutèrent que bien volontiers il s'entretenait avec les enfants, les instruisait et les encourageait à la vie chrétienne. Ce qui est aussi confirmé par D. Bosco lui-même dans son manuscrit bien connu : " En cette année 1841, dit-il, comme mon curé manquait de vicaire, j'en fis fonction pendant cinq mois. J'éprouvai le plus grand plaisir à travailler. Je prêchais tous les dimanches, je rendais visite aux malades, je leur administrais les sacrements, hormis la Pénitence, puisque je n'avais pas encore subi l'examen pour confesser. J'assistais aux inhumations, je tenais en ordre les livres paroissiaux, je faisais des certificats de pauvreté ou d'autre sorte. Mais mon régal était de faire le catéchisme aux enfants, de m'entretenir avec eux, de parler avec eux. De Morialdo [= Murialdo ; prononcer Mourialdo] ils venaient souvent me rendre visite ; quand je rentrais chez moi, j'étais toujours entouré par eux. Dans le village, d'autre part, ils commençaient également à devenir mes compagnons et amis. Au sortir de la maison paroissiale, j'étais toujours accompagné par une troupe d'enfants et, partout où je me rendais, j'étais toujours entouré de mes petits amis qui me faisaient fête ".

Il éprouvait une joie toute particulière à baptiser les nouveau-nés, et l'on remarqua qu'en ces mois-là, au livre des Baptêmes,

pour presque tous les garçons, Louis figurait comme prénom principal, ou bien encore venait en second lieu : il voulait, pour autant que cela dépendait de lui, les placer depuis leur enfance sous la garde de l'angélique Protecteur de la pureté, afin qu'il les défendît contre les dangers qui menacent une si belle vertu.

Comme il le dit lui-même, il prêchait en paroisse chaque dimanche. Ayant beaucoup de facilité pour expliquer la parole de Dieu, il était souvent recherché pour prêcher, pour proclamer des panégyriques, jusque dans les villages voisins. Il fut invité à composer celui de St Bénigne à Lavriano [= Lauriano] vers la fin d'Octobre de cette année-là. " J'acceptai de bon gré (dit le manuscrit), car ce village était la patrie de mon ami et collègue D. Jean Grassino, devenu ensuite curé de Scalenghe. Je désirais procurer de l'honneur à cette solennité et c'est pourquoi je préparai et j'écrivis mon discours dans une langue populaire, mais châtiée ; je le soignai bien, persuadé d'en acquérir de l'honneur. Mais Dieu voulait donner une terrible leçon à ma vanité. C'était un jour de fête et avant de partir je devais célébrer la Messe dans des conditions commodes pour la population : il me fut donc nécessaire d'utiliser un cheval afin d'arriver à temps pour prêcher. Après avoir parcouru la moitié de la route en trottant et en galopant, j'étais arrivé dans la vallée de Casal Borgone, entre Cinzano et Bersano [= Berzano di San Pietro], lorsque d'un champ semé de millet s'élève à l'improviste une multitude de moineaux ; effrayé par leur envol et leur bruit, mon cheval se met à courir à travers les chemins, les champs et les prés. Je me tins quelque peu en selle, mais m'apercevant qu'elle glissait sous le ventre de l'animal je tentai une manœuvre d'équitation ; alors la selle qui n'était plus en place me poussa vers le haut et je tombai à la renverse sur un tas de pierres cassées. Un homme put de la colline voisine observer la pitoyable situation et, accompagné de l'un de ses serviteurs, il courut à mon aide. M'ayant trouvé sans connaissance, il me porta chez lui et me coucha dans le meilleur lit qu'il avait. Ayant reçu les soins les plus charitables, au bout

d'une heure, je revenai à moi et me rendis compte que je me trouvais ailleurs que chez moi. — Ne vous faites pas de souci, dit mon hôte, ne vous inquiétez pas d'être ailleurs que chez vous. Ici il ne vous manquera rien. J'ai déjà envoyé chercher le médecin ; et quelqu'un d'autre est parti en quête du cheval. Je suis un paysan, mais je ne manque pas du nécessaire. Vous sentez-vous très mal ?

— Que Dieu vous récompense pour tant de charité, mon bon ami. Je crois qu'il n'y a pas grand mal ; peut-être une fracture à l'épaule que je ne peux plus remuer. Où est-ce que je me trouve ici ?

— Vous êtes sur la colline de Bersano, chez Jean Calosso, votre humble serviteur, surnommé *Brina**. Moi aussi j'ai roulé ma bosse, et moi aussi j'ai eu besoin des autres. Oh! comme il m'en est arrivé lorsque j'allais sur les foires et sur les marchés.

— En attendant le médecin, racontez-moi quelque chose.

— Oh! comme j'en aurais à raconter ; écoutez-en une. Voilà plusieurs années, en automne, j'étais allé à Asti avec ma petite bourrique faire des provisions pour l'hiver. Au retour, j'étais alors arrivé dans les vallons de Morialdo, ma pauvre bête, très chargée, tomba dans un bourbier et demeura immobile au milieu du chemin. Tout effort pour la relever s'avéra inutile. Il était minuit, avec un temps très sombre et pluvieux. Ne sachant plus que faire, je me mis à crier en appelant au secours. Quelques minutes après, on me répondit d'une chaumière voisine. Vinrent un jeune abbé et son frère accompagnés de deux autres hommes qui portaient des flambeaux allumés. Ils m'aidèrent à décharger la bête, la tirèrent hors de la boue, puis me conduisirent avec toutes mes affaires jusque chez eux. J'étais à demi mort ; et tout était barbouillé de boue. Ils me nettoyèrent, me restaurèrent au moyen d'un merveilleux dîner, puis me donnèrent un lit très moelleux. Au matin, avant de partir, j'ai voulu donner comme il se doit quelque dédommagement ; le jeune abbé refusa tout en ajoutant : Il peut se faire que demain nous ayons besoin de vous !

---

* *Brina* = " la gelée blanche " ; par allusion à ses cheveux.

A ces mots je me sentis pris d'émotion et l'autre aperçut mes larmes : — Vous vous sentez mal ? — me dit-il.

— Non ! répondis-je, ce récit me plaît tant qu'il m'émeut.

— Si je savais quoi faire pour cette bonne famille ! Oui, de braves gens !

— Comment s'appelait-elle ?

— La famille Bosco ou, comme on dit au pays, *Boschetti**. Mais pourquoi vous montrez-vous si ému ? peut-être connaissez-vous cette famille ? Il est vivant, il se porte bien ce jeune abbé ?

— Ce jeune abbé, mon bon ami, est ce prêtre auquel vous rendez mille fois ce qu'il a fait pour vous. C'est lui-même que vous avez porté chez vous et placé dans ce lit. La divine Providence a voulu nous faire savoir par ce fait que tout se paie en ce monde.

" Chacun peut imaginer l'émerveillement et le plaisir de ce bon chrétien, et les miens, car dans le malheur Dieu m'avait fait tomber entre les mains d'un tel ami. Sa femme, une sœur, d'autres parents et des amis furent en grande fête en apprenant qu'était arrivé chez eux celui dont ils avaient tant de fois entendu parler. Il n'y eut pas d'égard qui ne me fût prodigué. Arrivé peu après, le médecin trouva qu'il n'y avait pas de fractures, et c'est pourquoi quelques jours plus tard je pus, sur le cheval retrouvé, me remettre en chemin à destination de ma patrie. Jean Brina m'accompagna jusque chez moi, et tant qu'il vécut nous avons toujours conservé les plus chers souvenirs d'amitié.

" Après cet avertissement, j'ai pris la ferme résolution de vouloir à l'avenir préparer mes discours pour la plus grande gloire de Dieu et non pour apparaître savant et lettré ".

C'est la résolution prise par D. Bosco en cette circonstance ; mais bien d'autres observations nous viennent spontanément sur ce fait. Avant tout [nous remarquons] comme est précis le Seigneur pour

---

* *Boschetti* : en piémontais Bosco se prononçait *Boschèt* ; d'où la sorte de diminutif local pour désigner les Bosco des Becchi.

accomplir ses promesses ! Il a dit : " Heureux qui pense au pauvre et au faible : au jour de malheur, Yahvé le délivre ; Yahvé le garde, il lui rend vie et bonheur sur terre : oh ! ne le livre pas à l'appétit de ses ennemis ; Yahvé le soutient sur son lit de douleur ; tu refais tout entière la couche où il languit (1) ". La famille de maman Marguerite fut toujours généreuse et hospitalière envers quiconque se trouvait dans le besoin : jamais un pauvre n'était reparti les mains vides du seuil de sa maison ; personne n'était arrivé chez elle à l'heure d'un repas sans recevoir l'invitation cordiale et insistante à s'asseoir à table. Mais plus d'une fois elle fit l'expérience de la générosité de Dieu lorsqu'Il la récompensait en retour de ce qu'elle faisait pour les pauvres. Une nouvelle preuve en est le fait ci-dessus rapporté.

De plus, nous ne devons pas laisser passer sans l'observer l'humilité bien-aimée qui resplendit constamment dans le manuscrit de D. Bosco. Il parle de lui pour s'accuser ; mais tandis qu'il s'accuse de tant de défauts, nous voyons lentement éclore autour de lui des faits pleins de charme, comme pour le démentir. Depuis le moment où il était jeune abbé au Séminaire, il avait recours à une activité ingénieuse pour être utile aux malades à travers l'invocation de Marie. Cette activité consistait à distribuer des pastilles de mie de pain ou bien des sachets contenant un mélange de sucre et de farine de maïs, en imposant à ceux qui recouraient à sa science médicale la condition de s'approcher des Sacrements et de réciter un nombre donné d'*Ave*, de *Salve Regina* ou d'autres prières à Notre-Dame. La prescription du médicament et des prières était tantôt donnée pour trois jours, tantôt pour neuf. Les malades guérissaient, même si leur situation était des plus graves. De village en village s'était répandue la nouvelle, et

---

(1) Ps 41,1-4.

grande était l'affluence vers le nouveau médecin qui s'attirait une confiance sans cesse nouvelle, grâce au bon résultat de ses soins. A partir de ce moment-là il reconnaissait toute l'efficacité des prières faites à Notre-Dame. Peut-être que la Vierge Marie elle-même lui avait accordé de façon évidente la grâce des guérisons et que lui, au moyen de cet artifice des pastilles et des poudres, se cachait pour ne pas être un objet d'admiration. De ce moyen il continua à se servir encore tandis qu'il était prêtre au Convitto Ecclesiastico [= Maison d'Etudes ecclésiastiques] ; il se décida à y mettre fin à la suite d'un fait vraiment singulier.

En 1844 à Montafia tomba malade de fièvres persistantes M. Turco et aucune ordonnance médicale ne parvenait à le guérir. La famille recourut à D. Bosco : après avoir conseillé la Confession et la Communion, il remit pour le malade une boîte des habituelles pastilles à prendre chaque jour selon un nombre donné, en récitant d'abord trois *Salve Regina*. Ayant pris les premières pastilles, M. Turco guérit parfaitement. Tous en furent émerveillés. Le pharmacien se dépêcha de se rendre à Turin et, se présentant à D. Bosco, il lui dit : — Je respecte votre talent et l'expédient puissant dont Vous êtes l'inventeur et qui s'est montré dans les faits capable de faire tomber la fièvre de façon sûre. Je ne peux m'empêcher de vous prier de vouloir me vendre une bonne quantité de votre remède, ou bien de m'en révéler le secret, afin que tout le village de Montafia n'ait pas à courir ici pour en être pourvu. — D. Bosco demeura un peu embarrassé et ne trouva pas d'autre échappatoire que de dire : — J'ai épuisé la provision de pastilles et je n'en ai plus. — Rentré chez lui le pharmacien, impatient de connaître les ingrédients des pastilles, s'en procura quelques-unes qui se trouvaient conservées dans les familles, puis il en fit attentivement l'analyse chimique. — Mais je ne trouve ici que du pain ! dit-il. Et pourtant les guérisons sont évidentes ! — Il se rendit chez un autre pharmacien de ses amis et avec lui il décomposa les pastilles ; ils les

examinèrent et tous les deux conclurent : — C'est du pain ! Il n'y a pas de doute ! — Le bruit courut dans le pays. M. Turco, venu à son tour à Turin rendre visite à D. Bosco pour le remercier, lui rapporta l'étrange ragot sur les pastilles de pain et le pria de lui révéler le secret du médicament. — Vous avez récité avec foi les trois *Salve Regina* ? lui demanda D. Bosco. — Oh certainement ! répondit ce monsieur. — Alors que cela Vous suffise — conclut D. Bosco qui, voyant son astuce découverte, cessa cette méthode de soin, et en tant que prêtre il eut uniquement recours à l'efficacité des bénédictions.

Et Mgr Jean Bertagna affirme qu'étant jeune garçon, il a vu, dès les premières années du sacerdoce de D. Bosco, beaucoup de personnes de Castelnuovo venir avec un grand empressement l'appeler dans l'espoir que sa bénédiction redonnerait la santé à leurs malades. Ils avaient bien raison d'espérer de la sorte ; car sa confiance dans la force de la prière et dans la puissance de la bénédiction sacerdotale, qui s'appuyait sur les promesses faites par Notre Seigneur Jésus Christ dans son saint Evangile, n'avait pas de limites. Donc dès ce moment-là, en tant qu'homme qui en avait l'autorité, persuadé que Dieu ne l'abandonnerait pas, il commença à bénir, ce qu'il continua ensuite de faire jusqu'à la fin de ses jours. Et les grâces que les fidèles, ils en étaient persuadés, avaient obtenues du Seigneur par l'intercession de la Très Sainte Vierge Marie et à travers la bénédiction et les prières de D. Bosco se comptent par milliers et par milliers chaque année. C'est une chaîne surprenante de merveilles qui sans interruption étaient en train de s'entrelacer avec les activités de D. Bosco, les animant, les soutenant, les multipliant sans cesse, de sorte que s'était installée la persuasion universelle que la vie de D. Bosco ne consistait qu'à bénir continuellement et que dans n'importe laquelle de ses entreprises tout obtiendrait une heureuse réussite.

Et cela n'est pas surprenant lorsqu'on pense que D. Bosco était un homme de très grande foi. Il croyait avec une adhésion des plus totales de l'esprit et dans un accord parfait de la volonté toutes les vérités révélées par Dieu. Et cette adhésion profonde, spontanée, constante, sans l'ombre du moindre doute, ne fut jamais démentie par l'un de ses actes ni l'une de ses paroles au cours de toute sa vie. Il manifestait souvent une grande joie d'avoir été fait chrétien et d'être devenu fils de Dieu au moyen du Baptême. Il ne cessait de magnifier sa chance d'avoir eu une mère très pieuse qui, de bonne heure, l'avait instruit dans le Catéchisme et guidé dans la piété. De ces faveurs si remarquables, il rendait grâces au Seigneur matin et soir. Mille fois on l'entendit inculquer la reconnaissance à Dieu pour nous avoir fait naître dans le giron de la Sainte Eglise Catholique et recommander de correspondre à cette grâce en professant courageusement et sans respect humain la foi devant les hommes par la fuite du péché et l'observance de la loi divine. Aux termes qu'il employait pour rappeler la pensée de la présence de Dieu, on voyait qu'il l'avait toujours devant l'esprit. Il n'arrivait jamais à quelqu'un de s'approcher de lui sans qu'il parlât d'une vérité ou d'une pensée de foi. Il le faisait avec une particulière adresse, sans aucun effort et tout naturellement ; parfois il le faisait aussi en parlant de choses matérielles, d'affaires et même lorsqu'il voulait amuser par quelque facétie. Et il savait parler de Dieu d'une manière si aimable, au point de rendre agréable la conversation même à ceux qui n'auraient jamais voulu entendre parler de religion. Il était si pénétré tout entier des pensées de la foi que l'esprit de foi sous-tendait toutes ses pensées et toutes ses actions. Il révélait cette disposition intérieure dans la crainte salutaire qu'il avait d'offenser la sainteté de Dieu et sa justice ainsi que dans l'horreur très grande qu'il portait au péché. Il évitait avec un soin empressé non seulement ce qui évidemment était mal, mais

également ce qui pouvait en avoir même seulement l'apparence. Parfois il se faisait des scrupules pour des actions et des paroles que l'on aurait pu considérer comme vertueuses ou du moins exemptes de toute imperfection.

D'où, chez lui, ce désir efficace de tendre à la perfection. C'est pourquoi on le voyait depuis ce temps-là pratiquer les trois conseils évangéliques : chasteté, pauvreté et obéissance avec un engagement tel qu'on ne pouvait en trouver de plus grand chez une personne liée par les vœux. Qui ne le connaissait pas l'admirait mais ne savait pas s'expliquer la cause d'une si grande observance ; cependant quelques-uns, peu nombreux, de ses compagnons d'école et de Séminaire à Chieri, auxquels il faisait part de ses secrets, en dirent le motif à D. François Dalmazzo qui était prêt à en témoigner sous la foi du serment. D. Bosco s'était donné à Dieu par un vœu perpétuel, quand, encore jeune abbé, il demeurait au Séminaire. Au pied de l'autel de Marie, il lui offrait la pureté de son cœur. Sagement empêché d'entrer alors dans un Ordre religieux vers lequel il se sentait fortement appelé, tandis qu'il obéissait à la voix du Supérieur, il liait sa liberté pour être prêt au service Divin à tout moment de sa vie. Et c'est pour cela qu'il manifestait également tant d'amour pour la mortification et pour la pauvreté. Pareillement pendant les mois qu'il passa chez lui au cours de ces vacances et ensuite pendant les premières années de son séjour à Turin, il rappelait sans cesse la leçon de Maman Marguerite : — Ce qui se mange avec le pain n'est pas nécessaire : c'est pour les riches ; nous, nous sommes pauvres et nous devons vivre en pauvres. — Son train de vie était marqué d'une continuelle mortification. Ceux qui allaient autrefois au Susambrino et à présent aux Becchi pour lui rendre visite ou pour prendre une leçon de grammaire étaient parfois conduits par lui dans la vigne et recevaient en cadeau quelque beau fruit. Pour sa part cependant, on ne le vit jamais goûter, en ces occasions, de raisin, de pêches, d'une autre espèce de fruits qui, en cette saison, abondaient dans tous les vignobles. Il s'était

fait une loi rigoureuse de ne jamais manger ni boire en dehors du temps des repas. Il était et il fut toujours admirable dans son comportement moral, de sorte que, semblait-il, une auréole de modestie enveloppait sa personne, étincelait en chacun de ses gestes. Il était très hostile à toute sorte de curiosité : on ne le voyait plus assister à un spectacle, quel qu'en fût le genre, à l'exception des divertissements dans lesquels parfois il était acteur pour amuser les jeunes.

Mais sa très vive foi apparaissait de façon particulière dans la célébration du Saint Sacrifice. Joseph Moglia, Jean Filippello et Joseph Turco, des amis de son âge, rapportent qu'en ces mois d'été ils allèrent souvent assister à sa Messe et qu'ils restèrent toujours grandement édifiés de son attitude, de sa dévotion, de sa ferveur, et aussi que plusieurs des assistants en furent émus jusqu'aux larmes. Et D. Jean Turchi affirme : " Je n'ai pas connu de prêtre qui eût une foi plus vive que D. Bosco. Un homme, qui n'aurait pas eu sa foi, n'aurait pas accompli ce qu'il a fait ". — " Ayez foi en Dieu, disait Jésus Christ à ses Apôtres. En vérité je vous le dis, si quelqu'un dit à cette montagne : ' Soulève-toi et jette-toi dans la mer ', et s'il n'hésite pas dans son cœur, mais croit que ce qu'il dit va arriver, cela lui sera accordé. C'est pourquoi je vous dis : tout ce que vous demanderez en priant, croyez que vous l'avez déjà reçu, et cela vous sera accordé (1) ". La foi seule, jointe à une très profonde humilité et à une mortification de tout soi-même, est l'explication de tant de merveilles accomplies par D. Bosco.

---

(1) Mc 11,22-24.

CHAPITRE III

Des visites qui s' imposent en toute justice — L' ancien maître D. Lacqua — Singulière aventure — La caractéristique de D. Bosco — D. Charles Palazzolo — Etudes particulières.

Afin d'accéder au désir qu'avec insistance on lui exprimait, afin également de manifester son inaltérable reconnaissance envers tous ceux qui lui avaient fait du bien, ou même lui avaient témoigné de la bienveillance, D. Bosco, dans les premières semaines de son sacerdoce, rendit visite à Moncucco à la bonne famille des Moglia ; il fit ensuite une sortie jusqu'à Pinerolo, chez des personnes haut placées, les Strambio : il leur était attaché en raison des liens d'amitié qu'il nouait avec leurs trois fils ; et dans le même temps il se porta à Fenestrelle, où il prêcha sur l'invitation du Curé, son ami. Mais il n'oublia pas son ancien maître D. Lacqua : c'est lui qui l'avait initié aux premiers rudiments de la lecture et de l'écriture ; nous l'avons déjà vu, il s'était retiré à Ponzano et, à présent, il avait dépassé les quatre-vingt-six ans. Lui ayant annoncé par lettre son bonheur d'avoir atteint le but si attendu et d'être enfin prêtre, il lui promettait l'une de ses visites. D. Bosco conserva la réponse du vénérable vieillard parmi ses papiers les plus chers, et nous sommes bien heureux de pouvoir la reproduire ici :

Ponzano, le 28 juillet 1841.

Très cher ami et élève très aimé,

Voici en peu de mots la réponse à votre lettre très courtoise (j'écris encore aujourd'hui avec la familiarité et la liberté d'un maître envers son élève) ; je l'ai reçue, lue et relue plusieurs fois hier soir. Je suis heureux et je me réjouis à l'extrême de votre promotion au grade sacerdotal ; un honneur et une récompense assurément dus et destinés par le ciel à vos mérites. Je vous suis très obligé pour l'attention que vous avez eue de demander, comment était satisfait mon désir de vie solitaire et retirée, et je vous en rends mille et mille grâces. Pour l'année prochaine je dois encore, aux termes du contrat de capitulation, prêter mon faible service à cette Commune ; bien que si j'avais voulu, j'aurais pu fin juin arrêter sans délai mon emploi et battre la retraite ; mais à présent la route est fermée.

Plutôt que d'accepter un autre poste de Service public ou une Aumônerie, *pensatis pensandis* [ayant pesé le pour et le contre], j'estime préférable de continuer comme ça dans cet emploi qui en réalité constitue *une occupation facile** pour le pauvre vieux que je suis ; étant donné que l'hiver le nombre des écoliers ne dépasse jamais les douze ou quinze, et qu'après Pâques l'école se réduit à un écolier, voire à zéro. Ou même le mieux de tout sera de retourner au pays paternel pour terminer mes jours là où je les ai commencés. *Dulcis amor patriae, dulce videre suos* [le doux amour de la patrie, il est doux de revoir les siens] : mais ce qui est certain, c'est que cela sera comme Dieu voudra.

J'accepte bien volontiers l'agréable proposition des Messes que dans votre gentillesse vous me confiez... et je continuerai *favente Deo* [avec l'aide de Dieu] à célébrer sur votre compte jusqu' au milieu de

---

* Littéralement : une " panade ", soupe facile à faire ; d'où ici le sens figuré.

septembre prochain, ou jusqu'à votre arrivée tant désirée. Marianne se porte bien et vous salue.

La page est presque remplie, c'est pourquoi je mets un point final et en vous attendant d'un cœur grand ouvert, vous et votre maman, *si fieri potest* [si cela est possible], je vous souhaite beaucoup de bien et suis de façon immuable

Votre D. LACQUA.

P.S. Je vous prie de transmettre mes respectueuses salutations à Monsieur Joseph Scaglia et à toute sa famille, lorsque l'occasion se présentera pour vous.

Après avoir célébré la neuvaine et la fête de Notre-Dame du Rosaire, D. Bosco put tenir sa promesse. Le 14 octobre fut le jour choisi pour la sortie à Ponzano. Y attendaient D. Bosco, en compagnie de l'ancien maître, Marianne, la sœur de sa mère, à laquelle il devait d'avoir pu commencer ses études, et le Curé, une de ses vieilles connaissances.

Je reprends la description minutieuse d'une promenade, pour l'avoir entendue des lèvres mêmes de D. Bosco qui était très heureux dans ces récits et dans le rappel de chacune de leurs plus petites circonstances. Ce qu'il faisait avec tant d'ingéniosité et tant de goût, au point de faire transparaître le tendre souvenir d'une impression indélébile gravée non seulement dans l'esprit, mais davantage dans le cœur. De ses paroles émanaient la sainteté de ses buts, la correction de ses comportements, même quand il rapportait une de ses anecdotes sous le seul aspect d'une joyeuse récréation. Il n'avait rien à regretter, même légèrement, rien dont il ait eu à rougir. Il rappelait, souriait, savourait, se réjouissait de ces temps passés, et c'était pour lui un grand réconfort de maintenir bien vives, grâce à ces évocations, la curiosité et l'allégresse de

ses jeunes. Auxquels il apportait ainsi un encouragement à demeurer dans la crainte d'offenser Dieu au cours de leurs récréations : ils pouvaient faire tout le vacarme qu'ils voulaient, mais attention à conserver la chère innocence. D. Bosco disait souvent : " N'appelez pas divertissement une journée qui laisse des remords dans le cœur ou la peur des jugements de Dieu ! ".

Donc, ayant choisi pour compagnon de voyage un brave garçon et s'étant fait enseigner la route, D. Bosco partit de bon matin de Montaldo où il avait été hébergé chez le Recteur. Après s'être arrêté pour prendre le repas de midi avec le curé de Cocconato et s'être remis en chemin, il dépassa Cocconito ; bien que l'heure fût déjà avancée, il se mit en route dans la direction de Ponzano. Par malheur cependant il s'était trompé de chemin et se trouva perdu dans une épaisse forêt. La nuit s'approchait, le ciel se couvrait de gros nuages denses et un orage semblait imminent. Toutefois D. Bosco et son compagnon continuèrent encore un bout de ce sentier, quand dans la nuit obscure ils finirent par perdre même le sentier battu. Seule source pour illuminer le ciel : de continuels éclairs, accompagnés de fracassants coups de tonnerre. On n'y voyait plus et, par surcroît de malheur, se déchaîna une pluie à seaux qui en peu de temps les trempa de la tête aux pieds : l'obscurité et les fourrés trop épais finirent par rendre impossible la poursuite du voyage. Que faire ? Ils se rendirent devant l'adversité, puis ayant trouvé un endroit où il leur sembla être quelque peu à l'abri, ils s'assirent pour attendre que se calmât un peu la violence de la tourmente. La solitude, l'obscurité, les éclairs, les coups de tonnerre, le sifflement du vent, le craquement des branches qui se cassaient, le gémissement lugubre d'un oiseau dérangé dans le sommeil leur inspiraient de l'épouvante. Ils demeuraient silencieux. Mais à la fin, à cause de l'acharnement et de la fureur de l'orage, ils prirent la décision de chercher refuge d'une manière ou d'une autre. Après avoir récité une prière à Marie, D. Bosco se leva et dit à son compagnon : — Allons dans cette direction ; en

quelque endroit nous déboucherons. — Ils firent ainsi et, après avoir un peu cheminé, ils entendirent le cri d'un coq. Ce chant les ranima pour continuer avec plus d'ardeur leur voyage : et voici, au fur et à mesure qu'ils avançaient, d'abord l'aboiement d'un chien, puis le miaulement d'un chat, et en dernier l'apparition d'une lumière qui indiquait la proximité des maisons. — Oh ! voici un village ! — s'écrièrent d'une seule voix, tout joyeux, nos deux voyageurs. Ils se hâtèrent dans cette direction et une agréable odeur de pain qui cuisait venait à leur rencontre. Ils ne tardèrent pas à voir quelques personnes en train de travailler autour d'un four. Ils s'approchèrent ; mais dès qu'ils s'aperçurent de leur présence, ces gens, laissant tout, s'enfuirent rapidement chez eux, s'enfermèrent effrayés, laissant ceux qui venaient d'arriver à l'improviste dans la stupeur et dans la consternation. D. Bosco s'approcha de cette maison : — N'ayez pas peur, disait-il ; venez dehors ; nous sommes de braves gens : nous avons perdu notre route et nous arrivons à peine à tenir debout, trempés par la pluie ; nous ne voulons vous faire aucun mal ; venez vous occuper de votre pain, autrement il va brûler. — C'était parler à des sourds ; ils n'écoutaient aucune sorte d'explications. Après une intense prière, ils ouvrirent un peu la porte, seulement ce qu'il fallait pour pouvoir surveiller dehors, et se firent voir quelques hommes armés, les uns d'un couteau, les autres d'un trident, d'autres d'un faucillon : d'une voix rude ils interrogèrent D. Bosco lui demandant qui il était, et à quel village il voulait arriver. — Moi, dit D. Bosco, je suis un pauvre prêtre, et ce garçon est un de mes amis ; nous allions en direction de Ponzano, mais malheureusement nous avons perdu la route : tranquillisez-vous ; nous ne voulons vous faire aucune sorte de mal. — Pendant ce temps, l'orage ayant cessé et beaucoup de personnes étant venues autour des étrangers, il rassura quelque peu ceux qui se tenaient armés, si bien qu'ils sortirent, retournèrent à leur four et entamèrent la conversation avec D. Bosco.

Pressés de dire pourquoi ils s'étaient laissés gagner par tant de peur, ils répondirent que ces régions étaient infestées d'assassins,

qui, la nuit précédente, justement dans ce village, avaient commis un meurtre. Ils ajoutèrent que les carabiniers du roi battaient la campagne à la recherche des malfaiteurs qui jusqu'alors n'étaient pas tombés en leur pouvoir. D. Bosco demanda alors la faveur d'être accompagné à Ponzano ; mais les paysans, étonnés, lui firent savoir qu'il était trop éloigné de son but. Il les pria d'avoir la charité de lui prêter quelques vêtements, vu qu'il n'avait plus un fil de son habit d'où l'eau ne dégouttât ; et l'humidité avait pénétré jusqu'à la peau. Ces bonnes gens s'excusèrent en disant qu'elles étaient pauvres ; mais elles lui indiquèrent un riche monsieur qui demeurait à peu de distance : il pourrait le pourvoir du nécessaire. D. Bosco leur demanda de lui donner un guide, car il ne connaissait pas le pays. Après avoir quelque peu hésité, ils s'armèrent de tridents et de faucillons, tellement on avait peur des assassins, et partirent avec D. Bosco et son compagnon. Ayant pris un étroit sentier qui serpentait sur une hauteur, ils débouchèrent au pied d'un château qui dominait toute la bourgade. Le chemin était enfoncé entre deux hautes haies, mais lorsqu'ils arrivèrent au mur qui servait d'enceinte, voici que retentirent les aboiements rageurs de deux gros mâtins. Le groupe marqua le pas, car il était dangereux de s'avancer, et à haute voix on appela le propriétaire, en annonçant l'arrivée de deux passants égarés. Le propriétaire, un certain M. Moioglio, un de ces petits vieux d'autrefois bien simples, tout cœur et toute charité, vint aussitôt, appela les chiens, qu'on aurait pris pour deux veaux, et introduisit chez lui D. Bosco et son jeune, leur faisant un accueil des plus agréables et affectueux. Bien que la nuit fût déjà très avancée, il avait dans son salon un certain nombre d'amis avec lesquels il avait l'habitude de se récréer en d'honnêtes jeux. A l'apparition de D. Bosco tous se levèrent, et le vieillard, invitant le prêtre à s'asseoir, l'interrogea sur son identité. Dès qu'il sut qu'il venait de Castelnuovo, il énuméra les connaissances qu'il avait

dans ce pays, et la famille Bertagna et telle maison et telle autre et le curé et l'aumônier et D. Lacqua ; et se félicitant de l'arrivée de personnes qui connaissaient ses amis, tout de suite il leur fit ôter leurs vêtements mouillés et couvrit D. Bosco de son manteau. Puis il ordonna de préparer un bon dîner qui fût à même de les restaurer. Ils s'étaient mis à table, et le vieillard ne finissait pas de parler de mille choses, étant d'agréable conversation, puis, quand ils se levèrent, il dit à D. Bosco : — Moi, au château, j'ai la Chapelle, et si Vous voulez nous accorder demain une faveur, nous pourrons assister à votre Messe. Ce sera un grand cadeau que vous ferez à mon épouse qui professe une grande dévotion pour les choses d'église. — D. Bosco consentit avec un total plaisir et, complètement épuisé, il alla au lit vers minuit. Le lendemain à l'aube la cloche annonçait la Messe au château et tous les gens des hameaux environnants accoururent pour y assister.

D. Bosco voulait reprendre aussitôt sa route pour Ponzano, mais ce bon monsieur ne permit absolument pas qu'il partît, et il le conduisit visiter le château qui était d'un aspect sévère au point de vous donner des frissons dans le dos. Après avoir fait le tour extérieur des murailles, D. Bosco observa l'entrée d'obscures galeries qui pénétraient dans la colline. — Voyez, lui disait le propriétaire, personne n'a osé explorer ces souterrains qui, paraît-il, sont très étendus, car ici, c'est certain, ont leur refuge voleurs, assassins et peut-être batteurs de fausse monnaie. Ces gens vont, viennent, tantôt ils sont là, tantôt ils n'y sont pas, mais il n'y a pas d'homme assez courageux pour avoir la hardiesse de pénétrer là-dedans. Jusqu'à présent les carabiniers eux-mêmes ne se sont pas risqués à cette expédition. A nous il appartient de garder le silence, car un mauvais coup est vite arrivé, et chacun tient à sa peau. Parfois nous rencontrons ces visages menaçants qui ne sont pas du pays, et on ne sait pas le motif qui les mène ; mais il nous convient de dissimuler. — Au château, entre autres choses, il lui montra une belle bibliothèque où

D. Bosco, pour garder l'agréable souvenir d'un accueil aussi hospitalier, choisit et demanda un livre intitulé : *Résumé d'Histoire de l'Eglise de Laurent Berti, de Florence.* Le propriétaire le lui céda volontiers. D. Bosco écrivit à la dernière page : *L'an 1841, le 14 octobre, après avoir marché plusieurs heures dans la nuit obscure, sur une route incertaine, je finis par arriver au château des Merli (Merletti), près de Moncalvo, où je fus reçu et traité avec la plus généreuse hospitalité par monsieur Moioglio, pharmacien, à qui j'ai acheté ce livre pour avoir de mon hôte un agréable souvenir. — Bosco Jean.* — Don Bosco conserva toujours ce livre près de lui. Après un copieux repas de midi, ce bon monsieur voulut accompagner Don Bosco et son compagnon pendant un bon bout de chemin en direction de Ponzano.

Dans le récit de cette singulière aventure D. Bosco ne laissa jamais transpirer la moindre chose qui aurait fait allusion à un déplaisir, à une inquiétude à propos des désagréments endurés. Les contrariétés de tout genre deviennent pour lui source de plaisanterie et de joyeux souvenirs. La patience et la tranquillité d'esprit sont toujours la caractéristique de D. Bosco. Son cœur plein de gentillesse n'oublie plus un bienfait reçu. D'autre part sa générosité ne laisse jamais sans quelque compensation les désagréments, les dérangements, les dépenses supportées pour lui. Ici il achète un livre, ailleurs il marchandera une mesure de vin ou de grain, à d'autres il fera cadeau de livres ou d'objets de dévotion, ou encore il enverra ce que sa mère a su faire croître dans la cour ou dans le jardin, voire ce qu'on lui a offert de meilleur. Avec les personnes de service il ne lésinera pas pour donner un pourboire, le laissant au moment de partir sur la petite table de la pièce où il a passé la nuit et disant à qui parfois l'interrogeait confidentiellement : — Il n'est pas juste que demeure sans récompense celui qui a dû, à cause de nous, subir un accroissement de travail supplémentaire.

En cet automne, D. Bosco ne manqua pas de rendre également visite à l'ancien sacristain-chef de la cathédrale de Chieri, D. Charles Palazzolo, qui avait célébré sa première Messe le même jour que D. Bosco. Nous avons déjà vu comment D. Bosco lui avait appris la langue latine. Lorsque notre D. Jean était au séminaire, Palazzolo allait prendre auprès de lui les cours de philosophie et de théologie qu'il recevait écrits de manière claire et intelligible sur deux ou trois feuilles et qu'il apprenait par cœur, à la lettre, au coup par coup. Il passait ensuite ses examens auprès des professeurs du séminaire avec une réussite toujours honorable. En plus de l'aide dans les études, D. Bosco lui procura aussi un secours de 1000 lires de la part d'une personne charitable. Plus tard, au jour de l'ordination sacerdotale, comme il le fit pour d'autres compagnons, il l'exhorta à demander au Seigneur, au moment de la première Messe, la grâce qu'il désirait le plus, l'assurant qu'il serait certainement exaucé. Par la suite D. Palazzolo continua à prendre auprès de D. Bosco des leçons particulières de morale, en venant à l'Oratoire. Il fut un saint prêtre qui travailla avec zèle et très grand fruit au tribunal de la pénitence et il dirigea pendant un bon moment le Sanctuaire St-Pancrace, auprès de Pianezza. C'est à D. Bosco qu'il était redevable de sa chance aussi grande. Il lui en garda toujours une profonde reconnaissance et, heureux d'avoir la dignité sacerdotale, il s'employa à son tour à promouvoir les vocations ecclésiastiques, instruisant les jeunes, les plaçant à l'Oratoire et les secourant des épargnes qu'il pouvait faire. Il vécut jusqu'en 1885, atteignant presque quatre-vingt-dix ans. Venant parfois rendre visite à son ami, par l'affection et la reconnaissance qu'il lui témoignait, il manifestait combien il était digne de l'amitié de D. Bosco.

Il ne faut pas croire, malgré tout ce qui a été dit jusqu'ici, que D. Bosco perdait son temps en visites. Il se permit seulement celles qui s'imposaient par pur devoir de reconnaissance ou pour d'au-

tres liens particuliers. Du reste il se tint toujours occupé soit au presbytère soit dans sa maison des Becchi, ne s'accordant pas de détente ou de repos en dehors du nécessaire. Continuant sa lecture favorite de l'Histoire de l'Eglise, il s'appliqua à l'étude de la Théologie Morale, comme l'assure D. Giacomelli ; il obtint ainsi le grand avantage d'en connaître par cœur un bon nombre de traités, au moment où il dut commencer les cours de Morale pratique au Convitto à la fin des vacances. En même temps il s'adonna à préparer des plans et des thèmes de sermons. Il avait le défaut, pendant qu'il prêchait, de laisser s'échapper facilement des mots qui rimaient ; cela venait des poésies classiques, si nombreuses, qu'il savait par cœur. — Mais D. Bosco, cesse de parler avec des rimes ! — lui disaient tantôt ses confidents et tantôt quelque critique pas trop bienveillant. Et D. Bosco répondait toujours en souriant tranquillement :

Il faudra que j'y pense, et cela bien avant,
De ne point trop parler ni prêcher en rimant.

Les compagnons riaient et plaisantaient. Cependant, dès le début, il s'appliqua fortement à écrire avec diligence ses sermons et, grâce à une attention qui réclamait des efforts, il ne tarda pas à se corriger de ce défaut. Et, à ce propos, Turco, Filipello et Moglia affirmaient qu'à l'entendre prêcher, eux-mêmes, ainsi que leurs parents et leurs compatriotes, en retiraient toujours de salutaires impressions pour la vie éternelle. Une préoccupation toute particulière, que D. Bosco s'était fixé de garder, était de se faire comprendre par les gens du peuple et par les jeunes ; c'est pourquoi il faisait tous ses efforts pour que sa prédication devînt le plus possible adaptée à un auditoire populaire, c'est-à-dire pour que sa manière de parler fût certes correcte, mais accessible à la compréhension de tous. Qu'il ait bien réussi à atteindre son but peut être attesté par tous ceux qui, comme nous, eurent la chance de l'entendre prêcher.

CHAPITRE IV

Propositions d'emplois — Conseil de D. Cafasso — Le Convitto Ecclesiastico de Turin — D. Bosco dans sa marche vers Turin — Abandon à la Divine Providence — Les instruments qu'elle utilise.

Les vacances d'automne touchaient désormais à leur fin et Don Jean Bosco, qui comptait déjà vingt-six ans, devait penser à son avenir et se constituer une situation.

Trois emplois lui étaient offerts. Le premier consistait à être précepteur dans une noble famille de Gênes, avec le salaire de mille lires par an. Les parents et les amis cherchaient à pousser Marguerite pour qu'elle persuadât D. Jean de la convenance d'accepter ce poste. Comme lui auraient été fournis la nourriture et le vêtement, l'entier salaire aurait amélioré les conditions de sa famille. Mais la bonne Marguerite, entrevoyant que derrière les portières de soie ne régnait pas toujours l'innocence des mœurs, répondait : — Mon fils chez les riches ?... Qu'est-ce qu'il en ferait lui de mille lires, qu'est-ce que j'en fais moi, qu'est-ce qu'en fera son frère, si par après Jean devait perdre son âme ? — Il lui avait été proposé également le service de Chapelain dans sa petite bourgade de Morialdo avec l'augmentation de la rétribution habituellement donnée jusqu'alors au prêtre ; bien plus, ces villageois avaient déclaré, en leurs insistances, être

prêts à lui doubler le salaire vu leur désir de le retenir comme maître au milieu de leurs enfants. Le troisième emploi était celui de Vicaire à Castelnuovo, où il était très aimé de ses compatriotes et notamment du Théologien Cinzano .

Avant d'embrasser un parti, D. Bosco avait l'habitude de se fixer pour but en premier lieu la gloire de Dieu et le salut de l'âme, puis il examinait à fond si, par cette décision, il atteindrait ce but aussi noble. Il priait donc Dieu de l'éclairer et, en même temps, il demandait conseil à des personnes savantes et pieuses. Parvenu à une certitude morale que son projet était approuvé par le Seigneur, il se résolvait à l'accomplir. Telle fut sa pratique constante durant toute sa vie.

S'agissant donc de prendre une décision définitive dans une question d'une si grande importance, D. Bosco se rendit à Turin pour demander conseil à D. Joseph Cafasso, afin de connaître et de faire la volonté de Dieu. Le Saint Prêtre, répétiteur des cours de morale au Convitto Ecclesiastico Saint-François d'Assise, était devenu depuis plusieurs années le guide de notre D. Jean pour les affaires spirituelles et temporelles ; il écouta toutes les offres de bons salaires, les insistances des parents et des amis, son bon vouloir de se dédier tout entier au travail évangélique, et puis il lui dit sans hésiter un instant : — Vous avez besoin d'étudier la morale et la prédication : renoncez pour l'heure à toute proposition et venez au Convitto.

Ce que peut être le Convitto Ecclesiastico de Turin, il n'est pas de prêtre désormais, du moins en Italie, qui ne le sache. Cependant pour satisfaire tous les lecteurs, j'en donnerai un bref aperçu.

Au début de ce siècle devenait célèbre à Turin un très digne ecclésiastique, le Théologien Collégial Louis Guala, Recteur de l'Eglise Saint-François d'Assise. Homme de mœurs irréprehensibles, de piété sincère, ne visant pas son intérêt, riche de science, de prudence et de courage, il se faisait aimer des bons

et estimer des mauvais. Très dévoué au Souverain Pontife au temps de la domination française, en union avec le P. Lanteri et d'autres personnages célèbres, il avait tenu une très active correspondance avec Pie VII prisonnier à Savone, l'informant de ce qui arrivait et transmettant à l'Eglise les volontés du Pape sur bien des points de discipline ecclésiastique. Ame d'un Comité qui s'était constitué pour secourir le Souverain Pontife au moyen d'offrandes généreuses, le Théol. Guala et le Banquier Gonella devinrent suspects à la police et ils ne furent sauvés que grâce à une charmante équivoque. Le mandat d'arrêt était émis contre le *Théologien* Gonella et le *Banquier* Guala. Le fait que les gendarmes s'étaient inutilement portés à la recherche de personnes aussi mal désignées, mit sur leurs gardes les inculpés qui, après avoir fait disparaître tous les papiers compromettants, se cachèrent jusqu'au moment où ils obtinrent, grâce aux bons offices de personnages haut placés et au manque de preuves, de ne plus être importunés.

Donc ce prêtre, pieux et cultivé, qui connaissait très bien les besoins de son temps, considéra comme une chose très importante que les jeunes ecclésiastiques, une fois accompli le cours des études au Séminaire, s'appliquassent pendant quelque temps à acquérir la morale pratique, avant d'entrer dans l'exercice du ministère sacré. Hautement persuadé de cela, le sage Théologien commença dès l'année 1808 à exercer chez lui quelques nouveaux prêtres au moyen de conférences de morale adéquates. Ce service continua jusqu'à l' année 1818 : c'est alors qu'après la fin du gouvernement de Napoléon Ier et la libération, par la soldatesque, du Couvent des Frères Mineurs Conventuels situé près de l'Eglise Saint-François d'Assise, Guala établit en ce lieu un Convitto avec un Règlement approprié pour jeunes prêtres. Le roi Charles-Félix l'autorisait en 1822 à accepter des dons et des legs, et lui attribuait pour habitation la partie invendue du Couvent supprimé. L'Autorité ecclésiastique apporta elle aussi son

appui efficace à la sainte institution, et Monseigneur Colomban Chiaverotti, Archevêque de Turin, nommait par son décret du 4 juin 1823 le même Guala comme Recteur du Convitto dont il approuvait le Règlement préparé par ce prêtre. Méditation, lecture spirituelle, deux conférences par jour, leçons de prédication, commodités pour étudier, lire et consulter de bons auteurs, telles étaient les occupations des prêtres du Convitto.

Immense fut le bien que Guala procura aux diocèses du Piémont, notamment à celui de Turin, à travers cette fondation. Il réussit premièrement à arracher les ultimes racines qui restaient là du jansénisme ; doctrine détestable qui, par un rigorisme arbitraire et condamné, décourage les âmes dans la voie du salut éternel, les éloigne et les prive de l'usage des sources vitales de la divine Rédemption. Entre autres énormités, elle enseignait ceci : le pénitent même s'il est coupable de fautes à peine graves n'est pas digne d'absolution, sinon après des mois et des années d'austères pénitences ; la Communion réclame des dispositions angéliques et un chrétien n'est jamais suffisamment préparé pour s'approcher de la Table Eucharistique. Contre ces erreurs désastreuses avait surgi au siècle précédent le Docteur St Alphonse, Fondateur des Rédemptoristes, et ses œuvres sont toutes un antidote très efficace contre elles. C'est pourquoi le Théol. Guala s'employa à diffuser en Piémont les œuvres de ce Saint, imprimées en France et reçues clandestinement en raison de l'hostilité du Gouvernement et de ses conseillers pas trop catholiques. Il se servait au besoin d' un certain Giani, qui était son pénitent, sculpteur, originaire de Cerano in Vall' Intelvi, au-dessus du lac de Côme: à tous ceux qui se présentaient à la librairie dans le magasin de Hyacinthe Marietti [Giani] donnait à un prix peu élevé, voire gratuitement, *La pratique de l'amour envers Jésus Christ, Les gloires de Marie, Le grand moyen de la prière, Les visites au Très Saint Sacrement.* Bien vite ces livres précieux coururent dans les mains d'un très grand nombre de

religieux, de religieuses et notamment de jeunes étudiants. Avec les ouvrages ascétiques le Théol. Guala faisait distribuer aux prêtres la *Théologie Morale* du Saint et l'*Homo Apostolicus,* qui en constitue le résumé. Il les donnait directement à un grand nombre de prêtres de ses connaissances, tandis que Giani en faisait cadeau aux curés et à d'autres ecclésiastiques lorsqu'ils venaient au magasin du Typographe Marietti faire provision de livres, ou encore en enveloppait les précieux volumes, sans qu'ils fussent demandés, dans les paquets de ceux qui par écrit passaient commande de livres.

Par ce moyen beaucoup d'idées commencèrent à être rectifiées et beaucoup de personnes se mirent à retourner sur le droit chemin. Grâce à une telle activité ingénieuse, sainte et héroïque, une grande partie du clergé fut en outre amenée à étudier les principes moraux de St Alphonse. En ces jours-là, parmi les théologiens, était très agitée la question du *probabilisme*, comme on l'appelle, et du *probabiliorisme*. Les promoteurs du premier suivaient les avis du Docteur Saint Alphonse de Liguori dont les œuvres avaient été par l'Eglise louées et proclamées exemptes de toute censure ; et les partisans du second s'en tenaient au contraire aux opinions de quelques auteurs rigides dont la pratique, non réglée par la prudence, pouvait conduire à un rigorisme déraisonnable et pernicieux pour les âmes. Or le Théologien Guala visa avec l'institution du Convitto Ecclesiastico à enlever cette dissension et, en plaçant au centre de chaque opinion la charité et la mansuétude de Notre Seigneur Jésus Christ, il réussit à la faire cesser en grande partie, obtenant que St Alphonse devînt le Maître de nos Ecoles de Morale, pour le plus grand avantage des fidèles et la tranquillité des consciences. Toutefois au début, dans son enseignement à ses élèves, il dut faire lire l' [ouvrage d'] Alasia qui était le texte adopté dans les écoles, tout en consultant sans cesse St Alphonse, qu'il avait l'habitude d'appeler NOTRE SAINT. En ce temps-là combattre les opinions d'Alasia était dangereux. Les leçons étaient menées avec la

plus grande circonspection ; en effet, si l'information de cette nouvelle orientation donnée aux études de la Morale était parvenue aux oreilles des Directeurs de l'Intruction dans l'Archidiocèse, elle aurait suscité de lourds obstacles pour l'œuvre sainte entreprise.

Comme bras droit, le Théologien Guala avait D. Joseph Cafasso, son suppléant dans les conférences de morale et son successeur par la suite. Avec une vertu qui résistait à toute épreuve, avec un calme prodigieux, avec une adresse et une prudence admirables, avec une piété remarquable et tout à la fois simple et modeste, D. Cafasso fit tout à fait disparaître du Piémont l'acrimonie qui, chez quelques probabilioristes, demeurait encore contre les disciples de Liguori, et il coopéra efficacement à former un clergé instruit et exemplaire.

Une mine d'or se cachait également dans un Prêtre turinais, le Théologien Félix Golzio, alors étudiant au Convitto. Dans sa vie cachée il fit peu de bruit, mais inlassable dans le travail, d'une humilité et d'une science profondes, il était un grand appui pour Guala et pour Cafasso qui l'aimaient et l'estimaient hautement.

L'exercice du ministère de ces trois Prêtres ne se réduisait pas aux limites du Convitto et de l'Eglise attenante ; mais il s'étendait bien au-delà. Les prisons, les hôpitaux, les Institutions de bienfaisance, les malades à domicile, les palais des grands et les taudis des pauvres, les villes et les villages voisins connurent par expérience les effets salutaires de la charité et du zèle de ces trois flambeaux du Clergé turinais ; bien plus de leur lumière et de leur chaleur bienfaisantes, même après leur extinction, jouissent encore les Diocèses Piémontais grâce aux nombreux disciples qu'ils laissèrent. Qu'il suffise de nommer parmi ces derniers le Théologien Jean-Baptiste Bertagna, compatriote de notre D. Bosco, Evêque Titulaire de Capharnaüm, quelque temps Coadjuteur de Turin, et à son tour excellent maître de Morale.

A l'école de ces grands modèles du Sacerdoce, de ces

maîtres éminents était donc invité D. Bosco. Sage était le conseil de D. Cafasso. En dehors du Convitto il demeurait difficile pour D. Bosco de mener une étude complète et bien faite de la morale pratique qui était nécessaire à sa mission future très diversifiée : parce que, dans son pays natal, il aurait été obligé de s'en tenir à une étude personnelle insuffisante par rapport au besoin, ou parce qu'en dehors de son pays natal, privé de moyens, il aurait dû se procurer la subsistance par des occupations étrangères au Ministère sacré et par des relations excessives avec des personnes du monde. Par le passé, le manque de cet Institut bienfaisant avait entraîné la pénurie de confesseurs experts pour toutes sortes de personnes et causé par conséquent une certaine difficulté dans le peuple chrétien pour fréquenter les Sacrements. Et à présent D. Bosco ne profitera pas de cette bénédiction du ciel pour se rendre apte à guider des milliers et des milliers d'âmes, de tout âge, de tout sexe, de toute classe sociale, de tout ordre et grade sacerdotal et religieux ? Le prêtre doit avoir une science capable de distinguer entre " le sacré et le profane, l'impur et le pur (1) " et de ne pas imposer des obligations que n'impose certainement pas la loi. De plus les conseils de D. Cafasso étaient des ordres et des inspirations célestes pour D. Bosco. Et c'est pourquoi il en accepta de bon gré la suggestion et, renonçant généreusement à tout emploi lucratif, voire à la sainte satisfaction qui le portait à s'occuper sans tarder des jeunes de son village, dans le pressentiment que Dieu lui aurait plus tard confié tant et tant d'autres jeunes il se décida à entrer au Convitto Ecclesiastico.

De ce fait, le 3 novembre 1841, en l'Eglise de Castelnuovo il célébrait la Messe alors qu' il se mettait en route pour s'établir à Turin. Ce que furent ses pensées et ses sentiments en ce moment solennel, il nous semble le trouver rapporté sur un

---

(1) Lv 10,10.

vieux papier écrit de sa main à une époque de peu postérieure à cette année-là :

" Les paroles du Saint Evangile : *Ut filios Dei, qui erant dispersi, congregaret in unum* (1) qui nous font connaître que le Divin Sauveur est venu du ciel sur la terre pour réunir ensemble tous les fils de Dieu dispersés dans les différentes parties de la terre, il me semble qu'on puisse les appliquer à la lettre à la jeunesse de nos jours. Cette portion, la plus délicate et la plus précieuse, de la société humaine sur laquelle se fondent les espérances d'un avenir heureux n'est pas par elle-même de caractère pervers. Une fois enlevées la négligence des parents, la paresse, la rencontre de mauvais camarades à laquelle ils sont particulièrement exposés les dimanches et jours de fête, il s'avère très facile d'introduire dans les tendres cœurs les principes d'ordre, de bonnes mœurs, de respect, de religion ; en effet, s'il arrive parfois qu'ils soient déjà détraqués à cet âge, ils le sont plutôt par irréflexion que par méchanceté consommée. Ces jeunes ont vraiment besoin d'une main bienfaisante qui prenne soin d'eux, les éduque ensuite à la vertu, les éloigne du vice. La difficulté consiste à trouver un moyen de les réunir, de pouvoir leur parler, les former à la morale. Telle fut la mission du Fils de Dieu : cela ne peut être fait que par sa sainte Religion. Or cette Religion, qui est éternelle et immuable en soi, qui fut et sera sans cesse et à jamais en tout temps la maîtresse des hommes, contient une loi si parfaite qu'elle sait se plier aux événements des temps et s'adapter au caractère divers de tous les hommes. Parmi les moyens susceptibles de répandre l'esprit de religion dans les cœurs en friche et à l'abandon, on retient les Oratoires... Lorsque je me suis donné à cette part du Ministère Sacré, j'entendis affecter chacune de mes fatigues à la plus grande

---

(1) Jn 11,52 [Pour rassembler dans l'unité les enfants de Dieu dispersés].

gloire de Dieu et en faveur des âmes, j'entendis m'employer à faire de bons citoyens sur cette terre, pour qu'ensuite ils fussent un jour de dignes habitants du ciel. Dieu m'aide à pouvoir continuer ainsi jusqu'au dernier souffle de ma vie ".

De ces lignes il transparaît que l'idée première qui lui ait été manifestée dans les rêves fut celle d'un seul troupeau conduit par un seul pasteur, la mission même de Jésus Christ. Il aspirait à réunir non seulement les enfants de Turin et des environs, mais aussi ceux de toutes les nations de la terre, chrétiennes et païennes, catholiques, schismatiques, hérétiques, sauvages et civilisées, et à faire connaître à toutes le vrai Dieu et son Fils Jésus Christ. Sa charité ne devait pas avoir de limites. " Un amour tendre envers le prochain, écrivait St François de Sales, est l'un des plus grands, des excellents dons que la divine bonté puisse faire aux hommes ". Et c'est pourquoi dans sa décision D. Bosco s'écrie : Sauvons la jeunesse !

D. Bosco s'éloigne de Castelnuovo, mais " ses chemins sont chemins de délices, tous ses sentiers mènent au bonheur (1) ". Il est dépourvu de moyens humains, n'a pas d'argent en poche, mais dans son cœur habite Jésus Christ ; enraciné dans la charité et rempli de la plénitude de Dieu, il s'abandonne en " Celui dont la puissance... est capable de faire... infiniment au-delà de tout ce que nous pouvons demander ou concevoir (2) ", et de ce fait il chemine en toute simplicité et avec confiance il s'avance vers cette ville qui, au moins confusément, lui avait été précédemment annoncée.

C'est, nous semble-t-il aussi, à ce voyage qu'il faisait allusion lorsque nous l'entendîmes prononcer à Alba le panégyrique de Saint Philippe Néri. Il entra dans le sujet *ex abrupto* et d'une manière

---

(1) Pr 3,17.

(2) Ep 3,20.

poétique. Il imagina se trouver sur l'une des collines de Rome, la ville étendue devant lui, et voir un jeune homme qui, fatigué par un long chemin, s'arrête absorbé en de graves pensées, le regard fixé sur ce splendide panorama... Puis il continuait : Approchons-nous et interrogeons-le. — Jeune homme, qui êtes-vous et que contemplez-vous avec tant d'anxiété ?

— Je suis un pauvre étranger ; je contemple cette grande ville, et une pensée occupe mon esprit ; mais je crains que ce ne soit folie ou témérité.

— Laquelle ?

— Me vouer au bien de tant de pauvres âmes, de tant de pauvres enfants, qui par manque d'instruction religieuse marchent sur la route de la perdition.

— Etes-vous instruit ?

— J'ai fréquenté peu d'écoles et je ne suis pas compté au nombre des savants.

— Avez-vous des moyens matériels ?

— Rien ; je n'ai pas un morceau de pain, hormis celui que charitablement me donne mon patron chaque jour.

— Avez-vous des églises, avez-vous des maisons ?

— Je n'ai rien d'autre qu'une chambre basse et étroite dont l'usage m'est accordé par charité. Mes penderies sont une simple corde tirée d'un mur à l'autre sur laquelle je place mes habits et tout mon trousseau.

— Comment donc voulez-vous sans nom, sans savoir, sans ressources et sans situation entreprendre une œuvre aussi gigantesque ?

— C'est vrai : c'est justement le manque de moyens et de mérites qui me donne à réfléchir. Dieu d'autre part qui m'en inspire le courage, Dieu qui des pierres suscite des fils d'Abraham, ce même Dieu est celui qui...

— Aimez-vous Notre-Dame ? — D. Bosco, à ce moment, suspendit le dialogue, décrivit l'aspect du jeune homme, l'éclair

dans les yeux devant une telle demande, son sourire, sa réponse. Il finit par lui demander : — Comment vous appelez-vous ?

— Philippe Néri, répondit le jeune homme.

Puis D. Bosco entra dans son sujet, développant pour ses auditeurs la mission accomplie à Rome par St Philippe. Eh bien, quand il eût prononcé les mots : — Philippe Néri ! — plus d'un parmi les auditeurs corrigea à voix basse : — Jean Bosco ! Jean Bosco !

Ces splendides images, en effet, durent se trouver dans son esprit, lorsque, depuis les collines de Soperga [= Superga ; prononcer Souperga], il vit apparaître la ville de Turin. Son zèle était si grand, sa confiance si totale d'être aidé par la divine Providence qu'il était prêt à ne jamais reculer en face de n'importe quelle fatigue ou de n'importe quel danger. Dans les entreprises qui lui étaient proposées, il observait si elles étaient nécessaires ou de grande utilité pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, ensuite il étudiait les moyens auxquels il s'accrocherait, les choisissait avec un rare bon sens et les mettait à exécution allant de l'avant avec un vrai courage et avec la certitude que le Seigneur ne l'abandonnerait pas. C'est seulement à travers cette constatation que nous pouvons nous expliquer le grand bien qu'il a accompli. De toutes ses œuvres on peut dire sans erreur que *cœpit et perfecit* [il commença et acheva], aucune ne resta à moitié, malgré les difficultés et les dépenses énormes qu'il dut rencontrer.

En plus de cela, non seulement Dieu et sa Très Sainte Mère lui avaient déjà tracé la route, mais, tout au long de celle-ci, ils avaient disposé, en des lieux et des moments opportuns, des compagnons et des coopérateurs qui sous toutes les formes seraient ses auxiliaires puissants. D. Bosco écrivait plus tard aux membres du Comité du Cercle Catholique de Dinan le 31 octobre 1887 : " La Divine Providence, comme pour ôter tout mérite à mon abandon total à ses volontés, au cours de ma vie déjà longue, a toujours fait en sorte que je trouve sur

mon chemin des âmes remplies d'un héroïque esprit de sacrifice, des cœurs incomparablement généreux ". Et parmi ces personnes il y eut un très grand nombre de prêtres, hommes de grande sainteté, si bien que nous avons entendu D. Bosco lui-même répéter : " L'œuvre des Oratoires et de la Pieuse Société de St François de Sales est l'œuvre du Clergé ". Le premier fut D. Cafasso, au sujet duquel on entendit souvent D. Bosco s'exprimer en des termes de profonde gratitude, ce qu'il laissa par écrit sur l'un de ses papiers : " Si j'ai accompli quelque chose de bien, je le dois à ce digne ecclésiastique, entre les mains de qui je remis chacune de mes décisions, chaque projet, chaque action de ma vie ".

CHAPITRE V

Accueil au Convitto — Vie commune — Le Théol. Guala et D. Cafasso — Modèle recopié.

La tradition rapporte qu'à Turin le Couvent St-François d'Assise, où l'on avait établi le Convitto Ecclesiastico, a été fondé en 1210, en même temps que celui de Chieri, par St François d'Assise lui-même venu en Piémont. En 1834, par décret de l'Archevêque, St François de Sales et St Charles Borromée, qui avaient fondé et promu des institutions semblables, avaient été déclarés Protecteurs de ce Convitto, et le Bienheureux Sébastien Valfrè, véritable modèle de sainteté sacerdotale, en avait été proclamé le Patron.

A peine parvenu en ces lieux, D. Bosco se rendit aussitôt dans le bureau de D. Cafasso. Ce dernier, ainsi qu'il avait l'habitude de faire avec tous les étudiants du Convitto, s'avança pour le rencontrer sur le pas de la porte, avec un doux sourire aux lèvres et avec toute l'expression de la bonté d'un père. Il s'informa sur la manière dont il avait passé les vacances, s'intéressa à sa santé, demanda des nouvelles des parents, du curé, d'autres prêtres du pays et de sa propre famille, et, pour finir, à travers quelques paroles affectueuses, il lui expliqua la substance du règlement et l'esprit de la Maison. Il termina en lui disant que c'était chose entendue : il n'aurait rien à payer pour la pension, telle était la décision du Supérieur le Théol. Guala.

En ces temps-là, le Convitto possédait de nombreuses rentes : un grand nombre d'étudiants avaient obtenu de payer un prix réduit de pension, certains avaient été acceptés gratuitement. A quelques-uns D. Guala et D. Cafasso avaient en secret remis la somme nécessaire pour payer à l'Econome la pension complète, afin que personne ne vînt à connaître la gêne de leurs honorables familles.

D. Bosco, pénétré de vive gratitude, prit congé de D. Cafasso et courut chez le Supérieur, homme vénérable sur les soixante-six ans, pour le remercier de sa générosité ! Il le trouva la tête un peu penchée, assis devant le bureau, souffant de rhumatismes aux jambes. Aux marques d'un accueil joyeux et cordial D. Bosco s'aperçut que D. Cafasso avait parlé au Supérieur en sa faveur. Lui fut attribuée une pièce meublée avec simplicité, mais d'une netteté irréprochable, car la propreté et le bon ordre régnaient partout dans cette Maison, signes extérieurs de l'ordre spirituel et moral.

Le soir venu, rentrés en leur maison, tous les nouveaux et les anciens du Convitto, regroupés çà et là en petits cercles, renouvelaient les relations commencées au Séminaire, en nouaient fraternellement de nouvelles et, en des conversations animées, mais non bruyantes, attendaient la sonnerie de la cloche. Ils entrèrent à la Chapelle et vint le Supérieur qui entonna le *Veni Creator* avec une expression de recueillement et de joie. Ainsi s'ouvrait l'année scolaire.

Dans les premiers jours on expliquait les règles qui étaient peu nombreuses, empreintes d'une grande modération et rédigées de manière à ce qu'en fût possible l'observance même en dehors de la communauté, afin que les prêtres fussent incités à la continuer au milieu du monde, lorsqu'ils seraient livrés à eux-mêmes. Prière du matin et du soir, assistance à la Messe pour ceux qui n'étaient pas

encore prêtres, avec le chant avant la Communion d'un couplet de cantique ; visite au Saint Sacrement, récitation du Chapelet, méditation d'une demi-heure et un quart d'heure de lecture spirituelle ; autant d'exercices en commun. Confession hebdomadaire, mortification le vendredi, silence en dehors des heures de récréation, récollection mensuelle ; deux conférences d'enseignement par jour, puis travail d'étude dans la salle commune ; promenade le soir régulièrement deux par deux, en évitant les endroits les plus fréquentés de la ville ; interdiction d'assister aux spectacles publics ou de s'arrêter dans les cafés.

Notons au passage que D. Bosco a mis en vigueur, spécialement dans les Maisons où il y a des étudiants, les anciennes prescriptions gouvernementales pour les pratiques de piété ; et que plus tard pour ses Salésiens il ajoutait celles du Convitto Ecclesiastico. Voilà sa vie : accroître sans cesse sa science pratique, s'appuyer sur l'expérience des aînés, réunir des moyens pour atteindre le but que lui indiquait la Divine Providence.

Le Théol. Guala exigeait que le Règlement fût observé dans toutes ses prescriptions ; aucune punition n'étant fixée pour qui aurait transgressé, car les étudiants devaient être traités en hommes et non comme des enfants, si quelqu'un n'avait pas obéi malgré plusieurs avertissements, il était prié de se procurer un autre domicile. Il se montrait plutôt sévère avec les étudiants du Convitto, il était toujours derrière eux dans toutes leurs démarches ; en cas de manquement, il appelait tout de suite le fautif à fournir une explication de ses actes. Il avait cependant le pardon facile, si le coupable reconnaissait sa faute. Il exigeait que chacun des étudiants du Convitto s'appliquât à mettre en pratique, en chaque action, l'avertissement du Très saint Concile de Trente, Sess XXIII chap. I *De Reform...* " *Sic decet omnino clericos in sortem Domini vocatos vitam moresque suos ita componere, ut habitu, gestu, incessu, sermone, aliisque omnibus nihil nisi grave, moderatum ac religione plenum praeseferant. Levia etiam delicta, quae in ipsis maxima essent, effugiant, ut eorum ac-*

tiones cunctis afferant venerationem " [" Ainsi il convient tout à fait que les clercs appelés à former la part du Seigneur règlent leur vie et leurs mœurs de sorte que, dans le comportement, l'attitude, la démarche, la conversation et tout le reste, ils ne présentent rien qui ne soit grave, modéré et plein de sentiment religieux. Les manquements même légers, qui chez eux seraient très grands, qu'ils les évitent afin que leurs actions soient cause de vénération envers l'ensemble tout entier "].

D. Cafasso leur répétait sans cesse : " Devenez saints ! Le Prêtre ! C'est un grand mot, une grande dignité, mais tout à la fois de grandes obligations qui exigent des vertus en proportion. Un prêtre peut être considéré par les hommes comme un saint et ne pas l'être devant Dieu. Un tiers des vertus propres à l'ecclésiastique suffit pour le faire passer en odeur de sainteté auprès des hommes, tandis qu'il ne peut pas l'être aux yeux de Dieu qui voit le secret des cœurs. Un prêtre, qui l'est vraiment, va facilement au paradis au moment de la mort ; mais s'il n'est pas prêtre entièrement, il est beaucoup plus probable qu'il tombe en enfer qu'en purgatoire ".

Et de sainteté sacerdotale, les étudiants du Convitto en avaient continuellement deux modèles sous les yeux. Le Théol. Guala dirigea le Convitto pendant 31 bonnes années. Cet homme de grande pénitence, de jeûnes et de cilices, tous le voyaient très fidèle au Règlement commun. Jusqu'à 10 heures, il se tenait à son confessionnal près de l'autel de l'Immaculée, priant ou confessant. Ensuite il montait à la chaire d'enseignement pour la conférence du matin. Le reste du jour, il prêchait, rendait visite à des malades et à des prisonniers, distribuait de fortes aumônes aux familles des pauvres. Il avait l'habitude d'aller à la citadelle pour confesser et réconforter les soldats condamnés à être fusillés. Le temps de récréation, il le passait en partie avec ses étudiants en compagnie de D. Cafasso. Or il était rare, à cette époque, de voir en de telles institutions les Supérieurs se lier d'amitié avec leurs disciples.

D. Cafasso, entré au Convitto le 28 janvier 1834 comme simple étudiant, prit le 29 juin 1836 les pouvoirs de confession et fut nommé en cette même année chargé de cours de morale, partageant avec le Théol. Guala les fatigues de l'enseignement jusqu'en 1844. Il était, pourrais-je dire, une copie parfaite de toutes les vertus du Théol. Guala et, bien que petit, fluet et quelque peu rempli de défauts dans sa personne, il mena pourtant toujours sans répit son continuel travail en chaire, au confessionnal, dans la salle de cours, dans les prisons et dans l'assistance des condamnés à mort par les tribunaux d'affaires criminelles. D'aspect plutôt sérieux, il recevait les demandes des étudiants avec plus de complaisance que le Théol. Guala qui, en raison de cela, leur disait en bien des cas : *Ite ad Joseph* [Allez voir Joseph], c'est-à-dire Cafasso. Ce dernier prenait grand soin de la santé corporelle des étudiants du Convitto, et il était enclin à permettre aux plus faiblards la promenade du matin et à les dispenser de l'abstinence de viande, leur ordonnant de n'avoir en cela aucune sorte d'inquiétude, mais d'obéir. Qu'ils se conservassent robustes afin de fournir un grand travail, tel était son désir. Lui pourtant se mortifiait beaucoup, étant d'une extrême rigueur pour lui-même les jours de jeûne.

" Mais rien n'est aussi merveilleux dans la vie privée de D. Cafasso que son exactitude à observer les règles du Convitto : c'est ainsi qu'à son sujet D. Bosco s'est exprimé dans ses écrits. En tant que supérieur, il aurait pu se dispenser sur plusieurs points, soit en raison de sa santé précaire, soit pour le poids et la multitude des occupations qui d'une certaine manière l'accablaient. Mais il s'était fixé dans l'esprit que le plus efficace des commandements d'un supérieur réside dans le bon exemple et le fait de précéder les sujets dans l'accomplissement des devoirs respectifs. C'est pourquoi dans les plus petites choses, dans les pratiques de piété, pour se rendre aux conférences, aux heures de la méditation, des repas, il se comportait comme une mécanique que le son de la cloche portait quasi instantanément à accomplir le devoir indiqué. Un jour, je m'en souviens, on lui apporta un verre d'eau dont il avait besoin. Il l'avait déjà en main, quand il en-

tendit la sonnerie pour le Chapelet. Il s'arrêta de boire, déposa le verre et se rendit immédiatement à cette pratique de piété : — Buvez, lui dis-je, et ensuite vous arriverez encore à temps pour cette prière. — Voulez-vous, me répondit-il, voulez-vous préférer un verre d'eau à une prière aussi précieuse que le Chapelet que nous disons en l'honneur de Marie ? ".

D. Cafasso tenait la conférence du soir. De l'étude longue, profonde, non interrompue sur les auteurs les plus célèbres en matière de morale, des confrontations entre les opinions d'Alasia et de St Alphonse et de l'attention aux notes de cours de son vénéré maître il avait retiré une singulière facilité à cueillir au vol le fond d'un problème et à résoudre là au pied levé même les cas les plus difficiles et les plus embrouillés. Dans les annotations sans nombre qu'il a laissées en marge de ses volumes, il présente les questions les plus importantes avec un tel ordre, une telle clarté, une telle concision et une telle précision qu'il s'avère très facile de les comprendre et plus encore de les retenir. De ces annotations remises en ordre et complétées, il tira plus tard un résumé substantiel de toute la morale, connu sous le nom de *trattatelli* [petits traités] qu'il laissa lui-même entre les mains de plusieurs étudiants du Convitto et dont tous à qui mieux mieux tiraient des copies. C'est un gros volume d'environ 400 pages.

Ce saint prêtre, ce maître expert dans l'art de bien diriger les âmes, D. Bosco le choisit dès le tout début du cours comme directeur spirituel et, à partir de ce moment-là, il se confessa à lui toujours régulièrement chaque semaine. Il lui professait une grande vénération, avec l'affection et le respect d'un fils, parce qu'il était son compatriote mais plus encore son guide sûr dans la voie de la perfection et de la sainteté lui demandant toujours conseil en chacune de ses actions ou entreprises. Bien plus D. Bosco voulut prendre comme modèle D. Cafasso : il sut tellement recopier en lui-même cet exemple qu'un grand nombre de mots, de faits, de méthodes et de trucs du maître furent, dans le but de promouvoir la gloire de Dieu et le salut

des âmes, reproduits de très nombreuses fois au cours de sa longue vie. A ses yeux, la conduite de D. Cafasso semblait répéter en permanence l'exhortation de l'Apôtre Paul : *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi :* Soyez mes imitateurs, comme je le suis du Christ (1).

---

(1) 1 Co 4,16.

CHAPITRE VI

Spectacle pitoyable des jeunes à l'abandon — D. Bosco dans les prisons — Le secours aux pauvres — Dernier tableau des misères humaines — Prophétie du Vénérable Cottolengo.

La mystérieuse flamme, qui poussait D. Bosco à prendre soin de la jeunesse, s'alluma de plus en plus dans son cœur, lors de son arrivée au Convitto, à la vue de la misère et de l'abandon dans lesquels se trouvaient de nombreux jeunes dans la capitale du Piémont.

Dans les localités importantes, dans les villes plus peuplées la jeunesse présente un spectacle certainement bien plus pitoyable que dans les villages de campagne. A qui passe à côté des boutiques et des usines il arrive bien souvent d'entendre retentir des ricanements équivoques, de grasses chansons triviales, des jurons et des cris et, parmi les voix d'adultes, se distinguer aussi celle du jeune qui, parfois, frappé et poursuivi par un patron inhumain, pleure, s'emporte de rage, s'endurcit et se renferme en des pensées de haine et de vengeance. En longeant les maisons en construction, on voit des enfants âgés de huit à douze ans qui ont encore tant besoin des soins et des caresses d'une mère, qui sont loin de leur village, servir les maçons, passer leurs journées à monter et descendre sur des échafaudages mal assurés, au soleil, au vent, à la pluie, gravir les raides échelles à barreaux, chargés de chaux, de briques et d'autres poids, n'ayant aucun autre secours éducatif que

de grossières engueulades, un coup ou un morceau de brique lancé en guise d'avertissement, ou encore une taloche à l'improviste, et tout cela accompagné souvent de blasphèmes. On rencontre d'autres gosses, à peine couverts de haillons, que les parents par négligence, par paresse ou par vice, envoient dans la rue ou les y jettent, ne voulant pas y aller eux-mêmes. Parfois c'est la nécessité d'un travail ou d'une course à effectuer qui les fait prendre cette décision afin de pouvoir fermer le taudis, s'enlevant ainsi toute inquiétude pendant leur absence pour les pauvres objets qui s'y trouvent. Pourtant souvent c'est le résultat d'un calcul : en contraignant les enfants à demander l'aumône aux passants, en les habituant ainsi à la mendicité et à l'oisiveté, ils pourront se débarrasser de la dépense nécessaire à leur procurer le pain. Et ces pauvres gamins sont là au coin des rues, le long des cours d'eau, dans les avenues, salis de boue et de poussière, à courir, s'amuser, se bagarrer sans que personne ne leur donne de conseils pour la vie éternelle ; et ils ne voient autour d'eux qu'exemples malsains, misère et méchanceté qui précocement empoisonnent leurs tendres petites âmes. De temps en temps il arrive qu'on tombe sur un groupe de voyous désœuvrés, ricaneurs, provocateurs qui portent gravée sur le visage la marque de la dépravation, misérables qui bientôt, entraînés par leurs perfides compagnons et par leurs passions vers quelque délit, ont pour perspective les travaux forcés ou peut-être même l'échafaud ; et il n'y a personne qui pense à leur tendre à temps la main pour les sauver de la justice, la divine comme l'humaine. A la tombée de la nuit, on voit ces bandes d'ouvriers qui, rentrant du travail, montent à la mansarde aux odeurs répugnantes ou descendent dans les profondeurs secrètes de certaines salles souterraines, et là, je dirais presque empilés pour pouvoir à un grand nombre payer le loyer, ils prennent le repos après la journée fatigante. Et au milieu d'eux des mioches, privés de parents proches ou par eux abandonnés, respirent l'air corrompu de ces ignobles abris et ternissent en ces compagnies les premières fleurs de

leur vie, n'entendant jamais une bonne parole, une recommandation chrétienne.

Cet affligeant tableau se présenta à D. Bosco dans toute son horreur dès les premiers jours de son séjour à Turin. Après avoir mis en ordre ses affaires au Convitto, ainsi que lui-même nous l'a raconté plusieurs fois, il voulut tout de suite se faire une idée de la condition morale de la jeunesse de la capitale en en parcourant les divers quartiers au cours de ses promenades quotidiennes. Ces jeunes ainsi délaissés, vagabonds, au milieu de bandes provocantes étreignaient son cœur et le faisaient gémir de compassion. Parfois rencontrant à l'improviste ces pauvres petits, il les appelait à lui, leur donnait en cadeau une médaille ou une petite pièce de monnaie et les interrogeait sur les premières vérités de la foi, mais ils ne savaient répondre.

Les dimanches et jours de fête surtout il prolongeait ses explorations et ressentait de la peine à voir un grand nombre de jeunes de tout âge qui, au lieu de se rendre à l'Eglise, erraient à travers les rues et sur les places à regarder avec un émerveillement stupide les personnes parfumées qui, étalant leur luxe, allaient et venaient auprès d'eux sans se soucier de l'indigence d'autrui, tandis que derrière le vitrage d'infâmes bistrots, à la lumière de lanternes noircies par la fumée, d'autres picolaient et faisaient la fête, les cartes à jouer en main. Ces bandes, notamment celles qui aux alentours de la citadelle, dans les prés au-delà de l'octroi et dans les faubourgs jouaient de manière inconvenante, bagarraient, blasphémaient et tenaient des propos obscènes, pour ne rien dire de pire, étaient pour lui la traduction, sur un mode vivant et dans sa vérité, du rêve qu'il avait fait à l'âge de dix ans, et il avait de plus en plus la conviction que c'était là le champ à cultiver que lui avait désigné la vénérable dame, la Sainte Vierge.

Plus d'une fois, à voir ce prêtre s'avancer bien seul parmi eux et s'arrêter à les observer, ces jeunes garçons effrontés se moquaient de lui ; mais leurs railleries et leurs insultes sonnaient

à l'oreille du jeune prêtre à la façon des cris poussés par le prophète : *Parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis* (1). Des enfants affamés demandaient le pain de la parole de Dieu et il n'y avait personne à être touché de compassion envers eux et à le leur partager. Et donc, chemin faisant, il méditait en lui-même sur le moyen de les rassembler en un endroit dans le plus grand nombre possible, de les soustraire à ces dangers, de les tirer du désœuvrement et des mauvaises compagnies, de leur prêter assistance, de les instruire, de leur faire respecter le dimanche et les jours de fête, de les porter aux Sacrements. D. Bosco comprenait qu'ils n'allaient pas au catéchisme parce que personne ne les envoyait ou ne veillait à ce qu'ils s'y rendissent.

Les Curés s'occupaient avec ardeur dans le ministère sacré et il y avait beaucoup à faire. En général, les citadins avaient le souci d'envoyer leurs enfants à l'Eglise et la plupart les y accompagnaient ; mais il y avait deux catégories nombreuses réellement à l'abandon. En ces jours-là, Turin commençait à s'agrandir, les usines s'accroissaient, et donc accouraient pour ces travaux des milliers d'ouvriers, anciens et jeunes, venus du pays de Biella et de la Lombardie. Ils partaient de leurs villages avec une instruction, mais ici ils ne savaient où aller ni comment se présenter aux Curés, et par suite oubliaient les vérités apprises et n'accomplissaient pas les devoirs du bon chrétien. Egalement, dans les quartiers plus éloignés qui n'étaient pas trop accessibles aux prêtres, une partie du peuple se tenait à l'écart des paroisses et vivait dans une grande ignorance des choses de la religion.

D. Bosco voyait donc un champ très vaste ouvert à son zèle ; mais, se rappelant la prudente maxime de St François de Sales : " Suivre et non précéder les pas de la Divine Providence ", quoique avec un peu de sainte impatience, il attendait l'heure établie par elle.

---

(1) Lm 4,4 [Les petits enfants réclament du pain : personne ne leur en partage].

Si ce n'est que le tableau de la désolation et du massacre que produisent chez les jeunes le manque de religion et le mauvais exemple n'était pas encore complet dans l'esprit de D. Bosco. Pour s'en former une idée exacte, il avait besoin de se rendre dans les hôpitaux, de s'enfoncer dans les misérables mansardes des pauvres, de pénétrer dans les prisons, là où tous ils se regroupent, les malheurs que l'irréligion et la corruption des mœurs précipitent sur les êtres humains touchés par la misère. Et la Providence Divine avait donc disposé que, depuis le Convitto, D. Bosco pourrait se rendre en de tels endroits pour y redoubler l'ardeur de son zèle pour le salut des jeunes.

Le Théol. Guala, homme au cœur très généreux, avait l'habitude d'envoyer chaque semaine aux prisonniers, surtout à ceux du *Correctionel* [sic], du tabac, du pain et même de l'argent ; et pour ce service de charité il mettait à contribution les étudiants du Convitto qui allaient faire le Catéchisme dans les prisons.

D'autre part D. Cafasso, rattaché depuis plusieurs années à la Compagnie de la Miséricorde composée de trois cents confrères, était compté parmi les huit qui seuls avaient été choisis pour visiter les prisons et secourir les détenus dans leurs besoins spirituels et temporels ; parmi eux il était le plus zélé. Les prisons étaient, peut-on dire, son élément et les prisonniers ses enfants. Visiter tant de malheureux était un besoin de son cœur. Désireux que son disciple et compatriote D. Bosco se joignît à lui sur le terrain, convoité, de son activité, il le conduisit donc aux prisons. De la manière dont s'exprime D. Bosco pour décrire les prodiges du vénéré maître dans les prisons, nous pouvons bien déduire quelles ont été ses premières impressions lorsqu'il le suivit, et qu'il en partageait les sentiments et les pensées.

" Le prêtre Cafasso y entre, dit D. Bosco. Ne l'effraient ni les sentinelles ni les gardiens ; il passe les portes de fer et les grosses grilles ; il ne s'émeut pas au bruit des verrous ; ne l'arrêtent ni l'obscurité ni l'insalubrité ni la puanteur du lieu. Dans

l'un de ces bouges on rit et on ricane, dans un autre on chante, et ce sont des hurlements qui tiennent plus d'animaux que d'humaines créatures ; et lui ne se montre pris ni de nausée ni de gêne : il ne donne même pas de signe d'appréhension à se trouver au milieu d'une foule nombreuse de prisonniers dont un seul sèmerait la terreur dans un groupe de voyageurs et dans l'armée elle-même. D. Cafasso est parmi eux. Ici on maudit, là on se bat, là-haut on tient des propos obscènes, là-bas on vomit d'horribles blasphèmes contre Dieu, contre la Ste Vierge et contre les Saints. Devant un tel spectacle le courageux prêtre éprouve dans son cœur une amère douleur profonde mais ne se démoralise pas. Il lève les yeux au ciel, s'offre lui-même à Dieu en sacrifice, se met sous la protection de Marie qui est un refuge sûr des pécheurs. Dès qu'il commence à parler à ce nouveau genre d'auditeurs, il s'aperçoit tout de suite qu'ils sont devenus malheureux, voire dégradés, parce que leur infortune a été le résultat d'un manque d'instruction religieuse plutôt que de leur propre méchanceté. Il leur parle de religion, et il est écouté ; il s'offre à revenir, et il est attendu avec plaisir. L'intrépide ministre de Jésus Christ continue ses catéchismes, invite à l'aider d'autres prêtres et notamment ses étudiants du Convitto, réussit enfin à gagner le cœur de ces gens perdus. On commence les sermons, on introduit les confessions. D'une telle manière, grâce à l'œuvre d'un seul homme, ces prisons qui, en raison d'imprécations, de blasphèmes et d'autres vices propres à une brute, semblaient être des fosses de l'enfer, devinrent une habitation d'hommes qui reconnaissent être des chrétiens, qui commencent à aimer et à servir le Dieu Créateur et à chanter des louanges à l'adorable Nom de Jésus ".

Cependant si ces fruits consolants suscitent dès le début une grande joie chez D. Bosco, c'est une émotion très vive qu'il éprouve, empreinte d'épouvante et de pitié tout à la fois. Rencontrer dans les prisons des bandes de jeunes et même d'enfants, âgés de douze à

dix-huit ans, tous sains, robustes et d'esprit éveillé ; les voir là inactifs et grignotés par les insectes, en manque de pain spirituel et de pain temporel, expier en ces lieux de détention, par une triste réclusion et plus encore par les remords, les fautes d'une dépravation précoce, tout cela provoque l'horreur chez le jeune prêtre. Il voit, personnifiés en ces malheureux, l'opprobre de la patrie, le déshonneur de la famille, l'infamie d'eux-mêmes ; il voit surtout des âmes rachetées et affranchies par le sang d'un Dieu pousser au contraire des gémissements dans l'esclavage du vice, et avec le risque le plus évident d'être éternellement perdues.

Cherchant la cause d'une si grande dépravation, remarquée en ces pauvres jeunes, il lui sembla la trouver non seulement dans le fait qu'ils ont été laissés par leurs parents dans un déplorable abandon au moment même de leur première entrée dans la vie, mais bien plus dans leur éloignement des pratiques religieuses aux jours de fête. Convaincu de cela, D. Bosco disait : Qui sait, si ces jeunes avaient pu avoir un ami capable de prendre un soin amoureux d'eux, de leur apporter assistance et instruction dans la religion aux jours de fête, qui sait s'ils ne se seraient pas tenus à l'écart des mauvaises actions et de la ruine, et s'ils n'auraient pas évité de venir et de retourner en ces lieux de détention ? En tout cas, c'est sûr, le nombre de ces petits prisonniers aurait grandement diminué. Ne serait-ce pas une chose de la plus haute importance pour la religion et pour la société civile d'en tenter à l'avenir l'expérience au profit de centaines et de milliers d'autres enfants ? Et il priait le Seigneur de bien vouloir lui ouvrir la voie pour qu'il se dévoue à cette œuvre de sauvetage en faveur de la jeunesse. Il en communiqua la réflexion à D. Cafasso, dont il reçut approbation et encouragement et, suivant son conseil et avec ses lumières, il se mit tout de suite à étudier le moyen de la concrétiser, abandonnant l'heureux aboutissement à la divine Providence, sans laquelle se font vains tous les efforts de l'homme.

Par ailleurs, dans sa générosité envers tous les pauvres, le Théol. Guala, accompagné de D. Cafasso, portait d'ordinaire en personne à domicile les meilleures aumônes ; il se servait aussi, au besoin, des étudiants du Convitto par l'intermédiaire desquels périodiquement il secourait un très grand nombre d'individus et de familles qu'il savait se trouver dans la gêne. Et de cela il chargea pareillement D. Bosco, lui donnant des conseils appropriés de prudence et des avertissements opportuns afin de porter les pauvres à recevoir également, en même temps que la charité matérielle, la charité spirituelle de paroles douces et aimables et de chrétiennes exhortations.

D. Bosco montait donc vers ces mansardes basses, étroites, misérables et sales, aux murs noircis, qui servaient de dortoir, de cuisine, de salle de travail pour des familles entières, où vivaient et reposaient le père, la mère, les frères et les sœurs, au détriment des convenances que l'on peut imaginer. Si un malade y était couché, le visiteur devait quelquefois enjamber trois, quatre paillasses, dont l'intérieur était broyé et empuanti par une longue utilisation, pour arriver au coin où gisait le pauvre malheureux claquant des dents à cause de la fièvre ou transi, et lui dire au nom de Dieu un mot de réconfort. A l'apparition de cet ange consolateur les visages émaciés et pâles de ces pauvres ouvriers, de ces malheureuses mamans, de ces tendres enfants s'éclairaient bien vite d'un doux sourire. Et que de louanges envers les noms de Don Cafasso et du Théol. Guala s'élevaient notamment de la bouche des pauvres mères ! Certaines d'entre elles ignorant les vérités éternelles, d'autres se tenant en marge de l'Eglise et des Sacrements par honte de leur pauvreté, d'autres encore irritées et attristées à cause de leur misère ne pouvaient assurément pas transmettre à leurs rejetons le sentiment religieux ni l'instruction religieuse qu'elles n'avaient pas elles-mêmes. D'autres enfin, âmes du Seigneur, s'étant résignées à leur indigence, pleuraient la mauvaise conduite des enfants pervertis par les exemples paternels ou par les mauvais compagnons. On rencontrait parfois des hommes en qui s'était évanoui l'amour pour la

famille, car la voix de la nature se tait, toute affection se détruit, et tout aussi bien le plus puissant des sentiments finit par s'éteindre, lorsque l'immoralité s'ajoute à la misère. En présence de leurs propres enfants, ils osent blasphémer, railler la religion d'une bonne mère et, dans leur ébriété, insulter de la manière la plus grossière la compagne que Dieu leur a donnée, allant jusqu'à la frapper. Le sentiment d'humanité apporte la compassion, et la philanthropie les consolations, mais c'est seulement dans la charité que vient le sacrifice, et précisément grâce à ce sacrifice la religion de Jésus Christ opère des miracles. L'aumône donne le droit de parler franchement et la sainte parole est écoutée d'abord avec déférence, puis elle émeut, et enfin avec le temps elle opère même de splendides conversions. Ces scènes passaient toutes sous les yeux de D. Bosco, qui en retirait toujours une profonde impression et qui se persuadait de plus en plus de la nécessité de fortifier les jeunes dans les pensées de la foi pour résister aux tentations du mal provoquées par le poids des privations et de la pauvreté.

Mais le Seigneur voulait révéler à notre D. Bosco un autre tableau des misères humaines. Un jour en ces premiers mois, il rencontra le vénérable Cottolengo ; ce dernier le regarda en face et lui demanda de ses nouvelles, puis il lui dit : " Vous avez l'air d'un brave homme ; venez travailler dans la Petite Maison de la Divine Providence, où le travail ne vous manquera pas ". D. Bosco lui baisa la main, promit et, en son temps, il tint parole.

Toujours est-il que quelques jours plus tard, en compagnie d'autres étudiants du Convitto, il se rendit à Valdocco. L'Œuvre Pie de Cottolengo était, déjà en ces temps, devenue colossale. Commencée avec des débuts bien minces en 1827, sans revenu fixe, ayant seulement ce que la Divine Providence de chaque jour lui fournissait par l'intermédiaire de personnes charitables, elle prospérait au point de compter alors 1800 personnes des deux sexes : orphelins abandonnés, gens incapables de travailler,

estropiés, paralysés, hébétés, épileptiques, sujets atteints d'ulcères, malades incurables touchés par toutes sortes d'infirmités plus ou moins graves et répugnantes, qui avaient été rejetés des autres hôpitaux parce que les règlements empêchaient de les recevoir. Et tous accueillis gratuitement, traités avec la plus grande bonté et pourvus de la subsistance convenable et de tous les soins nécessaires à leur état. De très éminents médecins leur prêtaient même une assistance gratuite. De nombreuses et diverses catégories, ou plutôt familles, de personnes consacrées étaient chargées de la direction spirituelle et de la direction temporelle. Des prêtres de la ville venaient en grand nombre entendre les confessions avec un grand esprit d'abnégation. Tout cela continue toujours, multiplié par quatre. C'est une véritable porte du ciel, car ils sont très nombreux les pensionnaires qui mourraient ailleurs sans les réconforts religieux ; là sont soignés de la même manière les chrétiens [voir * p. 67] et les non-catholiques quelle que soit la secte à laquelle ils appartiennent, protestants [voir * p. 67], hérétiques, juifs ou païens ; et presque tous se réfugient dans le giron de l'Eglise. On ne peut compter les âmes sauvées par cette œuvre providentielle.

En y entrant D. Bosco vit resplendir sur la grande porte la devise qui expliquait le secret de tant de miracles : *Charitas Christi urget nos* [La charité du Christ nous presse]. Et, s'étant agenouillé devant l'image de Marie placée dans le vestibule des salles, il fut ému aux larmes en lisant sur l'arc : *Infirmus eram et visitastis me* [J'étais malade et vous m'avez visité]. Puis il demanda à être présenté au vénérable Père Fondateur. Celui-ci l'accueillit avec amour et sollicitude et lui fit visiter ces vastes locaux. Chaque coin inspirait la charité et la ferveur. Toutefois D. Bosco y trouva des motifs de tristesse, bien que ce sentiment fût adouci par la consolation. Il voyait dans certaines salles de malades les lits occupés par de pauvres jeunes sur lesquels l'ange de la mort étendait déjà ses ailes. Ces visages abîmés, ces toux opiniâtres, ce total effondrement de forces, [tout cela] lui manifestait clairement que l'habitude du vice avait flétri ces pauvres fleurs du jeune âge. Il leur adressa quelques mots de réconfort et ils

l'écoutèrent en acceptant, résignés, la volonté de Dieu et à son sourire ils répondaient à leur tour par un sourire mélancolique. " Oh, comme cette jeunesse a besoin d'être prémunie et sauvée ! " pensait D. Bosco.

Après avoir fini lentement le tour de cette citadelle de la douleur chrétienne, au moment où D. Bosco allait prendre congé, le vénérable Cottolengo, touchant et serrant entre ses doigts les manches de la soutane de D. Bosco, s'écria : " Mais vous avez une soutane de tissu trop fin et trop léger. Procurez-vous-en une qui soit d'étoffe beaucoup plus forte et très consistante, afin que les jeunes puissent s'y accrocher sans la mettre en morceaux... Viendra un moment où elle vous sera déchirée par tant de monde ! ".

Ce fait nous fut rapporté par le Chan[oine] Dominique Bosso, l'un des successeurs de Cottolengo, qui encore enfant était présent et n'oublia plus la prophétie. Le moment prévu par le vénérable Cottolengo n'est plus si éloigné, et le spectacle d'immenses multitudes de jeunes gens entourant D. Bosco se produira précisément dans la région même où est implantée la Petite Maison de la Divine Providence.

---

* sic : "chrétien" au sens, limité à tort ici, de "catholique"... Les protestants, non-catholiques, ne sont-ils pas chrétiens ?

CHAPITRE VII

Les premières relations de D. Bosco avec les jeunes à Turin — Le projet des Oratoires — Les dispositions de la Providence Divine — Barthélemy Garelli, pierre fondamentale — Copains qui le suivent — La mission de D. Bosco.*

Vivement impressionné par les scènes douloureuses qui s'offrirent à lui à Turin — scènes vécues par une jeunesse si nombreuse qui suivait la route du déshonneur et de la perdition, qui n'observait pas la loi divine car elle l'ignorait, qui offensait son Créateur sans le connaître ou presque — D. Bosco éprouvait en permanence un intense besoin de s'occuper de cette jeunesse sans tarder et avec empressement. Son cœur innocent était grandement peiné à la pensée qu'en majeure partie ces pauvres âmes étaient misérablement perdues parce qu'elles n'étaient pas instruites dans les vérités de la foi ; et, gémissant avec le Prophète Isaïe, il s'écriait : " Oh! oui, ce peuple n'a pas eu l'intelligence des choses du salut, c'est pourquoi le shéol a élargi sa gorge, a ouvert ses gouffres démesurés, et y tomberont leurs champions, le peuple, les grands et les puissants (1) ".

---

(1) [D'après la Vulgate : Is] 5,13-14.

* " Oratorio festivo " : " Oratoire des dimanches et des jours de fête " ; il sera plus simple de réduire l'expression à " Oratoire ".

" A peine entré au Convitto St-François, comme il l'écrit dans ses souvenirs, je me retrouvai aussitôt avec une bande de jeunes qui me suivaient par les avenues et par les places et même dans la sacristie de l'Eglise de l'Institution. Mais je ne pouvais m'occuper d'eux directement par manque de local ". Cependant chaque fois que, précisément dans la sacristie de St-François, il lui arrivait de se voir au milieu de gosses, tout de suite il leur adressait la parole avec tant d'affection et de sagesse qu'ils étaient sans cesse autour de lui. Parfois il se portait à l'écart dans les petites salles attenantes à la sacristie et, là, il leur faisait un peu de catéchisme, les exhortait au bien, les invitait à revenir et les stimulait à s'approcher des sacrements dans les conditions convenables. Cet afflux continuel d'enfants provoquait un certain bruit, un certain dérangement, ce qui causait parfois chez le sacristain de l'agacement et même il les grondait et les maltraitait. C'est ce que D. Cafasso et les compagnons de D. Bosco au Convitto racontaient aux jeunes abbés Cagliero, Anfossi, Fusero et autres. " Depuis plusieurs années déjà, en période d'été, note encore D. Bosco lui-même, D. Cafasso faisait chaque dimanche un catéchisme aux garçons maçons dans une petite pièce contiguë à la sacristie de l'Eglise St-François d'Assise. Cependant le poids des occupations de ce prêtre lui fit interrompre une activité qui lui était si agréable. Je la repris vers la fin de 1841 ".

Néanmoins aucune œuvre particulière n'était encore commencée en faveur des jeunes gens. D. Bosco attendait le moment fixé par le Seigneur : il était très résolu à en favoriser, bien que pauvre instrument, toutes les volontés.

Ayant demandé conseil à Dieu dans une prière persévérante et remplie de ferveur, et à D. Cafasso, avec lequel il avait souvent discuté en vue de rassembler ces jeunes auprès de l'Eglise St-François d'Assise, de leur faire le Catéchisme, de les amuser par d'honnêtes divertissements afin de les soustraire aux dangers de la rue et des places

et à l'abandon total à eux-mêmes, il prit la décision de se présenter à l'Archevêque et de s'entendre avec lui, pour avoir de plus en plus confirmation de la volonté divine et obvier à des difficultés qui pourraient par la suite venir à son encontre. Le Théol. Guala et D. Cafasso qui le guidaient en tout et qui étaient en termes intimes avec Mgr Fransoni, l'avaient recommandé à ce dernier. Après avoir entendu le jeune prêtre parler du projet des Oratoires — D. Bosco nous en a fait bien des fois le récit — Mgr Fransoni lui accorda tout de suite les plus amples approbations et sa bénédiction pastorale. A partir de ce moment-là s'établit une grande relation de familiarité entre le saint Prélat et le prêtre rempli de zèle, qui ne fit aucun pas dans le développement de ses projets personnels sans l'avoir tout d'abord consulté.

Retourné au Convitto, D. Bosco demeura quelques jours à réfléchir sur le quand et le comment lancer son œuvre ; il attendait une occasion pour concrétiser son projet : or voici qu'un fait divers inattendu vient lui en ouvrir la voie. On était le 8 décembre 1841, fête solennelle de l'Immaculée Conception de l'Auguste Mère de Dieu. D. Bosco ressentait dans son cœur plus vivement qu'à l'ordinaire le désir de se constituer une famille de jeunes gens parmi les plus nécessiteux et les plus délaissés. Mais une famille, pour qu'elle soit bien ordonnée, éduquée et défendue, a besoin d'une mère riche d'amour. Or Mère très compatissante de cette institution et Protectrice puissante de ses membres, qui devait l'être sinon la grande Vierge Marie ? Et c'est précisément en un jour consacré à sa plus belle gloire que la Reine Céleste voulut que l'Oratoire trouvât son commencement .

A l'heure fixée, dans la sacristie de St-François d'Assise, D. Bosco était sur le point de revêtir les ornements sacrés pour célébrer la Messe. Il attendait que quelqu'un vînt la lui servir. Au milieu de la sacristie, se tournant d'un côté et de l'autre, se tenait un jeune de 14-15 ans, dont les habits pas trop propres et l'allure de voyou per-

mettaient de savoir qu'il n'appartenait à une famille ni riche, ni aisée. Debout, le chapeau à la main, il regardait les objets du culte avec sur le visage l'étonnement de quelqu'un qui aurait en de rares occasions vu de telles choses. Or voici que le sacristain, un certain Joseph Comotti, homme d'une délicatesse plus que médiocre et montagnard, s'en alla vers lui et lui dit brusquement : — Que fais-tu ici ? Tu ne vois pas que tu gênes le monde ? Vite, dépêche-toi, va servir la Messe à ce prêtre.

Le jeune garçon, à entendre de telles paroles, demeura comme abruti ; tout tremblant de peur devant le regard sévère du sacristain et balbutiant des propos incohérents, il répondit :

— Je ne sais pas : je ne suis pas capable.

— Viens, répliqua l'autre ; je veux que tu serves la Messe.

— Je ne sais pas, reprit le jeune garçon encore plus mortifié ; je ne l'ai jamais servie.

— Comment, comment ! cria le sacristain, tu ne sais pas ? — Et lui flanquant un coup de pied il continuait. — Espèce de grand bêta ; si tu ne sais pas servir la Messe, pourquoi viens-tu dans la sacristie ? Va-t'en tout de suite. — Et, comme le jeune n'a pas bougé en raison de sa grande stupéfaction, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire il saisit le plumeau et les coups tombaient sur les épaules du pauvre garçon, tandis que celui-ci cherchait à s'enfuir.

— Que faites-vous ? cria à haute voix au sacristain D. Bosco ému ; pourquoi battre comme ça ce jeune garçon ? Que vous a-t-il fait ? — Mais le sacristain en totale furie ne l'écoutait pas. Pendant ce temps, se voyant mal parti et ne connaissant pas quelle issue débouchait dans l'Eglise, le jeune s'était engagé dans la porte qui débouchait dans la petite chapelle de la chorale, poursuivi par l'autre. Là ne trouvant aucune sortie, il retourna dans la sacristie, puis ayant finalement trouvé une échappatoire, il s'enfuyait à toutes jambes sur la place.

D. Bosco appela pour la seconde fois le sacristain et, le visage plutôt sévère, il lui demanda : — Pour quel motif avez-vous

battu ce jeune garçon ? Qu'a-t-il fait de mal pour le traiter de la sorte ?

— Pourquoi vient-il dans la sacristie, s'il ne sait pas servir la Messe?

— De toute façon, vous avez mal agi.

— En quoi cela peut-il vous importer ?

— Cela m'importe énormément : c'est un de mes chers amis !

— Comment, s'écria le sacristain surpris : c'est votre ami ce drôle d'oiseau ?

— Certainement : tous les persécutés sont mes plus chers amis. Vous avez battu quelqu'un qui est connu des Supérieurs. Allez l'appeler à l'instant, car j'ai besoin de lui parler, et ne revenez pas avant de l'avoir trouvé, autrement je rapporterai au Recteur de l'Eglise votre manière de traiter les enfants.

A cet ordre se calma la colère démesurée du sacristain : il déposa le plumeau et, au cri de *toder, toder* (1), il courut après le jeune ; il le chercha, le trouva dans une rue voisine et, l'ayant assuré d'un meilleur traitement, le conduisit près de D. Bosco. Le pauvre gars s'approcha tout tremblant et en larmes à cause des coups reçus.

— As-tu déjà assisté à la Messe ? lui demanda le prêtre, plein de tendresse et d'affection.

— Non, répondit-il.

— Viens donc y assister ; après j'aurai à te parler d'une affaire qui te fera plaisir.

D. Bosco avait un seul désir : adoucir l'affliction de ce malheureux et ne pas le laisser sur de sinistres impressions contre les employés de la sacristie ; mais bien plus élevés étaient les desseins de

---

(1) *Toder* est un mot piémontais de plaisanterie ou de raillerie populaire par lequel on appelait les hommes de nation allemande.

Dieu qui voulait en ce jour poser la base d'un grand édifice. Ce dialogue avait été interrompu par le sacristain : celui-ci revenait accompagné d'un autre jeune qu'il avait cherché pour servir la Messe.

Après avoir célébré la Sainte Messe et pris un moment convenable pour l'action de grâces, D. Bosco fit venir à lui son candidat et le conduisit dans une chapelle de l'Eglise où il s'assit la figure réjouie et, l'assurant qu'il n'avait plus à craindre de coups, il se mit à l'interroger ainsi : — Mon bon ami, comment t'appelles-tu ?

— Je m'appelle Barthélemy Garelli.

— De quel pays est-tu ?

— Je suis d'Asti.

— Quel métier fais-tu ?

— Celui de maçon.

— Il vit encore ton père ?

— Non, mon père est mort.

— Et ta mère ?

— Ma mère, elle aussi, est morte.

— Quel âge as-tu ?

— J'ai seize ans.

— Sais-tu lire et écrire ?

— Je ne sais rien.

— Sais-tu chanter ? — Le garçon, s'essuyant les yeux, fixa D. Bosco avec une sorte d'émerveillement sur le visage et répondit : — Non.

— Tu sais siffler ? — Le garçon se mit à rire, et c'était ce que voulait D. Bosco : il avait là le signe que la confiance était gagnée. Et il continua : — Dis-moi : As-tu déjà été admis à la première Communion ?

— Pas encore.

— Es-tu déjà allé à confesse ?

— Oui, mais quand j'étais petit.

— Et tes prières du matin et du soir, tu les dis toujours ?

— Non, presque jamais ; je les ai oubliées.

— Et tu n'as personne qui s'occupe de te les faire réciter ?

— Non.

— Dis-moi : tu vas toujours à la Messe tous les dimanches ?

— Presque toujours, répondit le garçon, après une légère pause et en faisant une grimace.

— Vas-tu au Catéchisme ?

— Je n'ose pas.

— Pourquoi ?

— Parce que mes copains plus petits que moi connaissent la Doctrine et moi, grand comme je suis, je n'en connais pas un mot : c'est pourquoi j'ai honte de me mettre au milieu d'eux pour ces cours-là.

— Si je te faisais moi-même un catéchisme à part, viendrais-tu m'écouter ?

— J'y viendrais de bon gré.

— Viendrais-tu volontiers en cet endroit ?

— Oui, oui, pourvu qu'on ne me donne pas de coups de bâton.

— Sois tranquille, personne ne te maltraitera plus, comme je t'en ai déjà donné l'assurance ; dorénavant même tu seras mon ami et tu auras à parler avec moi et avec personne d'autre. Quand veux-tu donc que nous commencions notre catéchisme ?

— Quand ça vous plaît.

— Ce soir peut-être ?

— Oui.

— Veux-tu même maintenant ?

— Oui, même maintenant et avec beaucoup de plaisir.

D. Bosco se mit alors à genoux et, avant de commencer le catéchisme, il récita un *Ave Maria*, pour que Notre-Dame lui donnât la grâce de pouvoir sauver cette âme. Cet *Ave* plein de ferveur et la droite intention furent féconds de grandes choses ! Puis D. Bosco se leva et fit le signe de la croix pour commencer ; mais son élève ne le faisait pas, car il en ignorait

le procédé et les paroles : et c'est pourquoi dans cette première leçon le maître s'attarda à lui enseigner la manière de faire le signe de la croix et à lui faire connaître Dieu Créateur et le but pour lequel Il nous a créés et rachetés. Après une demi-heure environ il le congédia avec une grande bienveillance ; et l'assurant qu'il lui enseignerait à servir la Messe, il lui donna en cadeau une médaille de Marie : il obtint la promesse que le jeune reviendrait le Dimanche suivant. Ensuite il ajouta : — Ecoute, je désirerais que tu ne viennes pas seul, mais que tu conduises ici quelques autres de tes copains. J'aurai de nouveau un cadeau à faire à toi et à tous ceux qui viendront avec toi. Es-tu content ?

— Oh ! très, très content — répondit en s'extériorisant grandement ce brave jeune ; et, lui ayant baisé la main à deux ou trois reprises, il s'en alla.

Devant D. Bosco Garelli représentait non seulement d'innombrables jeunes, mais aussi les nombreux peuples qu'il évangéliserait : *ut filios Dei congregaret* [pour rassembler les enfants de Dieu]. Telle est la véritable origine des Oratoires. D. Bosco en fut l'initiateur et Garelli la pierre fondamentale sur laquelle la Sainte Vierge fit descendre des grâces et des faveurs sans nombre.

Au cours de la semaine suivante, D. Cafasso eut lui aussi à inviter un jeune garçon à lui servir la Messe ; mais ce dernier ne savait pas et c'est pourquoi D. Cafasso le pria de revenir, afin de le lui enseigner. A ce garçon, pour le même motif, s'en ajouta un second. Mais D. Cafasso, ne pouvant s'en occuper, en confia le soin à D. Bosco, qui augmentait ainsi le nombre de ses élèves.

Par suite, le Dimanche suivant, dans l'Eglise St-François on vit un spectacle de haute valeur. Six braves garçons mal fringués, conduits par Barthélemy Garelli, étaient là en compagnie des deux autres, tous très attentifs aux paroles de D. Bosco qui leur enseignait le chemin du paradis. Malgré une mémoire lente,

grâce cependant à l'assiduité et à la concentration, en quelques dimanches Garelli réussit à apprendre les éléments nécessaires pour pouvoir faire une bonne Confession et, peu après, une sainte Communion. Ensuite il apprit également à servir la Messe. A partir de là, ce jeune fut un disciple affectionné de D. Bosco, et le Chanoine Anfossi ainsi que d'autres le virent venir à l'Oratoire encore après 1855.

A ces jeunes élèves d'autres encore s'ajoutèrent par la suite au point de remplir la chapelle qu'il avait destinée à un tel usage.

Un soir de ces premiers Dimanches, D. Bosco traversant au moment du sermon l'Eglise pour se rendre à la sacristie vit, devant un autel latéral, assis sur les marches de la balustrade quelques garçons maçons qui, au lieu de demeurer attentifs, somnolaient. Il les interrogea à voix basse : — Pourquoi dormez-vous ?

— Nous ne comprenons rien du sermon, répondirent-ils : ce prêtre ne parle pas pour nous.

— Venez avec moi ! — Et il les conduisit à la sacristie et là les invita à venir avec les autres à son catéchisme. Parmi ces jeunes gens il y avait Charles Buzzetti, Germano, Gariboldo.

De cette façon, de semaine en semaine, croissait le nombre de ceux qu'il fallait catéchiser ; et D. Bosco recommandait sans cesse à ces jeunes de lui amener le plus possible de leurs copains. Il visait à les attirer à Dieu par l'obéissance aux commandements divins et aux lois de l'Eglise. Aussitôt il s'employait à leur faire observer l'obligation d'assister à la Messe les dimanches et jours de fête, leur faisait apprendre les prières du matin et du soir, inculquant vivement en eux cette pratique de piété, et les préparait à bien se confesser. Ensuite, les premiers temps, à la sortie du catéchisme, ils eurent la permission de prendre leurs divertissements sur la petite place devant l'Eglise. Toutefois,

cet hiver-là, D. Bosco se contenta de s'occuper de façon particulière de quelques-uns des plus avancés en âge qui se trouvaient éloignés de leurs familles, car ils n'étaient pas de Turin et avaient davantage besoin d'instruction religieuse. La plupart d'entre eux étaient des environs de Biella et de Milan, travaillant surtout dans la maçonnerie. Le sacristain n'avait plus rien à redire, car D. Bosco, grâce à son affabilité constante et au moyen de quelque cadeau, l'avait persuadé du grand bien qui était en train de s'opérer. Nous l'avons connu très âgé en 1891 et il conservait de D. Bosco un cher souvenir. Ces jeunes acquéraient avec profit la connaissance du salut, et les résultats moraux étaient évidents et consolants.

Pendant ce temps, avec le courage que donne le véritable amour du prochain, D. Bosco allait çà et là dans la ville chez divers patrons pour recommander tel ou tel de ses protégés, pour arracher quelque autre au désœuvrement et l'éloigner du mal.

Le jour de Noël quelques-uns de ces jeunes gens recevaient en leur cœur Jésus par la communion, et la joie que faisaient paraître leurs visages se reflétait dans le cœur de D. Bosco qui éprouvait en lui les consolations de tous ses chers élèves. C'était pour D. Bosco une garantie, donnée par le Seigneur, de l'assistance divine en raison de l'humilité qui était son guide.

Tout cela il le fit toujours en accord avec ses Supérieurs et avec le consentement de l'Autorité Ecclésiastique dont il était très respectueux. En effet, dans le rapport qu' il envoya à Rome en 1864 pour obtenir l'approbation de sa Pieuse société, il écrivit : " Depuis 1841 lorsque l'œuvre des Oratoires commençait avec un simple catéchisme [organisé] le dimanche et les jours de fête dans l'Eglise St-François d'Assise, on fit toujours tout avec le consentement et sous la direction de Mgr Louis Fransoni, Archevêque de Turin ".

D. Bosco était un nouvel apôtre qui commençait sa mission. En tout temps il y eut dans l'Eglise, par grâce de Dieu, des hommes extraordinaires pour accomplir des œuvres extraordinaires, qui manifestaient de toute évidence le *Doigt de Dieu !* Notre siècle lui aussi, non moins digne de la pitié divine que les autres, posséda de tels hommes en grand nombre. Je ne crois pas me tromper en disant que parmi eux il faut compter Don Bosco !

CHAPITRE VIII

Un autre mérite du Convitto — Les conférences de morale — Utilité pratique — Règles d'éloquence sacrée — Progrès de D. Bosco dans ces études — Son amour pour la chasteté — Mortification — La distribution aux pauvres.

Nous avons déjà dit quelque chose à propos des mérites que les Supérieurs et les Maîtres du Convitto Ecclesiastico de Turin eurent à former le Clergé dans le Piémont. Mais pour qu'apparaisse toujours mieux combien a été sage le conseil de Cafasso invitant D. Bosco à y entrer afin de le préparer à sa future mission, il ne faut pas taire un autre mérite très remarquable : celui d'avoir entraîné le clergé à la lutte contre les persécutions et les tourments qui étaient en train de mûrir pour l'Eglise. De fait, si la grande séduction dont beaucoup, même parmi le clergé, furent victimes et qui était le prélude de la guerre organisée par les sectaires contre la religion, n'a pas eu par la suite toutes les conséquences funestes qui étaient à craindre pour la foi de nos populations, cela est dû principalement à l'œuvre pleine de sagesse de ce clergé formé au Convitto : celui-ci comprit à temps la tactique des adversaires ; avec la fermeté digne de l'ère des martyrs, il s'opposa aux fausses libertés, annonciatrices d'irréligion et de corruption ; il conserva et alimenta parmi les populations le feu sacré de l'esprit chrétien, préparant dans le silence et dans le sacrifice un réveil consolant pour sortir des utopies et le retour à la foi, réveil et retour désormais si manifestes.

Et ici il nous semble que cela mérite la peine de donner également une idée de l'excellente méthode suivie ordinairement dans les conférences de morale. Nous parlons de façon particulière de D. Cafasso, car à son sujet D. Bosco lui-même nous a laissé d'abondantes informations. Mais D. Cafasso suivait D. Guala et les successeurs cherchèrent toujours à imiter les anciens, leurs maîtres.

Les étudiants de la conférence du matin dépassaient la centaine : y venaient des prêtres de tous les points de la ville ; l'école regorgeait à tel point qu'à la porte on se bousculait pour pouvoir entrer, et sur le seuil les derniers arrivés grimpaient même sur les épaules des compagnons.

A l'heure fixée D. Cafasso entrait immanquablement dans la salle d'études, qui servait aussi pour la conférence, et après avoir récité avec recueillement le *Veni Sancte Spiritus* [Viens Esprit Saint] il prenait place au bureau de l'enseignant. Ayant donné un regard sur le nombreux auditoire, il faisait lire une question du Résumé d'Alasia ainsi que la réponse correspondante. Il proposait ensuite un ou plusieurs cas tout à fait pratiques, précédemment préparés et disposés de manière à embrasser les différents aspects de la question et à épuiser avec ordre le sujet de façon complète ; puis il invitait tour à tour à en donner la solution deux ou trois étudiants du Convitto auxquels il faisait les remarques opportunes, car souvent les réponses étaient incomplètes, quelquefois opposées l'une à l'autre et même de temps en temps à côté de la plaque ; enfin il concluait personnellement en en donnant la solution complète, au moyen néanmoins de quelques mots francs, précis, réfléchis et empreints de tant de bon sens pratique qu'on ne pouvait s'empêcher de reconnaître en lui l'homme de la raison. Et à ce propos, dans la biographie qu'il a écrite à son sujet, D. Bosco observe : " Elle était remarquable la manière rapide, précise, claire qu'il avait de répondre. Les plus compliqués des doutes, des difficultés, des demandes disparaissaient devant lui. Lui posait-on

une question, il la comprenait rien qu'à l'énoncé ; ensuite, ayant un instant élevé son cœur vers Dieu, il répondait avec une promptitude et une justesse telles qu'une longue réflexion n'aurait pas fait prononcer un meilleur jugement. Il en résultait que tous allaient à qui mieux mieux l'écouter, et plus se prolongeaient ses conférences et ses entretiens avec ceux qui venaient le consulter, plus grande était la satisfaction qu'on éprouvait : c'était avec un grand regret que l'on voyait finir la conférence ".

Il avait de plus un art assez rare et précieux, celui de rendre plaisantes les matières qui par elles-mêmes étaient ardues et peu agréables. La nature des cas proposés, la manière de les exposer, une constante jovialité, un mélange de boutades agréées et d'anecdotes bienvenues, le sourire qui passait sur ses lèvres rendaient vivants jusqu'aux sujets les plus froids et les plus pénibles. Une exception pour la matière dont St Paul dit *" nec nominetur in vobis "* [" qu'elle ne soit pas nommée entre vous "] : il changeait totalement de méthode. Il la traitait avec sobriété, mais à la fois avec une clarté suffisante ; il recommandait aux étudiants de prier le Seigneur de les assister de sa sainte grâce et il n'arrivait jamais sur un tel sujet à une plaisanterie de sortir de sa bouche ni à un sourire de percer sur ses lèvres ; ce qui produisait en tous la profonde impression d'un homme très réservé, gardien très jaloux de la belle pureté.

Non seulement son enseignement illuminait l'intelligence qui pouvait connaître bien à fond la morale, mais il excitait les cœurs à la pratiquer. Il racontait souvent des faits de prisonniers condamnés à mort ou de personnes dont la vie était perdue et qu'il avait gagnées au Seigneur, et la conclusion était toujours un encouragement au bien et au zèle pour les âmes : c'était un avis, une exhortation à s'employer à pratiquer les vertus propres au prêtre, à fuir les dangers, à s'appliquer à sa propre sanctification, à déposer aux pieds du Seigneur toute action entreprise dans l'intention pure de faire seulement et sans cesse sa divine volonté, à ne pas manifester trop d'amour

envers les parents, à être détachés du monde dans un esprit d'union à Dieu, à ne jamais se refuser à la grande œuvre de charité qu'est la réconciliation des âmes avec le Seigneur, tout cela étant présenté comme facile, très noble et de grande consolation.

D. Bosco qui, très attentif, demeurait suspendu aux lèvres de son maître bien-aimé au point d'en être, j'allais dire, fasciné, note encore que " l'étude menée par D. Cafasso n'était pas seulement un travail de bureau, mais qu'aussi il enseignait la véritable manière d'écouter avec fruit les confessions des fidèles : il faisait remarquer les effets et les conséquences qui proviennent tout simplement déjà des diverses manières de parler, d'interroger ou de conseiller ; et il le faisait avec une telle adresse ou, je dirai mieux, avec une piété, une science et une prudence telles que l'on ne saurait dire si la consolation et le fruit étaient plus forts chez celui qui l'écoutait dans les conférences ou chez celui qui avait la grande chance de trouver près de lui une direction spirituelle. De là provenait sa rapidité, je la dirais presque inouïe, à confesser. Peu de paroles et parfois un seul soupir du pénitent lui suffisaient pour lui faire connaître l'état d'une âme. Il ne parlait pas beaucoup au confessionnal, mais le peu qu'il disait était clair, exact et classique et pour ainsi dire adapté au besoin, si bien qu'un long raisonnement n'aurait pas obtenu un meilleur effet. Procédant en conférence par des exercices sous forme de dialogues, il entraînait les étudiants du Convitto dans sa manière de confesser et ses cas de morale étaient de très précieux moyens d'enseignement.

" Mais ce qui plus que tout donnait un enchantement spécial à ses cours et à toutes ses paroles, c'était une confiance sans limites dans la bonté et l'amour plein d'affection de Dieu envers nous. L'entendre parler et demeurer consolé ne faisait qu'un. Une personne dit un jour en sa présence : — Qui sait si j'irai au paradis ?

— Oh, s' écria-t-il, voilà une chose à ne pas mettre en doute ! Il y a certains chrétiens qui traitent l'affaire du salut comme une partie de loto, comme s'ils attendaient du tirage au sort que vienne le bon numéro. Ce n'est pas ainsi qu'on doit faire. Nous avons la loi

et les promesses de Jésus Christ : qui cherche à observer la loi ne doit pas douter des promesses. — Et il parlait du paradis comme quelqu'un qui avait un pied dedans et il cherchait sans cesse à en faciliter la route aux autres. Il insistait beaucoup sur la pratique des petites vertus, sur le fait de ne pas laisser échapper les occasions des menus sacrifices qui se présentent au jour le jour, répétant souvent qu'avec les petites choses on accumule les grands trésors ".

Avec la morale, D. Cafasso enseignait aussi les règles d'éloquence sacrée, et il avait l'habitude d'assigner un thème de sermon à composer dans l'espace de quinze jours ; celui qu'il avait désigné le lirait en public pendant les conférences. Les autres compositions, il les lisait ensuite en privé, y portait en marge les observations nécessaires, puis, ainsi corrigées, il les redonnait. Il était persuadé que parmi les moyens les plus valables pour détruire le péché et au nombre des premières charges qui incombent aux ecclésiastiques se trouve la prédication. Il faisait remarquer que l'augmentation et la multiplication du péché dans le christianisme sont causées en partie par le peuple qui n'écoute pas ou ne pratique pas, mais en partie aussi par les prédicateurs qui n'accomplissent pas comme il faut leur charge : ils devraient se préparer par l'étude de la théologie, de l'Ecriture, des Pères, de l'histoire de l'Eglise, et par la prière et le bon exemple.

Il inculquait l'idée de composer des sermons adaptés à l'intelligence de l'auditoire, simples dans la période et dans les termes, ordonnés, débarrassés de toute phrase triviale ou grossière, respectueux envers les fidèles qui écoutent, courts pour ne pas les écœurer, empreints d'horreur pour toute allusion irritante ou personnelle, intéressants par les comparaisons tirées des choses concrètes, des éléments de la vie courante, riches d'exemples pris de l'Ecriture Sainte et de l'histoire de l'Eglise, humbles s'ils font comprendre que l'orateur fait cause commune avec le peuple en se plaçant au nombre des pécheurs, sauf lorsqu'est traité un sujet scabreux. Il se montrait peu ami

des panégyriques de pur éloge et des conférences polémiques. Il disait de ces dernières que tenues dans les grandes villes, où abondent les prédicateurs de Carême, par un conférencier doté des qualités voulues pour combattre les erreurs du jour, elles sont très appropriées à faire savoir à un certain nombre d'auditeurs que la religion a ses sublimités et ses ineffables beautés secrètes ; mais il affirmait que pour les situations courantes on peut considérer toujours meilleur un catéchisme bien réfléchi, toujours plus fructueuse une instruction bien menée, toujours plus louables les sermons et les panégyriques moraux qui font aimer la vertu, abhorrer le vice et qui parlent au cœur, car l'incrédulité se tient plus dans le cœur que dans l'esprit et, si le cœur est guéri, les préventions s'évanouissent et la foi revient. " Pas tant de philosophie, disait-il, pas tant de mots qui se terminent en *isme* : positivisme, matérialisme, spiritisme, socialisme et que sais-je ; qu'on y trouve : paradis, observance des commandements de Dieu, prière, dévotion à Notre-Dame, fréquentation des Sacrements, fuite de l'oisiveté, des mauvais compagnons, des occasions dangereuses, charité envers le prochain, patience dans les afflictions, et ne terminez aucun sermon sans une allusion aux vérités éternelles ".

Il voulait qu'on laissât de côté certains sujets trop profanes, plus adaptés aux séances récréatives qu'aux cérémonies d'Eglise ; et il ne pouvait tolérer que les thèmes sacrés fussent traités de manière purement humaine et soutenus à grand renfort d'arguments, car de cette façon, disait-il, ils cessent d'être parole de Dieu. Il conseillait de ne pas entrer dans des questions discutées par les théologiens, de laisser de côté certains thèmes qui conduisent uniquement à susciter une crainte excessive et un grand découragement : tels sont la prédestination, le nombre restreint des élus, la difficulté de la route vers le ciel. " Qu'on préfère les réflexions qui donnent du courage et attirent au bien : confiance dans la miséricorde de Dieu et dévotion à Marie même dans les cas les plus désespérés

et dans les contingences les plus difficiles. Voulez-vous, ajoutait-il, inspirer une crainte salutaire ? Parlez de la mort certaine, de l'incertitude de l'heure de cette mort ; parlez des jugements de Dieu, des peines horribles de l'enfer ; faites comprendre qu'un seul péché suffit pour se damner. Qu'on dise hautement que la route du paradis est difficile pour qui ne sait pas se résoudre, mais facile pour qui a bonne volonté. Lorsqu'une personne y met vraiment tout son cœur, les difficultés s'évanouissent, Dieu l'aide de sa grâce, abondent les consolations et les attraits ; et si on rencontre un passage plus pénible, il y a tant de compensations qu'on ne sent presque pas le poids des difficultés. L'obstacle le plus fort contre lequel on devrait toujours combattre tient en ce qu'on veut servir Dieu et le monde en même temps. Présentons l'utilité de la vie vraiment chrétienne, en en dépeignant les avantages temporels et éternels, durant la vie et dans la mort : la paix du cœur, les joies de la prière, l'entente familiale, la bonne réussite dans les affaires, le réconfort de la bonne conscience. Parlons du paradis, parlons-en souvent ; dépeignons-le de manière à faire naître dans les cœurs un vif désir de le posséder (1) ".

Il n'y a pas lieu de dire combien D. Bosco tirait profit de ces leçons. Désireux comme il l'était de bien réussir à guider les âmes au tribunal de la pénitence et d'attirer toute personne à l'amour de Jésus Christ, il s'appliqua d'arrache-pied à l'étude de la morale pratique, si bien qu'en elle il se distinguait parmi tous ses compagnons. Il suivait avec une intense attention tous les cours, ceux du Théol. Guala comme ceux de D. Cafasso, mettant à profit tous leurs enseignements avec la perspicacité d'intelligence avec laquelle nous le verrons plus tard imaginer et accomplir tant de desseins grandioses. Il avait pu également obtenir les *petits traités* dont plus haut nous avons

---

(1) *D. Giuseppe Cafasso* etc. du Chan. JACQUES COLOMBERO, Curé de Ste-Barbara à Turin. Imp. et Lib. Canonica Frères, Turin 1895.

parlé : ils présentent beaucoup de cas de conscience résolus dans les conférences ; ayant eu une copie pour lui, il se les transforma en suc et en sang. L'esprit, la science, la pratique de D. Cafasso se transmirent tout entiers en lui. La même charité dans l'accueil des pénitents, la même précision dans les interrogations et la même brièveté dans les confessions, si bien qu'en peu de minutes il dénouait des consciences très embrouillées ; la même concision dans les quelques mots d'excitation au regret qui touchaient le cœur et y restaient gravés ; la même prudence pour suggérer les remèdes. Qui eut la chance de se confesser à lui se rappelle toujours l'onction et la force de ses conseils.

En 1880 il conservait encore près de lui ces petits traités et ces carnets, signe que plus d'une fois au cours de sa vie très occupée il avait fait un retour vers cette science nécessaire à un prêtre. Devant, en effet, donner parfois une décision sur des cas très importants et difficiles, sur des doutes de consciences très confus, même dans ses derniers jours sa réponse saisissait aussitôt le nœud de la question, et la solution était toujours selon les conclusions de D. Cafasso.

D. Michel Rua le confirme, durant toute sa vie D. Bosco s'appliqua sans cesse à l'étude de la Théologie Morale avec l'acharnement que réclamait D. Cafasso : ce dernier avait l'habitude de dire que ne peut être considéré sans péché mortel le prêtre confesseur qui passerait une année entière sans revoir quelque traité de Morale. Et c'est pourquoi il devint très habile en tout secteur du ministère sacré et pour chaque personne, quel qu'en fût le type, le sexe ou la condition, et en chaque circonstance il portait un jugement et prononçait une sentence avec une grande exactitude, obtenant aussi de Dieu le don de deviner les péchés que les pénitents taisaient par honte, cela nous fut rapporté par beaucoup.

Au cours de cette période d'études, D. Bosco continua à donner des preuves non douteuses de son amour pour la belle vertu

de la chasteté et d'un soin très appliqué à la conserver intacte. Tant que le devoir ne le lui imposa pas, il ne s'aventura pas à toucher aux deux traités *De Matrimonio* [Sur le Mariage] et *De Sexto* [Sur le Sixième Commandement] et, quand la nécessité le demanda, il en éprouva une grande peine. Lorsqu'il avait à traiter directement ou indirectement des vices opposés à la pureté, une vive rougeur empourprait son visage. Il évitait avec application d'entrer en des discussions qui se rapportaient à ce sujet ; et au cas où il ne pouvait pas se dérober, il s'en débarrassait vite avec une singulière désinvolture. Invité par le conférencier à tenir le rôle du pénitent, il avait toujours l'habitude de proposer des cas touchant les enfants, à cause de la répugnance qu'il avait à faire mention de sujets délicats. Consulté sur ce point par un compagnon, il conservait une attitude apte à provoquer de la réserve chez celui qui l'interrogeait et, une fois donnée une bonne réponse, s'il fallait conduire un raisonnement prolongé, il l'exhortait à avoir recours aux auteurs. C'est ce que nous a rapporté plusieurs fois D. Giacomelli, son compagnon au Convitto pendant une année.

A l'étude de la morale et de l'éloquence sacrée D. Bosco joignait aussi celle de l'histoire de l'Eglise ; et c'est pourquoi il veillait une grande partie de la nuit : il eut la patience de lire entièrement même Orsi, tout en consultant attentivement les Bollandistes. De cette façon, il se préparait aux nombreuses discussions qu'il devrait plus tard soutenir avec les protestants. On peut donc à juste titre répéter à son sujet l'éloge qui fut gravé sur la tombe du Théol. Guala : *Voluptatem in labore, vitam in vigilia posuit* [Il plaça le plaisir dans le travail, il vécut dans la veille].

Et cette privation de sommeil et de repos, notamment en hiver, était aussi un effet de sa constante mortification. Le matin, au lieu d'un café, qui l'aurait réconforté, il se contentait d'un petit bout de pain sec, et bien des fois il s'en abstenait également. Il jeûnait tous les

vendredis et souvent aussi le samedi. Bien que sa mère, qui venait quelquefois lui rendre visite, fût disposée à lui apporter des fruits ou du vin, il ne lui en fit cependant jamais la demande ; et si parfois il en recevait, il partageait bien vite avec les compagnons, s'en privant de bon cœur comme déjà auparavant il avait coutume de faire au Séminaire. D. Maurice Tirone, Curé à Salassa Canavese, écrit : " Deux prêtres, qui furent compagnons de D. Bosco au Convitto, me racontèrent, et plus d'une fois, le fait suivant vécu à cette époque-là. Lorsqu'on servait à table le midi ou le soir une soupe meilleure qu'à l'ordinaire, que faisait D. Bosco ? Allez vite de l'eau ! Saisissant dans sa main la carafe d'eau, il finissait par obtenir une lavasse bonne à donner aux chiens de chasse, et ensuite il s'en délectait savoureusement ; aux compagnons qui lui en faisaient des reproches, il répondait simplement en toute tranquillité : — Elle est si chaude ! — Que de choses se cachent sous ces deux mots ! Pleine victoire sur le sens du goût, amour de la pénitence, humilité, pour qu'on n'admirât pas sa vertu ".

Donc en raison de sa diligence et de son profit dans les études, comme aussi de sa piété singulière et de ses autres belles vertus, il était l'objet de l'estime de ses compagnons de sacerdoce et de ses supérieurs D. Cafasso et D. Guala, ainsi que nous le certifait Mgr Jean-Baptiste Bertagna : le rendait également cher à ces supérieurs une obéissance prompte qui ne ressentait aucune difficulté et n'admettait aucun retard. Après le repas de midi, les supérieurs du Convitto avaient l'habitude de faire distribuer à la porte de l'Institution une bonne quantité d'aliments, et chaque jour y accouraient nombreux les pauvres, sûrs de ne pas en repartir les mains vides. Certains jours de la semaine ils répandaient également leurs largesses par des aumônes pécuniaires à une troupe de pauvres diables qui, à heures fixes, venaient attendre à la sacristie. Souvent pourtant, empêchés par leurs lourdes occupations et ne pouvant venir pratiquer cette œuvre de

charité personnellement, ils en confiaient la charge à D. Bosco : il présidait aux distributions et remettait dans les mains des indigents l'argent qui lui avait été consigné à cet effet. Ce n'était certes pas là une occupation agréable, car le désordre un peu bruyant de ces réunions, les désagréments, les récriminations, les lamentations, l'impolitesse, les insistances de certains exigeaient une grande patience chez celui qui, spécialement dans les débuts, voulait maintenir l'ordre. Au cours d'une circonstance de ce genre il arriva un fait qui se serait plusieurs fois répété sans une grande vigilance. D. Bosco distribuait les aumônes ; les pauvres faisaient la queue. Une mendiante, qui avait déjà reçu sa pièce de monnaie, fit un détour, alla se placer à la fin de la file et de nouveau s'approcha de D. Bosco, tendant la main pour la seconde fois. — Mais je vous ai déjà donné une pièce, ma bonne dame ! lui dit D. Bosco. — Vous le savez, vous cher frère, que vous me l'avez donnée ? lui répondit la mendiante ; je croyais que la main gauche ignorait ce que donnait la main droite. — Vous avez raison, s'écria D. Bosco : et pour cette fois je vous donne une seconde pièce. — Ce fait incontestable, on l'a déjà raconté pour d'autres pieux personnages et on peut bien dire que *nil sub sole novum* [rien de nouveau sous le soleil] ; mais cependant il nous fait connaître combien la douceur de cœur et la charité furent admirables en D. Bosco.

CHAPITRE IX

Le premier chant pour Marie — Méthode suivie à l'Oratoire — Les premiers bienfaiteurs de D. Bosco — Excursions à travers la ville — Visite sur les lieux de travail — Vive D. Bosco ! et applaudissements — Corrections effectuées avec prudence — Le critique réprimandé.

La caractéristique des œuvres de Dieu est de commencer à partir de peu, pour ensuite se développer merveilleusement, contre l'attente commune : d'où resplendit plus clairement à l'esprit humain que c'est du Ciel que viennent leur inspiration et leur soutien. Telle fut même, nous le verrons, l'empreinte de l'œuvre de D. Bosco, qui dans sa prudence n'était pas pris de précipitation. Il l'appela du titre d'*Oratoire*, vu son rôle principal qui était d'aider à fréquenter l'Eglise et à accomplir la prière. La religion et ses pratiques, la vertu, l'éducation morale et par suite le salut de l'âme en sont le but ; la récréation, les divertissements, le chant et l'école, que plus tard il fit, ne sont que les moyens.

Au cours de ce premier hiver Don Bosco s'employa à consolider le petit Oratoire. Bien que son but fût de recueillir seulement les garçons et les jeunes qui se trouvaient le plus en danger ou qui avaient le plus besoin d'instruction religieuse, avec une préférence pour ceux qui étaient sortis de prison ; cependant, afin de mieux assurer entre tous la discipline et la moralité, dès les premiers mois il invita

et attira à son Oratoire quelques autres jeunes aux mœurs éduquées, de bonne conduite et déjà instruits. Ces derniers, formés par ses soins, commencèrent à l'aider à conserver l'ordre parmi leurs compagnons, à faire la lecture et aussi à chanter des cantiques, toutes choses qui rendaient toujours plus profitable et agréable l'assemblée des dimanches et des jours de fête. D. Bosco s'aperçut dès lors que sans le chant et [sans] la lecture de livres amusants, mais honnêtes, ces réunions auraient été comme un corps sans vie. Le jour de la Purification, le 2 février 1842, il y avait déjà une vingtaine de belles voix qui purent faire retentir le choeur de l'église de louanges à l'auguste Mère de Dieu, en chantant pour la première fois : *Louez Marie, ô langues fidèles*. Le jour de l'Annonciation le nombre des jeunes dépassait déjà la trentaine. Ce jour-là on fit un peu fête en l'honneur de la Mère du Ciel, chacun s'approchant le matin des Sacrements. Le soir ensuite comme le chœur ne pouvait plus les contenir, ils se transportèrent dans la Chapelle voisine située en arrière de la sacristie. Quelques semaines plus tard ils étaient cinquante.

Alors à l'Oratoire on procédait de la façon suivante : Chaque matin de fête on donnait aux jeunes l'occasion de s'approcher des Sacrements de la Confession et de la Communion ; mais un Dimanche par mois était fixé pour accomplir tous ensemble cette pratique religieuse. La célébration tant estimée était toujours annoncée à l'avance par D. Bosco, qui à travers des paroles peu nombreuses, mais cordiales exhortait tous à bien se confesser et communier ; ensuite il les aidait et les préparait avec des marques admirables de patience et de charité. Pour les confessions prêtaient toujours leur concours le Théol. Guala et Don Cafasso. D. Bosco se rappelait le temps écoulé depuis que chaque jeune s'était confessé, afin d'encourager avec la plus grande charité ceux qui, comme il le remarquait, en avaient le plus besoin.

Le soir ensuite, à une heure déterminée ils se réunissaient dans le petit Oratoire indiqué plus haut, où se faisait un peu de lecture

spirituelle, était chanté un cantique, suivait le Catéchisme, après quoi était racontée une histoire exemplaire en guise de sermon ; à la fin était distribué quelque objet soit à tous soit par tirage au sort.

Entre-temps les jeunes s'étaient renouvelés, car, une fois arrivées les rigueurs du froid et suspendus les travaux de construction, beaucoup étaient retournés dans leurs familles ; mais avec l'éclosion du printemps, ils retournèrent à Turin et coururent de nouveau retrouver D. Bosco. Parmi eux venait en premier Charles Buzzetti, alors simple garçon maçon et par la suite maître-maçon : il conduisait avec lui pour la première fois à Turin son petit frère Joseph afin qu'il apprît son métier. Le brave gamin s'attacha tellement à D. Bosco et à ces réunions des dimanches et jours de fête, auxquelles il participait avec constance d'une manière exemplaire, que par la suite il eut à renoncer à se rendre en famille à Caronno Ghiringhello, comme avaient l'habitude de faire au début de chaque hiver les autres, ses frères et amis.

Le Théol. Guala et D. Cafasso se réjouissaient grandement de ce regroupement d'enfants dont le nombre allait en augmentant à chaque fête. D. Bosco avait fait remarquer à D. Cafasso que, pour inciter ces jeunes à persévérer, [à venir] aux réunions des dimanches et jours de fête, il était nécessaire de leur donner des petits cadeaux et qu'il n'avait pas d'argent pour le faire ; mais D. Cafasso lui avait rapidement répondu : — Que cela ne vous fasse pas difficulté ; aux dépenses nécessaires, j'y penserai moi. — De fait lui et le Théol. Guala lui apportaient de temps à autre des petites revues, des livres, des médailles, des crucifix à offrir à titre de récompense ; parfois ils remettaient des morceaux de tissu pour faire des vêtements à quelques-uns des plus nécessiteux ; et même à certains de ces derniers ils fournissaient la nourriture pendant plusieurs semaines, jusqu'à ce qu'ils fussent en mesure de la gagner par leur travail. Souvent, fini le Catéchisme, D. Cafasso faisait distribuer à tous des produits alimentaires dans le réfectoire du Convitto, et aux plus assidus il faisait don de vestes,

de gilets, de chaussures, de sabots, de chemises et d'autres choses, dont il voyait qu'ils avaient besoin. Il advint aussi qu'il remit de l'argent à D. Bosco afin que ce dernier se procurât par lui-même le nécessaire pour une loterie. D. Bosco alors, non habitué à manier de l'argent et spécialement les grosses monnaies, n'en connaissait pas encore trop bien la valeur. Certes, nous le croyons, il ne s'imaginait pas devoir au cours de sa vie en manier une quantité énorme, de toute sorte, de toute frappe et de tout métal précieux, provenant de toutes les parties du monde ! Ayant un jour reçu une pièce d'or, croyant qu'elle ne valait que 20 lires, il entra dans un magasin et commanda de quoi avoir pour la valeur d'un marengo, [synonyme de napoléon d'or]. Ayant mis la pièce de monnaie sur le comptoir, il vit que le marchand, sans rien dire, lui rendait environ neuf lires. — Pourquoi ceci, demanda aussitôt D. Bosco, ce n'est pas un marengo que je vous ai donné ? — Non, répondit le commerçant ; c'est [un doublon de Savoie], une pièce de 28 [lires] et demie !

En ces fêtes, dans lesquelles les jeunes s'approchaient en groupe des Sacrements, D. Cafasso et D. Guala allaient leur rendre visite et leur racontaient quelque anecdote, dont les jeunes se montraient très friands. Quand il arrivait que D. Bosco devait s'absenter, ils le faisaient remplacer par un étudiant du Convitto, et eux-mêmes venaient y faire le catéchisme.

Et pourtant, bien que ces deux prêtres se fussent toujours montrés si favorables et bienveillants, cependant l'âme de l'Oratoire, l'incomparable ami, bien plus le père très tendre de ces jeunes était sans cesse D. Bosco. En lui était comme innée la prédisposition de s'occuper des pauvres laissés à l'abandon. Les manières affables, dont il faisait preuve envers la jeunesse, étaient tout à fait opposées à la méthode de sévérité en vigueur jusqu'alors. Pour ces jeunes il consacrait non seulement les dimanches et les jours de fête, mais aussi aux jours ouvrables le temps de la promenade et quelques autres heures, suivant la permission obtenue du Supérieur. Il allait çà et

là, sur les places, dans les rues et même dans les ateliers, invitant les petits ouvriers, qui livrés à eux-mêmes les dimanches et les jours de fête dépensent en jeux et en friandises le peu de sous gagnés durant la semaine : ce qui était, il le savait par expérience, la source de beaucoup de vices et la cause pour laquelle bien vite même les bons occasionnent leur propre ruine et deviennent dangereux pour les autres. Et il prenait notamment pour cible ceux qui, arrivés de lointains villages, ne connaissaient ni églises ni copains. De plus lorsqu'il apprenait que l'un de ses amis était privé de son emploi ou se trouvait chez un mauvais patron, il se dépensait avec un soin plein d'affection pour lui trouver du travail et le confier à un patron honnête et chrétien. Ne se contentant pas de cela, il allait presque chaque jour leur rendre visite au milieu des travaux, dans les boutiques et dans les usines,. et là il adressait une parole à l'un, une demande à un autre, donnait un signe de bienveillance à celui-ci, faisait un cadeau à celui-là, et les laissait tous avec une joie indicible. — Finalement nous avons quelqu'un qui prend soin de nous ! — s'exclamaient ces pauvres jeunes gens. — Les visites du bon prêtre faisaient aussi plaisir aux patrons, qui bien volontiers maintenaient à leur service des garçons aussi paternellement secondés les dimanches et jours de fête ainsi que les jours ouvrables et rendus, grâce à la religion, toujours plus fidèles et ponctuels pour le travail. De plus ils s'affectionnaient tellement à D. Bosco que le rencontrer était toujours considéré comme un moment de bonheur et de fête et ils le saluaient par des ovations cordiales et enthousiastes.

Il arriva un jour que, près de l'hôtel de ville, D. Bosco rencontra un jeune de son Oratoire qui venait de faire des emplettes. Ce jeune tenait en main, parmi les autres provisions, un verre rempli de vinaigre et une bouteille d'huile. A la vue de D. Bosco, le gosse se mit à sauter de joie et à crier : — Vive D. Bosco ! — D. Bosco lui dit en riant : — Es-tu capable de faire comme je fais ? — et en disant cela il battait les paumes de ses mains l'une contre l'autre. Le

garçon, qui était fou de joie, mit la bouteille sous son bras et cria de nouveau : — Vive D. Bosco ! et il battit des mains. Naturellement pour ce faire il avait laissé tomber verre, bouteille et tout ce qu'il tenait, et les récipients se brisèrent. A ce bruit il demeura un instant comme stupéfait et se mit ensuite à pleurer disant que, rentré chez lui, il recevrait de sa mère des coups de bâton. — C'est un mal auquel on va remédier aussitôt lui, dit tout de suite D. Bosco ; viens avec moi. — Et il conduisit dans une boutique le [garçon] qui pleurait encore. Ayant raconté l'anecdote à la marchande, il la pria de servir au jeune tout ce qu'il avait perdu. — Ce sera vite fait, répondit la marchande ; et vous, qui êtes-vous ? — Je suis D. Bosco ! — La brave dame prit un verre et une bouteille et après avoir versé l'huile et le vinaigre elle remit le tout au jeune garçon. — Quelle somme je vous dois ? demanda D. Bosco. — Vingt-deux sous ; mais je vous avertis que tout est déjà payé !

Ce n'était pas une moindre affection que lui portaient les jeunes qu'il avait formés à la fonction de catéchistes. Ils étaient étudiants et en guise de récompense il leur donnait quelque leçon particulière pour reprendre les questions entendues au cours, en leur expliquant les passages plus difficiles des auteurs latins, et en corrigeant leurs devoirs de manière à ce qu'ils pussent tirer profit des corrections. Ces jeunes, comme avaient l'habitude de faire certains autres jeunes ouvriers au moment du repos, couraient s'entretenir avec lui même au cours de la semaine, et plus d'une fois certains amenaient leur famille. De la sorte l'influence bienfaisante de D. Bosco s'étendait plus largement même en dehors du Convitto.

Or il arriva que la famille Verniano, par l'intermédiaire de son jeune garçon nommé Emile, noua des relations avec lui, et tantôt le père, tantôt le fils, tantôt les filles, accompagnées de la maman, vinrent lui rendre visite le jeudi dans la salle du parloir. Cette famille était composée de huit enfants, et tous étaient

très avides d'entendre la parole de D. Bosco. Pourtant à ce dernier déplaisait grandement leur peu de modestie dans la manière de s'habiller. Les filles qui n'approchaient pas encore des 10 ou 12 ans étaient pardonnables, mais on ne pouvait excuser celles qui dépassaient les dix-huit. Cependant ne voulant pas donner un avis qui eût l'air d'un reproche acerbe, soit parce que telle était la mode, soit parce que la famille était bonne et ne retenait pas comme une faute cette liberté [qu'elle considérait comme] non immodérée, il attendit le moment opportun. Un jour toute cette maisonnée était venue tenir conversation avec lui. Il parlait et avait devant lui l'une de ces petites filles, qui se tenait là bouche bée à l'écouter. Tout à coup Don Bosco lui adresse la parole en disant : — Je voudrais que tu me donnes une explication. — Oui, demandez-moi, répondit l'autre toute contente. — Dis-moi : pourquoi méprises-tu ainsi tes bras ? — Je ne les méprise pas. — Pourtant il me semble qu'il en soit ainsi. — Oh pas du tout, commença à dire la mère ; si vous saviez : je dois la gronder continuellement pour sa vanité. Elle n'a jamais fini de les laver et lorsque cela lui semble au point, alors elle les parfume avec des lotions odorantes. — Et pourtant je te dis, continua D. Bosco tourné vers la petite, que tu méprises tes bras. — Et pourquoi ? de quelle façon ? — Parce que lorsque tu mourras, je veux demander dans la prière que tu ailles au paradis ; mais, c'est certain, tes deux bras seront jetés à brûler dans le feu. Et cela n'est-ce pas les mépriser ? — Mais je ne fais rien de mal ; moi en enfer, je ne veux pas y aller. — Et pourtant il faut avoir patience, c'est ainsi : au moins au purgatoire et qui sait pour combien de temps. — Mais ce conseil me concerne moi aussi, s'écria l'une des plus grandes, en rougissant ; et moi, moi qui en plus ai le cou découvert ? — Eh bien ; les flammes monteront des bras jusqu'au cou et l'entoureront tout entier. — J'ai compris, conclut la mère : j'ai compris ! il me revient d'y porter remède et je vous remercie de l'avertissement que vous m'avez donné.

Comme resplendissent en cette admonition la prudence et la modestie ! D. Bosco est toujours le même ; mais à présent qu'il est prêtre, il ne répugne pas à s'entretenir avec toutes sortes de personnes. Ainsi dit St Paul : " Je me suis fait tout à tous, afin de les sauver tous (1) ". Désormais il tournera également ses attentions sacerdotales vers les jeunes filles, qui elles aussi sont des créatures de Dieu, rachetées par le Sang de Jésus Christ ; mais nous admirerons toujours en lui une très grande réserve dans les manières comme dans les paroles.

Et ses relations ne se limitaient pas aux familles des jeunes qui fréquentaient l'Oratoire, mais elles commençaient à s'étendre également à des personnes importantes, à des prêtres séculiers et réguliers ; et même avec eux D. Bosco n'hésitait point à faire ses salutaires observations quand et comme il lui semblait opportun.

Entre autres venaient lui rendre visite au Convitto quelques Pères d'un illustre Ordre religieux. La conversation de l'un d'eux tombait souvent sur un théologien, savant et saint, ami de D. Bosco, qui, après avoir suivi le conseil d'entrer dans cet Ordre, avait été accepté et admis [à se présenter] à l'examen, mais ne fut pas reçu et ne put entrer parmi les novices. En raison de cela l'ami de D. Bosco était devenu, aux yeux de ce Père, ignorant, dépourvu d'intelligence et de jugement, et c'est sous ces traits qu'il le présentait quand il discutait avec D. Bosco, faisant également souvent de semblables panégyriques sur tel ou tel autre prêtre. Plusieurs fois D. Bosco laissa dire et garda le silence ; mais finalement un jour il ne put supporter davantage la légèreté de ce critique et sur un ton un peu irrité il reprit ainsi l'accusation d'ignorant : — Mais si des personnes l'ont invité, si elles l'ont admis [à se présenter] à l'examen, c'est signe qu'elles étaient persuadées qu'il était un homme de quelque envergure ! Le désappointe-

---

(1) 1 Co 9,22.

ment ne ferait pas trop honneur à leur perspicacité ! — Le critique mortifié garda le silence et n'osa plus retourner sur le sujet.

A raconter ce fait et d'autres semblables, D. Bosco, tandis qu'il manifestait la douloureuse impression qu'il éprouvait à entendre certaines critiques, exhortait tous à ne jamais parler en mal de quelqu'un, et encore moins des membres appartenant au clergé ou à un Ordre religieux, car c'est une chose tout à fait contraire à la charité et qui laisse toujours une très mauvaise impression chez quiconque a un tant soit peu de jugement.

CHAPITRE X

Plaisanteries au Convitto — Les récréations les plus agréables à D. Bosco — Charité ingénieuse de D. Cafasso dans les prisons — D. Bosco catéchiste dans ces prisons — Impressions et enseignements — La Pâque des prisonniers.

Au Convitto D. Bosco n'avait en rien perdu de sa manière de faire pleine d'allégresse, qui faisait de lui le prince de toute conversation. Comme au séminaire et dans les écoles de Chieri, il avait sans cesse quelque nouvelle trouvaille pour égayer le groupe. Cependant dans ses tours et ses blagues il gardait toujours une attitude calme, souriante, pas du tout inconvenante dans les gestes ou la démarche, et ne s'abandonnait jamais à des crépitements de rires. Racontons ici une autre anecdote qui démontre encore davantage qu'une éminente piété et un zèle apostolique peuvent très bien s'associer avec un tempérament facétieux. De ces charmantes récréations tiraient un très grand plaisir même le Théologien Guala et D. Cafasso, qui pourtant étaient des hommes [remplis] de tant de bon sens et de sérieux.

Il y avait au Convitto un certain D. C..., homme jovial et on ne pouvait plus extravagant, qui se prêtait fort bien à maintenir dans la joie les groupes, laissant parfois aussi rire un peu à ses dépens. Cet homme avait acheté auprès des Juifs un

pardessus si classique pour la forme et la vieillesse qu'il était devenu proverbial parmi les étudiants du Convitto. En conséquence il n'osait plus l'endosser. Un beau jour D. Bosco lui fit arriver le pardessus à sa place d'étude. Parvenue l'heure d'étudier, D. C... se dispose à s'asseoir et sent un paquet qui lui causait de l'embarras : — Qu'est-ce que c'est que ça ? — s'écrie-t-il ; et il envoie ce paquet au milieu de la salle. Mais quoi ? il regarde mieux et reconnaît son caban. Tout d'abord il s'irrite, mais ensuite ne sachant pas comment tournerait l'affaire, il le prit et l'emporta au milieu des rires de tous.

Une autre fois D. Bosco lui joua le même tour à table au réfectoire ; et alors D. C... un peu fâché enferma son pardessus dans une malle, et ensuite dans le plus grand secret possible il l'envoya chez lui à Turin, interdisant à ses parents de le laisser voir à quiconque. Cependant ils ne tinrent pas compte de la défense.

A l'arrivée du carnaval, D. Bosco se délectait beaucoup à titre de passe-temps à présenter des tours de passe-passe. Par suite il se concerta avec l'Abbé Fava en vue de rire à propos du pardessus de D. C... — Alors ? dit un soir l'Abbé à D. Bosco, à un moment de récréation, nous voulons nous divertir ?

— Oui, rions un peu, ajoutèrent le Théol. Guala et D. Cafasso, qui étaient d'accord avec D. Bosco.

— Donc à vous, D. Bosco, dit l'Abbé ; faites-nous un bon tour.

— Mais quel tour dois-je faire ? reprit D. Bosco.

Ceux qui se trouvaient autour en énumèrent de nombreux. D. Bosco écoutait et gardait le silence, mais il dit finalement : — A vous le choix pour demander tout ce qui vous plaira de mieux, et moi aussitôt je vous le ferai apparaître devant vous sur une petite table.

Imaginez les choses les plus ridicules et toutes furent demandées : celui-là voulait un chat, un autre un moineau vivant, celui-ci des œufs, l'autre un poulet rôti. Au milieu de tant de cris

se leva la voix de l'Abbé Fava : — Faisons apparaître le caban de D. C....

La proposition fut très applaudie et fit oublier toutes les autres. D. Bosco s'excusait en disant que cela n'était pas possible ; et D. C... cria aussitôt : — Faites-le pourtant, si vous en avez le cœur, car mon pardessus je l'ai laissé à la campagne, je l'ai mis sous clef et personne ne peut me le prendre.

Ayant capitulé dans l'intervalle, D. Bosco se fit donner une baguette, se ceignit la taille avec une serviette : puis il chanta, et dit des paroles mystérieuses. Tous avaient mal aux côtes à cause des rires. Ensuite comme découragé il assura qu'il ne pouvait réussir. On le pria avec de vives insistances, il renouvela les signes cabalistiques, et à un moment il s'écria : — Silence, à présent le caban est à Constantinople, mais nous le ferons venir ici ! — Les rires redoublaient, tandis que D. Bosco faisait répéter par tous en chœur quelques grands mots étranges, sonores, incompréhensibles.

Alors il commanda que fût porté au milieu de la pièce un petit bureau appartenant à l'un des étudiants du Convitto. Il l'ouvrit, et puis il invita tous à témoigner qu'il était vide : il le ferma de nouveau, le rouvrit, pour la seconde fois il fit voir à tous que dans le tiroir il n'y avait rien, et l'ayant refermé il donna la clef au Théol. Guala, qui devait la tenir à la vue de tous en la pointant vers D. Bosco. — Faites, faites donc — disait avec assurance D. C..., tandis qu'un sourire sardonique de complaisance se promenait sur ses lèvres.

Ayant pris l'allure d'une personne inspirée, et fendant lentement l'air avec sa baguette, D. Bosco prononça quatre mots, de ceux qui ne se trouvent pas dans toutes les langues du monde et finit par crier : — C'est fait ! — Il donna alors la clef à D. C... pour qu'il allât ouvrir. Dès qu'il eut la clef entre les mains, D. C... s'écria ébahi : — Mais c'est la clef de ma malle. — Et il ouvrit, et voici que s'étale

sous les yeux de tous le fameux pardessus. Elles sont indescriptibles la surprise et l'allégresse des étudiants du Convitto. D. C... demeura bouche bée. Et D. Cafasso dit : — Pour l'amour de Dieu éloignons-nous d'ici, autrement on meurt de rire.

La joie du cœur est la vie de l'homme, et un trésor inépuisable de sainteté (1). Toutefois bien plus chères étaient pour D. Bosco d'autres récréations que l'on prenait avec D. Cafasso. Nous rapporterons ici une page écrite par D. Bosco lui-même.

" Tous les jours après le repas il y avait un peu de récréation. Et c'était le moment d'un autre merveilleux enseignement de D. Cafasso. Là ses étudiants suçaient comme du lait la belle manière de vivre en société ; d'avoir affaire au monde sans se faire esclave du monde ; et devenir de vrais prêtres munis des vertus nécessaires, pour former des ministres capables de donner à César ce qui est à César, à Dieu ce qui est à Dieu. D. Cafasso racontait également les conversions de pécheurs auxquelles il avait assisté dans les hôpitaux, dans les prisons et en d'autres lieux, procurant un plaisir et un avantage sans limites aux étudiants du Convitto. Ceux-ci ensuite, tandis que D. Cafasso n'était pas présent, avaient mille choses à raconter de leur cher instructeur. Parmi les très nombreux faits, dont j'ai été témoin oculaire, je sélectionne le suivant, qui est plaisant et curieux.

" Pour préparer les prisonniers à célébrer une fête qui était en l'honneur de la Vierge Marie, D. Cafasso avait employé une semaine entière à instruire et encourager les détenus d'un quartier, c'est-à-dire d'une grande salle, où se trouvaient environ quarante-cinq des plus fameux prisonniers. Presque tous avaient promis de s'approcher de la confession à la veille de cette solennité. Mais, arrivé le jour établi, personne ne se résolvait à entreprendre la

---

(1) Si 30,22 [D'après la Vulgate].

sainte opération de se confesser. Il renouvela l'invitation, rappela brièvement ce qu'il leur avait dit les jours précédents, évoqua la promesse qui lui avait été faite ; mais, fût-ce respect humain, fût-ce ruse du démon ou autre vain prétexte, personne ne voulait se confesser. Que faire alors ?

" La charité pleine d'ingéniosité de D. Cafasso saura quoi faire. Riant il s'approche d'un [homme] qui à son aspect semble le plus grand, le plus fort et le plus robuste des prisonniers. Sans mot dire, de ses petites mains il le saisit par la barbe fournie et longue. Le détenu tout d'abord pensait que D. Cafasso agissait pour rire, c'est pourquoi d'une manière courtoise, pour autant qu'on peut attendre d'une telle personne, il dit : — Prenez-moi tout entier, mais laissez ma barbe tranquille.

— Je ne vous laisse plus partir, tant que vous ne serez pas venu vous confesser.

— Mais moi je n'y vais pas.

— Et moi je ne vous laisse pas partir.

— Mais... moi je ne veux pas me confesser.

— Dites ce que vous voulez, vous ne m'échapperez plus, et je ne vous laisserai pas vous en aller, tant que vous ne vous serez pas confessé.

— Je ne suis pas préparé.

— Je vous préparerai moi.

" Certainement si ce prisonnier avait voulu, il aurait pu se dégager des mains de D. Cafasso avec la plus légère des tapes ; mais fût-ce respect de la personne, ou mieux fruit de la grâce du Seigneur, le fait est que le prisonnier capitula, et se laissa tirer par D. Cafasso dans un angle de la grande salle. Le vénérable prêtre s'assied sur une paillasse, et prépare son ami à la confession. Mais quoi ? En peu de temps ce dernier se montre ému, et au milieu des larmes et au milieu des soupirs, il put à peine terminer l'aveu de ses fautes.

" Apparut alors une grande merveille. Celui qui auparavant refusait en blasphémant de se confesser allait ensuite vers ses compagnons en proclamant n'avoir jamais été aussi heureux durant sa vie comme en ce jour. Puis il fit tellement et dit tellement que tous n'eurent plus qu'à faire leur confession.

" Qu'on veuille appeler ce fait, que je choisis parmi des milliers d'un tel genre, miracle de la grâce de Dieu, ou qu'on veuille le dire miracle de la charité de D. Cafasso, on est forcé de reconnaître en lui l'intervention de la main du Seigneur.

" Il est bon de noter ici que ce jour-là D. Cafasso confessa jusqu'à une heure très avancée de la nuit, et que, les dispositifs de fermeture et les portes de la prison n'ayant pas été [laissés] ouverts pour lui, il était sur le point de devoir dormir avec les prisonniers. Mais à un certain moment de la nuit entrent les policiers et les gardiens, armés de fusils, de pistolets et de sabres, et ils se mettent à faire la visite habituelle, tenant des lumières aux extrémités de quelques tringles de fer. Ils allaient çà et là en observant si par hasard apparaissaient des fentes sur les murs, ou dans le plancher, et s'il n'y avait pas à craindre des machinations ou des désordres parmi les prisonniers. A voir un inconnu ils se mettent tous à crier : — Qui va là ? — Et sans attendre de réponse ils l'entourent et le menacent en disant : — Que faites-vous, que voulez-vous faire ici ? Qui êtes-vous ? où voulez-vous aller ? — D. Cafasso voulait parler, mais cela ne lui fut pas possible, car les policiers crient tous d'une seule voix : — Arrêtez, arrêtez ! et dites-nous qui vous êtes.

— Je suis D. Cafasso.

— D. Cafasso...! comment...? à cette heure...? pour quelle raison n'êtes-vous pas parti plus tôt ? nous ne pouvons plus vous laisser sortir sans en faire un rapport au directeur des prisons.

— Cela m'est égal ; portez même le rapport à qui vous voulez, mais préoccupez- vous bien de vos intérêts, puisqu'à l'approche de la

nuit vous deviez venir voir et faire sortir ceux qui étaient étrangers aux prisons. C'était votre devoir, et vous êtes fautifs pour ne pas l'avoir fait.

" Tous gardèrent alors le silence, puis agissant avec D. Cafasso à la bonne franquette et le priant de ne pas rendre public ce qui était arrivé, ils lui ouvrirent la porte, et pour en gagner la bienveillance, ils l'accompagnèrent jusque chez lui. "

Alors à Turin les prisons étaient au nombre de quatre : une dans les tours près de Porta Palazzo, une autre rue St-Dominique dans le local qui fut par la suite occupé par la Maison de Bienfaisance, la troisième au *Correctionel* [sic] près de l'église des Sts-Martyrs, la quatrième dans les sous-sols du Sénat. Toutes étaient l'objet des pensées et des préoccupations de Don Cafasso dans son zèle, dans sa charité, mais cette dernière l'était de façon spéciale.

Le règlement des prisons avait été ordonné dans une ligne chrétienne par Charles-Albert en 1839. On y prescrivait la Sainte Messe, une instruction religieuse et une heure de catéchisme tous les dimanches et jours de fête. Les Aumôniers étaient aussi tenus chaque mercredi et chaque jeudi de rendre visite aux prisonniers et d'enseigner la doctrine chrétienne tous les jours du Carême. Pour aider les Aumôniers à préparer les détenus à la fête de Pâques, D. Cafasso y envoyait les étudiants du Convitto trois fois par semaine, avec un domestique qui les suivait porteur d'un panier rempli de tabac et de cigares, répartis en de nombreux paquets. A la porte des prisons ils étaient distribués aux catéchistes, pour qu'ils en fissent don à leurs élèves peu aimables.

Au commencement D. Bosco avait éprouvé une certaine répugnance à accomplir un tel service ; ces salles voûtées humides, malsaines, le triste aspect des détenus, l'idée de se trouver au milieu de personnes marquées de souillures dues à d'horribles iniquités et même jusqu'à du sang, [tout cela] le bouleversait. Il s'arma de courage

en pensant toutefois à ce que dira le divin Juge au jour suprême : *In carcere eram et venistis ad me* (1). Il commença donc les catéchismes à sa classe. Certes les débuts n'étaient pas trop encourageants : les uns riaient, les autres faisaient des interrogations hors de propos, d'autres parlaient à voix basse avec les compagnons voisins, ou encore on baillait bruyamment. Mais il ne se découragea pas devant ce peu de correspondance, les traitant toujours avec le plus de charité, de patience et de mansuétude. En discutant familièrement avec ces malheureux, grâce à ses belles manières et à sa douceur dans les instructions il se les attacha tellement qu'ils désiraient ardemment l'avoir souvent avec eux. Et il parlait tant et se prodiguait tant qu'il réussit à gagner le cœur de beaucoup et à les reconduire sur le chemin du salut. Formé par D. Cafasso, lors même de ses premiers essais, il était admirable pour inspirer une grande confiance en la miséricorde de Dieu, ainsi que nous l'attestent les témoins du fait.

Cependant ce qui faisait sans cesse saigner son cœur si affectueux, c'était les pauvres jeunes, que la société était obligée d'enfermer ici comme des êtres nuisibles, sans avoir rien su faire d'autre pour eux. Certains expiaient des délits supérieurs à leur âge. D. Bosco s'aperçut que le nombre de ces misérables augmentait chaque jour ; et ceux-là mêmes qui, une fois la peine purgée, étaient remis en liberté, bien vite, après quelques jours, retournaient en ce lieu chargés de nouveaux délits et d'une nouvelle condamnation. Il observa aussi, avec émerveillement et surprise, que cela arrivait également chez ceux, nombreux, qui en raison de la crainte et des souffrances endurées étaient sortis de prison avec le ferme propos d'une vie meilleure. Et demeurant là ils apprenaient les manières de mal faire les plus raffinées, se corrompaient davantage et ils en ressortaient toujours pires. Et pourtant parmi ces infortunés il y en avait beaucoup au cœur bon, capables d'ê-

---

(1) Mt 25,36 [J'étais en prison et vous êtes venus me voir].

tre la consolation de leur famille, mais avilis, aigris par de durs traitements, contraints à se nourrir seulement de pain noir et d'eau (car alors dans les prisons on vivait pire que maintenant), regimbant dans leur volonté aux ordres, parce qu'il fallait obéir par force, ayant le regard torve et le sarcasme aux lèvres. D. Bosco s'approchait d'eux, prononçait des paroles d'affection, de foi et aussi de plaisanterie. Il secouait leur ennui par des récits amusants, il calmait en eux les humeurs méchantes, il intercédait pour eux auprès des gardiens, et par son zèle ardent, mais tout rempli de tendresse il exerçait sur eux un véritable empire, une fascination irrésistible. Les jeunes l'attiraient et réciproquement ils étaient attirés par lui. " Et au fur et à mesure, écrit-il, que je leur faisais goûter la dignité de l'homme, qui est raisonnable et doit gagner le pain de sa vie par un travail honnête et non par le vol ; dès qu'on faisait trouver au principe moral et religieux un écho dans leur esprit, ils éprouvaient au cœur un plaisir, dont ils ne savaient pas donner la raison, mais qui les faisait se résoudre à devenir meilleurs. Et, en effet, beaucoup changeaient de conduite dans la prison elle-même, d'autres une fois sortis vivaient de manière à ne plus y être conduits ". Bref, en grand nombre, ils goûtaient dans la prison les doux effets de la miséricorde divine et trouvaient l'ouverture de la porte du ciel.

Son catéchisme terminé, D. Bosco sortait de ces murs profondément impressionné et de plus en plus résolu à se donner tout entier, et à tout prix, au soulagement de tant de maux et tant de peines de la jeunesse pauvre. Lorsque quelques-uns de ces jeunes prisonniers étaient libérés et que leur domicile était trop éloigné de l'Oratoire et qu'il ne croyait pas prudent de les admettre aussitôt au milieu de ses élèves, D. Bosco commença également à les confier à quelques personnes, dévoués Messieurs et braves artisans, pour qu'ils fussent rassemblés le Dimanche, surveillés et conduits à la sanctification des fêtes. Il ne manquait pas cependant de demander

des renseignements sur leur conduite, de leur rendre visite, de les encourager et de les secourir. Dès ce temps-là déjà il s'apercevait combien il est difficile de guérir certains d'entre eux, alors qu'ils ont vécu longtemps dans le désordre, et il comprenait que le seul moyen de les préserver du vice à l'avenir était de les recueillir en des endroits protégés sûrs, où l'on pourrait leur donner une éducation religieuse, les prémunissant contre tant de périls que seuls ils ne pourraient surmonter. Mais comment faire ?

Entre-temps D. Bosco retirait de ces visites aux prisonniers de nombreux enseignements pour la bonne réussite dans l'éducation de la jeunesse. Il se persuadait de plus en plus de la nécessité d'utiliser des moyens charitables avec ces malheureux et avec tous les jeunes, si l'on veut obtenir d'eux quelque chose ; et plus tard il insistait sur ce point et donnait à ses coopérateurs l'assurance qu'un jeune même de caractère âpre et rebelle cède facilement vers le bien, lorsqu'il se voit traité avec amour. Il apprenait cependant de plus en plus vivement quelle était la cause qui entraînait tant de pauvres jeunes en ces lieux d'expiation. Les larmes aux yeux il racontait à ses jeunes, accompagnant son récit d'anecdotes émouvantes qui lui étaient arrivées pendant son service de catéchiste dans les prisons, comment beaucoup de prisonniers, notamment des jeunes, affirmaient avoir été conduits à mal agir soit par le mauvais exemple d'un compagnon soit par la négligence de leurs parents, notamment en ce qui concerne l'instruction religieuse. Et c'est pourquoi il inculquait sans cesse la fuite des mauvais compagnons et insistait sur le bon exemple chez les parents et sur la nécessité de bien instruire les jeunes dans les choses de la religion, afin de les maintenir sur le droit chemin et de les sauver.

Pendant ce temps-là le carême touchait à sa fin et avec la plus grande application les catéchistes préparaient les prisonniers à satisfaire au précepte pascal. D. Cafasso accompagné de plusieurs autres prêtres alla les confesser. La fête de Pâques,

cette année-là, tombait le 29 mars. A la fin de la cérémonie de la Communion générale, D. Cafasso, selon son habitude, vint les féliciter. Dès que s'ouvrirent les vantaux des prisons, se produisit une véritable ovation. — Vive D. Cafasso ! — criait-on de toutes parts — vive notre bienfaiteur, notre père ! — Une fois calmés les bruits de la confusion, il les fit ranger en file et tout souriant à chacun d'eux il distribua deux petits pains de farine blanche, qui leur paraissaient du gâteau, et un fruit.

Ces distributions il avait l'habitude de les faire quatre fois l'an, aux plus grandes solennités. Et en même temps il leur recommandait de dire un *Ave Maria* pour lui, afin qu'il pût sauver son âme ; ensuite il provoquait leur hilarité au moyen d'une anecdote et de plusieurs boutades. Et ces pauvres diables de rire, et certains de demander avec familiarité une faveur pour du tabac, des chemises, des caleçons, des pantalons, de l'argent, etc., ce que le bon prêtre leur procurait tout de suite ou le jour suivant. Par ailleurs tous les lundis, mercredis, vendredis il se rendait aux prisons du Sénat, où il distribuait des aumônes jamais inférieures à deux lires, par l'intermédiaire du gardien il fournissait la soupe et autres réconforts aux malades, et parfois encore des sommes d'argent pour leurs familles. Il continua ainsi tant que ne vint pas l'interdiction du Gouvernement. En outre à beaucoup de ces malheureux coupables le saint prêtre obtenait du Roi Charles-Albert la grâce de la libération.

Dans tout ce saint apostolat, dans l'exercice de cette œuvre sublime de miséricorde, D. Cafasso prenait pour compagnon D. Bosco, auquel il confiait aussi plusieurs fois par an des instructions catéchétiques spéciales : c'est ce qu'attestaient avoir entendu rapporter D. Rua, Bonetti, Enria et bien d'autres anciens élèves de l'Oratoire ; ainsi il l'entraînait pour les plus belles tâches du ministère sacerdotal, dans lesquelles se réjouissait tant l'âme de D. Bosco.

CHAPITRE XI

D. Bosco est mis à l'essai en chaire — La première série de conférences écrites pour des retraites spirituelles — Chaque jour une action de Marie — La médaille miraculeuse — L'apparition à Alphonse Ratisbonne — Autre événement religieux en Piémont.

Quelques mois s'étaient écoulés depuis que D. Bosco se trouvait au Convitto, lorsque le Curé de Castelnuovo rencontrant Don Cafasso lui demanda s'il n'avait rien découvert de particulier chez [D. Bosco] à propos de l'éloquence sacrée. Don Cafasso lui répondit qu'à sa connaissance c'était un prêtre comme il faut, mais qu'il n'avait jusqu'alors rien observé d'extraordinaire au sujet de sa manière de prêcher, puisqu'il ne s'était pas présenté d'occasion ; Don Cinzano lui dit : — Si vous voulez le connaître, envoyez-le donner les sermons d'un carême ou d'une neuvaine, sans l'avertir auparavant, et après vous en verrez le résultat. — D. Cafasso accepta la proposition, et comme il lui arrivait de devoir envoyer un prêtre pour prêcher pendant neuf jours à l'Hospice de la Charité, il en chargea D. Bosco, ne l'avertissant toutefois que la veille au soir. D. Bosco obéit et alla accomplir sa mission. Entre-temps le Curé ci-dessus nommé, rencontrant de nouveau D. Cafasso, lui demanda : — Eh bien, avez-vous fait l'essai avec D. Bosco ? Est-ce vrai ce que

je vous ai dit sur son habileté à prêcher ? — Oui, répondit Don Cafasso ; je l'ai invité à mener une neuvaine à l'Hospice de la Charité sans qu'il fût préparé. Je viens de l'entendre ce matin ; je lui ai demandé s'il avait encore suffisamment de matière pour continuer les sermons et il m'a répondu oui. — De la sorte D. Bosco continua à mener toute la neuvaine au grand étonnement de D. Cafasso et de tous les autres qui savaient que tous ces sermons avaient été improvisés à cause des saintes embûches qui lui furent tendues. C'est ce que nous racontait le Théologien Cinzano. La grâce spéciale qu'il avait demandée au Seigneur, à savoir qu'en tout lieu et en toute circonstance sa parole fût sans cesse efficace, lui avait été abondamment accordée. D. Bosco avait déjà écrit un certain nombre de prédications qui traitaient de la Vierge Marie et de divers saints, mais il ne s'était pas encore occupé de mettre sur le papier d'autres sujets dogmatiques et moraux. C'est pourquoi, afin de ne pas être en d'autres occasions pris au dépourvu et pour que sa parole réussît à apporter un avantage majeur aux âmes, en cette année 1842 il commença à préparer ses conférences en vue de la prédication. Nous possédons les manuscrits suivants, que l'on conserve jalousement avec la date du jour où ils furent terminés.

Introduction à la retraite spirituelle. - 2 avril 1842.
Le péché mortel. - 17 avril 1842.
La mort du pécheur. - 1 juillet 1842.
Avec la mort finit le temps et commence l'éternité. - 17 juillet 1842.
La miséricorde de Dieu. - 20 juillet 1842.
Les deux bannières. - 23 juillet 1842.
Institution de l'Eucharistie. - 12 août 1842.
De la fréquence de la Sainte Communion. - 22 août 1842.

Nous possédons de lui beaucoup d'autres sermons, mais d'année incertaine, et de cette année-là encore un seul sur la Visitation

de la Vierge Marie ; il porte en marge l'inscription : *Le 9 juin 1842 au Pensionnat des Petites Orphelines*. Nommant ici Notre-Dame il me semble bon de mentionner qu'une de ses plus grandes joies était de prêcher sur Elle. Nous l'avons nous-mêmes entendu commencer ainsi l'exorde en parlant du Rosaire. " Si en ce jour il m'était donné de m'élever à la contemplation des choses célestes, de me présenter devant le trône de la Vierge Bénie, oh, comme je voudrais vous décrire de manière adéquate, mes frères, sa sainteté immaculée, sa beauté, la grandeur de ses mérites et de ses miséricordes, sa dignité en tant que Mère de Dieu... Mais malheureusement nous sommes encore de pauvres pèlerins éloignés de la patrie et de notre chère Mère... Toutefois nous avons la foi et remplis de cette dernière nous parlerons de la Vierge Marie toute compatissante, toute bienveillante pour nous... ". Sur ses lèvres, de telles paroles revêtaient un charme inexprimable que l'on ne pouvait plus jamais oublier et les cœurs palpitaient de la plus tendre dévotion envers la Mère céleste.

Non seulement du haut de la chaire, mais chaque jour et à toute heure du jour il avait l'habitude de parler d'Elle ; étant donné qu'il avait le cœur très brûlant d'affection pour la Reine du ciel et de la terre et l'esprit rempli d'inépuisables sujets pour en exalter la puissance, la gloire et la bonté maternelle, jamais il ne manqua à la résolution prise de raconter chaque jour une action, une grâce, un miracle de cette toute-puissante Dame. D'autant plus que ses prodiges et ses apparitions multiples au 19ème siècle rendaient de temps en temps visible sa continuelle protection en faveur de l'église catholique et de tous les fidèles. Les auditeurs ne faisaient jamais défaut, car ou bien il les rencontrait ou bien il allait les chercher, en conformité avec la résolution prise. Passionné pour l'Immaculée Conception, ce à quoi il croyait fermement, bien que l'Eglise ne l'eût pas encore proclamé comme dogme de foi, il se procurait et distribuait un

grand nombre de ces médailles dites miraculeuses, pour que les fidèles les missent à leur cou. D'un côté la médaille porte l'effigie de Marie qui, debout sur le globe terrestre, tient sous ses pieds un serpent, tandis que de ses mains étendues, ouvertes, abaissées partent des faisceaux de rayons illuminant la terre, symbole de grâces et de bénédictions. Autour on lit l'inscription : *O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous.* Au revers se trouve la lettre *M* avec au-dessus la croix et au-dessous deux cœurs ; le cœur de Jésus entouré d'une couronne d'épines, et le cœur de la Vierge transpercé par un glaive ; à l'ensemble enfin douze étoiles forment une couronne. Cette médaille, symbole de protection divine, propagatrice d'un nouveau titre de Notre-Dame, avait été un don du ciel.

Le soir du 18 juillet 1830, Catherine Labouré, fille de la Charité de St Vincent de Paul, dormait dans l'un des grands dortoirs de la maison du noviciat à Paris. L'horloge sonnait onze heures et demie, lorsque la novice se sentit appeler par trois fois de suite : — Sœur Labouré ! — S'étant parfaitement éveillée, elle tira quelque peu le rideau du lit du côté d'où elle avait entendu la voix, et à sa stupeur elle vit un petit enfant de quatre à cinq ans. Il était vêtu d'un lin très blanc et de sa tête blonde, comme de toute sa frêle personne, partaient de très vifs rayons qui illuminaient tout ce qui était autour de lui, et d'une voix suave et harmonieuse il lui dit : — Viens, viens dans la chapelle : la Très Sainte Vierge t'attend. — La Sœur comme en extase, mais indécise, pensait : Me lever ? Sortir de cette salle ? Je serai découverte par l'une des compagnes qui sont nombreuses !... Et le joli petit enfant répondant à la pensée de [Sœur] Labouré ajouta : — Ne crains rien : il est onze heures et demie, tout le monde dort, et je te tiendrai compagnie. — A ces mots Sœur Catherine s'habille en vitesse et suit l'enfant qui sans cesse près d'elle marchait

à gauche, émettant des rayons de lumière, tandis que les lampes des corridors s'allumaient à son passage. La stupeur et l'émerveillement de la novice s'intensifièrent lorsque parvenue à la porte de la chapelle, qu'elle savait être solidement fermée, elle la vit s'ouvrir toute grande au seul contact du doigt de son guide et trouva la chapelle tout illuminée précisément comme lors de la Messe de minuit à Noël. Parvenue à la table de communion, Sœur Labouré s'agenouilla en cet endroit, et l'enfant entré dans le chœur s'arrêta debout sur la gauche. Ils semblaient longs à Sœur Catherine ces moments d'attente. Enfin vers minuit le céleste guide s'écrie pour l'avertir : — Voici la Sainte Vierge, la voici ! — A cet instant elle entend distinctement sur le côté droit de la chapelle un bruit léger, léger, semblable au frou-frou d'un vêtement de soie. Et voici qu'apparaît une Dame d'une incomparable beauté, couverte d'une robe blanche tirant sur le jaune, avec un voile bleu ; elle vient s'asseoir dans le chœur à la gauche de l'autel. Sœur Labouré en restait comme perplexe, luttant intérieurement avec le doute, et immobile. Alors l'enfant, formulant d'une voix forte et sévère un reproche à la Sœur, lui demanda si la Reine du ciel ne pouvait pas revêtir l'aspect qui lui plaisait le plus pour apparaître à une pauvre créature ! La Sœur sentit en un instant s'évanouir chacun de ses doutes, et suivant l'élan de son cœur, elle alla se jeter aux pieds de Marie, posant familièrement ses mains jointes sur les genoux de [Notre-Dame], comme elle l'aurait fait avec sa maman. Qui pourra décrire tous les sentiments intenses éprouvés en cet instant par l'heureuse novice ? La Sainte Vierge l'instruisit alors sur la manière de se comporter dans les peines qui l'affligeaient, et, lui indiquant de la main gauche le pied de l'autel, elle lui intima l'ordre de venir se jeter en cet endroit pour ouvrir son cœur : de ce lieu elle recevrait toutes les consolations dont elle aurait besoin. Puis, avec une immense tristesse et les larmes aux yeux, elle lui prédit accompagnées de nombreux

détails la nouvelle révolution française jusqu'à 1871, les calamités de toutes sortes qui frapperaient le monde, les insultes dont sera couvert N. S. Jésus Christ, les grâces qui seront accordées à toutes les personnes qui les demanderont, grands ou petits : et l'assurant que celui qui croira reconnaîtra sa visite et la protection de Dieu, elle annonça à la novice qu'elle lui donnerait une mission, à savoir de faire frapper une médaille, selon le dessin qu'elle lui présenterait lors d'une seconde vision, et de la faire connaître à tout le monde par l'intermédiaire de l'autorité ecclésiastique, promettant de grandes grâces à quiconque la porterait au cou. — Après avoir ainsi conversé avec [Sœur] Labouré, la Sainte Vierge disparut comme une ombre légère qui se dissipe. Sœur Catherine se leva comme hors d'elle-même à cause de l'ineffable violence de tant de sublimes sentiments. Et l'enfant céleste dit : — Elle est partie ! — Puis se plaçant de nouveau à la gauche de la jeune novice, il l'accompagna au dortoir, émettant le long du chemin des rayons de lumière. Ensuite il disparut. Sœur Catherine était près de son lit et l'horloge sonnait deux heures. Les prophéties de Notre-Dame qui étaient en train de se vérifier, la rapide diffusion de la médaille par centaines de millions, les miracles et les conversions sans nombre de pécheurs obstinés, et la confirmation du Saint-Siège prouvèrent la vérité de l'apparition de Marie : ce fut là une première proclamation de son Immaculée Conception.

Le bruit d'un tel événement et des faits merveilleux qui s'ensuivirent remplissait alors tout le monde chrétien. Mais en cette année 1842 une nouvelle apparition très lumineuse vint confirmer la première. D. Bosco la racontait aussitôt aux jeunes de son Oratoire pour les inciter à la dévotion et à la confiance en Marie, et puis en ces termes il en laissait la description dans son premier Résumé d'Histoire de l'Eglise : " Alphonse Ratisbonne, [appartenant à l'une] des plus riches

familles israélites de Strasbourg, n'était que haine contre la religion catholique, principalement parce que son frère Théodore s'était converti au christianisme et dédié ensuite au ministère sacerdotal. Venu à Rome pour son plaisir, il entra en familiarité avec le Baron de Bussières, autrefois protestant et à présent converti à la foi catholique : ce dernier, insistant en vain pour faire ouvrir à Ratisbonne les yeux vers la vérité, le pria de prendre au moins une médaille de Marie Immaculée. Pour ne pas se montrer discourtois l'israélite, riant comme un fou de telles décisions chez le Baron, se la laissa passer au cou. Sortis dans Rome le jour suivant, ils entrent dans une église et Bussières, ayant une affaire à traiter au couvent attenant, pria le juif de l'y attendre pendant quelque temps. Le Baron revint ; il cherche çà et là Ratisbonne et le voit à genoux, immobile, en pleurs devant une chapelle de l'Ange Gardien. Il le secoue doucement deux ou trois fois et finalement Alphonse comme secoué d'un profond sommeil, tout mouillé de larmes, sort la médaille de la Vierge, l'embrasse tendrement, la serre contre sa poitrine en s'écriant : — Je l'ai vue, je l'ai vue. — Il demande un prêtre, désire vivement le baptême et, en présence d'autres personnes, le cœur sollicité par les plus tendres mouvements il se met à parler ainsi : — Resté seul dans l'église, tout à coup je me sentis pris par une agitation inexprimable. Je lève les yeux et tout l'édifice a disparu : un plein flot de lumière se déverse à travers cette chapelle. Là au milieu de ces splendeurs radieuses, debout au-dessus de l'autel, pleine de majesté et de douceur, j'ai vu la Vierge Marie telle qu'elle est sur cette médaille. Elle me fit signe de la main de m'agenouiller : alors je me sentis sous l'effet d'une force irrésistible me porter dans Sa direction et il semblait qu'elle me disait : ' Bien ! bien ! '. Elle ne dit mot, mais j'ai tout compris. Pendant un instant je pus voir la beauté immaculée de son visage. A bien trois reprises encore j'essayai de la contempler, mais je ne pus lever les yeux plus

haut que les mains bénies, d'où sortaient de vifs rayons de grâces. Puis elle disparut. — En ces brefs instants lui fut communiquée la connaissance des vérités catholiques. Quatorze jours après, le 31 janvier 1842, Alphonse reçut le saint Baptême. Plus tard il embrassa l'état ecclésiastique, fonda la Congrégation religieuse des Dames de Sion et il vécut et mourut comme un saint. Le Souverain Pontife ordonna que le fait fût soumis à un examen canonique et il en résulta qu'il s'agissait d'un véritable et remarquable miracle. Ce fut une conversion instantanée et parfaite, comme celle de St Paul, un prodige plus grand que la vie redonnée à un mort.

Tandis qu'au moyen de ces faits extraordinaires se diffusait de plus en plus la dévotion à Marie Immaculée, un autre événement religieux rallumait en Piémont l'amour envers Jésus et envers sa Sainte Passion. A Turin, pour les noces du prince héritier Victor-Emmanuel avec Marie-Adélaïde de Lorraine, Archiduchesse d'Autriche, on présentait le 21 avril, depuis les loges du Palais Madame, au regard et à la vénération des peuples le très saint Suaire. L'immense place et les rues débordaient de personnes de toutes conditions, de tous âges, et de tous pays, qui pour manifester leur foi allaient en grande joie vénérer la Sainte Relique et contempler en elle la face divine et les plaies des mains , des pieds et du côté de notre Divin Sauveur. D. Bosco également y accourut et avec lui tous les jeunes de l'Oratoire. Lui qui était d'une extrême tendresse envers les douleurs du Sauveur et [celles] de sa divine Mère se servit de cet émouvant spectacle pour éveiller chez ses jeunes une haine implacable pour le péché et un amour très ardent envers Jésus Rédempteur, ce qu'il faisait sans cesse au cours de toute sa vie chaque fois qu'il avait l'occasion de parler de la Passion du Seigneur et des douleurs de sa Très Sainte Mère.

CHAPITRE XII

Un grand deuil pour l' Eglise de Turin — Prévisions du Vénérable Cottolengo — Prétentions contre l' Eglise — Un autre deuil pour D. Bosco — Clôture de la première année de Convitto — La retraite spirituelle à Sant' Ignazio — En vacances à Castelnuovo.

Un grand deuil allait envahir la ville de Turin. Le vénérable Cottolengo, l'homme suscité par Dieu au secours de toutes sortes de maladies et de misères humaines, rendait saintement sa belle âme à Chieri le 30 avril.

Quelques années auparavant, à ce grand serviteur de Dieu qui s'attardait à parler avec le roi Charles-Albert au palais royal, près d'une fenêtre qui donne sur la place située au-dessous, le Souverain manifestait quelque crainte au sujet du sort futur de la Petite Maison : — Cher Chanoine, disait-il, que le Seigneur vous garde ; mais avez-vous déjà pensé à votre successeur ? Si jamais vous mouriez, que deviendrait votre Institution ? — Oh Majesté, répondait Cottolengo, doutez-vous de la divine Providence ? Voyez-vous là en bas qu'on relève la sentinelle à la porte d'entrée ? Un soldat murmure un mot à l'oreille du compagnon, celui-ci s'arrête l'arquebuse sur l'épaule, l'autre s'en va, et, sans que personne ne s'en soit aperçu, la sentinelle

continue et fait très bien son devoir. Il en sera ainsi pour la Petite Maison. Je suis un moins que rien : lorsque la divine Providence le voudra, elle dira un mot à un autre qui viendra prendre mon poste et y fera la garde. — Le jour tant de fois prédit et désiré par lui, où il finirait sa garde pour aller au paradis, était donc arrivé ; et le Chan. Anglesio lui succédait pour monter la garde à la Petite Maison, dont, selon la prophétie du saint fondateur, il étendit les constructions jusqu'à la Doire.

Il est superflu de faire ici les éloges d'un homme, qui sous peu sera élevé aux honneurs des autels et dont tout le monde connaît la sainteté. Toutefois je ne dois pas passer sous silence l'une de ses paroles prononcée peu de jours avant sa mort. Le troisième dimanche après Pâques, il avait terminé, au monastère du Suffrage, son discours sur le désir du paradis et il se dirigeait vers la sacristie ; mais, ayant effectué deux pas, il revint aussitôt en arrière, et se plaçant à côté de l'autel il fixa dans les esprits avec une ardente insistance l'idée de prier pour sa Majesté le roi Charles-Albert et pour toute la famille royale ; puis, levant les bras et les yeux fixés au ciel comme quelqu'un qui cherche un secret et qui, l'ayant trouvé, demande dans la prière que ce secret ne s'accomplisse pas, il s'écria, l'âme pénétrée d'une profonde douleur : — *Tant qu'il y aura Charles-Albert !...* — et il se tut. Que voulait signifier le serviteur de Dieu par ces mots suivis de points de suspension ?

En ces temps-là le Piémont était dans sa législation l'un des royaumes les plus catholiques du monde. Toutefois les libéraux mettaient de temps en temps en avant de prétendus nouveaux droits de l'Etat, qui causaient du tort à l'Eglise : mère compatissante, elle condescendait parfois à céder sur un point de discipline afin d'empêcher des maux plus grands. Le Gouvernement avait mis certaines limitations à l'acceptation des novices dans les maisons religieuses, et cela en vue du recrutement militaire.

Mais n'est-il pas juste d'offrir à Dieu pour son service les prémices de ses créatures ? N'est-ce pas à lui de les choisir à travers les vocations ? Le Pape Saint Grégoire n'a-t-il pas, pour cette raison, annulé comme contraire à la loi de Dieu le décret de l'Empereur Maurice, qui interdisait aux militaires d'entrer dans la vie monastique ?

Il est vrai que la limitation indiquée ci-dessus semblait à première vue causer peu de tort aux vocations religieuses ; cependant avec elle s'ouvrait aux autorités civiles une nouvelle voie pour s'introduire dans les affaires ecclésiastiques.

Voici ce qui fut donc décidé par le Gouvernement, avec l'accord de l'Eglise : pour accepter des novices encore assujettis au service militaire, les Supérieurs des Ordres religieux demanderont le consentement de l'Evêque du diocèse où se trouve le couvent ; ils n'admettront pas les jeunes gens âgés de plus de vingt ans ; et les Evêques fourniront chaque année aux ministre de la guerre et de la marine la liste de ceux qui sont admis au noviciat. On interdit aussi aux Supérieurs d'éloigner de l'Etat les novices avant le recrutement ; aux mêmes il fut prescrit de transmettre à l'Evêque les noms de ceux qui ne continuaient pas à mener la vie du cloître ; et enfin chaque novice, pour être exempt du service militaire, devait avant de tirer le numéro de recrutement faire la demande d'entrer en religion et ne pas sortir de l'Etat sans verser la caution prescrite par le règlement. Ces dispositions étaient annoncées aux fidèles par Mgr Fransoni dans les circulaires des 9 juillet et 15 novembre 1842. Cependant Mgr Fransoni, qui connaissait bien les hommes dans son expérience, apercevait dans cette controverse les germes de beaucoup d'autres et bien plus graves.

A la même époque le Comte Camille de Cavour avait fondé une société qui porta le titre d'*Association Agricole* . Elle semblait orientée vers le bien des gens, de la ville comme de la campagne. Son but moral apparent était de faire, notamment des cultivateurs, des éléments de la *construction sociale* : conduire les

peuples vers de grandes entreprises, en favorisant l'union des forces ; faire fraterniser les centres urbains et les communes des provinces dans les congrès. Le but politique secret était d'éduquer les citoyens à la pratique des discussions publiques, une préparation et un essai anticipé du système parlementaire. Elle eut quatre mille membres, parmi lesquels le premier inscrit fut Charles-Albert, une bibliothèque, des réunions, publiques comme privées, et un journal propre. Le Roi en fit président le Marquis César Alfieri de Sostegno, glorieux reste des conjurés de 1821, qui devait modérer les excès démocratiques.

On commençait en outre à préparer et publier grâce à des écrivains choisis une encyclopédie populaire : tandis qu'elle favorisait le progrès scientifique et littéraire, elle était destinée à allumer l'étincelle apte à maintenir vif dans le Piémont ce feu patriotique qui devait peu à peu se raviver dans toutes les autres provinces d'Italie (1).

Le ferment révolutionnaire, qui se cachait sous tout cela, donnait bien sûr à pronostiquer en mal de l'avenir, et nous sommes d'avis que le vénérable Cottolengo, alors qu'il prononça les mots suivis de points de suspension, prévoyait tous les événements qui soudainement plus tard se succédèrent quelques années après.

Un autre deuil plus intime peinait le cœur de Don Bosco le mois suivant : la mort de cet ange de pureté qu'était le jeune abbé Joseph Burzio. Au séminaire, il était presque victime d'une calomnie : D. Bosco en avait pris la défense et, avec perspicacité et très grande prudence, il avait déjoué l'intrigue et adroitement fait triompher l'innocence. A présent jeune homme de vingt ans, novice des Oblats de Marie, et toujours en étroite relation avec D. Bosco, après avoir prophétisé le lieu de sa mort, de

---

(1) PREDARI, *I primi vagiti* etc. [les premiers vagissements = l'aube], p. 27-68.

Pinerolo il avait été conduit à Turin pour recevoir une plus grande assistance dans sa maladie, mais il y succombait au Couvent Notre-Dame de Consolation le 20 mai. Son corps était enseveli dans les sous-sols de l'Eglise, sous l'autel de la Sainte Vierge, parmi les tombes de ses autres confrères.

En attendant, la première année de Convitto pour D. Bosco touchait désormais à sa fin. Selon le règlement la clôture devait se faire avec la retraite spirituelle à Sant'Ignazio, sur les hauteurs de Lanzo.

C'est au nord de Lanzo Torinese que se dresse à 910 mètres au-dessus du niveau de la mer un sommet isolé des Alpes, appelé *Bastia*. C'est un mont en grande partie rocheux et stérile, ombragé cependant çà et là par des châtaigniers, des sapins et des mélèzes. Sur cette cime, en raison d'un vœu fait au 16ème siècle par les populations des alentours, pleines de dévotion pour St Ignace de Loyola, et en raison de l'apparition du saint au milieu de mystérieuses splendeurs, de chants et d'harmonies très suaves, s'élevait une Chapelle en son honneur. Tout de suite commencèrent de nombreux pèlerinages venus des quatre coins du Piémont et principalement la veille du premier Dimanche d'Août fixée pour la solennité du Saint. En 1677 la Chapelle fut cédée aux Pères Jésuites, qui y construisirent l'actuelle Eglise ainsi que le bâtiment annexe de seize chambres. Les Jésuites furent expulsés en 1774 ; vers 1804 le Théol. Louis Guala commença à se rendre dans ce lieu de solitude avec quelques compagnons pour y vivre un court moment de retraite spirituelle ; et il continua ainsi chaque année et le nombre de prêtres augmenta tellement qu'ils durent loger à deux par cellule. En septembre 1808 eut également lieu la retraite spirituelle pour les laïcs qui y vinrent au nombre d'au moins trente-deux. En 1814 Mgr Della Torre nomma Don Guala comme Recteur de ce Sanctuaire, resté tant d'années à l'abandon, le destinant à l'œuvre salutaire des retraites spirituelles. Et à partir de ce temps-là il s'en déroula trois tours tous les ans : pour les ecclésiastiques, pour

les laïcs et pour l'Œuvre Pie de St Paul qui procurait des subsides. Le Théol. Guala conserva cette responsabilité jusqu'à sa mort, et elle était extrêmement chère à son cœur. Jusqu'en 1847, presque toujours, il prêcha lui-même les méditations, cherchant comme prédicateurs des conférences ce qu'il trouvait de mieux auprès du clergé séculier et régulier : sont entre autres célèbres M. Durando de la Mission, le Chan. Rebaudengo, les Curés Compaire et Cagnoli, ainsi que les Jésuites Bresciani, Menini [= Minini], Mellia et Lolli. Dieu seul sait combien d'âmes sortirent de là remplies de sainte ferveur et combien de pécheurs se réfugièrent sous les ailes de sa miséricorde.

Dans les dernières conférence au Convitto D. Cafasso faisait une chaude exhortation à ses étudiants pour qu'ils prissent part à ces retraites spirituelles et leur enseignait gentiment la manière de les suivre avec profit. D. Bosco ne devait pas être absent. Il écrit : " Dès la première année de Convitto 1841-42 D. Cafasso m'invita à aller avec lui à la retraite spirituelle des séculiers au sanctuaire de Sant'Ignazio au-dessus de Lanzo Torinese. Le voyage à Lanzo de D. Cafasso constituait un événement. Au jour fixé pour le départ les cochers entraient en compétition pour le conduire dans leurs voitures. Tandis qu'ensuite on gravissait la montagne, une multitude de pauvres se pressaient autour de lui pour lui demander secours, et il distribuait à tous une aumône disant à chacun des paroles appropriées. A celui-ci : — Prends patience dans ta pauvreté ! — A celui-là : — Sois rempli de dévotion envers Marie ; va te confesser. — A un troisième : — Sois obéissant à tes parents ".

A cette époque, on montait au sommet par un sentier large, mais parfois raide. D. Bosco entra pour la première fois dans cette belle Eglise au milieu de laquelle, témoin de l'apparition du Saint, domine le haut de la roche avec les statues de St Ignace et du compagnon qui était apparu avec lui. L'ancien couvent avait été restauré et agrandi par le Théologien Guala de manière à contenir quatre-vingts personnes. Il procurait

aux retraitants tout le confort possible convenable, et le règlement était limité de sorte que la retraite spirituelle se déroulait dans le plus grand ordre et la plus grande précision, allant jusqu'à prévoir toutes les instructions à mettre en pratique dans les préparatifs et dans la distribution des diverses fonctions au personnel de direction et de service. C'est pourquoi les Retraites spirituelles de Sant'Ignazio étaient devenues très célèbres dans tout le Piémont, et furent des normes et des modèles suivant lesquels furent établis ou remis en vigueur dans chaque diocèse d'aussi utiles exercices de piété.

La retraite spirituelle commença le 7 juin 1842. Elle fut prêchée par le Père Menini, de la Compagnie de Jésus pour les conférences et par le Théol. Guala pour les méditations. Cela est connu d'après un écrit de D. Bosco que nous conservons : il contient les plans des sujets traités par ces orateurs sacrés. Mais le sermon qui avait le plus d'efficacité sur D. Bosco était ce qu'il voyait en D. Cafasso. Son saint compatriote n'avait jamais été absent de cette retraite, ni de celle des prêtres, bien qu'il n'y prêchât pas. Il devançait tout le monde par son bon exemple, par un recueillement constant, étant sans cesse le premier à toutes les célébrations, et servant plusieurs messes tous les matins à la manière d'un enfant de chœur. D. Bosco suivait fidèlement tous ses pas, ainsi que nous l'affirment les nombreuses personnes qui furent avec lui à Sant'Ignazio, parmi lesquelles D. Giacomelli.

A la fin de la retraite spirituelle, D. Bosco retourna à Turin diriger son cher Oratoire ; mais, passé environ un mois, le voyant à bout de forces, D. Cafasso l'envoya respirer l'air du pays natal, se substituant, dans la garde des jeunes, lui et D. Guala ou quelque autre prêtre qui en était chargé.

La faiblesse de la santé et le confort des transports publics auraient dû en cette circonstance conseiller à D. Bosco de ne pas accomplir le voyage à pied ; mais son amour pour la pauvreté évangélique l'emporta sur toutes les convenances.

Les quelques jours passés à Castelnuovo furent tous occupés au service de ses compatriotes ; il faisait le catéchisme aux petits enfants des Becchi, de Morialdo et de Castelnuovo, et préparait les matériaux pour la publication de l'Histoire Sainte, de l'Histoire de l'Eglise et d'autres petits opuscules adaptés à la compréhension des jeunes gens, livrets qui ensuite firent un bien immense parmi le peuple. D. Bosco comprenait la grandeur du don que Dieu fait à l'homme avec le temps, et c'est pourquoi il s'en prévalait en sa faveur et en celle des autres, n'en perdant aucune miette, suivant l'exhortation du Sage : " Ne te prive pas des avantages d'un jour heureux, et ne laisse perdre aucune partie du bien que Dieu te donne (1) ".

---

(1) Si 14,14 [D'après la Vulgate].

CHAPITRE XIII

Deux gestes religieux consolants — Les pouvoirs provisoires de confesser — Au secours du Curé de Cinzano — Activité pour rendre agréables les réunions dominicales — Les premières répétitions de l'école de chant — Le Théol. Nasi — Origine de certains airs populaires — Le premier triomphe des chanteurs de D. Bosco.

Deux gestes religieux, particulier l'un et général l'autre, réjouissaient le cœur des étudiants du Convitto lors de la réouverture de la nouvelle année scolaire. Pour encourager ces prêtres et ces jeunes abbés à invoquer et imiter les Saints Protecteurs du Convitto, Grégoire XVI concédait, par un Rescrit du 25 septembre 1842, l'indulgence plénière au jour de leur solennité et en celle de St Alphonse, pourvu que s'étant confessés et ayant communié ils se rendissent en visite [de prière] dans l'Eglise Saint-François d'Assise. En outre le même Souverain Pontife avait ordonné au monde entier d'autres prières publiques sous forme de jubilé, pour obtenir que le Seigneur mît fin aux fautes de la Catholique Espagne, où la faction de D. Carlos et celle des libéraux de la Reine Isabelle se combattaient férocement depuis longtemps. Les libéraux, après la dispersion des Ordres religieux, l'appauvrissement du Clergé, la mise en prison et en exil des Evêques, la suppression de la Nonciature, avaient proposé une loi qui tendait ouvertement au schisme et soumettait l'Eglise à l'Etat civil. Charles-Albert protégeait les Carlistes, leur donnait

secours et refuge, en accueillait les représentants, refusait de reconnaître officiellement la Reine Marie-Isabelle, rompait les relations commerciales avec l'Espagne, offrait un refuge dans le Piémont à l'Evêque de Cuba et à celui de León, qui, retiré dans l'ermitage de Lanzo, y mourut ; et plus tard il accueillait à Gênes D. Carlos en personne venu lui demander asile. Mgr Fransoni communiquait donc à son diocèse la parole du Pape dans sa lettre du 31 octobre 1842 et fixait le jubilé du 27 novembre au 11 décembre de cette année-là. Dans toutes les paroisses on commençait en conséquence les pratiques de dévotion prescrites, lorsque Don Bosco reçut la lettre suivante de l'Archevêque :

Turin, le 30 Novembre 1842.

Très Révérend Monsieur,

Je reçois une lettre du Curé de Cinzano, dans laquelle il me demande de permettre à V[otre] T[rès] Rév[érende] S[eigneurie] de se porter là-bas à son secours pour dimanche prochain ; il se trouve dans un extrême besoin en raison de ses nouveaux désagréments qui lui sont survenus. Alors que pour ma part il n'y aurait pas de difficulté, j'observe qu'il serait nécessaire d'avoir les pouvoirs de confesser, et donc qu'il resterait à voir si Vous êtes disposé à en subir l'examen : dans ce cas communiquez ma présente au Théol. Guala, et je déclare qu'elle sert de [lettre de] délégation, pour qu'en compagnie de D. Cafasso il puisse vous faire passer cet examen.

Donc dans l'attente d'une réponse pour ma gouverne, je me déclare, avec ma parfaite considération,

De V[otre] T[rès] Rév[érende] S[eigneurie]

Très Dévoué et Très Obligé Serviteur
✠ LOUIS Archevêque.

A D. Bosco au Convitto St-François.

Pour lui faire une telle proposition, Mgr l'Archevêque connaissait certainement la charité, le zèle de D. Bosco, son empressement à se dévouer au bien des âmes, spécialement de la jeunesse, ainsi que sa prudence et sa science en morale.

D. Cafasso et le Théol. Guala le convoquèrent donc à l'examen, le déclarèrent apte à l'audition des confessions, et lui accordèrent les pouvoirs provisoires, c'est-à-dire avec l'obligation de se présenter de nouveau à l'examen définitif que d'ordinaire on ne passait qu'à la fin de la deuxième année d'études au Convitto. Et c'était ici une exception extraordinaire à la règle, ainsi que l'affirmèrent D. Giacomelli et D. Bonetti.

C'est avec une vive joie que l'accueillit à Cinzano l'oncle vénérable de Comollo, et D. Bosco se disposa tout de suite à travailler. Il prêcha une semaine entière, sur les indulgences et sur les moyens de les gagner en allant se confesser avec soin, et les gens affluaient même des villages voisins.

Toute particulière était la foi que D. Bosco avait dans les saintes Indulgences, dont il cherchait à réaliser le plus grand gain possible, ce à quoi il exhortait également les autres avec une grande audience chaque fois que s'en présentait à lui l'occasion. Pour inciter tout le monde à en avoir une grande estime et à s'enrichir de ce trésor spirituel fondé sur les mérites infinis de Jésus Christ, de la Bienheureuse Vierge et des Saints, dans ses enseignements il en expliquait souvent l'efficacité à ses auditeurs et désapprouvait les préjugés de ceux qui exagéraient les difficultés pour l'acquisition de ces indulgences. Il s'écriait : — Par sa grâce le Divin Sauveur a rendu facile et mis à la portée de nos forces tout ce qui est utile à notre sanctification et au salut des âmes. — Et c'est pourquoi plus tard il en demandait et en obtenait auprès du Saint-Siège, pour ses Maisons et pour tous les fidèles chrétiens, de très nombreuses, à gagner au moyen de la pratique de quelque œuvre de charité et de dévotion.

Rentré à Turin D. Bosco fut en mesure d'éduquer avec le meilleur succès ses chers jeunes gens pour le bien de leurs âmes, pouvant même en entendre les confessions.

A ce propos, vers la fin de 1842, il écrivait sur l'un de ses carnets ces résolutions :

" *Bréviaire et confession*. Je tâcherai de réciter avec dévotion le Bréviaire et de le réciter de préférence dans une Eglise, afin qu'il serve comme de visite au Saint Sacrement.

" Je m'approcherai du Sacrement de la Pénitence tous les huit jours et tâcherai de tenir les résolutions prises à chaque fois en confession.

" Lorsqu'on me demandera d'entendre les confessions des fidèles, s'il y a urgence, j'interromprai l'office divin et raccourcirai également la préparation et l'action de grâces de la Messe, afin d'être en mesure d'exercer ce ministère sacré ".

Pendant ce temps D. Bosco recherchait tous les moyens pour agrémenter le plus qu'il pouvait les réunions dominicales. Il savait assez bien jouer de l'orgue et du piano, il avait étudié en entier quelques méthodes parmi les plus célèbres pour apprendre la musique instrumentale et le chant, et sa voix se prêtait à n'importe quel morceau : elle montait harmonieuse jusqu'au second *do* de la deuxième octave. Et donc, comme la sainte fête de Noël approchait, il voulut préparer un petit cantique à la louange du Divin Enfant. La poésie fut composée et écrite sur l'appui de fenêtre d'une chapelle de l'Eglise St-François. Il la mit lui-même en musique. Voici les vers :

Ah ! qu'on chante sur un air de joie,
Ah ! qu'on chante sur un air d'amour.
O fidèles, il est né le tendre
Dieu notre Sauveur.
Oh comme allumée resplendit chaque étoile :
La lune se montre brillante et belle
Et des ténèbres se déchire le voile.

Des troupes séraphiques que le ciel disperse
Crient avec joie : soit paix sur terre !
D'autres répondent : soit gloire au ciel !
Viens, viens, o paix bien-aimée,
Dans nos cœurs reposer.
O enfant, au milieu de nous
Nous te voulons garder.

La musique n'était pas selon les règles du contrepoint, mais elle s'avérait assez affectueuse pour arracher des larmes. D. Bosco se disposa à la faire apprendre à ses jeunes : dépourvus de toute instruction, ils ignoraient les notes. Sa persévérance surmonta chacun des obstacles. N'ayant pas au début d'endroit au Convitto pour de tels exercices, il sortait de la maison, et les gens s'arrêtaient dans la stupéfaction de voir un prêtre au milieu de six ou huit jeunes garçons qui, entre la rue Doragrossa et la Place de Milan, se promenaient en répétant à voix basse une chanson. Cet air leur resta tellement gravé dans l'esprit que certains de ces chanteurs s'en souvenaient encore en 1886, si bien qu'après tant d'années on put le transcrire avec ses notes pour un éternel souvenir. On retrouva aussi, et on le conserve, le précieux manuscrit de la poésie. Il fut chanté en 1842 la première fois chez les Dominicains, et ensuite à Notre-Dame de Consolation ; D. Bosco dirigeait la petite chorale et jouait de l'orgue. Les Turinois, non habitués à cette époque à entendre à la tribune les voix blanches des enfants, en furent enthousiasmés, car alors seuls les maîtres, avec leurs voix robustes et parfois peu sympathiques, chantaient en ces temps-là dans les cérémonies d'Eglise.

Le premier essai ayant bien réussi, D. Bosco écrivit sur le même motif musical le poème suivant, à chanter lors de la Communion.

Ah ! chantons sur un air de joie
Ah ! chantons sur un air d'amour.
O fidèles ici nous attend
Dieu notre Sauveur.
O comme il se montre
Bonté infinie !
En nourriture se livre à nous
Celui qui donna la vie ;
D'immenses grâces
Il nous apporte.
Des troupes séraphiques
Que le Ciel disperse
Descendent dans la joie
Du ciel sur terre ;
Et partout elles chantent
Des louanges au Seigneur.

Avec quelque retouche il fit aussi servir la même musique pour un *Tantum ergo*, qui fut souvent chanté dans les Eglises pendant près de vingt ans, notamment lors des promenades qui se faisaient de temps à autre. Par cette méthode le peu de connaissances musicales des élèves, utilisé en temps opportun, leur apportait une large réputation et beaucoup d'affection de la part des populations .

Plus tard il mit en musique le *Loués soient à jamais les Noms de Jésus et de Marie, et sans fin soit loué le Nom de Jésus Verbe incarné*, que l'on chante encore de nos jours dans l'Eglise Marie-Auxiliatrice, le matin à la fin du sermon. Il composa également un *Gloria in excelsis Deo* pour Castelnuovo, quand il s'y rendit les premières fois avec ses jeunes, alors encore externes. Ce fut le début d'une petite Messe, qui en ces temps-là sembla une merveille. Il écrivit ensuite un air pour le *Magnificat* : sous forme d'un chant choral, le chœur alternait les versets avec l'assemblée qui répétait sans cesse le premier. Il fit de même pour les *Litanies* de la Sainte Vierge.

Dans ce saint concours entre catéchiste et musicien, bien vite s'associa à D. Bosco le jeune Abbé Louis Nasi, d'une famille noble de Turin, diplômé en théologie en 1842, ordonné prêtre en 1844, puis Directeur Spirituel du Refuge, Chanoine du *Corpus Domini* [voir * p.134], et, tout consacré, grâce à l'action de D. Cafasso, au ministère des confessions et des missions. Prédicateur de talent, il fut compagnon et très grand ami du célèbre Chanoine Jean-Baptiste Giordano, et monta, comme lui, dans les principales chaires d'Italie. Animé du désir de se dévouer au service des jeunes dans les Instituts, il privilégiait, parmi ces derniers, celui de D. Bosco qui naissait alors à peine ; et il le fréquentait avec l'enthousiasme d'un saint, s'attirant la bienveillance des jeunes grâce aux récits plaisants et aux exemples de vertu. Poète et artiste hors du commun, il composait pour eux vers et musique, et, coopérant à merveille avec D. Bosco, pendant plusieurs années il devenait au besoin accompagnateur à l'orgue et chef de chœurs. Il aimait et aime toujours D. Bosco d'une affection si intense qu'en 1893 il permit aux Salésiens de publier ses sermons, qui lui avaient été arrachés avec une douce violence frisant la ruse, c'est-à-dire en réveillant en lui le souvenir de D. Bosco ; et il destinait aux Missions de la Patagonie le fruit qu'on retirerait de la vente de l'ouvrage.

Donc le Théol. Nasi, en jouant de l'orgue, accompagnait les petits chanteurs de D. Bosco, parmi lesquelles se trouvaient de très belles voix, à Notre-Dame de Consolation, au *Corpus Domini*, à Moncalieri dans l'Eglise des Carmélites. Parfois aussi ils montaient dans la tribune de St-François d'Assise. La sacristie de ce sanctuaire devint alors la grande salle de cours de l'académie musicale où prit naissance cette école qui un jour devait chanter les Messes, les Vêpres, les *Tantum ergo*, les motets des premières célébrités musicales, telles que Cherubini, Rossini, Haydn, Palestrina, etc. Très amateur de musique, Don Bosco faisait plus tard imprimer sur la porte de son école de chant ces mots de l'Ecriture : *Ne impedias*

musicam (1).

A ses premiers jeunes Don Bosco enseigna également divers chants en l'honneur de Notre-Dame, et entre autres nous en remarquons une dont à présent on ne se souvient peut-être plus : *Marie fait retentir la vallée et le mont,* ainsi que l'invitation à [honorer] Jésus dans le Saint Sacrement, qui commence par :

A la table joyeuse et royale
De l'agneau sacré accueillis,
Des vêtements purs et immaculés
De l'innocence enveloppés,
Chantons des hymnes de joie
Au Christ, vainqueur.

Les musiques, comme les paroles de ces hymnes, n'étaient pas toujours de D. Bosco, mais de maîtres non privés de notoriété. Toutefois certaines, que l'on reprend encore de nos jours dans les Oratoires et les Collèges Salésiens, eurent une origine plutôt drôle, dont ici nous voulons faire mention. Un jour D. Bosco entendit un chœur d'ouvriers qui, vers le soir, chantaient un de leurs refrains, harmonieux et martial, qui marquait le pas. Sachant combien ce genre de chant plaît aux jeunes il le retint par cœur et, connaissant Silvio Pellico, qui venait se confesser au Théol. Guala, il le pria de bien vouloir lui écrire quelques vers [adressés] à l'Ange Gardien ; et en sortirent la poésie et l'air très populaires *Angelot de mon Dieu,* que l'on reprend encore maintenant dans nos Institutions. Une autre fois, passant par la Place de Milan, il rencontra quelques jeunes chanteurs ambulants qui, s'accompagnant à la guitare et au violon, chantaient une de leurs histoires, profane mais honnête, au milieu d'un cercle compact de personnes. Un jeune chantait seul le couplet et les autres en chœur le

(1) Si 32,3 [N'empêche pas la musique].

refrain. En plut grandement à D. Bosco la mélodie qui était de nature à entrer en vogue vu son caractère populaire ; c'est pourquoi, ayant sorti papier et crayon et s'appuyant sur le jambage du palais de la Préfecture, dans un angle de la place de même [nom], il en écrivit les notes. Il alla ensuite à la recherche d'un poème sacré qui pût s'adapter à une telle musique, et il trouva celui-ci comme étant le plus approprié : *Nous sommes fils de Marie* ; il est chanté avec tant d'élan par tous les jeunes des Maisons Salésiennes.

Il est inutile de dire combien ces chants accrurent la joie et l'enthousiasme chez les jeunes et l'admiration parmi les populations. Un jour D. Bosco conduisit ses jeunes à Notre-Dame-du-Pilier. Sur trois barques ils traversèrent le Pô et, lorsqu'ils furent au milieu du fleuve, ils entonnèrent un beau cantique. En entendant ce chant, les gens du peuple qui se trouvaient sur les berges s'arrêtèrent pour écouter : puis, pris d'amour pour la mélodie, ils se mirent à suivre la progression des barques, en marchant sur la grand-route. Et comme parmi eux il y avait quelques trompettistes, ceux-ci soufflèrent dans leurs trompettes et se mirent à accompagner cet air facile, produisant un effet magique. Tous les habitants du [quartier] Notre-Dame-du-Pilier sortirent de chez eux et, quand les barques abordèrent, environ un millier de personnes s'étaient rassemblées pour attendre et entourer les jeunes choristes. Ce fut là un des premiers triomphes des chanteurs de D. Bosco : il préludait aux milliers d'autres qu'ils remporteraient par la suite dans toutes les parties du monde.

---

* *Corpus Domini* [" Corps du Seigneur "] : par une église, longtemps confiée à un collège de chanoines, Turin rappelle l'endroit d'un miracle du St Sacrement.

CHAPITRE XIV

Nouvel accroissement de l' Oratoire — Les récréations hors de la ville — D. Guala accorde la cour du Convitto et la sacristie — Le Catéchisme en deux groupes — Désir chez les jeunes de se confesser à D. Bosco — La Communion fréquente — Consolations et épreuves — La fête de Ste Anne — Une surprise de grande valeur.

Grâce aux saintes activités décrites plus haut le petitOratoire des dimanches et jours de fête progressait en 1843 de façon merveilleuse. D. Bosco était cependant assez angoissé à cause de l'étroitesse de l'espace qui lui était accordé. En raison de leur nombre, le stationnement des jeunes sur la place de l'Eglise St-François d'Assise n'était plus convenable, fût-ce pour une brève récréation. Cette église se trouvait dans le centre et de nombreuses Messes y étaient célébrées, puisque les étudiants du Convitto étaient presque tous prêtres : il y avait donc continuellement une grande affluence des citadins pour accomplir leur devoir dominical et pour assister aux autres cérémonies religieuses. C'est pourquoi les jeunes devenaient aux yeux de tous un encombrement et un dérangement. Et puis les agents de police de la ville ne pouvaient tolérer un attroupement bruyant en l'un des points les plus centraux et les plus nobles des habitations, où de surcroît les rues sont très resserrées. C'est pour cela que D. Bosco, avant et après ses réunions, allait

sur le parvis de l'Eglise et dans les carrefours des rues adjacentes, pour regrouper ses amis, comme aussi pour s'assurer qu'ils ne tardaient pas à retourner chez eux. Face à un tel besoin, il les divisait même en groupes selon les quartiers auxquels ils appartenaient, et leur recommandait de ne pas faire de détours ; souvent il accompagnait lui-même telle ou telle équipe.

Mais pourtant les jeux étaient nécessaires pour attirer à fréquenter le Catéchisme cette fougueuse jeunesse ; et il les conduisait souvent en d'agréables promenades hors de la ville, vers des lieux où ils pourraient se divertir autant qu'ils le voudraient, sous sa paternelle vigilance qui jamais ne les abandonnait ni à l'aller ni au retour. Mais ce n'était pas toujours avantageux pour les jeunes ni commode pour D. Bosco, et donc le Théol. Guala, qui avait reconnu la nécessité d'un lieu fixe pour les récréations courantes, lui accorda de réunir quelquefois ses galopins dans la cour attenante au Convitto.

De plus l'arrière-sacristie ne suffisait plus pour les accueillir tous au Catéchisme, du fait que le nombre montait déjà jusqu'à quatre-vingts ; et le Théol. Guala leur permit d'occuper également la sacristie. Ce qui les divisait sur deux salles et parfois sur trois, en occupant aussi la chapelle ; D. Bosco seul n'était plus suffisant pour les surveiller : le Théol. Guala ordonna donc qu'il fût aidé par quelques étudiants du Convitto, entre lesquels furent réparties les diverses classes à instruire.

Mais il y a plus : de nouveaux jeunes accouraient à l'Oratoire, et D. Bosco fut obligé de les diviser en deux groupes et d'organiser en deux moments différents l'instruction du catéchisme. Il en fut ainsi pendant presque deux ans de suite. Parfois même aussi, le soir des jours ouvrables, il faisait venir chez lui les plus lents d'esprit et leur répétait et expliquait bien des fois les réponses du catéchisme, jusqu'au moment où ils les savaient par cœur et en comprenaient bien le sens.

Entre-temps il ne manquait pas de s'informer auprès de chacun de l'endroit où il demeurait et du lieu où il travaillait, en vue de pouvoir leur rendre visite à tous en temps voulu, les encourager au bien et les recommander à leurs patrons respectifs.

Le matin de chaque fête on continuait à donner l'occasion d'approcher les Sacrements. Les jeunes l'avaient tellement pris en affection et mettaient en lui une si grande confiance que tous voulaient se confesser à lui. Et il était bien consolant de voir son confessionnal entouré à chaque fête par vingt, trente, quarante et jusqu'à cinquante garçons, qui attendaient des heures et des heures qu'arrivât leur tour pour lui confier les secrets de leur cœur. Puis il célébrait la Messe pour eux, distribuant la Communion à un grand nombre d'entre eux, procurant une vive émotion chez ceux qui assistaient au spectacle de cette prodigieuse transformation morale. A la fin il adressait une brève instruction à tout le monde à la fois.

Cela constitue une gloire pour D. Bosco d'avoir donné à tant de jeunes du peuple l'habitude de la Communion fréquente, tandis que, selon la déplorable coutume, on ne s'approchait de la sainte table qu'à Pâques seulement, ou presque, et lorsque déjà on était avancé en âge. D. Bosco avait bien compris les paroles de Jésus, le Béni de Dieu : " Laissez venir à moi les petits enfants ; ne les empêchez pas, car c'est à leurs pareils qu'appartient le Royaume de Dieu (1). Je suis venu, pour qu'ils aient la vie et l'aient en abondance (2) ".

Le soir ils n'assistaient pas à la bénédiction, parce que ce n'était pas commode ; mais, après le catéchisme, D. Bosco les retenait en leur apprenant à chanter des cantiques au Seigneur et à Notre-Dame. Mgr Bertagna, alors jeune garçon, étant venu

---

(1) Mc 10,14.

(2) Jn 10,10.

pour quelque temps à Turin, assistait parfois, invité par D. Bosco, comme élève au milieu des autres, à ces leçons de catéchisme et de chant.

Grandes étaient les consolations que procuraient à D. Bosco ces jeunes garçons. Il écrivit dans ses mémoires : " En peu de temps je me trouvai entouré de jeunes gens, tous respecteux de mes avertissements, tous orientés vers le travail, dont je pouvais de façon certaine garantir la conduite, aussi bien les jours ouvrables que les dimanches et jours de fête. Je jetais un regard vers eux, et je voyais l'un reconduit à ses parents, de chez lesquels il s'était enfui, l'autre, auparavant livré au désœuvrement et au vagabondage, placé chez un patron et travailleur ; celui-ci, sorti de prison, devenir un modèle pour ses compagnons, celui-là, auparavant très ignorant des questions regardant la foi, à présent tout à fait mis en route pour s'instruire dans la religion ".

Pourtant son cœur n'était pas pleinement satisfait. Il sentait le besoin d'une Eglise destinée seulement à ses garçons, des espaces fermés suffisamment vastes pour la récréation, des locaux spéciaux pour les écoles qu'il avait en projet, des arcades ou des hangars pour protéger les élèves des intempéries lors de la saison froide ou en cas de pluie.

Il éprouvait également un peu de peine à cause de la froideur, avec laquelle le traitait quelque supérieur de second rang qui semblait ne pas trop aimer cette nouveauté. D. Giacomelli atteste même que les jeunes gens accueillis par D. Bosco étaient seulement tolérés, et avec difficulté, par la communauté. C'est une loi commune que les œuvres de Dieu sont fondées et croissent au moyen de la sanctification et des contrariétés. Et celles-ci démarraient. En effet, le régime de communauté exige le silence en bien des heures de la journée ; les cérémonies publiques d'une Eglise très fréquentée exigent la tranquillité ; mais l'une et l'autre semblaient compromis par cette ban-

de pas toujours très silencieuse. D. Bosco lui-même voyait qu'un autre local lui était indispensable, et il s'en ouvrit au Supérieur. Mais, bien qu'[il fût] habitué à une vie éloignée de tout bruit et qu'il connût tous ces inconvénients dont on se lamentait, néanmoins le Théol. Guala, appréciant avec justesse le bien qui se faisait et plus encore celui qui se préparait, encouragea D. Bosco à persévérer, sans s'occuper des ragots ; et il lui donna une preuve de plus de sa protection.

D'autres fois, à l'occasion d'une solennité, il avait distribué aux jeunes de l'Oratoire collation ou goûter ; à présent il voulut leur procurer une très agréable surprise, de grande valeur. A ce moment-là la jeune escouade était formée de tailleurs de pierre, de stucateurs, de paveurs et surtout de maçons. C'est pour cette raison que le Théol. Guala désira que se fît une belle fête en l'honneur de Ste Anne, patronne particulière de cette profession. C'est pourquoi ce jour-là le saint homme, après les cérémonies religieuses du matin, invita tout le monde à faire collation avec lui, et, cette solution s'imposant, il les conduisit au nombre d'environ cent dans la grande salle dite des Conférences. Là, à leur surprise, ils furent tous abondamment servis en café, lait et chocolat, pain, gâteaux, friandises et autres choses semblables, qui furent pour eux fort appétissantes, au point qu'ils s'imaginaient être à la table du roi. " Oh ! en cette école de morale que de beaux cas nous avons résolus, nous aussi, à cette occasion, me disait l'un des rescapés ! Oui, vraiment ! Nous faisions disparaître là au pied levé les difficultés placées devant nous, c'est-à-dire les petits biscuits, que c'en était une merveille. Chacun peut donc imaginer combien cette fête fit de bruit parmi nos compagnons auxquels nous la racontâmes. A partir de ce jour, si le local l'avait permis, nous serions bien vite parvenus à plusieurs centaines. Non moins émouvant fut le comportement religieux, ainsi que le fruit que nous avons retiré de cette fête. Il nous sembla vraiment que la sainte Maman de l'Auguste Mère de Dieu nous souriait depuis le Ciel en ce jour-là, et nous comptait parmi ses protégés. Et nous en avions

bien besoin : en effet, qui ne sait à quels dangers, et en quel nombre, se trouvent continuellement exposés les pauvres artisans, et notamment les maçons ? Eh bien, à partir de ce moment-là, on ne se rappelle pas que l'un de nous ait été victime d'un malheur ".

Ainsi le Théol. Guala encourageait D. Bosco qui, toujours souffreteux, se montrait infatigable pour le salut des âmes. Lui, qui l'avait secouru de ses deniers depuis le moment où il était entré au Convitto, disait de lui : — Si cet homme-là s'en tire, son action n'aura pas sa pareille !

Tout ce que nous avons jusqu'ici raconté concernant l'Oratoire et D. Bosco au Convitto nous fut relaté par D. Giacomelli, par D. Joseph Buzzetti, par le Prof. Gaidano, qui dans sa jeunesse passa plusieurs années au Convitto, et par monsieur Bargetto, vendeur de coiffures ecclésiastiques attaché alors au service du Convitto lui-même : ce dernier ajouta que ce que D. Bosco possédait en propre et de donné par les autres, il l'employait totalement pour les besoins et les récréations de ses fils, ne retenant pour lui que le strict nécessaire, qui était bien peu de chose.

CHAPITRE XV

Les pouvoirs définitifs de confesser — En villégiature à Rivalba — A la retraite spirituelle de Sant' Ignazio — Vincent Gioberti et son [livre] La suprématie civile et morale des Italiens — *Différends avec le Curé Don Cinzano — Les bigotes, et sages conseils de D. Bosco.*

Une fois terminé le second cours de morale pratique, Don Bosco en subissait l'examen définitif, à la suite duquel lui étaient délivrés les pouvoirs de confesser, le 10 juin 1843. Puis, vu l'intimité qu'il avait avec D. Cafasso, il fut par lui invité à l'accompagner pour quelques jours à la villégiature que le Convitto possédait à Rivalba. Ce ne fut là ni la première ni la dernière invitation accueillie avec une vive joie. Durant le court moment où il demeurait là libéré des occupations de Turin, Don Cafasso restait tout le jour dans sa chambre à étudier ses sermons et à prier, sauf une petite heure vers le soir, pendant laquelle il se permettait un peu de délassement en se promenant à travers les boqueteaux et en faisant une visite à la petite Chapelle St Jean. Cette demeure solitaire et la compagnie d'un ami et père si rempli d'amour de Dieu procurèrent à D. Bosco une inestimable détente et pour l'âme et pour le corps.

D. Cafasso lui fit une autre invitation, celle d'aller à Sant'Ignazio, qui devait constituer par la suite un terrain spécial pour

ses fatigues apostoliques. Pour rendre plus aisé l'accès au Sanctuaire depuis Lanzo, le Théol. Guala avait commencé l'ouverture d'une voie carrossable confortable, taillée dans le flanc est de la montagne, ouvrage colossal qui s'étendait sur sept kilomètres et demi. La seule partie accomplie par lui coûta plus de cent mille lires. D. Bosco, qui admirait le zèle plein d'initiative de son Supérieur et qui savait bien le nombre de sacrifices et de soucis qu'il supportait pour faciliter l'ascension jusqu'à cette montagne sacrée, où le Seigneur avait l'habitude de parler plus intimement aux âmes et de les attirer à sa suite, accepta de bon gré la proposition de son maître et se rendit là pour la retraite spirituelle des séculiers.

A cette époque-là les retraites spirituelles de Sant'Ignazio prêchées aux laïcs avaient besoin d'un peu plus de vie. Dans ce but D. Cafasso désirait vivement la venue de D. Bosco ; et D. Bosco, pour accéder aux saints désirs de D. Cafasso et pour coopérer à la bonne marche d'une œuvre aussi méritoire aux yeux de Dieu, ne manqua jamais d'y aller chaque année, jusqu'en 1875. Pendant de nombreuses années il fit ce voyage à pied, partant de Turin à 3 heures du matin et arrivant à Sant'Ignazio, avant midi, vers les 10 heures. Là-haut, D. Cafasso, le Théol. Golzio et D. Begliati faisaient de lui le maître de maison. D. Bosco n'y fut jamais chargé de la prédication ; mais dès qu'il eut les pouvoirs de confesser, presque tout le monde voulait se confesser à lui et, lui, il écoutait tout le monde. On ne peut calculer le bien qu'il a accompli. Au cours de cette histoire nous raconterons divers faits anecdotiques qui lui arrivèrent là-bas. Lors de la récréation, avec ses inventions, il faisait marcher tout le monde autour de lui, et c'était le moment où il cueillait dans son filet les plus gros poissons, en attirant sur lui leur affection au moyen de ses belles manières.

Redescendu de Sant'Ignazio, il passa l'été à Turin s'occupant du confessionnal et de ses chers jeunes gens. Toutefois quelques

semaines avant [la fête] de Notre-Dame du Rosaire, il se rendit à Castelnuovo, coutume qu'il pratiquera toujours par la suite, notamment lorsqu'il pourra obtenir d'ériger une petite Chapelle dans son Hameau des Becchi. Cette année-là on avait ajouté dans les Litanies de la Sainte Vierge et on chantait l'invocation *Regina sine labe concepta, ora pro nobis* [Reine conçue sans le péché originel, prie pour nous]. C'est ce qu'avait ordonné Mgr Fransoni, Rome l'ayant accordé.

Mais, tandis que nous voyons D. Bosco en compagnie de ses chers supérieurs visant tous à promouvoir l'ordre moral, des aspirations opposées agitent le palais royal. Les relations, les secrètes comme les ouvertes, de Charles-Albert avec le parti libéral, qui opère à Turin, en d'autres parties d'Italie et à l'étranger, se développent chaque jour davantage. Tandis que Massimo d'Azeglio fait imprimer ses romans remplis d'amour de la patrie, Balbo, catholique croyant, mais utopiste, publie son livre *Les Espérances d'Italie*, exaltant l'idée de l'union de l'Italie dans une fédération entre tous les Etats Italiens, la seule possible : le Pape Roi de la péninsule entière, pour la raison qu'il ne doit être sujet de personne pour la mission divine qu'il a à accomplir, cela on ne le veut pas dans une telle fédération. Et qu'après tout le bouclier et le chevalier de la Fédération doit être le Roi Charles-Albert. Cette œuvre favorisa merveilleusement les idées de l'Abbé Vincent Gioberti regroupées dans le volume intitulé *La suprématie civile et morale des Italiens*. Ces livres étaient destinés à rendre populaires, le plus qu'il fût possible, les nouvelles aspirations de liberté. Et le nom et les doctrines de ces trois auteurs piémontais se répandirent à travers toute l'Italie.

Cependant l'œuvre qui souleva le plus de bruit fut celle de Gioberti. Dans son ouvrage, qui n'est pas exempt de très graves erreurs, il avait su associer de manière si artificielle des louanges flatteuses pour les Italiens, des pensées religieuses, des éloges au Souverain Pontife, à la Papauté, aux Saints et des excitations à rendre l'Italie libre et indépendante de l'étranger, la reportant à l'ancienne

grandeur, qu'il donna le vertige à d'innombrables lecteurs, en en sé duisant un grand nombre même parmi les meilleurs, y compris plusieurs au sein du clergé. Il expliquait clairement que la cause nationale de l'Italie était et ne pouvait consister en rien d'autre qu'en une confédération à établir étroitement entre ses Etats avec à sa tête le Souverain Pontife. Mais cet amour furieux de la patrie n'était que dissimulation. L'ami de Mazzini, sous le couvert de la religion et sous le faux étendard de la croix, s'ouvrait la route pour commencer la révolution et réunir ensemble toutes les forces des ennemis de l'Eglise. Il projetait de faire un pas à la fois ; et ne voulant faire peur à personne, il usa d'une très fine hypocrisie pour répandre ses doctrines même parmi les bons et le clergé. Et le 13 août 1843 il écrivait à Mamiani que ses louanges adressées à la Papauté et à l'Eglise n'étaient que des moyens pour concrétiser *ses nouvelles pensées* et les placer, pour ainsi dire, dans un cadre. Ces louanges il fallait les montrer avec ostentation, pour obtenir le passeport (1).

Or D. Bosco, retourné à Castelnuovo, vit, ainsi que nous le racontait D. Bonetti, le volume *La suprématie*, sur le bureau de Don Cinzano. Lui, le bon Curé, était resté enthousiasmé par la splendeur du style et les idées religieuses de ce livre. Il avait connu Gioberti lorsque dans sa jeunesse il fréquentait l'université et rassemblait autour de lui beaucoup d'étudiants et de jeunes abbés du séminaire, inculquant les théories, pour lesquelles on s'enflammait le plus, de république et de liberté de philosophie. Très aimable dans les manières, doué d'une très grande intelligence, pourvu de beaucoup d'érudition, quoique bouffi d'un orgueil démesuré, les jeunes ecclésiastiques le considéraient même comme l'aigle du clergé subalpin. Et le Théol. Cinzano, âme pleine d'ardeur, avait, chez l'abbé de cour qui vivait d'une pension qu'il recevait du Roi Charles-Albert, admiré les qualités qui l'ornaient, excusé certaines exagérations, mais retenu

---

(1) BALAN, *Storia d'Italia*, Vol. VII, p. 617.

les idées d'indépendance et de liberté. Et donc, à la lecture de ces livres, son enthousiasme n'eut pas de limites. Il ne savait certainement pas que Gioberti avait écrit un article dans la *Jeune Italie*, dans lequel il avait appelé le Catholicisme : *Religion de servitude et de barbarie* (1).

Dès qu'il aperçut ce livre, D. Bosco, sans dire un mot, fixa le bon Curé de l'un de ses regards indéfinissables, entre le compatissant et le narquois : ils valaient une réfutation et désarçonnaient l'opposant. D. Bosco voyait que les sectes commençaient à développer ouvertement les instructions données par leurs chefs en 1820. D. Cinzano, contrecarré, lui demanda — Et qu'y trouves-tu à redire ? — Il était facile de répondre : Gioberti, étant devenu propagateur de la *Jeune Italie*, en théorie comme en pratique, non seulement chez les jeunes, civils et ecclésiastiques, mais aussi dans l'armée elle-même, avait été emprisonné, puis exilé en 1834. S'étant réfugié à Bruxelles, il enseignait la philosophie dans un collège protestant. Par suite il s'habillait en civil : il ne célébrait pas la Messe, ne récitait pas l'office divin, ne s'approchait plus des Sacrements, présentait des comportements libres, pour ne pas dire libertins. Tout cela était plus que suffisant pour rendre suspecte sa doctrine. Mais D. Bosco préféra prendre en main ce volume, et cueillant çà et là quelques passages, il lui fit constater que Gioberti voulait, comme tous les hérétiques, ramener la religion à son état initial et pas seulement *la purifier*, mais *la transformer*. Si ce n'est que D. Cinzano, qui ne voyait pas les choses de cet œil-là et jugeait que ces erreurs étaient des bévues occasionnées par la précipitation pour écrire, ne se laissait pas convaincre. A plusieurs reprises se rallumèrent ces différends, qui n'aboutissaient à rien, et le pauvre Curé les terminait toujours en cherchant sur un ton de plaisanterie à dominer D. Bosco par

---

(1) GIOBERTI, *Lettera di Demofilo* ; dans la *Giovane Italia* de 1834.

une phrase qu'il répéta fréquemment — *D. Bosc ! D. Bosc, ti 't ses un sant baloss !* [c'est en piémontais : D. Bosco ! D. Bosco, tu es un saint coquin !].

Toutefois cette divergence d'opinions ne troubla même pas un instant la très tendre et intime amitié qui unissait les deux hommes de Dieu. Au contraire pour tout le reste D. Cinzano s'en remettait aux conseils de D. Bosco avec, je dirais, la docilité d'un enfant. Qu'en soit la preuve le fait suivant : " Je me rappelle, disait D. Bosco lui-même, qu'au début le curé de Castelnuovo, en privé et aussi en chaire, se montrait hostile envers celles qu'on appelle les *bigotes*, en disant qu'elles faisaient perdre le temps au confesseur, qu'elles pouvaient mieux s'expliquer, être plus concises dans leurs exposés et ainsi de suite. A cause de cela il eut beaucoup à souffrir, puisque personne n'allait plus se confesser à lui : en effet, en raison de ces paroles il s'était aliéné les âmes du pays. Tous ceux qui voulaient se confesser allaient trouver le Vicaire. Un jour il s'en lamentait auprès de moi, et je lui rappelai le conseil de D. Cafasso : c'est-à-dire que je l'exhortai à parler en chaire diversement, à inviter les gens à venir fréquemment se confesser, et à ajouter que le prêtre confesse toujours volontiers. Notamment je lui recommandai de bien traiter au confessionnal ces bonnes dames, d'user envers elles de beaucoup de charité et de patience comme aussi de leur confier la charge de conduire d'autres personnes à se confesser. Le curé me remercia et fit comme je lui avais suggéré. En peu de temps, le pays vint tout entier se confesser à lui, et le nombre des Communions dans cette paroisse s'accrut énormément ".

En cela D. Bosco suivait et donnait des règles assez précises et sages pour réfréner l'impatience de ceux qui trouvaient trop ennuyeux et pesant d'entendre certaines confessions, et d'autre part il n'omettait pas de mettre en garde ceux qui se fient trop facilement aux apparences de sainteté de ceux qu'ils dirigent. Souvent il arrive qu'un prêtre doive confesser de

saintes personnes, mais scrupuleuses et non obéissantes. Parfois elles demandent à changer de confesseur, et le curé, de peur qu'elles ne se cassent la tête, ne veut pas le leur permettre. D. Bosco disait : " Si ces personnes continuent à se confesser à lui, qu'il veuille être obéi. Qu'il permette toujours qu'elles aillent vers d'autres confesseurs. Et même qu'on leur facilite, et presque, je dirais, qu'on leur conseille de changer : si par la suite elles reviennent, qu'on les reçoive de nouveau et qu'on exige l'obéissance ; et si de nouveau elles désirent un autre confesseur, qu'on les laisse faire ". Ces bonnes dames, affirmait-il, pieuses, mais embêtantes, scrupuleuses, indiscrètes, font beaucoup de bien, et il ne permit jamais qu'on en parlât en plaisantant, en les appelant *dévotes* dans un sens de blâme. Celles qu'on dénomme *dévotes* sont pour la plupart le soutien religieux d'un village ou d'une paroisse ; et ne pas en prendre soin ou les traiter mal, c'est comme refroidir un pays entier vis-à-vis de la fréquentation des Sacrements. Très souvent le meilleur moyen pour faire fleurir la piété dans une population, c'est précisément de se servir de ces braves dames. Ce sont elles qui favorisent le culte de la maison de Dieu, qui se dépensent pour empêcher ou enlever un scandale, qui donnent ou recueillent les moyens de promouvoir une œuvre de bienfaisance ou une œuvre religieuse. Et en réalité ce qui d'ordinaire les rend plutôt pesantes n'est rien d'autre qu'un peu d'ignorance et la crainte excessive ; mais bien souvent ce sont des âmes tout à fait innocentes et elles passent des années et des années sans un péché non seulement mortel, mais peut-être pas même véniel absolument délibéré. Si toutefois elles sont contrariées par le confesseur, elles n'osent plus s'approcher de lui, en parlent avec les amies et avec les commères, vont et viennent sans cesse avec cela en tête, et sans le vouloir, par leurs lamentations, elles refroidissent dans la piété tous ceux qu'elles approchent.

CHAPITRE XVI

La troisième année de Convitto — La principale occupation de D. Bosco — Instruction catéchétique raisonnée — Avertissements pour bien recevoir le Sacrement de Pénitence — Règles pratiques pour les confesseurs de jeunes gens — Courtes remarques pour qui se dédie aux Oratoires.

Le Théol. Guala avait permis à D. Bosco de passer encore une année au Convitto, faveur accordée d'habitude seulement à ceux qui se distinguaient le plus pour la piété ou pour l'étude. Et c'est pourquoi dès la fin de la neuvaine et de la fête du Rosaire à Castelnuovo, D. Bosco s'empressa de retourner à St-François d'Assise, où lui furent même confiés la charge d'assistant extraordinaire ainsi que, dans le cours de l'année, le soin de quelques étudiants du Convitto d'esprit plus lent, réclamant une instruction plus importante.

Cette année-là vint aussi au Convitto pour commencer ses cours de morale pratique D. Giacomelli qui, assis durant l'enseignement à côté de D. Bosco, put l'observer sans cesse très appliqué aux leçons, nonobstant les diverses occupations que lui imposaient l'obéissance et sa charité.

Cependant la principale de ces occupations était toujours celle de l'Oratoire avec l'instruction du catéchisme, en laquelle il plaçait le principe de l'éducation morale de ses garnements.

C'est pourquoi, en demandant l'aide du Seigneur, il lui répétait souvent : " Ta parole en se découvrant illumine, et les simples comprennent (1) ". Et son enseignement n'était pas seulement une répétition matérielle des précieuses demandes et réponses contenues dans le petit livre du Catéchisme, mais bien au contraire il les renforçait à l'aide de preuves de miracles et de prophéties tirés des livres saints, qui démontrent que Dieu lui-même a révélé les vérités que l'on doit croire, que Dieu lui-même a commandé par sa loi ce que l'on doit accomplir et ce que l'on doit fuir. De cette manière les enfants comprennent le bien-fondé de leur foi ; chose très importante sans doute, car, s'il manque la persuasion, les croyances vacillent et les passions ainsi que l'erreur finissent au fur et à mesure que l'on grandit par enlever tout à fait la sainte crainte de Dieu. Et cette foi raisonnée ne cesse jamais de prémunir contre les futures chutes ; en effet, au dire du Psalmiste : " Comment, jeune, garder pur son chemin ? En observant ta parole, Seigneur (2) ". Et continuellement elle pousse vers le chemin du salut celui qui aurait le malheur de se fourvoyer.

D'une manière particulière, pendant les catéchismes, il s'attardait longuement à expliquer les dispositions nécessaires pour bien recevoir, et avec fruit, le Sacrement de la Pénitence et les avantages qui en découlent pour l'homme qui le pratique avec une constante régularité. Il en était bien persuadé, ce n'est qu'avec la fréquentation de ce Sacrement, et par suite de celui de la Sainte Communion, que le jeune homme peut traverser sans commettre de fautes la période où, avec l'âge, se développent en lui les passions les plus dangereuses, tandis qu'elle est aussi l'unique planche de salut et d'amélioration dans le repentir pour ceux que les

---

(1) Ps 119,130.

(2) Ps 119,9.

passions avaient accablés. Cette intime conviction qui l'animait est attestée par les continuelles exhortations qu'oralement ou par écrit il adressait à ses chers jeunes. A titre d'exemple nous rapportons ce qu'il écrit dans la vie de Michel Magone. Il fait une parenthèse adressée dans son ensemble aux jeunes, et il termine en y ajoutant également quelques avertissements très utiles pour les confesseurs.

" Avant tout, dit-il, je vous recommande de faire ce que vous pouvez pour ne pas tomber dans le péché : mais si par malheur il vous arrivait d'en commettre, ne vous laissez jamais conduire par le démon à le taire en confession. Pensez que le confesseur reçoit de Dieu le pouvoir de remettre vos péchés de n'importe quelle espèce, en n'importe quelle quantité. Plus graves seront les fautes confessées, plus il se réjouira dans son cœur, car il sait qu'est bien plus grande la miséricorde divine, qui par son intermédiaire vous offre le pardon, et il applique les mérites infinis du précieux sang de Jésus Christ, avec lequel il peut laver toutes les taches de votre âme.

" Rappelez-vous que le confesseur est un père, qui désire ardemment vous faire tout le bien possible, et cherche à éloigner de vous toute sorte de mal. Ne craignez pas de perdre son estime à vous confesser de choses graves, ou encore qu'il n'aille les révéler à d'autres. Etant donné que le confesseur ne peut se servir d'aucune information reçue en confession pour aucun profit ni aucune perte au monde. Dût-il même perdre sa propre vie, il ne dit et ne peut dire à personne, et cela de façon absolue, la moindre chose relative à ce qu'il a entendu en confession. Au contraire je peux vous assurer que plus vous serez sincères et aurez confiance en lui, [plus] lui aussi augmentera sa confiance en vous et il sera de plus en plus en mesure de vous donner les conseils et les avis qui lui sembleront davantage nécessaires et opportuns pour vos âmes.

" J'ai voulu vous dire tout cela, afin que vous ne vous laissiez jamais tromper par le démon en taisant, à cause de la honte, un

péché en confession. Je vous assure, ô chers jeunes, que, tandis que j'écris, j'ai la main qui tremble à penser au grand nombre de chrétiens qui vont à l'éternelle damnation, seulement pour avoir tu ou n'avoir pas présenté sincèrement certains péchés en confession ! Si jamais l'un de vous faisant un retour sur sa vie écoulée venait à découvrir un péché volontairement omis, ou bien avait seulement un doute à propos de la validité d'une confession, je voudrais tout de suite lui dire : Ami, pour l'amour de Jésus Christ et pour le sang précieux qu'il a répandu pour sauver ton âme, je te prie de régler les affaires de ta conscience la première fois que tu iras te confesser, en présentant sincèrement tout ce qui te cause de la peine, exactement comme si tu te trouvais sur le point de mourir. Si tu ne sais comment t'exprimer, dis seulement au confesseur que tu as quelque chose qui te cause de la peine dans ta vie passée. Le confesseur en a suffisamment ; contente-toi de l'aider dans ce qu'il te dit, et ensuite sois sûr que tout sera réglé.

" Allez fréquemment trouver votre confesseur, priez pour lui, suivez ses conseils. Par ailleurs lorsque vous aurez fait le choix d'un confesseur, dont vous reconnaissez l'aptitude pour les besoins de votre âme, ne le changez plus sans nécessité. Tant que vous n'avez pas de confesseur stable, en qui vous ayez [mis] toute votre confiance, il vous manquera toujours l'ami de votre âme. Comptez aussi sur les prières du confesseur, qui au cours de la sainte Messe prie chaque jour pour ses pénitents, afin que Dieu leur accorde de faire de bonnes confessions et qu'ils puissent persévérer dans le bien : et vous, priez aussi pour lui.

" Vous pourriez cependant sans scrupules changer de confesseur si vous, ou le confesseur, changiez de domicile et qu'il s'avérait pour vous très malcommode de vous rendre auprès de lui, ou encore s'il était malade, ou si à l'occasion d'une solennité il y avait beaucoup de monde auprès de ce confesseur. De la même manière, si vous aviez quelque chose sur la conscience

que vous n'osiez pas déclarer au confesseur habituel, plutôt que de faire un sacrilège, changez non pas une, mais mille fois de confesseur.

" Si jamais ce que j'écris était lu par quelqu'un que la Divine Providence a destiné à entendre les confessions des jeunes, comme je voudrais, omettant beaucoup d'autres choses, le prier humblement de me permettre de lui dire respectueusement :

" 1°. Accueillez avec un amour plein de tendresse toutes sortes de pénitents, mais spécialement les jeunes gens. Aidez-les à présenter les affaires de leur conscience ; insistez pour qu'ils viennent fréquemment se confesser. C'est là le plus sûr moyen de les tenir éloignés du péché. Utilisez toute votre ingéniosité, afin qu'ils mettent en pratique les avis que vous leur suggérez pour empêcher les rechutes. Corrigez-les avec bonté, mais ne les grondez jamais ; si vous les grondez, ils ne viennent plus vous trouver, ou encore ils taisent ce pour quoi vous leur avez fait une amère réprimande.

" 2°. Lorsque vous serez devenu leur confident, frayez-vous avec prudence un chemin pour savoir si les confessions de la vie passée ont été bien faites. En effet, des auteurs célèbres en morale, en ascétique et de longue expérience, des personnes faisant autorité qui offrent toutes les assurances d'être vraies, tombent tous d'un commun accord pour dire que pour la plupart les premières confessions des jeunes, si elles ne sont pas nulles, sont au moins défectueuses à cause d'un manque d'instruction, ou en raison d'une omission volontaire de choses à avouer. Qu'on invite le jeune à bien peser l'état de sa conscience, en particulier pour la période de sept à dix, à douze ans. A cet âge on a déjà la notion de certaines choses qui constituent un mal grave, mais auxquelles on attache peu d'importance, ou bien on ignore la manière de les avouer. Que le confesseur fasse usage d'une grande prudence et d'une grande réserve, mais n'omette pas de faire quelque interrogation au sujet des questions qui concernent la sainte vertu de la pureté.

" Je voudrais dire bien des choses sur le même sujet, mais je les passe sous silence, car je ne veux pas me présenter en maître dans un domaine où je ne suis qu'un pauvre et humble disciple. Ici j'ai dit les quelques mots qui dans le Seigneur me semblent utiles aux âmes des jeunes au bien desquels j'entends dédier tout le temps qu'il plaira au Seigneur Dieu de me laisser vivre en ce monde ".

Dans une monographie écrite plus tard, en 1845, pour ses fils, les Salésiens, il s'exprime ainsi : " Lorsqu'on est demandé pour entendre les confessions, qu'on se présente à chacun d'un cœur joyeux, et qu'on ne fasse jamais preuve d'impolitesse, qu'on ne montre jamais d'impatience. Qu'on prenne les enfants avec des manières douces et avec une grande affabilité. Que jamais on ne les rudoie, et qu'on ne manifeste pas de surprise devant l'ignorance ou devant les choses indiquées en confession. Au cas où l'on verrait la nécessité pour l'un d'entre eux d'être informé, qu'il soit invité en temps et lieu voulus, mais à part. Les choses qui d'ordinaire manquent dans les confessions des enfants, sont le regret des péchés et la résolution. Lorsqu'il manque l'un ou l'autre de ces éléments à cause de l'ignorance, qu'on exhorte l'enfant à s'instruire en fréquentant le catéchisme ou en étudiant la doctrine dans les livres, s'il est capable de lire et de comprendre ce qu'il lit. Dans le doute cependant, s'il n'apparaît pas de faute grave, on peut leur donner seulement la bénédiction ".

Dans sa monographie D. Bosco ajoutait quelques règles générales pour faire du bien dans les Oratoires : elles montraient aussi combien était grande sa prudence. " Il est très important et utile pour la jeunesse, dit-il, de faire en sorte qu'un enfant ne se sépare jamais mécontent de nous. Au contraire, qu'on le quitte toujours avec un petit cadeau, avec une promesse ou avec une parole qui l'incite à venir volontiers nous trouver. Il convient néanmoins de tenir ensuite constamment les promesses faites aux enfants, ou du moins de donner la raison pour laquelle on ne s'en est pas acquitté.

" Pour corriger avec fruit, il ne faut jamais faire de réprimande en présence des autres.

" Cherche à te faire aimer, après tu auras toute facilité pour te faire obéir. Tu ne seras jamais trop sévère en ce qui sert à conserver la moralité ".

Tout cela était une conséquence de sa charité envers Dieu, charité qui se manifestait dans la manière édifiante avec laquelle il administrait les Sacrements, [charité] qui modelait complètement ses manières de traiter avec les jeunes et ses fréquentes exhortations en vue de les détourner de l'offense de Dieu et de les stimuler vers son saint amour.

CHAPITRE XVII

L' espérance chrétienne — L' idée du Paradis — Insta opportune et importune *[Insiste à temps et à contretemps]* — *D. Bosco* cœpit facere et docere *[commença à faire et à enseigner]* — *A l' œuvre dans la prédication et dans l' administration du Sacrement de la Pénitence — La puanteur des péchés — Bon nombre d' Institutions et d' Hôpitaux auxquels il se donne pleinement — D. Bosco est frappé de purpura.*

Les conseils que D. Bosco donnait aux autres sur la manière de traiter les jeunes gens et les pénitents, il les mettait rigoureusement en pratique. Et, dû à cette manière d'agir, le bien immense qu'il fit soit par la prédication soit dans l'administration du Sacrement de la Pénitence, trouve uniquement son explication dans la vive confiance et la ferme espérance qu'il nourrissait en Dieu comme en sa fin ultime : elles modelaient complètement sa vie. Confiant dans les mérites de J[ésus] C[hrist], sans présomption il tenait pour sûr son salut éternel, car pour sa part l'infinie bonté de Dieu lui accorderait le pardon des péchés, les aides nécessaires à sa sanctification personnelle, et la grâce de la persévérance finale. " Pendant les trente-cinq années que je vécus à côté de lui, affirme Mgr Jean Cagliero, je ne vis jamais chez lui d'acte de défiance, je n'entendis jamais l'expression d'une crainte ou d'un doute, je ne le vis jamais secoué par une inquiétude à propos de la bonté

et de la miséricorde de Dieu envers lui. Il n'apparut jamais troublé par des préoccupations de conscience. Il parlait du Paradis avec assez de vivacité, de plaisir et d'effusion cordiale pour passionner quiconque l'écoutait, et il était évident que l'espérance des biens célestes bannissait loin de lui la crainte de la mort. Il en discutait comme un fils parle de la maison de son père, le désir de connaître un jour Dieu dans sa plénitude l'enflammait, plus encore que la récompense promise par lui ; et il puisait son courage dans les paroles de St Paul : Nous sommes enfants de Dieu. Enfants, et donc héritiers ; héritiers de Dieu et cohéritiers du Christ (1) ". " Si quelqu'un, ajoutait le Théol. Ascagne Savio, lui avait à l'improviste demandé — D. Bosco ! Vers où faites-vous route ? — il aurait répondu : — Nous allons au Paradis ".

Et cette vive confiance qui l'habitait ne concernait pas seulement son cas personnel, mais encore celui de ses jeunes et du prochain, en qui il savait gentiment la faire entrer et l'exciter. Il nous répétait souvent : — Quel plaisir quand nous serons tous au Paradis ! Soyez seulement bons, et ne craignez pas ! — Et quoi ! Croyez-vous que le Seigneur a créé le Paradis pour le laisser vide ? Mais rappelez-vous que le Paradis coûte des sacrifices. — Oui, oui ! Nous serons sauvés au moyen de la grâce de Dieu et de son aide, qui ne font jamais défaut, ainsi que de notre bonne volonté. — *Deus omnes homines vult salvos fieri* (2), dit St Paul. Comprenez-vous ce latin ? *Vult :* Dieu veut. Dieu ne ment pas, Dieu ne plaisante pas ! *Omnes :* tous, il veut que tous soient sauvés... Pour sa part il ne lâchera jamais. Tâchons de ne pas lâcher, nous. — Prions, parce que la prière faite dans ce but est infailliblement efficace ! Il est de foi qu'elle obtiendra ce qu'elle demande . — A entendre

---

(1) Rm 8,17.

(2) 1 Tm 2,4.

même une seule de ses paroles, les jeunes se sentaient extrêmement encouragés à devenir bons et vertueux afin de gagner le royaume des cieux.

Si quelqu'un lui demandait : — Et moi, je serai sauvé ? — Il répondait : — Je voudrais bien voir que tu ailles en enfer ! Je veux que nous soyons toujours ensemble au Paradis ! Fais ce que tu peux et compte sur la miséricorde de Dieu qui est infinie ! — Vous pouvez être sûrs du salut éternel, pourvu que vous répondiez aux grâces que Dieu nous fait continuellement.

A qui manifestait, à cause de ses péchés, une trop grande crainte mêlée de défiance, il répondait : — Jésus Christ est mort pour les pécheurs ; il a dit lui-même qu'il est venu en ce monde pour guérir les malades et chercher et sauver les brebis égarées. Notre-Dame est appelée avec raison *refugium peccatorum* [refuge des pécheurs]. Faisons donc notre part, recourons à Elle, comptons sur Elle, et nous serons sauvés, car elle est puissante. — Puis il exhortait à compter également sur les mérites de cette bonne Mère et à recourir et compter aussi sur l'intercession des Saints.

Grâce à cette confiance et cette espérance qui l'habitaient il devenait un habile instrument de la miséricorde de Dieu. Pour lui espérance, miséricorde, confession étaient synonymes. Il avait une grande foi dans le Sacrement de la Pénitence, et il saisissait toute occcasion pour le recommander, à temps et à contre-temps avec une constance incomparable. Même lors de discussions avec des personnes d'importance, il savait introduire de belle manière une pensée qui les invitât à mettre en ordre les affaires de l'âme. Il était bien difficile qu'il parlât plusieurs jours de suite au même auditoire sans enseigner à bien se confesser et en inculquer la fréquentation. Dans les sermons, dans les conférences, dans les entretiens aux jeunes il avait toujours un point de réflexion sur ce sujet. Son profond désir était d'emmener tout le monde au paradis,

sa crainte de voir quelqu'un dévier du bon chemin. Il s'occupait avec un zèle ardent de la conversion des pécheurs, usant sa vie, pour ainsi dire, à administrer le Sacrement de la Pénitence ; et sa charité fut bien vite célèbre, au point que si l'on apprenait le refus d'un malheureux de se réconcilier avec Dieu alors qu'il se trouvait sur le point de mourir, on courait faire appel à D. Bosco comme à l'homme désiré et jugé capable de conduire au salut ce misérable.

D'autre part, il confirmait par l'exemple ses paroles : chaque semaine régulièrement il se confessait à D. Cafasso ; et il le faisait, comme il le fit toujours par la suite, non pas dans un lieu caché, mais dans une église publique, de sorte que les fidèles pouvaient l'observer ; et tant dans la préparation que dans l'accusation et dans l'action de grâces, il faisait savoir qu'il pratiquait un acte qui mérite toute la vénération puisque établi par Jésus Christ lui-même. Dans chacune de ses actions il imitait en sa propre personne le Divin Modèle, qui d'abord *cœpit facere* [commença à faire] et ensuite *docere* [à enseigner].

Mais voyons-le à l'œuvre. C'est en ce temps-là qu'il commença à prêcher en public dans quelques églises de Turin, dirigeant des triduums, des neuvaines et des retraites spirituelles. Ses sermons étaient presque toujours une explication ou un développement d'un texte de l'Ecriture, avec les réflexions dogmatiques et morales opportunes, et avec un exemple édifiant bien décrit et détaillé.

Il se mit également à exercer le ministère sacré au tribunal de pénitence dans l'église St-François d'Assise, s'y appliquant tous les matins pendant quelques heures. Sa charité, le zèle, la rare prudence, et le doigté pour interroger ne tardèrent pas à être connus. Au nombre de ses pénitents on comptait également plusieurs de ses compagnons eux-mêmes prêtres ; parmi lesquels D. Giacomelli, qui le choisit tout de suite comme confesseur. Il atteste qu'auprès de D. Bosco furent aussitôt nombreux

à se grouper les fidèles qui s'entassaient devant son confessionnal. Il s'appliquait avec tant d'amour à les écouter, que ce ministère lui semblait être le plus agréable, le plus cher, le plus conforme à son cœur. Quelle que fût l'heure où il était appelé à l'exercer, il s'y prêtait promptement, sans jamais faire la moindre observation contre, à cause de la fatigue, ou à cause de l'heure inopportune, ou à cause d'une autre occupation, excepté le moment des cours. Ses manières franches inspiraient confiance même chez ceux qui pour un motif de dignité ou en raison de l'âge lui étaient supérieurs. Dès qu'une personne s'approchait de lui à la sacristie en le sollicitant pour son ministère sacerdotal, il s'apercevait au premier coup d'œil si elle était de ceux qui pouvaient avoir de graves questions peu claires dans la conscience et avec le sourire [il disait] : — Mon cher monsieur, je vous avertis que je ne voudrais pas employer mon temps inutilement. S'il s'agit de grosses questions, ça va bien ; alors je suis content ; mais pour des détails, ça n'en vaut pas la peine. — Ces pauvres diables, se sentant à l'aise grâce à cette plaisanterie, lui répondaient : — Ne doutez pas ; nous vous donnerons satisfaction. — Voilà qui est bien ; et nous nous entendrons aussitôt entre nous comme des amis. — De la sorte il se gagnait la confiance ; et plus l'accusation était embrouillée, la question difficile, plus il se réjouissait à voir l'action de la miséricorde divine.

A son sujet on peut répéter ce qu'il écrivit de D. Cafasso : " Quelques mots, un seul soupir du pénitent suffisaient pour lui faire connaître l'état de l'âme. Il ne parlait pas beaucoup au confessionnal, mais le peu qu'il disait était clair, exact, classique, et adapté au besoin de sorte qu'un long discours n'aurait pas obtenu un meilleur effet ". Il avait l'habitude de dire qu'en une demi-heure il réglerait n'importe quelle confession générale. Il était bref au point qu'en quelques heures il confessait des centaines de personnes les renvoyant avec une paix et une allégresse vivement ressenties. Parfois cependant il était obligé d'apporter avec lui une liqueur amère, pour faire cesser la nausée et les haut-le-cœur provoqués par l'audition de

l'exposé de certaines fautes. Une horrible puanteur qui émanait de certaines personnes corrompues par le péché, il la sentait rien qu'à s'approcher d'elles, avant même qu'elles n'eussent ouvert la bouche pour parler. Parfois il leur disait avec tendresse de passer à un autre confessionnal en face. Mais si elles insistaient en le priant d'avoir la charité de les [confesser] lui-même, il s'y prêtait, mais son martyre était tel qu'il lui permettait à peine de les écouter jusqu'à la fin. Et cela faisait comprendre aux pénitents la raison pour laquelle il les avait priés de s'adresser à quelqu'un d'autre et ils se rendaient bien compte que lui était évident l'état de leur conscience avant qu'ils ne le lui eussent manifesté. Cela lui arrivait notamment lorsque se présentaient certains freluquets, qui, indifférents et presque avec le sourire, racontaient leurs scélératesses. Cette horreur instinctive de D. Bosco était encore plus singulière : en effet, sur certaines fautes il savait seulement ce qui suffisait pour juger en elles la gravité du mal, le risque de l'occasion, la nécessité de tel ou tel remède, mais rien de plus. Monseigneur Cagliero atteste qu'à l'âge de soixante-huit ans D. Bosco ne comprenait pas comment étaient possibles certaines offenses de Dieu. Il porta toujours une haine profonde, depuis sa tendre enfance, contre tout ce qui pouvait d'une quelconque façon, fût-ce le plus légèrement, ternir cette vertu qui rend les hommes semblables aux anges. Cela, nous l'avons entendu bien des fois de sa propre bouche. De tout ce qui a été rapporté on peut déduire que depuis cette époque déjà il était guidé par une lumière qui n'était pas humaine.

Cependant son travail ne se déroulait pas seulement dans les limites de l'église St-François d'Assise. D. Cafasso l'envoyait confesser et prêcher dans les prisons, à l'Auberge des Vertus, dans les Ecoles Chrétiennes des Frères, au Collège d'Etat St-François de Paule, à l'Institution des Fidèles Compagnes, où il faisait aussi des conférences, le catéchisme et la classe de langue

italienne aux jeunes filles qui y étaient éduquées ; ainsi qu'au Pensionnat dit des Filles du Rosaire, fondé par le Père Dominicain Bernard Sappelli [= Sapelli], où sont éduquées par une Communauté de Tertiaires de St Dominique un grand nombre de fillettes en situation critique. D. Bosco étendit aussi sa charité au Monastère du Bon Pasteur, ouvert en 1843, avec l'appui du Comte Solaro De La Margherita, par les Sœurs fondées en France en 1642 par le P. Eudes, dont le but est de corriger les jeunes filles dévoyées et de préserver les filles qui sont sur le point de tomber. Comme ces Sœurs tenaient aussi une classe de fillettes pensionnaires, elles le payèrent souvent en retour de ses services en offrant un abri aux petites sœurs des jeunes de son Oratoire qui autrement seraient restées à l'abandon et privées de guide. Et dans ces Œuvres comme dans plusieurs autres Maisons de bienfaisance et d'éducation à Turin il s'appliquait au ministère sacré non seulement durant la journée, mais encore jusqu'à une heure avancée de la soirée, avec la permission de D. Cafasso. Et un tel apostolat continua pendant des années et des années jusqu'au-delà de 1860. En toutes ces Institutions il laissa un souvenir indélébile de son zèle et de sa prudence, ainsi que nous le certifiait Mgr Cagliero, qui lui succéda pour la direction spirituelle en plusieurs de ces Pieuses Maisons.

D. Cafasso l'envoyait encore à l'Hôpital de la Charité, Hospice d'environ un millier de personnes entre vieillards, hommes et femmes, et enfants, garçons et filles, à l'Hôpital des Chevaliers de l'Ordre des Sts Maurice et Lazare et à [l'Hôpital] St-Louis pour les malades atteints de consomption incurable, trois œuvres tenues par les Sœurs de St Vincent, appelées les *Grises* à cause de la couleur de leur costume, fondées dans la ligne des Filles de la Charité. En outre, à l'occasion, il allait confesser et prêcher à l'Hôpital Majeur ou St-Jean, où les Filles de la Charité coopérèrent grandement avec lui dans l'assistance spirituelle des malades ; parmi elles il compta un bon nombre d'héroïques bienfaitrices pour recueillir des jeunes

laissés à l'abandon et pour subvenir aux besoins de ces derniers au moyen de leurs propres ressources et des aumônes qu'elles savaient obtenir de personnes fortunées. Nous ne devons pas omettre que le nom de St Vincent de Paul sera joint, au moyen des Conférences, à de nombreux Internats d'accueil, fondations de D. Bosco dans toutes les parties du monde. De plus, ayant été sollicité, D. Bosco se ren- dait souvent dans les Hôpitaux : il s'agissait d'assister quelqu'un dont on considérait le besoin de recevoir sa parole lors des der- niers moments ; et parfois il se portait de son propre chef au chevet d'un [malade] : il le savait non préparé à la mort. Et ne l'empêchait pas de fréquenter ces salles le risque de contracter les maladies des pauvres hospitalisés, comme l'atteste D. Rua ; et il continua de la sorte jusqu'en 1870.

Entre-temps il n'oubliait pas la Petite Maison de la Divine Providence ni l'invitation que lui avait faite le Vénérable Cottolengo. Là, quoiqu'il fût encore bien jeune, se trouvaient en très grand nombre les malades qui voulaient lui confier leurs fautes et les peines qui les préoccupaient. Il arrivait souvent qu'il ne pouvait pas retourner au Convitto, si ce n'était à une heure avancée, quand déjà le chapelet avait été récité par les étudiants du Convitto. Le Théologien Guala, qui devait pourtant être au courant de la permission accordée par D. Cafasso, lui adressait de forts reproches à son arrivée : — Veuillez rentrer ici à l'heure fixée. — Mais D. Bosco, sans se défendre ni se vexer, répondait avec humilité : — Oh ! mais, comme il y avait à faire au Cottolengo ! — Et le Théol. Guala répliquait : — Tenez-vous-en à l'horaire : ce qui est en plus, vous le ferez une autre fois. — Il semble que le Supérieur parlait ainsi pour mettre à l'épreuve la vertu de son disciple. En effet, il le laissa continuer plusieurs fois par semaine ses visites, si fructueuses pour les âmes ; et, au cours d'elles, il donna la preuve d'un héroïsme sacerdotal surprenant. De ces hôpitaux, où également un grand nombre de jeunes de son Oratoire trouvèrent les soins les plus affectueux, D. Bosco ne s'éloigna pas avant 1874 : et depuis le début jusqu'en

1860 souvent il y allait trois, quatre fois par jour, tantôt sollicité, tantôt spontanément. Vers 1845 avait éclaté une maladie épidémique [provoquant du purpura] avec les *pétéchies*, et D. Bosco continua à se rendre chez ces miséreux, si bien qu'il contracta lui aussi la maladie et en garda la trace pendant tout le temps de sa vie ; et, semble-t-il, il s'en tourmenta pas mal : c'est ce que D. Rua observa et entendit raconter par lui. D. Sala, qui fit la toilette du corps après la mort, le vit tout réduit dans un état à faire pitié, comme si un herpès s'était répandu sur toute sa peau, notamment aux épaules. Un cilice des plus horribles n'aurait pu davantage le mettre au supplice, et peut-être Dieu le lui accorda-t-il comme tel, pour que personne ne vînt à connaître son extraordinaire amour pour la mortification et la pénitence.

CHAPITRE XVIII

A l'Hôpital St-Jean — Une pécheresse obstinée, et sa conversion grâce à D. Bosco — Un péché celé au temps de la jeunesse et avoué au moment de mourir — D. Bosco prédit en confession à une dame un danger imminent, l'avertissant de le conjurer par l'invocation à l'Ange Gardien.

Dans l'exercice du ministère sacré se produisirent pour D. Bosco plusieurs faits vraiment surprenants, qui méritent d'être au moins mentionnés. Nous les exposerons au fur et à mesure que nous nous avancerons dans l'histoire de sa vie. En attendant cependant nous ne pouvons nous empêcher d'en raconter quelques-uns.

En 1844 se trouvait en soins à l'Hôpital St-Jean une pauvre femme tuberculeuse, au dernier stade de la maladie. Sa vie avait été déplorable, et l'on craignait qu'elle ne finît avec une mort vide d'espérance. Engluée dans mille intrigues, coupable de fautes énormes, embarrassée pour avoir causé des dommages dans les biens de son prochain, elle n'avait plus fréquenté les Sacrements depuis de nombreuses années. Avec fureur elle résistait au Supérieur de l'Hôpital, aux aumôniers, aux religieuses et à tous ceux qui cherchaient à la persuader de se confesser. D. Cafasso lui-même avait été repoussé par cette forcenée, qui avait lancé sur lui un vase.

Néanmoins le saint prêtre qui avait su par les médecins qu'à la malheureuse il restait au plus quelques jours à vivre, et qui regrettait de la voir s'en aller vers l'éternité dans un tel état, dit à D. Bosco à son retour au Convitto : — Allez-y vous ! — D. Bosco y alla. Entré dans la salle, il s'avança lentement, s'arrêtant d'abord à parler avec les femmes malades qui se trouvaient dans le secteur du lit de celle qui constituait le but de sa visite. A cette dernière il n'adressa pas un regard, il ne dit pas un mot. Puis il continua son chemin sans s'arrêter, et s'attarda avec une malade couchée de l'autre côté. La pauvre tuberculeuse suivait des yeux le prêtre et, voyant qu'il ne s'arrêtait pas auprès d'elle, qu'il ne lui adressait pas un mot, et que de plus il ne la regardait même pas, dit : — Et auprès de moi vous ne venez pas ?

— Oh si, volontiers ! — répondit D. Bosco ; il prit alors une chaise, s'assit au voisinage du lit et ajouta : — Eh bien ?

— Dites-moi un mot bien joli.

— Il y a un mot que je veux vous dire.

— Et lequel ?

— Confession !

— Confession ! Il y a bien longtemps que je ne me suis pas confessée.

— Alors confessez-vous maintenant.

— Ce matin, voyez-vous, est venu un autre prêtre qui voulait me confesser, mais je l'ai mal traité et je l'ai fait s'en aller.

— Ne parlons pas de cela. Maintenant pensez à mettre en ordre les affaires de votre conscience. — Et il commença : *Deus sit in corde tuo* [Que Dieu soit dans ton cœur].

— Mais à présent je ne suis pas prête à me confesser.

— C'est uniquement parce que vous n'êtes pas prête que je vous ai donné la bénédiction, afin que vous vous prépariez.

— Mais actuellement, je ne me sens pas : lorsque je serai guérie j'irai me confesser dans une église de Turin ; ou bien encore

dès que je pourrai, je me rendrai pour faire mes dévotions ici dans la chapelle de l'Hôpital.

— Et vous croyez pouvoir encore guérir ?

— Mais à présent je me sens mieux.

— Il vous semble, mais ce n'est pas le cas.

— Comment cela ?

— Voulez-vous que je vous adresse un mot de la part des médecins ou de la part de Dieu ?

— Pas de la part des médecins ; plutôt de la part de Dieu.

— De la part de Dieu je vous dis que dans sa miséricorde Il vous concède encore quelques heures, pour que vous puissiez penser à votre âme. Il est actuellement quatre heures de l'après-midi et vous avez encore le temps de vous confesser, de communier, de recevoir l'Huile sainte et la bénédiction papale. Il n'y a plus à se faire d'illusions. Demain vous serez dans l'éternité.

— Vraiment ? Mais ce n'est pas possible !

— Je vous ai dit que je ne vous parle pas de la part des hommes, mais de la part de Dieu.

— Eternité !...Eternité !...Oh quel mot !... il me fait peur !

— Commençons donc, et je vous aiderai.

— Mais ce prêtre que j'ai insulté ! Cela me cause de la peine de penser à mes manières de furie.

— Ne craignez pas, soyez tranquille : je le connais ce prêtre, allez ça suffit. Laissez-moi toute la gêne à ce sujet.

Ainsi la pauvre femme se confessa et, dans la nuit même, elle mourait.

Un jour D. Bosco arrivait dans une ville : ayant appris que s'y trouvait malade un de ses amis d'un âge très avancé, il s'empressa de lui rendre visite, guidé par un pressentiment qui l'inquiétait. Ce monsieur avait passé ses quatre-vingts ans au service de Dieu et en des œuvres de charité, si bien que tout le monde le tenait en odeur de sainteté. Cet homme aimait beaucoup

D. Bosco, qu'il avait connu étudiant. Par conséquent il était arrivé chez cet [ami] : avec un vif chagrin D. Bosco apprit par les membres de la famille qu'il se trouvait à la dernière extrémité et avait déjà reçu tous les Sacrements et la bénédiction papale. Il demanda de pouvoir le voir, mais ils lui répondirent que le médecin avait interdit l'entrée à tout visiteur. Il insista, mais il reçut pour réponse que le malade avait perdu connaissance et donc qu'il était inutile de lui rendre visite. Toutefois D. Bosco n'arrivait pas à se consoler et, évoquant l'ancienne familiarité, il sut si bien exprimer ses raisons qu'on finit par le faire entrer et le laisser seul. D. Bosco s'approcha du lit et appela le mourant par son nom. Sa voix produisit un effet magique. Le malade se secoua, ouvrit les yeux, le fixa et revint à lui. — Oh c'est toi, Bosco !

— J'avais appris votre maladie et, me trouvant ici de passage, je n'ai pu m'empêcher de vous rendre visite.

— Merci, merci !

— Et comment allez-vous ?

— Mal, très mal.

— On m'a dit que vous avez déjà reçu les Sacrements !

— Oui, je les ai reçus. Mais tandis qu'il prononçait ces mots, la voix lui tremblait et son visage laissait apparaître un trouble profond.

— Remercions donc le Seigneur, continua D. Bosco, et demeurez tranquille, puisque sont mises en ordre les affaires de votre âme. Après une vie employée tout entière pour la gloire de Dieu et pour le bien des autres vous pouvez être content.

Le pauvre vieillard poussa un profond soupir qui semblait un gémissement, porta le regard tout autour et dit : — Bosco !

— Eh bien ?

— Il n'y a personne dans la chambre ?

— Personne. Nous sommes seuls. — D. Bosco le croyait, mais il n'en était pas ainsi. Derrière un rideau se tenait une personne qui n'avait pas eu le temps de se retirer et, ne voulant pas se faire voir,

elle ne remua pas ; et quarante ans plus tard elle racontait le fait sans indiquer le nom ni des personnes ni des lieux.

Le vieillard reprit : — Dis-moi, as-tu déjà passé l'examen pour confesser ?

— Je l'ai déjà passé, mais en de tels instants n'importe quel prêtre peut absoudre, même s'il n'a pas encore les pouvoirs de confesser.

— Ah Bosco ! j'ai à te faire une confidence ; prends pitié de moi, pardonne ma faiblesse, ne m'en veux pas... je dois te dévoiler un secret.

— Allez-y, parlez ; vous savez combien je vous aime.

— Eh bien : jeune garçon, j'eus le malheur de commettre un péché mortel et depuis ce moment-là j'en eus tant de honte que je n'osai jamais l'avouer en confession. Toutes mes communions, y compris la première, furent sacrilèges. Je craignais que le confesseur ne m'enlevât son estime.

— Et maintenant dans la dernière confession vous avez tout déclaré ?

— Je n'ai rien dit ! Aide-moi toi.

— Oui, volontiers, et ayez pleine confiance dans le Seigneur, qui est si bon et qui est mort pour vous.

Le vieillard se confessa, avec les sentiments de la plus profonde contrition. D. Bosco lui donna l'absolution. Dès qu'il eut reçu l'absolution, il leva les yeux au ciel, et souleva les bras en s'écriant : — Que soit bénie à tout jamais l'infinie miséricorde de Dieu ! — Cela dit, ses bras retombèrent sur le lit. Il avait rendu l'âme.

Le jour du 31 août 1844 une riche dame, épouse de l'Ambassadeur du Portugal, devait depuis Turin se rendre dans la ville de Chieri pour régler diverses choses. Etant une fervente catholique, elle désirait auparavant mettre en ordre les affaires de son âme. Le matin elle entra donc dans l'église St-François d'Assise. Elle ne connaissait pas D. Bosco, et D. Bosco non plus ne l'avait jamais rencontrée, et il ne pouvait pas la connaî-

tre pour ce qu'elle était, d'autant qu'elle était très modestement vêtue. Comme son confesseur habituel n'était pas là, la dame, qui avait vu près d'un confessionnal un jeune prêtre priant à genoux l'air très recueilli et pieux, se sentit poussée à se confesser à lui. D. Bosco l'entendit, puis lui prescrivit la pénitence qui consistait, semble-t-il, en une petite aumône à faire en des circonstances déterminées de la journée même.

— Père, je ne peux pas la faire, répondit la dame.

— Comment ? Vous ne pouvez pas la faire, alors que vous possédez tant de richesses ?

La dame resta abasourdie [cherchant à] comprendre comment D. Bosco avait connu sa position sociale : elle en était certaine, jamais elle n'avait pris d'attitude ni eu d'autre occasion pour se faire connaître de lui. Pour le moment elle répondait : — Père, je ne peux pas la faire cette pénitence, car aujourd'hui je dois m'absenter de Turin.

— Eh bien, alors faites-en une autre : en récitant trois fois *Angele Dei* [Ange de Dieu] priez votre Ange Gardien de vous assister, de vous préserver de tout mal, de manière à ne pas avoir à vous effrayer dans l'événement qui vous arrivera aujourd'hui.

La dame resta encore plus frappée par cette parole, accepta très volontiers la suggestion et, rentrée chez elle, récita la prière conjointement avec ses domestiques, remettant entre les mains de son Ange tutélaire l'heureuse issue du voyage. Elle monta en voiture avec sa fille et une femme de service et après un long bout de chemin, parcouru à toute allure, les chevaux tout à coup s'effarouchent, et puis s'élancent dans une course désordonnée. C'est en vain que le cocher serre sur lui les brides, mais ils ne sentent plus le mors. Tandis que les dames poussaient de grands cris et que s'était ouverte une portière de la voiture, les roues butent dans un tas de gravier, la voiture bascule, renverse tous ceux qui sont dedans, et se casse en mille morceaux

la portière déjà ouverte. Le cocher est projeté de son siège, les voyageuses sont dans le plus grand danger de rester écrasées, la dame a la tête et les mains qui traînent par terre, et les chevaux continuent à courir précipitamment. Tout cela arriva en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. La dame, n'espérant plus d'autre secours que celui de l'Ange Gardien, cria avec tout ce qu'elle avait de voix l'invocation : *Angele Dei, qui custos es mei etc.* [Ange de Dieu, toi qui es mon gardien etc.]. Cela fut suffisant pour la sauver. Soudain les chevaux énervés deviennent calmes et s'arrêtent. Le cocher qui s'est redressé indemne les rejoint, et des gens accourent pour relever ceux qui sont tombés. La dame qui, en même temps que sa fille, est sortie de la voiture sans savoir comment, demeure tranquille et sans une ombre de frayeur. Toutes les deux réajustent leur personne du mieux qu'elles peuvent. L'une regarde l'autre attentivement et elles voient avec stupéfaction qu'aucune n'a souffert le moindre mal. D'un seul cœur elles ne cessent alors de répéter ces mots : — Vivent Dieu et l'Ange Gardien qui nous a sauvés ! — La dame accompagnée de sa suite continue son chemin, tandis que le cocher redresse la voiture, et elle avait encore la force de faire plusieurs heures de route à pied et de se porter sans difficultés à sa maison de Chieri.

Il est inutile de dire quelle idée s'est alors forgée la bonne dame de ce jeune prêtre qui l'avait si opportunément exhortée à se recommander à l'Ange Gardien. Elle brûlait du désir de retourner vite à Turin et de savoir qui il était. Parvenue à St-François d'Assise, elle demanda à la sacristie qui, au moment de sa confession, recevait au confessionnal qu'elle indiquait. Ayant su que c'était D. Jean Bosco, elle alla le trouver en le remerciant du salutaire avertissement. A partir de ce moment-là elle en devint une admiratrice, et avec tous elle en répétait les mérites et les éloges. Et D. Bosco eut recours à elle, lorsqu'il fut question de venir en aide à D. Charles Palazzolo, qui se trouvait dans la gêne et désirait une vie toute donnée au ministère sacré et plus

conforme à son âge déjà mûr. Elle devint une dévouée bienfaitrice de l'Oratoire. Un cadeau de sa part consiste en la petite urne de cristal placée de nos jours encore, dans la chambre de D. Bosco, sur le coffret qui renferme, revêtue des ornements sacrés, la statuette en cire de St Philippe Néri, représentation du corps de ce Saint vénéré à Rome, à Sainte-Marie in Vallicella.

Toutes les circonstances de l'événement présenté ci-dessus nous furent rapportées par un écrit de cette bonne dame, par sa femme de service, madame Thérèse Martano de Chieri, et par Don Michel Rua.

CHAPITRE XIX

L' apostolat dans les prisons — Les premiers accueils — Les triomphes de la charité — Obstacles et dégoûts surmontés — Franche détermination — L' amitié avec les gardiens — Le bourreau et l' un de ses gamins — Conversions : fruits très consolants.

Evangéliser les prisonniers est une entreprise qu'il n'est pas facile de réussir et qui rencontre dans la pratique bien des difficultés, alors que ces lieux d'infortune et d'infortunés ont le plus besoin du ministère sacerdotal. Les prêtres cependant n'ont pas tous le courage de s'arrêter en ces pièces obscures, au milieu de ces verrous, de ces grosses grilles, et de ces gueules qui suscitent le dégoût et la peur rien qu'à les voir ; ils n'ont pas tous les qualités de prudence, d'abnégation, de piété, de présence d'esprit et de science totalement adaptée à cette sorte de gens. C'est pourquoi beaucoup, par ailleurs prêtres remplis de zèle, soit par manque de santé ou de temps, soit par défaut d'une volonté digne des héros ou d'une aptitude spéciale pour ce ministère, ou bien ne s'apprêtaient pas à la difficile entreprise, ou à la vue des nombreux obstacles bien vite se dégoûtaient et faisaient marche arrière. Qu'on ajoute que l'autorité judiciaire n'accordait pas toujours l'accès dans les prisons et que ce [droit d'entrée] il fallait l'obtenir comme une faveur. C'est pourquoi durant les années dont nous parlons, on peut

compter sur les doigts les apôtres des prisons à Turin. Tels étaient D. Mathis, Recteur de [l'Eglise de] la Miséricorde et Missionnaire connu à travers tout le Piémont, le Chan. Borsarelli, D. Cafasso, le Théol. Borel et notre D. Bosco, qui recouraient à toutes sortes d'astuces pour surmonter toutes les difficultés.

Comme nous l'affirmaient le Théol. Borel en personne, et plus tard Mgr Bertagna et Mgr Cagliero, D. Bosco se dépensa même beaucoup pour les pauvres prisonniers. Lorsqu'il en avait le temps, il passait des journées entières dans les prisons. A plusieurs reprises il y prêcha les retraites spirituelles. Chaque samedi il s'y rendait la besace remplie, soit de tabac, soit de petits pains, mais dans le but de soigner particulièrement la bienveillance des jeunes gens qui avaient eu le malheur d'être conduits là, de les assister, de s'en faire des amis et, de cette façon, de les inciter à venir à l'Oratoire, quand leur arriverait la chance de sortir du lieu de punition. Dans le même temps cependant il ne négligeait pas les adultes. L'un après l'autre il visitait les différents blocs. Les prisonniers n'étaient pas alors répartis par cellules, mais agglomérés en chambrées de vingt-cinq ou trente personnes, avec, et rien que cela, une paillasse qui leur servait de lit, de table et de siège. Là ensemble se trouvaient enfermés ceux qui pour la première fois avaient été appréhendés par la justice et les récidivistes ; ceux-ci enseignaient à ceux-là vols et infamies ; et au moyen de l'arrogance et de la moquerie ils détruisaient le bien que le remords ou la parole du prêtre avaient commencé à faire naître dans les cœurs, même dans celui des pervers à présent bloqués par la peur et par le respect humain. Les plus anciens, tout à fait effrontés, se glorifiaient des délits commis, et affichaient des prétentions de supériorité d'autant plus grandes que plus grandes étaient les condamnations à supporter. C'est pourquoi, en face de questions qui surgissaient, voulant toujours avoir, eux, le dernier mot, ils répondaient à ceux qui s'opposaient : — Vous voulez me l'apprendre à moi qui ai déjà été sous les verrous ! ?

Lorsqu'il paraissait pour la première fois en certains de ces antres, D. Bosco était parfois, par ceux qui ne le connaissaient pas encore, méprisé et insulté à travers d'atroces injures, des propos obscènes et méchants, et des allusions infamantes pour un prêtre. Ces pauvres gens que les passions faisaient enrager comme des bêtes n'auraient pas supporté d'avertissements et moins encore de reproches ; et pourtant D. Bosco dominait son ressentiment, répondant par le calme et par le sourire, y compris lorsqu'en retour de ses gentillesses elles-mêmes ces êtres servaient des grossièretés, des affronts et parfois des menaces. Ecoutant les conseils de sa fine prudence, et sachant que pour réussir il convient d'être discret, il se limitait au début à faire de brèves visites, leur parlait avec un respect plein d'affection, donnait aux plus adultes l'appellatif de Monsieur, faisait preuve pour eux d'une grande compassion et d'un vif désir de soulager leurs peines, provoquait leur hilarité par quelque blague et, puisque l'amour est issu de l'utile, il distribuait subsides et cadeaux. Et sa patience inaltérable les frappait et les apprivoisait.

La charité préparait ses triomphes. Beaucoup de ces malheureux n'avaient peut-être jamais entendu une parole sincère d'affection. Rejetés de la société, punis par la justice, trahis par les complices, humiliés devant le monde, dégradés à leurs propres yeux, privés de tout appui pour pouvoir se relever, furieux à cause de la privation de la liberté, ils vivaient de haine. Avec cette sorte d'individus les raisonnements ne sont pas valables ; ils répondent par un haussement d'épaules, par un juron, par un blasphème. Seul l'amour qui passe dans les actes et non par des mots, l'amour de sacrifice, l'amour sincère est de tous les langages le plus persuasif. Lorsqu'ils s'aperçoivent qu'aucun intérêt ne pousse le prêtre à se rendre au milieu d'eux, qu'il ne cherche pas autre chose que leur bien, qu'en disant les aimer il ne ment pas, ils s'émeuvent, un sentiment de reconnaissance pénètre dans leurs cœurs, ils se sentent aimés et accordent la familiarité désirée. — Quel intérêt,

pensent-ils, peut avoir ce prêtre à venir ici vers nous ? Il faut donc que soit divine la religion qui le guide, que soient vraies les doctrines qu'il nous enseigne !

" Cependant, ainsi continuait à nous raconter le Théologien Borel, il s'en fallait parfois, et combien, pour parvenir au point de leur adresser l'évangile du salut, en faisant taire leur muflerie grossière et goguenarde ! Leur abrutissement était tel que quelquefois les paroles elles-mêmes du prêtre devenaient occasion de scandale. Les termes conventionnels pour indiquer le vice et ses diverses sortes et manières sont si nombreux que celui qui n'est pas bien averti et ne possède pas une longue expérience court, à parler ou à prêcher dans de semblables lieux, le risque à tout instant de s'entendre interrompre par un magistral et grossier ricanement, si bien qu'il doit accomplir un effort indicible pour garder son sérieux et son calme et ne pas perdre le fil du raisonnement. Pourtant on a beau s'efforcer, on ne peut pas éviter tous les mots devenus équivoques à cause de la méchanceté humaine, puisque même à de nombreuses [expressions] parmi les plus saintes ces malheureux attribuent un sens pervers. Et c'est pourquoi s'il est nécessaire de les prononcer, il faut que d'abord le prédicateur, en interrompant la phrase par des digressions et avec de sévères avertissements, terrasse la méchanceté du vice et dise l'étymologie exacte du mot qu'il est sur le point de prononcer.

" De plus, ces êtres si rustres ne peuvent pas avoir tout d'un coup la force de s'élever jusqu'aux pensées du surnaturel. C'est pourquoi il convient souvent de commencer à les y faire monter par des marches plus basses : leur expliquer que les fautes occasionnent aussi des dommages temporels, qu'être vertueux conduit aussi à un grand tas d'avantages sur cette terre ".

Ainsi se comportait D. Bosco envers les prisonniers ; et souvent, après les avoir gagnés à sa cause et en avoir fait des amis, il leur demandait de faire pour lui, pour lui faire plaisir, ce qu'ils lui au-

raient refusé, s'il le leur avait simplement présenté comme un devoir à accomplir. Et ainsi, pour faire une chose agréable à D. Bosco, ils arrêtaient les propos obscènes, les jurons, les bagarres. Le détenu s'attendrissait à se voir aimé et estimé par un prêtre considéré comme saint. Et de cette manière D. Bosco les attirait à lui pour les conduire à Dieu, qu'il leur décrivait comme un père très affectueux, sans cesse à leurs côtés pour leur venir en aide, alors que tous ceux dont ils se croyaient aimés les avaient laissés à l'abandon ; et il acquérait un tel ascendant sur eux que, lorsqu'il paraissait, tous l'accueillaient avec joie et cordialité.

Alors D. Bosco, de sa parole persuasive, enseignait et expliquait à ces chers amis la doctrine chrétienne. Souvent il ravivait ses propos par des exemples charmants et simples, ou par de brillants apologues, ou par les paraboles du saint Evangile adaptées à leur intelligence et à leurs besoins spirituels. Il n'omettait pas d'exposer quelque fait prodigieux tiré de la Sainte Ecriture ou de l'Histoire de l'Eglise en guise de preuve de ce qu'il enseignait ; et par des récits plaisants il faisait de plus en plus désirer ses conférences. Par cette méthode les prisonniers apprenaient facilement, et plus encore n'oubliaient pas, les vérités et les préceptes du catéchisme, et dans leurs cœurs se transmettaient la conviction et la foi de leur tendre maître. Ainsi également les obstinés se sentaient vaincus, accueillaient les bonnes résolutions que leur inspirait la grâce divine et peu à peu se décidaient à faire une bonne confession.

Mais toute cette activité ingrate n'allait pas son train à la manière de celui qui, voulant parvenir à un but, continue à monter en gagnant du terrain. Tantôt elle restait entrecoupée et il fallait la reprendre ; tantôt tout partait en fumée et il fallait recommencer au début. L'arrivée supplémentaire toutes les semaines de nouveaux prisonniers rompus à mal faire, les mesures disciplinaires par lesquelles le Directeur était obligé de punir leurs

insubordinations, les bagarres et les haines allumées entre eux pour de futiles motifs, les sentences du tribunal plus lourdes qu'on ne le redoutait, dissipaient les espérances du bon prêtre qui néanmoins, avec une constance et un courage dignes d'un saint, recommençait ses efforts et les continuait imperturbable. Entre-temps il priait, se recommandait aux prières des nombreuses Institutions dans lesquelles il exerçait le ministère sacré, répétant cette expression qui lui était familière : " Je peux tout en Celui qui me rend fort (1) ".

En conséquence il ne se fatiguait pas de redoubler ses soins et ses visites et de répéter catéchismes et avertissements même lorsqu'ils ne voulaient pas l'écouter ou l'écoutaient avec indifférence. Mais D. Bosco ne voyait rien d'autre en eux qu'une âme précieuse, très belle, bien que souillée, dont le but est le ciel et qu'il devait sauver. En effet, comme l'affirme le Théol. Borel, il ne se plaignait jamais de tant de désagréments ainsi que de tant d'ingratitudes.

Avec ce regard, qui lui était propre, très perçant et je dirais presque spirituel, D. Bosco étudiait dans chaque individu les inclinations, les désirs, les luttes intérieures, et il trouvait à l'improviste ou avec suavité mettait à découvert dans leurs cœurs des germes de vertu étouffés par les épines des vices, de souvenirs de leur enfance innocente, d'amour pour le pays natal, d'oppression due à l'éloignement de la famille, de désolation pour l'honneur perdu, et ces germes il savait si bien les cultiver, au point de les contraindre finalement à s'agenouiller devant Dieu, résolus à changer leur vie. Quels récits lugubres et désolants n'aura-t-il pas entendu au cours de ces confidences, de ces épanchements, lorsque le prisonnier, la tête appuyée sur son épaule, lui découvrait avec l'abandon d'un fils les misères les plus cachées ! Et le pauvre homme, sur l'endroit même où les hommes le

---

(1) Ph 4,13.

condamnaient et le punissaient, obtenait miséricorde et pardon. Et D. Bosco lui parlait ensuite de l'amour infini que Dieu lui portait, mêlait ses propres larmes aux siennes et lui faisait accepter les châtiments de la justice humaine dans un esprit d'expiation chrétienne. C'est ainsi qu'il passait de nombreuses heures à confesser dans de grandes salles communes, humides, suintantes et malodorantes, au milieu du vacarme de ceux qui étaient mal disposés, et avec la douleur profonde inexprimable de ne pas pouvoir disposer à son goût de l'endroit et des personnes pour donner libre cours à son zèle. Il y a des choses qui humainement répugnent ; pourtant il n'y avait pas moyen d'y porter remède. Ici il fallait que le confesseur se choisît une place où serait moindre le dérangement. Il n'y avait pas de sièges, et le prêtre était obligé de s'asseoir sur une sordide paillasse et parfois même près d'un immonde récipient, dont il devait s'éloigner un peu dès qu'un prisonnier venait pour l'un de ses besoins. Quelle cochonnerie ! Et D. Bosco avec une patience héroïque surmontait toutes ces répugnances.

Toutefois à la bonté et à la patience il unissait aussi une franche détermination, si c'était nécessaire.

Un jour il entra à l'infirmerie, ayant été appelé par un voyou gravement malade qui voulait se confesser. Il s'assit près du lit et, tandis qu'il confessait, il vit à côté de l'oreiller un gros couteau oublié par un geôlier imprudent. D. Bosco le prit adroitement et le mit dans sa poche. Ayant terminé la confession, le prisonnier se tourne vers l'endroit où était le couteau. Il cherche à droite, il cherche à gauche, fouille sous l'oreiller, passe la main sous la paillasse... — Mais que cherchez-vous, bon jeune homme ? lui demande D. Bosco. C'est peut-être ceci que vous cherchez ? — Et il lui fit voir le couteau.

— Ah ! oui, oui, donnez-le-moi, donnez-le-moi.

— Oh non ; je ne vous le donne pas !

— Mais je le veux.

— Je ne vous le donne pas, mais vous devez me dire ce que vous vouliez en faire.

— Eh bien ; en homme d'honneur que je suis, je vous dirai : Depuis des mois je gémis dans cette prison sans être condamné ni libéré ; c'est pourquoi j'avais décidé de vous frapper pour avoir ainsi une raison d'être puni.

A ce qu'il sembla le malheureux parlait de la sorte pour plaisanter, mais D. Bosco savait qu'avec certaines gens on ne pouvait pas trop faire confiance. Néanmoins même avec ces personnes il se dépensait de manière à les entraîner aux pieds de J[ésus] C[hrist].

Mais tant d'avantages ne pouvaient être obtenus sans une grande et continuelle prudence. Il y avait les gardiens dont il était nécessaire d'avoir la bienveillance pour obtenir un libre accès et pour que de leur part ne fussent créés ni obstacles ni empêchements au bien que l'on désirait faire aux âmes. Soit en raison de leur métier, soit parce qu'ils sont non seulement tenus à l'écart, mais encore considérés pour bien peu, voire pris en horreur par la société civile, ces [gardiens] deviennent ombrageux, brusques et portés au dédain. Une légère infraction au règlement pénitentiaire de la part du prêtre, l'un de ses actes moins courtois qui pourrait être pris en mauvaise part, un mot de compassion pour les prisonniers mal compris pouvaient être la cause d'un rapport hostile à l'autorité, qui ne manquerait pas de lui interdire l'accès aux prisons. D. Bosco traitait donc les geôliers avec beaucoup de déférence et avec des expressions d'estime et d'amitié qui, en de nombreuses circonstances, étaient certainement le fruit d'une grande vertu. Sa paix pour dissimuler lorsque leurs manières étaient impolies, son esprit de charité pour intercéder en faveur de ceux qui étaient punis, sa générosité pour faire glisser dans leurs mains, en les accompagnant de manières affables, des pourboires non négligeables et d'autres cadeaux, lui avaient acquis un grand ascendant sur eux.

Rappelons un fait qui en vaut mille autres.

Un jour D. Bosco sortait du quartier où logeaient les prisonniers, seul, sans gardien pour le conduire à la porte : il se trompa d'escalier et entra dans une pièce qu'auparavant il n'avait jamais vue. Là il trouva un homme en compagnie de sa fille et de sa femme : à le voir entrer ils demeurèrent embarrassés, la parole coupée. Cet homme était le bourreau. D. Bosco se rendit compte de son erreur et des pièces dans lesquelles il se trouvait, et cordialement il souhaita à tous le bonjour. Ces personnes non habituées à recevoir des visites ni à être traitées avec respect répondirent à la salutation, et lui demandèrent ce qu'il désirait. D. Bosco, qui avait déjà trouvé son échappatoire, dit : — Eh bien, je me sens très fatigué et j'ai besoin d'une tasse de café ; auriez-vous la bonté de me la donner ? — Devant cette demande inattendue la famille, avec joie et empressement, s'écria d'une seule voix : — Oui, oui. — Et la fille courut la faire. Le bourreau émerveillé regardait D. Bosco avec une certaine émotion : — Mais, D. Bosco, vous savez chez qui vous êtes venu ?

— Pour sûr que je le sais, chez un brave homme.

— Mais comment avez-vous daigné venir chez le bourreau ?

— Je sais que vous êtes un bon chrétien (et c'était vrai, car tous les matins où il y avait une exécution capitale, il envoyait cinq francs à une église voisine, faisant célébrer la Messe pour celui qui allait mourir) et cela me suffit et je veux que nous soyons amis.

Ce pauvre homme, qui durant sa vie ne s'était jamais vu traiter avec autant de tendre affection par des personnes distinguées, était hors de lui et offrait à D. Bosco tout ce qu'il avait chez lui. D. Bosco s'assit, et vint le café avec une seule tasse.

— Apportez une autre tasse, dit D. Bosco, je veux que nous le prenions ensemble.

— Oh ça non, répondit le bourreau, c'est trop d'honneur ! que je prenne le café en votre compagnie ?

Mais la seconde tasse avait été apportée et D. Bosco, l'ayant remplie, la présenta au bourreau, qui put à peine avaler ce breuvage, car des sentiments nouveaux et jamais éprouvés lui rendait laborieuse la respiration.

D. Bosco, ayant pris le café, demeura encore un peu et partit ensuite le laissant, lui et sa famille, dans l'enchantement de cette visite insolite.

La nouvelle de semblables gentillesses courait sans tarder parmi les gardiens qui proclamaient que D. Bosco était un brave homme, voire un saint prêtre, et ils étaient disposés à lui rendre, chaque fois qu'il le leur demanderait, un service pour l'avantage spirituel ou corporel de ses chers détenus. Ils l'informaient de l'arrivée de nouveaux prisonniers ainsi que des dispositions ou des penchants de ces derniers ; ils faisaient preuve de tolérance envers lui si le temps fixé pour son séjour en ce lieu était écoulé ; ils l'avertissaient aussitôt s'il y avait à l'infirmerie un malade dont l'état s'était aggravé. Et c'était également la raison pour laquelle, lorsque survinrent plus tard des ordres vexatoires contre la présence fréquente de D. Bosco dans les prisons, il eut quand même toujours un libre accès, quoique prudemment circonspect, jusqu'en 1870.

D. Bosco se servait en outre de son ascendant pour amener les gardiens eux-mêmes à mettre en ordre avec Dieu les comptes de leur conscience. Il leur disait : — Vous qui êtes les exécutants de la justice humaine, prenez garde de tomber entre les mains de la justice divine. — Et ses paroles étaient toujours prises en bonne part. Les gardiens allaient souvent lui rendre visite à l'Oratoire et se confesser. Le bourreau lui-même vint fréquemment pendant plusieurs années aux cérémonies dans l'église de Valdocco mais, ayant été reconnu par les jeunes gens qui manifestaient un grand dégoût envers sa personne, il cessa ses visites vers 1870. Cependant c'est du côté de Valdocco qu'au cours de ses promenades il dirigeait ses pas, s'arrêtant sur les

avenues à regarder ces toits et cette coupole qui lui rappelaient un homme, peut-être le seul au monde à lui avoir professé de l'estime et une affection sincère.

De plus son fils fréquenta l'Oratoire. Il était très bon et se confessait à D. Bosco, pour lequel il nourrissait un grand amour. Il voulait entrer dans la carrière ecclésiastique ; mais venant à savoir qu'en raison de la profession de son père lui était fermé le chemin vers le sanctuaire, il en éprouva tant de peine qu'il en tomba malade et, sa santé dépérissant rapidement, il mourut de consomption assisté par D. Bosco.

Donc, bien vu par les gardiens et aimé par les détenus, D. Bosco allait également prêcher dans les prisons du Sénat, à la Générale et dans les Prisons Correctionnelles. D'ordinaire il prêchait le jeudi et disait ensuite aux détenus : — Je reviendrai vous faire une visite samedi, mais je veux que vous me prépariez un beau cadeau.

— Et que voulez-vous de nous ?

— Quelque chose de très gros, de monumental ; autrement il est inutile que je vienne : des misères de rien je ne sais que faire.

— Eh bien ! dites et nous sommes prêts.

— Que chacun en particulier me donne sa part. Mais des gros paquets, des gros paquets.

Ils comprenaient qu'il s'agissait de se confesser et se mettaient à rire.

— Eh bien je viendrai moi qui les tiens plus gros que tout le monde, commençait l'un.

— Il y a celui-là, continuait un autre en indiquant un compagnon, qui a fait plus monumental que toi.

Et un troisième au second : — Oh pour cela tu es un spécimen, toi qui rends des points à nous tous.

— Oui, venez, criaient-ils en chœur, et il y aura de belles histoires à raconter et à entendre.

— Et voilà qui me plaît, concluait D. Bosco. Que cela vaille la peine de se mettre au confessionnal.

— Oh ne craignez pas, s'écriaient les prisonniers en se rapprochant de plus en plus de lui ; nous viendrons, nous viendrons.

— Moi, il y a dix, moi vingt, moi trente ans que je ne me suis pas confessé ! — Et tous riaient et avec eux riait D. Bosco, et ils se séparaient en promettant de se revoir le samedi.

Le samedi D. Bosco se rendait aux prisons. Les prisonniers, qui voulaient se confesser, étaient à genoux en file. Parfois à ce moment-là se produisaient des scènes singulières à propos de la priorité pour avoir une place : — C'est une injustice, disait quelqu'un à un autre qui était dans les premiers, lève-toi d'ici. A le droit d'aller en premier celui qui est là-bas le dernier de la file. Il n'y a que six ans que tu t'es confessé, tandis que celui-là cela fait déjà quatorze ans qu'il ne fréquente pas les Sacrements !

— Mais j'ai un paquet gros comme le monde ! comprends-tu ! et j'ai le droit d'être préféré !

— Et moi qui en ai un encore plus gros, je n'ai pas autant de prétentions que toi. Donc cède la place.

— Oh ça, par exemple ! Veux-tu parier que pour les canailleries je te surpasse de beaucoup ?

L'arrivée de D. Bosco faisait cesser ces dialogues étranges ; commençaient les confessions. D. Bosco tenait pour règle que, pour confesser les rustres et les enfants, il fallait les faire parler, eux, à l'aide d'interrogations opportunes, car autrement presque aussitôt ils se dispersent. Dans cet exercice il avait appris à conduire les confessions de sorte qu'elles étaient très courtes. Les détenus s'en trouvaient donc contents, satisfaits, et ils allaient volontiers se confesser à lui.

Parfois cependant après une semaine d'instruction, alors qu'ils avaient promis de se confesser à la veille du Dimanche, à cause du respect humain ou d'une ruse du démon, une fois D. Bosco arrivé,

aucun ne se déplaçait pour aller vers lui. La charité cependant finissait toujours par triompher. Et un premier qui capitulait, se sentant heureux après la confession, invitait les copains à l'imiter.

Ce travail apostolique produisit des conversions, fruits très consolants. Même les plus récalcitrants finissaient par s'attacher sincèrement à lui, et leur affection ils la manifestaient par le fait de lui faire une visite dès qu'ils sortaient de prison.

De plus quand il savait que l'un avait purgé sa peine, il se décarcassait pour lui trouver un emploi chez un honnête patron, notamment s'il était jeune et dépourvu de moyens de subsistance : et par la suite il s'inquiétait de sa conduite morale et s'ingéniait de mille façons pour qu'il ne fît pas de rechute et que dans l'honneur il sauvât également son âme. Plusieurs, une fois libérés, parvinrent, en menant avec son aide une vie réglée, jusqu'à obtenir une situation honorable dans la société. A Turin, il y avait encore, naguère, beaucoup de ces anciens prisonniers, devenus grâce au zèle de D. Bosco d'excellents pères de famille et de bons chrétiens. Beaucoup se souvenaient du bon prêtre et venaient à l'Oratoire restant toujours en relation amicale avec lui.

Il arriva également plusieurs fois qu'après des années et des années certains de ceux qui avaient purgé leur peine se sentaient, dans le souvenir de D. Bosco et de ses manières affables, poussés à retourner vers Dieu ; par suite, venant à l'Oratoire depuis leurs villages, ils se présentaient à D. Bosco en disant : — Je suis le type que vous avez confessé dans les prisons : vous vous souvenez encore de moi ? Depuis ce moment-là je ne me suis plus confessé. A présent cependant je viens vers vous, pour que vous mettiez en ordre ma conscience, dans mon désir justement de devenir bon. — De cela furent témoins D. Rua Michel, M. Jean Tamietti, M. Tomatis Joseph, Buzzetti Joseph et d'autres.

CHAPITRE XX

Déférence de Mgr Fransoni à l'égard des propositions de D. Bosco — Une importante conversion — Philanthropie remplie d'embûches — Les Ecoles maternelles — Début des rapports de D. Bosco avec les Evêques et avec la haute société piémontaise.

Don Bosco grâce à son inépuisable activité passait des prisons aux Institutions, de celles-ci à l'Oratoire ainsi qu'aux prédications et aux confessions dans les églises publiques. Comme il n'entreprenait rien sans en informer oralement ou par écrit Mgr Fransoni, il lui rendait souvent visite en son palais, et il était par lui toujours bien accueilli et fêté. Dans chaque difficulté qu'il rencontrait au cours de ses missions variées, dans chaque décision d'importance qu'il devait prendre, il lui demandait des règles sur la manière de se comporter ; puis scrupuleusement il s'en tenait à ses ordres ou conseils. Bien des années après nous entendîmes encore D. Bosco parler de temps en temps avec révérence et amour de ses liens intimes avec l'Archevêque ; et de cela nous pûmes déduire de quelle bienveillance il faisait l'objet. Egalement ses respectueuses informations, lorsqu'il était interrogé au sujet d'affaires regardant le diocèse, étaient bien accueillies par l'Archevêque.

Il n'était pas le dernier de ses soucis, celui du Catéchisme, petit ouvrage qu'il préférait parmi les volumes les plus précieux. Pendant qu'il expliquait aux jeunes il avait noté dans le *Résumé de la*

Doctrine Chrétienne à l'usage de l'Archidiocèse de Turin, quelques phrases qu'il jugeait inexactes. Il étudia, fit diverses corrections et alla voir Mgr Fransoni, lui présentant ses idées. Certains mots du livret ne lui semblaient pas en accord avec le texte hébreu et le texte grec. Par ex[emple] le IXème commandement de la loi de Dieu est ainsi exprimé dans le Résumé : *Ne pas désirer la femme d'autrui*. D. Bosco proposait qu'on changeât cette phrase en la suivante, plus exacte, plus délicate, plus générale, conforme au texte : *Ne pas désirer la personne d'autrui*. L'Archevêque trouva justes les remarques, loua les intentions de D. Bosco, mais ne voulut pas prendre la liberté de changer quelque chose dans le Catéchisme du diocèse. Il renvoya D. Bosco vers le Chan. Ravina Philippe Vicaire Général, pour qu'il examinât la question et donnât son avis. Ainsi fut fait ; mais le Chanoine Zapatta et d'autres du Chapitre Métropolitain qu'il avait consultés conclurent, après audition et discussion, que rien ne devait changer. Plus tard, lorsqu'il devint Archevêque à Turin, le Chanoine Gastaldi Laurent, qui connaissait ces idées de Don Bosco, accepta et fit placer dans le Résumé de la Doctrine Chrétienne, sinon toutes, [du moins] plusieurs de ces modifications.

En plus de cela en fréquentant le palais archiépiscopal D. Bosco prenait une part active aux joies et aux douleurs de son Supérieur Ecclésiastique. Et, en cette année-là, lui fut de grande consolation l'entrée dans l'Eglise Catholique d'une demoiselle protestante, en raison de la conversion pour elle-même comme aussi pour les circonstances qui l'accompagnèrent. Plusieurs fois il nous raconta ce triomphe, et d'autres semblables, de la grâce du Seigneur. A cette époque le Roi et l'Archevêque étaient encore en parfaite harmonie. Le fait se produisait au mois de juin.

Une fille du ministre du Roi de Hollande auprès de la Cour de Savoie, contrariée par ses parents dans sa volonté d'abjurer le protestantisme et d'embrasser la religion catholique,

s'enfuyait de la maison paternelle et se réfugiait au couvent des Chanoinesses de Saint-Jean de Latran, où l'exemption de l'endroit la sauverait de toute contrainte. Le père, épaulé par les Ministres de Prusse et d'Angleterre, voulait à tout prix que sa fille retournât dans sa famille. Mgr Fransoni répondait : — Le droit naturel d'embrasser la vraie religion est supérieur à celui de l'autorité paternelle ; la jeune fille a toute liberté de sortir de cet asile qu'elle s'est librement choisi ; il accordait toutefois au père, ou à une personne mandatée par lui, d'aller interroger la demoiselle afin de s'assurer que sa décision n'était pas changée ; mais que jamais il ne lui ferait l'injure de permettre qu'elle fût expulsée. — C'étaient les mêmes raisons qu'exposait La Margherita au nom du Roi, ajoutant : — Le couvent est protégé par l'exemption ecclésiastique : elle constitue un droit supérieur aux privilèges diplomatiques ; et l'on ne peut faire violence à la volonté de cette enfant puisqu'elle est une étrangère. — En vain le corps diplomatique chercha à faire opposition ; et la demoiselle abjura entre les mains de Monseigneur l'Archevêque les erreurs de Luther et de Calvin, se réconciliant peu après avec ses parents et persévérant, pleine de ferveur, dans la religion catholique. C'est ainsi qu'en ce temps-là on comprenait la liberté de conscience : le faible trouvait appui et défense contre l'injuste arrogance du fort.

D'autre part, entrecroisées avec les joies, ne manquaient pas les causes d'anxiété et de crainte. Mgr Fransoni et D. Bosco avaient prévu et signalé où voulait aborder le mouvement sectaire et ils voyaient comment, dans le clergé, beaucoup, rendus aveugles par les écrits de Gioberti, se disposaient inconsciemment à appuyer le mouvement révolutionnaire. Astucieuse était la manœuvre. Les séditieux de 1821 et de 1831 et les amis de la Jeune Italie avaient cherché de façon efficace à se réconcilier les esprits et à gagner du crédit en introduisant et en développant des œuvres et des

institutions aptes à favoriser l'éducation populaire, la littérature, la science, le commerce et la construction des chemins de fer. Leur tenaient à cœur de façon spéciale les écoles de méthode [voir p. 209], les cours du soir et les cours du dimanche, les hospices d'indigents. C'étaient là toutes choses substantiellement bonnes qui devaient rencontrer l'approbation des honnêtes gens sans éveiller les soupçons. Mais un œil quelque peu averti découvrait très bien de ce qu'elles étaient, des œuvres de philantropie et non de charité, qui, en améliorant l'homme pour l'homme, étaient utiles et honnêtes, mais non selon l'esprit de l'Evangile, qui enseigne que seul celui qui fait du bien au pauvre pour Jésus Christ aura pour récompense éternelle Jésus Christ lui-même. Et cette exclusion de l'esprit chrétien, de la part de ces gens, devait mettre sur leurs gardes les prudents et leur faire connaître comment ces œuvres servaient à un prosélytisme hétérodoxe et comment, leurs auteurs se retranchant derrière le bien du peuple pour se dissimuler, elles tramaient contre la religion et l'état.

Ainsi dans un but sectaire on avait introduit en Toscane les Ecoles maternelles, et à Pise les encourageait la protestante Mathilde Calandrini, qui accomplissait systématiquement dans la salle de classe les cérémonies du culte évangélique. Autour d'elle se rassemblaient des hérétiques, des incrédules, des soi-disant philosophes indifférents en matière de religion, pour l'aider, disaient-ils, dans l'éducation du peuple. Laurent Valerio avec d'autres, parmi lesquels l'Abbé Ferrante Aporti, donnaient de l'extension à cette institution. Aporti était considéré comme l'introducteur en Italie des Ecoles maternelles, selon les plans du protestant écossais Owen, chef d'une secte saint-simonienne. Lui, il avait érigé sa première Maternelle à Crémone en 1830 et en même temps il enseignait selon une de ses méthodes comment faire cours dans les classes primaires (1).

---

(1) MONTANELLI : *Memorie sull'Italia e specialmente sulla Toscana* etc.

Bien qu'il existât déjà à Turin depuis 1825 une florissante école maternelle vraiment catholique, fondée par le Marquis Barolo, contre laquelle les sectes firent ensuite une âpre guerre, néanmoins les libéraux voulaient qu'on introduisît celles du nouveau système ; et ils soutenaient la création d'une chaire capable de former les maîtres dans l'art pédagogique. Mgr Denis Pasio, Evêque d'Alexandrie et Président de l'Office* Public de la Réforme se laissa abuser par ces Messieurs et servit par inadvertance les sombres desseins de la secte, qui travaillait à placer le germe d'un enseignement perfide. Mgr Pasio écrivit à Milan pour demander au Consul sarde un Professeur d'éminente habileté, et le Gouverneur Général de Lombardie, interpellé, proposa l'Abbé Aporti, dont il faisait les plus grands éloges, et Monseigneur conseilla à Charles-Albert de le faire venir à Turin. Le Roi avait informé de ces projets Mgr Fransoni, qui était contraire aux desseins de Mgr Pasio. En effet, le Saint Père Grégoire XVI avait en 1839, dans une circulaire aux Evêques des Etats Pontificaux, fait interdire les Ecoles maternelles parce qu'elles étaient de l'espèce encouragée par Aporti lui-même.

S'approchait donc l'heure des premiers signes suscités par les partisans de l'erreur contre l'Eglise. Or pour continuer sa mission D. Bosco avait besoin de se mettre en relation avec les Prélats de la Sainte Eglise, avec les personnes les plus nobles, les plus religieuses de la ville et du Royaume, appartenant au Clergé séculier, aux Ordres religieux, à la Magistrature, et aussi au Conseil du Souverain. Ils devaient être ses plus insignes bienfaiteurs, ses conseillers et ses soutiens vigilants. Et la Divine Providence opérait ce rapprochement qui, sans les circonstances préparées par elle, ne serait ni aussi facile ni aussi rapide.

Fréquentant l'Archevêché, D. Bosco rencontrait souvent

---

* Chargé de l'enseignement en Piémont = Ministère de l'Instruction Publique.

les Evêques qui venaient pour se mettre d'accord avec le Métropolitain, et de même avec les Prélats d'autres Provinces Ecclésiastiques du Royaume, qui fréquemment arrivaient à Turin dans le but aussi de se rendre à la Cour. Je crois qu'en ces occasions il a fait connaissance avec de nombreux personnages vénérables. En effet, dès le début de sa carrière sacerdotale, nous le voyons traiter, je dirais presque à égalité, restant sauf le respect dû au caractère épiscopal, avec Mgr Philippe Artico, Evêque d'Asti, avec Mgr Modeste Contratto, Capucin, Evêque d'Acqui, avec Mgr Jean-Pierre Losana de Biella ; il est familier avec les évêques Mgr Clément Manzini, de Cuneo, Carme déchaussé, Mgr Louis Moreno, d'Ivrea, Mgr Alexandre-Vincent-Louis d'Angennes, de Verceil, Mgr Jacques-Philippe Gentile, de Novare ; il est ami intime du Dominicain Mgr Jean-Thomas Ghilardi, évêque de Mondovi, qui jouissait d'un grand crédit à la Cour et [se montrait] très zélé pour encourager la piété et se battre pour les droits de l'Eglise. A ceux-là et à d'autres il faut ajouter le nouveau Vicaire Apostolique* auprès de la Cour de Savoie, Mgr Antoine Antonucci, Archevêque de Tarse. C'est ainsi que depuis ces premières années jusqu'à ses derniers jours D. Bosco eut la chance de pouvoir suivre le conseil de l'Ecclésiastique : " Tiens-toi dans l'assemblée des vieillards et joins-toi de tout cœur à leur sagesse, afin que tu puisses entendre tout ce qui sera dit sur Dieu, et que les maximes dignes de louange ne t'échappent pas (1) ".

Mais, si l'Evêché était lui-même le rendez-vous de l'élite de la société piémontaise, le Convitto St-François d'Assise l'était tout autant. Venaient consulter D. Guala un bon nombre d'Evêques et de prélats inférieurs. Etaient ses pénitents Jean-Antoine Oddone, élu en 1845 Evêque de Suse, et Louis [fils] des Comtes de Calabiana,

---

(1) Si 6,34-35 [D'après la Vulgate].

* Vicaire Apostolique dans le sens, ici, de Nonce.

consacré en 1847 pour diriger le Diocèse de Casale ; le Chevalier Vasco, le Chev. Gonella, le Comte de Collegno, Silvio Pellico, la Marquise de Ruffia, la Marquise Falletti de Barolo, qui dépendait de lui dans la fondation de ses œuvres de charité, et beaucoup d'autres parmi les principaux personnages de Turin. Il était en étroite relation avec les Pères de la Compagnie de Jésus, avec le Père Bresciani*, tandis que les Pères Francis, Merlin et Félix* venaient prêcher à St-François d'Assise. S'entretenaient souvent avec lui et causaient un bon moment le Comte Avogadro de la Motta, le Comte Clément Solaro de la Margherita. Même le Comte Barbaroux était venu le consulter pour la rédaction du Code Albertin.

Outre un grand nombre de gens du peuple, demandaient la direction spirituelle de D. Cafasso quelques Evêques et beaucoup de curés, de prêtres, d'avocats, de militaires, de médecins et de commerçants. Se confessaient à lui chaque semaine presque tous les Chanoines de la Cathédrale, ainsi que de nombreux nobles parmi lesquels Sambuy, Cays, La Margherita, et diverses dames parmi les plus importantes de la ville. Avait placé en lui toute sa confiance la Duchesse de Montmorency, qui se remettait en tout à lui non seulement pour les choses de son âme, mais aussi dans la direction de ses affaires privées et plus tard pour les généreux dons qu'elle faisait par ses mains à l'Oratoire St-François de Sales.

Ces illustres personnages, nous les verrons, dès le début des Oratoires, s'en déclarer amis en toutes les manières qu'il leur était possible ; et donc, avec de nombreuses autres personnes très connues, être témoins des merveilles d'une grande partie de la vie de D. Bosco. Auprès d'eux D. Bosco ne tarda pas à être en grande vénération, et ils le regardaient comme un homme tout du Seigneur. Voilà un jugement que nous avons entendu de leur bouche même.

---

* Le premier " e Felice " qui suit " Bresciani " semble un ajout : il est omis.

CHAPITRE XXI

La presse et l' école — D. Bosco écrivain — Le premier contrôleur de ses œuvres — Une relique du Séminariste Comollo — D. Bosco pérennise la mémoire de son condisciple dans une Biographie *— Il écrit la brochure :* Chapelet des sept douleurs de Marie.

L'opinion publique, sous l'inspiration de la nécessité des temps, sous la poussée d'agents secrets, avec l'appui des dispositions des lois civiles, proclamait qu'on devait étendre, le plus largement qu'il était possible, l'instruction populaire. C'est pourquoi D. Bosco avait immédiatement pressenti que l'école et la presse, choses excellentes en soi orientées vers le bien, deviendraient inévitablement les moyens les plus puissants dont tirerait avantage le démon pour semer le mal et l'erreur au milieu des foules. La France en donnait un pitoyable exemple. — Il faut donc, affirmait et répétait D. Bosco, prévenir le danger autant que nous le pouvons. Préparons-nous afin d'opposer à l'école et à la presse mauvaises, l'école et la presse bonnes. — Telle fut sa résolution, et l'engagement constant de toute sa vie fut d'éduquer la jeunesse et le peuple, au moyen de bons enseignements et de bons livres. Et il commença à s'accrocher à la plume pour fournir des publications. Dans ce but il enlevait beaucoup d'heures de la nuit à son repos, et le jour

il occupait tous les instants que la sollicitude pour ses jeunes, le ministère sacerdotal et l'étude de la théologie morale lui laissaient libres.

Le bureau de sa chambrette était encombré de cahiers et de feuillets, bourrés de notes, qu'il recueillait avec diligence, sur des sujets qui traitaient de la défense de la religion, de l'Eglise Catholique, de la Papauté ; de faits édifiants, de pratiques de piété, de thèmes sacrés et profanes pour l'instruction scolaire. Avec tout cela il préparait la matière pour les nombreux livres qu'il projetait et dont l'opportunité et l'excellence seraient prouvées par les multiples éditions et par les jugements favorables publiés par des personnages de grande réputation.

Toutefois, bien que D. Bosco sentît en lui la grâce et la puissance de cette mission, il ne posa jamais à l'écrivain et ne manifesta à ce titre aucun sentiment de vanité. Il n'avait et n'eut jamais d'autre objectif que la gloire de Dieu et le salut des âmes et, se méfiant de lui-même, il ne publia jamais une œuvre sans la soumettre à la révision Ecclésiastique, dans l'obéissance totale aux lois de l'Eglise.

En même temps, dans son humilité, au lieu d'aspirer à s'attirer la réputation d'un écrivain de talent et d'élégance, pourvu comme il l'était d'études sérieuses, il s'appliqua d'une manière spéciale à toujours faire preuve de grande simplicité de style pour écrire ses livres. Il avait hâte avant tout de faire bien comprendre, même aux ouvriers les plus rustres et aux pauvres femmes du bas peuple, les vérités de notre sainte Religion, poussant leurs cœurs vers Dieu. Pour atteindre ce but, ayant écrit quelques pages, avant de les publier, il avait l'habitude de les lire à des personnes peu instruites, se faisant dire ensuite si elles les avaient comprises. Si elles répondaient négativement pour telle ou telle phrase, pour tel ou tel mot, ou pour des idées trop recherchées ou difficiles, il retouchait, corrigeait, modifiait, refaisait les périodes entières une fois, plusieurs fois jusqu'au

moment où il était persuadé qu'elles comprenaient tout. Ainsi il put connaître la voie à suivre pour se faire comprendre des personnes sans instruction, même lors des sermons. C'est pourquoi, tandis qu'il se proposait d'éviter le style ampoulé et trop élégant, il ne négligeait pas dans le même temps de joindre la pureté et la précision de la langue à l'onction et à la clarté, afin de rendre ses œuvres agréables et très fructueuses aux personnes de tout rang. Pour cette raison elles étaient lues avec grande avidité par les jeunes et les gens du peuple. Le premier correcteur de ses livres, racontait D. Ange Savio, fut le concierge du Convitto Ecclesiastico.

Et à présent commençons à nous représenter D. Bosco quand il prend la plume pour ne plus la déposer. Il avait toujours devant les yeux de l'esprit la chère figure de Louis Comollo. Il avait encore à l'oreille le son de ses paroles d'une des nuits de délire qui précédèrent sa mort, au cours de laquelle il avait crié contre les ennemis de son âme : " Avec votre aide puissante, ô Marie, j'ai remporté la palme sur tous mes ennemis !... Oui, vous êtes les vaincus... je suis le vainqueur ! C'est à Elle qu'est la victoire !... " paroles qu'il nota dans ses manuscrits et qu'il répéta tant de fois dans ses sermons.

En plus de plusieurs grâces obtenues de Dieu, disait-on, par l'intercession du saint jeune homme, un fait singulier, demeuré secret et confié par D. Bosco dans ses derniers jours à l'un de ses familiers, l'avait grandement impressionné.

Quatre ans environ s'étant écoulés depuis la mort de Comollo, quelques-uns de ses compagnons de séminaire, avides de faire la reconnaissancede son cadavre, à l'insu des supérieurs du Séminaire, se mirent d'accord en grand secret pour ouvrir la tombe. Ayant déplacé une dalle de pierre, ils descendirent dans le souterrain, allumèrent quelques torches, et voici qu'apparaît le cercueil à la surface du sol du côté gauche sous le maître-autel. Ils l'ouvrirent, et le corps du jeune homme mort apparut intact, les traits inaltérés. Très grande

fut leur émotion et très grand leur émerveillement devant ce spectacle. De sa soutane on fit des lambeaux, qui furent considérés comme des reliques ; un détail cependant fut inexcusable, à savoir que quelqu'un lui emporta un doigt. Cela fait, ayant refermé le cercueil, ils sortirent inaperçus, et remirent la pierre en place, enlevant toute trace de cette exploration. Quelques jours plus tard l'un de ces compagnons vint rendre visite à D. Bosco et lui dit d'un air mystérieux : — Je dois te mettre au courant d'une affaire de la plus haute importance. Me promets-tu le secret ?

— Je le promets, pourvu qu'il ne comporte aucune offense de Dieu ni aucun dommage pour le prochain.

— Sois tranquille : il s'agit seulement d'une chose où malheur à nous si on venait à l'apprendre. — Puis il raconta ce qui était arrivé et sortit d'un paquet le doigt qu'il avait arraché, et il ajouta : — Cette relique je l'ai prise pour toi ! — D. Bosco ne pouvait en croire ses yeux, car la chair était souple et colorée comme celle d'une personne vivante. Après avoir quelque peu réfléchi, il blâma le fait, parce que non autorisé par l'approbation nécessaire des supérieurs : il ne voulut pas retenir ce cadeau, insista pour qu'il fût de nouveau enseveli dans la terre sacrée, et fit aussi comprendre les peines que les lois civiles prescrivaient contre ceux qui violent les tombes. S'étant laissé dominer par le dégoût, il n'y pensa plus avant, car autrement on aurait pu en temps opportun vérifier l'exactitude de cette déposition. Plus de cinquante ans après, en raison de différents travaux, lors de visites à ce souterrain, on ne retrouva que le squelette dépouillé du saint séminariste.

La vénération et la très haute estime pour Comollo avaient alors provoqué cette imprudence, et D. Bosco, également pour acquiescer aux désirs de ses compagnons, voulut en pérenniser la mémoire, en donnant ainsi un modèle à la jeunesse et spécialement à celle qui dans les séminaires aspire au sacerdoce. La vie de

Louis Comollo fut son premier ouvrage et il l'écrivit alors qu'il demeurait encore au séminaire ; et, quand il l'eut fini, il le présenta à ses supérieurs, afin qu'ils pussent l'examiner et donner leur jugement.

En décrivant le rêve effrayant que fit Comollo peu de temps avant de mourir, il avait noté, avec l'intention de conserver des souvenirs à ne pas publier, les noms de diverses personnes : l'ami lui avait confié qu'il les avait vues tomber ou se trouver déjà en enfer. C'était comme un argument pour la véracité de ce récit. Il s'agissait de personnages distingués, respectés et ayant la réputation d'être vertueux, si bien que les supérieurs, qui avaient quelque connaissance de la misère de ces êtres, restèrent pleinement saisis d'horreur à la suite d'une telle révélation. Quelques-uns étaient morts, d'autres encore vivants. Naturellement on voulut que ces noms fussent effacés, et ensuite pleinement approuvé cet écrit fut remis à l'imprimerie en 1844. Cette première édition est anonyme et porte le titre : *Aperçus historiques sur la vie de Louis Comollo, mort au Séminaire de Chieri, admiré de tous pour ses vertus particulières, écrits par l'un de ses Collègues* (1). La préface suivante précédait le récit :

" A Messieurs les Séminaristes de Chieri.

" L'exemple des actions vertueuses vaut bien plus que n'importe quel discours élégant : ainsi il ne sera donc pas hors de raison qu'on vous présente un aperçu historique sur la vie de celui qui, ayant vécu où vous vivez, dans le même endroit et sous la même discipline, peut vous servir de véritable modèle, pour que vous puissiez vous rendre dignes du but sublime, auquel vous aspirez, et devenir ensuite un jour d'excellents lévites dans la vigne du Seigneur.

---

(1) Turin : par l'Imprimerie Speirani et Ferrero, près de l'Eglise St-Roch, 1844, 82 p..

" Il est vrai qu'à cet écrit manquent deux choses très importantes, à savoir un style soigné, une tournure élégante : c'est pourquoi j'ai différé jusqu'à présent, afin qu'une plume meilleure que la mienne voulût bien assumer une telle charge. Mais, voyant que je retardais en vain, je me suis déterminé à le faire moi-même de la meilleure façon que je pouvais, poussé par les instances répétées que me faisaient plusieurs de mes collègues, ainsi que d'autres personnes importantes ; et persuadé que la tendresse, dont à l'égard de votre très digne compagnon vous faites montre, et votre piété distinguée sauront pardonner, voire remplaceront la petitesse de mon talent.

" Donc, quoique je ne puisse vous allécher par la beauté du discours, je trouve grande consolation à pouvoir vous affirmer en toute sincérité que j'écris des choses vraies, que j'ai toutes moi-même vues, ou entendues, ou apprises de personnes dignes de foi, ce dont vous pourrez juger vous aussi qui, pour une part, en fûtes même des témoins oculaires.

" Et si en parcourant cet écrit vous vous sentez encouragés à mettre en pratique l'une des vertus mentionnées, rendez-en gloire à Dieu, à qui uniquement, tout en le priant de vous être toujours propice, je dédie mon travail ".

Et non moins affectueusement il conclut son récit : nous voudrions qu'il fût lu et médité chaque année non seulement par les jeunes gens, mais aussi par les jeunes abbés.

" Une maladie et une mort accompagnées par des exemples et des sentiments de vertu et de piété en si grande quantité réveillèrent aussi chez de nombreux Séminaristes le désir de vouloir l'imiter. C'est pourquoi beaucoup s'appliquèrent à suivre les avis et les conseils qu'il leur avait donnés tandis qu'il vivait encore, et d'autres à imiter ses exemples et ses vertus de sorte qu'on vit certains Séminaristes, qui auparavant ne donnaient pas grande preuve de vocation à l'état auquel ils disaient aspirer, devenir après la mort de Comollo, avec les plus fermes résolutions, des modèles de vertu.

" Ce fut justement à la mort de Comollo, dit l'un de ses compagnons, que je me suis résolu à mener une vie de bon Séminariste pour devenir un saint Ecclésiastique et, bien que cette décision ait été jusqu'à présent inefficace, néanmoins je ne m'arrête pas, au contraire je veux redoubler mon engagement chaque jour davantage.

" Et ce ne furent pas là seulement des décisions de premier mouvement, mais elle continue encore aujourd'hui à se faire sentir la bonne odeur des vertus de Comollo. C'est ainsi que le Supérieur du Séminaire voulut me dire que — le changement de moralité qui s'est produit chez nos Séminaristes à la mort de Comollo continue à être toujours permanent. —

" Il serait ici opportun d'observer que tout cela se produisit principalement à la suite de deux apparitions de Comollo advenues après sa mort ; l'une d'entre elles est attestée par une chambrée entière de personnes ".

Dans la première édition de 3000 exemplaires il fit à peine allusion à ces faits merveilleux, et c'est seulement dans celle de 1884 qu'il se décida à en publier un en détail, se pliant aux prières de qui écrit ces mémoires. Les idées présentées ci-dessus expliquent la frayeur produite alors par la seconde apparition. Non seulement Samuel, mais aussi quelques fils d'Eli devaient entendre la voix du Seigneur.

Dans le même temps D. Bosco offrait les prémices de ses écrits à la Vierge Bénie, divisées comme en deux petits bouquets de fleurs. Le premier consistait en cet ouvrage décrit plus haut : il montrait la protection de Marie, pendant la vie et au moment de la mort, en faveur d'un séminariste plein de dévotion pour elle. Le second fut une petite brochure intitulée : *Chapelet des sept douleurs de Marie, avec sept brèves réflexions à leur sujet, exposées sous la forme du* CHEMIN DE CROIX . Il l'écrivit avant de quitter le Convitto Ecclesiastico, à l'occasion d'une neuvaine et d'une fête en l'honneur de Notre-Dame des sept douleurs, qu'on célébrait

tous les ans dans l'Eglise St-François d'Assise. Dans ce but y était instituée une pieuse société, et chaque membre, homme ou femme, payait quinze sous dans les mains d'un collecteur.

Le livret, de 42 pages, exposait d'abord le *chapelet*, qui seul fut réimprimé dans le *Giovane Provveduto* [La Jeunesse Instruite] avec le *Stabat Mater* et les autres oraisons rituelles, en omettant les très courtes prières qui suivaient l'énoncé de chaque douleur. En ces prières on demandait à Marie la grâce de tenir sans cesse gravée dans la mémoire la passion de Jésus ; d'être délivré des persécutions des ennemis, visibles et invisibles, de l'âme ; que tous les pécheurs à la recherche de Jésus en des actes de véritable contrition le retrouvent ; de pouvoir accompagner Jésus au Calvaire avec le regret continuel de ses propres fautes ; d'obtenir de Dieu de ne rechercher, par des méditations assidues, que Jésus, crucifié pour nos péchés ; de laver continuellement avec des larmes de véritable componction les blessures mortelles faites à Jésus par nos péchés ; enfin que tous les pécheurs puissent connaître combien c'est un grave dommage pour l'âme d'être éloignée de Dieu.

Empreintes d'affection, les sept méditations sur les douleurs elles-mêmes — elles ne se trouvent pas dans *La Jeunesse Instruite* — demandent à la Vierge très compatissante que nous correspondions aux divines miséricordes afin d'obtenir le salut éternel ; que Jésus et Marie possèdent en permanence notre cœur ; que nous retrouvions Jésus, au cas où il aurait été perdu à cause des passions mauvaises et des tentations du démon ; que nous obtenions de la part de Marie le pardon pour les dégoûts que nous lui avons causés ; que nous connaissions le prix et la grande valeur de la souffrance ; que notre cœur s'attendrisse une fois et pleure vraiment ses péchés, cause pour Marie d'un si lourd martyre ; que le dernier soupir de notre vie soit uni aux soupirs de Marie, émis du fond de son âme dans la passion douloureuse de Jésus.

La brochure portait en son début le préambule suivant :

" Le but principal de ce petit ouvrage est de faciliter le souvenir et la méditation des douleurs très déchirantes du cœur aimant de Marie, et cela lui est très agréable, ainsi qu'elle l'a révélé plusieurs fois à ceux qui témoignent envers elle de la dévotion, et pour nous c'est un moyen très efficace pour obtenir sa protection.

" Ensuite pour rendre plus facile l'exercice d'une telle méditation, on commencera par l'utilisation d'un chapelet où sont indiquées les sept douleurs principales de Marie : on pourra donc les méditer en sept brèves réflexions différentes selon la manière habituelle de faire le Chemin de Croix.

" Que le Seigneur nous accompagne de sa grâce et de sa bénédition célestes pour que soit atteint le but ardemment désiré, de sorte que l'âme de chacun demeure vivement pénétrée du souvenir fréquent des douleurs de Marie, pour l'avantage spirituel de l'âme ; et tout cela pour la plus grande gloire de Dieu ".

Ce livre anonyme, sorti des presses de Speirani et Ferrero, fut distribué en un grand nombre d'exemplaires parmi le peuple, et on en fit plusieurs éditions. Il est la preuve que D. Bosco nourrissait sans cesse, envers la passion de Jésus et les affres de la Céleste Mère, la tendre dévotion que chez lui nous avons connue toujours aussi vive jusqu'au dernier de ses jours. Oh, ce n'est pas par hasard que la divine Providence disposa que sur sa tombe l'éminent peintre Rollini peignît le tableau de Marie, Notre-Dame des sept douleurs. Il est là pour rappeler aux fils de D. Bosco le grand avertissement du père, à savoir de ne jamais être, à travers leur conduite, une cause de douleur pour leur Mère très aimante, de sorte que de personne Elle ne puisse dire : " Vous tous qui passez par le chemin, regardez et voyez s'il est une douleur pareille à la douleur qui me tourmente (1) ".

---

(1) Lm 1,12.

CHAPITRE XXII

D. Cafasso conférencier au Convitto — Son estime pour Don Bosco — Confiance de D. Bosco en D. Cafasso — Délicieux discernement de D. Cafasso — L'idée de devenir religieux et missionnaire se fait plus vive en D. Bosco — D. Guala le détourne d'accepter la charge d'Econome spirituel — D. Bosco va à la retraite spirituelle — D. Cafasso lui annonce la volonté du Seigneur.

En cette année 1844 avait eu lieu au Convitto Ecclesiastico un changement nécessaire dans les charges des Supérieurs. Le Théol. Guala, à cause des douleurs aux jambes qui ne lui laissaient plus de répit, avait arrêté les prédications ordinaires et les conférences de morale, déléguant à D. Cafasso tout le poids de l'enseignement et le soin du bon ordre et de la discipline. Pour sa part, confiné entre les quatre murs de sa chambre, il se limitait à la direction suprême. A la grande édification des étudiants du Convitto, lorsque ses infirmités ne lui permettaient pas de célébrer la sainte Messe, il faisait la communion quotidienne, et son très vif désir de s'unir au Rédempteur présent dans le Saint Sacrement était une grande leçon pour les étudiants prêtres.

D. Bosco aidait D. Cafasso dans les tâches qui lui étaient confiées, en donnant des cours particuliers de morale, lorsque certains

d'intelligence plus limitée avaient besoin de plus grandes explications, et parfois en prêchant dans l'Eglise St-François. D. Cafasso voyait quelque chose d'extraordinaire dans son activité si bien réglée en chaque action : dans le même temps il avait sur lui une idée persistante qu'il ne laissait pas apparaître, tandis qu'il nourrissait pour son jeune ami une estime qui rivalisait avec la vénération et qui ne se démentit jamais. Mgr Cagliero en fut témoin pendant dix bonnes années.

Lorsque D. Bosco était arrivé au Convitto, il avait confié à son saint Directeur spirituel chacun de ses secrets et, entre autres détails, le rêve dans lequel, lui avait-il semblé, il était tailleur et rapiéçiait des vêtements élimés. D. Cafasso, le regardant fixement, lui avait demandé : — Savez-vous faire le tailleur ?

— Oui, que je sais le faire ; et je sais faire des pantalons, des vestes, des manteaux, et des soutanes pour les jeunes abbés.

— Nous vous verrons à l'essai ! — Et chaque fois qu'il le rencontrait il lui disait : — Comment ça va, tailleur ?

Comprenant le sens de cette demande, D. Bosco répondait : — Je suis dans l'attente de votre décision.

En effet, D. Cafasso scrutait avec son jugement délicieusement fin et sagace le caractère des étudiants, leurs dispositions afin de leur assigner ensuite la place convenable dans la maison de Dieu. " L'étude profonde de la morale, écrivait D. Bosco, de l'ascétique et de la mystique, jointe à une attentive compréhension et à un rapide discernement des esprits, l'avait rendu capable de pouvoir en quelques mots avoir une idée et un jugement sur l'intelligence, la piété, les connaissances doctrinales, les penchants et la capacité des Ecclésiastiques. Il disait sans se tromper : Celui-ci sera un bon curé, celui-là un bon vicaire, cet autre un bon aumônier ; cet homme-là sera un prudent directeur spirituel dans un monastère, un digne supérieur dans un établissement d'éducation. A quelqu'un qui l'interrogeait,

il disait : Vous serez un excellent aumônier des prisons ; ou bien : Votre mission est l'assistance des malades dans les hôpitaux et vous ferez beaucoup de bien ; à quelqu'un d'autre : Vous deviendrez un prédicateur de carême distingué et fécond, un missionaire apostolique rempli de zèle, un maître et catéchiste de talent, un conseiller sûr dans les affaires de l'esprit. Et ce qu'il disait était toujours vérifié par l'événement ". C'est pourquoi était illimitée la confiance que les étudiants du Convitto plaçaient dans ses conseils et jamais quelqu'un n'eut à regretter de les avoir suivis.

Cependant au Convitto D. Bosco n'avait pas de plus grand engagement que d'étudier. Pour le moment ses autres occupations, quoiqu'aussi complexes, il les jugeait accessoires. Toutes les questions théologiques, spécialement en particulier celles qui concernaient l'histoire sainte et l'histoire de l'Eglise, l'amusaient de sorte que derrière de telles études il courait comme un perdu. Sur ce type d'études il avait ses projets personnels et, vu la paix et le silence qui régnaient au couvent du Mont et en celui de Notre-Dame-des-Champs, dans lesquels se trouvaient quelques-uns de ses bons amis, il souhaitait se retirer pendant quelque temps parmi ces Capucins, ou en un autre endroit solitaire, pour méditer sur ses volumes. Il formait tout ce projet en vue de la prédication.

De ce qu'il s'imaginait ainsi, il parla un jour à D. Cafasso qui ne lui répondit pas et se contenta de sourire.

Egalement la pensée d'être missionnaire ne le quittait jamais. Il sentait en lui une forte inclination à porter la lumière de l'Evangile aux infidèles et aux peuples sauvages. Là aussi il aurait rencontré des enfants par millìers et par millions. L'enthousiasmait le fait que les Oblats de la Vierge Marie avaient pénétré en 1839, par un chemin pénible et presque inconnu, aux royaumes d'Ava et de Pegu en prêchant la véritable religion ; et en 1842 cette mission leur avait été entièrement confiée avec un Evêque de leur Congrégation, en y

recueillant des fruits abondants de ministère apostolique. D. Cafasso, à qui n'échappait aucun de ses moindres gestes, le laissa étudier la langue française et les rudiments de l'espagnol ; et lorsqu'il vit qu'il commençait à prendre la grammaire anglaise, il lui dit avec assurance : — Vous ne devez pas aller dans les missions !

— Peut-on savoir pourquoi ? demanda D. Bosco.

— Allez, si vous pouvez ; vous ne vous sentez pas de couvrir un mille, ou même de rester une minute dans une voiture fermée sans graves troubles d'estomac, ainsi que vous en avez tant de fois fait l'expérience, et vous voudriez franchir la mer ? Vous trouveriez la mort en chemin ! — Ainsi, lui aussi, ce projet partit en fumée, non pas tant à cause d'une difficulté qui n'était pas insurmontable qu'en raison de l'obéissance au conseil de son Supérieur.

Mais d'autres idées qui foisonnaient dans son esprit ne lui laissaient pas de répit, notamment à partir de la fin de la troisième année de morale. Il nourrissait in petto une estime toute particulière, un amour très vif pour chaque Ordre et chaque Congrégation de Religieux. Destiné par Dieu à fonder la Pieuse Société de St François de Sales, il se croyait et se sentait appelé à l'état religieux. C'est ainsi que lui-même parlait dans les premières années de l'Oratoire à D. Ange Savio, son élève. Il était tellement convaincu que cette vocation était la sienne — elle lui fournirait aussi, lui semblait-il, les moyens pour s'occuper sans cesse des enfants — que visitant le Sanctuaire Notre-Dame de Consolation il s'en entretenait avec les Oblats de la Vierge Marie. C'est pourquoi, soit que l'ancienne idée d'entrer chez les Oblats se fût en lui plus vivement éveillée, soit qu'il voulût faire sortir D. Cafasso d'une prudente réserve, en raison de laquelle il ne lui avait pas encore donné, avec l'autorité d'un supérieur, de réponse décisive sur sa vocation particulière, il se présenta à lui et lui exposa sa nouvelle réflexion. Le saint prêtre écouta silencieux tous ses projets et toutes ses raisons, et, dès que D. Bosco eut fini de parler,

il ne lui répondit rien d'autre qu'un sec et résolu : — Non ! — D. Bosco s'étonna du ton énergique de sa voix, mais il ne voulut même pas demander le motif de cette [réponse] négative ; et il persévérait dans des prières pleines de ferveur, afin que la Vierge Sainte lui indiquât le lieu et la charge où exercer le ministère sacré au profit des âmes. Bien qu'il se sentît profondément enclin à s'occuper d'une manière particulière, au moyen des Oratoires, du bien-être des jeunes gens les plus à l'abandon, il ne voulait pas se fier à son propre jugement, craignant également la possibilité qu'il y eût quelque illusion dans les rêves, qui pourtant étaient si clairs.

En attendant arrivait le moment où, suivant le règlement, notre cher D. Bosco devait être affecté à une portion déterminée du ministère sacré et quitter le Convitto. Différents curés le désiraient et le demandaient comme Coopérateur. Entre autres, D. Joseph Comollo, oncle du séminariste défunt Louis Comollo, curé de Cinzano, avait fait la demande pour l'avoir comme Econome administrateur de sa paroisse, qu'en raison de l'âge et des ennuis de santé il ne pouvait plus diriger, et il en avait déjà obtenu le consentement de l'Archevêque Fransoni. Le vénérable vieillard touchait désormais au terme de ses jours et D. Bosco aurait assuré peu de temps cette fonction. Toutefois ce Dieu qui, avec compassion, veillait sur tant de pauvres jeunes gens, présidait aussi aux destinées de celui qui devait être l'instrument valide de leur salut. Le Théol. Guala fit un jour appeler dans sa chambre D. Bosco, qui ne savait encore rien de la décision de Monseigneur, et lui conseilla d'écrire une lettre de remerciement à l'éminent Prélat, en le priant dans le même temps de vouloir le dispenser de cette honorable charge, à laquelle par ailleurs il ne se sentait point enclin. D. Bosco obéit, et fut exaucé. De cela on doit déduire que le Théol. Guala avait, lui aussi, l'intuition des destinées futures de D. Bosco.

Mais on devait alors commencer à Sant'Ignazio la sainte retraite spirituelle, et D. Cafasso dit à D. Bosco : — Votre vocation, pour être bien arrêtée, a besoin d'être mieux réfléchie devant le Seigneur ; et prier encore, prier beaucoup. Il y a justement la retraite spirituelle à Sant'Ignazio. Allez la faire. Priez Dieu de vous donner une claire connaissance de sa volonté ; et puis à votre retour vous rendrez compte.

D. Bosco partit accompagnant D. Cafasso qui, ayant entrevu l'ample mission et la très lourde responsabilité qu'assumerait son disciple, le voulait prêt à mettre dignement à exécution les divins desseins. On était au mois de juin. Don Cafasso prêchait le premier tour pour les prêtres en dirigeant les méditations. Pendant dix ans il s'était, aussi, avantageusement préparé pour les instructions, et depuis lors il continua à prêcher presque chaque année à une et même à deux sessions de retraite spirituelle, jusqu'à la fin de sa vie. Sa parole, claire, simple, précise dans l'exposition des devoirs du chrétien et de ceux de l'ecclésiastique, était enrichie d'une sainte onction, allait droit au cœur, arrachait les larmes, convertissait, faisait un grand bien. Ce n'était pas lui qui parlait, mais la grâce de Dieu ; et l'on repartait avec le désir de l'entendre une autre fois. Tous les prêtres se confessaient à lui, et lui les renvoyait contents et en paix, remplis d'ardeur, de zèle, de courage, de réconfort, résolus à entreprendre la réforme voulue et à se maintenir solidement dans le bien jusqu'à la fin.

D. Bosco assista aussi à la retraite spirituelle des laïcs, à laquelle le Théol. Guala voulut être conduit et prêcher. De retour à St-François d'Assise, afin de savoir ce qu'il lui dirait en conclusion de la retraite spirituelle, D. Bosco attendit que D. Cafasso l'appelât. Mais, à ce qu'il semblait, D. Cafasso donnait l'impression de ne pas comprendre. Etrange se présentait la situation future de D. Bosco. C'était chose décidée qu'il ne prolongerait pas

son séjour au Convitto ; à entendre parler le Théol. Guala il avait compris que n'étaient pas pour lui les emplois et les dignités dans un diocèse ; D. Cafasso lui refusait l'entrée dans un ordre religieux ou l'engagement de vie dans les missions lointaines. Il ne savait où aller et sentait le besoin d'être entouré d'aides spirituelles et matérielles. De quel côté donc se tourner ? Quelle décision viendrait de son directeur spirituel ? C'est pourquoi pour sonder la pensée de D. Cafasso il eut recours à une espèce de stratagème. Il se présenta à lui en lui annonçant qu'il tenait prête la malle de son pauvre trousseau pour aller se faire religieux et qu'il venait le saluer et prendre congé. Mais le bon prêtre, son doux sourire aux lèvres, lui dit : — Oh quel empressement ! Et qui pensera dorénavant à vos jeunes ? N'aviez-vous pas l'impression de faire du bien en travaillant auprès de ces jeunes ?

— Oui, c'est vrai ; mais si le Seigneur m'appelle à l'état religieux, il fera en sorte qu'un autre pense aux jeunes !

Alors, avec beaucoup de gravité, D. Cafasso fixa D. Bosco dans les yeux et prenant, peut-on dire, le ton solennel d'un père il lui dit : — Mon cher D. Bosco, abandonnez toute idée de vocation religieuse ; allez défaire votre malle, si toutefois vous l'avez préparée, et continuez votre œuvre au profit des jeunes. Voilà la volonté de Dieu et pas une autre ! — Devant les paroles graves et résolues du directeur de son âme D. Bosco baissa la tête en souriant, car il avait obtenu ce qu'il désirait savoir. C'est vrai, il ignorait encore la route qu'il aurait à parcourir, les façons dont il continuerait son œuvre, le lieu où il s'établirait ; mais de cela il ne se préoccupait pas. Dieu, qui avait parlé par la bouche de D. Cafasso, fournirait les moyens. A partir de toute cette conjoncture il prévoyait des croix, des difficultés, des misères, des humiliations, mais il n'en était pas effrayé.

Charitas non est ambitiosa (1). Il aurait pu aspirer à des charges honorables ; et avec l'intelligence qu'il possédait et la dextérité pour traiter avec les personnes et des affaires, avec la fermeté et l'habileté dans les projets, lui était garantie une carrière éclatante et lucrative, s'élevant même à de hauts échelons. Au contraire il accepta, pour sa part d'héritage, et pendant toute sa vie, les jeunes gens pauvres. Seul un amour très ardent pour le prochain pouvait le conduire à un sacrifice aussi lourd et pour lui aussi agréable.

---

(1) 1 Co 13,4-5 [D'après la Vulgate : La charité n'est pas ambitieuse].

CHAPITRE XXIII

L'Abbé Aporti à Turin — Les écoles de méthode — Dissension entre Souverain et Prélat — Relation de D. Bosco avec Aporti — La prudence du serpent et la simplicité de la colombe en D. Bosco.

Charles-Albert, par l'édit du 10 juillet 1844, établissait en Piémont les écoles qu'on disait alors de méthode, et qu'on appelle à présent normales, destinées à répandre universellement la connaissance et la pratique des meilleures doctrines d'éducation et à former de bons maîtres d'écoles primaires : et il appelait de Crémone l'Abbé Ferrante Aporti, afin que, pour une année, il en fut à Turin le premier fondateur. Des lettres de recommandation, que lui avait écrites avec de nombreux éloges l'Archiduc Vice-Roi, avaient salué le choix qu'il avait fait.

L'arrivée d'Aporti à Turin fut comme un triomphe. Les ovations et les applaudissements, qu'on lui prodiguait avec affection, proclamaient ouvertement qu'il était considéré par les libéraux et les sectaires comme le héros de leur camp. Cependant de la Lombardie étaient parvenues à Mgr Fransoni des informations peu favorables au sujet de cet abbé. C'était, semblait-il, une déclaration de guerre faite par les impies contre Dieu et contre l'Eglise.

L'école supérieure de méthode fut inaugurée le 26 août dans une salle de l'Université Royale et devait rester ouverte jusqu'à la fin de septembre. Et l'on ne serait plus admis en l'année scolaire suivante 1844-45 à l'examen de maître d'école primaire dans les Provinces de Turin, de Pinerolo et de Suse, si l'on n'avait pas de certifica d'assiduité à cette école. Le 30 septembre était fixé pour les examens : les brevets d'approbation comme maître de la première ou de la seconde école normale primaire, ou de professeur de méthode, devaient être expédiés par le Secrétariat de l'Université. Dès qu'Aporti inaugura ses cours de pédagogie, ils devinrent de plus en plus suspects aux bons en raison du grand bruit qu'ils soulevaient à leur sujet et à cause des éloges que leur prodiguaient les écrivains sectaires. Pendant ce temps-là D. Bosco montait la garde pour connaître la tournure que prendraient les événements.

L'Archevêque avertit alors l'Office Public de la Réforme qu'il désapprouvait l'intervention des ecclésiastiques à l'école de méthode et fit exposer dans les sacristies de la ville une lettre écrite à la main où il interdisait à son clergé de suivre les cours d'Aporti. Le Roi en monta sur ses grands chevaux, et déclara que ni la nomination d'Aporti ni les écoles de méthode ne seraient retirées. Clandestinement des conseillers sectaires, auxquels Charles-Albert prêtait parfois une oreille trop imprudente, jetaient de l'huile sur le feu de l'indignation royale. Un des artifices de meilleure traîtrise envers le roi consistait à lui présenter sous un mauvais jour Mgr Fransoni et de le discréditer à ses yeux au moyen de la calomnie ; car le bon sens, la vertu, la rectitude inflexible de ce grand prélat était un obstacle à leurs desseins. Il y eut donc des échanges de lettres entre le Souverain, qui était à Racconigi, et l'Archevêque : ce dernier se rendit chez le premier pour exposer oralement ses raisons. Charles-Albert dans son accueil se donna une contenance, ne pouvant dissimuler les sentiments qui l'agitaient ; puis il s'apaisa, l'écouta,

et conclut en se disant pleinement satisfait de ses éclaircissements. Toutefois l'indignation du Roi bien vite se ralluma. Monseigneur avait reproché à un curé de la ville d'avoir permis à Aporti de célébrer la Messe dans son Eglise, sans l'autorisation des responsables diocésains. C'était là une obligation prescrite par les Synodes, un acte de déférence dû en justice qu'Aporti n'avait pas consenti envers l'autorité ecclésiastique, un acte nécessaire pour ne pas encourir la suspension. Peut-être les courtisans présentèrent-ils ce fait au Roi comme une offense qu'on avait voulu porter à sa personne. A partir de cette époque la discorde commença à se glisser entre deux personnages, qui jusqu'alors s'étaient sincèrement aimés. Aporti entrait tellement dans la faveur du Roi que ce dernier le proposait plus tard à Pie IX pour qu'il fût consacré Archevêque de Gênes, et il le nommait Sénateur du Royaume.

Le Souverain, cependant, était de bonne foi, tandis que l'Archevêque n'agissait pas à la suite de simples soupçons. De personnages bien informés et de D. Bosco lui-même il avait reçu des révélations porteuses de choses ignobles. Le jeune prêtre était déjà intime avec différentes personnes influentes appartenant à toutes les classes de citoyens. Il avait des amis parmi les employés du Gouvernement, parmi les officiers du palais royal et de l'armée et parmi les professeurs de l'Université. Il arrivait donc que celui-ci par ouverture loyale du cœur, celui-là par imprudence dans le parler provoquée par d'habiles interrogations, un autre sous l'impulsion d'une conscience timorée, révélaient peu ou prou ce qui venait en leur connaissance par le canal de soupçons, d'indices certains ou d'une conversation indiscrète tenue par quelqu'un qui fréquentait des réunions secrètes. Plusieurs enseignants formaient, en effet, le complot impie et occulte d'enlever des écoles toute idée de religion révélée. Avec une ruse satanique ils étudiaient des projets et des programmes qui, mis en œuvre peu à peu, insensiblement et avec constance et patience pendant de nombreuses années, aboutiraient, si cela était possible, à l'anéantissement de la

foi dans le cœur des élèves. Donc l'Archevêque redoutait les pièges qui se tramaient au détriment de l'autel et, par conséquent, aussi du trône. La position de ceux qui avaient reçu ces lourdes confidences était très délicate et ils priaient Monseigneur de ne pas faire connaître de qui il avait appris chaque chose. Sa prudence toutefois était à même de ne compromettre personne.

Lui cependant était impatient de savoir avec exactitude ce qu'on enseignait dans la nouvelle école de méthode, car il n'avait pas encore réussi à y voir clair en raison des informations contradictoires. Il chargea donc D. Bosco de contrôler et de rendre compte. Par suite D. Bosco allait aux cours qu'Aporti tenait à l'Université. Aussitôt il noua des liens marqués de gentillesse avec cet Abbé. En grand nombre accouraient les maîtres [d'école] pour l'écouter, de sorte que la vaste salle en était pleine à craquer. Parmi les étudiants d'Aporti on remarquait l'Abbé Jacques Bernardi, émigré vénitien de grande érudition, et le Prof. Raineri, homme aux principes droits et de très haute valeur en pédagogie, qui par esprit de simplicité se déclarait son disciple. Devant la chaire se tenaient assis quinze ou vingt jeunes garçons auxquels il faisait un cours pratique, et ainsi indirectement il enseignait aux maîtres [d'école] la manière de faire classe. Il n'était pas facile de se former une idée claire de l'aspect religieux de son système pédagogique, car il le développait à travers des sentences variées et obscures qui cachaient sa véritable intention. Pourtant D. Bosco ne tarda pas à s'apercevoir qu'étaient indirectement exclus de ces cours les saints mystères de la religion. Aporti ne voulait pas qu'on adressât aux jeunes la moindre parole sur l'enfer. Une fois il s'écria : — Mais pourquoi parler aux gamins de l'enfer ? Ces idées lugubres leur font du mal ; ce sont des peurs qui ne vont pas bien dans l'éducation. — Avec cela il faisait disparaître la sainte crainte de Dieu. Sortirent ensuite de sa bouche des propositions qui, si elles n'attaquaient pas ouvertement la

religion, pouvaient cependant être jugées entachées d'hérésie. P[ar] ex[emple], il interrogeait un à un ses élèves : — Qui est Jésus Christ ? — Celui-ci répondait une chose, celui-là une autre ; après de nombreuses interrogations il énonçait magistralement sa sentence : — J[ésus] C[hrist], le Verbe de Dieu, est la vérité éternelle surnaturelle. — De l'homme Dieu, des deux natures parfaites en une seule personne, il ne faisait pas mention. Puis il demandait : — Qui est Marie ? — Les jeunes donnaient également diverses réponses et le maître, ne les acceptant pas, concluait : — Marie est une créature privilégiée. — Mais il tenait sous silence le motif pour lequel elle était privilégiée. — D. Bosco, se trouvant en entretien particulier avec Aporti, lui demanda pourquoi il n'expliquait pas ses définitions. Aporti répondit que les jeunes n'étaient pas encore capables de les comprendre.

Quelques semaines plus tard D. Bosco fit donc à l'Archevêque son rapport selon la vérité. Mgr Fransoni l'écouta tout pensif et lui dit ensuite : — A présent cela suffit : n'allez plus l'écouter. — Et à partir de ce moment-là D. Bosco n'y alla plus.

A la même époque, Aporti introduisait le système de l'écossais protestant à l'Asile, ou Ecole maternelle, du Pô, et là étaient interdites les images de Marie et des Saints, sur les murs aussi bien que pour les distributions de récompenses que l'on faisait aux jeunes enfants. A garder une place dans l'école on ne voulut que le Crucifix. Les règlements n'étaient pas conformés à l'esprit vraiment catholique qui doit diriger les premières idées de l'esprit et les premiers sentiments du cœur. Ces choses D. Bosco les avait également vues et communiquées à l'Archevêque, comme aussi la tendance, qui ne laissait pas dans le doute, à regrouper ensemble petits garçons et petites filles au grand péril de l'innocence de leurs âmes. — Il suffira, disait D. Bosco, d'une petite brebis déjà galeuse, gâtée par les copains, et la mauvaise graine se propagera, au milieu de ces mignonnes créatures simples, à la façon d'une étincelle électrique. — Et bien des années plus tard, rappelant les impressions de ces jours-là, il disait à

D. François Cerruti, qui lui présentait son Introduction au Règlement des Ecoles maternelles pour les Sœurs de Marie-Auxiliatrice : " Veux-tu savoir qui alors était vraiment Aporti ? Le coryphée de ceux qui dans leur enseignement réduisent la religion à un simple sentiment. Toi, rappelle-toi bien que l'un des défauts de la pédagogie moderne est de ne pas vouloir qu'en éducation on parle des vérités éternelles et surtout de la mort et de l'enfer ".

De cela Mgr l'Archevêque était très affligé ; au début il prit patience, et peut-être espérait-il encore que le Roi, averti, se serait décidé à porter remède à ces inconvénients qu'il ne souhaitait pas et dont il n'avait pas connaissance. Dans le même temps cependant il se montrait inébranlable pour ne pas permettre à son clergé de faire hommage à ce maître en assistant aux cours. Sans doute craignait-il que les plus jeunes ecclésiastiques maîtres d'école n'en subissent un dommage. C'est qu'en effet continuait et croissait l'effervescence causée par les œuvres de Gioberti.

Quelques Evêques cependant et d'autres éminents personnages ne pensaient pas entièrement comme lui. Ils prévoyaient que ces institutions seraient durables. En effet, en 1845 des lettres patentes du 1er août destinaient l'école supérieure de méthode, érigée dans l'Université, à former des professeurs de méthode. Le cours devait durer une année scolaire. Les écoles provinciales de méthode destinées à instruire les maîtres des écoles primaires commençaient le 1er août et terminaient le 20 octobre. L'Abbé Aporti était toujours celui qui les inspirait et en formait les règles. C'est pourquoi, alors qu'il approuvait de telles écoles en tout ce qu'elle avait de bon, Monseigneur Losana, Evêque de Biella et Conseiller extraordinaire de l'Etat, pour empêcher la propagation redoutée de principes peu chrétiens au milieu du peuple, s'empressait d'obliger ses jeunes abbés à passer les examens concernant les brevets de maître d'école, condition nécessaire pour être admis au sacerdoce.

C'était du même empressement que faisait preuve l'Evêque Mgr Ghilardi, afin qu'aux mains de son clergé demeurât l'enseignement primaire ; et tous les deux eurent une heureuse réussite dans leur entreprise. Mgr Charvaz avait envoyé de Pinerolo son Vicaire Général pour assister aux cours de l'Abbé Aporti.

Egalement les Ecoles maternelles, ainsi que les cours du soir et les cours du dimanche qu'on était en train de préparer, pesaient sur le cœur de Mgr Fransoni. Pour ce qui était des écoles maternelles il n'aurait pas été difficile de prévenir le mal en les confiant à une Congrégation religieuse de Sœurs, de sorte que les bambins reçussent les germes d'une éducation bonne et chrétienne. Il s'agissait seulement de multiplier les maîtresses d'école, chose facile alors, puisqu'on n'avait pas encore promulgué de dispositions légales pour l'aptitude de ces enseignantes. C'est ainsi qu'avaient procédé le Marquis et la Marquise de Barolo, imités plus tard par bonheur par de très nombreuses municipalités et par un grand nombre de bienfaiteurs de l'enfance. Mais hélas on ne pensait pas, et on ne pouvait imaginer en ces années que cette institution serait accueillie dans toutes les villes et tous les villages, et qu'en raison de la multiplication des usines qui réclameraient des ouvrières en très grande quantité, un lieu où garder les petits enfants deviendrait une nécessité sociale.

Quant aux cours du soir et aux cours du dimanche, pour s'en faire une idée juste, Mgr Fransoni, ayant demandé l'avis de M. Durando, Supérieur [des Pères Lazaristes] de la Mission, reçut par écrit la sage réponse suivante : " Bien dirigés ces cours peuvent rendre des avantages considérables ; mal commandés, ou entre les mains de mauvaises gens, ils peuvent devenir cause d'impiété. Il convient que les curés s'en emparent, les rendant conformes aux règles de la morale : autrement en seraient les maîtresses et les directeurs ces *demoiselles* et ces *jeunes messieurs* qui ne vont même pas à la Messe les dimanches et jours de fête. Et s'ils étaient abandonnés à un

comice agricole, nous aurions à nous en repentir un jour, mais inutilement lorsque nous verrons disparaître la foi et les bonnes mœurs ".

D. Bosco était parfaitement de l'avis de Mgr Losana, de Mgr Ghilardi, du Marquis de Barolo, de M. Durando, comme il le dit mille fois et comme il le répéta à plusieurs Evêques, pour qu'en des temps nouveaux avec de nouvelles industries, fût prémunie grâce à leur action personnelle la jeunesse de leurs diocèses. — Il ne convient pas, disait-il, de regarder d'où ces institutions recevaient l'inspiration et l'aide, mais bien au contraire de devoir en étudier attentivement la nature, et, si elles sont bonnes en soi, de penser à leur donner une direction sage et chrétienne ; empêcher ainsi qu'elles soient gâtées par l'esprit irréligieux. — Nous le verrons mettre en pratique en son temps tout ce qu'il suggérait aux autres. Si ces conseils et ces mesures avaient été aussitôt écoutés et mis à exécution, on aurait sans doute évité beaucoup de mal ; et des hommes d'Eglise et des laïcs dévoués à la religion n'auraient pas été déclarés ennemis des sciences, de l'instruction et du bien-être du peuple.

Cependant il est à remarquer qu'on ne pouvait pas alors voir les choses aussi clairement qu'on les vit par la suite : les gens des sectes avaient ourdi dans le secret leurs plans et soudainement ils commençaient à les réaliser, alors que les bons n'étaient pas préparés à la lutte ; beaucoup dans le clergé, ne se rendant pas compte de la gravité du moment, hésiteraient à se lancer dans une opposition qui semblait inutile, étant données les apparences de religiosité conservées par le Gouvernement ; le fait que l'Archevêque était en désaccord avec sa Majesté éloignait de lui beaucoup de gens du monde officiel, dont l'appui lui aurait été précieux ; avoir son siège dans la Capitale du royaume le gênait énormément, car s'y concentraient toutes les visées sectaires et par tous les moyens ses mesures seraient contrecarrées. Et contre lui

notamment faisait rage dans les Loges une haine inextinguible, étant connue la fermeté de son courage apostolique.

Toutefois Monseigneur, tranquille et imperturbable, après avoir longtemps temporisé, faisait appeler l'Abbé Aporti, mais pas avant d'avoir beaucoup réfléchi et prié. Il savait qu'il serait en conflit avec un personnage épouvantable, puisque porté aux nues par les sectes. Il n'était pas question d'écoles, de méthodes rationnelles d'enseignement, mais bien des principes religieux de l'enseignant. Donc l'ayant pris à part, il l'invitait à cesser de donner des cours de pédagogie en ces formes jugées, par lui et par tous les bons, suspectes d'hérésie, dangereuses pour la foi et contraires à ce que prescrivaient les règlements scolaires de l'Etat. Il l'avertissait dans le même temps que, s'il persistait, il serait, lui, à son regret, obligé de recourir à des mesures disciplinaires. Ce faisant, l'Archevêque obtempérait à un devoir sacré. Aporti ne fit pas cas de l'admonestation, il continua ses leçons et quelques années plus tard cessa de célébrer la sainte Messe. Cela fit un bruit de tous les diables dans le camp libéral lorsqu'on connut une telle décision et les avis étaient divers même parmi les partisans de la religion.

En cette lamentable dissension D. Bosco demeura sans cesse en dehors du combat ; tout le monde le croyait homme à ne s'intéresser en rien à de semblables affaires. Bien plus, ayant laissé s'apaiser pendant un temps notable l'irritation injustifiée d'Aporti, et après s'être certainement fait conseiller par D. Cafasso et [avoir] reçu la permission de l'Archevêque, il reprit avec lui de bonnes mais prudentes relations. Il avait en vue la fondation de ses cours du dimanche et de ses cours du soir, résolu à les ouvrir dès que la Divine Providence lui en donnerait les moyens. Son projet était d'une ampleur merveilleuse, mais il le tenait encore secret dans son cœur. Il avait besoin d'un protecteur, qui tout d'abord lui servît de rempart au milieu des tumultes, qui l'aidât à surmonter les

obstacles au cas où ils surgiraient, et qui eût une grande autorité auprès de ceux qui tenaient en main l'éducation publique. Aporti en était l'arbitre ces années-là, et D. Bosco avait fondé ses projets sur lui. En se montrant sincèrement ami de l'éducation populaire, en lui demandant parfois des règles sur la façon de faire classe, il en avait gagné l'estime. D'autant plus que Don Bosco, sans beaucoup parler, enveloppait d'une grâce toute particulière sa manière de mener la conversation de façon à mettre chaque fois en relief les talents des personnes qui s'entretenaient avec lui. Nous en présenterons les preuves dans le développement du récit.

Cependant si D. Bosco sut tirer avantage de la protection de l'Abbé Aporti pour ses œuvres catholiques, nous sommes persuadés qu'il l'échangea, pour autant qu'il le put, en donnant en retour des conseils qui, mis en pratique, auraient profité à son âme. En effet, Aporti voulait peut-être tout d'abord tirer par ti de la faveur populaire des sectes pour ses avantages personnels, mais plus tard il modifia certaines de ses propositions qui ne sonnaient pas bien à des oreilles catholiques. Il concéda même que dans l'école maternelle on ajoutât au Crucifix le tableau de la Très Sainte Vierge. Pédagogue de vraie valeur, malgré ses petits et ses grands défauts ainsi que sa vie non conforme à la sainteté du caractère sacerdotal, il soutint par la suite l'orientation orthodoxe des écoles, c'est-à-dire l'éducation qui place son fondement dans la croyance et le sentiment religieux. Il faut aussi le louer car en 1848, se conformant à la volonté du pape, il renonça à l'Archevêché de Gênes pour lequel le Ministre du Roi l'avait proposé. D. Bosco n'aura-t-il pas contribué de quelque manière, au moins indirecte, à ces sages résolutions d'Aporti ? Quoi qu'il en soit, nous savons que D. Bosco ne s'approchait jamais d'une personne, fût-ce même un roi, sans lui faire directement ou indirectement entendre une parole qui rappelât Dieu et l'éternité. C'est également une constatation, quiconque

tenait avec lui une conversation se sentait poussé à corriger sa vie moralement et religieusement, ou, au moins, à l'améliorer par telle ou telle bonne action. Il possédait une vertu particulière pour se rendre maître des cœurs. Et même certains sectaires obstinés, si l'on en excepte la violation de leurs serments, lui accordaient ce qu'il savait demander par la charité et par le sentiment religieux. Ils étaient comme un certain Roi : reconnaissant que Jean Baptiste était un homme juste et saint, il le défendait et sous sa conduite persuasive il faisait beaucoup de choses et le consultait volontiers. Au milieu de tant d'oppositions et de persécutions que dut endurer D. Bosco, dans tous les Ministères qui se succédèrent pendant plus de trente ans, dans tous les Services ministériels de l'Etat il eut des protecteurs et des amis, et fut indemne même lorsqu'une cause semblait désespérée. Après sa mort également, présentée à des personnages politiques de très haut rang dans le souvenir de D. Bosco, une requête eut pour eux la même force qu'un talisman : ils furent émus et donnèrent leur accord.

Mais quelles furent les causes qui donnaient à D. Bosco tant d'ascendant sur le cœur des hommes ? Suscitaient l'admiration son inépuisable charité envers les enfants du pauvre et son esprit courageux, travailleur, résolu, soucieux uniquement de la vérité et de la justice. Il était évident qu'aucun obstacle ne pouvait l'arrêter, car ses intentions étaient toujours droites. Il souffrait, combattait, priait, prêt, s'il le fallait, à donner la vie pour sa noble mission. Sa force ne semblait pas de l'obstination, fille de l'orgueil, mais elle tendait intrépide vers le but, si telle était la volonté de Dieu et qu'ainsi l'exigeait le bien de la société et de ses adversaires eux-mêmes. Jamais il ne se laissa commander par un faux zèle. Dans ses œuvres il avançait tranquillement, sans jamais agir par à-coups, avec des actes dus à la fantaisie ou à l'imprévision, ou encore avec des décisions précipitées .

Sa règle constante fut le conseil de Jésus Christ aux Apôtres : " Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups ; soyez

donc prudents comme les serpents et simples comme les colombes (1) ".

La science des saints est la prudence (2).

Comme le serpent, il dérobait la tête aux coups de l'ennemi, c'est-à-dire il obtenait le salut de son âme et de celle du prochain par des moyens adaptés au besoin. Sur ce point il ne transigeait pas et se montrait inflexible jusqu'à l'extrême. Pour le reste il évitait, tant dans les discours que dans les publications, toute question politique, afin de ne pas être pris en suspicion ni empêché de faire le bien. En une époque aussi difficile il s'abstenait de s'opposer publiquement et par des actes hostiles au Gouvernement, tout en attribuant franchement aux sectes et aux employés qui abusaient de leur charge tous les désordres qui se produisaient, souvent au préjudice de l'Eglise. Sobre dans le parler, il pesait d'abord chaque parole qu'il voulait prononcer. Il savait taire ce qui, une fois exprimé, aurait pu occasionner du mal et empêcher du bien, très fidèle à garder un secret. Il ne se permettait jamais un mot qui, une fois rapporté, pouvait être considéré comme préjudiciable à l'autorité ou même à des personnes privées. Il rendait honneur à ceux auxquels c'était dû en raison de leur position sociale, et envers eux il se montrait reconnaissant dès la moindre apparence d'un bienfait. Il était toujours prêt à rendre service, même aux adversaires : il en prenait la défense s'ils étaient accusés injustement, il leur donnait des éloges pour ce qu'ils avaient accompli de bien, ou encore pour leur science et leur intelligence. Patient dans les reproches, dans les accusations injustes, dans les persécutions, il savait se dominer, se maintenir calme, céder lorsque ne s'imposait pas la résistance, sans oublier ce que le divin Sauveur insinuait pour éviter des maux plus grands : Présenter la joue à celui qui

---

(1) Mt 10,16.

(2) Pr 9,10 [" prudence ", d'après la Vulgate].

vous donne une gifle, céder le vêtement à celui qui vous enlève le manteau, marcher pendant deux milles avec un soldat qui vous force à porter pendant un mille ses paquets. Toutefois, ce qui est merveilleux, rarement il se trouva dans ces circonstances, car la Providence disposa que D. Bosco se trouvât au contact de notabilités politiques, libérales et même sectaires, qui, confiantes en sa loyauté et en sa discrétion, recoururent à lui pour des raisons personnelles ou familiales très importantes, et trouvèrent en lui l'homme de la charité efficace. Et comme si cela ne suffisait pas, plus d'une fois, soit en déjouant certaines intrigues nuisibles à la réputation ou aux biens de certains de ses puissants contradicteurs, soit en prévenant leurs honnêtes désirs, D. Bosco savait par des moyens détournés les attirer à lui et se les rendre bienveillants. En tout cela il avançait toujours avec la facilité et le naturel de quelqu'un qui dans sa manière de faire a forgé une habitude de prudence, acquise au moyen d'actes correspondants d'exercice pratique.

Dans le même temps il avait horreur du mensonge, de la duplicité, de toute machination indigne: son action, sa parole étaient toujours franches, et il avait l'habitude de répéter l'*est, est* [oui, oui] et le *non, non* de l'Evangile, pour l'édification de tous ceux qui l'approchaient. Sa simplicité le rendait affable envers tous sans acception de personne : à leurs yeux il était cher et respectable en raison également de sa courtoisie et de la délicatesse de ses manières. Il employait toujours des paroles et des expressions de grande charité, mais jamais d'adulation, et lorsqu'il faisait des éloges, sa louange était sincère. Il ne connaissait pas de respect humain dans son soutien des droits de Dieu et de l'Eglise, mais, ennemi déclaré de l'erreur, il respectait et aimait ceux qui se trompaient, de sorte qu'eux-mêmes étaient persuadés de la franchise de son sentiment et qu'en lui il n'y avait pas de ruse.

Ou mieux sa simplicité prenait le caractère d'une certaine bonhomie, qui lui attirait toutes sortes de personnes, grandes et petites, savantes et ignorantes. Pourtant ce n'était pas de la naïveté,

tandis qu'il contrecarrait ce qui pouvait compromettre la conscience ou même seulement convenait moins à la dignité sacerdotale dont il était revêtu. Toutefois les hommes habiles en ce monde et superficiels, voyant qu'au lieu d'aspirer à une carrière honorifique et lucrative il s'était donné tout entier aux enfants du bas peuple, le tenaient, notamment dans les débuts, pour un naïf on ne peut plus simplet et pour un visionnaire. " Il est curieux de voir, écrit un illustre auteur, que presque tous les hommes qui valent beaucoup ont des manières simples, et que presque toujours les manières simples sont prises pour indice d'une petite valeur ". Cette observation explique tant de choses au sujet de D. Bosco. Les fanatiques des nouveautés ne s'occupèrent pas alors de lui, et le jugèrent une personne sans aucun intérêt ou, si l'on veut, un pacifique philanthrope ; et de la sorte D. Bosco put commencer peu à peu ses fondations au profit de la religion et de la patrie, s'attirant l'estime et les aides de ceux qui, dépourvus de mauvais préjugés et munis d'un grand bon sens, reconnurent à fond l'importance de ses projets, fruit de sa prudente prescience.

Dans les aspirations suscitées chez les peuples il comprit qu'on doit approuver ce qu'elles ont de bien et modérer patiemment la grande quantité qu'elles ont de mal. Il vit que le torrent de la révolution grossissait peu à peu et qu'il deviendrait finalement assez impétueux pour abattre et renverser n'importe quel obstacle. La résistance directe, il la reconnut humainement impossible, parce que sans effet, voire avec un effet opposé. C'est pourquoi il se voua à parcourir les berges de ce torrent, prenant garde en premier lieu de ne pas se laisser lui-même emporter par ces eaux. Puis il chercha à sortir de ces tourbillons autant qu'il pouvait de malheureux qui y périssaient, éloigna de ces rives beaucoup de ceux qui avec une déplorable confiance s'y aventuraient, éleva des digues dans les gorges où le débordement pouvait être empêché, et prépara d'immenses matériaux pour le jour où,

finie la crue, on procédera à la restauration morale. Les faits que nous raconterons démontreront la vérité de ce que nous avons seulement annoncé ici. Mais comme à la prudence il unissait aussi la simplicité et la douceur, nous verrons qu'en lui s'est confirmé le mot de Jésus Christ : " Heureux les doux, car ils recevront la terre en héritage (1) ".

---

(1) Mt 5,4.

CHAPITRE XXIV

Préoccupations pour que D. Bosco se fixe à Turin — Il est choisi comme Directeur spirituel du Petit Hospice — On attrape plus de mouches avec le miel qu'avec le vinaigre — Fructueuse mission à Canelli — Secret de l'efficacité de D. Bosco dans la prédication.

Plusieurs prêtres illustres, parmi lesquels le Théol. Nasi, reconnaissant quel trésor de science et de vertu était D. Bosco, et observant que son zèle se faisait nécessaire au salut éternel de beaucoup de jeunes, étaient sérieusement préoccupés dans la crainte qu'il ne fixât pas sa demeure à Turin. Ils se présentèrent donc à D. Cafasso pour trouver un moyen d'empêcher que l'Archevêque ne le destinât à une paroisse éloignée de la ville. D. Cafasso, qui ne voulait absolument pas que son disciple quittât Turin, s'accrocha à une disposition provisoire pour le retenir, sans transgresser les règlements du Convitto Ecclesiastico. Il rendit donc visite à son très grand ami le Théol. Borel, Aumônier honoraire de S[a] M[ajesté] et Directeur [spirituel] de la Pieuse Œuvre du Refuge, — Théologien, lui dit D. Cafasso, je viens vous prier de recevoir chez vous un bon prêtre et de lui donner pension !

Le Théologien s'étonna de cette proposition insolite et, comme il ne disait jamais *basta* s'il s'agissait de confesser et de prêcher, il répondit aussitôt :

— Mais je n'ai pas besoin de collaborateurs ; au Refuge il n'y a même pas pour moi de travail suffisant.

— Faites-moi cette faveur, et vous en serez content, insistait D. Cafasso ; et pour ce qui concerne la pension, je paierai personnellement.

— Et qu'est-ce que fera chez moi ce prêtre ? fit observer le Théologien.

— Qu'il soit libre de faire ce qui lui plaît le mieux, continua D. Cafasso avec un certain sourire qui indiquait qu'il voulait lui faire une surprise. Nous avons au Convitto le jeune prêtre Jean Bosco, qui, comme vous le savez, a mis en route un nombreux Oratoire pour jeunes gens. L'an dernier il a terminé le cours de morale, durant cette année il a servi comme chargé de cours dans l'Ecole, et comme confesseur dans l'Eglise publique. Il est temps qu'il ait un emploi et qu'il laisse à un autre sa place au Convitto. Si nous lui permettons d'aller comme vicaire dans un village, c'est un prêtre perdu : il aurait un champ d'action trop restreint et ne pourra pas accomplir le grand bien auquel le Seigneur l'appelle. Réfléchissez un peu pour voir s'il n'y a pas moyen de le retenir par quelque emploi dans cette Capitale. C'est une chose absolument nécessaire. Doué comme il l'est d'activité et de zèle, il fera un grand bien à la jeunesse. Il est destiné par la Providence à devenir l'Apôtre de Turin.

Le Théol. Borel, un ami de longue date pour D. Bosco, fut très content de la proposition, et prit sur lui cette démarche. Ayant quelques semaines auparavant reçu de la Marquise Barolo la mission de lui chercher un Directeur spirituel pour le Petit Hospice, il alla tout de suite proposer D. Bosco. La Marquise approuva le choix, mais elle lui répondit que pour l'acceptation de son protégé on devait encore attendre plusieurs mois, afin que l'édifice, alors à peine construit, fût prêt. Mais le Théol. Borel insista néanmoins : — Ce jeune prêtre, lui disait-il, il convient de le prendre tout de suite, car autrement il sera en-

voyé ailleurs, et on ne pourra plus l'avoir pour nous. D. Bosco est un tel prêtre qu'il ne faut pas le laisser échapper, je le sais bien. — La Marquise consentit à assigner à D. Bosco, et à le lui donner dès ce moment-là, c'est-à-dire six mois avant qu'il n'entrât en fonction, le salaire de 600 lires par an, et le Théol. Borel décidait de lui céder pour logement une de ses chambres au Refuge.

Tandis qu'était menée à bon terme cette affaire, on était à la mi-septembre. D. Cafasso, voulant mettre à l'épreuve D. Bosco, l'appela chez lui et, comme s'il avait oublié le conseil solennel qu'il lui avait donné quelques mois plus tôt, il lui dit : — A présent vous avez achevé le cours de vos études ; il faut que vous alliez en terrain découvert travailler au profit des âmes : ces temps-ci les besoins sont nombreux, et la moisson abondante. A quoi vous sentez-vous spécialement préparé ?

— A ce que vous daignerez m'indiquer, répondit D. Bosco.

— Il y a trois emplois : comme Vicaire à Buttigliera d'Asti, comme Chargé de cours de morale ici au Convitto, et comme Directeur [spirituel] du Petit Hospice à côté du Refuge. Lequel choisissez-vous ?

— Celui que vous jugerez.

— Ne ressentez-vous pas plus de penchant pour l'un que pour un autre ?

— Mon penchant est de m'occuper de la jeunesse. Après tout faites de moi ce que vous voulez : je reconnaîtrai la volonté du Seigneur dans votre conseil.

— En ce moment qu'est-ce qui occupe votre cœur ? qu'est-ce qui trotte dans votre esprit ?

— En ce moment il me semble me trouver au milieu d'une multitude d'enfants, qui me demandent de l'aide.

— Allez donc prendre quelques semaines de vacances, conclut l'homme des conseils ; ces jours-ci je réfléchirai à votre place ; au retour je vous dirai votre destination.

D. Bosco avait décidé d'aller à Canelli. Le matin du départ, tandis qu'il s'habillait, D. Cafasso le fit appeler et lui dit : — Je désire que vous me disiez si vous avez réfléchi à ce que je vous ai dit.

— Puisque vous m'interrogez, répondit D. Bosco, je préfère le Convitto et me préparer pour la conférence du soir.

— Bien : allez terminer [de préparer] vos affaires.

D. Bosco avait dit pencher plutôt vers le choix du Convitto ne sachant pas en quel autre endroit il aurait pu rassembler ses petits amis.

Pour le moment, il partait de Turin [premier jour], passait la nuit à Asti [soir du deuxième jour] et de là [troisième jour] se dirigeait vers Canelli avec D. Charles Palazzolo pour prêcher une retraite spirituelle à cette population. Ils marchaient à pied et ils avaient pas mal voyagé, lorsqu'ils furent surpris par une averse qui dura longtemps. N'ayant plus sur eux un fil de sec, le soir [du premier jour] ils se dirigèrent vers une ferme proche de la grand-route non loin de Riva di Chieri, propriété d'un certain Genta. Dès que ce dernier, occupé à enfourner le pain, les vit apparaître en aussi mauvais état, il craignit qu'ils ne fussent des malfaiteurs déguisés ; mais ensuite, les ayant reconnus pour des hommes tout à fait comme il faut, il leur fit le plus honorable des accueils ; il les fit changer de vêtements, prépara un bon dîner et courut jusqu'à une chapelle lointaine pour avoir un bréviaire avec le calendrier liturgique. Le chapelain, ayant appris l'arrivée de ces étrangers, vint les saluer et s'attarda à converser avec eux jusqu'à minuit. Après un repos nécessaire, ils se remirent en voyage [vers Asti] le lendemain. Chemin faisant [le troisième jour], ils rattrapèrent un charretier, qui de temps en temps, pour exciter ses chevaux, proférait d'horribles jurons. D. Palazzolo ne put se contenir et, tourné vers le charretier, il s'écria : — Ce sont là vos oraisons jaculatoires ? C'est de cette manière qu'on profane chez vous le nom de Dieu ? — Et sur ce ton il continua à lui adresser des reproches. Le charretier, irrité, se mit

à proférer des invectives : il ne voulait pas supporter de reproches ; les prêtres ne sont pas meilleurs que les autres, donc qu'il fasse attention à lui, parce qu'autrement il se retrouverait mal en point. — D. Palazzolo lui répondit du tac au tac ; la discussion pouvait devenir sérieuse, lorsque D. Bosco s'interposa. Après avoir prié son compagnon de le précéder à Canelli, qui désormais était à peu de distance, et de faire le sermon d'ouverture, il se porta aux côtés du charretier qui ronchonnait. Ayant présenté des excuses pour son compagnon, il exprimait de la compassion pour la vie dure de cet homme, et l'ayant loué d'être un brave homme, il le calma, entra dans des discours familiers et ne tarda pas à s'en faire un ami. Puis, sans que l'autre s'en aperçût, il le fit convenir qu'on doit respecter le saint nom de Dieu, lui parla des châtiments dont sont menacés les blasphémateurs et finit par l'inviter à se confesser.

— Je suis prêt, répondit tout ému le charretier ; mais où ?

D. Bosco lui indiqua du doigt un pré ombragé proche de la route. Le charretier arrêta le chariot, D. Bosco s'assit au pied d'un arbre, puis le pénitent s'agenouilla et se confessa avec beaucoup de componction. Rempli de contentement, il continua ensuite un long bout de route avec D. Bosco. Au moment de se séparer, il ne trouvait pas de mots pour lui exprimer sa reconnaissance.

En entrant à Canelli D. Bosco fut vivement frappé par le mot d'un jeune garçon : un copain venait à sa rencontre en lui demandant : — Où vas-tu ? — et l'interpellé avait répondu : — Je vais au raisin. — Ce mot résonna aux oreilles de D. Bosco avec un sentiment magique comme un présage que le Seigneur lui préparait une grande vendange. Dans l'âge le plus avancé il rappelait encore avec amour ce très petit événement de son voyage, tant il lui était profondément gravé.

Il prêcha à Canelli pendant huit ou dix jours, et de là se remit en chemin pour Castelnuovo où également il donna les sermons

au cours de la neuvaine du Rosaire, confessant beaucoup de gens, comme il l'avait fait également à Canelli. Très grand était le fruit que sa prédication produisait au milieu des populations de campagne et des enfants, en raison de sa méthode particulière employée pour instruire et émouvoir les gens rustres et ignorants. " Cela fut vraiment admirable, et s'avérait plus merveilleux à mes propres yeux, racontait plus tard D. Bosco, car dans mes sermons, écoutés sans cesse avec tant d'avidité, je ne disais rien qui fût chose nouvelle ou élaborée. Je traitais des sujets que le prêtre le moins instruit connaît mieux que moi. Ce fut en ces prédications que je me rendis compte que, pour plaire et faire du bien au peuple, il ne faut pas de choses sublimes ou extraordinaires et rares, mais que le peuple a besoin de comprendre, veut comprendre ce que le prédicateur dit. S'il comprend, il est content ; s'il ne comprend pas tout, il s'ennuie. Ce fut dans l'exercice continuel de tant de sermons faits de cette manière que j'appris à prêcher, et je crois que si j'avais étudié tous les traités de l'art oratoire et lu tous les plus célèbres prédicateurs, à coup sûr je ne serais pas parvenu à faire du bien au peuple. La plupart du temps déplaît aux personnes rustres le discours mené suivant les divisions-types ; qu'après l'exorde le prédicateur dise *je commence* et qu'ensuite il s'asseye. De même aussi qu'à un certain moment, par exemple avant la péroraison, il s'asseye de nouveau, sans que le peuple en voie la raison. Excepté lorsqu'on a à recommander la quête, je suis d'avis que le sermon doit être exposé tout entier d'un seul tenant. Ensuite, pour le fait dont on veut tirer une moralité, il y a besoin d'expliquer et d'entrer même dans les moindres détails. Mais surtout et plus que tout, je le répéterai mille fois, il faut que le peuple comprenne, que tout ce qui est dit soit à la portée de son intelligence, mais que rien ne soit exposé qui présente des difficultés ou des obscurités. Quelquefois il y aura des choses même banales mais, décrites avec beaucoup de minutie, elles finissent par faire grande impression. Je me lançais sans

méthode et sans règles oratoires compassées, veillant seulement à être compris, et à donner un peu de couleur aux détails qui la plupart du temps conviennent au goût du peuple. C'est pourquoi des foules innombrables venaient m'écouter avec plaisir. Elles ne seraient pas venues si elles avaient eu de ma part des sermons préparés avec *exorde* et *première* et *seconde parties* : avec ces expressions *dans mon premier point je veux vous prouver* et *dans mon second point je passerai à prouver.* Ces artifices sentent trop le cours magistral et le peuple ne les comprend pas.

" Pour se préparer et avoir un certain ordre dans le sermon, le principal est, je crois, de bien définir le sujet. Cela fait, le plan du sermon doit venir naturellement tout seul. Une fois le plan bien préparé, tout est fait ; les mots, les circonstances les donneront. Qu'on prenne l'exorde à partir de n'importe quelle circonstance de lieu, de temps, de fait occasionnel. De très grande utilité sont les comparaisons, les paraboles, comme aussi les fables et les apologues. Avec eux on peut tellement fixer dans les esprits une vérité qu'elle ne s'échappera plus pour toute la vie. Je me rappelle encore à présent l'impression que je fis au cours d'un sermon, dans lequel je voulais expliquer que Dieu *bene omnia fecit* [fit bien toutes choses], c'est-à-dire que c'est Dieu qui dispose toutes les choses comme elles sont, et que l'ensemble est d'un ordre admirable et tout orienté au bien de l'homme : je voulais exhorter le peuple à prendre tout ce qui lui arrive comme lui étant directement envoyé par Dieu. Je racontai cette parabole : Un voyageur fatigué du chemin s'arrêta à l'ombre de quelques chênes et, regardant çà et là, il se disait en lui-même : Qui sait pourquoi le Seigneur à ces plantes très grosses et très hautes, comme le sont les chênes, donna des fruits aussi petits que le sont les glands ? Voici, toute laide et petite, une plante qui donne des citrouilles : elle ne peut même pas se dresser toute seule ! Et Dieu, pourquoi lui donna-t-il un fruit aussi gros ? Comme cela ferait plaisir à voir ces citrouilles aussi grosses suspendues là-haut aux branches du chêne ! Voir dans toutes les parties du chêne pendre tant de

centaines de citrouilles ! Et sur ces pensées il s'endormit. Entre-temps, lors d'un léger souffle de vent, un gland tombe, frappe le voyageur sur le nez et le réveille tout à coup. — Ah Seigneur, cria l'homme en bondissant sur ses pieds et en se touchant le nez qui lui faisait très mal, vous avez vraiment bien fait de donner à des plantes aussi hautes des fruits aussi petits ; une citrouille, qui de cette hauteur serait tombée sur moi, m'aurait écrasé la tête, et désormais je serais dans l'autre monde !

" Une autre fois je voulais faire demeurer bien gravé dans l'esprit de mes auditeurs combien s'enorgueillir, s'infatuer touchait à la folie ; comment faire ? Même si j'avais apporté tous les textes de l'Ecriture Sainte et des Saints Pères sur ce sujet, les jeunes n'en auraient pas fait grand cas. Ils se seraient ennuyés et auraient oublié bien vite la leçon. Je leur racontai donc avec beaucoup de détails, avec des circonstances nouvelles de mon invention, la fable d'Esope, où il dit qu'une grenouille voulait se faire grosse comme un bœuf ; mais elle gonfla tellement qu'à la fin elle creva. Je décrivai ce fait comme arrivé au voisinage du Valentino, accompagné de mille circonstances variées et ridicules, et je fis tenir un dialogue entre celle-là et d'autres grenouilles, afin de mettre en relief quelques points de morale. L'effet me parut extraordinaire. Et pourtant qu'y a-t-il de plus banal que ce récit ? ".

Ainsi parlait D. Bosco, qui pourtant ne prêchait pas à tort et à travers comme quelqu'un pourrait le supposer pour excuser sa propre paresse ; il tirait ses sujets des trésors des sciences sacrées desquels il s'était largement muni, tout en gardant continuellement un œil sur l'ordre logique et oratoire suivant lequel il avait écrit de très nombreux sermons. Mais surtout le secret grâce auquel il devint un prédicateur efficace des personnes ignorantes et des personnes instruites, c'est qu'il ne se prêchait pas lui-même, mais bien Notre Seigneur Jésus Christ. — Selon l'Ecclésiastique, est sage celui qui est sage pour sa propre personne : et les fruits de sa prudence sont

dignes de louange... Il instruit son peuple et les fruits de son savoir sont fidèles. L'homme sage sera comblé de bénédictions ; il sera en honneur auprès du peuple, et son nom vivra éternellement (1).

---

(1) Si 37,22-26 [D'après la Vulgate].

CHAPITRE XXV

D. Bosco est affecté au Refuge — La Marquise de Barolo — D. Bosco obtient de la Marquise de pouvoir continuer son Oratoire au Refuge — Le Théologien Jean-Baptiste Borel.

Les vacances terminées, D. Bosco retourna au Convitto près de son incomparable maître et ami ; mais dans un premier temps ce dernier ne lui dit rien, et lui ne crut pas bon de l'interroger. Quelques jours plus tard D. Cafasso, l'ayant pris à part, lui demanda avec un accent de bonté : — Pourquoi ne me demandez-vous pas quelle est votre destination ?

— Parce que, répondit D. Bosco, je veux reconnaître la volonté de Dieu dans votre décision, et je tiens beaucoup à ne rien mettre de la mienne : envoyez-moi n'importe où il vous plaît, je pars tout de suite.

— Alors, faites vos valises et allez au Refuge. Là-bas vous serez Directeur [spirituel] du petit Hospice Ste-Philomène, et en attendant vous travaillerez avec le Théologien Borel au bénéfice des jeunes filles de cette Institution de la Marquise Barolo : Dieu ne manquera pas, même dans l'œuvre du Refuge, de vous faire savoir par la suite ce que vous devrez accomplir pour les enfants pauvres.

A première vue il semblait qu'un tel conseil contrariait tout à fait les inclinations de D. Bosco et le bien de notre Oratoire, car la direction [spirituelle] d'un hospice, ainsi que le fait de prêcher

et celui de confesser dans un pensionnat de plus de quatre cents jeunes filles, tel que l'était ledit Refuge, semblaient devoir le détourner de s'occuper des jeunes garçons ; cependant il n'en fut pas ainsi, comme nous le verrons.

Mais avant de continuer le récit il convient que nous disions qui était la Marquise Vendéenne Juliette Colbert, épouse du Marquis Tancrède Falletti de Barolo. Elle était digne des éloges faits par les Actes des Apôtres à Tabitha : " Elle était riche des bonnes œuvres et des aumônes qu'elle accomplissait (1) ". En effet, elle faisait tourner ses grandes richesses au bénéfice de la classe ouvrière et des miséreux. Très généreuse et avisée elle avait l'habitude de répéter : — Rien n'est perdu de ce qui est donné par charité. Donnons sans compter, Dieu comptera pour nous. — Voici le lieu de ses délices : les prisons des femmes où, avec la permission des Autorités, elle s'enfermait trois ou quatre heures chaque matin. Là, à endurer des insultes et parfois des coups, à s'humilier, à instruire, prier et faire prier, à secourir largement, elle transformait ces ménageries répugnantes de bêtes sauvages en hospice de créatures chrétiennes, repenties, résignées. De merveilleuses conversions avaient été le fruit de sa vertu et de sa prudence, de sa sagesse. Ayant obtenu du Gouvernement de pouvoir transférer les détenues depuis les prisons du Sénat, du Correctionnel et des Tours dans un édifice en situation de salubrité, appelé *maison des condamnées* [littéralement : *" forçates "*], elle leur donna un règlement rédigé et discuté avec elles-mêmes, dans lequel les pratiques de piété, les heures de travail, les occupations de chacune étaient sagement réparties. Aux Sœurs de la Congrégation de St Joseph, originaire de Savoie, qu'elle avait introduites à Turin, elle confia l'assistance de cette prison, et pour elles à ses frais elle suréleva d'un

---

(1) Ac 9,36.

étage complet cette maison, de sorte que le lieu de punition revêtit l'aspect d'un sage et doux monastère. A un bon nombre de ces détenues elle obtenait la grâce du Roi, et en bonne mère elle continuait également à les assister quand elles étaient sorties de prison.

Tout cela ne suffisait pas à son âme assoiffée d'opérer le bien. Elle avait fait venir à Turin — le Roi Charles-Félix l'en avait chargée — les Dames du Sacré-Cœur pour l'éducation des jeunes filles de familles riches, en mettant à leur disposition une de ses villas, vaste et magnifique, peu éloignée de Turin ; de la même manière en 1834 elle pensait venir en aide aux fillettes de familles peu aisées, en construisant un vaste Pensionnat un peu au-delà de l'Eglise Notre-Dame de Consolation, où la pension s'élevait à seulement quinze lires par mois. Entre-temps elle fondait l'Institut des Sœurs de Ste Anne, en écrivait les Règles qui furent approuvées par l'Archevêque, acceptait des novices qu'elle plaça sous la conduite de Sœur Clémence, une savoyarde, de la Congrégation de St Joseph. La merveilleuse réussite des novices et de celles qui devinrent professes montra combien Sœur Clémence était apte à cette charge et, une fois ces religieuses formées à l'enseignement, le Collège prit vie.

Auprès de cet Institut elle implanta une autre maison pour trente petites orphelines, qui à partir de son prénom furent appelées les Juliettes ; chacune d'entre elles au terme de son éducation recevait au moment de quitter l'établissement une dot de cinq cents lires.

Pour les fillettes ouvrières, dont l'apprentissage de métiers variés s'effectuait dans les ateliers et les boutiques, elle institua dans les différents quartiers de la ville ce qu'on appelait les *familles*, et chaque famille eut une mère qui recevait logement et allocation annuelle et était chargée de commander l'escouade qui lui était confiée. Cette dernière venait au repas de midi préparé par la *mère* et, autour de celle-ci, se rassemblait le soir au retour des travaux. Là elle étudiait le catéchisme, apprenait à lire et à écrire, s'entraînait

à coudre ou à broder, à faire la cuisine, et dans tous les autres travaux domestiques. Les jeunes filles, qui devaient être de mœurs irréprochables, étaient conduites tous les matins pour suivre la sainte Messe et le Dimanche pour assister à toutes les cérémonies paroissiales.

Ayant appris que dans le diocèse de Pinerolo en plusieurs paroisses pauvres il n'existait pas d'écoles de filles et que souvent les parents catholiques envoyaient leurs fillettes à des enseignantes protestantes, elle fournit à Mgr Charvaz l'argent nécessaire pour instituer des écoles catholiques, chargea les Dames du Sacré-Cœur d'instruire les femmes qui aspiraient à devenir enseignantes et fit en sorte que tous les ans ces femmes se réunissent dans leur monastère pour y accomplir la retraite spirituelle.

Lorsque le Roi Charles-Albert appela de Rome les Adoratrices Perpétuelles de Jésus au Saint Sacrement en allouant le premier argent pour la fondation, la Marquise établit tout de suite une somme convenable pour la subsistance de ces Religieuses.

Pour toutes les Institutions qu'elle fondait la noble dame composait et imposait des règlements et attribuait des revenus aptes à en assurer l'existence à perpétuité. Parmi ces [Institutions] par ordre chronologique était venu en premier le Refuge. En grand nombre recouraient à elle de malheureuses gamines qui avaient besoin d'une main compatissante capable de les relever. Et elle réconciliait les unes avec leurs parents, arrachait les autres à un ignominieux esclavage, à d'autres elle procurait un honnête emploi. Entre-temps elle projetait de construire un abri pour les repenties, d'une capacité de plus de deux cents personnes ; et elle l'érigea à Valdocco le créant sous le patronage de Marie *Refugium peccatorum* [Refuge des pécheurs], et appelant à diriger la Maison les Sœurs de St Joseph. Mais certaines de ces pensionnaires désirant ardemment ne plus jamais en sortir et se donner par vœu au Seigneur pour toute la vie, elle construisait, attenant au Refuge, le Monastère Ste-Marie-Madeleine, capable de contenir

environ soixante-dix des nouvelles sœurs, et de manière à ce que l'église servît pour les deux communautés. Et là ce n'est pas tout : à côté du monastère elle fonda une troisième maison qui accueillit celles qu'on appelle les Petites Madeleines, c'est-à-dire des fillettes perverties, d'âge inférieur à douze ans, dont elle confiait l'éducation à quelques Sœurs de Ste Marie-Madeleine. Finalement en cette année 1844, à côté du Refuge et des Madeleines, elle érigeait l'Hospice Ste-Philomène, ou le Petit Hospice, pour les jeunes fillettes estropiées et malades : on en terminait les constructions.

Ce groupe d'Institutions autour du Refuge était le champ d'action destiné pour l'heure à D. Bosco. C'est pour lui un grand honneur que D. Cafasso l'ait proposé et l'Archevêque reconnu comme digne d'une charge aussi délicate, qui semblait réclamer un prêtre d'âge plus mûr et de grande expérience. Ils étaient persuadés qu'en lui le manque des années était amplement compensé par sa vertu et par la pureté de ses mœurs.

C'est pourquoi D. Bosco, accompagné du Théologien Borel, alla rendre visite et présenter ses hommages à la Marquise, veuve depuis 1838 d'un mari digne d'elle ; elle qui non seulement à Turin, mais à bien des villes du Piémont avait fait ressentir les effets de ses généreuses largesses. Lui, à même d'apprécier avec justesse les actions magnanimes, savait que, lors de l'explosion du choléra en 1835, la brave Dame, qui se trouvait en villégiature dans les environs de Moncalieri, s'était empressée de venir en ville, pour assister tous les jours les pestiférés [sic] dans les maisons particulières et dans les hôpitaux, consoler par de saintes paroles ceux qui mouraient et leur promettre, ce qu'elle fit réellement, d'aider les pauvres veuves et leurs enfants orphelins. Il lui avait été également dit par D. Cafasso et par le Théol. Borel combien, d'un naturel très vif et impérieux, elle cherchait par tous les efforts à se modérer et qu'elle nourrissait une aspiration constante et efficace à se perfectionner dans la vertu. Cet avis devait lui servir de règle.

La vénérable et noble dame atteignait déjà les soixante ans. S'étant présenté à elle, D. Bosco se rendit compte que sous un port majestueux elle cachait une grande humilité et que par des manières qui décelaient la réserve, ainsi que l'autorité d'une patricienne, elle unissait l'affabilité et la douceur de la mère et de la bienfaitrice : et il fut satisfait de ce premier entretien.

Egalement dès qu'elle le vit, la dame l'accueillit de très bon gré. Toutefois avant d'aller au Refuge il voulut dissiper une difficulté sur la charge qui lui était imposée de Directeur Spirituel, craignant d'être obligé, en raison de cette charge, d'abandonner ses jeunes gens ; il se dit prêt à aller comme prédicateur et comme confesseur, mais jamais de la vie comme Directeur [spirituel]. Néanmoins il s'apaisa quand on lui fit observer que le Théologien Borel s'acquitterait lui-même des obligations les plus délicates de cette fonction. Il demanda également de pouvoir recevoir librement la visite des jeunes qui viendraient le voir pour apprendre le catéchisme, et la Marquise, pour le pousser à accepter, non seulement lui accorda cette permission, mais elle consentit à ce qu'il réunît son Oratoire auprès du nouvel édifice, non encore terminé, de son Institution Ste-Philomène. De cette façon il put espérer que l'œuvre qu'il avait commencée ne resterait pas stérile.

D. Bosco se transporta donc au Refuge, qu'à l'époque on pouvait dire l'une des dernières maisons de la ville de Turin, en dehors de la barrière de l'octroi à l'ouest et pas très loin de la rive droite de la Doire. De là en allant vers le nord, avant d'arriver à la maison de santé et [d'atteindre] les nouvelles casernes militaires, dernière ligne des immeubles urbains, s'étendait une large campagne. Dans les alentours il y avait des prés, des jardins, des terrains de qualité inégale et en partie non cultivés, des fossés, des ravins et des maisons de campagne, dispersées çà et là à grande distance les unes des autres. Elle faisait partie de la circonscription de la paroisse des Sts-Apôtres-Simon-et-Jude, du Faubourg de la Doire.

D. Bosco s'entretint affectueusement avec le Supérieur et Directeur Spirituel du Refuge, le même prêtre qu'au Séminaire de Chieri il avait consulté sur le moyen de conserver sa vocation, et qui avait été à plusieurs reprises son compagnon dans la prédication et dans la visite aux prisons.

Le Théologien Jean-Baptiste Borel était un ecclésiastique de grande piété, digne de la plus haute admiration en raison de sa vertu et de son savoir. Rien ne lui manquait de ce que l'on demande pour former un prêtre selon le cœur de Dieu et les besoins de l'Eglise. Brillait surtout son zèle inlassable pour le salut des âmes.

Sur lui un éminent prêtre de Turin laissa par écrit la page suivante, que D. Bosco conservait chez lui : " *Vidisti virum velocem in opere suo ?* (1). Voilà la première idée qui me vint à l'esprit lorsque je commençai à connaître de plus près le Rév. D. Borel, dont le souvenir est toujours cher. On peut dire de lui, sans craindre de se tromper, qu'il était un valeureux fantassin de l'Eglise ; il courait à droite et à gauche pour faire la conquête des âmes, ne refusant jamais un engagement personnel dans un travail, quel qu'il fût, du ministère sacré, pourvu qu'il en eût le temps ; et pour avoir ce temps il prenait la nuit pour le jour en veillant très longtemps. Jamais de vacances, disant que dans la vie des saints il ne trouvait pas le Chapitre des *Vacances*. Pour récréation, après le repas de midi, il se mettait tout de suite à écrire supplique sur supplique aux Autorités, ou aux riches personnages pour demander des secours au nom des pauvres qui l'en sollicitaient ; ou bien il allait rendre visite aux malades, porter des aumônes, concerter avec d'autres prêtres la façon de pouvoir faire du bien au moyen de saintes missions, de retraites spirituelles, d'échanges catéchistiques. Pour ces derniers, au dire de

---

(1) Pr 22,29 [As-tu vu un homme rapide dans sa besogne ?].

son grand ami D. Cafasso, il était peut-être le meilleur orateur de tout le diocèse en raison de sa facilité à parler notre bon piémontais, en raison des proverbes, des bons mots, des phrases pleines de finesse qui jaillissaient sur ses lèvres comme des fleurs, et en raison de la clarté pour expliquer n'importe quelle difficulté doctrinale, se servant des comparaisons les plus appropriées aux besoins : d'autant plus lorsqu'il s'agissait de parler à la jeunesse qui faisait son délice. Il s'ingéniait tellement pour se faire comprendre même des personnes plus ignorantes et rustres, qu'il mettait en pratique le propos du Vén. P. Prever de l'Oratoire : *Le monde est lourdaud, il faut donc prêcher avec un style lourdaud.* On ne peut compter les fois où il annonça la parole de Dieu, et souvent à Turin dans cinq ou six institutions par jour. Les confessions qu'il recevait de pénitents de tout âge et de toute condition sont également innombrables ".

A propos de ce qui lui arrivait dans les prisons et de tous les nombreux artifices qu'il utilisait avec les prisonniers, ainsi que des conversions imprévues et admirables par lesquelles se trouvait récompensée sa charité, D. Bosco ne cessait pas de raconter plus tard des scènes très édifiantes et plaisantes. Un jour, entouré des locataires d'une grande salle [de prison], il cherchait bien tranquillement à les persuader d'accomplir le devoir pascal, quand soudain on lui désigne quelqu'un qui ne voulait rien savoir. Le Théologien s'approche de lui, et mi-badin mi-sérieux le saisit par le collet, l'entraîne avec lui malgré ses réticences dans une chambre et réussit à le confesser.

Une autre fois, alors que huit ou dix de ces gredins étaient allongés au soleil et endormis, le saint prêtre, ayant vu qu'il restait de la place, va se coucher à côté de l'un des plus hostiles, et couvre de son chapeau la face du type et la sienne. Le brave se réveille et, ayant entendu les rires des assistants, se lève embarrassé ; mais le Théologien Borel le retient, le tire avec lui à l'écart, et après l'avoir confessé le renvoie en paix. D'autres et d'autres il en confessa avec de tels artifices au cours de cette journée : — Remercions le

Seigneur, disait-il le soir, tandis qu'il changeait ses vêtements de la tête au pied, aujourd'hui nous avons fait une belle pêche.

Donc, dès qu'ils se connurent, D. Bosco et D. Borel se mirent à s'aimer et à se porter mutuellement secours et stimulation dans l'accomplissement du bien : " Chaque fois, écrivit D. Bosco, que je pouvais rester avec lui, j'entendais et voyais toujours des leçons de zèle sacerdotal ; et toujours il me donnait de bons conseils. Au cours des trois ans que je passai au Convitto, je fus plusieurs fois invité par lui à intervenir dans le service religieux des cérémonies sacrées, à confesser, à prêcher avec lui, si bien que le domaine de son travail au Refuge m'était déjà connu et d'une certaine façon familier. Nous nous parlâmes à plusieurs reprises pendant un long moment au sujet des règles à suivre pour nous aider l'un l'autre dans la fréquentation des prisons et l'accomplissement des tâches qui nous étaient confiées ".

Les deux ministres du Seigneur, animés par le même esprit, s'entretinrent donc au cours d'une longue entrevue, et notamment réfléchirent ensemble pour assister de la meilleure manière possible les jeunes gens dont la moralité et l'abandon exigeaient de jour en jour le soin le plus vigilant. Entre-temps on mit en ordre la nouvelle demeure de D. Bosco, et ce fut la chambre au-dessus du vestibule de la première porte d'entrée au Refuge, qui s'ouvrait sur la rue appelée plus tard du nom de Cottolengo. Près de cette [chambre], il y en avait une autre, occupée précisément par le Théologien Borel. Au rez-de-chaussée habitait le concierge. D. Bosco devait aussi transporter là son Oratoire. Il jeta un coup d'œil sur l'édifice. — Et où accueillir les garçons ? — Le manque d'un lieu lui causait de la peine. — Ne nous inquiétons pas, dit le Théol. Borel : la chambre qui vous est destinée, peut servir pendant quelque temps ; par la suite nous verrons ce qui sera à faire.

— Ils sont déjà nombreux, vous savez, les jeunes qui viennent se rassembler à St-François d'Assise, répliquait D. Bosco.

— Lorsque nous pourrons habiter dans le bâtiment préparé pour les

prêtres à côté du Petit Hospice, j'espère qu'un autre endroit meilleur apparaîtra.

D. Bosco retourna au Convitto plutôt songeur, mais tandis qu'il considérait, ainsi qu'il nous le dit à plusieurs reprises, comme une grâce insigne du Seigneur de pouvoir discuter comme cela en voisin avec le saint homme qu'était le Théologien Borel, son cœur éprouvait une grande consolation. De même aussi il estima que c'était pour lui une belle chance d'habiter sous le même toit que D. Sébastien Pacchiotti, un autre prêtre pieux au service du Refuge, avec lequel également il était étroitement lié par une précieuse amitié.

CHAPITRE XXVI

Un rêve : La pastourelle ; un étrange troupeau ; trois stations d' un voyage pénible ; arrivée à destination — L' Oratoire transféré au Refuge — Une irruption d' enfants à Valdocco — Scènes plaisantes et manque de locaux — Deux pièces du Petit Hospice transformées en chapelle — Première église en l' honneur de St François de Sales — La fête du 8 décembre.

Un fait merveilleux réconfortait en ces jours Don Bosco, lui indiquant les événements futurs. Nous le racontons avec ses propres paroles recopiées du manuscrit de ses mémoires :

" Le deuxième Dimanche d'Octobre de cette année (1844) je devais annoncer à mes jeunes, que l'Oratoire serait transféré à Valdocco. Mais l'incertitude sur le lieu, sur les moyens, sur les personnes me laissait vraiment songeur. Le soir précédent j'allai au lit le cœur inquiet. Cette nuit-là je fis un nouveau rêve, qui semble constituer un supplément de celui que je fis la première fois aux Becchi quand j'avais environ neuf ans. Je juge bon de l'exposer à la lettre.

" Je me vis en rêve au milieu d'une multitude de loups, de chèvres et de chevreaux, d'agneaux, de brebis, de moutons, de chiens et d'oiseaux. Tous ensemble ils faisaient un bruit, un vacarme, ou mieux un fracas d'enfer à inspirer de l'épouvante aux plus courageux.

Je voulais m'enfuir, lorsqu'une Dame, très bien mise ayant l'aspect d'une pastourelle, me fit signe de suivre et d'accompagner cet étrange troupeau, tandis qu'Elle précédait. Nous allâmes vagabonds à travers divers lieux ; nous fîmes trois stations ou arrêts : à chaque arrêt beaucoup de ces animaux se changeaient en agneaux dont le nombre grossissait toujours davantage. Après avoir beaucoup marché, je me trouvai dans un pré, où ces animaux sautillaient et mangeaient ensemble, sans qu'il y eût chez les uns la tentative de mordre les autres.

" Accablé par la fatigue, je voulais m'asseoir au bord d'une route proche, mais la pastourelle m'invita à continuer le chemin. Ayant marché encore un peu, je me suis trouvé dans une vaste cour munie tout autour d'une galerie couverte, à l'extrémité de laquelle il y avait une Eglise. Là je m'apèrçus que les quatre cinquièmes de ces animaux étaient devenus des agneaux. Leur nombre devint ensuite très grand. A ce moment survinrent plusieurs pastoureaux pour les garder ; mais ils restaient peu de temps, et partaient tout de suite. Alors se produisit une chose merveilleuse. Beaucoup d'agneaux se changeaient en pastoureaux qui, étant en augmentation, prenaient soin des autres. Le nombre des pastoureaux s'accroissant grandement, ils se divisèrent, et ils s'en allaient ailleurs pour recueillir d'autres animaux étranges et les garder dans d'autres bergeries.

" Je voulais partir car, me semblait-il, était venu le moment d'aller célébrer la Messe, mais la pastourelle m'invita à regarder vers le sud. Regardant, je vis un champ, dans lequel on avait mis en terre du maïs, des pommes de terre, des choux, des betteraves, des laitues et beaucoup d'autres plantes potagères . — Regarde une autre fois, — me dit-elle. Et je regardai de nouveau, et je vis une Eglise spendide et haute. Un orchestre, une musique instrumentale et vocale, m'invitaient à chanter la messe. A l'intérieur de cette Eglise se trouvait une bande blanche, sur laquelle était écrit en gros caractères : HIC DOMUS MEA, INDE GLORIA MEA [Voici ma demeure, d'elle rayonnera ma gloire]. Continuant dans le rêve,

je voulus demander à la bergère où je me trouvais ; ce qu'elle voulait indiquer avec ce cheminement, avec les arrêts, avec cette maison, une Eglise, et puis une autre Eglise. — Tu comprendras tout, me répondit-elle, lorsque de tes yeux de chair tu verras dans la réalité ce qu'à présent tu vois avec tes yeux de l'esprit. — Mais, croyant être éveillé, je dis : Je vois clair, et je vois avec les yeux de chair ; je sais où je vais et ce que je fais. — A ce moment-là sonna la cloche pour l'Angélus à l'Eglise St-François d'Assise, et je me réveillai.

" Ce rêve m'occupa presque toute la nuit ; beaucoup d'autres détails l'accompagnèrent. Sur le moment j'en compris peu le sens, car, me méfiant de moi, j'y ajoutais peu foi, mais je saisis les choses à mesure qu'elles obtenaient leur réalisation. Et même plus tard ce rêve, conjointement avec un autre, me servit de ligne d'orientation dans mes délibérations au Refuge ".

Donc le second Dimanche d'octobre 1844, dédié à la Maternité de Marie, D. Bosco fit part à la bande de ses élèves du transfert de l'Oratoire au Refuge, sa nouvelle demeure. Dans les premiers moments de l'annonce, les jeunes en ressentirent de l'inquiétude ; mais quand, pour les apaiser, il leur dit qu'il les conduirait à un autre St-François plus grand, plus beau, plus commode, et que dans ces zones-là ils pourraient chanter, courir, sauter et s'amuser tout à leur aise, ils furent débordants de joie, et chacun attendait impatient le Dimanche suivant pour voir la nouveauté que dans son imagination de jeune il s'était représentée. Ils furent néanmoins avertis de ne pas, pour des raisons particulières, s'y rendre le matin, mais passé midi.

Et voici donc que le troisième dimanche d'octobre, jour destiné par l'Eglise à honorer la Pureté de la Vierge Marie, peu après midi, une bande de jeunes gens d'âges divers et de conditions variées descend en vitesse à Valdocco à la recherche de D. Bosco

et du nouvel Oratoire. — Où est Don Bosco ? Où est l'Oratoire ? D. Bosco, D. Bosco, — appelaient-ils en criant. C'était une irruption d'enfants. Aux voix et aux cris de cette multitude de jeunes, les habitants des maisons voisines se portèrent bientôt dehors presque effrayés ; ils craignaient, en effet, que ces jeunes ne se fussent déversés là dans une mauvaise intention. Comme dans le voisinage on n'avait pas encore entendu parler de D. Bosco, ni d'Oratoire, les gens répondaient sur un ton d'irritation : — Quoi D. Bosco, quoi Oratoire ? Allez ouste, vauriens. — Les jeunes, croyant qu'on leur jouait un tour, intensifiaient d'autant plus la voix et leurs requêtes. Les autres, se jugeant insultés, opposaient des menaces et des coups. Les affaires commençaient à prendre un aspect sérieux, lorsque D. Bosco, entendant les huées, s'aperçut qu'il s'agissait de ses jeunes amis, qui allaient à sa recherche et à celle du nouvel Oratoire. Il les entendait répéter : — Et pourtant il nous a dit de venir ici ! Qui sait quelle est sa porte ? — Et un jeune, qui venait d'arriver, indiquait la porte d'une voix de stentor en criant : — D. Bosco est ici, suivez-moi. — A cet instant D. Bosco sortit de la maison.

Dès qu'il fit son apparition, se leva de toutes les bouches un cri unanime : — Oh !... D. Bosco, D. Bosco... Où est l'Oratoire ? nous sommes venus à l'Oratoire. — Pendant ce temps-là, d'alentour, tous couraient vers lui en foule, et de la sorte cessèrent toutes les altercations. A ce changement de décor les gens transformèrent la colère en émerveillement, et ouvraient de grands yeux, en interrogeant sur l'identité de ce prêtre, de ces jeunes, et ainsi de suite. On lui demanda où était l'Oratoire : le bon et habile Directeur répondit que le véritable Oratoire n'était pas encore achevé, et qu'en attendant ils pourraient venir dans sa chambre ; étant assez spacieuse, elle servirait. Toute cette bande se précipita alors dans l'escalier, en une compétition générale pour arriver le premier dans la chambre de D. Bosco. Là, c'était à qui s'asseyait sur le lit, qui sur le bureau, qui par terre et qui

sur le rebord de la fenêtre. Ce Dimanche-là les choses allèrent assez bien : en cet endroit pourtant ils ne purent avoir pour la récréation la détente qu'ils s'étaient imaginée ; toutefois ils en furent satisfaits. D'autre part, en l'absence du reste, D. Bosco, avec sa bonté, avec ses douces manières, avec ses facéties et ses gracieux traits d'esprit, suffisait pour tout. Là on revoyait un peu de doctrine chrétienne, on enseignait une prière, on racontait un exemple édifiant et l'on chantait un cantique à la Vierge : en somme, tout comme on avait jusqu'alors pratiqué à St-François d'Assise.

Un grand imbroglio commença le dimanche d'après ; en effet, comme aux premiers élèves s'en ajoutaient plusieurs du voisinage, on ne savait plus où les placer. Chambre, couloir, escalier, tout était encombré d'enfants. D. Bosco faisait le catéchisme, ou l'explication de l'Evangile dans sa salle, tandis que le Théologien Borel, qui s'était offert à l'aider en tout, expliquait les mêmes vérités à ceux qui étaient entassés sur les marches de l'escalier. On se serait cru au théâtre comique à voir comment ils y faisaient la récréation. L'un allumait le feu, l'autre l'éteignait ; celui-ci balayait la chambre sans l'arroser, celui-là époussetait ; les uns lavaient les assiettes et les autres les cassaient. Pincettes, pelles, seau, broc, cuvette, sièges, livres, vêtements, chaussures, en somme tous les objets visibles étaient mis sens dessus dessous, tandis que ceux qui avaient plus de maturité et de bon sens voulaient les mettre en ordre et les arranger au mieux. Notre cher D. Bosco regardait et riait recommandant seulement de ne rien casser ni abîmer. *Charitas patiens est* (1). La charité est patiente, et pendant combien d'années il pratiqua à un degré héroïque la vertu de force, se dominant grâce à sa présence continuelle au milieu de garçons bruyants et impolis !

---

(1) 1 Co 13,4.

Ainsi s'écoulèrent, [au nombre de] six, dimanches et jours de fête. Le matin, D. Bosco recevait quelques-uns en confession, après quoi on allait assister à la sainte Messe tantôt dans une église de la ville, tantôt dans une autre. Parfois D. Bosco interrogeait les jeunes : — Où devons-nous aller ce matin pour assister à la messe ? — A Notre-Dame de Consolation, au Mont [des Capucins], à Sassi, à la Crocetta, — criaient en plusieurs chœurs les enfants. Puis ils descendaient des salles et, ayant emmené D. Bosco parmi eux, ils marchaient vers l'église indiquée par lui et, récitant le chapelet, ils passaient au milieu de Turin. Le plus souvent ils allaient au sanctuaire Notre-Dame de Consolation. Pour la bénédiction [du St Sacrement] il les conduisait le soir à la chapelle des écoles Ste-Barbara, dirigées par les Frères des Ecoles Chrétiennes. Ces bons religieux donnèrent volontiers une telle permission à celui qui leur accordait depuis quelque temps déjà une grande aide en prêchant aux élèves et en les confessant.

Cependant on était grandement dans l'embarras pour les pratiques de piété. Nous le rappelaient plusieurs anciens élèves : au matin de la Toussaint, les jeunes étant rassemblés dans ce lieu étroit et dans ses alentours guère plus vastes, tous voulaient se confesser. Mais comment faire ? Il n'y avait que deux confesseurs et ils étaient environ deux cents, serrés comme les harengs dans une caque : — Ce n'est plus possible de continuer, dit alors le cher Théologien Borel : il est nécessaire de se procurer un local plus adapté.

D. Bosco se rendit alors chez l'Archevêque Fransoni, lui exposa ce qui, avec son accord, était déjà réalisé, le bien qu'on en avait obtenu, le [bien] supérieur qu'on pouvait en obtenir par la suite. Quoiqu'il comprît l'importance de cette œuvre, Monseigneur demanda néanmoins : — Ces garçons ne pourraient-ils se rendre dans leurs paroisses respectives ? — Dans sa prudence il savait que quelque obstacle pourrait surgir de la part des Curés. D. Bosco lui répondit : — Plusieurs d'entre eux ne sont pas de Turin et n'y passent qu'une

partie de l'année. Ils ne savent même pas à quelle paroisse ils appartiennent. Beaucoup sont mal habillés, parlent des dialectes peu intelligibles, donc ils comprennent peu, et sont également peu compris des autres. Ensuite certains sont déjà de petits adultes, et ils n'osent pas se joindre en classe aux gamins. Ceux-là mêmes qui sont de la ville, tantôt en raison de la négligence des parents, tantôt parce qu'ils sont leurrés par les amusements ou attirés par les mauvais compagnons, c'est presque jamais ou très rarement qu'ils se font voir dans les églises.

Il n'en fallut pas davantage pour que l'aimable Pasteur dît à D. Bosco : — Allez, et faites ce que vous jugez bon. Je vous donne tous les pouvoirs dont vous pouvez avoir besoin ; je vous bénis ainsi que votre œuvre, et je ne manquerai pas de vous aider en tout ce que je pourrai. D'après ce que vous me dites, je le vois clairement vous est nécessaire un local plus vaste et plus adapté. Présentez-vous à madame la Marquise Barolo, à qui je vais moi-même écrire : elle pourra peut-être vous en fournir un convenable à côté du Refuge lui-même.

D. Bosco alla parler à la Marquise ; et comme le Petit Hospice ne s'ouvrait pas avant [le mois d'] août de l'année suivante 1845, la charitable dame s'en tint à ce qu'au service des jeunes gens l'on transformât en chapelle deux chambres spacieuses de cette construction. Pour s'y rendre, on passait par la porte dudit Hospice et, par la petite allée qui séparait l'œuvre Cottolengo du bâtiment en question, on marchait jusqu'à l'actuelle habitation des prêtres, puis par l'escalier intérieur on montait au troisième étage. Ce dernier était prévu pour les moments de détente des prêtres du Refuge, lorsqu'au deuxième étage ils auraient transféré là-bas leur habitation.

Ce fut là l'endroit désigné par la divine Providence pour la première église de notre Oratoire. Par le décret du 6 décembre, le Supérieur Ecclésiastique accordait à D. Bosco le pouvoir de la bénir, d'y célébrer la sainte Messe, d'y donner la bénédiction du Saint Sacrement, et d'y faire des triduums et des neuvaines. Un simple

autel de bois en forme de table avec les objets du culte strictement nécessaires, mais avec le tabernacle doré et un [support formant comme un] petit trône avec deux angelots en adoration ; une chape, une chasuble de chaque couleur [liturgique], une grande étole ancienne avec les autres vêtements sacrés indispensables ; quatre soutanes pour les enfants de chœur improvisés furent bien vite prêtes. La Marquise Barolo avait donné soixante-dix lires pour l'achat de vingt chandeliers, trente pour la tapisserie, vingt pour les surplis.

On fit l'inauguration en un jour dont le souvenir reste toujours agréable, le huit décembre, dédié à Marie Immaculée, sous la protection maternelle de laquelle D. Bosco avait placé l'Oratoire et ses enfants. C'est donc en cette fête que D. Bosco bénit la première Chapelle en l'honneur de St François de Sales, y célébra la Messe et distribua à plusieurs jeunes la sainte Communion.

Certaines circonstances rendirent très mémorable cette cérémonie sacrée. La première fut la pauvreté de la Chapelle. Manquaient les agenouilloirs, les bancs, les chaises ; et il fut nécessaire de se contenter de quelques bancs branlants, de chaises à haut dossier pleines de trous et de banquettes qui menaçaient de provoquer des culbutes. Mais la divine Providence ne tarda pas à venir au secours, et la charité des bonnes personnes ne manqua jamais. — D'autre part le temps ne pouvait être pire ; mais il n'empêcha pas la présence en nombre élevé des jeunes, tant était grand l'amour qu'ils portaient à l'Oratoire et à celui qui le dirigeait. La neige était haute ce matin-là, et elle tombait sans cesse serrée comme sur le dos des montagnes, accompagnée de vent et de tourbillons. Il faisait donc très froid : il fut nécessaire de porter dans la Chapelle un gros brasero ; et on se rappelle qu'au moment de passer en plein air avec lui, d'épais flocons, qui tombaient dessus, faisaient se produire un crépitement qui charmait beaucoup. — Mais ce que les jeunes n'oublièrent jamais, ce furent les larmes qu'ils virent couler des yeux de D. Bosco,

pendant qu'il accomplissait cette cérémonie sacrée. Il pleurait de consolation, parce qu'il voyait que de cette façon l'œuvre de l'Oratoire se consolidait de mieux en mieux, et parce qu'ainsi s'offrait à lui l'occasion de recueillir un plus grand nombre d'enfants, qui pourraient être chrétiennement instruits, et éloignés des dangers de l'immoralité et de l'irréligion qui envahissaient.

CHAPITRE XXVII

Pourquoi St François de Sales fut déclaré Patron de l' Oratoire — D. Bosco imitateur de la douceur de ce Saint — Début des cours du soir et des cours du dimanche — Heureux changement dans la conduite des jeunes — Etudes de D. Bosco au Convitto Ecclesiastico — La Sainte Fête de Noël — Les premières quêtes.

Les affaires dans le nouvel Oratoire se préparaient. Une personne généreuse faisait construire un bon nombre de bancs, de sorte qu'on pouvait assister avec plus de commodité aux cérémonies sacrées. Le nom de St François de Sales devenait familier parmi les jeunes, et D. Bosco décida dès le tout début que la fête de cet aimable Saint fût célébrée avec toute la solennité possible.

Quelqu'un pourrait demander ici : — Comment et pourquoi ledit Oratoire fut-il dédié en l'honneur de St François de Sales et commença-t-il à en porter le nom ? — Etant encore au Convitto Ecclesiastico D. Bosco avait déjà décidé en son for intérieur de placer tou-tes ses œuvres sous la protection de l'Apôtre du Chablais, mais il attendait que D. Cafasso lui manifestât d'abord sa pensée sur ce point. Et D. Cafasso dit son mot. Il se trouva un de ces jours-là avec le Théologien Borel : discutant des difficultés que rencontrait D. Bosco,

de la patience dont il faisait preuve en chacune de ses actions, et de la continuelle prospérité de l'Oratoire, il remarqua que jusqu'à ce moment-là ce dernier n'avait pas encore été placé sous la protection particulière d'un saint patron. Après une courte discussion D. Cafasso avança le nom de St François de Sales, et le Théologien Borel faisait l'éloge de la proposition. D. Bosco donna son accord et les raisons principales de ce choix furent au nombre de trois. Premièrement parce que la marquise Barolo, pour aider D. Bosco, décidait d'établir sous ce titre, au Refuge, une congrégation de Prêtres, destinée à s'occuper spirituellement non seulement de ses nombreuses institutions déjà existantes, mais également de celles qu'elle méditait de fonder à l'avenir, parmi lesquelles un collège de jeunes étudiants à Barolo ; et un atelier dédié à St Joseph à Turin, au Refuge, pour y subvenir chaque jour aux besoins et à l'éducation de plus de cent jeunes filles âgées de moins de douze ans. Dans cette intention elle avait fait exécuter, sur le mur à l'entrée du nouveau local prévu pour les Prêtres Aumôniers, un tableau de St François de Sales. En second lieu, parce que la part de ministère que Don Bosco s'était mis à exercer auprès de la jeunesse, exigeait beaucoup de calme et de mansuétude ; et c'est pourquoi il voulait se placer sous la protection particulière d'un Saint, qui fut en cette dernière vertu un modèle parfait. En plus de cela le poussait une troisième raison. A cette époque plusieurs erreurs, notamment le protestantisme, commençaient à s'insinuer insidieusement dans nos régions, surtout à Turin dans le bas peuple. Eh bien, D. Bosco voulut par ce moyen se rendre favorable ce Saint, afin qu'il lui obtînt du Ciel une aptitude particulière à gagner les âmes au Seigneur, la lumière et le réconfort pour combattre de façon utile les ennemis eux-mêmes, dont il avait en sa vie mortelle si splendidement triomphé, pour la gloire de Dieu et de l'Eglise, et au profit d'innombrables chrétiens*. En somme il jugeait que l'esprit de

---

* sic : voir p. 66 la remarque sur ce mot " chrétien "... Les protestants sont des chrétiens ; mais eux ne "profitèrent" pas des "luttes" de St François de Sales !

St François de Sales était le plus indiqué pour l'époque en ce qui concerne l'éducation et l'instruction populaires.

De cet admirable Apôtre il connaissait minutieusement la vie et les écrits et, à ce moment-là comme plus tard, il en rappelait aux jeunes, dans ses causeries, tantôt un mot, tantôt un fait. Il s'appliquait à être pour eux une représentation vivante surtout de la douceur du cœur de [St François de Sales], qui avait ramené au sein de l'Eglise tant d'hérétiques. " Il nous dépeignait, écrivit D. Bonetti Jean quelques années plus tard, St François de Sales en sa jeunesse, en disant que le caractère doux et bienveillant, il ne l'avait pas reçu comme un don de la nature, mais que cela lui avait coûté au contraire de grands sacrifices pour l'acquérir. A de telles paroles nous nous formions une idée de l'âme elle-même de D. Bosco : nous le savions de son propre aveu, jeune garçon il avait été par nature d'un esprit ardent, prompt, fort, ne supportant pas d'oppositions ; et pourtant nous le considérions comme un modèle de mansuétude, respirant sans cesse la paix ; et tellement maître de lui-même qu'il paraissait n'avoir jamais rien à faire. Cela nous donnait la preuve de ses continuels actes de vertu pour se dominer, [actes] assez héroïques pour qu'il devînt une copie vivante, parlante de la charité de St François de Sales ".

Donc dans la chapelle du grand Evêque de Genève l'Oratoire prenait un excellent essor. " La réputation, écrit D. Bosco, d'une petite église uniquement réservée aux jeunes, les cérémonies sacrées spécialement accomplies pour eux, un espace libre pour se promener, sauter et s'amuser servirent d'appât pour beaucoup d'autres habitants de Valdocco. Ils étaient tous des enfants de condition ouvrière. Notre église, qui seulement alors commença à être appelée oratoire, devint de plus en plus exiguë. Cependant nous nous accomodâmes tant bien que mal entre chambre, cuisine, couloir, vestibule ; dans tous les coins il y avait des classes de catéchisme ; tout était oratoire ". Il n'y a pas à dire combien Don Bosco a eu de mal dans la recherche de personnes de bonne

volonté qui fussent en mesure de l'aider. Quelques-uns des plus âgés instruits par lui dirigeaient çà et là les classes. Ceux-là il les réunissait ensuite dans sa chambre, sur le temps non occupé par le ministère sacré, les jours ouvrables : il leur donnait les règles nécessaires et les enthousiasmait à l'aide de petits cadeaux et grâce à l'amabilité et à la charité de ses manières.

Les dimanches et jours de fête les jeunes y venaient en foule, pour se confesser, pour y assister à la messe et pour faire également la sainte communion. Une fois la messe finie D. Bosco leur donnait une courte explication d'évangile. L'après-midi on faisait le Catéchisme, on chantait des cantiques, puis avait lieu une instruction faite pour eux sur mesure, pas trop prolixe mais émaillée d'exemples édifiants ; enfin, après avoir chanté les litanies de la Sainte Vierge, on donnait la bénédiction du Saint Sacrement, qui était conservé seulement les dimanches et jours de fête. Dans les intervalles avant et après les cérémonies se succédaient d'honnêtes divertissements et passe-temps, sous la surveillance du bon Directeur, du Théologien Borel son bras droit et des jeunes plus raisonnables et de bonnes mœurs. La récréation s'effectuait dans l'étroite et longue allée existant entre le Monastère des Madeleines et l'hôpital Cottolengo, qui débouchait sur la voie publique ; et aussi sur la route qui passait devant la maison. Souvent D. Bosco sortait dans les terrains aux alentours pour veiller à ce qu'aucun de ses élèves n'y traînât hors du groupe.

Il cherchait tous les moyens pour les allécher à venir à l'Oratoire. Il fournit de quoi jouer, comme des balles, des boules, des palets, des échasses, promettant aussi de procurer bien vite une balançoire, un pas de géant, un cours de gymnastique et un cours de chant, des concerts avec musique instrumentale et d'autres passe-temps. Quelquefois il distribuait des médailles, des images, des fruits ; il leur préparait une collation ou un goûter ; parfois il donnait aux plus pauvres un pantalon, une paire de chaussures ou d'autres habits. Souvent il leur portait secours chez les parents eux-mêmes : " Mais, écrit

D. Bosco, ce qui plus que tout attire les jeunes, ce sont les bonnes façons d'accueillir : pour obtenir de bons résultats dans l'éducation de la jeunesse, il faut étudier le moyen de se faire aimer pour se faire ensuite craindre ". Et les jeunes savaient qu'ils étaient aimés et qu'il les portait, lui, dans son cœur gravés de manière indélébile. En effet, il les connaissait tous et les appelait tous par leur prénom et leur nom, se souvenant également de ceux nombreux qui ne fréquentaient plus l'Oratoire. C'est ce que nous affirmait le Théologien Borel et c'est ce que nous avons constaté, alors que les jeunes internes et externes déjà éduqués par lui se chiffraient par milliers.

Ce fut à cette époque, c'est-à-dire à la fin de 1844, que Don Bosco commença et ensuite perfectionna les cours du soir et les cours du dimanche, qui furent bien vite mis en route dans d'autres lieux de notre région et sont de nos jours largement développés et répandus à travers toute l'Italie. C'était une œuvre de charité, également nécessaire pour faire connaître aux gens que le prêtre est toujours le premier à rechercher le bien du peuple. C'est pourquoi, les dimanches et jours de fête après les cérémonies sacrées et le soir des jours ouvrables, à l'exception du samedi et de la veille des fêtes d'obligation, à une certaine heure beaucoup de jeunes se rendaient au logement de D. Bosco et du Théologien Borel, et ces deux prêtres, toujours prêts à leur faire du bien, transformaient en salles de classe leurs propres chambres, et enseignaient à lire, à écrire et à compter. Ils se donnaient là du mal non seulement pour les rendre plus habiles dans l'apprentissage de l'art ou du métier, mais surtout pour pouvoir leur dispenser plus facilement l'enseignement religieux au moyen de la lecture et de l'étude du catéchisme. Ils avaient constaté qu'un certain nombre, parmi ceux qui ne savaient pas lire, éprouvaient de la difficulté à le bien apprendre, n'ayant pas d'autre moyen que d'entendre la bouche de l'enseignant le répéter. Pour de nombreux jeunes ce fut là un bienfait vraiment insigne ; du fait que sans une telle mesure, puisqu'ils devaient travailler toute la journée pour gagner de quoi vivre et ne pouvaient par suite

fréquenter les écoles publiques, ils seraient restés analphabètes et dans l'ignorance des plus élémentaires notions pour leur plus grave préjudice, même matériel.

Pendant ce temps-là D.Bosco maintenait un regard spécial sur les jeunes qui sortaient des prisons. Ce fut alors qu'il toucha du doigt que, s'ils trouvent une personne bienveillante qui prenne soin d'eux, les assiste les dimanches et jours de fête, cherche à les placer pour un travail chez un patron vraiment chrétien en leur rendant visite quelques fois par semaine, ces malheureux se mettent volontiers à mener une vie honorable, oublient le passé, retrouvent la pratique de la religion et deviennent d'honnêtes citoyens.

C'est aussi durant son séjour au Refuge que D. Bosco commença à comprendre ce que signifiait *faire le tailleur* [voir p. 202], destiné à rapiécer les vêtements déchirés, expression qu'on entendait quelquefois sur ses lèvres lorsqu'il s'adressait aux jeunes. Excitée, leur curiosité demandait souvent à l'homme de la Providence quand et comment on l'avait vu en train de faire le tailleur. Lui cependant, pendant bien des années, ne donnait pas d'autre réponse en dehors de celle-ci : — Si cela pouvait d'une façon ou d'une autre vous être utile, ou tourner à la plus grande gloire de Dieu, je vous le dirais.

Entre-temps, tandis qu'il aidait le Théologien Borel à confesser les pensionnaires au Refuge, il continuait ses prédications en ville et allait confesser à l'Eglise du Convitto. Il ne pouvait se séparer de D. Cafasso et mettait fidèlement en pratique l'avertissement de l'Ecclésiastique : " Fréquente un homme pieux, que tu sais constant à observer les commandements, dont l'âme est comme la tienne, et qui, si tu échoues, sera compatissant (1) ". Et D. Cafasso, le payant en retour d'une égale affection, lui accordait une pièce au Convitto,

---

(1) Si 37,12.

où D. Bosco pourrait s'appliquer aux études sans dérangement : il manquait au début de l'Oratoire des livres nécessaires pour composer ses nombreuses brochures pour la défense et le développement de la religion. La bibliothèque de St-François d'Assise était bien fournie en volumes précieux.

Pendant de nombreuses années D. Bosco s'y rendait chaque jour aux environs de quatre heures de l'après-midi et n'en repartait que vers neuf heures, accompagné de quelques domestiques du convitto. Plus tard, empêché dans l'après-midi, il limita son étude entre onze heures du matin et midi, reprenant, quelque temps après, l'habitude d'y aller le soir. Mais que fût long ou court son passage, il ne manquait jamais de rendre visite à son maître et bienfaiteur, dont il savourait toute la confiance, s'attardant avec lui non seulement pour converser de théologie morale, de règles pour la vie de l'esprit et celle de l'Oratoire, mais aussi pour prendre pour modèles ses vertus héroïques et notamment ses continuelles pénitences. Parfois il cherchait à l'inviter à tempérer la rigueur envers soi-même en invoquant les principes d'une indulgence raisonnée selon lesquels il avait l'habitude de diriger lui-même ses étudiants. Nous trouvons dans les manuscrits de D. Bosco une trace de ses visites : " D. Cafasso était depuis dix ans au Convitto Ecclesiastico et son petit-déjeuner consistait en quelques morceaux de pain auxquels plus tard il renonça ! Ainsi également il se limita à ne manger qu'une fois par jour et sa nourriture se composait d'une soupe et d'un plat léger. Même l'hiver son repos ordinaire n'était chaque nuit que de cinq maigres heures. Compte tenu des dures fatigues qu'il supportait, je lui dis un jour de prendre quelque chose de plus conforme à sa frêle complexion. — Malheureusement, ajouta-t-il avec hilarité, viendra une époque où il faudra concéder quelque chose de plus à ce corps ; mais jusqu'à ce que je ne puisse plus m'en passer, je ne veux pas le satisfaire.

" D'autres fois je lui en adressai respectueusement le reproche, faisant allusion au préjudice que cette austérité causerait à sa délicate santé, d'autant plus que ses forces diminuaient chaque jour ; mais il répondait : — Oh Paradis ! Paradis ! quelle force et quelle santé tu donneras à ceux qui y entreront ! ".

Ces leçons, et d'autres du même genre, D. Bosco les retenait, les mettait en pratique et les répétait aux autres, comme nous le verrons dans la suite du récit.

Mais désormais l'année 1844 approchait de sa fin et pointait le saint jour de Noël. Comme D. Bosco s'était sans attendre soucié d'enseigner aux jeunes la manière de bien servir la Messe, ainsi les cérémonies étaient exécutées avec la dignité convenable. La solennité fut célébrée avec une communion générale qui était ce que D. Bosco pouvait savourer de plus suave en ce monde. C'est en cela qu'il plaçait son principal moyen d'éducation, après avoir bien instruit et purifié par le sacrement de la pénitence ses élèves, réussissant ainsi à les tenir éloignés du vice et du péché. Jésus Christ en personne, dignement reçu, confirmait dans leurs cœurs avec la force d'un sceau les leçons écoutées de la bouche du bon prêtre et vers ce dernier dirigeait leur affection. Voilà la cause première de l'ascendant que D. Bosco obtenait sur la jeunesse, l'amenant avec tant de facilité à être honnête et docile.

Au milieu de ces consolations bien méritées D. Bosco avait dû commencer à se procurer les moyens pécuniaires pour soutenir son Oratoire. Peut-être D. Cafasso en décida-t-il ainsi, afin de l'aguerrir dans cette difficile entreprise, toujours prêt cependant à le secourir dans les cas extrêmes. A D. Bosco il répugnait, de façon extraordinaire, de se présenter chez les familles riches pour demander des secours et de s'exposer à essuyer un refus. A Turin, dans l'entourage des prêtres, il n'était pas tellement courant d'aller de maison en maison

pour quêter, et les anciennes Œuvres pies étaient florissantes grâce à l'abondance de revenus. Cottolengo attendait les secours plutôt que d'aller les chercher. Et pourtant D. Bosco s'humilia, se fit généreusement violence pour exécuter la volonté de Dieu tous les jours de sa vie. Le Seigneur cependant lui facilitait l'entrée sur ce sentier si épineux.

Le Théologien Borel qui était persuadé que son entreprise était une œuvre évidente de la Divine Providence, l'encourageait, en l'aidant pour autant que le permettaient ses occupations. C'est pourquoi le Théologien disait à D. Rua, et plus tard vers 1870 racontait à D. Paul Albera : — A son arrivée à Turin, D. Bosco apparaissait timide et réservé, spécialement quand il dut se résoudre à quêter pour son Oratoire. Et voici l'histoire des trois cents premières lires qu'il rapporta chez lui. Je fréquentais la noble et riche famille du Chev. Gonella, à laquelle je décrivis la bonté du jeune prêtre D. Bosco, le bien qu'il faisait, celui qu'il ferait ; je l'exhortai à avoir envers lui de larges gestes de bienfaisance et promis que je l'enverrais leur rendre visite, afin de leur permettre de le connaître et de l'estimer. Puis je fis à D. Bosco l'éloge de ces amis fortunés, lui en décrivis la charité et, sans rien ajouter d'autre, je lui proposai d'aller leur rendre visite. Il hésitait tout d'abord, disant que pour lui ces personnes étaient de parfaits inconnus, mais finalement il céda et y alla. A son arrivée on lui fit fête et après un brin de conversation il s'attira l'estime et l'admiration de ces riches qui, au moment du départ, lui donnèrent trois cents lires pour ses jeunes gens. Sans qu'il le sût, d'autres fois, de la même manière, je lui déblayai le terrain et bien vite à Turin il eut d'autres bienfaiteurs. — " Riche et pauvre se rencontrent, Yahvé les a faits tous les deux (1) ".

---

(1) Pr 22,2.

Mais avec quelle intensité D. Bosco avait-il vécu ce sacrifice ? La réponse apparut ouvertement en 1886. Il avait demandé avec insistance à quelques-uns des plus anciens de l'Oratoire de s'arranger pour faire un tour à la recherche d'aumônes et d'écrire des lettres confidentielles aux connaissances et aux amis, pour les inviter à venir au secours de D. Bosco : n'ayant pas la santé suffisante, il ne pouvait plus subvenir aux besoins de la maison. Quelqu'un lui avait répondu ne pas avoir, lui, le courage pour faire cela et manquer de l'assurance qui formait l'élément principal du caractère de D. Bosco ; celui-ci lui répondit : — Ah ! Tu ne sais pas combien il m'a coûté de demander la charité. — Néanmoins pour la gloire de Dieu, le besoin de secourir ses orphelins, en raison de sa conviction de procurer aux riches eux-mêmes un profit en les invitant à faire l'aumône, il foula aux pieds toute timidité inopportune, tout respect humain ; et le Seigneur bénit son humilité en lui faisant rencontrer tant de sympathie et tant de générosité dans le peuple chrétien.

Il dut surmonter une autre répugnance, celle de s'entretenir avec des personnes bienfaitrices d'un sexe différent : mais cela produisait un autre bien. Lorsqu'il se présentait dans un hôtel particulier, en raison de son extrême réserve, simple et plein d'aisance pour discuter, il faisait à un degré supérieur l'édification générale. Ses yeux, il les tenait si pudiques qu'il ne les fixait jamais sur le visage de quelqu'un. Les bonnes familles qui le connurent depuis les premières années de son apostolat, attestent encore aujourd'hui : — Il semblait un ange qui entrait dans la maison !

CHAPITRE XXVIII

Dévotion de Don Bosco à l' Ange Gardien — Comment il la recommandait à ses jeunes — Un garçon maçon sauvé par son Ange lors d' une chute mortelle — D. Bosco publie un livre intitulé : La Dévotion à l' Ange Gardien.

Don Bosco était occupé vers la fin de cette année à terminer la rédaction de l'un de ses livres sur la dévotion à l'Ange Gardien, travail qu'il avait commencé alors qu'il logeait encore au Convitto Ecclesiastico. Il se déclarait très reconnaissant envers le Seigneur pour la grâce si grande qu'il lui accordait, de le confier à la garde d'un Ange ; et mille fois nous l'avons entendu répéter : " Il a pour toi donné ordre à ses anges de te garder en toutes tes voies. Eux sur leurs mains te porteront pour qu'à la pierre ton pied ne heurte (1) ". C'est pourquoi il portait une tendre affection et une grande dévotion à son Ange protecteur et chaque année il en célébrait la fête. Il était si persuadé de l'avoir à ses côtés qu'on aurait dit qu'il le voyait de ses yeux. Il le saluait plusieurs fois pendant la journée avec la prière qui commence par *Angele Dei* [Ange de Dieu], et avait une très grande confiance dans sa protection en chaque pas de sa vie.

---

(1) Ps 91,11-12.

Il lui recommandait sa propre personne et tous ses jeunes et, j'oserais le dire, cet esprit céleste l'aidait à fonder et à gouverner ses œuvres.

D. Bosco racontait un jour que la Bienheureuse Jeanne de la Croix fut dès son enfance gratifiée de la présence visible de son Ange Gardien ; que sous sa conduite elle embrassa l'état religieux et devenue supérieure du monastère elle administra merveilleusement chacune des affaires les plus difficiles ; et que, si un inconvénient surgissait dans sa communauté son Ange lui suggérait les manières et les moyens pour corriger les défauts des autres. Son récit fit briller dans mon esprit la pensée que lui-même jouissait aussi de cette insigne faveur, et je ne pus en aucune façon l'éloigner de moi. En effet, n'est-il pas vrai que pendant tout le cours de sa vie il perça les secrets les plus cachés qu'humainement on ne pouvait connaître ? Ses rêves, l'être mystérieux qui en eux l'accompagnait toujours, qui donc est-il ?

Quoi qu'il en soit, il savait infuser en ses jeunes un grand respect et un grand amour envers leur Ange Gardien. Il entonnait lui-même et très souvent le cantique qu'il avait mis en musique en l'honneur du bon Ange et qui était chanté par les jeunes gens avec une vive émotion. Il leur disait : — Ranimez votre foi en la présence de votre Ange, qui est avec vous partout où vous êtes. Ste Françoise Romaine le voyait sans cesse devant elle les mains croisées sur la poitrine et les yeux tournés vers le ciel : mais, pour chacun de ses manquements, même le plus léger, l'Ange se couvrait le visage comme par honte et parfois tournait le dos. — Et pour leur faire avoir confiance dans [l'Ange Gardien], il racontait souvent l'histoire de Tobie et de l'Archange Raphaël, le grand miracle des trois Hébreux qui étaient restés indemnes dans le feu de la fournaise de Babylone, et d'autres faits semblables dont sont remplies l'Ecriture Sainte et l'Histoire de l'Eglise. Il ne se fatiguait pas de rappeler dans les sermons

ce très tendre ami céleste. — Devenez bons, disait-il, pour procurer de la joie à votre Ange Gardien. — En toute affliction et en tout malheur, même d'ordre spirituel, ayez recours à l'Ange avec une pleine confiance et il vous aidera. — Combien se trouvant en état de péché mortel furent sauvés de la mort par leur Ange parce qu'ils eurent le temps de bien se confesser. — Malheur aux fauteurs de scandales ! Les anges des innocents trompés crieront vengeance à la face de Dieu.

Et comme D. Bosco était riche de conseils lorsqu'il parlait en privé, tantôt à l'un tantôt à l'autre en fonction des besoins et en particulier à ses pénitents ! — Rappelle-toi que tu as un Ange pour compagnon, gardien et ami. — Si tu veux plaire à Jésus et à Marie obéis aux inspirations de ton Ange Gardien. — Invoque ton Ange dans les tentations. Il a davantage le désir de t'aider que toi-même d'être aidé par lui. — Prends courage et prie : lui aussi, ton Ange Gardien prie pour toi et tu seras exaucé. — N'écoute pas le démon et ne le crains pas ; il tremble et s'enfuit en présence de ton Ange. — Prie ton Ange de venir te consoler et t'assister au moment de la mort.

Et beaucoup de jeunes racontèrent plus tard à D. Rua : [on avait reçu des] grâces extraordinaires et [on avait été] délivré des périls, [autant de faveurs] obtenues au moyen de cette dévotion, que leur avait inspirée D. Bosco.

Il fixait également pour les jeunes certains jours où ils feraient montre de dévotion spéciale aux Anges Gardiens. C'est pourquoi il disait et écrivait : — 1° Le *mardi* de chaque semaine est consacré par l'Eglise de façon particulière au culte des saints Anges. A l'imitation de St Louis, qui aimait beaucoup son Ange Gardien, je vous conseille de pratiquer ce jour-là en son honneur quelque mortification spéciale, ce peut être une abstinence, une prière les bras en croix, ou en embrassant l'image de Jésus crucifié ; et, si vous le pouvez, donnez une aumône selon le conseil de l'Archange Raphaël à Tobie.

— 2° Le *jour de votre naissance* qui fut le premier à être remarqué par ses soins vigilants. C'est pourquoi [au jour anniversaire] renouvelez toutes les promesses qu'en sa présence vous fîtes au baptême, à savoir de vouloir aimer et imiter Jésus Christ et observer sa sainte loi. Sanctifiez-le ce jour par une communion pleine de ferveur, par une plus longue prière, ou un autre exercice de piété plus signalé, en signe de reconnaissance pour le premier amour avec lequel l'Ange prit soin de vous.

— 3° Le *premier jour de chaque mois*. Il sera bon pour vous si, imitant la pieuse habitude de tant d'âmes chrétiennes, qui se préoccupent de leur salut, vous faites en sorte de méditer une maxime [de vérité] éternelle, avec une réflexion sérieuse sur la grande fin pour laquelle nous fûmes créés par Dieu et sur l'état dans lequel se trouve votre conscience ; et si la mort vous prenait en ce moment, qu'adviendrait-il de votre âme ? Approchez-vous ensuite des Sacrements. Faites du bien pendant que vous en avez le temps.

Ce que nous avons exposé est également valable pour toute la vie de D. Bosco, mais dès cette époque il savait se servir de ce moyen puissant pour entraîner à la vertu ceux qui autrefois avaient été des gamins de la rue. Ceux-ci suivaient fidèlement ses conseils, et un fait merveilleux confirma les enseignements de leur bon Directeur. Un dimanche ils étaient tous réunis dans la sacristie de St-François d'Assise. D. Bosco, en leur distribuant une feuille où était imprimée une prière à cet Ange béni, leur avait adressé ces mots : — Ayez de la dévotion envers votre bon Ange. Si vous vous trouvez en grand danger pour votre âme ou pour votre corps, invoquez-le et je vous assure qu'il vous assistera et vous délivrera. — Or il arriva que l'un de ceux qui avaient écouté l'exhortation travaillait quelques jours plus tard, en tant que garçon maçon, à la construction d'une maison. Tandis qu'il allait et venait sur les échafaudages pour son boulot, à la rupture inattendue de

quelques éléments de soutien, il sentit que ne tenaient pas sous ses pieds les planches sur lesquelles il se trouvait avec deux autres compagnons. Au premier crépitement il s'aperçut tout de suite qu'il ne pouvait pas se mettre à l'abri du danger. L'échafaudage s'écroule et, avec les planches, avec les pierres et avec les briques, il plonge violemment sur la rue depuis le quatrième étage entraînant tous ceux qui étaient dessus. Tomber d'une telle hauteur ou être tué sur le coup, c'était tout comme. Mais au cours de sa chute notre bon garçon se souvint des paroles de D. Bosco et invoqua l'Ange Gardien en y mettant toute sa voix : — Mon Ange, aidez-moi ! — Sa prière le sauva. Chose merveilleuse ! Ils étaient tombés à trois : l'un fut tué tout de suite, le deuxième fut conduit à l'hôpital tout fracassé et quelques heures après il expirait. Par contre, alors que les gens couraient vers lui le croyant mort, notre garçon se mit debout parfaitement sain sans même avoir ramassé une égratignure. Au contraire il remonta aussitôt à la hauteur de laquelle il était tombé pour prêter la main aux travaux de réparation. Retourné le dimanche suivant à St-François d'Assise, il racontait aux copains émerveillés ce qui lui était arrivé, témoignant que la promesse de D. Bosco s'était réalisée. Les jeunes gens s'enflammèrent alors d'une plus grande dévotion à leur Ange Gardien et cela produisit dans leurs âmes de nombreux effets salutaires.

Le fait singulier suggéra à D. Bosco de composer le petit livre mentionné plus haut qui portait pour titre : — *Il Divoto dell'Angelo Custode* [titre rendu par : La Dévotion à l'Ange Gardien]. — En soixante-douze pages il traitait des motifs qui doivent pousser le Chrétien à acquérir la protection de ce très sublime Esprit, distribuant la matière en dix thèmes de réflexion, dans le but de le préparer à la fête des saints Anges : Bonté de Dieu qui nous destine comme gardiens ses Anges ; Amour des Anges pour nous ; Bienfaits quotidiens des Anges Gardiens ; Leur assistance est spéciale à l'heure de la prière, de la tentation, de la souffrance, au moment de la mort, lors du jugement et au purgatoire ; Tendresse du saint Ange envers le pécheur ;

Tendresse que nous devons nourrir envers notre Ange parce qu'il nous aime. — Chaque thème de réflexion est suivi d'une pensée religieuse avec une résolution pratique ou un effort spirituel et d'un bel exemple.

Les gestes de dévotion pendant la neuvaine étaient les suivants : — 1. Chaque jour au moins le matin et le soir en récitant l' *Angele Dei* [la prière " Ange de Dieu "], ayez aussi l'intention de remercier Dieu dont il use pour notre bien lorsqu'il nous donne comme gardiens des princes du Paradis aussi éminents. — 2. Lorsque vous allez à l'Eglise, notamment au moment de la Messe, invitez votre bon Ange à adorer Jésus au Saint Sacrement avec vous ; et pour vous quand vous ne pouvez pas y aller. Prenez la résolution de saluer Marie trois fois par jour en récitant l' *Angélus*, geste de dévotion qui lui est très agréable, à elle comme aux Anges, et se trouve enrichi de beaucoup d'indulgences par les Souverains Pontifes.

— 3. Toute heureuse issue en des affaires bien réussies et en des risques évités, reconnaissez-la comme due aux prières, aux lumières et à l'assistance de l'Ange ; c'est pourquoi priez-le matin et soir, dans les doutes, dans les soucis, notamment quand vous entreprenez un voyage ; en sortant de chez vous, priez-le de tout cœur de vous bénir et de vous permettre d'échapper aux événements fâcheux.

— 4. Habituez-vous à offrir vos prières par l'intermédiaire de l'Ange : ce type d'offrande leur fait acquérir un plus grand mérite et une plus grande valeur. A la messe l'Eglise demande dans la prière que le sacrifice soit présenté *per manus Angeli*, par les mains [par l'intermédiaire] de l'Ange : c'est pourquoi vous aussi quand vous participez à la Messe, présentez l'Hostie sainte avec le calice à la Divine Majesté, par l'intermédiaire de votre Ange. Mais aujourd'hui enthousiasmez-vous pour une dévotion spéciale pendant que vous assistez à la Messe.

— 5. Dans les tentations tournez-vous aussitôt vers votre Ange Gardien, lui disant avec la plus vive affection dans le cœur : mon Ange Gardien, assistez-moi en ce moment, ne permettez pas que j'offense mon Dieu.

— 6. Dans les désagréments que nécessairement vous rencontrerez à converser au milieu des êtres humains, et notamment s'ils ont un caractère et des mœurs qui diffèrent des vôtres, encouragez-vous à les supporter [ces désagréments], même pour ce motif : pour jouir plus tard sans fin de la compagnie des saints Anges dans le ciel.

— 7. Fuyez plus que la peste les mauvaises compagnies et les conversations douteuses, au milieu desquelles votre bon Ange ne peut vous voir qu'avec dégoût, car votre âme est en péril. Alors vous pourrez en toute confiance espérer l'assistance de l'Ange.

— 8. Chaque jour matin et soir recommandez de tout cœur à votre Ange Gardien les dernières heures de votre vie et proclamez que vous remettez entre ses mains votre salut éternel : *in manibus tuis sortes meae* [en tes mains mes destinées]. Aujourd'hui en son honneur rendez visite à un malade, ou bien donnez quelque chose en aumône.

— 9. Ravivez chaque jour la confiance en votre Ange Gardien, tenant pour sûr que, si vous êtes fidèles durant la vie, lui s'emploiera totalement à votre service au moment de la mort et lors du jugement. Aujourd'hui faites un sérieux examen de conscience et préparez-vous à faire une bonne confession. — A cette pensée il ajoutait une autre résolution pratique : — Employez-vous autant que vous pouvez à secourir les âmes des défunts, qui du milieu des flammes du purgatoire vous demandent secours et pitié. D'autant plus que la mesure avec laquelle vous leur ferez du bien, Dieu s'en servira pour établir que d'autres fassent de même pour vous. Aujourd'hui offrez la récitation de l'*Angele Dei*, de l'*Angélus* avec les indulgences qui s'y rattachent, en faveur des saintes âmes du purgatoire.

Célébrez le jour de la fête en vous approchant avec ferveur des Sacrements de la confession et de la communion. Ayez recours par des prières affectueuses et pleines de confiance à votre bon Ange, afin qu'il ne permette pas que vous ayez à charger votre conscience d'une faute. —

Qu'on le remarque, pour fondement de cette dévotion et de toutes les autres qu'il recommandera, il place la communion fréquente.

Le petit livre, dans sa partie finale, contenait la prière de louange écrite par Silvio Pellico : *Petit Ange de mon Dieu* etc., la liste des indulgences accordées à la Compagnie canoniquement érigée dans l'Eglise St-François d'Assise, un exercice de dévotion à l'Ange Gardien que D. Bosco réédita ensuite dans *La Jeunesse Instruite* ; et il commençait par une INTRODUCTION en ces termes : " Une preuve pour montrer l'excellence de l'homme, c'est certainement le fait d'avoir un Ange pour gardien. Après avoir créé le ciel, la terre et toutes les choses qui sont contenues dans le ciel et sur la terre, Dieu les laissa suivre d'eux-mêmes le cours de leurs lois naturelles, selon l'ordre de la providence quotidienne qui les conserve. Pour l'homme il n'en fut pas ainsi. En plus de l'avoir enrichi de nobles facultés spirituelles comme corporelles, établi à la tête de toutes les autres créatures, il voulut qu'un Esprit céleste en prît soin, pour que, dès le premier instant où il apparaît au monde, il l'assiste nuit et jour, l'accompagne le long des routes au cours des voyages, le défende des dangers qui menacent autant l'âme que le corps, l'informe de ce qui est mal afin qu'il le fuie, lui suggère ce qui est bien afin qu'il l'accomplisse. Grande dignité de l'homme, grande bonté de Dieu, devoir pressant pour nous d'y correspondre !

" Cependant pour encourager les fidèles à entretenir une vive dévotion envers ces bienheureux Esprits, qui par l'indescriptible Providence nous sont destinés comme gardiens, les Pontifes Romains attribuèrent autrefois de nombreuses indulgences aux prières qu'on récite en l'honneur de ces Esprits, ainsi qu'aux Compagnies fondées pour leur vénération. Plus tard afin de ranimer de plus en plus la gratitude et la confiance que nous devons avoir envers nos célestes bienfaiteurs, fut composé, à la manière d'un petit résumé, le présent ouvrage, où

sont exposés sous la forme d'une neuvaine les plus vigoureux et les plus tendres motifs qui doivent nous pousser à nous armer de leur sainte protection. Heureux celui qui méditant sur la grande valeur de son Ange accomplira les gestes de dévotion suggérés dans ces feuilles, et arrivera à avoir pour lui une constante dévotion : il détiendra un signe non douteux de salut éternel, puisque, de façon fondée, les Théologiens et les maîtres spirituels, [s'appuyant] sur l'autorité des Divines Ecritures et des Saints Pères, reconnaissent parmi les signes de prédestination une tendre et constante dévotion envers les saints Anges Protecteurs.

" Que le Seigneur bénisse cet ouvrage et qui le lira ".

Par son travail il entendait également obtenir, de la part des Esprits célestes, la sécurité, la stabilité, la défense pour son Oratoire et pour les autres œuvres qu'il entreprendrait, car il est écrit : " Il campe, l'Ange de Yahvé, autour de ses fidèles et les dégage (1) ".

Il finissait de composer, au Refuge, son cher petit livre recherchant surtout, dans la rédaction, la simplicité et la clarté qu'il aimait tant. Avant de l'éditer il le lisait à Pierre Malan, surnommé le *Parrain*, premier fondateur du Refuge et à cette époque concierge de cet établissement. Je dis *fondateur*, parce que le brave homme, voyant des fillettes laissées par leurs parents à l'abandon dans les rues, parfois sans abri, au milieu de mille dangers, commença, il y a des années, à en recueillir quelques-unes, les conduisant chez lui, et les confiant à sa femme pour qu'elle leur servît de mère. Celle-ci leur préparait la nourriture, les gardait près d'elle pendant quelque temps même de nuit, tandis que son mari par son travail leur fournissait le nécessaire et cherchait à leur trouver un emploi de service dans une bonne famille, ou dans la boutique d'une femme honnête. La Marquise de

---

(1) Ps 34,8.

Barolo, ayant connu cette œuvre due à une charité héroïque, voulut en prendre la responsabilité, fonda le Refuge, ainsi que nous l'avons déjà dit, et y établit le *Parrain* comme gardien à l'entrée.

Donc ce Malan, qui n'était pas très instruit, prêtait néanmoins toute son attention à la lecture de D. Bosco, mais parfois ne la comprenait pas. Par exemple, en entendant le récit de ce jeune garçon maçon qui avait reçu de l'Ange une grâce pendant qu'il tombait des échafaudages d'une construction en cours, il comprit qu'il avait fait une chute pendant qu'il prononçait un juron, et il s'écria : — Bien fait pour toi, avec Dieu on ne plaisante pas ! — D. Bosco resta étonné de cette méprise de son concierge, et il y en eut d'autres : voyant que la cause en était son style plutôt élevé, il refit avec grande patience le travail, le lut de nouveau à Malan, qui cette fois comprit.

Le livre fut publié en 1845 par la maison d'édition Paravia et largement diffusé ; il servit à intensifier chez beaucoup la dévotion envers les Anges Gardiens, ainsi que l'affirmait un pieux Ecclésiastique à notre D. Rua.

CHAPITRE XXIX

Amour de D. Bosco pour l' Eglise Catholique, et son empressement à se donner du mal pour sa gloire — Procédés astucieux pour convertir les prisonniers — Une conversion miraculeuse — Etude de la langue allemande — Le Catéchisme de Carême à St-Pierre-aux-Liens ; interdiction de la Mairie — Première supplique de D. Bosco au Pape pour des faveurs spirituelles.

" Notre Père, qui es aux cieux, que ton nom soit sanctifié, que ton règne vienne, que se développe et triomphe l'Eglise Catholique, la seule véritable Eglise de Jésus Christ ; que toutes les nations reconnaissent ses droits et ceux de son Chef et de ses Evêques, qu'elle reçoive quand elle enseigne l'adhésion de toutes les intelligences en tant qu'unique dépositaire des vérités révélées, que témoin divin de l'authenticité et de l'autorité des livres sacrés, que maîtresse infaillible des hommes, que juge suprême [réglant] sans appel les questions doctrinales. Que lui obéissent toutes les volontés dans l'observance de ses lois morales et disciplinaires, afin qu'après les victoires sur la terre elle entre pour triompher éternellement dans les cieux avec la multitude des âmes sauvées ".

C'était la prière continuelle, passionnée de D. Bosco, c'était son désir très ardent tandis que, sans tenir compte de la fatigue, il continuait ses études sur l'histoire de l'Eglise. Comme apparaissait lumineuse sa foi lorsque, oralement et par écrit, il

répétait ces grandes vérités et que souvent il insistait pour que les prêtres se missent à les prêcher. Toutes ses pensées, toutes ses œuvres tendaient essentiellement à faire l'éloge de l'Eglise ; il se réjouissait de ses joies et de ses gloires et souffrait de ses douleurs et des persécutions qui la préoccupaient. C'est pourquoi il s'employait avec ardeur à accroître ses joies et ses conquêtes, à soulager ses douleurs et à compenser ses pertes : pour ce faire il ramenait en son sein maternel un grand nombre de brebis égarées, procurant à sa famille un accroissement dû à de nouveaux fils. En tant que catholique et en tant que prêtre, il reconnaissait que ce n'était que son devoir. Plein de noblesse en toutes ses idées, il coordonnait ses plus petites actions avec celles de l'Eglise universelle, comme un simple soldat : bien que ce dernier fasse le travail d'un seul homme, cependant s'il est solide à son poste, il coopère sans cesse et parfois avec efficacité, même avec un seul coup, audacieux ou fortuit, à la victoire d'une armée entière. C'est pourquoi il ne manquait pas une occasion de donner un bon conseil, d'écouter une confession sacramentelle, de prêcher, de mettre en garde, de prendre part à une prière, considérant toutes ces actions comme des œuvres de la plus haute importance. Avec ce saint but préétabli, non seulement il ne ralentissait pas un instant son ardeur pour persévérer dans sa mission au milieu des enfants, mais il continuait à se dévouer inlassablement à d'autres occupations du ministère sacré.

Lui tenaient sans cesse à cœur les détenus. Le nombre des conversions opérées en l'espace de plus de vingt ans fut sans doute grand ; pourtant lui, qui faisait sans cesse l'éloge de D. Cafasso en racontant ses prodiges de bonté au milieu des prisonniers, ne parla presque jamais du bien spirituel que lui-même faisait à ces malheureux. Mais, nous autres, nous avons appris plus de choses encore par le Théologien Borel, qui l'aimait et le vénérait comme on aime et vénère un saint ; et il nous racontait son habileté

qui consistait à se donner avec prudence comme collaborateurs quelques prisonniers sincèrement convertis : ayant des qualités intellectuelles, étant instruits et de conversation facile, ils étaien capables de s'imposer aux plus récalcitrants et, par des avertissements opportuns, de préparer les esprits à écouter et à mettre en pratique la parole du prêtre. Ces gens-là connaissaient toutes les objections que faisaient les compagnons d'infortune contre la Religion et ses pratiques de piété, leurs jurons contre la Divine Providence, les calomnies contre le clergé : en conséquence D. Bosco étudiait tantôt avec l'un d'entre eux tantôt avec l'autre un dialogue à mener publiquement lors d'une occasion déterminée, pour réfuter toutes ces sottises et faire entrer les principes sains dans les têtes bizarres. Alors voilà, tandis que D. Bosco s'entretenait en des conversations familières, ou qu'avait commencé le catéchisme, la voix de l'ami l'interrompait, rendant plus vives l'attention et la curiosité de tous ses camarades. Il interrogeait, faisait des objections et le prêtre répondait, mais les demandes et les réponses étaient assaisonnées avec tant de boutades, de proverbes populaires, d'anecdotes ridicules et d'autres édifiantes que la vérité, en faisant rire, émouvait et persuadait, amenant sans cesse quelques-uns à commencer une vie vraiment chrétienne. D. Bosco eut donc la consolation de voir des hommes, qui avaient oublié Dieu pendant un bon nombre d'années, s'approcher des Sacrements avec des dispositions capables d'entraîner aussi les personnes déjà avancées dans la vertu.

Et non seulement par les prières et au moyen de saints procédés astucieux il faisait la conquête des âmes, mais par des sacrifices, que dans ce but il s'imposait généreusement, il arrachait la grâce au Seigneur. Ses pénitences furent toujours chose secrète, mais ce que l'on sut, c'est qu'avant son départ pour les prisons, ou après son retour, on le voyait tantôt avec les yeux malades et rougissants, tantôt avec un atroce mal de tête, ou de dents, qui durait des journées entières. S'il lui arrivait de devoir

mener une affaire importante qui demandait de la tranquillité, le mal cessait tout à coup et, une fois terminé ce dont il s'occupait, la douleur reprenait sa force. De cet indice et d'autres plusieurs fois renouvelés, par un de ses intimes, Joseph Buzzetti, il fut déduit que par Dieu de semblables maladies étaient accordées à ses demandes et rétribuées ensuite au moyen de la conversion souhaitée d'un obstiné. Une fois, en effet, il confia à D. Ruffino Dominique qu'il avait prié le Seigneur de lui envoyer la pénitence qu'il aurait dû imposer aux détenus, en ajoutant : — Si je ne la fais pas, moi, quelle pénitence pourrais-je donner à ces pauvres diables ?

C'est pourquoi, et cela ne m'étonne pas, Notre-Dame la très sainte, descendait parfois dans ces prisons, pour coopérer à l'apostolat de D. Bosco, de D. Cafasso et du Théologien Borel, animés par le même esprit d'héroïsme. Ces années-là se produisit une admirable conversion, dont nous avons entendu l'histoire de la bouche même de celui qui en fut le protagoniste. Encore enfant, il s'était enfui de chez lui ; engagé plus tard dans l'armée, il gagnait ses galons de sergent ; il était, avec son régiment, cantonné à Nice. Vicieux, il haïssait tout ce qui touchait à la religion. Il était allé par curiosité visiter le sanctuaire Notre-Dame de Laghet : là il avait vu de ses propres yeux qu'on portait devant l'image sainte une jeune fille paralysée, presque moribonde ; il avait remarqué sa physionomie cadavérique, il avait entendu les prières et les sanglots des personnes présentes, et tout à coup il avait aussi vu réapparaître le coloris de ce visage, et la jeune fille, poussant des cris de joie, se mettre debout parfaitement guérie. Ce fut un véritable triomphe de la bonté de Marie. Le miracle était si évident qu'il en était persuadé, mais au lieu de s'émouvoir il devint furieux contre ce Dieu dont il niait l'existence, puisqu'un tel fait était la condamnation de sa conduite. Plus de quarante soldats s'étaient

trouvés présents à ce prodige, puisque, arrivés alors à cause d'un changement de garnison, ils accouraient pour visiter une église de si grande réputation en cette contrée. Revenus au quartier, ces militaires tenaient une longue conversation avec les autres copains au sujet du miracle qu'ils avaient vu. Mais le Sergent, irrité par ces propos, se mit à nier le fait, appelant bigots et imbéciles ceux qui l'affirmaient. Les soldats persistèrent. Alors il cria que, lui qui se trouvait présent, il n'avait vu aucun miracle dans cette guérison : et il imposa à tous le silence. Un soldat osa répliquer, et le Sergent le fit mettre en prison.

Pourtant son impiété ne resta pas impunie et, pour avoir commis un grave délit, il fut condamné à dix ans de prison. Le malheureux, en proie à une vive colère et blasphémant, ne pouvait se résigner à la perte de la liberté. Ayant vu, accroché au mur, un cadre avec l'image de Notre-Dame des sept douleurs, il se sentit envahir par une espèce de fureur démoniaque et, s'étant procuré une allumette, il la craqua pour réduire en cendres cette représentation. Mais voilà, tandis que le forcené était sur le point de commettre cette impiété, il sent soudain une force mystérieuse qui le saisit et l'arrête. Rempli d'effroi il regarde autour de lui et, ne voyant personne, il s'aperçoit bien que la main qui le tient est une main céleste ; se transforment entièrement les sentiments de son cœur ; il tombe à genoux et verse de longues et très chaudes larmes. Ayant demandé le ministre de Dieu, il se confessa ; après avoir reçu l'absolution, il fut rempli de tant de contentement qu'il se sentit heureux. Son repentir fut semblable à celui de Saul sur le chemin de Damas. A partir de ce moment-là, il s'appliqua constamment à expier ses fautes au moyen d'une obéissance résignée et joyeuse aux durs règlements pénitentiaires, et à réparer les scandales, qu'il avait donnés, au moyen du bon exemple et des saintes paroles, amenant ainsi beaucoup de ses compagnons de détention, même les plus obstinés, à se mettre en paix avec Dieu par une bonne confession. Finalement sorti de

prison, il continua à être un modèle de vertu religieuse et de vertu civile, si bien qu'il put en peu de temps recouvrer l'honneur perdu ainsi que l'estime et la confiance de ses compatriotes.

Son exemple eut des imitateurs dans la constance et la ferveur du repentir. Parmi eux il y en eut un qui, revenu chez lui, laissait les pauvres aller cueillir du raisin dans ses vignes et, ce qui restait, il le conservait pour le donner l'hiver aux malades. Tout son patrimoine il le réservait et le consumait pour des œuvres de charité. Il se dressait toujours pour défendre la religion chaque fois qu'il entendait de mauvais chrétiens la bafouer, quel que fût le lieu où il se trouvait. Au-dessus de tout respect humain, dans les cafés, dans les tavernes, devant tout le monde, il enjoignait de se taire à celui qui osait commencer à tenir des propos immoraux et, si quelqu'un pour riposter s'avisait de lui rappeler sa conduite passée, il s'écriait : — Eh oui, autrefois moi aussi je parlai comme cela, mais c'était quand j'appartenais au régiment des animaux immondes auquel à présent vous appartenez, vous. — Reconnaissant envers D. Bosco pour le grand bien qu'il lui avait fait, il resta toujours en cordiale relation avec lui, devint à son tour un insigne bienfaiteur de ses œuvres et lui rendait souvent visite. Par cette conversion et d'autres semblables, Dieu récompensait donc grandement la charité de D. Bosco qui bénissait les croix demandées et portées par amour des âmes.

D'autres faits démontrent qu'il était prêt à se soumettre à n'importe quelle fatigue, si lourde fût-elle, quand il s'agissait de secourir quelqu'un qui avait besoin d'une aide spirituelle. En 1845 il y avait à Turin plusieurs familles Allemandes et beaucoup de soldats leurs compatriotes combattaient sous le drapeau du Piémont. Les quelques prêtres qui en connaissaient la langue étaient absorbés par de lourdes occupations : il n'y avait donc personne qui pût en écouter les confessions. C'est pourquoi ces familles et ces soldats, pour ce qui était de la religion, se trouvaient tout à fait à l'abandon. De charitables personnes

se rendirent chez D. Bosco et lui parlèrent de ce manque de prêtres, le priant d'y porter remède. Comment faire ! D. Bosco ne connaissait pas la langue allemande, s'approchait le temps pascal et les allemands désiraient faire leurs dévotions. Certains d'entre eux étaient gravement malades dans les hôpitaux. Alors D. Bosco, préoccupé pour leur salut, se proposa d'étudier la langue allemande. Il se munit donc d'une grammaire et de quelque autre livre, trouva un bon professeur et pendant plus d'un mois s'adonna autant qu'il le put à cette étude. Entre-temps il écrivit un formulaire des demandes les plus nécessaires qu'un confesseur avait à faire à cette catégorie de pénitents, des réponses que selon ce qu'il présumait ils pourraient donner, des courtes exhortations pour exciter la contrition, et il se les fit traduire et expliquer par le professeur. Après avoir pris seize leçons, qu'il paya vingt lires, somme non petite pour sa bourse bien mince, il se mit à confesser en allemand et fut heureux de constater qu'avec l'aide du Seigneur il y réussissait assez bien. Quand on sut que D. Bosco confessait dans cette langue, et la voix courut rapidement de l'un à l'autre, ces bons allemands accoururent pleins de bonne volonté et lui fournirent l'occasion de travailler énormément au tribunal de la pénitence. Ils s'empressèrent également de le conduire à l'hôpital, où lui firent un accueil de fête leurs compatriotes malades : parmi ces derniers quelques-uns moururent consolés par son assistance. Cette affluence à son confessionnal dura environ trois ans, jusqu'au moment où, des inimitiés entre le Piémont et l'Autriche ayant surgi, les allemands se retirèrent dans leur pays.

Aussi longtemps que ce fut nécessaire D. Bosco continua, mais seulement dans le but qu'il s'était proposé, l'étude de l'allemand en développant ses formulaires d'interrogations et de réponses, et ensuite il cessa de cultiver une langue devenue alors pour lui inutile ; de sorte que plus tard il se souvenait seulement d'un certain nombre de

mots et de phrases. Un soir de 1876 il racontait à ses jeunes, entre autres choses : — Dans les premiers temps de l'Oratoire j'étudiai quelque peu la langue allemande, mais celle-là, comme toutes les autres langues étrangères, si on ne continue pas à la cultiver, à la longue on l'oublie tout à fait. J'ai essayé, il y a quelques années, de la parler à Rome au Collège Irlandais avec trois Evêques allemands : mais moi je me trompais, c'est pourquoi ils ne me comprenaient pas ; et eux les Evêques parlaient à toute vitesse et je ne saisissais rien. Nous fûmes obligés de parler latin : alors, malgré les nombreuses incorrections de notre expression, nous nous comprenions néanmoins. Si on utilise le latin pour des travaux d'études scientifiques, on arrive facilement à bien le parler, car on s'en sert constamment ; mais, dans la conversation en famille, si quelqu'un voulait parler en latin par ex. des ustensiles nécessaires pour dresser la table, de choses de cuisine, des outils des arts et des métiers, des objets qu'il y a dans les chambres, de nos habitudes familiales, il le trouverait très difficile. Cependant il y eut un brave prêtre qui écrivit en bon latin un traité *De grillis capiendis...* [De la chasse aux grillons = chercher des choses qui n'ont pas d'importance]. — Ces mots déclenchèrent une vive hilarité parmi les jeunes, mais lui, ayant laissé finir les rires, reprenait : — D'ailleurs, parlant sérieusement, je vous dirai de ne pas négliger l'étude des langues si vous en sont données l'occasion et la possibilité. Chaque langue apprise fait tomber une barrière entre nous et des millions et des millions de nos frères d'autres nations, et nous rend capables de faire du bien à quelques-uns et parfois même à un grand nombre d'entre eux. J'ai confessé bien des personnes en langue latine ou en langue française. Même la langue grecque vint parfois à mon secours me permettant à l'hôpital Cottolengo de comprendre l'accusation sacramentelle d'un catholique de l'Orient. Oh, si nous pouvions avec notre charité étreindre le monde entier pour le conduire à l'Eglise et à Dieu !

Pendant ce temps-là les catéchismes de Carême avaient été faits régulièrement tous les jours au Refuge : on préparait ainsi les enfants et les jeunes gens à l'accomplissement du devoir

pascal et aux premières communions. Mais, comme leur nombre croissait démesurément et que manquaient les locaux, D. Bosco et le Théol. Borel songèrent à chercher un bâtiment dans lequel on pourrait envoyer quelques classes avec les catéchistes respectifs. Au nord du Refuge, très proche, sur la rive droite de la Doire, il y avait l'Eglise du Cénotaphe de Jésus-Crucifié avec un atrium et une belle cour. Ce lieu sacré était communément appelé cimetière St-Pierre-aux-Liens, parce qu'on y enterrait les morts avant la construction du nouveau cimetière général, et qu'on y voyaient les tombes d'illustres et nobles familles. Il semble que le Théologien Borel avec la simple autorisation du Curé de St-Simon-et-St-Jude, et avec la tolérance du Chapelain, y ait conduit un bon nombre de jeunes, auxquels il continua l'instruction catéchétique jusqu'au début de la Semaine Sainte. Les Catéchistes s'y trouvèrent bien et ils formèrent et firent connaître des projets pour l'avenir. Mais cette Eglise étant propriété de la Commune, il y eut un malveillant qui informa de ces projets la Ragioneria [voir * p. 285]. En ce temps-là la Ragioneria était un peu plus que ce qu'on appelle à présent le Conseil Municipal. Elle résultait d'un choix opéré parmi les principaux Conseillers municipaux entre les mains desquels étaient concentrés tous les pouvoirs de l'administration civile. Appelé le Maître de Raison [voir * p. 285], étant premier décurion [voir * p. 285] et aussi Préfet [voir * p. 285] de ville, le Chef de la Ragioneria était supérieur aux Syndics [voir * p. 285] ; et ce Préfet était le Marquis de Cavour.

En Mairie on reçut la dénonciation et, en effet, dans les archives Municipales, existe la délibération suivante avec la date du jour de Pâques. — " 23 Mars 1845. Ayant entendu parler de la formation aux idées nouvelles donnée dans les réunions des soi-disant catéchistes à la Chapelle du Cimetière St-Pierre-aux-Liens, la Ragioneria a décidé que dorénavant l'entrée à ladite Chapelle serait interdite pour un usage de ce genre : en cas de nécessité, Messieurs les Syndics sont priés

d'inciter l'autorité du Préfet [= les services de Police] à empêcher les catéchistes d'effectuer les nombreuses réunions qu'ils voudraient y faire ".

C'était le début des tribulations qui mettraient à dure épreuve la constance de D. Bosco dans son entreprise. Lui, pourtant, il ne craignait rien car il avait la certitude de sa vocation.

Pour le moment, fier d'être membre du royaume de Jésus Christ, tourné vers Rome, vers le centre de l'unité, il s'inclinait devant la primauté non seulement d'honneur, mais aussi de pleine juridiction du Pontife Romain sur l'Eglise tout entière. Dans ces sentiments, il faisait présenter à S[a] S[ainteté] Grégoire XVI une supplique pour des faveurs spirituelles, extensibles en partie à cinquante des principaux collaborateurs ou Coopérateurs et Coopératrices, qui avec un zèle particulier s'appliqueraient au profit spirituel et temporel de ses jeunes gens. Voici la teneur de la supplique et le Rescrit favorable.

Très Saint Père,

Le Prêtre Jean Bosco de Castelnuovo d'Asti, du Diocèse de Turin en Piémont, approuvé pour écouter les confessions des fidèles, humblement prosterné aux pieds de Votre Sainteté implore chaudement :

I. L'indult de l'Autel Privilégié deux fois en n'importe quelle semaine ; n'ayant pas déjà obtenu une semblable faveur ;

II. La faculté de célébrer le Sacrifice de la Messe une heure avant l'aurore ou une heure après midi, s'il se présente une cause juste et raisonnable, et en ne recevant, en ce qui concerne cet indult, absolument rien en plus des honoraires ordinaires habituels ;

III. L'Indulgence Plénière à l'article de la mort que pourront gagner le Suppliant, ses parents, consanguins et par alliance, jusqu'au

troisième degré inclusivement, et cinquante autres personnes, dont le choix est laissé au jugement du Suppliant.

Que Dieu etc.

A S. S. LE PAPE GREGOIRE XVI

De l'audience de Sa Sainteté — *Le 18 Avril 1845.*

Sa Sainteté a renvoyé la demande au jugement de l'Ordinaire, avec les facultés nécessaires et utiles pour donner la permission, afin que le Suppliant, s'il se présente un motif juste et raisonnable, puisse célébrer le Sacrifice de la Messe une heure avant l'aurore, ou une heure après midi, pourvu qu'en ce qui concerne cet indult il ne reçoive rien en plus des honoraires habituels. Nonobstant n'importe quelle disposition contraire. Pour le reste Elle a donné son consentement à titre de faveur, selon ce qui est demandé, toutefois dans la forme habituelle de l'Eglise, et prescrite par le Siège Apostolique.

Pour le Card. A. DEL DRAGO.
L. AVERARDI *Substitut.*

C'est avec un profond respect et une vive joie que D. Bosco reçut un Rescrit qui lui permettait de témoigner sa gratitude à ceux qui lui venaient en aide. Sans doute la première à profiter de cette indulgence fut Madame Herminie-Agnès de la très noble famille Provana del Sabbione, épouse du Comte Charles-Albert Cays, dès lors ami de D. Bosco, et admirateur de ses vertus. D. Bosco s'empressait d'apprendre au Comte et à la Comtesse qu'il voulait leur faire partager l'insigne faveur accordée par le Pape et, lui ayant fait un accueil de grande fête, ces Nobles insistèrent pour qu'il restât déjeuner avec eux. Mais comme il n'était pas encore l'heure de se mettre à table, il fut conduit dans une pièce élégante où il pourrait

librement s'occuper de ses dossiers, qu'il emportait toujours avec lui. Et c'est ici que se produisit un petit fait qui nous fut raconté par le Comte lui-même : " Rentré à l'improviste dans la salle où se trouvait D. Bosco, disait-il, je le surpris, tout courbé qui s'avançait vers la fenêtre : — Que faites-vous D. Bosco ? lui demandai-je. — Il me répondit : Je suis en train d'enlever le tapis placé devant cette chaise ; il n'est pas fait pour un pauvre diable de mon espèce. Et cela il le dit avec tant d'ingénuité et de vérité dans l'expression que je restai hautement émerveillé à voir comme D. Bosco avait une modeste opinion de lui-même ". La Comtesse avait donc reçu avec reconnaissance le Rescrit papal qui, quelques mois plus tard, devait lui apporter un grand réconfort lors de sa dernière maladie. Le Comte Cays remettait à D. Bosco le billet des dernières pâques faites par sa noble épouse à la paroisse Ste-Thérèse et D. Bosco le conserva dans ses dossiers personnels. Ce billet porte imprimés les mots suivants : *1845. Magister adest et vocat te (Jn 11,28)* [Le Maître est là et il t'appelle]. C'était notre Seigneur Jésus C[hrist] qui appelait à lui Marie de Magdala [sic] une de ses premières coopératrices. Heureux présage pour une dame qui traitait avec beaucoup de charité D. Bosco et les pauvres.

Peu après, D. Bosco faisait demander à Rome [une Indulgence], [qui serait] également au profit spirituel de ses jeunes gens ; c'était son désir de leur rendre plus fructueux la récitation ou le chant des Litanies en l'honneur de la Bienheureuse Vierge [Marie]. Il en recevait la déclaration suivante.

DECLARATION

Cette Indulgence de deux cents jours accordée, dans l'heureux souvenir de Sixte V et de Benoît XIII, à tous les fidèles Chrétiens, tant de l'un que de l'autre sexe, à chaque fois qu'avec un cœur au moins contrit et avec dévotion ils récitent les Litanies de la Bienheureuse Vierge Marie, Pie VII, de sainte mémoire, non seulement la maintint, mais de plus il l'étendit à trois cents jours.

En outre, aux mêmes fidèles Chrétiens, qui auront chaque jour récité les Litanies susdites, il a dans sa bonté largement accordé l'Indulgence même plénière, qu'ils peuvent gagner dans les cinq Fêtes d'Obligation de la même B[ienheureuse] V[ierge] M[arie], c'est-à-dire de la Conception, de la Nativité, de l'Annonciation, de la Purification et de l'Assomption, pourvu que, vraiment repentants et s'étant confessés, ils aient reçu le Sacrement de l'Eucharistie, ainsi que dévotement visité une Eglise, ou un Oratoire public, et que là pendant un espace de temps ils aient fait monter vers Dieu de pieuses prières [selon les intentions habituelles]. Enfin Sa Sainteté voulut que ces Indulgences soient également applicables en faveur des fidèles défunts et valables à perpétuité.

En foi de quoi etc.

Donné à Rome par le Secrétariat de la S[acrée] Congrég[ation] des Indulgences, le 28 Mai 1845.

A. *Archevêque* PRIMIVALLI *Substitut.*

Avec ces deux suppliques c'était la première fois que D. Bosco s'adressait aux Sacrées Congrégations ; interrogé par un de ses élèves sur le motif qui l'avait déterminé à effectuer ces demandes, il répondait : — Ce n'étaient pas seulement les indulgences qui me tenaient à cœur, mais surtout je désirais ardemment commencer à me mettre en relation directe avec le Saint-Siège de Rome, je me réjouissais à la pensée que mon pauvre nom serait mis sous les yeux de [celui qui était] successeur de St Pierre et héritier de ses pouvoirs Divins, je voulais m'approcher de Lui par le seul moyen qui alors m'était accordé. — Cette foi et cette affection, ajouterons-nous, ne s'alanguirent jamais dans son cœur. Même avant la définition de l'infaillibilité du Pape, il la croyait déjà fermement et la défendait. Il vénérait tous ses actes, toutes ses dispositions, tous ses enseignements, même lorsqu'il ne parlait pas

ex cathedra ; il répétait fréquemment qu'on doit toujours considérer sa parole comme un commandement paternel et il exhortait ses jeunes à lui être obéissants et à se méfier sans cesse de celui qui viendrait leur parler de n'importe quelle manière contre le Vicaire de Jésus Christ. Durant quarante années de sa vie, l'Autorité Pontificale Romaine en la personne de deux Papes eut à passer par bien des épreuves et des tribulations, et il s'employa toujours à les conjurer ou au moins à les adoucir autant qu'il le pouvait, voire au risque de s'attirer toutes les vexations des adversaires. Et il se soumit à de lourdes humiliations pour seconder les vues et les désirs du Pape. Mais de cela [viendront] les preuves au moment voulu.

---

* . Ragioneria = Service d'Administration et surtout de Comptabilité.

. Maître de Ragioneria ou de Ragione = Maître de Raison, de Droit, de Justice.

. " décurion " était le nom donné à un conseiller municipal.

. Vicaire ou Préfet de ville = Chef des pouvoirs de justice, d'administration et de police, au niveau de la ville, et même de l'Etat ; bref, responsable de l'Ordre public.

. Syndics = les deux Présidents du Conseil Municipal.

CHAPITRE XXX

L' Oratoire à St-Pierre-aux-Liens — La gouvernante du Chapelain — Une lettre d' accusation — Deux malheureuses attaques d' apoplexie — Les jeunes de l' Oratoire rejetés de St-Pierre — Analogie entre certains faits de la vie de St Philippe Néri et celle de D. Bosco — On fait des démarches pour que D. Bosco soit nommé chapelain de St-Pierre-aux-Liens — La Mairie ne consent pas à cette demande — La fête de St Louis.

Rien ne pouvait détourner D. Bosco de la pensée continuelle de l'Oratoire. Dans sa prudence il anticipait sur le jour où il devrait se retirer des locaux du Petit Hospice ; et dans la crainte que les jeunes ne finissent à l'abandon, laissés à eux-mêmes, ne fût-ce que pour un court moment, il commença à rechercher çà et là un endroit où séjouner avec plus de commodité et de stabilité. En effet, à plusieurs reprises la Marquise Barolo se montrait ennuyée de trouver sans cesse cette maison encombrée d'enfants, qui parfois avec leurs voix causaient du dérangement aux institutions voisines. Egalement quelques fleurs, arrachées par les insouciants sur un rosier qui ornait l'allée d'entrée, avaient donné l'occasion de quelque mauvaise humeur et la Marquise en avait fait des remontrances à D. Bosco.

C'est pourquoi, sorti un matin du Refuge, il allait au hasard tout entier plongé dans ses méditations ; il se trouva devant

l'Eglise St-Pierre-aux-Liens. Là lui vint l'inspiration de se présenter au chapelain, un certain D. Tesio Joseph, ancien capucin, et de le supplier de bien vouloir lui permettre de rassembler pendant quelque temps ses jeunes gens en ce lieu. D. Tesio ne laissa même pas D. Bosco finir de lui présenter sa demande, et lui faisant fête il lui dit : — Venez, venez D. Bosco avec vos jeunes ; cela me fera tellement plaisir ! — La décision de la Ragioneria n'avait sans doute pas été communiquée au Chapelain et aux catéchistes, puisque déjà ces derniers avaient abandonné St-Pierre, après que leurs élèves eurent fait leurs pâques. D. Bosco voulait tenter une expérience et la Marquise Barolo approuva un projet qui favorisait ses intentions.

Le Dimanche 25 mai, ayant accompli les cérémonies du matin au Petit Hospice, D. Bosco conduisait, après le repas de midi, les jeunes à St-Pierre. D. Tesio n'était pas chez lui. La longue galerie, la cour spacieuse et l'Eglise qui convenait bien pour les cérémonies sacrées excitèrent chez les jeunes le plus vif enthousiasme, et les rendirent comme fous de joie.

Mais hélas ! ils avaient à peine commencé à la goûter que déjà elle se changeait pour eux en grande amertume. Auprès de ces tombes se trouvait un terrible adversaire. Ce n'était pas l'un des morts qui reposaient un peu plus loin ; c'était un être vivant ; c'était la vieille gouvernante du Chapelain. Dès que celle-ci commença à entendre les chants, les voix, et surtout les piaillements des jeunes, elle sortit de la maison comme une furie, et la coiffe de travers, les mains sur les hanches elle se mit à les apostropher avec l'éloquence pleine de délicatesse dont est maîtresse la langue d'une femme devenue mauvaise comme une vipère.

Et la rage s'accrut lorsqu'elle vit quelques-uns commencer à jouer à la balle puis l'une de ses poules, accroupie dans une corbeille, s'envoler épouvantée par un gamin et l'œuf tomber

par terre et se casser. De concert avec elle, invectivait aussi une jeune fille, aboyait le chien, miaulait le chat et fredonnaient les poules ; on aurait dit imminente une guerre européenne.

S'étant aperçu de cela, D. Bosco s'approcha de la domestique pour l'apaiser, lui faisant remarquer que les garçons n'avaient aucune mauvaise intention ; qu'ils s'amusaient seulement, et ne commettaient aucun péché, qu'on pouvait supporter en toute tranquillité un petit préjudice et facilement le réparer ; mais c'était parler à un sourd, car il n'y a pas pire colère que celle de la femme (1). Loin de pouvoir la calmer, le pauvre D. Bosco l'entendit déverser sur lui une flopée d'injures et de vilenies. Hurlant comme une maniaque et serrant les poings, elle criait s'adressant tantôt aux jeunes tantôt à D. Bosco : — Si D. Tesio ne vous renvoie pas immédiatement d'ici, je saurai bien, moi, comment faire... Et vous, vous, D. Bosco, au lieu de diriger avec rigueur ces galopins, ces ânes, pertubateurs, désœuvrés, vauriens, c'est de cette belle façon que vous les éduquez ? Dimanche prochain gardez-vous bien de mettre les pieds ici, car autrement il y aura un malheur !...

Mais *charitas non aemulatur*, la charité n'est pas [envieuse], rancunière (2) et D. Bosco pour couper court à l'écœurante diatribe donna tout de suite l'ordre d'arrêter la récréation ; ensuite, s'adressant à la femme, il lui disait calmement : — Ma bonne dame ! vous-même, vous n'êtes pas sûre d'être ici dimanche prochain ; est-ce donc le moment de faire tant de bruit pour nous dire que, désormais de façon absolue, en aucun autre dimanche vous ne nous laisserez venir en ce lieu ? — Puis il se dirigea vers l'Eglise, entouré des jeunes, parmi lesquels se trouvaient les frères Melanotti et Buzzetti qui gardèrent en mémoire

---

(1) Si 25,15 [D'après la Vulgate].

(2) 1 Co 13,4.

les événements de cette journée et, des années plus tard, ils les racontaient à D. César Chiala, qui en écrivit le récit.

Quelques-uns de ces jeunes dirent alors à D. Bosco : — Ce qu'elle est mauvaise cette personne qui crie de la sorte ! — Il l'excusa en disant qu'il fallait compatir parce que la pauvre femme n'était pas en bonne santé ; puis il ajoutait en s'adressant à certains autres qui lui faisaient remarquer qu'il n'était plus convenable de faire la récréation auprès de cette église : — Soyez tranquilles que dimanche prochain cette femme ne criera plus sur vous.

Tous rentrèrent dans l'église ; D. Bosco fit faire un peu de catéchisme et réciter le Chapelet. Ensuite il les renvoya, et eux se dirigèrent vers leur maison, sûrs de pouvoir revenir en cet endroit le dimanche suivant et d'y retrouver une plus grande tranquillité. Mais ils se trompaient, car ce fut la première et la dernière fois qu'il leur fut donné de se rassembler tous ensemble en ce lieu. En attendant, tandis que D. Bosco sortait de l'atrium de l'église, l'acariâtre domestique continuait à grommeler et à lancer des menaces : faisaient chorus avec elle quelques femmes dépravées accourues au bruit. Un jeune, plein de jugement, un certain Melanotti de Lanzo, qui à ce moment-là s'était approché de D. Bosco, nous racontait que, sans se troubler, sans se mettre en colère, s'adressant à lui et poussant des soupirs, le saint prêtre lui dit à voix basse : — Pauvre femme ! elle nous enjoint de ne plus mettre les pieds ici, et elle-même, dimanche prochain, sera déjà dans la tombe !

Pendant ce temps-là, D. Tesio rentrait dans sa maison, située derrière le chœur de l'église, et la domestique allait à sa rencontre en lui décrivant D. Bosco et ses jeunes comme autant de révolutionnaires, de profanateurs des lieux saints et tous fine fleur de la canaille. Bien qu'il connût le caractère de sa Perpétue [voir * p. 295], irascible et susceptible pour des choses de rien, néanmoins, par les méchantes instigations, le Chapelain se laissa dresser contre

l'Oratoire. Puis il sortit de l'enclos ; ayant vu D. Bosco qui au fond de la petite place s'entretenait avec les derniers jeunes qui étaient restés, il le rejoignit et lui dit d'une voix altérée : — Un autre dimanche vous ne viendrez plus ici pour semer une telle pagaille et nous déranger tous : je ferai, moi, les démarches nécessaires ; oh, pour un autre dimanche vous ne viendrez plus ici, oh, non ! — Et D. Bosco, pendant que [le Chapelain] était en train de s'éloigner, lui répondit : — Et pauvre de Vous, vous ne savez même pas si un autre dimanche vous serez encore en vie ! — De ces paroles fut aussi témoin Melanotti, cité plus haut : il eut à admirer la tranquillité, dans le sourire, de D. Bosco, pendant qu'il l'accompagnait au Refuge.

Le soir, la domestique ne quitta pas D. Tesio d'une semelle et lui repéta tant de choses contre l'Oratoire qu'elle le poussa à écrire sur-le-champ à la Mairie. Sous la dictée de la femme en furie, il écrivit de sa main une lettre pleine d'acrimonie, dépeignant les jeunes de D. Bosco avec les plus noires couleurs, affirmant entre autres choses qu'ils avaient même écrit des épithètes injurieuses sur les pierres tombales, et il qualifiait cette réunion d'acte d'intrusion et d'insoumission. C'est à regret qu'on le dit ; mais ce fut la dernière lettre écrite par le pauvre Chapelain. Le lundi il la cacheta et, ayant appelé la domestique, il lui ordonna : — Faites porter cette lettre à l'Hôtel de ville. — Ce furent ses ultimes paroles. Quelques heures après le moment du départ du messager, D. Tesio était frappé d'une attaque d'apoplexie, et il mourait le 28 mai, à minuit trente, à l'âge de 68 ans, muni cependant des Sacrements.

La lettre de D. Tesio avait entre-temps produit une telle impression sur les Syndics de la ville que fut immédiatement lancé un mandat d'arrêt contre D. Bosco, au cas où avec ses jeunes il retournerait là-bas.

Mais à St-Pierre était à peine fermée une tombe que déjà s'en ouvrait une autre. Frappée du même sort que son maître, la gou-

vernante le suivait deux jours plus tard ; si bien qu'avant la fin de la semaine ces deux adversaires de l'Oratoire avaient déjà disparu de la scène de ce monde. Il est plus facile d'imaginer que de décrire l'épouvante que ces deux attaques d'apoplexie suscitèrent chez tous les habitants de ce faubourg. Il était impossible de ne pas y voir la main de Dieu ; et les jeunes gens en furent si intimement persuadés qu'au lieu de s'en séparer, ils se mirent de plus en plus à aimer D. Bosco et l'Oratoire, en promettant de ne jamais les abandonner. C'était également la conviction du Théologien Borel. Un jour, il était à table avec D. Bosco, D. Bosio et son adjoint D. Pacchiotti. Pendant ce temps-là, on faisait la lecture de la vie de St Philippe Néri et précisément des pages qui racontaient comment tous ceux qui persécutaient le saint Apôtre de Rome mouraient dans un bref délai. Le Théologien fit aussitôt observer que cela se réalisait également pour D. Bosco et qu'en conséquence il fallait lui prêter secours en toute occasion, même dans les plus lourdes épreuves, avec la certitude de seconder l'œuvre de la Providence.

Le dimanche suivant, 31 mai [sic : voir * p. 295], à la porte de cette église était affiché un Décret municipal qui interdisait tout rassemblement sous le porche et dans l'atrium. Une grande partie des jeunes n'ayant reçu aucun avis préalable, une multitude d'entre eux se rendit à St-Pierre. Là, à leur grande surprise, ils trouvèrent tout fermé et furent refoulés par les gardes postés aux alentours : remplis de frayeur, ils coururent au Refuge ; ils furent très joyeusement accueillis par D. Bosco, et l'on reprit matin et soir les cérémonies habituelles.

En tout cas, pensant qu'avec la mort de D. Tesio s'étaient éteintes toutes les oppositions, D. Cafasso s'employa à faire procurer par la Mairie à D. Bosco lui-même l'emploi de Chapelain à St-Pierre-aux-Liens ; là les vastes locaux de l'habitation attenante convenaient bien aux rassemblements des dimanches et des jours de fête, et D. Bosco pourrait y profiter d'une situation de plus grande indépendance. Dans ce but il écrivit une lettre

à la Comtesse Bosco di Ruffino, épouse de l'un des Syndics.

" *Ill[ustrissi]me M[ada]me la Comtesse,*

" Un certain prêtre du nom de Bosco Jean, ancien élève de ce Convitto, est actuellement Chapelain à l'Œuvre du Refuge de M[ada]me la Marquise Barolo ; en ce lieu il a commencé une œuvre pour la grande gloire de Dieu, qui consiste à rassembler, les dimanches et les jours de fête, une quantité de garçons laissés à l'abandon, pour les instruire et les tenir éloignés des dangers : ne pouvant plus dans ce lieu continuer une si belle œuvre en raison de l'étroitesse du local, il est sur le point de demander, de concert avec Madame la Marquise dont j'ai parlé plus haut, à être nommé Chapelain de St-Pierre-aux-Liens, [au faubourg] de la Doire, pour tirer profit de ce local [= l'église St-Pierre] pour une œuvre si intéressante. Cette affaire étant celle de la plus grande gloire de Dieu, je me hasarde à la recommander à la bonté de V[otre] Ill[ustrissi]me S[eigneurie], au cas où dans sa prudence Elle serait d'avis d'en parler à l'Ill[ustrissi]me M[onsieur] le Comte. Pardonnez la liberté que je prends ; tandis que j'ai l'honneur de pouvoir me dire avec l'expression de mes sentiments les plus distingués

D[e] V[otre] Ill[ustrissi]me S[eigneurie]

Turin, au Convitto, 29 mai 1845.

Très dévoué serviteur

CAFASSO JOSEPH. *Prêtre* ".

Malgré les recommandations, celles-là et d'autres, il ne réussit pas dans cette action entreprise, parce que de telles réunions semblèrent ne pas convenir au calme [autour] des tombes, ou par crainte de dégâts pour les monuments du cimetière, ou plus réellement en raison de l'aversion qui commençait chez quelques personnages du monde officiel à se manifester contre l'Oratoire de D. Bosco. Toutefois D. Bosco ne se découragea pas, et quelque temps plus tard parvint à la Ragioneria la supplique suivante :

" *Excellences et Illustrissimes Messieurs,*

" Les Prêtres Théol. Jean Borel, D. Sébastien Pacchiotti et D. Jean Bosco employés à la Direction Spirituelle de la Pieuse Œuvre de Marie Refuge des pécheurs ; et également aussi Directeurs de par l'autorité de Mgr l'Archevêque d'une société de garçons, qui se réunissent chaque dimanche dans un Oratoire, [placé] sous la protection de St François de Sales et ouvert dans la maison où ils habitent, pour apprendre le catéchisme, assister à la Messe, fréquenter les Sacrements, et parfois recevoir la bénédiction du Saint Sacrement :

" Les jeunes gens se rassemblant en une foule nombreuse qui lors des dernières fêtes atteignit même les 200 et en vue de la saison d'été, ils reconnaissent la nécessité de s'établir dans un Oratoire plus grand que l'actuel pour ne pas avoir à renoncer à cette œuvre dont on a reconnu les grands bienfaits pour la jeunesse ; par ailleurs ils estiment qu'à plusieurs égards l'Oratoire du Cimetière St-Pierre-aux-Liens est très approprié aux exercices de piété que l'on pratique dans leur Oratoire ; encouragés par le fait que cette œuvre est par nature à même d'obtenir l'agrément de L[eurs] Illustrissimes E[xcellentes] S[eigneuries] si remplies d'attentions de toutes sortes pour promouvoir en cette ville le bien commun civil et moral :

" Ils osent respectueusement les supplier de bien vouloir daigner leur accorder la permission de se rendre à l'Eglise du Cimetière susdit pour accomplir les pratiques susmentionnées, au profit de la jeunesse, comme cela leur paraîtra plus utile et selon les conditions que L[eurs] Ill[ustrissi]mes E[xcellentes] S[eigneuries] daigneront prescrire ".

La Ragioneria n'exauçait pas cette requête ainsi qu'il appert d'un procès-verbal des séances en date du 3 juillet 1845.

" Le P[roposant ; voir * p. 295] Maître de Ragioneria présente la requête des Prêtres Borel, Pacchiotti et Bosco par laquelle ils demandent de pouvoir se servir de l'église du Cimetière St-Pierre-aux-Liens,

pour enseigner le catéchisme aux nombreux jeunes gens qui actuellement se rassemblent dans la petite chapelle de l'Œuvre du Refuge.

" Considérant que, dans une séance précédente, une demande semblable fut refusée en considération du fait qu'il ne parut pas convenable que l'église servant au cimetière fût affectée à un autre usage, en dehors de celui pour lequel elle fut érigée, la Ragioneria décide, à la majorité des voix, qu'on ne peut recevoir la demande présentée.

(Ragioneria N. 22, 3 juillet 1845).

Signé : BOSCO DI RUFFINO, *Syndic* ;
D. POLLONE, *M. de Ragioneria* ;
CESAR SALUZZO ;
VICTOR COLLI ".

Après avoir reçu cette réponse négative, D. Bosco se résigna aux dispositions de la Providence, puisque c'était d'elle seule qu'il espérait avec certitude l'aide que les hommes lui refusaient. Il trouva un grand réconfort à monter à Sant'Ignazio pour la retraite spirituelle, obtenant pour lui-même du Seigneur les grâces nécessaires et reconduisant à sa Divine Majesté par le sacrement de la pénitence plus d'un fils qui avait abandonné la maison paternelle. Dans le même temps, ainsi que le mentionne le Théologien Borel dans un de ses mémoires, lui causait une douce joie le souvenir d'une belle fête célébrée avec de très nombreuses communions dans sa petite chapelle quelques jours auparavant. Au Convitto St-François, la fête de St Louis ne permettait pas une grande pompe, donnant lieu à une bruyante expansion de sentiments, en raison des personnes de la ville qui toute la journée affluaient dans cette église. Au Refuge, au contraire, D. Bosco dans sa chapelle était comme le patron, et matin et soir il avait pu maintenir les jeunes au meilleur niveau comme il l'avait désiré dans sa dévotion. Depuis ce jour, chaque année,

il solennisa cette chère fête avec une splendeur sans cesse croissante, car il s'en servait d'une manière efficace pour inculquer à ses jeunes gens l'amour pour la sainte Pureté. On ne pourrait décrire de façon adéquate tout le mal qu'il se donnait pour bien les préparer à honorer St Louis. Si on célèbre encore cette fête non seulement à l'Oratoire de Turin, mais bien aussi dans toutes les autres Maisons salésiennes et avec tant d'émotion vive, cela est dû à l'ardeur qu'il y mit dès le début et qu'il voulut voir demeurer traditionnelle chez tous ses fils spirituels.

---

* . A propos de Perpétue [p. 289] : c'est le prénom de la gouvernante du curé dans le roman " I Promessi Sposi " [" Les Fiancés "] de Manzoni.

. A propos du 31 mai [p. 291] : Le 23 mars, jour de Pâques, est un dimanche [voir p. 280] ; le 25 mai est donc un dimanche [voir p. 287] ; et le " dimanche suivant " ne peut être que le 1er juin (et non le 31 mai).

. A propos du terme de " Proposant " [p. 293] : il veut exprimer l'initiale P. du texte italien ; P[roponente] = " Celui qui a la charge de proposer les questions, de présenter les demandes à l'Assemblée ".

CHAPITRE XXXI

Occupations de D. Bosco dans les Institutions du Refuge — La Marquise Barolo ordonne que les jeunes libèrent les locaux prévus pour le Petit Hospice — Un autre rêve : multitude d' enfants ; la mystérieuse Dame ; un pré ; trois églises à Valdocco ; le lieu du martyre des Saints Adventeur et Octave ; la fondation d' une Société de religieux en aide à D. Bosco — Narration du martyre des Saints Soluteur, Adventeur et Octave publiée par le Chan. Laurent Gastaldi.

Sept mois s'étaient désormais écoulés depuis la fixation de l'Oratoire au Petit Hospice. Le nombre des jeunes qui le fréquentaient s'était accru ; ils étaient tombés amoureux de lui comme d'un paradis et espéraient qu'il durerait encore pendant beaucoup de temps en ce même endroit. Et puis les murs du vaste et nouveau local destiné aux petites malades s'asséchaient très lentement ; on jugeait donc qu'il ne serait pas de si tôt susceptible d'être habité.

La Marquise était très satisfaite de D. Bosco qu'elle voyait continuellement prendre beaucoup de soin de ses protégées. Pendant la semaine il aidait le Théologien Borel dans la direction [spirituelle] des sœurs et dans celle des filles sorties d'une vie de perdition : il faisait classe de chant à un chœur formé chez ces dernières ; il donnait régulièrement des cours d'arithmétique à

quelques-unes des religieuses qui se préparaient à être enseignantes ; il confessait, il prêchait et tenait des conférences sur la vie et la perfection monastiques. Mgr Cagliero, qui plusieurs fois exerça le ministère sacerdotal chez les Sœurs de St Joseph et chez les religieuses de Ste Marie-Madeleine, rapporte avoir entendu de leur part qu'en D. Bosco elles avaient toujours rencontré des vertus extraordinaires qui le distinguaient des autres prêtres, pourtant exemplaires et savants, et qu'en lui elles avaient toujours vénéré un saint. Elles affirmaient également que si de pieuses personnes pouvaient s'emparer de petits objets qui lui appartenaient, elles les gardaient jalousement comme de précieuses reliques.

Toutefois au mois de juillet, voici que vient se rompre tout brin d'espoir de rester plus longtemps au Refuge. Bien qu'elle vît d'un bon œil toute œuvre de charité, néanmoins, comme approchait le moment d'ouvrir son Petit Hospice, c'est-à-dire le 10 août 1845, la Marquise Barolo voulait que l'Oratoire fût éloigné de là. On lui fit respectueusement observer que le local réservé pour servir aux jeunes de chapelle, de classe et de salle de récréation n'avait aucune communication avec l'intérieur de l'Institution ; que les persiennes étaient fixes, les lattes tournées vers le haut ; qu'on tâcherait aussi de tout accomplir avec le moins de dérangement possible ; mais la bonne Dame ne voulut pas se rendre : elle était la patronne et il fallut lui obéir.

Cependant D. Bosco était prêt à supporter n'importe quel désagrément plutôt que d'abandonner ses jeunes gens, et il l'avait ouvertement déclaré à la Marquise. Toutefois il était fortement préoccupé, soucieux, car il ne savait pas où les conduire. Il avait en tête de chercher un endroit du côté de Portanuova, mais le Théologien Borel essaya de le faire changer d'avis et il y réussit avec grande facilité, le persuadant de rester dans la région de Valdocco.

Mais des rêves singuliers venaient réconforter D. Bosco, et l'occupaient la nuit entière, ainsi qu'il le raconta pour la première et

la dernière fois, le 2 février 1875, seulement à D. Jules Barberis et à celui qui écrit ces pages. En ces mystérieuses apparitions il y avait un entrecroisement de tableaux répété, varié et nouveau, mais où toujours se reproduisaient les rêves précédents, et où également en même temps apparaissaient d'autres aspects merveilleux qui convergeaient en un seul point : l'avenir de l'Oratoire.

Voici le récit de D. Bosco : " Il me sembla que je me trouvais dans une grande plaine remplie d'une quantité infinie de jeunes gens. Quelques-uns se battaient, d'autres juraient. Ici on volait, là on offensait les bonnes mœurs. On voyait ensuite à travers les airs une nuée de cailloux, lancés par ceux qui livraient bataille. C'étaient des jeunes abandonnés par leurs parents et dépravés. J'allais m'éloigner de là, lorsque je vis à côté de moi une Dame qui me dit : — Avance-toi au milieu de ces jeunes et travaille.

" Je m'avançai, mais que faire ? Il n'y avait pas de local où en recueillir quelques-uns ; je voulais leur faire du bien : je m'adressais à des personnes qui se tenaient au loin à observer et qui auraient pu me soutenir valablement ; mais personne ne m'écoutait et personne ne m'aidait. Je me tournai alors vers cette noble Dame, qui me dit : — Voici pour le local ; — et elle me fit voir un pré.

— Mais ici il n'y a qu'un pré, dis-je.

Elle répondit : — Mon fils et les Apôtres n'avaient pas un pouce de terrain où poser la tête. — Je commençai à travailler dans ce pré donnant des avertissements, prêchant et confessant, mais je voyais que, pour la plupart, tout effort s'avérait inutile, si l'on ne trouvait pas un lieu clôturé muni d'une construction servant à les rassembler et à en recueillir quelques-uns tout à fait délaissés par leurs parents, repoussés et méprisés par les autres citoyens. Alors cette Dame me conduisit un peu plus loin vers le nord et me dit : — Observe ! — Et regardant je vis une église petite et basse, un coin de cour et des jeunes en grand nombre. Je repris mon travail. Mais comme cette église était devenue étroite, je recourus

encore à Elle, et Elle me fit voir une autre église beaucoup plus grande ainsi qu'une maison voisine. Puis me conduisant, pour approcher encore un peu plus, dans un bout de terrain cultivé, presque devant la façade de la deuxième église, elle ajouta à mon intention : — En ce lieu où les glorieux Martyrs de Turin Adventeur et Octave furent martyrisés, sur les mottes de terre sanctifiées à cause de leur sang dont elles furent baignées, je veux que Dieu soit honoré d'une manière très spéciale — En disant cela, elle avançait un pied pour le poser sur l'emplacement où se déroula le martyre et elle me l'indiqua avec précision. Je voulais mettre un signe pour le retrouver en revenant une autre fois dans ce champ, mais je ne trouvai rien autour de moi ; pas de piquet, pas de caillou : néanmoins je le fixai dans ma mémoire avec précision. Il correspond exactement, dans l'église Marie-Auxiliatrice, à l'angle intérieur de la chapelle des Sts Martyrs, d'abord appelée Ste Anne, du côté de l'évangile.

" Entre-temps je me vis entouré d'un nombre immense et sans cesse croissant de jeunes gens ; mais pendant que je regardais la Dame, croissaient aussi les moyens et le local, et je vis ensuite une très grande église précisément à l'endroit où, selon ce qu'elle m'avait fait voir, advint le martyre des saints de la légion Thébaine ; de nombreux bâtiments étaient tout autour avec, au milieu, un beau monument.

" Tandis que tout cela se produisait, moi, toujours en rêve, j'avais comme collaborateurs des prêtres et de jeunes abbés qui m'aidaient un peu et ensuite disparaissaient. Je cherchais, en me donnant beaucoup de mal, à les attirer à moi, mais eux peu après s'en allaient et me laissaient tout seul. Alors je m'adressai de nouveau à la Dame, qui me dit : — Veux-tu savoir comment faire pour qu'ils ne t'échappent plus ? Prends ce ruban, et attache-le-leur au front. — Respectueusement je prends dans sa main le petit ruban blanc et je vois que dessus était écrit ce mot : *Obéissance*. Tout de suite j'essayai de faire ce que

m'avait dit la Dame, et je commençai à attacher le ruban à la tête de quelques-uns de mes collaborateurs bénévoles, et je vis aussitôt un grand et merveilleux effet : et cet effet s'intensifiait sans cesse tandis que je continuais dans la mission qui m'avait été attribuée, car de tels [collaborateurs] abandonnaient tout à fait l'idée de s'en aller ailleurs et ils restaient pour m'aider. Ainsi fut constituée la Congrégation.

" Je vis encore beaucoup d'autres choses, qu'à présent il ne convient pas de vous faire savoir (il faisait allusion, semble-t-il, à de grands événements futurs) ; mais qu'il suffise de dire que depuis ce moment-là je suivis toujours ma route en toute sécurité, que ce fut au sujet des Oratoires ou de la Congrégation, ou encore pour la manière de me comporter dans les rapports avec les personnes de l'extérieur revêtues de quelque autorité que ce fût. Les grandes difficultés qui doivent surgir sont toutes prévues, et je connais la façon de les surmonter. Je vois très bien morceau par morceau tout ce qui devra nous arriver, tout est clair et j'avance. Ce fut après avoir vu des églises, des maisons, des cours, des jeunes gens, des jeunes abbés et des prêtres qui m'aidaient, ainsi que la manière de faire progresser le tout, que j'en parlais avec d'autres et que je racontais les choses comme si elles étaient déjà réalisées. Et c'est pour cela que beaucoup croyaient que je déraisonnais et je fus considéré comme fou ". C'est donc de là que tirèrent leur origine la foi inébranlable dans la bonne réussite de sa mission, l'assurance qui semblait témérité pour affronter toutes sortes d'obstacles, le fait de s'aventurer dans des entreprises colossales, supérieures à des forces humaines pour néanmoins les mener toutes à leur terme de la plus heureuse manière.

Quant au lieu que la Bienheureuse Vierge indiqua à D. Bosco comme étant celui où se déroula le martyre des Sts Adventeur et Octave et d'où s'enfuyait St Soluteur, blessé d'un coup de lance, pour mourir à Ivrea en confessant Jésus Christ, voici plus ample explication. D. Bosco continua — " Je ne voulus jamais raconter à quelqu'un ce rêve et encore moins manifester l'opinion fondée que j'avais sur l'endroit précis du glorieux

événement. Je suggérai donc en 1865 au Chanoine Laurent Gastaldi d'écrire et de publier un livre sur la vie des trois saints martyrs Thébains et de faire des études, en puisant dans l'histoire, dans la tradition et dans la topographie, [pour savoir] avec le plus d'approximation en quel endroit de la ville s'était déroulé le martyre en question. Le savant Chanoine consentit ; il écrivit et édita les mémoires historiques des trois confesseurs de la foi et, après une longue étude, il conclut : on ignore l'endroit précis de leur martyre ; mais on sait avec certitude qu'ils avaient trouvé un abri en dehors des portes de la ville, auprès de la rivière Doire, et qu'ils furent découverts et tués par les bourreaux à proximité de leur cachette : la vaste portion qui s'étend depuis les murs de Turin en direction de la Doire à l'ouest du faubourg de même nom, a été dans les temps anciens appelée en latin *vallis* ou *vallum occisorum*, la vallée ou le vallon des massacrés, et à présent *Val d'occo* à partir des premières syllabes de ces mots ; et cela sans doute par allusion aux martyrs qui y ont été massacrés ; il est d'autre part très certain que cette portion de terrain a de toute évidence la bénédiction de Dieu pour les merveilleuses institutions de charité et de piété qui y ont été créées, c'est là également signe qu'elle a été arrosée du sang de ces valeureux chrétiens. L'auteur ajoutait encore que si l'on consulte plus ou moins la topographie ancienne de la ville, [on voit que] l'Oratoire St-François de Sales était érigé à proximité de cet endroit béni ou, peut-être, le contenait à l'intérieur de ses murs ".

D. Bosco fut extrêmement heureux de cette réponse qui, d'une certaine façon, confirmait tout ce qu'il avait appris dans le rêve, et à l'égard de ces saints Martyrs il fit dès le début preuve d'une particulière dévotion. Chaque année, le jour de la St Maurice, unissant le nom du commandant à la gloire de sa légion et des trois soldats qu'il eut sous ses ordres, il voulut qu'on en célébrât la fête, le matin par un grand nombre de Communions et le soir par les Vêpres solennellement chantées, par le panégyrique de ces héros de l'Eglise et par la bénédiction du Saint Sacrement.

CHAPITRE XXXII

L' Oratoire transféré aux Moulins St-Martin — Dernier dimanche dans la chapelle du Refuge — Le repiquage des choux et un petit discours de D. Bosco — Les premières séances récréatives — Les jeunes conduits çà et là pour entendre la sainte Messe.

Notre Oratoire en ses premiers instants peut, semble-t-il, être comparé aux familles des anciens patriarches : de temps en temps, comme elles, il pliait les tentes en un endroit pour s'en aller les planter dans un autre. — Je me rappelle, racontait Buzzetti Joseph, que parfois, faisant allusion à l'histoire du peuple Hébreu qui partait de l'Egypte, s'avançait jusqu'au fin fond du désert et tour à tour construisait ses campements en plusieurs stations, notre cher Don Bosco nous encourageait à espérer que tôt ou tard à nous aussi Dieu donnerait une Terre Promise, où fixer notre demeure.

En effet, D. Bosco était rempli de cette confiance. " Celui qui craint le Seigneur n'a peur de rien, il ne tremble pas, car Dieu est son espérance (1) ". Il se rendit donc chez Mgr Fransoni et lui adressa de vives instances, afin que, grâce à sa recommandation, la Mairie de Turin lui permît l'usage de l'église St-Martin-des-Gros-Moulins, comme on les appelait, ou Moulins

---

(1) Si 34,14.

de la ville, installés place Emmanuel-Philibert, sur le côté est, au milieu des bâtiments en allant vers la Doire. L'Archevêque consentit volontiers. Il estimait extraordinairement D. Bosco, le protégeait sans cesse de toutes les façons, et lui accordait de longs entretiens marqués d'une grande familiarité. Parfois il l'invitait à déjeuner et quelquefois il voulut se confesser à lui ; et il avait daigné venir au Refuge pour administrer aux jeunes le sacrement de la Confirmation.

La lettre de Monseigneur fut remise à l'hôtel de ville avec un mémoire du Théologien Borel qui, en tant que citoyen connu de tous, représentait souvent, en ces années-là, la personne de D. Bosco auprès des autorités. Par ailleurs ce saint prêtre s'arrangeait pour que son cher ami fît bonne impression en toute circonstance et il lui rendait gloire pour tout le bien qui se faisait au Refuge, il l'exaltait autant qu'il le pouvait en présence des gens, se cachant lui-même et dissimulant sa propre coopération et ses propres œuvres sous le couvert d'une admirable humilité. C'est ce que D. Bosco lui-même a laissé par écrit.

Comme les Syndics et, en général, la Mairie avaient acquis la conviction du manque de fondement de tout ce qu'avait écrit en haine des jeunes de D. Bosco le défunt Chapelain de St-Pierre, la demande fut cette fois-ci bien accueillie et exaucée. La réponse au Théologien Borel était de la teneur suivante :

Ville de Turin - Cabinet du Maître de Raison - N. 250.

Turin, le 12 Juillet 1845.

T[rès] Ill[ustre] et T[rès] Rév[érend] Monsieur,

La Ragioneria, à laquelle j'ai transmis le mémoire que m'a adressé V[otre] Très Ill[ustre] et T[rès] Rév[érende] S[eigneurie], ayant acquiescé à ce que V[otre] S[eigneurie] puisse se servir de la chapelle des moulins pour catéchiser les garçons de midi jusqu'à trois heures, à condition de ne pas permettre à ces mêmes [garçons] de s'introduire

dans la seconde cour de l'immeuble des moulins et de ne pas apporter d'entrave à la célébration de la messe les dimanches et jours de fête ; il m'est très agréable d'en faire part à V[otre] T[rès] Ill[ustre] et T[rès] Rév[érende] S[eigneurie], persuadé qu'elle sera à même de veiller à ce qu"aucun inconvénient ne vienne découler de la permission qui lui est accordée.

J'ai l'honneur de me redire avec ma considération distinguée
De V[otre] T[rès] Ill[ustre] et T[rès] Rév[érende] S[eigneurie]

Dévo[ué] et Ob[ligé] Serviteur
LE MAÎTRE DE RAISON
D. POLLON (Chev.).

Dès que D. Bosco eut en main cet écrit, il alla visiter la chapelle indiquée, s'entendit avec ceux qui la gardaient, loua dans le bâtiment attenant une salle au rez-de-chaussée pour son usage, informa son Curé, celui du Faubourg de la Doire, de la permission obtenue, et le même jour avec le Théologien Borel il bâtit son programme.

Le neuvième Dimanche après Pâques [sic*], le 13 juillet, pour la dernière fois les jeunes se rassemblèrent pour entendre la sainte messe dans leur première chapelle St-François de Sales ; à la fin de la messe, D. Bosco donna la nouvelle qui souleva les cœurs : il fallait quitter ce lieu. Ce fut un moment d'inquiétude et de regret, car les jeunes aimaient cet endroit comme s'il était leur bien personnel ; mais lui, en les rassurant d'une belle manière, leur redonna du courage et les invita pour l'après-midi à lui venir en aide pour transporter à la nouvelle église les objets du culte divin et de la récréation. Tous furent ponctuels. Le Théologien Borel leur dit quelques mots d'adieu : — Le lieu que nous devons quitter doit être pour nous comme ces au-

---

* Pâques : 23-03-1845 ; Pentecôte : 11-05 ; 9 ème après la Pentecôte : 13-07.

berges, dans lesquelles le pèlerin se repose durant le voyage et d'où il repart bientôt pour reprendre sa route. Donc courage et... en marche ! Suivez partout et avec assiduité votre Oratoire dans son voyage incertain où il erre... Ne vous lassez pas... La Providence trouvera pour l'Oratoire une demeure stable. Mais auparavant il vous revient de lui faire dans vos cœurs une demeure fixe, qui soit à l'abri de toutes les vicissitudes extérieures... Aimez la prière et faites-la matin et soir, aimez le catéchisme et suivez-en régulièrement les séances, assistez toujours à la sainte Messe le dimanche... allez volontiers vous confesser comme il faut et communier. Fuyez celui qui blasphème, celui qui fait scandale, celui qui parle mal, celui qui voudrait par la raillerie vous tenir loin de tout ce qui concerne l'église ! Si vous faites comme cela, vous aurez l'Oratoire bien stable dans le cœur. Donc ?... Adieu, mes chers enfants. — Le Théologien Borel était profondément ému et, après une courte pause, il s'écria d'une voix énergique : — Mais d'abord remercions le Seigneur qui nous a préparé aux Moulins un nouvel abri ! *Te Deum laudamus* !

Il se tut, et voici qu'à un signe de D. Bosco fait suite un mouvement indescriptible et charmant tout à la fois. Les uns se saisissent de bancs et les autres de prie-Dieu ; celui-ci charge une chaise sur son dos et celui-là un cadre ; un porte un chandelier, un autre la croix. L'un a [attrapé] les ornements un bras dessus, un bras dessous, l'autre tient dans ses mains les burettes ou quelque statuette, et D. Bosco au milieu de ce remue-ménage était tout occupé à faire déposer les objets qu'il estimait inutiles dans le nouvel Oratoire et à les envoyer dans sa chambre. Les plus joyeux portaient des échasses, des petits sacs de boules et d'autres jeux ; mais tous anxieux de voir les merveilles du lieu qui devait les accueillir. Et c'est ainsi qu'en une longue file, à la manière d'un peuple en train d'émigrer, on alla planter les tentes et établir le quartier général auprès des Moulins. Au bruit et à la vue de tant de garçons, les gens des rues avoisinantes se prenaient de curiosité, et les uns sortaient sur le seuil des portes, les autres se mettaient aux fenêtres des maisons, tous demandaient ce que c'était et

où ils allaient. Cela servit admirablement à faire mieux encore connaître l'Oratoire dans ces quartiers, et à y attirer beaucoup d'autres jeunes gens de la ville.

Parvenus sur le lieu et ayant déposé chaque chose dans la salle louée, tous entrèrent dans l'église, et le cher D. Bosco, avec sa popularité et son attrait plus uniques que rares, tint à l'immense foule des jeunes le discours suivant : — Les choux, chers jeunes gens, s'ils ne sont pas repiqués, ne donnent pas une belle et grosse tête. C'est ce que nous pouvons dire de notre Oratoire. Jusqu'à présent il fut transféré de place en place ; mais dans les différents endroits où il fut planté, il reprit toujours avec un remarquable accroissement. Le temps que vous avez passé au Refuge ne fut pas sans fruit ; et vous, comme à St-François d'Assise, vous avez continué à avoir des secours spirituels, de quoi réconforter l'âme et le corps, des catéchismes et des sermons, des divertissements et des passe-temps. Au Petit Hospice avait commencé un véritable Oratoire : là-bas nous avions une église pour nous, un endroit écarté et opportun ; il nous semblait donc avoir trouvé un séjour durable et la vraie paix ; mais la divine Providence disposa [autrement] : nous partirions encore de là, et nous nous transplanterions ici. Y resterons-nous longtemps ? Nous ne savons pas. Quoi qu'il en soit, nous l'espérons, comme les choux repiqués, notre Oratoire croîtra quant au nombre des jeunes qui aiment la vertu, croîtra le désir de chanter, de faire de la musique, et nous aurons avec le temps non seulement les cours du dimanche et les cours du soir, mais aussi ceux de la journée, ainsi que des ateliers ; et nous célébrerons ensemble de belles fêtes. Ne nous faisons donc pas de mauvais sang. Pas même un instant n'ayons de doute sur l'avenir prospère de notre Oratoire. Jetons chacun de nos soucis entre les mains du Seigneur, et Il aura soin de nous. Déjà Il nous bénit, nous aide, s'occupe de nous ; Il pensera aussi à l'endroit convenable pour promouvoir sa plus grande gloire et le bien de nos âmes. Mais en attendant rappelons-nous que les grâces du Seigneur forment comme une

espèce de chaîne de sorte qu'une est reliée à l'autre. Ne rompons jamais cette chaîne en commettant des péchés : tirons profit des premières grâces de Dieu, et nous en recevrons de Lui d'autres et puis d'autres encore. Pour votre part correspondez au but de l'Oratoire ; fréquentez-le, instruisez-vous ; et ainsi avec l'aide divine vous irez de vertu en vertu, vous deviendrez de bons chrétiens et d'honnêtes citoyens, et vous parviendrez un jour à la patrie bienheureuse, où l'infinie miséricorde de Notre Seigneur Jésus Christ donnera à chacun la récompense qu'il aura méritée.

Ce soir-là les cérémonies faites à l'église furent complétées par un sketch écrit par D. Bosco et joué par quelques jeunes dans la cour devant tous les autres, qui riaient de bon cœur aux pointes énoncées par celui qui tenait le rôle comique. Avaient fourni la matière du sujet cette nouvelle migration, les circonstances qui l'accompagnaient, l'interdiction à quiconque d'entre eux de s'enfoncer dans l'enceinte intérieure des maisons des Moulins, ainsi que [l'obligation] de ne pas apporter la moindre entrave à la célébration, les dimanches et jours de fête, de la messe des employés de la Mairie et des meuniers. Se considérant simple instrument matériel de l'entreprise commencée par Marie, D. Bosco regardait cette œuvre, et la regarda toujours, avec tant de vénération que le plus petit incident était pour lui un événement à célébrer par une fête spéciale. Pour les jeunes aussi c'était une de ces nouveautés qui leur apportait tant de plaisir. Avec une orchestration semblable et avec un hymne de circonstance il avait fêté l'inauguration de la petite église au Petit Hospice et il continua de même en arrivant dans les lieux des autres stations, au moment de s'établir à Valdocco et en de nombreuses circonstances jugées par lui dignes d'être notées. Cependant il changeait toujours dans le nouveau sketch le personnage typique qui tantôt était un *gianduia** qui parlait

---

* En son déguisement Gianduia fut au siècle de D. Bosco aussi célèbre à Turin que Guignol au théâtre des marionnettes, Arlequin et Pierrot en d'autres lieux.

le dialecte piémontais, tantôt un allemand qui germanisait son italien, tantôt un bègue qui chuintant ou gargouillant mâchonnait avec difficulté les mots ; et ainsi de suite. Buzzetti Joseph conserva pendant de nombreuses années ces sketches, qui pourtant ne furent plus retrouvés après sa mort.

A partir de ce jour mémorable, tous les dimanches et jours de fête, on voyait accourir les bandes de jeunes gens en cette partie de la place Emmanuel-Philibert où s'ouvrait la porte d'entrée des moulins. Cependant, même si les paroles de D. Bosco et du Théologien Borel donnaient du courage, il faut bien l'avouer, ce lieu ne plaisait guère aux jeunes. En cette église on accomplissait seulement une partie des pratiques de piété : pour un motif inhérent à la paroisse, on ne pouvait pas dire une seconde messe, ni faire la communion, élément fondamental de l'Oratoire, ni accomplir d'autres cérémonies religieuses. A l'unique messe qu'y célébrait un Chapelain la foule des fidèles était si nombreuse qu'elle ne permettait pas l'entrée aux jeunes. C'est pourquoi, le dimanche matin ou le matin d'un jour de fête, ils étaient [pour la messe] obligés de se rendre à nouveau dans une église de Turin, et de faire ailleurs leurs [autres] dévotions, avec un plus grand dérangement et un plus faible profit. Déplorable à l'extrême était en définitive l'endroit de la récréation : du fait que beaucoup devaient rester sur la voie publique et sur la place devant l'église, par où des gens, des voitures, des chariots et des chevaux passaient à tout instant, et cela interrompait leurs ébats. Mais n'ayant pas pour le moment de meilleur endroit, ils s'adaptaient au mieux qu'ils pouvaient, dans l'attente de quelque autre providence du ciel. Le nombre de ces jeunes s'élevait entre grands et petits à environ trois cents ; et D. Bosco ne les conduisait plus pour la bénédiction [du Saint Sacrement] à la chapelle des Frères des Ecoles Chrétiennes parce qu'il aurait gêné cette assemblée scolaire dominicale, en occupant toute la place.

CHAPITRE XXXIII

Inauguration du Petit Hospice Ste-Philomène — Oppositions à l' Oratoire des personnes employées aux Moulins — La place Emmanuel-Philibert — Estime du peuple pour D. Bosco — Une plaisante méprise — D. Bosco et les élèves des Frères des Ecoles Chrétiennes — Le jeune garçon Michel Rua.

Le 10 août 1845 la Marquise Barolo inaugurait son Petit Hospice Ste-Philomène. Après l'avoir pourvu avec générosité de tout le nécessaire, elle l'ouvrait aux fillettes pauvres estropiées et malades dont l'âge allait de trois à douze ans et qui pour cela étaient difficilement reçues dans les autres hôpitaux. Elle en confia la garde à cinq sœurs de St-Joseph, et y établit pour la tâche d'infirmières les Oblates de Ste Marie-Madeleine, qui formaient, comme nous l'avons déjà dit, une Congrégation particulière, ayant son propre Supérieur Ecclésiastique. Il est facile de s'imaginer que de nombreuses familles pauvres ont eu l'occasion de bénir la fondatrice. D. Bosco y fut affecté comme Aumônier ou Directeur [spirituel] ; le Théol. Borel, D. Pacchiotti et lui quittèrent les salles qu'ils avaient jusqu'alors occupées : elles étaient orientées vers la rue actuellement appelée Cottolengo ; puis ils allèrent habiter dans la nouvelle maison. Là, au second étage, sur un étroit couloir s'ouvraient en une seule rangée les portes de quatre ou cinq chambrettes prévues pour les prêtres : elles avaient leurs fenêtres tournées vers le sud. Un jardin entouré d'un mur et plutôt

grand se trouvait entre cette maison et leur première habitation ; et là les petites malades venaient, conduites ou transportées par les sœurs, respirer un bon bol d'air pur. Son devoir, à lui D. Bosco, était de s'occuper du service divin, de l'instruction et de la direction spirituelle.

Pendant ce temps-là aux Gros Moulins on passa deux mois en toute quiétude. Mais ce calme précédait un orage qui devait apporter à D. Bosco de sérieuses préoccupations. En ces lieux aussi commencèrent les oppositions et les vexations des hommes : nouvelle preuve que l'Oratoire était l'œuvre de Dieu. Les meuniers, garçons, commis, charretiers, secrétaires et autres gens semblables, ne voulant pas supporter les sauts, les chants et parfois les piailleries des jeunes, commencèrent d'abord à invectiver depuis les fenêtres contre les perturbateurs, ensuite ils se coalisèrent et présentèrent de fortes réclamations à la Mairie de Turin, lui dépeignant ce rassemblement sous les couleurs les plus sombres. Prenant appui sur la rapidité avec laquelle ils voyaient les jeunes gens réagir en bien dès que D. Bosco faisait le moindre signe, ils se mirent à dire que ces réunions étaient dangereuses et que d'un moment à l'autre aux récréations pouvaient succéder des émeutes, voire des révolutions. Drôle d'émeute, [celle que] pouvaient faire de jeunes ignorants, sans armes, sans argent ! Malgré cela, les ragots se développaient. On ajouta calomnieusement que les garçons faisaient des détériorations dans l'église et au cailloutage de la cour, et que s'ils continuaient à se rassembler en ces environs, ils mettraient tout sens dessus dessous ; ils insistaient pour qu'on leur refusât l'usage de l'église et la permission de se rendre en ce lieu. Dans le rapport au Syndic, D. Bosco était qualifié de chef de bande de gamins désœuvrés, tous des voyous.

Ces Messieurs de la Mairie, un peu irrités, firent appeler D. Bosco ; ils lui demandèrent si tout ce qui leur avait été rapporté était vrai. Lui, calme et serein, répondit qu'il n'en savait rien et

qu'il croyait injustes ces accusations ; qu'ils daignent aller [eux-mêmes] ou envoyer [quelqu'un] vérifier les choses ; pour sa part, il était sûr qu'on ne voyait aucune détérioration dans l'église. Les syndics envoyèrent un expert qui, contrairement à ce que lui avaient affirmé les gardiens des Moulins, trouva église, murs, cailloutages, carrelage et toutes les choses dans leur état premier. Seule une éraflure, faite par un garçon avec la pointe d'un clou, apparaissait sur un mur. Pour cette bagatelle on faisait un vacarme de tous les diables, et on invoquait l'autorité de la Mairie comme si la ville devait s'effondrer.

— Moi, accusé de faire des révolutions ! disait D. Bosco en souriant tandis que des années plus tard il racontait ce fait à ses amis ; moi qui au contraire ai le mérite d'en avoir empêché une, qui aurait été très fracassante : la révolution des femmes ! — Puis il décrivait un événement plaisant survenu à cette époque place Emmanuel-Philibert. Cette place a la forme d'un très vaste octogone régulier, complètement entouré de bâtiments ; et elle est le lieu de commerce pour toutes sortes de marchandises, un marché quotidien. Là on vend lins, chanvres, soies, cotons, toiles, tissus, bonneteries et chaussures, chapeaux ; toutes variétés de vêtements de confection ; toutes sortes d'outils pour l'agriculture et d'ustensiles de quincaillerie ; récipients en métal, en verre et en terre cuite de toutes formes et de toutes dimensions ; toutes qualités de fruits de saison, de fruits secs, de légumes, céréales, gibier, volailles, poissons, plats déjà préparés, tout ce qui en somme est nécessaire à la vie. Deux larges chaussées, se coupant au centre, traversaient en forme de croix ce marché : ainsi réparti en quatre gros villages [formés] de petits hangars, de tentes, baraques, comptoirs, brouettes, eux-mêmes subdivisés par des allées commodes et des ruelles, il présente l'aspect le plus bizarre que l'on puisse inventer. La chaussée, qui descend vers le nord, part au sud, d'un large espace carré entouré de hautes arcades sur trois côtés, appelé place *[de] Milan* et aussi *Porta Palazzo* [= Porte du Palais], parce qu'à peu de distance il y a le palais du Roi ; à l'extrémité

opposée, la même voie entre dans un autre espace carré sans arcades portant le nom de place des *Moulins*, où était l'Oratoire de D. Bosco. Ces places plus petites font un seul tout avec la place principale, dans laquelle se trouvent des centaines et des centaines de vendeurs, et les acheteurs accourent de toutes les parties de la ville, notamment pour se ravitailler en vivres. Depuis le matin jusqu'à une heure très avancée, il y règne un va-et-vient merveilleux et très animé. Si tu ajoutes les chariots des marchands de légumes qui arrivaient des villages environnants chargés de denrées, la foule de paysannes avec leurs paniers rangées dans les abords, les saltimbanques, les chanteurs ambulants, les charlatans, les bouquetières, et à cette époque les barbiers qui en plein air rasaient les chrétiens et tondaient les chiens ; les groupes des curieux désœuvrés, et les bandes d'enfants qui s'ébattent dans tous les sens, tu auras une description assez complète. Les comptoirs sont tenus pour la plupart par des marchandes qui y sont assises comme des reines dans leur royauté. Avec elles on ne badine pas car elles écoutent leur dignité de citoyennes. Selon de très anciennes traditions non seulement elles exigent le respect mais aussi elles ne tolèrent pas d'autre appellatif que le *Vous* [de politesse] ou celui de *Madame*. Si quelque acheteur, pour s'adresser à elles, utilisait le *tu* ou le *vous* [collectif], il s'entendrait répondre aussitôt par dépit : — Monsieur ! je n'ai jamais mené les chèvres au pâturage en votre compagnie [voir * p.317] ! — Par ailleurs de très braves femmes du peuple, pleines de dévotion pour Notre-Dame de Consolation, et d'un cœur large pour les pauvres. Le Cottolengo et d'autres œuvres pies, dans leur besoin de secours charitables, firent toujours l'expérience de leur générosité. Qui circulait au milieu d'elles pour faire la collecte retournait à son Hospice avec sa charrette pleine à craquer de produits alimentaires.

Le lecteur nous pardonnera cette digression ; mais il était nécessaire de lui décrire cette place et les noms de ses parties, car elle fut le théâtre de plusieurs belles actions de D. Bosco, qu'au moment voulu nous raconterons.

D. Bosco était donc connu sur ce marché, et les femmes naturellement faisaient des grands discours à propos du soin qu'il prenait des enfants du peuple, à propos des nombreux rassemblements à la Chapelle des Moulins ; d'autant plus que de temps à autre il allait acheter des fruits en grande quantité pour en faire cadeau à ses jeunes. A la même époque déjà beaucoup admiraient sa vertu. Une de ses résolutions écrite par lui en 1845 donne une preuve indirecte de cette estime ; [il l'a reportée] dans les courts *Souvenirs à mes fils les salésiens* : " Comme la plupart du temps, dès mon arrivée à la sacristie, on m'adresse tout de suite des demandes — l'un veut me parler pour avoir un conseil, l'autre que je l'entende en confession — je tâcherai avant de sortir de ma chambre d'avoir fait une courte préparation à la Messe. Que me laver les mains soit toujours accompli dans ma chambre et, lorsque le temps m'en est donné, que je recommence à la sacristie ". De ces lignes nous déduisons que nombreuses étaient les personnes qui l'attendaient à St-François d'Assise, au Refuge, et en d'autres églises de la ville et des environs, lorsqu'il s'y rendait pour célébrer le saint sacrifice ; de même aussi dans les paroisses de la province lorsqu'il était invité à y prêcher. D. Rua nous affirme plus tard que dès son enfance il entendait parler de la sainteté dé D. Bosco dans les cercles de conversation des gens du peuple et dans sa propre famille.

Retournant maintenant à l'événement plaisant auquel nous avons fait allusion, nous dirons qu'avait élu domicile à Turin le comte Rademaker, très riche seigneur portugais, fugitif de sa patrie en raison de troubles politiques et plus tard, une fois que les choses s'étaient arrangées, Ministre [= Ambassadeur] du Portugal auprès de la Cour de la Maison de Savoie. Son épouse était cette Dame que D. Bosco avait un jour prévenue du danger qu'elle rencontrerait sur la grand-route de Chieri. Deux fils faisaient leur consolation pour leur conduite exemplaire et irréprochable. D'ailleurs le plus jeune entrait chez les religieux de St Ignace de Loyola, et l'autre était déjà prêtre.

Ce dernier, étant rempli de scrupules qui l'agitaient démesurément, avait été confié à D. Bosco par l'Archevêque et par D. Cafasso , afin que, par l'enseignement théologique de la morale pratique et par une sage direction [spirituelle], il le libérât de tant de préoccupations d'esprit. Il s'était donc lié d'une grande amitié avec cette très noble famille vraiment catholique et également avec les personnes de service.

Le majordome, qui s'appelait Carvallo, allait tous les matins place Emmanuel-Philibert pour faire les courses. Cet homme, ne comprenant pas la langue du pays, s'était procuré un dictionnaire portugais-italien, qu'il portait toujours en poche, pour chercher les mots nécessaires à se faire plus ou moins comprendre, étant donné que les marchandes parlaient leur dialecte. Circulant çà et là à travers le marché, il avait souvent entendu répéter par les porteurs et par des muletiers un certain mot qui lui semblait tantôt une exclamation, tantôt un terme pour dire tendrement sa sympathie, tantôt une salutation, en fonction de l'expression qu'il pensait lire sur les visages de ceux qui le prononçaient. Dans le désir d'en connaître le sens et de faire quelque progrès dans le dialecte piémontais, il demanda à quelqu'un la signification de ce mot. L'homme interrogé, qui était un farceur et aimait rire aux dépens du prochain, lui répondit que c'était un gentil compliment par lequel on manifestait son estime et son respect envers les personnes. Mais malheureusement c'était un gros mot qui avait plusieurs sens et notamment signifiait une insulte. Le lendemain, retourné sur la place, Carvallo en se présentant aux vendeuses commença, en les saluant, à dire sans ambages son compliment. On peut imaginer la tête que lui firent ces braves dames. Pendant un peu de temps elles eurent de la patience, mais comme à tout instant il répétait sa phrase, elles lui dirent finalement avec agacement : — *Ca dia, Monsü ; ca parla ben, salu !* — Dites, Monsieur ! Veuillez parler correctement ! — Carvallo ne comprenait rien d'un pareil jargon ; toutefois, en les voyant les mains

sur les hanches et le visage en colère, il s'en douta : il avait commis une lourde méprise ; ayant rencontré D. Bosco qui traversait la place, il lui demanda la signification du fameux mot.

— Pourquoi cette question ? demanda D. Bosco.

— Parce que, les marchandes, quand je leur dis ce mot, ont le visage qui s'assombrit, et ne me traitent plus avec la même amabilité qu'avant.

— Je crois bien ! C'est une des plus grossières injures.

— Oh, pauvre de moi ! s'écria le majordome ; et retournant sur le marché il voulait que D. Bosco l'accompagnât afin de présenter sa justification, sachant en quelle estime les marchandes le tenaient ; et il présentait ses excuses passant d'un comptoir à l'autre. Les dames cependant crurent facilement que Carvallo, étant étranger, n'avait pas eu l'intention de les insulter par cette bévue, et elles lui pardonnèrent d'autant plus facilement qu'après il ne lésinait pas pour conclure un marché, il payait même la marchandise plus qu'elle ne valait, son patron ne regardant pas à la dépense. Il était devenu unique en son genre pour négocier les achats, à partir du moment où il put tenir un discours intelligible.

— Combien coûte ceci ? demandait-il parfois.

— Une lire.

— Si peu ?

— C'est son prix.

— Combien voulez-vous en plus ?

— Ah ça, par exemple ! donnez-moi ce qui vous plaît.

— Je vous donne trois lires : êtes-vous contente ?

— Très contente ! — Et c'est comme cela qu'il devint la coqueluche du marché. L'origine de cette espèce de réconciliation devait être attribuée à l'action pacificatrice du nom de D. Bosco, et ce fait fut une occasion de vive hilarité pour tous ceux qui en eurent connaissance, et même pour le fils scrupuleux du Comte Rademaker.

Mais à D. Bosco cette place ne rappelait pas seulement un

sujet de plaisanterie, mais bien également une autre rencontre, ineffaçable de son cœur. Aux Gros Moulins il vit pour la première fois le jeune garçon Michel Rua, qui n'avait alors que huit ans, élève des Frères des Ecoles Chrétiennes. A ces Religieux avaient été confiées en 1830 les écoles de l'Œuvre Pie de l'*Instruction des pauvres* et celles de la Mairie de Turin. D. Bosco avait commencé chez eux son ministère sacerdotal : il le continuait pendant plusieurs années au-delà de 1851, ainsi que nous l'atteste le Prof. Turchi Jean qui dans sa jeunesse en entendait parler par D. Bosco en personne. Il se rendait tous les samedis dans ces écoles, notamment dans celles [dites] Sainte-Barbara, et il s'y attardait une bonne heure, faisant une sorte de conférence sur la religion. Son but était d'exhorter les jeunes gens à la fréquence des Sacrements et à bien se confesser.

Rua Michel, qui était assis sur ces bancs se mit immédiatement à l'aimer, et il racontait plus tard : — Je m'en souviens, lorsque D. Bosco venait le dimanche nous dire la sainte Messe et souvent nous prêcher, dès son entrée à la chapelle, il semblait qu'un courant électrique mettait en mouvement tous ces nombreux enfants. D'un bond ils étaient debout, ils sortaient de leurs places, se serraient autour de lui et n'étaient pas heureux tant qu'ils n'arrivaient pas à lui couvrir les mains de baisers. Il fallait un bon bout de temps pour pouvoir parvenir à la sacristie. A ces moments-là les braves Frères des Ecoles Chrétiennes ne pouvaient empêcher ce désordre apparent et ils nous laissaient faire. A la venue d'autres prêtres, eux aussi pieux et influents, on ne voyait rien d'un pareil élan. D'autre part lorsque dans les soirées de confessions on annonçait que parmi les confesseurs venus pour nous il y avait aussi D. Bosco, les autres prêtres restaient sans travail, tous les jeunes cherchant à aller le trouver pour lui confier leurs secrets. Le mystère de l'attachement qu'ils avaient pour D. Bosco consistait dans l'affection active, spirituelle, qu'ils le sentaient porter à leurs âmes.

Un jour donc en août 1845 un copain du petit garçon Rua lui avait parlé de l'Oratoire au Refuge, en lui faisant voir la cravate qu'il avait eu comme lot, dans l'une des petites loteries par lesquelles D. Bosco avait l'habitude d'égayer les récréations. L'ayant ainsi emballé, tous les deux vinrent en courant au Refuge. Mais justement, ces jours-là, D. Bosco avait transporté l'Oratoire aux Gros Moulins. Les deux amis se rendirent tout de suite là-bas et furent accueillis avec des manières si affectueuses, que Rua Michel en resta enchanté. D. Bosco avait devant lui celui que la divine Providence avait désigné pour être le continuateur de sa mission. Au cours des trois années suivantes le jeune garçon alla seulement quelquefois à l'Oratoire, ou au Refuge, pour rendre visite à D. Bosco, qui néanmoins dès ce premier instant ne le perdit plus de vue.

---

* Cette expression [p. 312] se traduirait en français plus vulgaire : " Nous n'avons pas gardé les cochons ensemble ! ".

CHAPITRE XXXIV

La Marquise Barolo à Rome — Vincent Gioberti et les Prolégomènes *— D. Bosco en vacances à Morialdo — Une de ses lettres au Théologien Borel — La Congrégation Salésienne prédite — Autre lettre au Théologien Borel — Les petites malades du Petit Hospice.*

Ayant fait pendant quelques années l'expérience obligatoire des Constitutions composées par elle pour l'Institut des Sœurs de Sainte Anne et pour les religieuses de Ste Marie-Madeleine, la Marquise de Barolo avait estimé qu'il était temps désormais de se rendre à Rome pour en donner connaissance au Saint-Siège et en demander l'approbation. Elle ne s'effraya pas de savoir que ces faveurs solennelles étaient très difficiles à obtenir, que récemment elles avaient été refusées à quelques Congrégations respectables, existant depuis de longues années, à commencer par celle des Sœurs de St Joseph. Avec l'avis favorable de l'Archevêque elle se mit donc en voyage vers la fin de septembre 1845.

Dans les états Romains l'avait précédée Massimo d'Azeglio, venu dans d'autres buts, bien différents. Il avait accepté, ou bien on lui avait imposé, la charge de rapprocher toutes les sociétés secrètes dans une unité de conspiration, faisant viser les intrigues et les travaux de ces [sociétés] à la revendication de l'indépendance et de l'unité nationales sous la conduite et le sceptre du Roi Charles-Albert.

C'est pourquoi le Marquis carbonaro parcourut à l'automne les Marches, une bonne partie des Romagnes et de la Toscane, insinuant aux membres des sectes d'arrêter les mouvements et les insurrections armées, pour commencer à faire une guerre en bonne et due forme au Pape et pour mettre leur confiance dans le Roi du Piémont. Bien des Loges voulaient la République et beaucoup se méfiaient des promesses qui leur étaient faites au nom du Roi. Aussi faux que brutal est l'argument avec lequel il tentait de les convaincre. — Si chez nous, disait-il, on demandait à Charles-Albert l'engagement de faire des choses contraires à ses intérêts, peut-être auriez-vous raison. Mais on lui demande de faire du bien à nous certes, mais plus encore à lui-même ; on lui demande de se laisser aider à devenir plus grand, plus puissant qu'il ne l'est... Si vous invitez un voleur à être un honnête homme, et s'il vous en fait la promesse, vous pourrez douter qu'il la maintienne. Mais inviter un voleur à voler et avoir peur qu'il n'y manque de parole, en vérité je n'en vois pas la raison... Si ensuite le Roi hésitait, s'il ne se résolvait pas à la magnanime entreprise, la force de l'opinion publique l'y obligerait, et s'il s'opposait, il tomberait du trône (1).

Rentré à Turin, Massimo d'Azeglio relata au Roi, du mieux qu'il lui plut, le bon résultat de sa mission, et il s'aboucha avec les choryphées républicains du parti de Mazzini pour les rendre favorables ou au moins non contraires à une monarchie constitutionnelle. Ceux-ci néanmoins ne renonçaient pas à leurs idéaux ; malgré cela toutefois, semblait-il, ils consentaient à rester tranquilles, tout en mettant quelque temps après une condition : — Qu'avant de s'aventurer à libérer l'Italie, le Roi libère des Jésuites son royaume et l'armée !

En attendant, pour seconder cet ordre catégorique, l'Abbé Gioberti, partisan de Mazzini, publiait en cette année 1845, les *Prolé-*

---

(1) *Ricordi* de MASSIMO D'AZEGLIO, chap. 33-34.

gomènes à *La suprématie des Italiens*, son second livre pire que le premier, et qui, destiné à préparer l'opinion publique, fut accueilli avec faveur par les corrompus et les utopistes. C'était un livre regorgeant de venin contre les Jésuites et contre l'esprit catholique qu'il appelait *Jésuitisme*, pour pouvoir l'attaquer *sans faire peur aux gens simples*. Il se disait persuadé que *son livre serait probablement mis à l'Index*, tant les choses écrites étaient hardies : toutefois il affirmait avoir pris le parti, cette fois encore, de donner une *forme indirecte* à l'assaut pour pouvoir invectiver librement. C'est ce qu'on lit dans ses lettres à Pinelli et à Mamiani (1). Mais cette forme *indirecte* d'assaut ne pouvait certainement pas concerner les Jésuites attaqués tout à fait directement, mais bien les simples fidèles de l'Eglise catholique Romaine, tous vraiment attaqués de façon indirecte. Gioberti avait dédié son irréligieux et inique volume à Silvio Pellico, qui refusa avec une juste indignation cet hommage hypocrite, ne prêtant pas attention aux fureurs des membres des sectes qui de toutes parts l'injuriaient pour cet acte très noble.

Tandis que se succédaient ces différents agissements, en partie dans les ténèbres, en partie au grand jour, D. Bosco, regrettant d'avoir dû supprimer, par manque de locaux, les cours d'alphabétisation, ainsi que ceux de musique déjà bien lancés, exténué, à bout de forces, fut obligé de se retirer pendant quelques semaines à Castelnuovo dans l'espoir de raffermir sa santé. Elle était, en effet, si affaiblie qu'elle donnait des appréhensions à ses amis.

Ayant fait le choix de quelques jeunes parmi les meilleurs pour les amener avec lui respirer l'air pur des Becchi, confié l'Oratoire au Théologien Borel, il quittait Turin dans les premiers jours

---

(1) BALAN, *Storia d'Italia*. Vol. VII, p. 617.

du mois d'Octobre. Averti du groupe qui suivait D. Bosco, son frère Joseph répara et mit en état la grange pour qu'elle pût servir de dortoir et, avec l'aide de la bonne Marguerite sa mère, il se procura tout ce qui était nécessaire afin de rendre le séjour agréable à son frère et à ses petits hôtes : après quoi il leur fit un accueil des plus honnêtes. C'est pourquoi la petite maison si habituée au silence devint alors l'habitation de la plus vive joie, [joie] toujours ensuite renouvelée à l'automne pendant de très nombreuses années.

Quelques jours après D. Bosco écrivait au Théologien Borel une de ses lettres qui à chaque ligne exhalent une douce simplicité.

" *Très cher M. le Théologien,*

C'est aujourd'hui le neuvième jour depuis que nous nous sommes quittés, temps qui me paraît déjà très long. Le jour même de mon départ j'arrivai sans encombre à Chieri ; mais, parvenu là, l'épuisement que je ressentais à Turin crût au point qu'après m'être légèrement restauré, je dus me coucher. Le lendemain sentant que j'avais repris un peu de forces, je me levai et je vins à la maison. Durant quatre jours je n'allai pas bien du tout, ce qui provenait d'une espèce de mélancolie, produite par l'impossibilité de me trouver près de vous à faire notre récréation habituelle, qui m'est très agréable. Depuis dimanche, grâce à un peu de *rabello** et un peu de chant avec Pierre et Félix Ferrero et avec le petit Noël, je me sens remarquablement mieux.

Voici mes occupations présentes : je mange, je chante, je ris, je cours, je me promène etc., etc.. D. Pacchiotti ne vient pas encore par ici ? M. le Théologien non plus ? Il suffirait de la visite de l'un ou de l'autre pour me faire totalement guérir. Allez, courage, qu'ils viennent ici, *saccag°!!!*

---

* Mot du dialecte piémontais au sens de : " tapage ", " chahut ", " boucan ".

° En piémontais, pour dire qu'on serait surpris, déçu et désolé du contraire.

Nous commençons jeudi prochain à vendanger : nous avons une vendange bonne et belle ; les autres villages limitrophes ont été touchés par les vers ou par la grêle (avec leur vacarme Genta et Gamba m'empêchent d'écrire). Je prépare une bonne boisson à base de vin non pas pour vous, mais pour D. Pacchiotti. Dimanche prochain (oh ! c'est énervant, quel boucan !) nous faisons ici une petite fête, et nous en cuirons et nous en verserons, et nous chanterons, nous, la messe avec nos garçons. Comment va Don Pacchiotti ? Le catéchisme marcha-t-il bien ? Moi ici j'en ai sept, mais tous *farinelli**. La semaine prochaine, *si Dominus dederit* [si le Seigneur permet], je serai là où vous êtes. *Exeunte hebdomada* [à la fin de la semaine] : (La suite plus tard, je ne peux plus).

Castelnuovo, 11 Octobre.

JEAN BOSCO Pr[être] ".

Entre-temps accouraient rendre visite à D. Bosco les jeunes de Morialdo et les anciens amis de Castelnuovo et des autres bourgades, tous attirés par ses manières affectueuses et par ses paroles inspirées par leur bien spirituel. Entre autres s'entretenait avec lui Filippello Jean, celui-là même qui l'avait accompagné des Becchi à Chieri, lorsque pour la première fois il s'était rendu pour assister régulièrement aux cours. Or, un jour, confidentiellement il l'interrogea : — Depuis quelque temps tu as déjà passé l'examen pour confesser ; ta fonction à Turin au Refuge, à ce qu'il semble, n'est pas pour toi définitive : à quoi donc entends-tu occuper la vie que le Seigneur t'accordera ? — D. Bosco lui répondit : — Je ne serai pas simplement prêtre solitaire ou avec quelques compagnons, mais j'aurai beaucoup d'autres prêtres avec moi, qui m'obéiront et se dévoueront à l'éducation de la jeunesse. — Filippello n'osa plus continuer dans ses inter-

---

* Mot du dialecte piémontais au sens de : " fine fleur de farine ", " la fine fleur de la canaille ", " garnements ".

rogations, mais à partir de ce moment se présenta à son esprit et y demeura gravée l'idée que D. Bosco pensait fonder une société ou une Congrégation religieuse comme il le racontait lui-même des années plus tard à D. Second Marchisio.

Pour l'instant ils s'écoulaient paisibles pour D. Bosco ces quelques jours de vacances, dans la consolation apportée par l'affection de sa mère, de son frère, du bon Vicaire D. Cinzano, et par les lettres que lui écrivait le Théol. Borel ; mais par le cœur il se trouvait également sans cesse à Turin. Il désirait ardemment retourner au milieu de ses chers gamins et soulager le brave Théologien de la charge excessive que lui apportait la direction de l'Oratoire ; ainsi que l'accompagnement des jeunes dans telle et telle église, alors qu'il était déjà surchargé d'occupations qui ne lui accordaient pas un instant de répit. Toutefois il ne put quitter Castelnuovo le jour qu'il avait établi. Dans une seconde lettre au Théologien Borel, il explique la raison d'avoir prorogé son départ :

" *Très cher M. le Théologien,*

Cela s'est passé exactement comme je pressentais : mon dérangement [intestinal] augmenta beaucoup et me réduisit à ne plus pouvoir marcher du tout ; entre hier et aujourd'hui cela s'est notablement amélioré et ce matin j'ai déjà célébré la messe, à 10 heures toutefois : s'il ne m'arrive aucun autre nouveau sinistre, jeudi ou vendredi prochains je compte me restituer à Turin. Ce que je trouve de singulier, c'est qu'en dépit de mon malaise je suis plus joyeux que je ne voudrais. D. Cafasso me parla aussi du nouveau [prêtre] qui doit être accueilli en pension : [me rangeant] derrière la proposition de D. Cafasso, j'approuve tout, à condition que vous et D. Pacchiotti en soyez contents, d'autant plus que je connais la personne qui a un excellent tempérament et qui est toujours de bonne humeur.

Hier j'ai reçu votre lettre, dans laquelle vous m'annoncez beaucoup de choses agréables. Dites à Mère Clémence qu'elle prenne courage et

que rentrant à Turin, nous nous échangerons des politesses. Que Mère Eulalie tienne bon, de pied ferme, pour ne pas tomber malade. Ensuite que la Mère du [Petit] Hospice maintienne dans la joie nos fillettes malades, auxquelles à mon arrivée je donnerai une gimblette. Mais ce que je recommande chaudement, c'est de dire à Pierre qu'il fasse de bons petits plats à D. Pacchiotti, afin qu'à mon arrivée je le trouve en bonne santé et de bonne humeur.

Q'ils soient joyeux et que le Seigneur les accompagne, tandis que j'ai l'honneur de me redire en signant,

17 Octobre,

Ami très affectionné
D. BOSCO ".

Le nouveau pensionnaire était probablement D. Bosio que Don Cafasso méditait de proposer en temps opportun à la Marquise Barolo, comme collaborateur au Petit Hospice de D. Bosco, dont au séminaire il avait été un très cher compagnon. D. Cafasso voyait que son élève ne pourrait pas résister longtemps à tant de fatigues. La lettre suivante adressée à D. François Puecher, Directeur de l'Institut de la Charité au Noviciat de Stresa, fait allusion à un résultat partiel des nombreuses études de D. Bosco en cette année-là. Il connaissait déjà, mais plutôt confusément, l'Institut de la Charité, soit par relation épistolaire avec le Maître de ces novices, soit par des conversations tenues avec les religieux de la Sagra St-Michel [voir * p. 327]. A présent il désirait avoir sur lui des informations plus précises et par écrit.

Castelnuovo d'Asti, 5 Octobre 1845.

Très Rév[éren]d Monsieur,

L'an dernier j'écrivais à V[otre] T[rès] R[évérende] S[eigneurie] au sujet d'un jeune homme de loi qui désirait entrer dans votre Institut, mais qui pour des affaires de famille en fut empêché : un autre homme de

loi a pris la même décision. Il a exactement 23 ans, a terminé le cours de philosophie, le cours d'Institut [de lettres et sciences], ainsi que le cours de Droit : il était homme de loi suppléant ; or depuis plusieurs mois il est résolu à quitter le monde, et à se donner à Dieu dans l'Institut de la Charité, et cela seulement pour le bien de son âme et de celle du prochain. La personne a de l'allure, l'intelligence est au-dessus de la moyenne. Il Vous reste seulement à me dire s'il peut espérer une place et quelles en sont les conditions.

J'ai écrit un cours d'Histoire de l'Eglise à l'usage des écoles ; vers la fin j'ai fait allusion à tous les Ordres récemment fondés ; c'est pourquoi, et j'en aurais extrêmement besoin, veuillez me préciser de façon brève : 1. A quel moment et par qui fut fondé l'Institut de la Charité. 2. Quel en est le but. 3. S'il est approuvé par le Pontife Romain et combien de maisons religieuses il comprend actuellement ; en vous assurant que tout sera présenté dans la manière qui tournera à la plus grande gloire de Dieu et à l'honneur de notre Sainte Religion.

Pardonnez la familiarité avec laquelle je vous écris, et tandis que je vous souhaite tout bien de la part du Seigneur, j'ai l'honneur de me déclarer, avec la plus grande estime et avec la plus haute vénération

De V[otre] T[rès] R[évérende] S[eigneurie]

Très obligé Serviteur
D. JEAN BOSCO.

PS. — L'Histoire de l'Eglise est en cours d'impression, j'aurais donc grand besoin des renseignements demandés. Au cas où vous daigneriez me rencontrer : avant le 15 de ce mois je séjourne à Castelnuovo ; ensuite je serai à Turin ".

La réponse avec les renseignements désirés ne se faisait pas longtemps attendre, et D. Bosco de retour à Turin écrivait une autre lettre au Rév[érend] D. Puecher :

Ill[ustrissi]me Monsieur,

Un ennui de santé me fit retarder une lettre d'accompagnement pour le jeune Joachim G... ; j'espère que les choses iront bien grâce à Votre bonté habituelle...

Je vous remercie beaucoup pour les renseignements que vous m'avez envoyés : ils me serviront pour ce que je désirais, comme vous pourrez voir dans le volume d'Histoire que pour vous je joins à l'envoi. Au cas où vous auriez l'occasion de faire circuler des exemplaires de cette Histoire dans votre région, je pourrais en envoyer avec une réduction du tiers du prix qui se pratique chez les libraires, et tout cela en vue du bien spirituel, notamment de la jeunesse pour qui elle a été écrite.

Recevez mes salutations les plus cordiales et pardonnez-moi si je fais vite.

Turin, 31 octobre 1845.

Très obligé Serviteur
D. BOSCO JEAN.

Donc la première édition de son Histoire de l'Eglise faisant l'éloge des communautés monastiques, ainsi que les premières vocations à l'état religieux qu'il avait aidées, furent le point de départ des relations cordiales entre notre bon père et l'Institut de la Charité. Comme il n'y avait pas de maison à Turin pour cette Congrégation, Don Bosco prenait un soin affectueux de ses jeunes religieux qui étaient envoyés dans la Capitale pour s'appliquer aux études. Il écrivait le 6 décembre de cette année-là au Rév[érend] D. Puecher : " C'est avec grand plaisir que je vois souvent le jeune A[bbé] Comollo Constantin avec son autre collègue : ils fréquentent de façon exemplaire les cours de Philosophie à l'Université de Turin ". Et le Rév. D. Puecher lui répondait le lendemain : " Je me réjouis que vous voyiez nos jeunes Abbés Etudiants et je vous les recommande, et je tiendrai pour fait à moi-même tout trait d'amitié que vous aurez pour eux ".

Les vocations que D. Bosco sut découvrir et développer chez ses jeunes le rendirent cher à plusieurs Ordres religieux et à diverses Congrégations religieuses : ils les leur envoyait, usant de prudence pour en seconder les penchants, le caractère, le savoir et le progrès dans la vertu.

---

* Sagra di S. Michele = Abbaye St-Michel (37 km à l'Ouest de Turin).

CHAPITRE XXXV

L' Histoire de l' Eglise — *Raisons qui poussèrent D. Bosco à écrire ce livre — Les Papes, les Conciles, les progrès du Catholicisme — Quelques fastes des Diocèses subalpins — Faits édifiants de saints jeunes gens.*

D. Bosco ne prenait pas moins à cœur les livres scolaires que les livres de piété. En octobre 1845 il menait donc à terme son ouvrage sur l'Histoire de l'Eglise. Il portait pour titre : *Histoire de l'Eglise, à l'usage des écoles, utile aux personnes de toutes conditions, composée par le Pr[être] Jean Bosco*. C'était un volume d'environ 200 pages, édité par l'imprimerie Speirani et Ferrero (1).

Dignes de mention particulière sont les raisons qui poussèrent D. Bosco à composer ce livre : " M'étant, comme il [l'écrit] dans la préface, dévoué depuis plusieurs années à l'instruction de la jeunesse, avide d'offrir à cette même [jeunesse] toutes les notions, parmi les plus utiles, que je pouvais, je me mis à la recherche d'un cours succinct d'Histoire de l'Eglise, qui fût adapté à sa capacité. J'en trouvai, il est vrai, quelques-unes prisées à plusieurs titres, mais, pour l'usage

---

(1) Turin : rue St-François N. 9, à côté de l'église St-Roch.

proposé, ou bien elles sont trop volumineuses, ou bien elles s'étendent plus qu'il ne faudrait sur l'histoire profane ; diverses peuvent être plutôt appelées des dissertations polémiques sur les aspects somptueux de l'Eglise ; d'autres enfin sont traduites de langues étrangères et prennent le nom d'histoires partielles et non universelles ; et ce que je ne pus observer sans indignation, c'est que certains auteurs, semble-t-il, ont honte de parler des Pontifes Romains et des faits les plus brillants qui ont directement trait à l'Eglise.

" C'est pourquoi, poussé par le besoin et par les instances de nombreuses personnes influentes, je me suis décidé à composer ce résumé d'Histoire de l'Eglise.

" Je lus toutes celles que j'ai pu trouver écrites dans les langues de chez nous ou dans les langues étrangères, et je pris de chacune les opinions et les expressions qui sont plus italiennes, (*c'est-à-dire Romaines*), et plus simples en fonction de la capacité d'un jeune garçon.

" Les faits complètement profanes ou civils, arides ou moins importants, ou encore mis en question, je les négligeai totalement, ou j'y faisais seulement allusion ; en revanche ceux qui me semblèrent plus tendres et plus émouvants, je les traitai avec plus de soin, en indiquant leurs circonstances avec des détails, afin que non seulement l'esprit soit instruit, mais que le cœur également reste spirituellement touché.

" Pour qu'on puisse plus facilement percevoir ce qu'elle renferme de plus important, je la divisai en chapitres suivant les époques, en exposant le tout sous forme de dialogue ; et je fis tout cela sur le conseil de personnes prudentes.

" Pour quiconque naquit et fut élevé dans le giron de l'Eglise Catholique il ne peut, me semble-t-il, y avoir chose plus nécessaire, et qui puisse en même temps s'avérer finalement agréable, que cette histoire qui expose le début et le progrès de cette religion et explique clairement comment au milieu de tant de contradictions elle s'est propagée et conservée.

" Que donc le Ciel bénisse cette légère fatigue, dont le but est d'accroître la gloire du Seigneur et de faciliter les progrès dans la connaissance d'une histoire qui, de toutes, après l'[Histoire] Sainte, est la plus louable ; et que soit béni du Ciel l'aimable lecteur qui voudra s'en servir ".

Don Bosco dédiait son travail au Provincial des Frères des Ecoles Chrétiennes de Turin, frère Hervé De la Croix, auquel il disait : " L'estime et le respect que je professe envers V[otre] Très Honorée S[eigneurie] m'engagent à lui dédier ce petit Ouvrage, unique hommage que je puisse Vous offrir. Je sais très bien que s'opposeront Votre modestie et Votre humilité ; mais comme il a été écrit uniquement pour la plus grande gloire de Dieu et pour le profit spirituel principalement de la jeunesse, dont inlassablement Vous vous occupez, ainsi Vous sera enlevé tout prétexte pour vous opposer.

" Daignez donc l'accueillir sous Votre puissante protection ; qu'il ne soit plus mien, mais vôtre, et faites en sorte qu'il circule entre les mains de qui voudra s'en servir.

" En attendant je retiens comme un grand honneur de pouvoir me dire avec la plus distinguée vénération

De V[otre] Très Honorée S[eigneurie]

Très humble et Très obligé Serviteur
BOSCO JEAN Pr[être] ".

En ces pages D. Bosco grave toute sa foi et tout son amour envers la Papauté.

Ayant donné la définition de l'Eglise, décrit la hiérarchie ecclésiastique, présenté au lecteur St Pierre qui exerce le premier acte de son autorité suprême au Concile de Jérusalem, qui accueille en Corneille les prémices des Gentils, qui va à Rome, y établit son Siège

et y meurt martyr après avoir opéré des miracles retentissants et sans nombre, D. Bosco continue à raconter ce dont, nous ici, nous faisons mention, afin qu'on apprécie l'ourdissage de sa toile.

A Rome tout à tour succèdent à Pierre sur sa Chaire, héritiers de son autorité, selon une chaîne ininterrompue, 255 Papes : tous les fidèles reconnaissent en eux des Vicaires de Jésus Christ assistés de l'Esprit Saint. Tandis que les trente-trois premiers Pontifes Romains, imperturbables au cours des persécutions, attestent au moyen de leur sang la divinité de Jésus Christ et sa doctrine, ils témoignent aussi de la primauté de juridiction dont ils sont investis sur l'Eglise universelle ; et ils publient des lois auxquelles tous les vrais chrétiens obéissent et qui, pour la plupart, sont encore de nos jours en pleine vigueur. Contre la Papauté se dressent pour la combattre les hérésies, les schismes, les tyrannies de l'empereur ; et les Pontifes Romains convoquent par centaines les Evêques de chaque région de la terre, président les Conciles généraux en personne ou par l'intermédiaire de leurs Légats, et c'est seulement par la confirmation du Pape que les décisions des augustes assemblées prennent valeur. — Rome a parlé ; la cause est entendue ! — proclamait St Augustin. Six cent trente Evêques du Concile de Chalcédoine, après avoir écouté la lettre du Pape St Léon, qui condamnait l'hérésie d'Eutychès, s'écriaient d'une seule voix : — *Tous nous croyons ainsi. Pierre a parlé par la bouche du Pape Léon. Que soit anathème quiconque ne croit pas ainsi !* — Au deuxième Concile de Lyon, qui s'est tenu pour la réunion de l'Eglise Grecque avec la Latine, sous la présidence du Pape Grégoire X, l'assemblée, composée des Patriarches latins et grecs, de plus de cinq cents Evêques, [d'un groupe] d'abbés et d'autres éminents théologiens [au nombre] de mille soixante-dix, affirmait solennellement en chœur *le fait pour le Pontife Romain d'être le véritable, le légitime successeur de St Pierre et l'impossibilité d'être sauvé pour quiconque s'obstine à ne pas vouloir lui être uni.* Et le cinquième Concile du Latran condamnait le Conciliabule de Pise et déclarait [que c'était une] erreur [de dire]

qu'un Concile œcuménique était supérieur au Pontife Romain.

Don Bosco voyait dans le Pape tout ce qui au monde existait de plus cher et de plus digne : il était jaloux de son honneur plus que du sien propre. C'est pourquoi il dit en écrivant au sujet du Pape St Marcellin, dont la constance dans la foi en face des persécuteurs fut réaffirmée par le Très sage Léon XIII dans la leçon du Bréviaire : — *En un seul jour on compte dix-sept mille chrétiens couronnés de la palme du martyre, parmi lesquels le Pape St Marcellin qui intrépide encouragea les autres, tant qu'il put respirer, à résister dans les tourments.*

Et en attendant D. Bosco indique comment la plupart des tyrans, et des hérésiarques, qui attentèrent à la pureté de la Foi, ainsi qu'aux droits spirituels ou temporels de l'Eglise et du Pape, depuis le début jusqu'à nos jours, ont été frappés par la Justice Divine à travers des malheurs et des morts épouvantables ; et en même temps il montre comment s'est propagée la Foi, se sont levés et épanouis à l'ombre de la Papauté les saints Pères, les Ordres religieux, qu'il évoque petit à petit, ainsi que les armées sans nombre de saints.

Ainsi, avançant de siècle en siècle, il fait ressortir l'action bénéfique des Pontifes Romains au milieu des nations ; la divinité de l'Eglise Catholique continuellement affirmée par des faits miraculeux ; et il noue en une seule gerbe ses différents récits en mettant à la fin du livre la liste chronologique des Conciles généraux depuis celui de Nicée jusqu'à celui de Trente, ainsi que la liste de tous les Papes jusqu'à Grégoire XVI.

Mais un bon Catholique est aussi un bon patriote et, parlant de l'histoire universelle de l'Eglise Catholique, Don Bosco n'oublie pas les gloires chrétiennes de sa patrie, et souvent çà et là il en fait mention au bon moment. Ensuite il évoque les saints martyrs de la Légion Thébaine, Second, Soluteur,

Adventeur et Octave qui à Turin versèrent leur sang pour la foi en l'an 300 après [Jésus] C[hrist]. Il célèbre St Maxime Evêque de Turin, mort en 417 [sic*], qui, rempli d'une très grande dévotion pour la Vierge Marie, d'un très grand amour pour les pauvres, fut d'un tel talent pour combattre les erreurs de Nestorius et d'Eutychès et pour les tenir loin de son diocèse, qu'au Concile de Rome il siégea à la première place après le Pape St Hilaire. Il rappelle Agilulphe Duc de Turin et ensuite Roi d'Italie mort en 615 qui, après s'être converti de l'arianisme, employait toutes ses forces pour faire prospérer dans ses états la vraie religion, en chassant les hérétiques, en dispersant les derniers restes de l'idolâtrie, en fondant avec St Colomban le célèbre monastère de Bobbio et en construisant l'église St-Jean-Baptiste à Turin. Il n'oublie pas la princesse turinoise Adelaïde, qui en 1064 faisait de très abondantes donations à l'Eglise Ste-Marie à Pinerolo en offrande pour les âmes de ses parents défunts. Il fait mention de la venue de St François d'Assise à Turin, de la secte des flagellants, du miracle du T[rès] S[aint] Sacrement, de la charité du Bienheureux Amédée de Savoie, de l'Apôtre de Turin et de tout le Piémont le Bienheureux Sébastien Valfrè ; du Père Lanteri et des Oblats de la Vierge Marie ; du Vénérable Cottolengo fondateur de la Petite Maison de la Divine Providence, *œuvre colossale, miraculeuse merveille de Charité Chrétienne* ; de l'Institut des Prêtres de la charité, fondé par le célèbre Abbé Rosmini, dont les membres formés dans l'étude et dans la piété devaient s'occuper des différentes parties du Ministère Sacré en fonction des besoins. Et finalement, des multiples Institutions de la Marquise Barolo.

Enfin nous ferons remarquer qu'ayant destiné son ouvrage aux enfants des écoles et des Oratoires, D. Bosco entrelarde çà et là son récit de petits faits édifiants et héroïques, [vécus par] de saints jeunes gens, qui enflammaient chez ses élèves un amour tel

---

* Hilaire pape : 461-468 ; Concile de Rome : 465 ; Maxime meurt en 465/466.

qu'ils étaient prêts à tout sacrifice pour la Foi et pour la conservation de la grâce de Dieu dans leurs cœurs.

Dès que cette composition de D. Bosco vit le jour, elle fut trouvée très indiquée pour la jeunesse soit en raison du choix judicieux des faits, soit en raison de la facilité du style dans lequel ils étaient présentés, soit encore en raison de la pureté des expressions qu'il employait ; c'est pourquoi elle fut accueillie sous les applaudissements et largement diffusée pour l'immense profit de la jeunesse, dont le bien-être commandait toujours à chaque pensée et à chaque sentiment du saint homme. En effet, il s'en fit bien onze éditions, et le nombre des exemplaires diffusés jusqu'à présent dépasse les cinquante mille.

CHAPITRE XXXVI

Nouvelles accusations d' un secrétaire des Moulins contre les jeunes de l' Oratoire — La Mairie interdit les réunions de catéchisme dans l' Eglise St-Martin — La main du Seigneur et le fils du Secrétaire — D. Bosco et son courage — L' Oratoire ambulant — Esprit de prophétie — Impressions d' un rêve splendide — Espérances et désillusion.

A Turin de nouvelles croix attendaient D. Bosco. La Mairie n'avait pas encore répondu à la pétition des meuniers, et n'avait pris aucune décision. On vivait dans l'anxiété ; quand les ennuis atteignirent leur comble à cause d'une lettre envoyée aux Syndics par un Secrétaire des Moulins. Celui-ci, faisant de son écrit le recueil des faux bruits qui couraient sur les lèvres des adversaires, et les exagérant délibérément, disait qu'il était impossible aux familles préposées à ces travaux de pouvoir encore vaquer à leurs tâches et vivre tranquilles. Il faisait allusion au danger : au cours de ces récréations dissolues quelqu'un pouvait tomber dans le large et profond canal où les eaux courent vers les roues des moulins. Il alla jusqu'à affirmer que ce groupe de jeunes gens était une pépinière d'immoralité. Alors, bien que persuadés que le compte rendu ne méritait pas confiance, cédant à la majorité du Conseil, les Syndics

émirent un ordre, courtois dans la forme et adressé au Théol. Borel, en vertu duquel D. Bosco devait laisser libre ce lieu et transporter ailleurs son Oratoire.

Ville de Turin - Premier Département - Service général - N. 407.

Turin, le 18 novembre 1845.

Ill[ustre] et Très Rév[érend] Monsieur,

La Ragioneria, informée des inconvénients provoqués par les enfants qui se rendent, conformément à l'autorisation qui en a été donnée à V[otre] Ill[ustre] et T[rès] R[évérende] S[eigneurie], à la Chapelle de la ville près des moulins de la Doire pour être catéchisés, a décidé que doit cesser au 1er janvier prochain la permission accordée à V[otre] S[eigneurie] de l'usage de ladite chapelle.

Il nous déplaît que les inconvénients survenus aient donné motif à cette décision de la Ragioneria, à laquelle, nous osons l'espérer, vous serez disposé à vous conformer, et nous avons l'honneur de nous dire avec notre considération distinguée

de V[otre] Ill[ustre] et T[rès] Rév[érende] S[eigneurie]

Très dévoués et Très obligés

LES SYNDICS

DI SERRAVALE — BOSCO DI RUFFINO.

D. Bosco annonça aux jeunes la décision de la Mairie. Regret général, soupirs inutiles. L'un des plus grands exprima ses condoléances à D. Bosco pour cet affront ; mais il lui répondit sans tarder : — Cela n'a pas d'importance : la Providence divine se chargera de prendre en temps voulu la défense des innocents. — Et il en fut ainsi. Les adversaires ne tirèrent pas tous profit de leur victoire.

Le Secrétaire, auteur de la fameuse lettre, écrivit pour la dernière fois. Après avoir libellé cet écrit contre l'Oratoire, il fut pris d'un violent tremblement à la main droite, dut quitter son emploi et, après une période de trois ans, descendre dans la tombe. Néanmoins l'un de ses jeunes enfants, abandonné en pleine rue, fut ensuite mis à l'abri par D. Bosco dans l'hospice que quelque temps plus tard il ouvrait à Valdocco. *Charitas benigna est.* La charité est bienfaisante et accueille tout le monde de la même manière (1).

En ce moment-là, son œuvre, si avantageuse pour la moralité des jeunes enfants du peuple et pour la tranquillité urbaine, notamment les dimanches et les jours de fête, D. Bosco voyait non seulement qu'on ne l'appréciait pas, mais qu'on la repoussait. La tranquillité privée ne voulait en rien se déranger pour la tranquillité publique. Lui pourtant, patient mais ferme dans sa résolution, maîtrisait une prétention excessive par une docilité héroïque. Il était préoccupé, mais il n'était pas abattu. Que sa force d'âme fut un don spécial reçu de l'Esprit Saint, la preuve en est qu'il a accompli tant de bonnes œuvres en des temps très difficiles, sans cesse au milieu d'acerbes contradictions, avec promptitude, intrépidité et sans ostentation. Souffrant, il restait joyeux et offrait tout à Dieu, de sorte que les choses les plus ardues et les plus contraires à la nature, il les considérait comme faciles et suaves. Et était-ce peut-être un passe-temps que de se trouver au milieu de tant d'enfants, rustres, mal éduqués, bruyants, pas tous reconnaissants, parfois même impolis dans l'expression de leur gratitude ? Etait-ce peut-être une délicieuse occupation que de les instruire en se donnant beaucoup de mal à cause de l'esprit obtus des uns et à cause de l'obstination et de la nonchalance des autres ? Et pourtant il les traitait avec tant d'affection et d'égard : le meilleur des pères n'en aurait pas fait autant ! Oui ! Pour ses jeunes D. Bosco aurait été content d'affronter et de supporter

---

(1) 1 Co 13,4.

tous les tourments, comme de faire le sacrifice de sa vie pour le salut de leurs âmes.

Donc avec ses trois cents jeunes, passé un mois, il resterait en pleine rue sans un toit sous lequel [il pourrait] les abriter de la pluie, de la neige et des vents glacials. En attendant, pendant un ou deux dimanches il tira encore profit du délai qui lui avait été accordé par la Mairie en rassemblant ses jeunes dans l'église St-Martin, mais il ne permit plus qu'ils se divertissent en ce lieu. L'après-midi, après avoir fait le catéchisme, il conduisait ses troupes au-delà du pont Mosca et, près de la rive de la Doire, il les faisait descendre dans l'un des champs non cultivés qui s'étendaient sur la gauche de qui entre dans Turin. Là, il donnait à chacun un gros [morceau de] pain et une abondante portion de fruits ou de viande salée et, une fois distribués les différents jeux, boules, palets, échasses et cordes à sauter, on commençait la récréation qui durait jusqu'à la nuit. Pendant ce temps-là, il présidait à leurs ébats, assis sur un coin de terrain un peu plus élevé, tout en récitant parfois le bréviaire.

Au cours de ces semaines-là, il chercha un autre lieu où se réfugier, mais il ne lui fut pas donné de le trouver. Une grande curiosité avait conduit beaucoup de gens de la ville à St-Pierre-aux-Liens et à St-Martin-des-Gros-Moulins pour entendre parler des tristes événements relatifs au Chapelain, à la domestique et au secrétaire. Une espèce de terreur s'était insinuée dans les esprits, de sorte également que certaines bonnes personnes riches repoussaient l'idée d'accueillir sur l'un de leurs terrains D. Bosco et son Oratoire. " Dans le même instant on comprenait, laissa par écrit D. Bosco, que s'opposer à ce que nous faisions, c'était s'opposer à la volonté du Seigneur. Ce n'était pas qu'il envoyait directement pour nous venger d'aussi terribles châtiments, mais il permettait de semblables malheurs pour indiquer qu'il ne voulait pas que quelqu'un fît obstacle à notre Oratoire ". Pourtant, avant qu'il n'eût beaucoup marché [dans sa recherche], se produisirent d'autres faits, qui firent connaître que le Seigneur bénissait tous ceux

qui prêtaient la main pour promouvoir et soutenir cette œuvre si bienfaisante ; et de très nombreuses personnes de Turin et d'ailleurs confièrent à maintes reprises que leur sort et celui de leur famille s'était mis à s'améliorer, à partir du moment où elles avaient pris l'habitude de venir en aide aux pauvres jeunes gens de D. Bosco.

Mais en ces jours-là on attendait en vain un rayon d'espérance. C'est pourquoi D. Bosco consulta D. Cafasso, consulta le Théol. Borel et D. Pacchiotti. *Charitas non agit perperam.* La charité n'agit pas avec témérité (1). Quel parti prendre ? Il était impossible de retourner au Refuge. Continuer à tenir des rassemblements jusqu'au 1er janvier dans l'église St-Martin n'était pas convenable, à cause de l'animosité des meuniers rendue plus hardie en raison des décisions de la Mairie. Il n'était pas question de supprimer les catéchismes. Mais où aller ? Après avoir prié, ils décidèrent de continuer l'entreprise à tout prix. En cas d'intempéries l'église St-Martin servirait d'abri pendant une heure et on ne ferait alors que l'instruction religieuse ; [autrement] la place des Moulins serait le lieu de rendez-vous et le point de départ ; et l'Oratoire deviendrait comme ambulant.

On était au tout début de décembre et pendant quelques dimanches et jours de fête on commença à procéder ainsi. Le matin les jeunes accouraient à la place des Moulins où D. Bosco les attendait, chacun étant muni de victuailles pour toute la journée. A une certaine heure le bon Capitaine les faisait se mettre en ordre, leur recommandant le silence, au moins à l'intérieur de la ville. Ayant donné le signal de se mettre en route, à jeun et souffreteux, il se plaçait à leur tête et conduisait la joyeuse bande à quelques kilomètres de Turin, tantôt à Sassi, tantôt à Notre-Dame-du-Pilier, à Notre-Dame-des-Champs, au Mont des Capucins, à Pozzo di

---

(1) 1 Co 13,4.

Strada, à la Crocetta , et ailleurs. Parvenus au but qui avait été indiqué auparavant, D. Bosco demandait au curé de l'endroit ou aux religieux du couvent une permission qui ne fut jamais refusée. Tous entraient dans l'église, et comme D. Bosco désirait surtout les voir se confesser, même si le temps était alors limité, il priait quelques bons prêtres de se prêter à en écouter un certain nombre.

Puis il célébrait la sainte messe et faisait ensuite une courte explication de l'Evangile. La conduite des jeunes, marquée de dévotion, édifiait les paroissiens de l'endroit, et les religieux eux-mêmes si ce lieu était un couvent. Ce qui attirait le plus fortement les jeunes étaient les sermons de D. Bosco. Un jour il expliquait la cause de cet enchantement à D. Louis Guanella : — Si vous voulez plaire et faire du bien, en prêchant aux enfants, il faut leur apporter des exemples, des paraboles, des comparaisons ; mais ce qui importe le plus c'est que les récits soient bien développés et très détaillés : descendre aux petites circonstances. Alors les jeunes s'intéressent pour une partie [du sermon] et pour l'autre aux actions, différentes ou opposées, des personnages décrits, réagissent avec passion aux événements douloureux ou heureux par lesquels est frappée leur imagination et attendent avec anxiété [pour savoir] comment finira le récit.

Le soir, on se rassembait une nouvelle fois dans l'église ou dans une cour voisine pour un peu de catéchisme, un chant et un récit en forme de sermon ; après quoi D. Bosco les emmenait faire un tour : c'étaient des promenades, là-haut à travers les collines peu éloignées, le long d'un chemin plus ou moins dégagé, ou en quelque autre endroit où ils pouvaient s'amuser sans causer de tort à eux-mêmes et aux autres. Ces promenades n'étaient pas sans dépense. L'air pur et le mouvement aiguisant l'appétit chez les jeunes, beaucoup d'entre eux avaient parfois consommé, même avant le déjeuner, ce qu'ils apportaient avec eux comme vivres et, ayant ensuite faim, D. Bosco devait les réapprovisionner en pain.

Lorsque le soleil commençait à se coucher derrière les Alpes, on donnait le signal, et on retournait en ville, où chacun rentrait chez soi pour raconter tout ce qu'avait fait et dit le bon Directeur. Avant d'arriver au Refuge, D. Bosco, passant devant une église, avait l'habitude d'y entrer accompagné de deux ou trois de ses plus grands jeunes gens pour adorer ou pour recevoir la bénédiction du Saint Sacrement. Et Dieu était avec lui !

Finalement l'église St-Martin fut totalement abandonnée, le quatrième Dimanche de l'Avent, 22 décembre. Après avoir fait réciter une prière par les jeunes rassemblés, pour saluer en guise d'adieu le Saint Patron de cette église, D. Bosco, levant les yeux au ciel, s'était écrié tandis qu'il sortait : — *Domini est terra et plenitudo eius* [Au Seigneur appartient la terre et tout ce qu'elle contient]. — Et tourné vers les jeunes, il leur disait avec une expression de voix remplie d'une vive confiance : — Patience ! La Vierge Bienheureuse nous aidera ! Allons à la recherche d'un autre local.

— Et où le trouverons-nous ? lui demandèrent alors ceux qu'il avait plus près de lui.

— Celui qui prépare le nid aux oiseaux et l'abri aux fauves dans les cavernes des bois, non, il ne nous oubliera pas.

Le jour de Noël les jeunes déferlèrent comme une grosse vague chez D. Bosco au Refuge. Que faire ? La pièce, déjà étroite par elle-même, était de surcroît encombrée par un grand tas d'accessoires pour la récréation et d'objets d'église, qui avaient été r apportés ici depuis les Moulins ou enlevés de la chapelle provisoire du Petit Hospice. D. Bosco, entouré par une multitude d'enfants prêts à le suivre partout où il irait, n'avait pas un pouce de terrain pour les amuser, que de quelque manière il pouvait dire sien. La saison était devenue très rigoureuse. Personne ne pouvait imaginer, et pas davantage D. Bosco lui-même, où finalement il trouverait un abri. En attendant ils se rendirent tous dans une église voisine pour assister aux trois Messes ;

mais ce fut une fête bien différente de celle de l'année précédente, et cette pensée infusait dans les cœurs une inhabituelle tristesse.

Toutefois, bien qu'il fût préoccupé car, il le craignait, les jeunes, agacés, ne viendraient plus aux réunions les dimanches et jours de fête, D. Bosco cachait sa peine, se montrait avec eux de bonne humeur, il les réconfortait et les poussait à la persévérance ; et il les déridait en leur racontant mille merveilles au sujet du futur Oratoire, qui pour le moment existait seulement dans son esprit et dans les décrets du Seigneur. — Ne craignez pas, mes chers enfants, leur disait-il, un beau bâtiment est déjà préparé pour vous ; bientôt nous irons en prendre possession : nous aurons une belle église, une grande maison, des cours spacieuses, et un nombre immense de jeunes viendront s'amuser, prier et travailler. — Ce n'était pas une mince affaire ! Les jeunes lui faisaient confiance ! La situation critique qui était la sienne devait, semblait-il, faire partir en fumée toute idée d'Oratoire et disperser ceux qui le fréquentaient. Au contraire leur nombre augmentait sans cesse. Ils se répétaient l'un à l'autre la prophétie de D. Bosco, et en 1856 Monsieur Villa Joseph entendait un grand nombre d'entre eux, devenus désormais des hommes bien ancrés sur les réalités, raconter les promesses prophétiques et leur réalisation que lui-même voyait.

Voici un fait bien digne également d'être noté : de toutes ces pérégrinations de D. Bosco le point de départ, d'arrivée et de séjour fut toujours Valdocco, comme si un puissant aimant l'y attirait. Fruit d'une charmente imagination, un autre spectacle magnifique lui avait été présenté en rêve. Il le raconta brièvement à un petit nombre de ses confidents en 1884. Mais ce qu'il y a [dans ce spectacle] de plus splendide lui échappa de la bouche à plusieurs reprises et avec de longs intervalles sur l'espace d'environ vingt ans, en contemplant ému et comme en extase l'église Marie-Auxiliatrice. Celui qui écrit ces lignes était à ses côtés : il ne laissa pas tomber ses paroles,

les notant chaque fois et ensuite, une fois rassemblées, il en résulta la scène décrite ci-après.

Il lui avait semblé être en bordure nord du *Rond-point* ou Carrefour Valdocco, et portant son regard du côté de la Doire, à travers les arbres très hauts qui, à cette époque, ornaient dans leur alignement l'avenue qu'on appelle actuellement *Reine Marguerite*, il vit en bas, à la distance d'environ soixante-dix mètres auprès de la rue Cottolengo, dans un champ cultivé en pommes de terre, maïs, haricots et choux, trois jeunes, très beaux, qui resplendissaient de lumière. Ils se tenaient immobiles debout dans l'espace qui au cours du rêve précédent lui avait été indiqué comme théâtre du glorieux martyre des trois soldats de la légion Thébaine. Ils l'invitèrent à descendre et à venir avec eux. D. Bosco se hâta et, quand il les eut rejoints, ils l'accompagnèrent, avec une grande amitié pleine de tendresse, en direction de l'extrémité du terrain où à présent s'élève majestueuse l'Eglise Marie-Auxiliatrice. Après un court trajet en allant de merveille en merveille, il se trouva devant une Dame magnifiquement vêtue, d'une grâce, d'une majesté et d'une splendeur indicibles, près de laquelle il aperçut un groupe de vieillards ayant l'aspect de princes. Comme à une Reine lui faisaient un très noble cortège d'innombrables personnages parés d'une grâce et d'une richesse éblouissantes. Tout autour s'étendaient d'autres bandes aussi loin que pouvait se porter le regard. Cette Dame, qui était apparue là où à présent est placé le maître-autel de la grande Eglise, invita D. Bosco à s'approcher. Quand il fut près d'elle, elle lui révéla que les trois jeunes qui l'avaient conduit vers elle étaient les martyrs Soluteur, Adventeur et Octave ; et par là elle semblait lui indiquer que de ce lieu ils devaient être les [saints] patrons particuliers.

Ensuite, un sourire enchanteur aux lèvres, et par d'affectueuses paroles elle l'encouragea à ne pas abandonner ses jeunes, mais à continuer avec une ardeur toujours plus grande dans l'œuvre

entreprise ; elle lui dit qu'il rencontrerait de très lourds obstacles, mais que ces derniers seraient surmontés et abattus par la confiance qu'il mettrait dans la Mère de Dieu et dans son Divin Fils.

Enfin elle lui montra peu distante une maison, qui existait réellement, et plus tard il sut qu'elle était la propriété d'un certain monsieur Pinardi ; ainsi qu'une petite église, précisément à l'endroit où est à présent l'église St-François de Sales avec le bâtiment annexe. Levant ensuite la main droite elle s'écria d'une voix ineffablement harmonieuse : HAEC EST DOMUS MEA : INDE GLORIA MEA [Voici ma demeure : d'elle rayonnera ma gloire].

Au son de ces mots, D. Bosco demeura si ému, qu'il sursauta, et la silhouette de la Très Sainte Vierge, car telle était la Dame, lentement disparut, ainsi que toute la vision, comme la brume au lever du soleil. En attendant, confiant dans la bonté et la miséricorde de Dieu, aux pieds de la Vierge, il avait renouvelé le don de tout son être à la grande œuvre à laquelle il était appelé.

Le matin suivant, tout en fête à cause du rêve, il s'empressa d'aller visiter cette maison qui lui avait été indiquée par la Vierge. Au moment de sortir de sa chambre, il dit au Théol. Borel : — Je vais voir une maison pouvant convenir à notre Oratoire. — Mais quelle ne fut pas sa douloureuse surprise, lorsque, parvenu en cet endroit, au lieu d'une maison avec une église, il trouva une habitation de gens de mauvaise vie ! Retourné au Refuge et interrogé avec empressement par le Théol. Borel, sans donner aucune explication, il lui répondit que cette maison sur laquelle il avait établi ses projets ne correspondait pas au besoin.

CHAPITRE XXXVII

L' Oratoire et les classes dans la maison Moretta — Quelques Bienfaiteurs de l' Oratoire — Le Théologien Hyacinthe Carpano — Le catéchisme dans quelques écoles publiques et quelques écoles privées — Racontars — Réponse de D. Cafasso à ceux qui critiquaient D. Bosco.

La saison devenue excessivement froide ne permettait plus les promenades champêtres. Il était donc nécessaire, au prix de tous les sacrifices possibles, de trouver en ville un endroit où au moins on pourrait fixer le rendez-vous des dimanches et jours de fête. C'est pourquoi, en accord avec le Théol. Borel, après de vives instances adressées à un bon prêtre, du nom de Moretta, D. Bosco avait finalement obtenu de lui en location trois pièces dans l'une de ses maisons, peu éloignée du Refuge du côté du couchant. On y allait par la rue Cottolengo, [qui était] alors en cet endroit un étroit sentier, et c'était la seconde maison du petit chemin qui longeait le pré Filippi, dans lequel fut plus tard construite une fonderie de fonte. Au-dessus du rez-de-chaussée s'élevait seulement un autre étage et on accédait à ces pièces qui regardaient vers le midi, en entrant dans la cour entourée sur trois côtés par le bâtiment, et [en continuant] par un escalier extérieur et un balcon, tous les deux en bois. Sans même s'en douter, les jeunes s'étaient approchés de plus en plus du but de leurs pérégrinations, de leur terre promise.

Ils y passèrent environ trois mois, à l'étroit certes, mais contents d'avoir pour cet hiver un endroit où pouvoir se regrouper pour se confesser, s'instruire, s'amuser, lorsque la neige était haute, ou que les brouillards épais enveloppaient les bâtiments et les avenues de la ville. Manquant de chapelle, on continuait à aller à la Messe en quelque église publique pas trop éloignée : ordinairement à Notre-Dame de Consolation ou à St-Augustin. Beaucoup de jeunes gens communiaient dévotement. C'est là que le jour de l'Epiphanie et en quelque autre solennité on alla recevoir la bénédiction du St Sacrement. Durant cet hiver les formes de la pratique religieuse se limitèrent à un simple catéchisme le soir de chaque dimanche et de chaque jour de fête, ainsi qu'au chant de cantiques devant un petit autel improvisé, sur lequel D. Bosco avait placé entre les chandeliers une petite statue de Notre-Dame, décorée du mieux qu'il sut et put. Il procurait également à ses jeunes élèves des divertissements adaptés au lieu, comme [les jeux] de l'ambe [variante du loto], de l'oie, de la géographie [variante du jeu de l'oie], de dés, de dames, de la toile [jeu avec des dés sur une sorte de canevas] ; parfois la *main chaude*, le colin-maillard les occupaient joyeusement ; d'autres fois D. Bosco les amusait avec les tours de passe-passe. C'est ce que racontait Castagno Etienne, qui jeune garçon demeurait alors dans ce même immeuble. Tous les agrès de gymnastique, devenus inutiles, avaient été transportés ici depuis le Refuge et gisaient amoncelés dans un angle.

La seule présence de D. Bosco suffisait à maintenir en ordre cette foule de garnements non habitués à la discipline ; mais il ne pouvait pas être toujours et partout avec eux, notamment dans les églises publiques au moment des cérémonies sacrées. Il avait donc besoin de lieutenants pour l'assistance [des jeunes], comme également de personnes qui prendraient part aux dépenses non légères [engagées] pour allécher et récompenser les jeunes. Et ces [personnes] ne manquèrent pas. " Dès le début, écrivit D. Bosco, nos bienfaiteurs furent un certain Gagliardi quincaillier qui tenait boutique devant la

Basilique Sts-Maurice-et-Lazare : ne possédant pas suffisamment d'argent à verser en aumône, il venait à l'Oratoire pour assister les jeunes et il cherchait à intéresser d'autres personnes en notre faveur ; M. Montuardi, qui pendant environ deux ans donnait au Théol. Borel un versement mensuel de trente lires ; et le généreux et riche banquier Comm[andeur] Cotta. Ceux-là et quelques autres messieurs s'appliquaient également à trouver de bons patrons pour ces enfants qui ne savaient pas où aller au travail ".

A ces [bienfaiteurs] s'ajouta un jeune prêtre turinois, de famille très riche et de belle intelligence, D. Hyacinthe Carpano, ordonné en 1844. D. Cafasso l'envoyait aider D. Bosco. Infatigable pour prêcher, pour faire l'instruction du catéchisme, il était toute douceur pour s'entretenir avec les enfants, prenant part à leurs jeux. De D. Bosco il apprenait à consacrer toute sa vie par amour de Jésus C[hrist] en assistant la jeunesse, et avec D. Bosco comme avec le Théol. Borel il fréquentait les prisons. Plus tard il réunissait chez lui les étudiants du voisinage, les aidant à faire leurs devoirs et prenant les devants pour les mettre en garde contre les dangers de l'âme ; il donnait pendant plusieurs heures par jour des leçons de langue latine à quelques-uns qui aspiraient à la carrière ecclésiastique ; il prêchait des missions aux jeunes délinquants enfermés par le Gouvernement à la *Générale* ; il abritait dans son habitation jusqu'à dix enfants sortis des prisons, les nourrissant, les éduquant et les envoyant travailler dans des ateliers de braves gens.

Donc avec l'assistance du Théol. Carpano, D. Bosco rouvrit sur-le-champ ses cours, suspendus depuis environ six mois. Ayant réduit [le nombre] des jeunes à deux cents, ne pouvant en accueillir davantage, il les divisa en trois classes et à chacune il attribua une chambre. Y furent mis en place les bancs de la chapelle St-François abandonnée. Chaque soir, après la fermeture en ville des ateliers, les jeunes venaient apprendre à lire sur les tableaux muraux. Pendant une bonne heure, sur ces

prés et ces champs recouverts de glace, résonnaient au loin les monotones rengaines de l'alphabet, des mots entiers épelés par syllabes et des propositions simples et composées : trois chœurs distincts qui s'entremêlaient, interrompus tantôt l'un tantôt l'autre par la voix du maître. Lorsque l'Oratoire était encore au Convitto St-François d'Assise, D. Bosco avait dès ce moment-là reconnu la nécessité d'instruire spécialement certains jeunes analphabètes, qui, déjà avancés en âge, étaient néanmoins tout à fait ignorants des vérités de la Foi. Il voyait que pour ceux-là l'enseignement oral, [employé] seul, porterait trop loin dans le temps leur instruction religieuse ou que par suite ennuyés ils cesseraient d'y prendre part. Il voulait les mettre en mesure de pouvoir étudier le catéchisme par eux-mêmes ; mais à l'époque ce cours, par manque de salles spéciales et de maîtres capables [en nombre] suffisant, dut se limiter à peu de choses. Dans la maison Moretta par contre, comme auparavant au Refuge, les cours du soir et les cours du dimanche continuèrent avec quelque régularité. Bien des jeunes en profitèrent et, s'éveillant en eux le désir d'apprendre, ils payaient de retour pour leurs fatigues D. Bosco et quelques-uns de ses collaborateurs. Pour un certain nombre de garçons on fit également durant la journée quelques cours, ajustés aux professions et aux horaires correspondants, et on y traitait d'arithmétique, de quelques principes pour le dessin et de brèves notions de géographie.

Mais si D. Bosco s'occupait avec tant d'amour des gamins recueillis dans la rue, dans le même temps il ne négligeait pas une autre œuvre de non moindre importance ; celle de préserver de la corruption et d'instruire dans la religion les jeunes gens qui dans des familles chrétiennes avaient reçu une bonne éducation. C'est pourquoi chaque semaine il visitait diverses écoles publiques de la ville, dans lesquelles il comptait des amis parmi les enseignants. Avec un catéchisme plein d'agrément, basé sur le raisonnement, il s'acquittait de sa mission éducatrice, tantôt dans les classes des bons fils de [Jean-Baptiste de] La Salle, tantôt

dans celles de Porta Palazzo et de St-François de Paule, tantôt au Collège de Portan[u]ova et ailleurs. Volontiers il remplaçait un professeur de Religion absent ou malade, et offrait son concours dans les institutions privées où l'instruction religieuse n'était pas organisée selon un règlement. Parmi ces dernières eurent sa prédilection l'école de grammaire [voir * p. 351] du Prof[esseur] Bonzanino et celle de Rhétorique [voir ° p. 351] du Prof[esseur] D. Mathieu Picco, dont les élèves appartenaient aux familles de haut rang de Turin. A la satisfaction des deux enseignants il s'y rendait tous les samedis. Ses paroles séduisantes, ses manières pleines d'affection qui n'étaient que pureté et simplicité, le rendaient maître du cœur des élèves. Son apparition dans une école était toujours une fête. Les sujets qu'il développait, il les tirait de l'histoire sainte, et il était tellement passionné de tout ce qui la concernait et il en parlait avec tant de plaisir, qu'il ne se dérobait jamais à ce rendez-vous, persévérant pendant environ dix ans. Son but ultime était de recommander aux élèves la confession et la communion fréquentes.

Bien que fût manifeste au premier abord la sincérité du zèle de D. Bosco, ce n'était pas tout le monde qui voyait d'un œil favorable le fait qu'il intervenait dans les écoles de la ville. De même l'assiduité de tant de jeunes gens à la maison Moretta ne pouvait passer inaperçue et donnait à redire aux désœuvrés. C'était la première fois que dans nos pays on instituait ce genre d'écoles, c'est pourquoi il s'en fit beaucoup de bruit, chez certains dans un sens de faveur et chez d'autres dans un sens d'hostilité. En cet hiver de [fin] 1845 et [début] 1846 commencèrent à se propager certains racontars, qui, sinon à D. Bosco, causèrent à ses jeunes un très grand chagrin. Son œuvre était jugée par beaucoup vaine et dangereuse, même par des personnes sérieuses. Quelques mauvaises langues de la ville se mirent à appeler notre D. Bosco un révolutionnaire, d'autres un fou, certaines un hérétique. On disait que l'Oratoire était un expédient étudié pour éloigner la jeunesse des paroisses respectives et pour

lui apprendre des slogans suspects. Cette dernière accusation, qui prévalait, se fondait sur le fausse croyance selon laquelle Don Bosco était partisan d'une pédagogie dont s'était répandue une réputation à juste titre douteuse, après les oppositions de l'Archevêque ; et sur l'observation suivante : bien qu'il ne tolérât rien qui fût péché ou manque au comportement de bon citoyen, il permettait pourtant à ses garçons toutes sortes de récréation bruyante. L'ancien système d'éducation dans les écoles obtenait la discipline par le visage glaçant du maître et par le fouet, et les innovations de D. Bosco se donnaient trop des airs de liberté. D. Bosco cherchait à se disculper auprès de ceux qui le critiquaient lorsqu'il les rencontrait en ville, ou lorsqu'ils venaient lui rendre visite ; mais plus il s'efforçait de faire connaître les choses sous leur véritable aspect et plus elles étaient interprétées de façon sinistre. Nous croyons que ces êtres-là, parmi lesquels certainement quelque partisan des idées des sectes, parlaient ainsi dans l'intention d'éloigner de lui les jeunes et de disperser leurs réunions des dimanches et jours de fête ; mais ceux qui le connaissaient parfaitement, au lieu de lui enlever leur estime, la lui professaient toujours plus grande, et se pressaient autour de lui avec de plus en plus d'affection.

Même quelques membres du clergé voyaient en D. Bosco quelque chose d'extraordinaire et de grand qu'ils ne savaient pas expliquer, notamment son activité et son art pour s'attacher les esprits et dominer les foules ; de sorte qu'ils s'écriaient : — Malheur à nous, malheur à l'Eglise si D. Bosco n'est pas un prêtre selon le cœur de Dieu !..... Le sera-t-il ? — Et ils s'opposaient à lui ne pouvant pas se persuader qu'il suivait les impulsions d'une mission céleste.

En attendant, D. Cafasso voyant D. Bosco mal compris, considéré avec méfiance par les autorités elles-mêmes, s'employait de toutes les meilleures manières à faire disparaître les préventions, et en même temps il lui cherchait des bienfaiteurs et des protecteurs. De sa constance à favoriser et aider D. Bosco on alla même jusqu'à lui en

faire reproche, et il y eut des ecclésiastiques de bonne réputation qui sur ce point le jugèrent abusé. A cela fait allusion Despiney dans la préface de son ouvrage sur D. Bosco, là où il écrit : " Des amis [de D. Bosco], d'ailleurs très bienveillants, [...] s'adressèrent à Don Cafasso [... son] confesseur [... lui indiquant que ce serait] rendre à l'Eglise un véritable service que de tracer des limites précises à un zèle trop entreprenant [...]

Don Cafasso, souriant, écoutait avec le plus grand calme ces représentations qui, sous une forme ou sous une autre, lui arrivaient assez fréquentes ; puis, invariablement, il répondait d'un ton grave et avec un accent presque prophétique : *Laissez-le faire, laissez-le faire !*

Personne, à Turin, ne refusait à Don Cafasso comme une sorte de discernement des esprits : il en avait fait preuve bien des fois et dans des circonstances souverainement délicates ; mais on était tenté de croire que, pour Don Bosco, ce sens surnaturel pourrait bien être quelque part en défaut.

Et tout ce monde de revenir à la charge avec une persévérance et un luxe de considérations qui témoignaient au moins d'un soin extraordinaire des intérêts de Dieu.

Don Cafasso se montrait toujours affable, bon, accueillant, mais toujours aussi concluait par ce mot devenu célèbre : *Laissez-le faire !* (1) ".

---

(1) DESPINEY, *Don Bosco*, p. X. [Se trouve reproduit ici le texte pris directement en français dans la douzième édition (1896) aux pages IX, X et XI].

* Ecole de grammaire : Cours de deux ans, ± niveau fin du Collège.

° Ecole de Rhétorique : Cours de deux ans, ± niveau début du Lycée.

CHAPITRE XXXVIII

La santé de D. Bosco dépérit — Le Théol. Borel défenseur de l' Oratoire — Les curés de Turin — La brochure : Les six Dimanches et la neuvaine en l' honneur de St Louis de Gonzague.

Vers la fin de l'année 1845 il sembla que D. Bosco ne pouvait plus résister à la fatigue en raison du lent étiolement de ses forces. Le Théol. Borel l'avait annoncé à la Marquise Barolo, qui n'avait pas encore quitté Rome, et cette Dame lui écrivait avec décision qu'à tous prix on fît en sorte de soigner la précieuse santé de D. Bosco. Quelques jours après elle lui envoyait 100 lires pour l'Oratoire. Le Théologien s'empressait de lui répondre :

" *Ill[ustrissi]me Madame la Marquise,*

" La suggestion charitable de V[otre] S[eigneurie] au bénéfice du très cher D. Bosco et la faveur que Vous daignez lui accorder, montrent combien Vous est chère la vie de ce prêtre zélé. Il ne manquera pas d'en tirer profit, et je Vous adresse de tout cœur mes remerciements.

" Déjà, depuis le début de décembre, voyant que le repos lui était nécessaire, D. Pacchiotti commença à célébrer la Messe au Petit Hospice, laissant à D. Bosco la seconde Messe au

Pensionnat [des Petites Madeleines]. On reconnut l'excellence de ce remède à l'heureux résultat qu'on en retira ; néanmoins il ne pouvait se dire complètement guéri, et comme il nous avait été donné par les attentions de V[otre] S[eigneurie] de lui accorder pendant un peu de temps une complète détente [en coupant avec ses] occupations du Refuge au moyen de l'éloignement de votre Pensionnat et de l'ordre de devoir arrêter toute autre occupation jusqu'au complet rétablissement, je nourris la ferme espérance de le voir très vite guéri.

" Aujourd'hui même il m'a donné une réponse décisive sur ce qu'il entend faire et le lendemain de l'Epiphanie il se met à l'obéissance ; et il aura affaire au très Rév[érend] D. Guala et à D. Cafasso, s'il n'est pas ponctuel pour passer à exécution. Ces deux derniers ont fait la gracieuse offrande d'un prêtre pour la seconde Messe au Pensionnat ; et au cas où notre diligence redoublée ne suffirait pas à satisfaire les besoins de la Maison, j'aurai recours au Rév[érend] Père Recteur des Oblats pour avoir l'un des confesseurs habituels.

" En attendant, si c'est la volonté de Dieu de nous faire connaître un prêtre qui soit doté de l'esprit nécessaire pour cette maison, je ne manquerai pas d'en rendre avertie V[otre] S[eigneurie] et de Vous montrer combien il m'est agréable de prêter mes services pour [avoir] un confrère en plus etc.

3 Janvier 1846.

Très obligé Serviteur.
T[héol.] G. BOREL. ".

Donc pendant un peu de temps D. Bosco dut se résigner à un repos partiel forcé, arrêtant ses fonctions au Petit Hospice et au Refuge ; mais personne n'osa le pousser à abandonner ses jeunes. En effet, l'Oratoire, continué dans la maison Moretta, avait besoin du cœur de D. Bosco en personne pour être maintenu en vie, en dépit de tant de désagréments. Vint

la fête de St François de Sales et les jeunes ne purent la solenniser autrement qu'en allant assister à la sainte Messe en dehors de la maison. Mais quand ils retournèrent, D. Bosco leur avait préparé la douce surprise de nombreux cadeaux pour la valeur de plus de 50 lires, comme l'écrivit le Théologien Borel ; et de la sorte la journée se passa en grande joie.

Entre-temps, comme l'avait prévu Mgr l'Archevêque, l'Oratoire rencontra un obstacle contre lequel bute d'ordinaire toute œuvre non paroissiale, et qui, bien qu'excellente, n'est pas approuvée par un décret public de l'autorité légitime. Jusqu'alors D. Bosco n'avait obtenu que par oral des permissions et des approbations, et on estimait que quelques rescrits lui accordaient des pouvoirs à titre personnel et à titre provisoire. En effet, au début de 1846, se tenait à Turin une conférence réunissant beaucoup d'Ecclésiastiques zélés afin de traiter des moyens les plus efficaces pour promouvoir le bien des âmes. Parmi les participants se trouvaient le Théol. Borel et D. Giacomelli. On vint à parler du catéchisme des enfants et le Théol. Dellaporta Charles, Curé de la paroisse [Notre-Dame] du Carmel, saisit cette occasion pour se lamenter de l'Oratoire et de D. Bosco. Il disait qu'à cause de lui les jeunes formaient une classe indépendante de paroissiens et qu'ils finiraient par ne plus connaître leur curé ; que par conséquent il lui semblait que ce D. Bosco n'était pas assez respectueux envers ceux auxquels il aurait dû selon l'ordre hiérarchique demeurer assujetti, ne prenant aucunement la liberté d'agir sans leur consentement.

Cet argument, plus spécieux que vrai, fut aussitôt réfuté par le Théologien Borel, qui démontra que l'Archevêque était pleinement informé de tout ce que faisait D. Bosco ; que de très nombreux jeunes de son Oratoire étaient des garçons venus d'ailleurs et n'appartenaient pas aux paroisses ; et que privés d'assistance ils n'iraient même pas à la sainte Messe le dimanche. Quant à ceux de Turin, affirma-t-il, ils n'étaient pas en grand nombre et, pour la majeure

partie d'entre eux, c'étaient des jeunes gens qui, ayant mal grandi et très ignorants, ne pouvaient être tenus en lisières sinon par cette espèce de fascination salutaire que D. Bosco exerçait sur eux ; livrés à eux-mêmes ils ne prendraient certainement pas le chemin qui conduit à la paroisse et, ayant de nouveau retrouvé leurs anciennes mauvaises fréquentations, ils se perdraient. D'autre part il était évident que tous ces jeunes étaient mieux instruits et pouvaient plus facilement se tenir éloignés des dangers à l'Oratoire qu'ailleurs. Du reste il regrettait que le véritable esprit de D. Bosco ne fût pas suffisamment connu et apprécié : D. Bosco ne détournait jamais les jeunes des paroisses, mais il acceptait ceux qui spontanément accouraient à lui ; et par l'exemple et par la parole il leur insufflait le respect envers les curés, les préparant à être avec le temps des paroissiens fidèles et fervents ; de tout cela il apportait le plus ample témoignage. Et il concluait : — Supposons qu'on réussisse à les conduire tous dans vos églises. N'y a-t-il pas à présent une nouvelle population de milliers de garçons qui envahit la ville et qui ira sans cesse en augmentant ? Qui maintiendra l'ordre et le silence au sein d'une aussi grande multitude indisciplinée ? Qui prendra soin de chacun d'eux ? Ne deviendraient-ils pas source grave de dérangement pour les autres paroissiens ? Les curés et les vicaires ne sont-ils pas suffisamment chargés d'occupations sérieuses, notamment le dimanche ? Je soutiens donc qu'il faut faire des vœux pour que non pas un mais dix, mais vingt Oratoires soient érigés dans cette ville, avec l'assurance que les jeunes ne feront défaut ni à ceux-ci ni aux paroisses . — La majorité de l'assemblée accueillit, en les approuvant, ses raisons et on passa à autre chose.

Toutefois le Curé [de Notre-Dame] du Carmel n'en était pas resté convaincu. Il voulait que restât incontestable et entier le principe de la juridiction paroissiale sur chacun des fidèles ; une autre autorité en dehors de la sienne, il ne pouvait pas

permettre qu'elle fût reconnue à l'intérieur des limites du territoire qui lui avait été canoniquement confié. Ses confrères étaient du même avis ; ce n'était cependant pas un misérable [sentiment] d'ambition ou de jalousie qui les animait, car ils désiraient sincèrement le salut des âmes. Ils raisonnaient ainsi : — L'Oratoire de D. Bosco éloigne les jeunes de la paroisse ; donc chacun de nous verra son Eglise vide spécialement à l'heure des catéchismes, et ne pourra plus connaître les enfants, dont il devra rendre compte au tribunal de Dieu. Donc que D. Bosco arrête de les rassembler autour de lui et qu'il les envoie dans nos églises ! — Et ils décidèrent de demander des explications à D. Bosco lui-même.

En effet, un jour deux respectables curés se présentèrent à lui et lui parlèrent dans le sens exposé ci-dessus.

— Les jeunes que je rassemble, répondit D. Bosco, n'entravent en rien la fréquentation des paroisses.

— Pourquoi ?

— Parce que ce sont pratiquement tous des garçons venus d'ailleurs, privés de la surveillance de leurs parents [qui demeurent bien] loin, et arrivés à Turin pour chercher du travail : originaires de Savoie, de Suisse, du Val d'Aoste, de Biella, de Novare, de Lombardie, ils constituent la majeure partie des garçons qui fréquentent l'Oratoire.

— Ne pourriez-vous pas les envoyer à la paroisse dont [fait partie] le district où ils ont domicile ?

— Ils ne la connaissent pas.

— Et pourquoi ne pas la faire connaître ?

— Parce que c'est moralement impossible. La diversité du langage, l'incertitude du domicile, car ils travaillent tantôt chez un patron et tantôt chez un autre, l'exemple des copains pour la plupart peu attachés à l'Eglise, voilà ce qui d'une manière insurmontable empêche que ces jeunes connaissent et fréquentent les paroisses. De plus : beaucoup d'entre eux sont déjà des adultes ; certains

ont bientôt 15, 18, 20 ans, et sont encore ignares en matière de religion. Or qui donc pourrait pousser ces gars-là à aller s'inscrire en classe avec des gosses de huit ou dix ans bien plus instruits qu'eux ?

— Vous-même, ne pourriez-vous pas les conduire, et venir faire le catéchisme dans l'église paroissiale ?

— Je pourrais au plus me rendre dans une paroisse, mais pas dans toutes, car je ne peux me multiplier. Nos garnements sont dispersés aux quatre coins de la ville. On pourrait remédier à cela, si chaque curé voulait porter la préoccupation de venir [lui-même] ou d'envoyer [quelqu'un] pour rassembler ces jeunes les dimanches et jours de fête, et les conduire aux églises respectives. Mais même cela s'avère difficile [à mettre] en pratique. Beaucoup de ces garçons viennent à l'Oratoire appâtés par la récréation, par les passe-temps, par les promenades qui ont lieu chez nous (D. Bosco aurait pu ajouter : *Appâtés par les belles manières avec lesquelles je les traite*) ; et par ces moyens on les attire aussi au catéchisme et à d'autres pratiques de piété. Sans cela, ils n'iraient peut-être dans aucune église, et ainsi ne les auraient ni les curés, ni Don Bosco, au grand détriment de leurs âmes. Pour éviter ce danger, ajouta-t-il, il serait très utile que chaque paroisse eût également un lieu déterminé, où réunir ces jeunes gens et les retenir dans d'agréables récréations.

— Ceci n'est pas possible ; nous n'avons ni locaux, ni personnel pour cela.

— Donc ? — demanda D. Bosco.

— Donc pour le moment, — conclurent les deux curés, — faites comme Vous jugez ; nous, en attendant, nous nous réunirons et nous déciderons ce qui nous semblera bon.

En effet, comme peu de temps après s'étaient réunis tous les curés de Turin, se trouva agitée entre eux la question [de savoir] si on devait promouvoir les Oratoires ou bien les réprouver. On parla pour, on parla contre, mais prévalut

l'opinion favorable. Le Curé du Faubourg de la Doire, D. Augustin Gattino, et le Théol. Vincent Ponzati, Curé de Saint-Augustin, furent chargés de porter à D. Bosco la réponse conçue en ces termes : " Les Curés de la ville de Turin, réunis en conférence, traitèrent de la convenance des Oratoires. Ayant pesé les craintes et les espérances de part et d'autre, comme les curés ne peuvent, chacun dans sa paroisse, fournir un Oratoire, ils encouragent le Prêtre D. Bosco à continuer dans son œuvre, tant qu'on n'aura pas pris d'autre décision ".

Et ici que nous soit permise une réflexion : Le Curé est certainement obligé d'assurer l'indispensable instruction religieuse aux grands et aux petits qui sont confiés à ses soins ; mais lorsqu'il voit ou apprend que dans un endroit ou dans un autre elle est convenablement assurée, il commettrait pour le moins, nous semble-t-il, une imprudence, s'il s'y opposait. Cette imprudence les Révérends Curés Turinois ne la commirent jamais, dans l'amour et le désir qu'ils eurent toujours du plus grand bien de la jeunesse. Et même, plusieurs d'entre eux non seulement favorisèrent les Oratoires déjà existants, en recommandant aux pères et aux mères de famille d'y envoyer leurs enfants ; mais avec le temps, au prix de dépenses considérables et de sacrifices personnels non légers, ils en implantèrent de nouveaux, comme firent entre autres les Curés de la Grande-Mère-de-Dieu, des Saints-Pierre-et-Paul, de Sainte-Julie, de St-Alphonse, de Notre-Dame du Salut, du Sacré-Cœur de Jésus, de St-Joachim, et [de Notre-Dame] de la Paix. Avec ce moyen ils se procurèrent la douce consolation de voir nourris au bon pâturage les chers petits agneaux de leurs paroisses et dans le même temps tenus loin des loups rapaces, grâce à d'honnêtes passe-temps et des cours de récréation. Pour sa part Monseigneur Fransoni, Archevêque de Turin, était toujours plein de largesse envers notre D. Bosco dans son soutien et dans ses secours, l'aidant

de toutes les manières et encourageant ses curés à en faire autant.

Nonobstant ces distractions importunes, D. Bosco continuait à publier les écrits qu'il finissait de corriger cet hiver-là. A la biographie de Louis Comollo, au Chapelet des douleurs de Marie, à l'Ange Gardien, à l'Histoire de l'Eglise, faisait suite le petit livre de 46 pages in-32° avec le titre : *Les six Dimanches et la neuvaine en l'honneur de St Louis de Gonzague, avec un aperçu de la vie du même Saint.*

Avec cet *aperçu* il représentait St Louis dans son véritable caractère, et il en faisait ressortir ce qui formait ses idéaux-clefs, dans le désir de les transmettre également en ses élèves : la vertu de la pureté, conservée par la prière et par la pénitence ; la vocation à l'état religieux aidée pour qu'elle s'accomplisse ; le désir de se porter dans les missions lointaines et de donner sa vie pour Jésus Christ. Je transcris cette page pour qu'elle ne soit pas perdue, ne figurant plus dès la seconde édition, entièrement épuisée. Il dit ceci : " Saint Louis, dit l'Angélique en raison de la pureté de ses mœurs et en raison de l'ardeur qu'il avait à faire pénitence, était le premier-né des Marquis Gonzague, propriétaires du Château de Castiglione. Dès sa plus tendre enfance il donna des signes de la sainteté à laquelle le Seigneur l'appelait. Il n'avait que quatre ans et il aimait déjà la vie dans la solitude, on le retrouvait souvent dans quelque recoin de la maison, ou sur la terrasse, où à genoux, les mains jointes devant la poitrine, il priait avec ferveur. A cet esprit de tendre dévotion, qu'il conserva tant qu'il vécut, il ajouta les pratiques austères les plus rigoureuses : il ne se réchauffait jamais, quel que fût le froid ; il porta si loin son jeûne qu'il réduisit son alimentation à une once [= trois fois rien] par jour ; il mettait des objets rugueux dans son lit pour se causer du tourment même pendant le sommeil ; souvent il dormait directement sur le sol ; bien des fois il se flagellait au point que vêtements, cilices, planchers demeuraient tachés de son sang innocent. Ensuite afin de

souffrir et de jour et de nuit, il s'appliquait à même la peau des ceintures porteuses de pointes aiguës d'éperons.

" Parvenu à l'âge de dix ans, ayant su combien était agréable au Seigneur la très précieuse vertu de la pureté, il se rendit à l'église devant une image de Marie, et fit le vœu très strict de la conserver durant toute sa vie. Marie agréa beaucoup l'offrande que le saint jeune homme, le fidèle serviteur Lui faisait, et le favorisa au point qu'il eut la gloire de porter intacte en l'autre vie l'écharpe de l'innocence baptismale.

" Devenu adolescent, découvrant les grands dangers qu'on rencontre dans le siècle, il résolut d'abandonner le monde, les parents, les amis ainsi que tout l'héritage de son père, pour s'occuper uniquement des choses qui regardent Dieu, l'âme et l'éternité. Après de nombreuses contradictions, notamment de la part de son père, il obtint d'entrer dans la Compagnie de Jésus, où il fit resplendir toutes sortes de vertus au degré le plus élevé et parfait qui se puisse pratiquer par un homme.

" Il enviait le sort de ceux qui donnaient leur vie pour la foi, et lui-même désirait ardemment mourir martyr ; il obtint du Seigneur la palme du martyre de charité, puisque, à l'apparition brusque à Rome d'une peste extrêmement terrible, Louis demanda à aller servir les pestiférés, et fut lui aussi frappé par l'épidémie elle-même de sorte que transféré au couvent, il fut par le mal lentement consumé, puis en peu de temps conduit à la fin de sa vie. Ceux qui pensent peu à la mort, il leur arrive, à son approche, de craindre et de trembler, et parfois même de se jeter dans les bras du désespoir. Pour Louis, il n'en fut pas ainsi. Il considérait la mort comme un moyen pour s'unir à son Dieu et aller prendre possession de son bonheur éternel : c'est pourquoi, s'étant rendu compte qu'il approchait de sa fin, il ne pouvait plus contenir la montée de joie qui lui inondait le cœur, et exultant il disait à

ceux qui venaient lui rendre visite : — Ah, allons-nous-en, allons-nous-en ! — Où ça ? — Au Paradis, au Paradis : chantez un *Te Deum* pour moi. — Il demeura quelques instants dans un grand calme et, tandis qu'il s'efforçait de prononcer le très saint nom de Jésus, le sourire aux lèvres il rendit doucement l'âme, en 1591 : il n'avait que vingt-trois ans et six mois ".

Le petit livre commençait par la préface suivante.

" Voici pour vous, jeunes très chers en Jésus Christ, un modèle et un exemple : en le contemplant, vous pourrez vous façonner une méthode de vie susceptible de vous conduire au vrai bonheur. St Louis est proposé comme un exemple d'innocence et de vertu à tous, mais spécialement à la jeunesse, en faveur de laquelle en tout temps il obtint du Seigneur de très nombreuses grâces par ses prières. Les Pontifes Romains, dans le but d'étendre le culte de ce grand Saint pour le profit spirituel des fidèles, concédèrent une indulgence plénière à tous ceux qui, s'étant confessés et ayant communié auront sanctifié sans interruption les six Dimanches qui précèdent la fête du Saint, ou six autres qui se suivent au cours de l'année, avec des œuvres pieuses et des prières en l'honneur du même Saint et à la gloire de Dieu. Cette indulgence peut être gagnée pour chacun des Dimanches en question, et elle est applicable aux âmes du purgatoire. D'autre part pour que vous soyez tous en mesure de connaître les œuvres et les prières à accomplir chaque Dimanche, on a pour chaque jour disposé dans ce petit livre les exercices qui pourront être à l'usage de qui voudra célébrer les Dimanches et la neuvaine de ce Saint, et avoir part aux grâces et aux faveurs signalées que continuellement il obtient à ceux qui lui portent une dévotion ".

Puis en général, pour chaque Dimanche et pour chaque jour de la neuvaine, il exposait une des vertus principales du Saint, avec une prière, une oraison jaculatoire et une pieuse résolution pratique. Les résolutions de piété, ou efforts spirituels, suc et essence des

conseils, des sermons, des exhortations personnelles que D. Bosco donnait sans cesse à ses jeunes depuis les premiers temps, sont les suivantes : — Si vous trouvez qu'un péché charge votre conscience, demandez-en de tout cœur pardon au Seigneur avec la promesse de vous en confesser le plus tôt possible. — Ne renvoyez pas la pénitence au temps de la vieillesse, où les forces ne la permettent plus. A qui vous dit qu'il ne convient pas d'user de tant de rigueur pour contrarier votre corps, répondez : Celui qui ne veut pas souffrir avec Jésus Christ sur la terre, ne pourra pas se réjouir avec Jésus Christ dans le Ciel. — Décidez aujourd'hui de ne plus jamais vouloir regarder d'objets dangereux, ni parler de choses contraires à la vertu de la pureté. — Prenons aujourd'hui la résolution de vouloir fréquenter, autant que cela nous est possible, les Sacrements de la Confession et de la Communion ; et de mettre en pratique les conseils du confesseur. — Faites en sorte de réciter les prières du matin et du soir devant l'image de Jésus en croix, et portez-lui de fréquents baisers. Les Souverains Pontifes concèdent de nombreuses indulgences à ceux qui embrassent le Crucifix. Lorsque vous pouvez, allez faire une visite à Jésus au Saint Sacrement, notamment là où il est exposé pour l'adoration des quarante heures. — Faites tout le possible pour donner le bon exemple. Faites en sorte de conduire un de vos copains à écouter la parole de Dieu et à s'approcher du Sacrement de la Confession. — Fuyez les mauvais compagnons. Fuyez l'oisiveté, qui est la cause funeste de tant de temps perdu, et commencez aujourd'hui une vie nouvelle qui plaise au Seigneur. — Faites en sorte à l'avenir de réciter toujours avec dévotion et recueillement les prières du matin et du soir. Récitez le long du jour quelque oraison jaculatoire à Dieu et à votre avocat St Louis. — Pensez-y chaque soir : si vous deviez mourir cette nuit-là, quelle serait votre mort ? — A la fête de St Louis : Offrez à St Louis les exercices de piété de cette journée, afin qu'il vous obtienne le don de la persévérance finale.

De cette première édition il fit sortir 3000 exemplaires

de l'imprimerie Speirani et Ferrero et plus tard il en reproduisit [le texte] dans *La Jeunesse Instruite*.

Dans les années suivantes, avec d'importants ajouts, il fit réimprimer ce petit livre facilement onze fois et en tant de milliers d'exemplaires qu'il est très difficile d'en faire le calcul. Dans ces éditions il montre que l'Eglise est sans cesse au premier rang de ses pensées. Il dit aux lecteurs : " Heureux les Catholiques, car ils se trouvent dans une Religion qui, en tout temps, en tout lieu, de tout âge et de toute condition, eut toujours de glorieux héros qui parvinrent, grâce à l'innocence de leur vie, à de tels degrés de sainteté, auxquels seulement la sainte Religion de Jésus Christ peut conduire ". — Et il concluait : " Que Dieu, infiniment bon et infiniment riche en grâces, bénisse les lecteurs de ce petit livre, et que dans le cœur de tous il infuse la grâce et le désir de pratiquer les vertus qui y sont mentionnées. Tout à la plus grande gloire de Dieu et à l'avantage des âmes ".

D. Bosco fit cadeau de son nouveau petit livre à tous les jeunes de l'Oratoire, et sur les lèvres des enfants du peuple, habituées auparavant à des chants profanes, résonnèrent l'hymne *Infensus hostis gloriae* [Hostile à la gloire de l'ennemi] et le chant de louange : *Louis, honneur des êtres purs*, poésies imprimées dans les dernières pages. Elles devinrent familières à des centaines de milliers de jeunes artisans répandus dans le monde entier, qui certainement ne les auraient jamais apprises sans l'œuvre de D. Bosco. Elles sont les cantiques qui marquent le triomphe de la pureté, de l'angélique vertu que D. Bosco ne se fatiguait jamais de recommander par ces paroles : — Que sont les caprices de ce monde ? Ce qui n'est pas éternel, n'est rien. *Quod aeternum non est, nihil est !* Ceux qui se laissent vaincre par les passions, saisis par la mort et plongés au milieu des flammes éternelles de l'enfer, hurleront en pleurant : *Nos insensati : erravimus !* [Insensés que nous étions : nous nous sommes égarés !].

CHAPITRE XXXIX

D. Bosco et les condamnés à l'échafaud.

Don Cafasso, racontait D. Bosco, était l'ange de la miséricorde de Dieu pour ces malheureux qui par leurs mauvaises actions étaient conduits à terminer leur vie sur un échafaud. Sa charité n'avait pas de limites, il ne regardait pas aux désagréments ; il accourait, même non appelé, dans n'importe quelle autre partie du royaume. Il avait obtenu du Seigneur une grâce très remarquable. Des nombreux condamnés assistés par lui en leurs derniers instants, pas un seul ne mourut sans s'être réconcilié avec Dieu, ce qui justifiait l'espérance de leur salut éternel. Et même un bon nombre d'entre eux, pénétrés de l'ardeur de ses exhortations, se résignaient avec un grand calme à leur sort. Et on en vit un attendre le coup fatal le sourire aux lèvres, au point qu'un bourreau s'écria en présence de D. Cafasso en personne : — La mort n'est plus la mort, mais un réconfort, un plaisir, une fête.

D. Bosco suivait les exemples de son cher maître, rempli comme il l'était du même esprit. Dès que commençait à courir le bruit qu'était imminente la sentence capitale contre quelqu'un, Don Bosco, sur un signe de D. Cafasso, au cours de ses visites hebdomadaires aux prisons du Sénat, se maintenait autour du malheureux et peu à peu cherchait à le disposer à faire une bonne confession, au cas où il ne l'aurait pas encore faite. Une fois lu le décret de mort, incombait au prêtre la charge de soulager à l'aide du baume de la

religion la pauvre âme déchirée. Cela ne s'avérait pas toujours chose facile, car certains, en blasphémant, refusaient les sacrements et déclaraient bien haut vouloir mourir sans réconciliation, d'autres furieux tentaient de se suicider pour éviter ce déshonneur ; parfois il y eut celui qui en raison de haines invétérées ne voulait pas pardonner et avec une froide impudence semblait faire fi de Dieu et des hommes ; et tel autre qui presque hébété ne comprenait aucune parole qui pût le faire revenir aux idées de l'éternité. Mais D. Cafasso, le Théologien Borel et D. Bosco en se relayant pour leur prêter une continuelle assistance, réussissaient à les calmer, à leur inspirer une grande confiance dans le ministère sacerdotal, à [leur] infuser de vifs [sentiments] d'espérance en Dieu et d'amour pour Dieu si bien qu'ils les amenaient à se confesser et à accepter la mort, en tant que moyen pour expier leurs péchés.

Une fois fixé le jour de l'exécution, si D. Bosco avait entendu la confession du condamné, la veille au soir il allait passer la première moitié de la nuit à côté de lui dans la chapelle dite *le lieu de réconfort**. Ses paroles étaient d'une efficacité extraordinaire pour consoler le patient. Il lui rappelait la bonté de Marie, sa Mère très tendre et refuge des pauvres pécheurs. Il lui faisait remarquer que Dieu avait permis qu'il arrivât à ce moment douloureux, parce qu'autrement en restant impuni il irait à sa perte éternelle ; il lui assurait que la mort, acceptée avec une pleine résignation, étant un acte de charité parfaite, le conduirait au paradis sans passer par le purgatoire ; il l'invitait à se jeter avec confiance dans les bras de la miséricorde affectueuse du Seigneur, en lui répétant les paroles qu'entendit le bon larron sur la croix : Aujourd'hui tu seras avec moi au paradis. De temps en temps il lui faisait réciter l'acte de contrition, ou quelque autre courte prière.

---

* Petite chapelle, dite "Confortatorio" = oratoire aménagé pour la préparation ultime des condamnés à mort.

D. Bosco remplissait sa charge, serein, affectueux, tranquille ; mais son calme était pure apparence, et il le maintenait à force de volonté. Dans de telles nuits il ne put jamais surmonter le dégoût qui éveillait en lui une immense compassion, ni acquérir l'indéniable indifférence qui provient de l'habitude. La flamme bien faible d'une seule bougie, le silence qui régnait alentour, le pas monotone de la sentinelle dans le couloir, l'écoulement du temps, l'approche inexorable de l'heure fatale, lui occasionnaient une anxiété qu'avec peine il parvenait à réprimer. Et puis parfois les sursauts du condamné dès qu'il était pris par un instant de sommeil, un de ses mots entrecoupés qui exprimaient un regret, une confidence, une crainte ; parfois un serrement convulsif de mains ; ensuite [le voir] se lever agité, faire quelques pas, tourner autour de lui ses yeux égarés dans lesquels les larmes avaient désormais cessé de couler, et s'abandonner après sur le tabouret comme en proie à une défaillance, c'était autant de blessures douloureuses pour le cœur si sensible de D. Bosco. Toutefois son héroïque charité ne l'abandonnait pas. Vers minuit survenaient D. Cafasso et parfois le Théologien Borel. Alors D. Bosco donnait encore au prisonnier une dernière pensée religieuse, et retournait chez lui épuisé et fiévreux. Jamais il ne prolongea cette veille jusqu'au matin, et il sentait en lui-même qu'il ne pourrait pas supporter d'accompagner le condamné sur l'estrade de la mort.

Une seule fois il fut contraint à se faire une pareille violence qui était supérieure à ses forces. En 1846, à Turin, parmi les prisonniers il y en avait trois dont le procès était en cours : parmi ces trois, un jeune de vingt-deux ans avec son père. Plusieurs fois D. Bosco avait confessé le fils, et le pauvre jeune homme avait placé en lui beaucoup d'affection. Le procès eut pour conclusion la sentence capitale. Don Bosco alla voir son jeune ami avant qu'il ne partît pour Alexandrie, lieu choisi pour le supplice. Sanglotant, le jeune le suppliait de bien vouloir l'accompagner, mais

D. Bosco, le cœur serré par une tendresse pleine d'angoisse, lui répondait avec de bonnes paroles qui restaient néanmoins évasives : il ne se sentait pas le courage de promettre. Les trois condamnés partirent, employant plusieurs jours pour ce voyage et s'arrêtant en différentes haltes, comme le prescrivait la sentence.

Lorsque D. Cafasso fut lui aussi sur le point de partir pour Alexandrie afin de remplir auprès de ces malheureux sa sainte et sublime charge, il fit appeler D. Bosco et lui dit de venir en sa compagnie, attendu que ce jeune homme avait demandé avec tant de vivacité et de fréquence de l'avoir à ses côtés en ses derniers instants, que ne pas consentir, estimait-il, était une véritable cruauté. D. Bosco opposa quelque résistance, car il lui semblait qu'il ne pourrait pas supporter le spectacle déchirant ; mais D. Cafasso insista, et D. Bosco, habitué à obéir à n'importe quel signe de son Directeur [spirituel], monta avec lui dans la voiture [qui était] déjà prête. Ils arrivèrent à Alexandrie la veille de l'exécution capitale. A voir apparaître D. Bosco dans le lieu de réconfort, le malheureux jeune homme se lança à son cou et l'embrassa en pleurant. Dieu seul connaît ce que D. Bosco souffrit : il pleura lui aussi, mais sut tout de suite se maîtriser ; et il passa avec ce pauvre garçon la nuit entière le consolant et l'encourageant grâce aux espérances indubitables d'une vie immortelle, glorieuse et très heureuse qui l'attendait. Plus d'une fois, en raison de la paix, qu'il goûtait, d'une conscience tranquille, il vit un léger sourire effleurer ses lèvres, pendant qu'il l'invitait à prier avec lui Notre-Dame et qu'il le disposait à faire l'ultime communion. Vers deux heures du matin il lui donna encore la sainte absolution, célébra la sainte Messe à l'autel préparé dans la prison elle-même, le fit communier et, ayant ôté les vêtements sacrés, fit avec lui l'action de grâces au moyen de paroles affectueuses et chaudes.

Et voici qu'arrive aussi pour D. Bosco le moment d'une douloureuse passion. A l'improviste la cloche de la cathédrale, par

un premier tintement, donne le signal de l'agonie. On ouvre toute grande la porte du cachot ; apparaissent les gendarmes, quelques confrères de la Miséricorde, le représentant de la loi et le gardien des prisons. Le bourreau s'approche du condamné, s'agenouille, et lui demande pardon ; puis il l'entoure de liens devant l'autel et lui lance la corde sur le cou. Pendant ce temps-là D. Bosco cherche à occuper l'esprit de ce pauvre garçon, lui rappelant Dieu, Marie, son Ange gardien et les saints qui l'attendent au ciel.

Finalement arriva l'heure de partir. Trois chariots sortaient de la porte principale des prisons : sur chacun, tiré par deux chevaux, se trouvait un prisonnier. Sur le premier chariot monta un prêtre d'Alexandrie. D. Bosco s'assit à côté de son pauvre jeune. Le chariot sur lequel monta D. Cafasso était le dernier, où se trouvait le malheureux père. Une multitude immense, accourue de toutes parts, encombrait les rues. D. Bosco lui-même dans la biographie de D. Cafasso laissa un souvenir de ses impressions : " Par le son lugubre des lents tintements la cloche continue à annoncer que les malheureux vont payer leurs crimes ; les condamnés ont devant eux le crucifix, sur un côté l'image décharnée de la mort, autour d'eux les charitables confrères de la Miséricorde qui, en cape noire avec le capuchon enfoncé sur le visage, chantent le *Miserere*. Les soldats et les carabiniers à cheval escortent les chariots et se tiennent à leurs côtés. Les bourreaux avec les autres hommes de justice en grand nombre rendent encore plus lugubre ce funèbre cortège. Tous les spectateurs sont plongés dans la douleur et dans l'épouvante, et personne ne dit un mot de réconfort à ces malheureux. Mais observez : auprès d'eux il y a un prêtre ; il essuie leurs larmes et, en faisant avec amour alterner les prières, les conseils et les pensées religieuses de chères espérances qui sont sur le point de s'accomplir, le crucifix en main il leur répète : — Celui-ci est un ami qui vous aime, qui ne vous effraie pas, et ne vous abandonne pas. Espérez en lui, et le paradis est

à vous. — Et il le présente à leurs lèvres pour qu'ils le couvrent de baisers. Tout à coup le cortège s'arrête devant une église. Sortent les enfants de chœur avec les cierges, apparaît un prêtre sur le seuil tenant en main le Saint Sacrement, il donne la bénédiction et se retire. Le funeste convoi se remet en mouvement ".

Jusqu'alors D. Bosco avait pris fort sur lui-même, mais quelques instants plus tard il sentit son cœur se serrer et défaillir. C'était l'effet d'une irrésistible horreur très vive [venue] à l'idée que d'ici peu apparaîtrait l'échafaud aux yeux du malheureux jeune qu'il aimait. D. Cafasso s'en aperçut à la pâleur du visage, pendant que les chariots étaient dans un tournant ; il descendit du sien et, ayant fait arrêter celui sur lequel se trouvait D. Bosco et dont les ridelles étaient beaucoup plus hautes que celles des deux autres, il dit d'une voix forte à D. Bosco : — Ces ridelles trop hautes vous coupent le souffle ; descendez et venez prendre ma place, et moi je monterai à la vôtre. — D. Bosco monta sur l'autre chariot où était assis le père du jeune. Bien qu'il se fût confessé et qu'il eût communié, cet homme donnait peu de signes extérieurs de repentir, et gardait une attitude de froideur et, dirait-on, presque de dédain. On arriva sur la place où avaient été dressées les potences : la multitude grouillait énorme et fluctuante ; tout à coup la foule se bousculant et s'entrechoquant avait coupé le passage du troisième chariot sur lequel était D. Bosco, alors que les deux autres avaient pu avancer librement jusqu'au pied de l'échafaud. Celui qui conduisait les chevaux ne savait pas par quel côté les diriger, car beaucoup de citoyens lui tournaient le dos, impatients de voir l'exécution des deux premiers condamnés. En vain criait le conducteur du chariot, en vain criaient les carabiniers ; pour progresser plus rapidement on aurait dû écraser les personnes. Avaient-ils réussi à s'ouvrir la route, voici qu'un grand nombre de ceux qui étaient sur les côtés ou qui suivaient derrière essayaient de passer devant le chariot, en profitant de l'espace momentanément élargi. Le condamné, observant la cohue,

avec un froid et sardonique ricanement, cria à la foule : — Mais, braves gens, pourquoi tant de précipitation ? Si je n'y suis pas, moi, il manque au spectacle le personnage principal, et tant que je suis ici, vous pouvez être sûrs que la fête ne se terminera pas. — Après environ une demi-heure d'efforts, le chariot en se baladant parvint au pied de l'estrade : les deux premiers avaient déjà été exécutés : le jeune homme, mort, pendait à la corde. Le malheureux père fut conduit sous la potence ; mais quand il monta sur le tabouret fatal, les yeux de D. Bosco se brouillèrent ; il vacilla, et ne vit plus rien. Mais D. Cafasso était à côté de lui, il le soutint, de sorte qu'il ne s'écroula pas, et il le remit au prêtre d'Alexandrie. Entre-temps il s'empressait de donner la dernière absolution à la pauvre victime, pendant qu'on lui enlevait le siège de dessous les pieds. Quand D. Bosco revint à lui, tout était fini, et avec D. Cafasso il accompagna les corps à la chapelle de la compagnie de la Miséricorde, assistant ensuite à la messe de *Requiem*.

A partir de ce jour D. Cafasso n'osa plus l'inviter à assister à une exécution capitale. D. Bosco continua néanmoins pendant plusieurs années encore à consoler et à confesser en prison les condamnés à mort. Le Chanoine Picca racontait ceci : alors qu'il était encore jeune abbé, il accompagna D. Bosco pour rendre visite à Magone, Guercio et Violino, trois des criminels qui furent pendus au carrefour Valdocco, très vaste espace entouré d'arbres gigantesques, où aboutissaient une rue ainsi que trois avenues majestueuses et très larges. Là en pleine campagne s'élevèrent les potences jusqu'en 1852, à la distance d'un peu plus d'une centaine de mètres de l'habitation de D. Bosco. C'est pourquoi ce fut une véritable torture pour D. Bosco d'entendre depuis sa chambre, pendant environ neuf ans, le murmure des innombrables spectateurs, les chants funèbres à l'arrivée du cortège, puis le silence profond, le roulement des tambours, de nouveaux chants de prière pour les défunts et, pour terminer, le vacarme des voix et le retrait des gens qui se dispersaient de

tous les côtés. Et lui, de ses prières, il accompagnait au tribunal de Dieu ceux que le monde déclarait justement infâmes, mais qui lavés par le sang de l'Agneau immaculé étaient accueillis par la Miséricorde divine parmi les princes du paradis. Certains d'entre eux lui étaient redevables de leur salut éternel.

Le dernier que D. Bosco assista et confessa dans le Lieu de réconfort, le fut, je crois, en 1857. Exécuté près des remparts de la citadelle et considéré comme mort, détaché de la poutre et mis dans le cercueil, il fut transporté à l'église St-Pierre-aux-Liens, où l'on avait l'habitude d'enterrer les condamnés à la peine capitale. Quand tout à coup le pauvre diable bouge, pousse un gémissement, et se soulève pour s'asseoir. Le Chapelain et d'autres qui étaient encore dans l'église, le portent sur un lit. Lui prononça le nom de D. Bosco qui, appelé, accourut en toute hâte. On lui prépara encore une tasse de café et il la but ; mais D. Bosco reconnut qu'il n'y avait aucune espérance de le sauver, puisque les vertèbres du cou avaient été déplacées. Il s'empressa donc de l'encourager à faire un acte de contrition, lui donna l'absolution et ne partit de là qu'environ deux heures plus tard, lorsque les médecins eurent constaté qu'il avait réellement expiré.

De douloureux spectacles étaient ces exécutions capitales, mais elles proportionnaient la peine au crime. Le Seigneur prescrivit : " Qui verse le sang de l'homme, par l'homme aura son sang versé. Car à l'image de Dieu l'homme a été fait (1) ". Et dans les Proverbes on lit : " Le méchant sera livré (au supplice en expiation) pour le juste, et l'injuste pour ceux qui ont le cœur droit (2) ". Leur châtiment détourne des villes et des royaumes les fléaux du Seigneur, et sert de terrible avertissement et de frein efficace à de nombreux [individus] qui sont sur le point de mettre les pieds sur la route du crime.

---

(1) Gn 9,6.

(2) Pr 21,18.

CHAPITRE XL

D. Bosco est obligé de déloger de la maison Moretta — L'Oratoire dans un pré — Un jeune affamé — Les promenades à Soperga.

Pendant que se produisaient les événements mentionnés, s'approchait le printemps de 1846, et notre Oratoire devait subir un nouveau transfert.

Dans une plaquette sur notre D. Bosco et son œuvre, un remarquable écrivain français, parlant des jeunes qui depuis le début fréquentaient l'Oratoire, emploie une belle comparaison, que nous aimons rappeler ici : " Comme on voit, écrit-il, les petits oiseaux s'abattre en masse, pendant les jours d'hiver, là où une main leur jette providentiellement le grain qui les sauvera : ainsi, on voyait se grouper, autour de l'humble prêtre, des troupes nombreuses de petits enfants, de jeunes gens que la foule méconnaissait (1) ". Il a dit la vérité ; car à présent beaucoup se rendent bien compte que les catéchismes, les enseignements, les sermons, les récits édifiants, les conversations honnêtes et les joyeux passe-temps, que D. Bosco leur administrait les jours où ils couraient les plus grands dangers, furent justement ce qui

(1) L. MENDRE, *Don Bosco — Notices sur son œuvre*, etc. — Marseille, 1879, [p. 13].

les a sauvés de l'irréligion, de l'immoralité, du mauvais chemin ; ils furent leur salut, et leur vie. Mais pour continuer l'agréable comparaison, de même qu'il arrive aussi parfois qu'une personne peu bienveillante épouvante les oiseaux qui sont en train de picorer leur chère nourriture et les oblige à la chercher ailleurs, de même advint-il à plusieurs reprises pour les premiers enfants de D. Bosco, petits oiseaux de l'Oratoire, obligés comme ils le furent de s'envoler d'abord de Saint-François d'Assise, puis du Petit Hospice, ensuite de Saint-Pierre-aux-Liens, par la suite des Moulins de la ville, et à présent de la Maison Moretta : nous sommes sur le point de le raconter.

La plus grande partie de cette maison était louée à beaucoup de locataires : ils voyaient d'un bon œil le grand bien qui se faisait à tant de jeunes et ils l'approuvaient ; malgré cela toutefois, dérangés par leurs piaillements durant la récréation, ainsi que par les allées et venues et par le bruit qui en découlait lorsqu'ils se rendaient aux cours du soir, ils s'en plaignirent auprès du propriétaire, déclarant qu'ils dénonceraient tous leur contrat, au cas où ces réunions ne cesseraient pas. C'est pourquoi le bon prêtre Moretta dut avertir D. Bosco de rechercher un autre endroit tout en lui demandant impérativement de déloger presque immédiatement. Dans cette décision, il manifesta néanmoins son regret, et traita D. Bosco avec une totale délicatesse ; étant donné qu'après les tristes affaires du Chapelain et de sa gouvernante ainsi que celle du secrétaire, les gens comme il faut qui savaient de quoi il retournait, usaient de beaucoup de ménagement envers lui et envers son Oratoire. Cela arrivait le 2 mars, et D. Bosco payait le solde du loyer, soit 15 lires, pour tout le mois encore.

Evidemment D. Bosco avait prévu ce congé et, regrettant trop de refuser les nouveaux jeunes qui affluaient sans cesse vers lui, il s'était mis d'accord avec des gens du coin, les frères Filippi, et il louait chez eux un pré à Valdocco, à proximité de la maison Moretta, à l'est. C'est donc dans ce pré, entouré d'une haie qui se laissait traverser même par les chiens, — de fait, ils s'arrêtaient

de temps en temps pour y passer le museau et unir leurs aboiements aux piaillements des jeunes — que fut transféré l'Oratoire. Il y avait dans le milieu une baraque de planches et de boue séchée qui du côté nord était soutenue par une poutre horizontale, le terrain étant en déclivité ; et on y conservait les jeux. D. Bosco était là sans abri, exposé avec ses jeunes au vent, à la pluie et aux rayons ardents du soleil, mais " les regards du Seigneur sont fixés sur ceux qui l'aiment, puissante protection, soutien plein de force, abri contre le vent du désert, ombrage contre l'ardeur du midi (1) ". Ce lieu pourtant ne manquait pas d'attrait. La clôture champêtre qui l'entourait s'ornant des feuilles nouvelles et de fleurs, la gaieté, les divertissements, les chants attirèrent bientôt l'attention du public, et le nombre des jeunes augmenta jusqu'à 400.

De cette façon, au fur et à mesure que les hommes obligeaient Don Bosco à passer d'un endroit à l'autre, Dieu augmentait sa famille, et lui fournissait le moyen de faire un plus grand bien.

Quelqu'un viendra nous demander : Mais dans un pré comment pouvait-on pratiquer les éléments de la religion ? — Nous répondons qu'on les pratiquait d'une manière presque romanesque, ou pour mieux dire, comme les pratiquaient parfois les Apôtres et les premiers Chrétiens. Les confessions se faisaient ainsi : Les dimanches et les jours de fête, à l'heure convenable, Don Bosco se rendait du Refuge voisin dans le pré de son travail, où peu à peu se rassemblaient également les jeunes. Là-bas il s'asseyait sur une chaise à haut dossier et il écoutait la confession de ceux qui s'en étaient approchés dans ce but, et d'autres, à genoux par terre dans son voisinage, s'y préparaient ou faisaient leur action de grâces.

---

(1) Si 34,16.

Pendant que ceci avait lieu dans un coin, dans une autre partie les jeunes qui s'étaient déjà confessés étaient en cercle occupés à fredonner un cantique, ou à écouter un copain lire ou raconter quelque exemple édifiant ; d'autres encore se livraient à une récréation modérée en causant entre eux, ou bien en jouant aux palets, aux boules, à la balle, ou en s'exerçant à marcher sur les échasses. A une certaine heure de la matinée Don Bosco se levait de son confesssionnal digne des temps apostoliques. Alors, n'ayant pas de cloches, au moyen du roulement d'un tambour qui semblait d'une époque antédiluvienne, un des jeunes désigné pour cela les rassemblait tous au milieu du pré ; un autre, embouchant une trompette enrouée et soufflant dedans, imposait le silence ; et Don Bosco, ayant pris la parole, indiquait l'église, où l'on irait entendre la Messe et faire la sainte Communion. Après cela tous se mettaient en route dans cette direction avec une attitude pieuse, tantôt divisés en groupes et tantôt rangés comme en procession en chantant des cantiques : c'est, racontait le Théol. Savio Ascagne, ainsi qu'il les avait vus ; et là-bas ils satisfaisaient au commandement de l'Eglise. A la sortie, chacun se rendait chez soi pour le petit déjeuner et pour le repas de midi.

L'après-midi, dès que c'était possible, venant des quatre coins de la ville, tous se rassemblaient dans le fameux pré et mettaient en route les passe-temps, sous l'assistance incessante des deux anges visibles, D. Bosco et le Théol. Borel, avec l'aide des jeunes gens plus adultes et plus raisonnables. Le moment venu, D. Bosco faisait donner par son joueur de tambour le signal connu, les divisait selon l'âge et l'instruction en autant d'équipes et, assis sur le vert plancher, ils entendaient pendant une demi-heure le catéchisme. Il dominait sa classe, celle des grands gaillards, en se tenant debout, sur une partie plus élevée du terrain. Après avoir chanté un cantique, lui-même ou le Théol. Borel, monté sur une chaise ou sur un banc, leur adressait un court sermon, par lequel il les instruisait

et les amusait en même temps, et que par suite ils écoutaient avec grande attention. Comme on ne pouvait pas donner la bénédiction du Saint Sacrement, alors on concluait la célébration par le chant des litanies de Marie, ou par un cantique à la Vierge Immaculée, en l'invoquant pour qu'en union avec son divin Fils, elle voulût les bénir depuis le Ciel. On ne prêtait pas attention aux gens de la ville qui, passant dans le chemin voisin, s'arrêtaient en grand nombre pour observer en curieux ce spectacle jamais vu. Puis on reprenait la récréation, qui continuait animée jusqu'à la nuit. Pendant ce temps-là il arrivait que quelques grands garçons, renonçant aux divertissements, demandaient à se confesser, et D. Bosco leur donnait aussitôt satisfaction, sans regarder à l'heure importune et à ses autres tâches. Quelle foi vive chez ces pauvres diables, qui quelques mois auparavant ne savaient presque rien de Dieu !

Quand tous avaient quitté le pré, alors D. Bosco rentrait au Refuge. Parfois le pauvre homme, quoique toujours joyeux dans le Seigneur, se trouvait si brisé de fatigue qu'il ne pouvait plus se tenir debout, et il était nécessaire de le soutenir à deux jusque là, ou de l'y porter dans les bras. N'avait-il donc pas quelque chose de singulier ce spectacle ? Ne vous semble-t-il pas tenir en partie de celui que donnaient les pieuses foules, instruites et bénies par le Divin Sauveur sur les rives des fleuves, sur les pentes des montagnes ou sur les plages de la mer de Tibériade ?

Au cours du séjour dans le pré se produisit un épisode, que nous ne croyons pas devoir passer sous silence. Le soir d'une fête, tandis que les jeunes étaient occupés à se récréer courant çà et là, jouant et piaillant, se présenta près de la haie un jeune garçon âgé d'environ quinze ans. Il semblait ardemment désirer franchir le faible rempart, et s'unir à eux ; mais n'osant pas, il était en train de les contempler d'un air triste et sombre. D. Bosco le vit et, s'étant approché de lui, lui adressa diverses demandes : — Comment

t'appelles-tu ? d'où viens-tu ? quel métier fais-tu ? — Mais le pauvre ne donnait aucune réponse. D. Bosco en vint à supposer qu'il était muet, et bien sûr il voulait lui parler par des signes conventionnels ; lorsque, tentant un nouvel essai et lui posant la main sur la tête, il lui demanda : — Qu'as-tu, mon cher ? Dis-moi : est-ce que tu te sens mal ?

Encouragé par ces marques de bienveillance, le jeune garçon, émettant un mot qui semblait sortir d'une caverne vide, répondit : *J'ai faim.*

Ce mot poussa tout le monde à une grande compassion. On alla tout de suite prendre du pain, et on lui donna le nécessaire pour qu'il pût se restaurer. Une fois qu'il eut repris des forces, le faisant parler, D. Bosco lui demanda :

— N'as-tu pas de parents ?

— J'en ai, mais ils sont loin.

— Quel métier fais-tu ?

— [Celui de] sellier ; mais parce que [je suis] peu habile, j'ai été licencié par le patron.

— Tu n'en as pas cherché d'autre ?

— J'ai cherché toute la journée d'hier ; mais, n'ayant pas de connaissances en cette ville, je n'ai pas réussi à en trouver.

— Où as-tu dormi cette nuit ?

— Sur les marches de l'église St-Jean.

— Es-tu allé entendre la Messe ce matin ?

— J'y suis allé ; mais je l'ai mal écoutée, car j'avais faim.

— Où te dirigeais-tu lorsque tu t'es présenté ici ?

— Depuis plusieurs heures je me sentais tenté d'aller voler.

— Tu n'as pas demandé l'aumône à quelqu'un ?

— Si, que je l'ai demandé ; mais à me voir si jeune, tous me rabrouaient, en disant : Sain et robuste comme tu es, au lieu de faire le vagabond, va travailler ; mais en attendant ils ne me donnaient rien.

— Si tu étais allé voler, tu te serais fait mettre en prison.

— C'est justement cette crainte qui m'a plusieurs fois retenu la main ; mais le Seigneur eut pitié de moi et, au lieu de me laisser prendre la route du déshonneur, il me guida vers Vous par ce chemin .

— Quelle pensée occupait ton esprit lorsque tu étais là à nous observer ?

— Je disais en moi-même : Comme ils en ont de la chance ces jeunes ! Contents et joyeux, ils sautent, courent, chantent, et je les enviais ; je voulais m'unir à eux, mais je n'osais pas.

— Viendras-tu désormais dans ce pré le dimanche et les jours de fête ?

— Moyennant Votre permission, j'y viendrai bien volontiers.

— Mais viens donc, tu seras toujours bien accueilli. En attendant, ce soir pour ton dîner et pour que tu dormes, je m'en occuperai. Puis demain je te conduirai chez un bon patron, et tu auras gîte, travail et pain .

Inutile de dire que ce jeune fréquenta toujours l'Oratoire avec assiduité, jusqu'à l'année 1852, où il fut appelé sous les drapeaux, restant très attaché à celui qui, grâce à sa bienveillance et à sa paternelle sollicitude, l'avait tiré du péril d'une mauvaise vie.

Un dimanche, raconte encore D. Bonetti Jean, D. Bosco emmena ses jeunes en promenade jusqu'à la célèbre basilique de Soperga. Je crois faire plaisir si j'en donne ici la description, telle qu'elle a été faite à moi-même par quelqu'un qui y avait pris part.

S'étant donc rassemblés sur le matin dans le pré, et conduits d'abord pour entendre la sainte Messe à l'église Notre-Dame de Consolation, vers neuf heures ils se mirent en ordre et, deux par deux comme un régiment de soldats, prirent le départ dans la direction de

Soperga. Ils avaient avec eux la musique instrumentale, qui consistait en un vieux tambour, une trompette, un violon et une guitare désaccordée : vraiment pas grand-chose mais, servant néanmoins à faire du bruit, pour eux cela suffisait. Dans le groupe, les uns portaient des paniers avec du pain, les autres avec du fromage, du saucisson, des figues sèches, des châtaignes et des pommes, et quelques-uns acheminaient d'autres objets indispensables. Tant qu'ils furent en ville, de la part de tous fut observé un silence modéré ; mais une fois qu'ils furent parvenus au Pô, commencèrent le gazouillis, les bavardages, les chants, les cris et les piaillements, de quoi faire croire aux gens qu'ils allaient prendre d'assaut la colline. Leur guide était Picca François, étudiant de troisième année de lycée [± niveau première] à l'école de Porta Nuova : d'abord à St-François d'Assise et ensuite au Refuge, il avait aidé D. Bosco dans l'assistance des jeunes, et il continuait alors à offrir son concours charitable avec la permission du professeur de sa classe, D. Bertolio [= le D. Bertoldo de la p. 555 ?].

Dès les premières heures du matin les avait précédés le théologien Borel pour donner en ce lieu des avis opportuns et pour accomplir les préparatifs appropriés à l'équipe qui, prévoyait-on, parviendrait en haut de la colline très bien disposée à dévorer des petits pains. Lorsqu'ils furent à Sassi, au pied de la montée, on trouva un pacifique cheval harnaché de pied en cap, que le bon prêtre D. Anselmetti Joseph, curé de Soperga, envoyait au capitaine de la bande. Don Bosco recevait en même temps un billet du Théologien Borel, qui lui disait : " Venez tranquillement avec les chers jeunes : la soupe, le plat de résistance, le vin sont prêts ". Don Bosco monta alors en selle et, ayant fait venir les jeunes autour de lui, leur lut la lettre mentionnée, qui recueillit de la part de tous des applaudissements si nourris et des cris de joie si répétés, qu'en restèrent abasourdis non seulement le cavalier, mais encore le cheval. Ayant ainsi donné libre cours à la joie intérieure et rompu les rangs, les jeunes attaquèrent la montée, entourant comme une garde d'honneur leur général en chef. Chemin faisant,

les uns prenaient la bête par la bride, les autres par les oreilles, certains même par la queue, celui-ci la caressait, celui-là la poussait ; et le doux quadrupède supportait tout avec tant de calme, qu'il aurait fait la pige au bourricot le plus patient.

En attendant au milieu du rire, des blagues, des chants et des conversations, le groupe, ayant monté la colline escarpée, parvenait au Sanctuaire. Comme ils étaient en sueur, D. Bosco fit tout de suite rassembler les jeunes dans la cour de la maison annexe pour les abriter [du courant] d'air, et après un court repos, la table étant déjà prête, il les fit prendre place. Le Théologien Guillaume Audisio, alors Président de l'Académie Ecclésiastique, offrit une bonne soupe et un bon plat de résistance, et le Curé le vin et les fruits, faisant ainsi voir combien dès ce temps-là ils estimaient D. Bosco et son œuvre. Après Dieu les jeunes remercièrent ces chers bienfaiteurs, et aux cris de *vive le Président, vive le Curé* les musiciens marièrent le son de leurs instruments. Ces messieurs qui avaient bien du mérite apprécièrent leur bon cœur ; mais ne purent pas ne pas rire de leur étrange musique, qui semblait être exactement celle avec laquelle place du Château à Turin les saltimbanques faisaient danser les singes. Quoi qu'il en soit, l'affaire alla très bien, et les jeunes se levèrent de table heureux comme des rois.

A un moment donné D. Bosco raconta l'origine de la Basilique consacrée à l'Auguste Mère de Dieu ; il désigna du doigt les plaines situées en contrebas, qui en 1706 étaient occupées par la formidable et valeureuse armée française qui assiégeait Turin ; il campa le Duc Victor-Amédée et le Prince Eugène de Savoie qui, montés sur ce sommet, firent vœu à Notre-Dame d'une magnifique église, si elle accordait la victoire [en réponse] à leurs prières ; il montra la citadelle sauvée par l'héroïsme de Pierre Micca. Il décrivit la glorieuse bataille, la libération de Turin, les triomphes, les fêtes et la protection évidente de Marie en faveur des Turinois. Il parla encore des tombes royales placées sous terre, de l'Académie qui y fut

fondée par Charles-Albert, leur faisant ainsi apprendre de belles pages d'histoire de la patrie. Ils firent ensuite la visite de l'église, les tombeaux des Princes, la salle des portraits des Papes, la bibliothèque, et montèrent également sur la superbe coupole, d'où l'on découvre une bonne partie du Piémont et l'on contemple avec des sentiments d'admiration la majestueuse couronne des Alpes, qui de leurs pointes enneigées semblaient toucher le ciel.

Vers trois heures de l'après-midi ils se rassemblèrent dans la basilique où, au son des cloches carillonnant à toute volée, arrivait une foule nombreuse de personnes dispersées dans la colline. Après le chant des vêpres, D. Bosco monta en chaire et adressa quelques mots. Quelques-uns se rappellent encore qu'il parla de l'intercession efficace de Marie auprès de Jésus son divin Fils, ainsi que du moyen à utiliser pour être toujours exaucés, lorsque nous avons recours à Elle. " Si cela vous est possible, dit-il, faites d'abord une visite au Saint Sacrement pour prier devant lui ; après invoquez Marie pour qu'elle vous obtienne la grâce qui vous semble utile ou nécessaire, et soyez sûrs que cette Mère puissante et compatissante vous obtiendra cette grâce elle-même, ou une autre équivalente, voire une meilleure ".

Après le sermon les chanteurs montèrent à l'emplacement de la chorale et, accompagnés par Don Bosco qui jouait de l'orgue, ils chantèrent le *Tantum ergo* pour la bénédiction. A cette époque on n'avait pas l'habitude d'entendre à l'église des jeunes gens chanter en chœur. C'est pourquoi ce soir-là les membres de l'Académie, ainsi que toute la foule accourue, en entendant les voix argentines des jeunes qui semblaient un chœur d'angelots descendus du ciel pour louer Dieu, ne se contenaient plus d'étonnement, et beaucoup en pleuraient de plaisir.

Une fois terminées les célébrations sacrées, on fit partir quelques ballons qui, par leur rapide envol dans les hauteurs, semblaient inviter les spectateurs à élever leurs pensées et leurs senti-

ments vers le Seigneur. Aux environs de six heures, on donna un roulement de tambour et une sonnerie à la trompette : la jeune escouade se rassembla et, après avoir de nouveau remercié ceux qui en ce jour leur avaient si charitablement offert l'hospitalité, ils se mirent à descendre en direction de la ville, tantôt chantant, tantôt criant, et tantôt également priant dans la récitation du Chapelet et des prières du soir. Puis, à l'arrivée à Turin, au fur et à mesure qu'il parvenait à l'endroit le plus proche de chez lui, chacun sortait des rangs et, après avoir salué D. Bosco, se retirait dans sa famille, y racontant les événements et les impressions de cette chère journée. Lorsque D. Bosco arrivait au Refuge, il avait encore avec lui huit ou dix jeunes parmi les plus robustes, qui portaient le matériel de quelques jeux et les paniers vides.

Plus tard, bien d'autres fois, D. Bosco les reconduisit sur ces sommets. On conserve encore le souvenir de l'ascension faite en 1851 au mois de juillet par environ quatre-vingts jeunes. Par l'intermédiaire de l'un de ses domestiques, D. Cafasso leur avait envoyé du Convitto ce qui se mange avec le pain pour le petit déjeuner, tandis que l'Abbé Truffat, Don Paulin-Nicolas, savoyard, successeur de Audisio dans la charge de Président de l'Académie, apprêtait un magnifique repas pour midi. Le généreux Abbé fit toujours ensuite les plus joyeux accueils à D. Bosco et aux siens dans la promenade annuelle à Soperga, et à ses frais il pourvoyait largement à tout jusqu'en 1858.

Se montra également très généreux envers les pauvres fils du peuple celui qui après D. Truffat occupa, avec le titre de Préfet, cette importante charge.

On lui avait substitué l'Abbé Stellardi : s'approchait le moment de l'habituelle promenade ; D. Bosco, qui alors ne connaissait pas trop bien le nouveau Président, voulut d'abord prudemment tâter le terrain. Il envoya donc un jeune abbé judicieux lui demander, comme une grâce, quelques marmites pour cuire la soupe. L'Abbé consentit volontiers et lui offrit

même un plat de résistance. En 1859 à cette promenade allait bien sûr tout l'Oratoire, étudiants et apprentis, précédés par la musique. Le même Abbé Stellardi ajoutait toujours quelque chose de sa poche au repas des jeunes, pendant qu'il prêtait tous les ustensiles de la cuisine pour apprêter la nourriture et la vaisselle pour mettre le couvert. Ce sanctuaire cessa en 1864 d'être le but de cette joyeuse et périodique promenade de ces premiers temps héroïques. Comme on avait réparé de façon splendide les salles de la construction monumentale annexe, il ne fut plus permis à quiconque d'entrer pour les visiter sans être guidé par un gardien ; et c'est pourquoi elles ne purent comme auparavant accueillir la bande des jeunes de l'Oratoire.

CHAPITRE XLI

Enthousiasme des jeunes pour les promenades — Un garçon maçon et sa première entrée dans le pré de Valdocco — Un petit déjeuner au Mont des Capucins — Les choristes de D. Bosco et les bateliers du Pô — Obéissance militaire — Affection des jeunes de l' Oratoire pour D. Bosco.

La promenade à Soperga de 1846 fut comme le début, comme un anneau d'une longue série de beaucoup d'autres de même nature, qui cette année-là et dans les années suivantes, sous la conduite de D. Bosco, furent faites tantôt en ce lieu, tantôt en un autre. En général il les annonçait quelque temps auparavant et les proposait comme une récompense, exigeant que les jeunes fussent ponctuels à l'Oratoire, diligents pour apprendre le catéchisme, obéissants et exemplaires dans les usines et dans les ateliers, et ne s'opposant pas à fréquenter de temps en temps les Sacrements. Ainsi ce bon père se servait de tout pour attirer au bien ses enfants, s'efforçant de leur faire comme toucher du doigt que servir Dieu peut gentiment aller de pair avec l'honnête gaieté, selon ce qu'a dit le royal prophète : *Servite Domino in laetitia* (1). Cette maxime il la pratiqua constant jusqu'à la mort, et il l'inculquait continuellement à ses élèves ; — Une conscience purifiée et pure, voilà la

(1) Ps 100,2 [Servez le Seigneur dans l'allégresse].

véritable paix dans le service du Seigneur ! *Pax multa diligentibus legem tuam* (1).

Un certain Paul C... ancien élève nous décrit dans une longue lettre sa première entrée dans le pré Filippi, la joie des réunions et des promenades des dimanches et jours de fête, ainsi que l'amabilité de D. Bosco. Après avoir relaté dans son écrit la décision prise par ses parents de l'envoyer à Turin pour qu'il gagnât son pain, en travaillant comme garçon maçon, il continue ainsi : " Ayant suspendu mon seau à mon épaule, je quittais mon village et j'arrivais à Turin. Je me trouvais comme un poulain débridé, bon à rien d'autre qu'à courir et sautiller comme un écervelé. Dans les grandes villes les dangers sont graves pour tous, mais ils le sont mille fois plus pour le jeune inexpérimenté. Mon père m'avait recommandé à l'un de ses amis, homme d'une grande charité et exemple de religion. Je me rendis tout de suite chez lui pour être guidé et conseillé. Il me chercha un patron, qui me donnait le pain et le travail pendant tous les jours ouvrables. Mais comment passer les dimanches et les jours de fête ? Parfois il me conduisait avec lui à la Messe, aux cérémonies religieuses, au sermon et ensuite me laissait libre. Puis quelques copains m'invitaient à jouer, à faire une partie dans une gargote ou au café, où est inévitable la ruine morale d'un gars de mon espèce qui avait à peine quinze ans.

" Un dimanche le bon ami de mon père me dit : — Petit Paul ! N'as-tu jamais entendu parler d'un Oratoire, où va une multitude de jeunes les dimanches et jours de fête ?

— Que fait-on dans cet Oratoire ?

— Dans cet oratoire chacun satisfait à ses devoirs religieux, à la suite de quoi il y reste pour une agréable récréation avec des passe-temps de toutes sortes, et des chants et de la musique.

---

(1) Ps 119,165 [Grande paix pour ceux qui aiment ta loi].

— Et pourquoi ne m'avez-vous jamais conduit ? dis-je en l'interrompant, rempli de curiosité qui dénotait l'impatience : où est-ce que cela se passe pour que j'y aille ?

— Je te conduirai moi-même dimanche prochain, et je te recommanderai au Directeur de ces divertissements, afin qu'il ait pour toi une attention spéciale.

" Les jours de cette semaine me parurent des années ; et durant le travail et pendant que je mangais et au cours du sommeil lui-même il me semblait sans cesse entendre la musique, voir des gambades, des jeux de toutes espèces. Vint finalement le dimanche ; mais mon protecteur empêché par les affaires de famille ne pouvait m'accompagner. J'avais le sang qui bouillait dans mes veines : dans mon impatience je lui réclamai les indications nécessaires, et en courant je m'acheminai. A 8 heures du matin je parvenai à l'Oratoire désiré. C'était un pré : une haie de buis l'entourait ; là je vis une multitude de jeunes qui s'amusaient sans faire de piailleries ; un bon nombre d'entre eux se tenaient à genoux autour d'un prêtre qui, assis sur une proéminence du pré, les écoutait en confession.

" Je demeurai abasourdi. J'étais bouche bée d'émerveillement, comme quelqu'un qui se trouve dans un monde nouveau rempli de choses curieuses non encore connues. Un compagnon s'apercevant que j'étais novice parmi eux, s'approcha de moi et me dit avec gentillesse : — Ami, veux-tu jouer au palet avec moi ? — C'était mon jeu favori, c'est pourquoi dans un élan subit j'acceptai la proposition. Nous avions terminé la partie, lorsque le son d'une trompette imposa silence à tous. Chacun délaissant les passe-temps, vint au rassemblement autour du prêtre ; j'appris ensuite que c'était D. Bosco : — Chers jeunes, dit ce dernier à haute voix, c'est l'heure de la sainte Messe : ce matin nous irons l'écouter au Mont des capucins ; après la Messe nous aurons une petite collation. Ceux qui n'ont pas eu le temps de se confesser aujourd'hui, pourront se confesser dimanche prochain ; n'oubliez pas que chaque dimanche il y a la possibilité de vous confesser.

" Cela dit, la trompette sonna de nouveau et tous se mirent en route avec ordre. L'un des plus adultes commença la récitation du Chapelet, et tous les autres lui répondaient. La distance à parcourir était d'environ trois kilomètres et, malgré mon manque de hardiesse pour m'associer aux autres, poussé néanmoins par la nouveauté, je les accompagnais à peu de distance, prenant part aux prières communes. Quand nous fûmes sur le point de nous engager sur la montée qui conduit à ce Couvent, on commença les litanies de la B[ienheureuse] V[ierge]. Cela me ragaillardit beaucoup, car les plantes, les allées, le bosquet qui couvrent les pentes du mont résonnaient de notre chant et rendaient vraiment romantique notre promenade .

" La Messe fut célébrée, au cours de laquelle plusieurs jeunes firent la sainte Communion. Après un court sermon et une action de grâces suffisante, ils allèrent tous dans la cour du Couvent pour prendre la collation. Ne [me] reconnaissant aucun droit à [me] restaurer avec mes compagnons, je me tenais à l'écart dans l'attente de me joindre à eux pour le retour, lorsque D. Bosco s'approchant me parla ainsi :

— Toi, comment t'appelles-tu ?

— Petit Paul.

— As-tu pris la collation ?

— Non, monsieur.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne me suis pas confessé, et je n'ai pas communié.

— Il n'est pas nécessaire de te confesser ni de communier pour avoir la collation.

— Qu'est-ce qu'on demande ?

— Rien d'autre que l'appétit et la volonté de venir la prendre — Ceci dit il me conduisit au panier et me donna en abondance du pain et des fruits.

" Redescendu du mont, je repartai pour le repas de midi, et je retournai l'après-midi à ce pré, où avec toute mon envie je pris part

à la récréation jusqu'à la nuit. A partir de ce moment-là pendant plusieurs années je n'abandonnai pas l'Oratoire et le cher D. Bosco, qui fit tant de bien à mon âme et remit tant de jeunes sur le bon chemin. Combien de désagréments il endura, de combien de patience je l'ai vu user et combien d'artifices employer, pour restituer à Dieu certains cœurs orgueilleux, remplis de mauvais penchants, rustres et parfois méchants. Et quand il réussissait à les rendre meilleurs il donnait des signes de si grand contentement, qu'il comptait pour rien ce qu'il avait dû supporter, et qu'il prenait courage pour se soumettre à des fatigues beaucoup plus lourdes.

" Je fus présent à toutes les fêtes ainsi qu'à toutes les promenades, qui provoquaient un enthousiasme indescriptible dans cette assemblée de jeunes. Ces balades, accompagnées d'aventures presque toujours très plaisantes et parfois moins agréables, donnaient matière à des conversations sans fin, et c'était ce que D. Bosco désirait, pour que notre imagination eût sans cesse quelque chose de nouveau et d'innocent qui pût l'occuper avec intensité. Un volume ne suffirait pas à développer cette seule période de l'histoire de l'Oratoire. Moi-même, continue-t-il, je n'ai pas le loisir de décrire tout ce qui se passa sous mes yeux, mais je ne veux pas laisser de côté un événement singulier.

" D. Bosco se rendait avec une vingtaine de jeunes choristes à Sassi pour une fête religieuse. Arrivé au Pô, il tournait à droite pour marcher le long de la rive et parvenir au pont ; lorsqu'une bande de garçons bateliers l'entourèrent, l'invitant à traverser le fleuve sur leurs barques et, l'assourdissant de leurs voix ils les empêchaient d'avancer. Ne pouvant se libérer d'une insistance aussi impolie, D. Bosco, ayant vu pas très loin un passeur trapu, robuste et déjà d'un certain âge, lui fit signe de préparer sa barque, qui était capable de nous recevoir tous. Le passeur, ayant repoussé les importuns en les menaçant, démarra avec D. Bosco, et nous le suivîmes en descendant la

berge. Alors tous ces garçons, voyant qu'était déçu leur espoir de gagner le montant de la traversée, commencèrent brusquement à faire un vacarme infernal, lançant toutes sortes d'injures contre le prêtre. Pendant ce temps, parmi les jeunes de l'Oratoire qui étaient déjà installés dans la barque, s'étaient glissés quelques-uns de ces insolents, et ils regardaient à droite et à gauche avec des manières narquoises ; mais le passeur, sans un mot et sans façon, les ayant saisis l'un après l'autre par la chemise et par la peau du dos, les rejeta sur le bord de l'eau. Cependant ces gars-là remontèrent sur le talus de la berge pour rejoindre leurs copains : dès que la barque commença à se mouvoir, ayant ramassé les galets [qui attendaient] là amoncelés avant d'aller paver les rues, ils se mirent à les lancer sur ceux qui s'éloignaient. Les jeunes choristes se serraient effrayés autour de D. Bosco ; quelques-uns pleuraient. Il y avait, en effet, un risque très sérieux. Les pierres sifflaient de toutes parts, faisaient sursauter l'eau tout autour et parfois percutaient les côtés de la barque. Serein, D. Bosco disait aux jeunes : — Restez tranquilles à votre place : aucune pierre ne vous touchera. — Et il en fut ainsi au grand étonnement de ces peureux, qui bien vite se trouvèrent hors de portée. — Mais alors il y eut une avalanche de hurlements, de sifflets et de cris lancés par ces vauriens : — Ce soir vous retournerez ! Vous aurez affaire à nous !

" La barque aborda à Notre-Dame-du-Pilier, et D. Bosco se rendit à Sassi : il combla de suave allégresse les habitants de ce lieu, grâce aux jolies voix de sa chorale. Le soir, retournant à pied, il prenait le pont du Pô. Ses jeunes marchaient en rang serré. Et les voilà qui arrivent à l'endroit où, selon la menace, ils étaient attendus par un groupe de dix ou douze garçons passeurs, qui les regardaient fixement dans un comportement de provocation et qui, en ricanant, parlaient entre eux à voix basse, de telle manière toutefois qu'on ne pouvait pas comprendre ce qu'ils disaient. D. Bosco observait chacun de leurs mouvements, mais il n'arriva plus rien qui pût provoquer

de la répulsion. Il semblait que, retenus par quelqu'un qui agissait mystérieusement, ils ne pouvaient se résoudre à commencer leurs exploits brutaux ". — Jusqu'ici le manuscrit.

En attendant, les jeunes de l'Oratoire, avec une telle alternance de dévotion et d'honnêtes plaisirs, étaient vivement convaincus de l'amour sincère que leur portait D. Bosco. A voir la tendre sollicitude et le vif intérêt qu'il montrait pour leur bien, ils s'efforçaient de le payer de retour de la meilleure manière possible, et surtout ils lui obéissaient avec une promptitude admirable. Il suffisait de sa part d'un mot, d'un signe, parfois d'un seul regard pour les calmer, faire cesser entre eux une dispute, empêcher un désordre et imposer silence à plus de 400 langues de jeunes. Une fois parmi les autres ils étaient tous occupés à courir, jouer, faire du vacarme, lorsque D. Bosco eut besoin de leur parler : à un signe de sa main, comme en un éclair, ils cessèrent tous les bruits et tous les divertissements et furent autour de lui pour en écouter les ordres. A voir cela, un carabinier, qui était là à observer depuis quelques moments, ne put se retenir de s'écrier : — Si ce prêtre était général d'armée, il pourrait combattre contre le bataillon le plus aguerri du monde, avec l'assurance de la victoire.

A Turin on parlait beaucoup de D. Bosco. Lorsqu'il parcourait les rues avec ses jeunes, les gens sortaient des cours, se mettaient aux balcons, aux fenêtres et sur le pas des portes pour jouir de ce spectacle. Les uns disaient que D. Bosco était un grand saint, les autres le qualifiaient de grand fou. Au retour des promenades, le groupe s'arrêtait quelquefois et, ayant pris dans leurs bras le bon prêtre, qui s'efforçait de se dérober et d'insister [en leur demandant] de ne pas le faire, ils le soulevaient en l'air et, bon gré mal gré, ils le portaient en triomphe, comme les anciens Romains portaient sur leurs boucliers leurs empereurs. A la gloire de ces déplacements on doit faire remarquer que parmi ces jeunes, qui n'étaient tenus en laisse par

aucune réglementation, ne se produisait pas le moindre désordre. Pas une bagarre, pas une plainte, pas le vol d'un fruit, bien que le nombre fût grand et parfois de six ou sept cents. Pourtant il ne s'agissait pas seulement d'enfants, mais également de jeunes gens robustes, audacieux, bravant les dangers, qui ne manquaient pas de porter avec eux l'inséparable couteau.

Mais il n'y a pas lieu de s'en étonner. Ces jeunes aimaient D. Bosco de cet amour avec lequel ils savent prendre en affection quiconque leur veut du bien. Les jours ouvrables, dès qu'il sortait par les rues de la ville, on voyait à chaque pas aux portes des ateliers des jeunes gens qui couraient autour de lui pour lui donner le bonjour. Malheur à celui qui ferait le moindre signe d'irrévérence à l'adresse de leur prêtre ; malheur à celui qui se permettrait de dire autre chose que du bien à son sujet ! Si un jeune de l'Oratoire était invité au mal, la pensée du dégoût qu'en éprouverait D. Bosco suffisait pour le tenir éloigné du mauvais pas. Cela semble presque incroyable, et pourtant c'est comme ça. L'un de ses désirs était réellement pour eux un ordre. En effet, leur affection pour D. Bosco allait, je serais sur le point de dire, jusqu'à la folie.

CHAPITRE XLII

L' Histoire Sainte — *Méthode pédagogique adoptée dans ce livre par Don Bosco — Quelques citations.*

On reste abasourdi à penser au tas d'affaires que depuis cette époque D. Bosco commença à mener de front et qu'il ne délaissa plus, gardant une tranquillité admirable, jusqu'au terme de sa vie. Les soucis que lui causait son Oratoire n'avaient pas empêché la rédaction de l'Histoire de l'Eglise et d'autres livres, et au cours de cette même année il terminait une belle Histoire Sainte. Par son assiduité à écrire on peut lui appliquer les paroles de N[otre] Seigneur Jésus Christ : " Tout scribe devenu disciple du Royaume des Cieux est semblable à un père de famille qui tire de son trésor du neuf et du vieux (1) ". Lui, toutefois, comme nous l'avons entendu répéter plusieurs fois et comme nous avons déjà dit plus haut, il éprouvait une grande appréhension à publier des écrits, mais il se maîtrisait par amour de ses jeunes. L'humilité guidait toujours ses pas et, allant au Convitto Ecclesiatico pour étudier et écrire, il remettait les feuilles de l'Histoire Sainte au concierge pour qu'il les lût ; et revenant il se faisait dire s'il en avait compris le

(1) Mt 13,52 [D'après la Vulgate].

sens. Dans le cas défavorable, il remaniait le travail, se rendant encore plus simple et à la portée des gens du peuple.

Dans ce volume d'environ deux cents pages, publié par l'Imprimerie Speirani et Ferrero, il exposait les faits les plus importants de la Bible, avec un langage châtié, dans une forme facile à comprendre, avec un style clair — telle fut toujours ainsi par la suite la caractéristique dans tous ses livres — de sorte que les enfants n'eussent guère de mal à en comprendre le récit et à la retenir par cœur. Les faits rapportés dans cette première édition finissent avec l'ascension de Jésus au ciel, et Don Bosco, en en faisant le résumé, établissait trois corollaires : La certitude de la venue du Messie, s'étant accomplies en Jésus Christ toutes les prophéties ; L'existence d'une Eglise, unique arche de salut pour tous les hommes, divinement fondée par ce Messie, infaillible dans l'enseignement de la doctrine et dans l'attribution aux livres saints de leur véritable sens, appelée à durer jusqu'à la fin du monde en raison de l'assistance continuelle de son Fondateur ; Cette Eglise est l'[Eglise] Catholique, Romaine, qui seule à travers les siècles garda sans cesse les vérités enseignées et confirmées par Jésus Christ, et dans laquelle n'est pas interrompue la succession légitime des [Souverains] Pontifes qui remonte depuis l'actuel Pape régnant jusqu'à St Pierre ; et sur elle ces [Pontifes sont] investis d'un pouvoir plein, absolu, indépendant de toute autorité humaine.

En même temps, par tout ce travail, il voulait combattre les Protestants, mais sans l'annoncer, sans éveiller de bruit. Pour ces jeunes il avait préparé un antidote efficace contre les erreurs qui déferlaient. Les Protestants reprochaient aux catholiques de ne pas connaître la Bible et combattaient les vérités catholiques en prétendant que beaucoup d'entre elles n'ont pas de fondement dans l'Ecriture Sainte. C'est pourquoi, en racontant les faits du nouveau Testament et de l'ancien, D. Bosco met en relief le culte extérieur, le purgatoire, la nécessité des bonnes œuvres

pour se sauver, la vénération des reliques, l'intercession des Saints, le culte [rendu] à la Vierge Marie, la Confession, la présence réelle de Jésus Christ dans l'Eucharistie, la primauté du Pape, et des sujets analogues. Presque toutes les histoires saintes qu'on utilisait alors en Piémont omettaient ces réflexions nécessaires.

Mais ce qu'il y a de plus fructueux encore dans ce livre c'est la méthode pédagogique, grâce à laquelle de chaque fait scripturaire il sait tirer une sentence éducative et l'exprimer d'une manière adaptée au jeune âge. Telle était également sa méthode quand il parlait. Nous en rapportons quelques-unes. Ayant décrit le sacrifice d'Abraham, il ajoute : *Le Seigneur bénit sans cesse ceux qui sont obéissants à ses commandements*. Après les massacres de Sichem : *Ce fait nous enseigne combien les spectacles publics sont dangereux notamment pour la jeunesse*. A propos de Joseph, libéré de la prison et élevé sur le pavois : *Le Seigneur fait tout servir au bien de celui qui l'aime*. Ecrivant au sujet du blasphémateur et du profanateur des fêtes que Moïse fit lapider, il s'écrie : *Exemple terrible pour ceux qui osent blasphémer le saint nom du Seigneur ou profaner les jours qui lui sont consacrés. Les mêmes châtiments, ou peut-être de plus grands, doivent être redoutés, soit dans la vie présente soit dans la future*. A la mort d'Eli : *Même en cette vie le Seigneur châtie parfois les parents indolents, et abrège la vie des enfants indisciplinés*. Louant l'amitié de David et de Jonathan : *Exemple bien digne d'être imité, notamment par les jeunes, qui devraient se choisir pour amis seulement ceux qu'ils voient aimer la vertu*. Il dit de Salomon : *Il faut préférer le dénuement de Job au trône de Salomon, car en Job on admire un modèle de la vertu qui couronne les saints ; en Salomon on pleure la chute d'un homme, qui, ayant la plus sublime sagesse, ne sut pas se garder de l'orgueil et du poison de la prospérité*. Décrivant la division du royaume d'Israël d'avec celui de Juda, il conclut : *N'allons jamais*

demander conseil aux orgueilleux, ni à qui n'a pas d'expérience. Méditant sur le miracle du corbeau qui apporte le pain à Elie : *Voilà comment Dieu prend un soin empressé des siens. Servons le Seigneur, et il nous fournira le nécessaire dans tous nos besoins.* Faisant le récit des ours qui déchirèrent les jeunes persifleurs d'Elisée : *Terrible exemple pour qui ose railler les aînés ou les ministres du Seigneur.* Josaphat vaincu, étant allié à l'impie Achab, lui offre l'occasion d'enseigner que : *La fréquentation des mauvais compagnons expose à de graves dangers.* La mort d'Holopherne lui inspire la grande vérité : *Toutes les armées ne valent rien si elles n'ont pas avec elles l'aide du Ciel.* Il propose comme modèles Daniel et ses trois compagnons [nourris] à la cour de Babylone : *La tempérance est bénie par le Seigneur, et elle est utile aux facultés de l'esprit et à la santé corporelle.* Il présente également de précieuses remarques sur la prière, sur la confiance dans la miséricorde et la bonté de Dieu, sur les prophéties concernant le Messie à venir et l'Eucharistie.

De l'histoire du nouveau Testament je me limite à rapporter un seul passage concernant le Paralytique : *Dans toutes les guérisons opérées par le divin Sauveur, nous devons admirer la singulière bonté avec laquelle d'abord il guérissait les maux de l'âme et après ceux du corps, nous donnant ainsi le grave enseignement de purifier notre conscience avant d'avoir recours à Dieu dans nos besoins temporels.* Et voilà pourquoi, à tous ceux qui avaient recours à lui pour obtenir une grâce de Notre-Dame, D. Bosco suggérait, comme première condition, de s'approcher des Sacrements.

Dans la préface nous parvenons à savoir combien D. Bosco était assidu et diligent dans les études sacrées et par ricochet nous déduisons les continuelles leçons qu'il donnait sur la religion aux jeunes de son Oratoire et à ceux des écoles primaires et secondaires de la ville. C'est une page historique de son zèle sacerdotal. Voici comment il s'exprime :

" Mettre la main à un nouveau cours d'Histoire Sainte semblera certainement à quelqu'un un travail inutile, alors qu'il en existe déjà suffisamment pour pouvoir satisfaire toutes les personnes quelle que soit leur condition. C'était ce qui me semblait à moi aussi ; m'étant mis cependant à faire l'analyse de ceux qui passent le plus entre les mains des jeunes gens, je dus me convaincre que beaucoup sont ou trop volumineux ou trop succincts et que souvent aussi, en raison de l'étalage d'idées et de phrases, ils perdent la simplicité et l'expression populaire des livres saints. D'autres ensuite omettent presque entièrement la chronologie, de sorte que le lecteur inexpérimenté peut difficilement se rendre compte à quelle époque appartient le fait dont il lit [le récit], s'il est plus proche de la création du monde, ou bien de la venue du Messie. D'autre part presque dans tous on rencontre des expressions, qui me paraissent pouvoir susciter des idées moins pures dans les esprits instables et tendres des enfants.

" Poussé par ces raisons, je me proposai de rédiger un cours d'Histoire Sainte, qui fût à même de contenir les faits connus les plus importants des livres saints, et de pouvoir être présenté à n'importe quel jeune homme, sans risque de réveiller chez lui des idées moins opportunes. Afin de réussir dans ce propos, à une certaine quantité de jeunes de toutes situations je racontai l'un après l'autre les faits principaux de la sainte Bible, en notant attentivement quelle sensation faisait en eux ce récit et quel effet il produisait en définitive. Cela me servit de norme pour en omettre certains, en mentionner à peine d'autres, et en doter de moindres circonstances un bon nombre. J'eus également sous les yeux de nombreux résumés d'Histoire Sainte, et je pris de chacun ce qui me parut convenir le plus.

" Pour ce qui est du domaine de la chronologie, je me conformai à celle de Calmet, mises à part quelques petites variations qui sont tenues par certains critiques modernes pour nécessaires. A chaque page je m'appliquai sans cesse à [atteindre] l'objectif d'éclairer l'esprit

pour améliorer le cœur, et de rendre, le plus possible, à la portée des gens du peuple la connaissance de la sainte Bible.

" Comme le but providentiel des livres saints a été de maintenir vive chez les hommes la foi en la promesse par Dieu du Messie après la faute d'Adam, ou plutôt, comme on peut dire que toute l'Histoire Sainte de l'Ancien Testament est une constante préparation à cet événement très important, je voulus d'une façon spéciale mettre en évidence les promesses et les prophéties qui ont trait au Rédempteur à venir.

" De plus pour suivre l'avis de maîtres sages, j'ai fait insérer diverses gravures concernant les faits les plus éclatants, pour enseigner ainsi l'Histoire Sainte à l'aide des illustrations. Et comme les enfants restent dans l'embarras à cause de certains noms de choses, de pays et de villes que mentionne l'Histoire Sainte, [noms] que l'on ne voit plus sur les cartes géographiques d'aujourd'hui ; ainsi je me suis employé à ajouter un petit dictionnaire dans lequel, grâce à une brève explication, les noms anciens sont mis en comparaison avec les modernes.

" L'histoire est divisée en époques, et celles-ci réparties en chapitres, lesquels sont également divisés en paragraphes, qui indiquent la matière contenue dans chaque partie du chapitre. L'expérience fit penser que c'est la méthode la plus facile pour qu'un récit quelconque puisse être appris et retenu par l'esprit d'un jeune.

" L'étude de l'Histoire Sainte montre d'elle-même son excellence, et n'a pas besoin d'être recommandée, parce que l'Histoire Sainte est la plus ancienne de toutes les Histoires ; qu'elle est la plus sûre, car elle a Dieu pour auteur ; qu'elle a le plus de valeur, car elle contient la Divine volonté manifestée aux hommes ; qu'elle est la plus utile, car elle rend évidentes et prouve les vérités de notre Sainte Religion. Donc aucune étude n'étant plus importante que celle-ci, il ne doit pas y en avoir d'autre plus chère à celui qui

aime vraiment la Religion. Si mon travail, quelle qu'en soit la qualité, est pour quelqu'un source de profit [spirituel], gloire en soit [rendue] à Dieu, dont l'honneur fut pour moi l'unique motif de l'entreprendre ".

Comme c'était un livre scolaire, la préface de la première édition a deux citations, enlevées plus tard de la troisième [édition], qui indiquent la prudence pleine de prévoyance de D. Bosco. Là où il dit s'être appliqué *sans cesse à [atteindre] l'objectif d'éclairer l'esprit et d'améliorer le cœur*, il mettait en note : Pr[être] FECCIA [= FECIA] dans l'*Educateur Primaire*, prog[ramme] ; là où il annonçait avoir fait *insérer diverses gravures*, il met au bas de la page : *Voir* F. APORTI, *Educat. Prim.* Vol. I, page 406. C'était là comme une recommandation de son livre, auprès de certains enseignants. Une approbation juste fait toujours plaisir, et l'Abbé Aporti était sensible à ces marques de respect ; et D. Bosco, comme il en avait l'habitude en de telles circonstances, lui fit cadeau d'un exemplaire de son ouvrage, accompagné d'une courte lettre adroitement flatteuse, agrémentée d'une pensée sur les réalités éternelles. La louange n'était pas imméritée en raison des bienfaits qu'il apportait par ses écrits et par son œuvre à la grande cause humanitaire de l'instruction populaire.

Il connaissait l'état d'esprit d'un pauvre prêtre, comme aussi [celui] d'autres qui s'écartent du droit chemin et forment un parti. Entre eux règnent l'égoïsme, l'intérêt, la jalousie, la méfiance et souvent la soumission à un pouvoir tyrannique. Malgré les applaudissements et les honneurs par lesquels on lui rendit gloire, l'Abbé Aporti approcha à plusieurs reprises cette terrible vérité avec une sensation de très grande amertume, notamment lorsqu'il vota au Sénat contre l'amendement Des Ambrois, qui mettait pleinement à la merci du Gouvernement, non seulement les biens des couvents, mais les religieux eux-mêmes. Bien qu'il eût rendu de très nombreux services à la cause pour laquelle se battaient les plus enragés partisans de l'Italie, tous les journaux libertins gardèrent une dent contre lui, le piétinèrent, le traînèrent dans la boue, et l'un d'entre eux alla jusqu'à le menacer

de *deux doigts sur la gorge*. Par ailleurs devant les bons, les dévoyés couvrent de l'arrogance leur avilissement et les remords ; il leur semble être méprisés par les [bonnes personnes], et ils les soupçonnent de jugements peu bienveillants, ils les croient ennemis. Leur cœur a besoin d'affection, et ils en sont privés ; c'est pourquoi beaucoup, s'ils rencontrent un véritable ami, savent l'estimer. C'est ainsi qu'Aporti reconnut D. Bosco qui, loyal, ne trahissait jamais la vérité ; si celui-ci approuvait, il le reconnaissait sincère : son visage franc et ouvert, ses manières respectueuses, ses paroles amicales ne lui permettaient pas une pensée de méfiance, aussi le rencontrait-il volontiers. C'est pourquoi Aporti le payait de retour en étant un soutien efficace et un chaleureux louangeur des écoles de l'Oratoire dont il connaissait pleinement l'esprit catholique et l'attachement au pape. Si de 1847 à 1860 D. Bosco put tenir tranquillement ses classes sans ingérences, formalités, inspections de l'Autorité, cela devait provenir de l'opinion favorable qui s'était formée et persistait parmi ceux qui gouvernaient les affaires publiques. En cela ne dut certainement pas être étrangère l'action de l'Abbé Aporti.

En attendant, l'Histoire Sainte apparue en forme de dialogue, en 1847, fut aussitôt adoptée dans beaucoup d'écoles publiques et d'écoles privées, pour lesquelles elle avait été écrite. Elle portait [la mention de] la révision et l'autorisation des Services de l'Archevêché. Pour donner ces informations nous eûmes sous les yeux les premières rééditions et en particulier celle de 1853, où l'on développe mieux la méthode pédagogique, enrichie des noms de la géographie sacrée comparés avec les noms modernes. Ensuite de cet ouvrage, quelque peu modifié, et utile aux personnes de toutes situations, on fit bien vingt-trois éditions, et jusqu'à aujourd'hui on en diffusa environ soixante mille exemplaires.

CHAPITRE XLIII

Racontars au détriment de l'Oratoire — Le Marquis de Cavour et ses menaces — Nouvelle et dernière demande impérative de déloger — L'Archevêque et le Comte de Collegno — Le Service de Police fait surveiller D. Bosco — Visions consolantes.

Don Bosco remerciait le Seigneur du bien moral produit par ses livres et du fait que les jeunes persévéraient avec joie dans la fréquentation de l'Oratoire, harcelé de tant de manières ; en même temps pourtant sous son sourire il dissimulait une nouvelle épine qui depuis le début du mois de mars s'était ajoutée aux autres. Les gens qui n'ont pas de tête, le voyant faire d'un côté à l'autre de telles randonnées avec les bandes de ses jeunes, se mirent à le critiquer âprement comme s'il en faisait des désœuvrés, [comme s']il les empêchait d'obéir à leurs parents, les habituait à une vie indépendante, sans vérifier d'abord s'ils avaient ou non de la famille à Turin, ou, dans le cas où ils en avaient, si l'autorité paternelle prenait soin d'eux. On avait également remarqué la facilité avec laquelle il se faisait obéir d'eux. Comme on commençait à cette époque à parler d'émeutes et d'insurrections populaires dans certaines parties de l'Italie, ainsi cette affection et cette obéissance donnèrent de nouveau prise au bruit ridicule [disant] que D. Bosco pouvait devenir avec eux un homme dangereux, et fomenter tôt ou tard une révolution en ville. Cela, d'autant

plus qu'un certain nombre de ces jeunes, à présent pieux et d'excellente conduite, avaient auparavant été réellement bons pour la prison. A de telles craintes de révolte les méchants avaient ajouté des calomnies encore plus perfides. De semblables racontars trouvèrent créance auprès des autorités locales, notamment auprès du Marquis de Cavour, père des célèbres Gustave et Camille, alors Préfet de Turin, ce qui revient à dire Chef du pouvoir urbain. Ayant vu quelque temps auparavant, dans les prés dits de la Citadelle, D. Bosco assis par terre dans un cercle de jeunes gens, dans la tête desquels il cherchait avec des manières courtoises à faire entrer quelque bonne pensée de religion et de morale, il demanda : — Mais qui est donc ce prêtre au milieu de ces gamins ?

— C'est D. Bosco — lui répondit-on.

— D. Bosco ! Ou il est un fou, — ajouta le pauvre Marquis, — ou bien c'est un homme qu'il faut conduire au Sénat. — Et il voulait dire, digne d'être mis dans les prisons du palais qu'on appelait encore le Sénat.

Avec ces idées dénaturées, qu'il ait fait et dit ce que nous allons raconter ne provoquera pas d'étonnement.

Donc le Marquis fit appeler D. Bosco à l'hôtel de ville, et après une longue conversation sur les sornettes qui couraient au sujet de l'Oratoire et de son Directeur, il conclut en disant : — J'ai l'assurance que les rassemblements de vos jeunes gens sont dangereux, pour le bon ordre et pour la tranquillité des citoyens, et c'est pourquoi je ne peux plus les tolérer. Suivez donc mon conseil, cher D. Bosco : laissez en liberté ces garnements, car ils ne donneront que des chagrins pour vous et des ennuis pour les autorités publiques.

D. Bosco répondit : — Je n'ai pas d'autres objectifs, monsieur le Marquis, si ce n'est d'améliorer le sort de ces pauvres enfants du peuple. Je ne demande pas d'argent ; je demande seulement de

pouvoir les rassembler en quelque endroit, comme aussi en cas de mauvais temps sous quelque hangar, un lieu [qui permettrait de] les amuser en d'honnêtes divertissements, afin de les empêcher de vagabonder à travers la ville ; et en même temps de les instruire dans la Religion et dans les bonnes mœurs. Par ce moyen j'espère pouvoir diminuer le nombre des voyous et celui des locataires dans les prisons.

— Vous vous trompez, ô mon bon prêtre ; répliqua le Marquis, et ce sera pour vous peine perdue. Je ne peux vous attribuer aucun lieu, parce que partout où Vous allez, nous avons des doléances. Et puis, où trouverez-vous les ressources pour payer les loyers et faire face aux dépenses que Vous occasionnent ces vagabonds ? Je Vous répète donc que je ne puis vous permettre plus longtemps ces réunions.

— Les résultats obtenus jusqu'à présent m'assurent que je ne travaille pas en vain. Beaucoup de jeunes gens laissés à un total abandon furent déjà recueillis, libérés de l'évident péril d'irréligion et d'immoralité, dirigés vers l'apprentissage d'un art ou d'un métier chez de bons patrons, pour leur grand avantage et celui des familles et de la société. Pour un bon nombre, les prisons ne furent plus leur habitation. Ensuite jusqu'ici les moyens matériels ne me manquèrent pas : ils sont dans les mains de Dieu, qui est habitué à faire beaucoup avec peu, voire à tirer tout de rien, et parfois il se sert d'instruments méprisables pour accomplir ses sublimes desseins.

— Ayez patience, D. Bosco, obéissez-moi tout simplement, et promettez-moi de dissoudre votre rassemblement.

— Accordez cette faveur, monsieur le Marquis, non pas pour moi, mais pour le bien de tant de jeunes gens, qui sans cet Oratoire iraient peut-être mal finir.

— Allons, ça suffit ; venons à la conclusion. Savez-Vous en présence de qui vous vous trouvez ? Je suis le Préfet, et vous devez reconnaître mon autorité.

— Et moi je la respecte et je la reconnais.

— Savez-vous jusqu'où peuvent s'étendre mes pouvoirs ? C'est d'appeler immédiatement les gardes et de vous faire conduire où vous ne désirez pas aller.

— Oh ! je n'ai pas peur de vous, répondit D. Bosco, en plaisantant avec cette bonhomie qui lui était habituelle.

— Pourquoi ne me craignez-vous pas ?

— C'est ainsi qu'on traite les gredins, et serait un gredin celui qui voudrait traiter comme un malfaiteur un pauvre prêtre innocent. Vous, monsieur le Marquis, vous n'êtes capable de commettre en aucun cas une telle injustice ; c'est pourquoi je ne crains pas.

Cette noble résistance de D. Bosco déplut au Marquis, qui quelque peu irrité ajouta : — Taisez-vous, car je ne suis pas ici pour discuter avec Vous. Votre Oratoire est un désordre, que je veux et dois empêcher. Vous ignorez peut-être que tout attroupement est interdit, au cas où il n'est pas légitimement autorisé ?

— Mon attroupement, répondit D. Bosco, pas du tout intimidé, n'a pas un but politique, mais purement religieux. Je ne fais qu'enseigner le catéchisme à de pauvres garçons, avec la permission et l'approbation de l'Archevêque.

— L'Archevêque est-il informé de ces choses ?

— Il l'est pleinement, car jusqu'ici je n'ai pas fait un pas sans son consentement.

— Si l'Archevêque Vous disait de renoncer à cette ridicule entreprise, Vous n'opposeriez aucune difficulté ?

— Absolument aucune : j'ai commencé cette œuvre et l'ai jusqu'ici continuée avec l'avis de mon Supérieur Ecclésiastique, et sur un simple signe de sa part je l'abandonnerai ipso facto.

— Eh bien, allez pour le moment ; je me rendrai chez l'Archevêque. J'espère que Vous ne voudrez pas vous obstiner contre Ses ordres ; autrement je me verrai contraint de prendre des mesures sévères. — Et il le congédia.

Sortant de l'hôtel de ville, D. Bosco s'était persuadé qu'il pourrait passer avec ses jeunes au moins quelque temps en paix ; mais quelle ne fut pas sa douleur profonde quand, arrivé chez lui, il trouva une lettre par laquelle les frères Filippi le renvoyaient du pré, qu'ils lui avaient loué pour toute l'année ! " Vos garçons, écrivaient ces messieurs, en piétinant continuellement notre pré, feront périr jusqu'aux racines de l'herbe. Soyons donc contents pour notre part de vous faire grâce de la location échue, pourvu que dans les quinze jours vous nous rendiez libre notre pré. Nous ne pouvons pas Vous accorder un plus grand délai ". Et il fallait courber la tête, et s'établir ailleurs. Cela semblait une conjuration ourdie de façon très étudiée ; mais c'étaient seulement des épreuves, que le Seigneur envoyait à notre cher D. Bosco, pour faire mieux ressortir l'importance de l'œuvre qu'il avait placée entre ses mains.

Le jour même D. Bosco se rendit chez l'Archevêque pour lui raconter tout ce qui lui était arrivé avec le Marquis de Cavour, et le bon Prélat l'invita à la patience et au courage. Il alla également rendre visite au Comte de Collegno pour lui recommander ses jeunes, et il en obtint des paroles de réconfort et des promesses de protection. Entre-temps le Marquis avait pu apprendre de la bouche même de Monseigneur Fransoni que réellement D. Bosco avait toujours procédé avec son assentiment, pour commencer et pour diriger l'Oratoire ; et il entrevit également que l'Archevêque ne se résoudrait pas à donner une interdiction. C'est pourquoi, bien que ferme dans son propos, il fit entendre avec courtoisie au bon Prélat, qu'il examinerait mieux l'affaire, et qu'il accorderait également sa permission à D. Bosco, mais avec des conditions telles que fût assuré l'ordre public.

Informé de cela, D. Bosco écrivit une lettre au Marquis, et quinze jours plus tard il recevait la réponse suivante :

Bureau de Préfecture et Surintendance Générale de Politique et de Police - N. 671.

Turin, le 28 Mars 1846.

Très R[évérend] Mons[ieur] P. ron. Osser.

[voir * p. 407]

Du sujet sur lequel V[otre] T[rès] R[évérende] S[eigneurie] daigne m'entretenir dans sa lettre du 13 courant, L[eurs] E[xcellences] Monseigneur l'Archevêque et le Comte Collegno m'avaient aussi touché un mot auparavant ; en ce qui peut dépendre de moi je suis tout à fait disposé à vous aider et, puisque Vous m'exprimez le désir d'en conférer avec moi oralement, vous pourrez, au cas où cela ne Vous dérange pas, vous rendre dans ce but à mon bureau vers les deux heures de l'après-midi le lundi 30 de ce mois.

En attendant je me donne l'honneur de me redire avec mon respect distingué

De V[otre] T[rès] R[évérende] S[eigneurie]

Dév[oué] et oblig[é]
BENSO DI CAVOUR

D. Bosco y alla. Pour la continuation de l'Oratoire, le Marquis prétendait imposer des conditions que D. Bosco jugeait inacceptables. Il voulait limiter le nombre des jeunes, interdire leurs promenades et l'entrée dans la ville en groupe constitué, exclure absolument les plus grands [considérés] comme les plus dangereux. Aux calmes et humbles observations de D. Bosco il répliquait : — Mais en quoi vous importent ces voyous ? Laissez-les chez eux ! Ne prenez pas sur vous ces responsabilités ! — D. Bosco se retira donc sans avoir réussi à dissiper l'ouragan qui le menaçait. Cependant en chacune de ses paroles il s'était comporté de manière à ne pas irriter l'esprit du Marquis. En effet, l'obstination du Préfet provenait de sa perspicacité elle-même,

car il voyait dans l'Oratoire une Œuvre, qui, petite en ses débuts, deviendrait bien vite colossale, en raison de l'homme qui la dirigeait et en raison des moyens que ce dernier utilisait, et pourrait en quelque circonstance être utilisée pour des fins illégales. Sans cette persuasion il ne se serait occupé ni de D. Bosco ni de son Oratoire.

Entre-temps dès les premiers jours de mars le Service de Police avait reçu l'ordre de le surveiller. Le dimanche vers les six heures du matin à l'arrivée des premiers jeunes, on voyait déjà les carabiniers et les gardes municipaux se promener dans les alentours les tenant à l'œil ; ils apparaissaient sur les bords du pré, tandis que D. Bosco continuait à confesser jusqu'à huit heures et demie ; ils le suivaient à une certaine distance lorsqu'il conduisait ses élèves à la sainte Messe ou à une promenade. D. Bosco riait à se voir accompagné comme un souverain par cette escorte d'honneur, et il avait l'habitude de dire que, pour cette aventure et pour d'autres, l'époque la plus romantique de l'Oratoire fut celle des rassemblements dans le pré.

Les contradictions ne le détournaient pas de ses projets : ce fut là le caractère de toute sa vie. Après avoir pris une résolution, et l'avoir mûrie longtemps, ou reçue sur le conseil de ses Supérieurs ou d'autres personnages prudents, il ne s'arrêtait pas tant qu'il ne l'avait pas conduite à son achèvement. Toutefois jamais une initiative de sa part ne procédait d'un motif humain.

Durant le sommeil passaient devant lui des visions lumineuses qu'il raconta dans les premiers temps à D. Rua et à d'autres.

Tantôt il contemplait une vaste maison avec une église, en tout semblable à celle actuellement dédiée à St François de Sales, qui sur le fronton portait cette inscription : HAEC EST DOMUS MEA ; INDE GLORIA MEA [Voici ma demeure ; d'elle rayonnera ma gloire] ; et par la porte de cette église entraient et sortaient des jeunes, des jeunes abbés et des prêtres. Tantôt à ce spectacle dans le même endroit en succédait

un autre et apparaissait la petite maison Pinardi, et autour d'elle des arcades et une église, des jeunes gens et des ecclésiastiques en très grand nombre. — Mais cela n'est pas possible, répétait en lui-même D. Bosco ; ce n'est pas du tout une habitation adaptée pour nous. Je dirais presque être en proie à une illusion diabolique. — Et il avait alors distinctement entendu une voix qui lui disait : — Et tu ne sais pas que le Seigneur peut avec les dépouilles des Egyptiens enrichir son peuple ?

D'autres fois il lui semblait être dans la rue Cottolengo. A droite il avait la maison Pinardi au milieu du jardin et des prés ; à gauche, la maison Moretta presque en face de la première avec les cours et les champs attenants, qui devaient plus tard être occupés par les Filles de Marie-Auxiliatrice. Deux colonnes s'élevaient sur la porte du futur Oratoire, sur lesquelles D. Bosco lisait cette inscription répétée : HINC INDE GLORIA MEA : *de-ci de-là ma gloire*. De toute évidence c'était la première allusion à la Congrégation sœur de celle des Salésiens. Si d'un côté il voyait ces derniers, de l'autre n'aurait-il donc pas vu les sœurs ? Toutefois il n'en dit rien alors, étant très réservé pour donner de telles explications.

En attendant, le premier rêve fait au Convitto était près de se réaliser. Ils devaient être au nombre de trois les arrêts ou les stations de D. Bosco avant de parvenir à une demeure stable. Le premier avait été au Refuge, le second aux Moulins de la Ville ; la maison Moretta et le pré voisin sont le troisième. Dieu soit béni !

---

* A propos de l'expression *P. ron. Osser.* : l'interprétation de ces abréviations reste difficile, car elles n'apparaissent pas d'un usage courant dans la correspondance de l'époque.

CHAPITRE XLIV

La folie de D. Bosco — Les larmes d'un véritable ami — Les paroles du prophète — D. Cafasso porte un jugement sur les rêves de D. Bosco — A la maison de santé — L'isolement — Le Théologien Borel et les confidences de D. Bosco.

S'étant répandu le bruit des graves difficultés qui surgissaient à tout bout de champ pour entraver l'œuvre de Don Bosco, plusieurs de ses amis, au lieu de l'encourager à la persévérance, se mirent à lui suggérer d'abandonner son entreprise. Voyant qu'il était sans cesse préoccupé pour l'Oratoire, qu'il ne savait pas se détacher de ses garçons, qu'il leur rendait visite plusieurs fois par semaine sur leurs lieux de travail, qu'il les gardait les dimanches et jours de fête avec une sollicitude plus que paternelle, qu'il en recueillait toujours des nouveaux au milieu des rues, qu'il continuait à apparaître sur les places au milieu d'une bande de gamins, qu'il parlait de ces derniers très souvent et avec tout le monde ; ils commençaient sérieusement à craindre qu'il ne fût atteint de monomanie.

Quelques-uns de ses condisciples de séminaire et de Convitto voulurent tenter l'essai de lui conseiller tout au moins de changer de méthode dans son apostolat. — Vois, lui disaient-ils, tu compromets le caractère sacerdotal.

— Et de quelle façon ? répondait D. Bosco.

— Avec tes extravagances ; à t'abaisser à prendre part aux jeux de tant de gamins, à permettre que ces derniers t'accompagnent avec tant de piailleries irrévérencieuses. Ce sont des choses jamais vues à Turin, et contraires aux vieilles habitudes d'un clergé aussi grave et réservé comme est le nôtre. — Mais attendu que sans se perdre en trop de paroles D. Bosco faisait mine de ne pas être persuadé de la logique de ces avertissements, ils répétaient entre eux : — Il a la tête amochée, il ne raisonne plus !

Un jour l'incomparable Théologien Borel lui-même, qui pourtant entrait pleinement dans ses idées, se mit, en présence de Don Sébastien Pacchiotti, à lui parler ainsi : — Cher D. Bosco, pour ne pas s'exposer au risque de perdre le tout, il est mieux que nous sauvions au moins la partie. Attendons des moments plus favorables à nos projets. C'est pourquoi invitons les jeunes actuellement à l'Oratoire à s'en aller, en retenant seulement une vingtaine des plus petits. Tandis qu'en privé nous continuerons à nous occuper de ce petit nombre, Dieu nous ouvrira la voie pour faire davantage, nous en fournissant les moyens et un local convenable.

D. Bosco, personne sûre de son fait, répondit : — Non pas ainsi, pas ainsi ! Le Seigneur dans sa miséricorde a commencé et doit finir son œuvre. Vous savez, monsieur le Théologien, avec combien de peine nous avons pu arracher au chemin du mal un aussi grand nombre de jeunes gens, et que de bien à présent ceux-ci nous veulent en retour. Je suis donc de l'avis qu'il ne convient pas de les abandonner de nouveau à eux-mêmes et aux dangers du monde pour le grave dommage de leurs âmes.

— Mais en attendant où les rassembler ?

— Dans l'Oratoire.

— Où est cet Oratoire ?

— Je le vois déjà réalisé ; je vois une église, je vois une maison, je vois un enclos pour la récréation. Cela existe, et je le vois.

— Et où sont toutes ces choses ? demanda le bon Théologien.

— Je ne peux pas encore dire où elles sont, ajouta D. Bosco, mais elles existent certainement, et je les vois et elles seront pour nous.

Ainsi qu'il l'assurait lui-même lorsque, plusieurs années plus tard, il racontait ce fait à l'un des Salésiens les plus expérimentés, à entendre de telles paroles le Théologien Borel se sentit profondément ému. Il lui semblait que dans ces assertions il avait une preuve suffisamment sûre de la folie de son cher ami, et il s'écria : — Mon pauvre D. Bosco ! vraiment il n'a plus sa tête ! — C'est pourquoi, ne pouvant plus supporter l'immense peine qu'il en ressentait dans le cœur, il s'en approcha, lui donna un baiser, et puis s'éloigna de lui en versant de très chaudes larmes. D. Pacchiotti lui adressa aussi un regard de compassion, en disant : — Pauvre D. Bosco ! et il se retira attristé.

Egalement quelques vénérables prêtres, parmi les premiers du Diocèse, lui rendirent visite, et, accueillis par lui avec le plus grand respect, ils se mirent à lui démontrer qu'il pourrait faire un grand bien aux âmes, dans l'exercice d'autres fonctions du ministère sacré, comme, par exemple, en prêchant les missions au peuple, en aidant un curé de la ville, en se dédiant tout entier aux œuvres de la Marquise Barolo. Comme D. Bosco les écoutait en silence, ils espérèrent pendant un instant avoir réussi à le persuader et lui dirent : — Il ne faut pas s'obstiner ; Vous ne pouvez pas faire l'impossible, et la divine Providence semble clairement indiquer qu'elle n'approuve pas l'œuvre que Vous avez commencée. C'est un sacrifice, mais il faut l'accomplir : renvoyez vos jeunes ! — D. Bosco les interrompit, et levant les mains au ciel, tandis que le regard lui brillait d'une extraordinaire splendeur : — Oh la divine Providence ! Mais vous êtes dans l'erreur. Je suis bien loin de ne plus pouvoir continuer l'Oratoire. La divine Providence m'a

envoyé ces enfants, et je n'en repousserai pas même un, retenez-le bien... J'ai l'inébranlable certitude que la Providence elle-même me fournira tout ce qui leur est nécessaire... Même les moyens sont déjà préparés... Et puisqu'on ne veut pas me louer de local, je m'en fabriquerai un avec l'aide de Marie. Nous aurons de vastes bâtiments, de nombreuses salles pour les classes et pour les dortoirs, capables de recevoir autant de jeunes qu'il en viendra ; nous aurons des ateliers de toutes sortes, afin que les jeunes puissent apprendre un métier selon leur inclination ; nous aurons une belle cour et des arcades spacieuses pour les récréations ; enfin nous aurons une magnifique église, de jeunes abbés, des catéchistes, des assistants, des maîtres pour l'apprentissage des métiers, des professeurs prompts à suivre nos indications ; et de nombreux prêtres qui instruiront les enfants et prendront un soin spécial de ceux chez lesquels se manifestera la vocation religieuse.

Ils s'ébahirent ces messieurs devant la réponse inattendue, et s'étant regardés l'un l'autre en face, ils lui demandèrent : — Vous voulez donc former une nouvelle communauté religieuse ?

— Et si j'avais ce projet ? dit D. Bosco.

— Et à vos religieux quel costume assignerez-vous ?

— La vertu ! répondit D. Bosco, ne voulant pas s'expliquer avec de moindres détails.

Mais les autres, une fois retombé l'étonnement, insistaient en plaisantant pour savoir quel habit endosseraient les nouveaux frères.

— Eh bien, répliqua D. Bosco ; je veux qu'ils aillent tous en manche de chemise comme les garçons maçons.

A ce moment-là rires et moqueries accueillirent l'étrange révélation ; et D. Bosco, après avoir laissé ces messieurs s'amuser à leur manière, tout en souriant pour sa part, observa : — Aurai-je par hasard dit quelque chose de drôle ? Ne savez-vous pas, messieurs, qu'aller en chemise veut dire pauvreté ? Et qu'une société religieuse sans pauvreté ne peut durer ?

— Nous avons très bien compris ! commencèrent-ils à dire, tandis qu'ils se levaient prenant congé. Et quand ils furent sortis du bureau de D. Bosco, ils conclurent : — Nous avons saisi : ses facultés mentales sont détraquées !

Et D. Bosco parlait en ces termes parce qu'intimement persuadé que les événements justifieraient ses paroles et ses vifs désirs. En effet, depuis le tout début, il avait raconté à D. Cafasso les rêves qu'il avait faits, lui demandant conseil. Le saint prêtre lui avait répondu : — Continuez donc *tuta conscientia* [la conscience tranquille] à donner de l'importance à ces rêves, car je juge qu'il y va de la plus grande gloire de Dieu et du bien pour les âmes !

Pendant ce temps-là le commérage et la persuasion que l'ami et père très affectueux de tant de pauvres jeunes gens était devenu fou ou était sur le point de le devenir, se dilataient de plus en plus dans Turin. C'est pourquoi ses vrais amis s'en montraient attristés ; les indifférents ou les envieux se moquaient de lui. Presque tous en somme, et ceux-là mêmes avec lesquels il s'était lié d'intimité, se tenaient éloignés de lui.

L'un de ceux-ci, le rencontrant dans la rue, cherchait à l'éviter, ou encore, s'arrêtant embarrassé et le fixant en face avec un certain air de compassion, lui demandait : — Monsieur l'Abbé, comment allez-vous ?

— Je vais très bien.

— Mais ne ressentez-vous pas un peu de mal à la tête ?

— Non rien du tout.

— Et pourtant il semble que vous ayez au visage une certaine couleur rouge...

— Oh ! ne faites pas attention à cela ! J'aurai sans doute levé un peu trop le coude... disait D. Bosco en souriant, car il comprenait le but de cette interpellation. Et l'ami, non persuadé et hochant la tête, s'empressait de s'éloigner.

Le jeune Michel Rua rencontra à cette époque l'officier qui dirigeait l'usine royale de canons pour fusil, établie dans les environs du Refuge, et ce dernier lui demanda : — Vas-tu encore à l'Oratoire de D. Bosco ? — Et, ayant reçu pour réponse qu'il s'y rendait quelquefois, il lui dit : — Pauvre D. Bosco ; tu ne sais pas qu'il est devenu fou ? — Et une autre fois le même Michel entendit des personnes distinguées s'écrier : — D. Bosco s'est tellement entiché des malheureux jeunes abandonnés qu'il n'a plus sa tête.

Des Services diocésains eux-mêmes de l'Archevêché les responsables officiels envoyèrent une personne prudente, pour que, sans en avoir l'air, elle examinât D. Bosco. On craignait de voir se produire, si réellement étaient vrais les bruits qui couraient, des scènes capables de nuire à l'honorabilité et à la dignité du Sacerdoce. L'envoyé des Services diocésains vint au Refuge, et après un long préambule, il fit tomber la conversation sur l'importance de l'Oratoire : D. Bosco ne tarda pas à parler avec enthousiasme de ce qui lui tenait extrêmement à cœur : — Oui ! Avec l'aide de Dieu, s'écria-t-il, nous pourrons faire quelque chose : là s'élève ma maison, et dans son voisinage, mon église où nous ferons de magnifiques cérémonies ; ici j'aperçois réunis mes prêtres et les jeunes abbés qui à présent n'existent pas, mais qui viendront et m'aideront ; dans ce lieu je vois une multitude sans nombre de jeunes gens qui m'entourent, m'écoutent, m'obéissent et deviennent bons ! — Après l'avoir entendu avec une surprise pleine de tristesse, le messager des Services diocésains fit son rapport à ceux qui l'avaient envoyé. — Il divague, conclurent-ils. Il est sous l'emprise d'une hallucination due à une idée fixe : celle de posséder ce qu'il n'a pas et n'aura jamais ! — Toutefois, ils demeurèrent indécis sur le parti à prendre, également parce que le Vicaire Général Ravina, très ami de D. Bosco, n'aurait pas permis une décision précipitée.

Mais ce qu'ils ne firent pas, s'employèrent à le faire d'autres ecclésiastiques de Turin. Réunis pour une conférence théologi-

que, vers la fin ils discutèrent des nouvelles du jour concernant le clergé et notamment D. Bosco. En conséquence ils furent pris d'inquiétude et décidèrent de tenter la guérison de celui qui, c'était leur persuasion, souffrait du cerveau : — D. Bosco a des idées fixes, qui le conduiront inévitablement à la folie ; son mal, étant encore sur le début, pourra sans doute être vaincu par une cure diligente, et nous seronsainsiàtemps pour empêcher un malheur complet. Conduisons-le donc à la maison de santé, et là, avec les ménagements voulus, on fera ce que la charité et l'art [médical] seront à même de suggérer à son avantage.

En D. Bosco se renouvelait le fait arrivé à N[otre] S[eigneur] J[ésus] C[hrist] : " La foule s'assemble de nouveau, au point qu'il ne leur est même pas possible de manger. Ses proches, l'ayant appris, vinrent le prendre ; car, disaient-ils, il a perdu la raison (1) ".

Entre-temps on envoya [quelqu'un] parler avec le Directeur de l'Hôpital des fous, et on obtint une place pour le pauvre D. Bosco. Alors deux respectables Prêtres, dont l'un était le Théol. Vincent Ponzati Curé de Saint-Augustin et l'autre, un pieux tout autant que savant membre du Clergé Turinois, furent chargés d'aller le prendre avec une voiture fermée et, avec les plus belles délicatesses, de l'accompagner à la maison des dingues. Et voilà qu'un jour les deux agents transporteurs se rendent au Refuge pour accomplir leur mandat. Entrés dans le bureau de D. Bosco, ils font les premières politesses, et ensuite ils amènent la conversation sur le futur Oratoire bien-aimé ; et D. Bosco leur répéta ce qu'il avait déjà dit avec d'autres, et avec tant d'aisance, comme s'il voyait chaque chose sous ses yeux. Les deux envoyés se regardèrent en face, et avec un certain air de compassion et comme en soupirant ils dirent : *C'est vrai !* c'est-à-dire il est réellement fou. En attendant D. Bosco, vu la visite inattendue de

---

(1) Mc 3,20-21.

ces deux importants personnages, vu les interrogations insistantes qu'ils lui adressaient et vu cette mystérieuse exclamation, il s'aperçut qu'eux aussi faisaient partie de ceux qui le croyaient fou, et il en riait dans son cœur. Il attendait donc [pour savoir] comment allait finir l'affaire, quand les deux interlocuteurs l'invitent à sortir pour faire une promenade. — [Aller] un peu à l'air libre te fera du bien, cher D. Bosco, lui dit le Théol. Ponzati ; viens donc ; nous avons justement la voiture qui nous attend dehors. — D. Bosco, qui était plus avisé que ces deux messieurs, se rendit tout de suite compte du tour qu'ils voulaient lui jouer ; puis sans faire voir qu'il avait compris, il accueillit l'invitation et descendit avec eux à la voiture. Arrivés là, les deux amis, un peu trop aimables, le prièrent d'y entrer le premier. — Non, répondit D. Bosco, ce serait là un manque de respect envers votre dignité ; veuillez monter vous les premiers. — Et sans aucun soupçon, ils y montent, persuadés que D. Bosco y grimpera aussitôt après ; mais lui, qui voulait justement *respirer l'air libre*, car il savait bien que cela lui *ferait du bien*, une fois qu'il les voit à l'intérieur, ferme précipitamment la portière de la voiture et dit au cocher : — Vite à la maison de santé, où ces deux-là sont attendus. — Le conducteur donne un coup de fouet au cheval et, plus rapidement que pour le dire, arrive à l'hôpital des fous, très proche du Refuge ; ayant trouvé grand ouvert le portail d'entrée, il y entre très vite. Le concierge ferme tout de suite la porte, et les infirmiers, qui ont été avertis auparavant, entourent la voiture et ouvrent les portières. Et c'est ici qu'eut lieu le plus beau de la scène. Les employés de l'hôpital qui avaient reçu l'ordre de ne plus laisser sortir le fou qu'on aurait amené, et de le retenir, avec des ménagements certes, mais coûte que coûte, ne pouvant deviner lequel des deux était l'intéressé, les conduisirent tous les deux dans une salle à l'étage. Ne servirent à rien les raisons [avancées], ne servirent à rien les protestations ; ils durent y aller. Les employés les traitèrent avec douceur, mais comme on le fait avec les fous. Les malchanceux demandèrent à voir le

médecin, et ce dernier n'était pas dans l'établissement. Ils demandèrent le Directeur spirituel, mais on répondit qu'à cette heure-là il prenait son repas de midi. Eux aussi devaient aller manger et dans une telle si- tuation gênante ils ne s'étaient jamais trouvés au cours de leur vie. Finalement, après des supplications réitérées, on appela le Directeur spirituel : ayant contrôlé le malentendu, il se mit à rire de bon cœur et les fit mettre en liberté. Comment en restèrent ces deux ecclésiastiques, à se voir berner d'une manière aussi ridicule, il est facile de l'imaginer. Pendant bien longtemps, le rencontrant dans la rue, ils changeaient de trottoir hâtivement. Ce fait à lui seul fut suffisant pour faire comprendre qu'il n'était pas fou ou que vraiment il était un fou bien spécial : un de ces fous précisément dont a l'habitude de se servir le Seigneur pour accomplir ses œuvres grandioses, puisqu'au dire de St Paul : *Quae stulta sunt mundi elegit Deus, ut confundat sapientes :* Ce qu'il y a de fou dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi pour confondre les sages (1).

Entre-temps, en ces mois-là, ne se souciant pas des racontars, attendant avec patience que ses tendres détracteurs fussent épuisés, sans perdre la paix [intérieure] D Bosco continuait sa vie. Pendant plusieurs dimanches quelques prêtres de ses amis, qui avaient commencé à l'aider, l'abandonnèrent tout à fait, voyant qu'il ne voulait pas accéder à leurs conseils ni changer de méthode à l'Oratoire. D. Bosco, qui tenait à peine debout, couvant le germe d'une terrible maladie, on le vit absolument seul porter sur ses épaules le poids énorme de plus de 400 garçons. Cet isolement aurait déconcerté et abattu n'importe quel homme plus courageux ; mais Dieu ne permit pas que perdît courage D. Bosco, qui répétait avec le roi-prophète : *Le Seigneur est ma forteresse et mon refuge ; en lui je placerai mon espérance* (2).

---

(1) 1 Co 1,27.

(2) Ps 18 [D'après la Vulgate].

Pourtant, par respect de la vérité, nous devons aussi dire que ce ne furent pas tous les ecclésiastiques qui l'abandonnèrent en ces jours d'une aussi dure épreuve. Mgr Fransoni ne cessa jamais de le soutenir, et l'exhortait à continuer résolument l'œuvre commencée. Ce fut vraiment une grande chance qu'en cette époque si orageuse se trouvait à diriger l'Archidiocèse de Turin un Archevêque si capable de comprendre les voies du Seigneur, et si bienveillant envers D. Bosco et envers son Oratoire ; car autrement, sans un miracle, cette œuvre aurait échoué. D. Cafasso la secourait par des aumônes et disait à D. Bosco, puisque celui-ci ne réussissait pas à faire comprendre à d'autres ses projets, de chercher à temporiser, ne prenant pour le moment aucune décision et se laissant conduire par les événements que susciterait la Providence. Le Théol. Borel était toujours prêt à l'aider, mais alors il observait et gardait le silence, prenant en compassion l'ami désormais à bout en raison des souffrances et des longues veilles endurées. Cependant D. Bosco voulut à la fin lui enlever cette peine et lui faire comprendre qu'il avait lui-même le meilleur bon sens du monde ; c'est pourquoi il lui révéla en grand secret qu'il avait reçu et plus d'une fois une certaine vision de la part de Dieu et de la Bienheureuse Vierge [Marie] ; et que, *dans les alentours de Valdocco se trouverait le berceau de l'Oratoire et d'une Congrégation religieuse qu'il avait l'intention de fonder.*

Le Théol. Borel fut rempli de joie à cette révélation, et il rappelait plus tard et répétait souvent ces paroles de D. Bosco. En 1857, lorsqu'il vit construite la première partie de l'Oratoire actuel, il disait au jeune Abbé Michel Rua : — Dans ses prédictions, D. Bosco m'a décrit cette maison et sa forme, de sorte que je dois reconnaître pleinement réalisé le projet de ces bâtiments encore imaginaires qu'en ces premières années, lui, il affirmait avoir vus dans les rêves.

CHAPITRE XLV

Le dernier jour dans le pré — Un pèlerinage à Notre-Dame-des-Champs — Le son des cloches — Nouveaux refus, affliction et larmes — Un rayon de lumière — D. Pierre Merla — La maison Pinardi et le hangar de Valdocco — Pacte conclu — Emotion et enthousiasme des jeunes à l'annonce du nouvel Oratoire — La prière de remerciement à Marie — Dernier salut au pré.

A travers ces péripéties et d'autres de la même espèce on était arrivé au 5 avril 1846, Dimanche des Rameaux, dernier jour où il était permis de tenir l'Oratoire dans le pré. Le soir du dimanche précédent, D. Bosco avait dit aux jeunes, au moment de les quitter : — Venez encore dimanche prochain, et nous verrons ce que la Providence disposera. — Ce fut l'un des jours les plus pénibles pour notre Don Bosco, un jour de grande affliction pour son pauvre cœur, déjà blessé et attristé à cause d'autres soucis. Ce jour-là il devait savoir en quel autre endroit il pourrait rassembler ses jeunes le dimanche suivant, afin de les en avertir ; et au contraire, malgré toutes les investigations et toutes les recherches les plus minutieuses, aucune lueur d'espoir ne brillait en son esprit de pouvoir le trouver. La méfiance, pour les causes déjà racontées, avait soulevé contre lui l'opinion publique ; partout on lui

refusait un endroit convenable, demandé avec d'instantes supplications. Se trouvant avec l'esprit hautement rempli d'amertume, mais néanmoins toujours confiant en Dieu, il pensa mettre à l'épreuve les prières de ses chers enfants, dont beaucoup étaient véritablement de petits anges de vertu. C'est pourquoi, ce matin-là, les ayant tenus dans le pré et ayant confessé une bonne partie d'entre eux, il les rassembla, et annonça qu'ils iraient entendre la Messe au Couvent Notre-Dame-des-Champs, lieu distant d'environ deux kilomètres sur la route de Lanzo. — Nous allons là, leur dit-il, comme pour un pèlerinage de dévotion en l'honneur de Marie, afin que cette Mère compatissante nous obtienne la grâce de trouver bientôt un autre local pour notre Oratoire. — La proposition fut accueillie avec joie, et il se mirent tout de suite en ordre. Sachant que la sortie était plus de dévotion que de passe-temps, ils gardèrent une attitude plus que jamais édifiante ; et donc le long du chemin ils priaient en récitant le Chapelet, ou ils chantaient les Litanies et des Cantiques.

Quand ils furent sur l'avenue ombragée, qui depuis la grand-route conduit au Couvent, au grand étonnement de tous les cloches de l'église se mirent à sonner à toute volée. J'ai dit *au grand étonnement de tous*, car, bien qu'ils se fussent déjà rendus là plusieurs autres fois, jamais leur arrivée n'avait été fêtée au son des airains sacrés. Cette démonstration parut si insolite et hors de l'usage, que se répandit le bruit [disant] que les cloches s'étaient mises à sonner d'elles-mêmes. Ce qui est certain, c'est que le Père Fulgence, Gardien du Couvent et alors Confesseur du roi Charles-Albert, assura que ni lui ni aucun autre de la communauté n'avait donné l'ordre de sonner les cloches en cette occasion, et que, malgré la peine qu'il se donna pour savoir qui les avait sonnées, il n'arriva jamais à le découvrir.

Entrés dans l'église, ils assistèrent à la Messe, et plusieurs d'entre les jeunes firent même la sainte Communion. Après la

Messe, et tandis que le bon Gardien faisait préparer un petit déjeuner dans le jardin du Couvent, D. Bosco tint un beau discours de circonstance. Comparant ses enfants à des oiseaux, dont on avait jeté le nid à terre, il les encouragea à prier Notre-Dame de bien vouloir leur en préparer un autre plus stable et sûr ; et ils La prièrent avec lui vraiment de tout cœur, ayant pleinement confiance qu'elle les exaucerait. Revigorés, ils retournèrent en ville, pour se rassembler aux heures de l'après-midi pour la dernière fois dans le pré.

Ils avaient remis leur sort dans les mains de Marie ; dans le même temps D. Bosco avait quitté quelqu'un qui était à même de chercher un autre endroit ; mais, avant la tombée du jour, leur espérance et surtout le cœur de D. Bosco devaient être soumis à rude épreuve.

L'après-midi, vers deux heures, ils étaient déjà presque tous réunis dans le pré. Sachant que c'était la dernière fois qu'il leur était accordé d'en profiter, il leur semblait trouver un plaisir exquis à le parcourir de fond en comble et à le piétiner à volonté. Ils ne les auront pas comptées, mais c'est en un bien grand nombre sans doute que ce soir-là ils auront fait périr les racines de l'herbe, au point de faire courir des risques non légers au patrimoine considérable des frères Filippi !

A l'heure fixée il y eut le catéchisme, le chant, le sermon, tout comme les autres fois. Après quoi, les jeunes reprirent les jeux et les passe-temps bien-aimés ; mais une chose insolite ne tarda pas à frapper leurs regards et à freiner chez quelques-uns l'ardeur pour s'amuser. Celui qui précédemment avait toujours été l'âme de la récréation et qui, nouveau Philippe Néri, se faisait petit avec les petits, chantant, jouant, courant avec eux, le cher D. Bosco, se tenait tout seul dans un coin du pré, songeur et mélancolique. C'était sans doute la première fois que les enfants le voyaient rester ainsi à l'écart. Sur ses lèvres [on] ne [voyait] plus

fleurir ce doux sourire qui les réjouissait tant ; de son visage se dégageait un air triste et angoissé ; ses yeux étaient voilés de larmes. Il se promenait et priait. Certains d'entre eux, le voyant dans cet état, se mettaient tout près de lui pour lui tenir compagnie ; mais il disait : — Allez, mes enfants, et laissez-moi seul.

D. Bosco gardait le silence, mais les jeunes plus adultes avaient eu connaissance de ses embarras et de ses peines. Il était allé après midi rendre encore une fois visite aux frères Filippi et à madame, leur mère, sans pouvoir les faire changer d'avis à propos de la décision intimée.

— Mais moi, s'était écrié D. Bosco, j'ai loué ce pré pour un an à raison de vingt lires par mois, et le temps de la location n'est pas encore fini. Une telle somme est convenue précisément en considération de la récolte de foin qui serait compromise.

— Et nous, nous ne sommes pas disposés, avaient ajouté messieurs Filippi, à endurer un dommage grave et non prévu. Cherchez un autre lieu.

— Et à présent où voulez-vous que j'aille ?

— Nous Vous avons accordé le temps nécessaire ! il fallait prendre des dispositions !

Le pauvre D. Bosco vivait donc à ce moment-là le cauchemar d'une affliction, qu'aucune plume ne serait capable de décrire. Il était comme un agriculteur qui regarde le ciel obscurci par un nuage de grêle qui menace son champ, sur le point de lui ravir ses plus chères espérances ; il était comme un pasteur affectueux qui se voyait contraint à abandonner son troupeau bien-aimé, à laisser ses agnelets être la proie de loups rapaces ; il était comme un père, ou mieux comme une mère affectueuse, qui pour cause de violence devait se séparer sans doute pour toujours de ses chers enfants. Il réfléchissait en lui-même : Mes

aides m'ont tourné les talons et laissé seul pour prendre soin de ces nombreux garçons ; je suis à bout de forces, ma santé désormais s'en est allée et, de surcroît, d'ici deux heures expire pour moi le temps de pouvoir rester dans ce pré ; il m'est nécessaire d'avoir un autre lieu où je pourrais rassembler ces jeunes et de les en prévenir en vue de dimanche prochain, et ce lieu, malgré toutes les recherches, n'apparaît pas, et à partir de ce soir doit prendre fin cet Oratoire. Sont-elles donc perdues, toutes les fatigues supportées ? ont-elles donc inutilement coulé, ces sueurs si nombreuses ? faut-il donc renvoyer et abandonner tant de jeunes qui m'aiment, les laisser de nouveau livrés à eux-mêmes, les revoir flâner dans les rues et sur les places, s'enfoncer jusqu'au cou dans le vice, s'acheminer vers les prisons, se perdre corps et âmes ? Mais pourtant ça n'est pas la volonté de Dieu !... A de telles considérations la peine devint pour lui si intense que le pauvre D. Bosco fut à bout ; il éclata en sanglots et pleura.

Quelqu'un pourrait demander ici : Mais est-ce que par hasard l'espérance, ou plutôt la certitude, du futur Oratoire auraient cessé de l'habiter en cette occasion ?

Nous sommes d'avis que Dieu, étant sur le point de faire à l'Oratoire une grâce singulière en lui donnant enfin une demeure stable et sûre, voulut ce soir-là que son fondateur ressentît tout le poids de l'abandon, et en demeurât comme accablé, afin que la faveur prochaine se fît pour lui plus agréable et comme une récompense d'un lourd travail ; car c'est une règle de la divine Providence de faire succéder aux grands sacrifices les plus remarquables bienfaits. Mais dans cet état d'oppression D. Bosco ne pouvait point perdre sa confiance, et l'on peut répéter de lui ce que du grand Patriarche Abraham écrivit St Paul : *Contra spem in spem credidit, ut fieret pater multarum gentium, secundum quod dictum est ei :* Contre l'espérance humaine

il crut à l'espérance de devenir le père d'une multitude d'enfants, selon ce qui lui fut dit (1).

Quelques-uns des jeunes gens, qui en ces moments-là n'étaient pas loin de lui, le virent lever au ciel des yeux humides de larmes, et l'entendirent s'écrier : " O mon Dieu, mon Dieu, pourquoi ne me révélez-vous pas le lieu où vous voulez que je rassemble ces enfants ? Faites-moi le connaître, ou dites-moi ce que je dois faire ". C'était la prière de la douleur certes, mais aussi de l'espérance ; et le Dieu de la bonté, le Père des orphelins ne tarda pas à répondre à ces larmes émouvantes, et à exaucer ces accents riches d'amour.

D. Bosco avait à peine terminé ces mots et essuyé ses larmes, lorsque de façon inattendue entra dans le pré un certain Pancrace Soave, si bègue que, pour lui arracher les mots de la bouche, il aurait fallu les tenailles de Nicodème. Le brave homme, s'étant placé devant D. Bosco, lui demanda tant bien que mal : — C'est vrai que vous cherchez un endroit pour faire un laboratoire [voir * p. 427] ? — Non, pas pour faire un laboratoire, répondit D. Bosco, mais un Oratoire. — Je ne sais pas, répondit Pancrace, si c'est la même chose un Oratoire ou un laboratoire ; mais un endroit, il y en a un : venez le voir. Il est de la propriété de monsieur François Pinardi, honnête personne qui a l'intention de le louer. Venez et vous ferez un bon contrat.

Cette proposition inattendue fut comme un rayon de lumière apparu au milieu de nuages épais.

A cet instant arrivait un ami fidèle de D. Bosco, un certain D. Pierre Merla, fondateur, sous le nom de *Famille de St Pierre*, de l'Œuvre pie qui a pour but de s'occuper du triste abandon dans lequel se trouvent tant de pauvres [jeunes ou vieilles] demoiselles,

---

(1) Rm 4,18.

auxquelles pour diverses raisons il devient presque impossible de trouver quelqu'un qui veuille leur assurer pain et travail (1). Quand les dimanches et les jours de fête ce digne Prêtre, Compagnon de Séminaire de notre D. Bosco et conscient du grand bien que ce dernier accomplissait dans une partie de ministère non différente de celle qui lui tenait à cœur, avait un bout de temps libre, il courait avec plaisir au secours de son ami s'offrant volontiers pour assister [les jeunes], pour faire le catéchisme, pour prêcher et dans tout autre service charitable.

— Qu'est-ce que tu as ? demanda-t-il à D. Bosco, dès qu'il eut jeté un coup d'œil sur lui ; je ne t'ai jamais vu aussi mélancolique. Il t'est peut-être arrivé un malheur ?

— Un malheur non, mais un grand embarras. Aujourd'hui, c'est le dernier jour où il m'est permis de demeurer dans ce pré ; nous sommes le soir : je dois dire à mes enfants où ils se rassembleront dimanche prochain, et je ne le sais pas. Il y a cet homme qui me dit que se trouve près d'ici un local qui convient peut-être, et il m'invite à aller le

---

(1) Cette Institution est toujours florissante, et donne des fruits consolants. Beaucoup de jeunes filles en sortent chaque année ayant recouvré leurs aptitudes pour la famille et pour la société, bonnes chrétiennes, citoyennes exemplaires, et capables de gagner honorablement leur pain en travaillant de leurs mains. L'Institution porte elle-même le souci particulier de trouver une place honnête pour celles qui en sortent, et qui y ont tenu une bonne conduite. De nos jours, dans l'acceptation, bien qu'on donne la préférence à celles qui sont sorties des lieux de détention, on y reçoit également toutefois des [jeunes filles] qui sans plus ont été ou sont en danger : un bon nombre de ces dernières finissent par rester pour toute la vie, ou même par se dédier au Seigneur dans l'Institution elle-même, entrant parmi celles qu'on appelle les [Religieuses] *Affligées*. Elle est dirigée par les Sœurs de St Vincent, du Vénérable Cottolengo. Se souvenant que leurs fondateurs [D. Merla et D. Bosco] étaient en bonne amitié, les deux Institutions continuent à s'entraider mutuellement : recueillies pour leur protection, elles travaillent pour les jeunes et pour les Missionnaires de D. Bosco, et les Prêtres Salésiens s'offrent souvent pour les œuvres du ministère sacré aux profit de ces femmes.

visiter. Tu es arrivé ici au bon moment. Assiste un instant du côté de la récréation ; je vais le voir, et je reviens.

— Je suis là tout à toi, ajouta tout de suite D. Pierre ; vas-y tranquillement, et fais les choses à ton aise.

Et D. Bosco se fit accompagner par Pancrace, qui le guida où l'attendait M. Pinardi. Parvenu sur le lieu, entouré de jardins, de prés et de champs, il trouva une masure ayant un seul étage en plus du rez-de-chaussée, avec l'escalier et avec un balcon en bois vermoulu, et en elle il reconnut l'habitation de mauvaise réputation qui à plusieurs reprises lui avait été présentée en rêve.

D. Bosco voulait monter à l'étage supérieur, mais Pinardi et Pancrace lui dirent : — Non ; l'endroit pour Vous est ici derrière — ; et ils l'y conduisirent. C'était un hangar agrandi, en plan incliné et nous dirions plutôt en plan précipité, de sorte que sur un côté il n'avait guère plus d'un mètre de hauteur. Il avait d'abord servi d'atelier [voir * p. 427] pour un fabricant de chapeaux et ensuite de salle de rangement pour certaines lavandières qui faisaient ici la lessive, lavant le linge dans un canal voisin et l'étendant dans une cour attenante. En y entrant D. Bosco dut faire attention à ne pas se fracasser la tête. Pour plancher, c'était directement la terre ; et quand il pleuvait beaucoup, on pouvait y aller en barque. Il pouvait tout au plus servir de réserve à bois. D'autre part, à cette époque, c'était là le rendez-vous des rats et des fouines, ainsi que le nid des hiboux et des chauves-souris.

— Il est trop bas, il ne me sert pas, dit D. Bosco, après l'avoir examiné attentivement.

— Je le ferai remettre en état, ajouta gentiment Pinardi ; je creuserai, je mettrai des marches, je ferai un autre plancher, et tout comme Vous voulez, car je désire que soit installé ici votre laboratoire.

— Non, cher ami, pas laboratoire, mais Oratoire, c'est-à-dire une petite église où rassembler des jeunes gens.

— D'autant mieux et plus volontiers encore. Moi aussi je suis chantre, je porterai deux chaises, une pour moi et l'autre pour mon épouse.

Et puis chez moi j'ai une lampe, et je la mettrai aussi ici pour faire plus joli ; c'est très bien : un Oratoire.

Le brave homme semblait fou de joie à l'idée d'avoir une église chez lui, et le désir qu'il conçut en cet instant de passer contrat pouvait sans doute être égal à celui de D. Bosco. C'était une disposition de la Providence.

— Je vous remercie, dit D. Bosco, pour votre bonne volonté et pour les offres que vous me faites. Si vous pouvez abaisser le plancher d'au moins un pied (50 centimètres), j'accepte ; mais combien demandez-vous ?

— Trois cents lires par an ; on veut m'en donner davantage, vous savez, mais je Vous donne la préférence, à Vous qui voulez destiner ce local à un but religieux et au bien public.

— Je vous en donne trois cent vingt, pourvu que vous me donniez aussi cette bande de terrain pour la récréation, et me promettiez que dimanche prochain je pourrais déjà y conduire mes jeunes gens.

— Entendu ; pacte conclu : venez donc ; dimanche tout sera en ordre.

D. Bosco ne chercha pas davantage, et l'esprit en fête il retourna vers les jeunes, les rassembla autour de lui, et à haute voix il se mit à crier : — Joie, mes enfants, joie ; nous avons trouvé l'Oratoire ; nous aurons Eglise, sacristie, salles pour les classes, endroit pour courir et jouer. Dimanche, dimanche déjà nous nous y rendrons. C'est là dans la maison Pinardi ; — et, parlant ainsi il indiqua du doigt le lieu, qui, étant voisin, se voyait du pré. Ayant entendu cette nouvelle, tout d'abord les uns demeuraient immobiles à cause de la stupeur comme s'ils n'avaient pas bien compris, et les autres à la manière de quelqu'un qui éprouve un grand plaisir et ne sait pas comment l'exprimer ; et ils se tournaient d'un côté et de l'autre. " Mais après quelques instants il ne fut plus possible de nous faire rester en place et dans le calme, nous attestaient quelques-uns de ceux qui vivent encore. Nous nous étions dispersés, et après c'était à qui courait,

à qui sautait, à qui faisait des cabrioles, à qui lançait son béret en l'air, à qui criait de toutes ses forces, à qui battait des mains : on se serait cru à la fin du monde. Les gens qui se trouvaient dans le quartier, abasourdis, accouraient vers nous, demandant ce qu'il y avait. D. Merla riait ; D. Bosco pleurait de consolation. Il y eut un instant d'émotion, ou plutôt d'enthousiasme indescriptible ; une scène vraiment digne d'être transmise à la postérité. Ainsi grâce à la bonté de Dieu, grâce à l'intercession de Marie Immaculée on passait comme par enchantement d'une profonde tristesse à une très douce allégresse ".

Après cet épanchement de joie, D. Bosco les rappela, imposa le silence, leur adressa quelques mots en lien avec le bon résultat du pèlerinage, et il invita à se mettre à genoux et à réciter le Chapelet pour remercier. Ce fut la prière de la gratitude envers la céleste Bienfaitrice et Mère, qui ce jour même les avait si amoureusement exaucés.

Relevés, ils donnèrent le dernier salut au pré, qu'ils avaient jusqu'alors aimé par nécessité, mais qu'en raison de la certitude d'avoir un lieu meilleur et plus stable, ils abandonnaient sans regret.

Le soleil était déjà couché et, après avoir souhaité le bonsoir à D. Bosco et l'avoir acclamé, les jeunes commencèrent à se retirer chacun dans sa maison, y racontant les événements de cette soirée très agitée.

Le contrat de cette location porte la date du 1er avril 1846 : il est signé par François Pinardi et par le Théologien Jean Borel, et il devait durer trois ans.

---

* Laboratoire, atelier : ce dernier mot est le plus exact ; il convient toutefois de garder l'assonance entre laboratoire et Oratoire lorsque, dans la scène rapportée, est en jeu le quiproquo.

CHAPITRE XLVI

La prise de possession du nouvel Oratoire — La grande basilique — Deux visites à Notre-Dame de Consolation — Méthode suivie à l'Oratoire — L'habile pêcheur — Un merle pris en cage — Le départ du soir — Prophétie ou pronostic.

Monsieur Pinardi avait donné sa parole à notre D. Bosco qu'il lui préparerait l'endroit pour le dimanche suivant, et il la tint. Voyant que le travail à accomplir était abondant et pressait, il appela des ouvriers pour creuser et transporter la terre ; des maçons pour démolir des murs et en élever d'autres ; des menuisiers pour faire des parquets ; et comme cela ne suffisait pas, y mirent la main lui-même et le bon Pancrace ; de sorte qu'on peut dire sans crainte d'exagérer qu'en une semaine on fit le travail d'un mois. D. Bosco avait demandé à l'Archevêque l'autorisation voulue et, l'ayant obtenue par un décret du 10 avril, le Samedi Saint il disposait tout le nécessaire. C'est pourquoi le matin du Dimanche de Pâques 12 avril 1846 le local était en ordre : une longue remise pour servir de chapelle, et aussi une cour pour les divertissements, une partie à l'ouest, une partie au nord de la maison. Le reste de la propriété était déjà loué à Soave Pancrace, et on ne put avoir un espace plus grand.

A une certaine heure s'y trouvait déjà une bonne partie des jeunes : D. Bosco y fit transporter depuis le Refuge et la baraque

du pré, où il était conservé, le matériel tant d'église que de récréation, et ainsi en même temps que lui il prit possession du nouvel Oratoire. Deux dames bienfaitrices étendirent sur l'autel un [tissu de] lin très fin qu'avait offert le Théologien Carpano et qu'elles avaient transformé en nappe, tandis que le Théologien, qui depuis quelques semaines ne s'était plus fait voir, mettait en place les chandeliers, la croix, la lampe et un petit cadre de François de Sales, le Saint Patron. Ce matin-là D. Bosco lui-même bénit la modeste construction et la dédia au culte divin en l'honneur du Saint : il y célébra la sainte Messe, à laquelle prenaient part de nombreux jeunes, des voisins et d'autres personnes de la ville. Pour montrer sa satisfaction et pour lui donner une marque de bienveillance, l'Archevêque renouvela encore à D. Bosco les facultés déjà accordées à l'avantage de l'Oratoire, à savoir de célébrer la Messe, donner la Bénédiction [du Saint Sacrement], administrer les Sacrements, prêcher, faire des triduums, des neuvaines, des retraites spirituelles, préparer à la Confirmation et à la Communion, comme aussi de satisfaire au précepte pascal, comme si les jeunes étaient dans leur paroisse.

Il sera utile de donner ici une courte description de la nouvelle chapelle. C'était une pièce ayant de quinze à seize mètres de long et de cinq à six de large ; derrière l'autel qui regardait vers l'ouest, il y avait deux autres pièces qui servaient de sacristie et de débarras. Elle avait pour plancher un parquet de bois, construit à la hâte et mis en place au mieux : par ses fentes pouvaient passer non seulement les rats, mais aussi les chats qui leur donnaient la chasse. Pour voûte, elle avait un plafond de claies enduites de plâtre. Et sa hauteur ? A dire vrai, c'était quelque chose de moindre que celle de St-Pierre de Rome ! Pour en donner une idée, qu'il suffise de dire que lors de sa venue pour y administrer la Confirmation ou pour y accomplir quelque autre cérémonie, Monseigneur l'Archevêque, montant sur la petite cathèdre, devait tenir basse la tête, pour ne pas cogner dans la voûte avec la

pointe de la mitre. Presqu'au milieu de l'église, du côté nord, était également placée une petite chaire, sur laquelle tous ne pouvaient pas monter pour faire le sermon, car un prêtre de haute taille aurait touché de la tête le plafond. Elle était par ailleurs adaptée pour la Théologien Borel qui, très court de taille, s'y installait à merveille et qui donnait le soir un enseignement avec beaucoup de zèle et pour beaucoup de satisfaction chez les jeunes. Voilà donc la grande basilique qui servit pour le culte divin pendant environ six ans, et qui en ce jour de Pâques résonnait des chants sacrés pour la première fois. Ainsi les rêves continuaient à se réaliser et, après la troisième station, D. Bosco s'était établi dans cette maison que lui avait destinée la bonté de Marie.

C'est pourquoi voulant remercier pour l'implantation stable de l'Oratoire, au cours des deux années 1846-1847, les jeunes se rendirent au mois de mai faire une Communion dans le Sanctuaire Notre-Dame de Consolation en l'honneur de Marie, mais [on n'allait] pas en procession. A l'heure fixée les jeunes remplirent le Sanctuaire. Les Pères Oblats de la Vierge Marie s'offrirent à écouter leurs confessions, le Théologien Nasi s'assit à l'orgue et l'hymne *Te Deum laudamus* monta vers le ciel depuis des centaines de cœurs purifiés par les Sacrements Sacrés. A travers son image miraculeuse, présentée en ce lieu, Marie écouta et bénit ses enfants et répandit sur D. Bosco toutes les consolations qui lui étaient nécessaires pour que sa mission ardue lui fût facilitée. Vraiment, le reflet de ces consolations sur le visage de D. Bosco fut si vif que, fixant les yeux sur lui, plus tard au milieu des épreuves et des soucis les plus pénibles, ses Salésiens en retiraient toujours un vif réconfort et se sentaient pénétrés d'une grande confiance dans l'avenir.

Bien que le nouveau local ne disposât pas de toute la capacité nécessaire, néanmoins, étant loué avec un contrat en bonne forme, il libérait D. Bosco de l'inquiétude : il ne serait plus obligé de s'en aller de temps en temps d'un lieu vers un autre

avec de graves perturbations ; et à ce moment-là il employait son temps à des besoins plus urgents. Cependant même ici dès le début se présentèrent bien des difficultés, non pas comme auparavant de la part du propriétaire, mais à cause de la maison immorale qui se dressait tout près, et à cause de ce qu'on appelait l'*auberge de la Jardinière*, dans la maison Bellezza, où surtout les dimanches et les jours de fête se regroupaient les viveurs de la ville. Mais grâce à la vigilance de D. Bosco et à l'entière soumission à ses ordres, les jeunes n'en ressentirent aucun préjudice ; et même leur récréation bruyante, les chants et les cris obtinrent un excellent effet contraire : c'est-à-dire qu'ils firent considérer cet endroit comme n'étant pas un lieu approprié pour satisfaire ses caprices, et qu'ils finirent par faire transférer ailleurs l'auberge. Mais de cela nous parlerons de façon plus distincte à l'emplacement voulu.

En attendant, l'endroit stable, les marques d'approbation du Supérieur ecclésiastique, les cérémonies solennelles, que l'on célébrait aux jours des plus belles fêtes, certaines gâteries fournies par les bienfaiteurs, la musique qui devenait d'une qualité toujours meilleure, les diverses sortes de jeux et de passe-temps, comme les sauts, les courses, les tours de passe-passe, les cordes, les bâtons, et cent autres nouveautés, auxquelles savait réfléchir l'esprit industrieux de D. Bosco et donner vie son grand cœur, [tout cela] attirait à l'Oratoire des enfants et des jeunes gens [venus] de tous les côtés. La preuve en soit que peu de temps après ils dépassaient les sept cents, de sorte qu'au moment des cérémonies sacrées ils occupaient tous les coins de l'église, du chœur et de la sacristie elle-même, et jusqu'à l'espace libre devant la porte. Plusieurs ecclésiastiques qui auparavant l'avaient abandonné se mirent aussi à revenir ; c'est pourquoi, outre l'intrépide Théologien Borel, venaient souvent prêter leur concours D. Joseph Trivero, le Théologien Hyacinthe Carpano, le Théologien Joseph Vola, le Théologien Robert Murialdo, le Théologien Chiaves, le Théologien Louis Nasi, D. Bosio, D. Merla, D. Pierre Ponte, D. Traversa et plusieurs autres qu'il serait trop long d'énumérer.

Nous ne pouvons pourtant pas omettre de faire une mention particulière du Théologien Jean-Ignace Vola, turinois, modèle de vie sacerdotale, que l'Archevêque Mgr Chiaverotti avait défini un ange sur la terre. Portant une très grande affection au Siège de Rome, tout dévoué à Monseigneur Fransoni, inlassable prédicateur et confesseur à Turin et dans les diverses villes du Piémont, très habile catéchiste, ayant grande réputation auprès de tout le monde pour la doctrine et la sainteté, il distribuait aux pauvres, aux hôpitaux, aux couvents et aux monastères les rentes considérables que lui avait laissées son père, retenant pour lui le strict nécessaire. D. Bosco l'avait rencontré pour la première fois en allant prêcher au Pensionnat des Filles du Rosaire, où le Théologien était depuis de nombreuses années Directeur spirituel. Bien que D. Vola fût de dix-huit ans plus avancé en âge que D. Bosco, toutefois entre ces deux saintes âmes s'alluma aussitôt une cordiale amitié. D. Bosco admirait en lui la grande tranquillité et le grand calme, produits de sa paix intérieure, l'humilité très édifiante, le zèle prudent, la manière courtoise, modeste, agréable de s'entretenir, sans ombre d'affectation, et surtout un esprit de piété et de dévotion solides. Pour les mêmes qualités D. Vola aimait bien D. Bosco, et c'est pourquoi il venait de temps en temps l'aider. Il ne pouvait s'occuper de l'assistance ; mais en allant au Bon Pasteur, où il était confesseur titulaire, il s'arrêtait à l'Oratoire, et durant les absences du Théologien Borel, jusqu'en 1856, il enchantait les jeunes avec ses beaux sermons.

Pour toutes ces raisons et d'autres semblables, l'Oratoire de Valdocco prit bientôt un démarrage très consolant. D. Bosco laissa par écrit : " A partir de ce moment-là, les jeunes furent plus assidus et mieux entourés. Elle était merveilleuse la manière dont se laissait commander une multitude qui peu de temps auparavant m'était inconnue et dont pour une grande partie on pouvait dire en vérité qu'elle était : *sicut equus et mulus quibus non est intellectus* [comme le cheval et le mulet auxquels manque l'intelligence].

On doit ajouter par ailleurs qu'au milieu de cette grande ignorance j'admirai sans cesse un grand respect pour les choses d'Eglise, pour les ministres sacrés, et un grand élan pour apprendre les dogmes et les commandements de la religion ".

La méthode qu'on employait alors pour diriger est presque la même que celle qu'on suit encore de nos jours pour les jeunes externes à l'Oratoire Saint-François de Sales à Turin, ainsi que dans tous les autres, qui ont tiré leur origine de ce dernier. Cela mérite la peine d'en donner ici un aperçu sommaire pour [en faire une] règle commune. Les dimanches et jours de fête, de bon matin, on ouvrait l'église et on commençait les confessions, qui duraient jusqu'au moment de la Messe. Celle-ci était fixée à huit heures ; mais pour donner satisfaction à tous ceux qui désiraient s'approcher des Sacrements sacrés, souvent elle était différée jusqu'à neuf heures et même plus tard, car le pauvre D. Bosco devait, comme on dit, être à la fois au four et au moulin. Le matin les prêtres, ses coopérateurs, étaient occupés dans leurs églises. Durant la Messe, parmi les [jeunes] plus adultes et plus sérieux, certains assistaient les copains, et d'autres, en chœurs alternés, guidaient les prières et la préparation à la sainte Communion. Une fois terminé le saint Sacrifice, et après avoir enlevé les ornements sacrés, D. Bosco montait dans la chaire basse, et faisait un bout de sermon. Au début il expliquait l'Evangile ; mais ensuite il commença les récits de l'Histoire Sainte et de l'Histoire de l'Eglise, qu'il continua pendant plus de 20 ans. Ces récits, traduits dans une forme simple et populaire, revêtus des coutumes des temps, des circonstances des lieux et des noms géographiques, plaisaient beaucoup aux petits et aux grands, ainsi qu'aux Ecclésiastiques eux-mêmes qui pouvaient parfois se trouver présents ; et tout en instruisant dans la religion et dans l'histoire, ils se prêtaient très bien à infuser dans les cœurs la haine envers le vice et l'amour pour la vertu. On sortait de l'Eglise : après un peu de récréation, commençait l'école dominicale, de lecture et de chant,

qui durait jusqu'à midi. Et c'était l'occupation de la matinée.

A une heure de l'après-midi recommençaient les divertissements avec les boules, les échasses, les fusils et les épées de bois, et avec d'autres jeux d'adresse et de gymnastique. A deux heures et demie ils entraient dans la chapelle et se déroulait le Catéchisme. L'ignorance des jeunes, au lieu de décourager D. Bosco, l'incitait à se faire tout à tous et à se multiplier, pour ainsi dire, afin de les instruire selon les besoins. Au début, quand le plus grand nombre se composait de nouveaux, il disait la première partie du *Pater*, mais presque personne ne savait prendre la deuxième, de sorte que c'était lui qui devait tenir les deux rôles. La même chose se produisait pour la récitation de l'*Ave Maria*. Il arrivait également souvent qu'il manquait l'un ou l'autre catéchiste, et parfois plusieurs en même temps ; et alors, pour ne pas laisser ces enfants sans enseignement, il les regroupait tous autour de lui, ou bien il les divisait, un peu dans une classe, un peu dans une autre, donnant ainsi satisfaction aux engagements de tous. Une fois terminé le Catéchisme on récitait le Chapelet. Plus tard on commença à chanter l'*Ave Maris Stella* [Salut, Etoile de la Mer], puis le *Magnificat*, ensuite le *Dixit* [premier psaume des vêpres] enfin les autres Psaumes avec les antiennes, et dans l'espace d'une année on devint capable de chanter les Vêpres de Notre-Dame en entier. A ces pratiques [de piété] faisait suite un court sermon, qui la plupart du temps consistait dans un récit allégorique, dans lequel on personnifiait un vice ou une vertu qu'on voulait faire abhorrer ou aimer. Le tout prenait fin par le chant des Litanies et par la bénédiction du Saint Sacrement.

Une fois accomplies les cérémonies d'église, commençait le temps libre, où chacun pouvait s'occuper selon son goût personnel. C'est pourquoi ceux qui ne savaient pas encore les prières ou qui bien qu'adultes n'avaient cependant pas été admis à la Communion, se mettaient à l'écart et recevaient une leçon particulière de Catéchisme ; d'autres doués d'une belle voix s'adonnaient au chant

et à la musique ; les analphabètes s'appliquaient à la lecture et aux *grandes lettres** ; la majeure partie de tout le reste passait agréablement le temps à sauter, courir et jouer.

Il ne faut cependant pas croire que la récréation était aussi pour D. Bosco un temps de repos ; au contraire on peut dire que c'était le moment de sa plus grande sollicitude, le moment de ses meilleures pêches. Et comment cela ? En plus de veiller à ce qu'on ne fît pas de mal, pendant ce battement, plus ou moins long selon la saison, il s'approchait de l'un ou de l'autre des jeunes, et comme s'il avait à lui confier quelque chose en secret, il se mettait tout près de son oreille, puis avec une bonté et une douceur incomparables, il disait à l'un : — Quand viendras-tu te confesser ? Viens, car je t'attends samedi soir ; — et entre-temps il se le faisait promettre. A un autre il demandait : — Vas-tu encore à tel endroit, ou avec tel copain ? Fais-moi un plaisir, n'y va plus ; — et le jeune lui donnait sa parole. A un troisième : — J'ai entendu qu'un juron t'a échappé ; sois attentif à ne plus le dire ; — et la recommandation n'était plus oubliée. A un quatrième : — Viendras-tu tous les dimanches à l'Oratoire ? — et il obtenait accompagnée d'un sourire une réponse affirmative. — J'aurais besoin d'une faveur de ta part, ajoutait-il à un cinquième, à un sixième ; me l'accorderais-tu ? — Bien volontiers, et qu'est-ce que ça serait ? — Que dimanche prochain tu entraînes aux Sacrements ton copain. — Parfois un mot peu honnête échappait des lèvres d'un gamin tout occupé à son jeu ; l'ayant pris à part, il lui disait tout bas : — Ce mot ne plaît pas au Seigneur. — Et à l'un il recommandait une plus grande obéissance à ses parents, à l'autre une diligence constante dans ses devoirs d'état, à un autre encore une plus grande ponctualité au catéchisme et une plus grande fréquence aux Sacrements. Et ainsi de suite sur le même ton. Par de semblables exhortations, faites à chacun comme en confidence, D. Bosco se procurait une

---

* les *grandes lettres* des tableaux muraux pour apprendre à lire [voir p. 347-8].

bande de jeunes gens qui le samedi et le dimanche venaient assiéger son confessionnal et accomplir les pratiques de piété avec une dévotion édifiante, et dans le même temps il se rendait maître de leurs cœurs, au point de pouvoir les diriger et les gouverner à son gré.

Il arrivait même quelquefois que l'un des plus malheureux ne capitulait pas si vite devant ces artifices suggérés par l'amour ; lui, alors, il s'accrochait à d'autres non moins efficaces. A ce propos rappelons un fait raconté et décrit par le protagoniste lui-même en ces termes : " J'avais 17 ans, je fréquentais depuis quelques mois l'Oratoire, prenant part à la récréation, aux passe-temps et aussi aux cérémonies religieuses, même, lorsqu'on chantait des psaumes, des hymnes ou des cantiques, je m'y associais y trouvant tout mon plaisir, et je chantais en donnant tout ce que j'avais de voix. Par ailleurs je ne m'étais pas encore approché du sacrement de la Confession. Je n'avais aucun motif pour ne pas y aller, mais ayant laissé s'écouler un peu de temps, je ne savais plus comment me résoudre à y retourner. Quelquefois D. Bosco m'avait tendrement invité à faire mes pâques, et j'avais aussitôt répondu oui ; et en attendant tantôt pour un prétexte, tantôt pour un autre, je m'arrangeais pour éluder ces paternelles invitations. Je me contentais de promettre, et ne tenais jamais parole. Cependant il sut me cueillir d'une manière vraiment charmante. Un dimanche, après les cérémonies sacrées, j'étais tout absorbé dans un jeu, [je jouais] aux *barres*, et comme la saison était déjà chaude, je me trouvais en bras de chemise. Mon désir pour ce jeu était violent, j'y prenais plaisir et il se prolongeait : j'en avais le visage rouge et j'en étais tout trempé de sueur.

" Tandis que je ne savais quasiment pas si j'étais au ciel ou sur terre, D. Bosco m'appelle en toute hâte, disant : — M'aiderais-tu à faire une chose qui presse un peu ?

— Avec tout le plaisir ! laquelle ?

— Elle te coûtera peut-être un peu de fatigue.

— Cela n'a aucune importance ; je peux tout faire, je suis très fort.

— Viens donc à l'église avec moi ! — Moi, content outre mesure de servir D. Bosco, je quitte promptement le jeu, et je voulais le suivre dans l'accoutrement dans lequel je me trouvais, c'est-à-dire en bras de chemise.

— Comme ça, non, me dit D. Bosco. Mets ta veste. — Et moi, promptement, je l'endossai. D. Bosco précédait et moi de le suivre jusque dans la sacristie, pensant qu'il y avait là quelque objet à déménager.

— Viens avec moi dans le chœur, continua D. Bosco.

— Me voici, répondis-je. — Et il me conduisit près d'un agenouilloir. Moi qui n'avais pas encore compris, je me disposais à prendre ce meuble pour le transporter.

— Laisse-le, laisse-le, — me répéta D. Bosco en souriant.

— Mais que voulez-vous donc que je fasse ?

— Je veux que tu te confesses.

— Oh cela oui, mais quand ?

— Maintenant !

— Maintenant je ne suis pas prêt.

— Je le sais que tu n'es pas prêt, mais je t'en donne tout le temps : je vais réciter une bonne partie de mon bréviaire, et toi après tu feras ta confession, comme tu me l'as plusieurs fois promis.

— Puisque ça Vous plaît ainsi, je vais me préparer volontiers, et je n'aurai pas à me creuser la tête pour chercher le confesseur. J'en ai vraiment besoin de me confesser. Vous avez bien fait de me prendre de cette façon, autrement par crainte de quelques copains je ne serais pas encore venu.

" Pendant que D. Bosco récitait son bréviaire, je fis ma préparation et ensuite je me suis confessé, avec bien plus de facilité que je ne m'y attendais, parce que mon confesseur charitable et si bien expérimenté m'aida admirablement par ses sages

interrogations. En une petite heure il débrouilla mon affaire, et moi, ayant accompli la pénitence qui m'avait été imposée ainsi qu'une action de grâces pleine de dévotion, je courus reprendre ma récréation très animée. A partir de ce jour je ne répugnai plus à aller me confesser ; au contraire j'éprouvais un grand plaisir toutes les fois que je pouvais m'approcher de ce divin Sacrement, c'est pourquoi je commençai à y aller avec fréquence ".

Jusqu'ici, le récit du jeune. Et nous ajoutons que depuis lors il fut l'un des plus assidus à remplir ses devoirs religieux et par l'exemple comme par la parole il y attirait également les autres. Racontant cet épisode à ses copains, il commençait plaisamment [ainsi]: " Ecoutez un charmant stratagème, qu'employa D. Bosco pour prendre dans la cage le merle que voici " ; et à le décrire, il les faisait tous éclater de rire.

Une scène également singulière, c'était à la tombée de la nuit, quand ils quittaient l'Oratoire. Au cours de cette opération il semblait qu'un aimant puissant tenait les jeunes comme attirés par D. Bosco. Chacun lui donnait cent fois le bonsoir, et jamais ne se résolvait à s'éloigner de lui. Il avait beau dire : — Allez, mes enfants, allez, car il se fait nuit, et vos parents vous attendent : — tout était inutile. Généralement on procédait ainsi : A un signal de la sonnette ils étaient tous rassemblés dans l'église, ou bien dans la cour si la soirée était belle. Ayant récité les prières et l'*Angélus*, ils se regroupaient autour de lui, et ensuite six des plus robustes faisaient avec leurs bras une sorte de trône, sur lequel il fallait que D. Bosco s'assît. Alors on se rangeait sur plusieurs files, et au milieu des chants ils le portaient jusqu'au carrefour communément appelé le *Rond-point*. Arrivés là, D. Bosco descendait du trône, et l'on chantait encore quelques cantiques, dont le dernier était toujours : *" Loués soient à jamais les noms de Jésus et de Marie "*. On faisait finalement un profond silence, il souhaitait alors à tous le bonsoir et une bonne semaine, les invi-

tant pour le dimanche suivant ; et tous, avec autant de voix qu'ils en avaient dans le gosier, répondaient : *Bonsoir ; Vive D. Bosco.* Après cela, chacun se rendait au sein de sa famille, tandis que quelques-uns des plus grands restaient pour l'accompagner chez lui : la plupart du temps [il était] plus mort que vivant à cause de la fatigue.

L'un de ces dimanches de 1846, il arriva un fait dont furent témoins Joseph Buzzetti ainsi que ses autres copains. Pour transformer à usage de chapelle son hangar, monsieur Pinardi avait dû faire creuser un mètre de terre, comme nous l'avons déjà raconté. La terre extraite, on l'avait amoncelée dans un endroit au Nord-Ouest de la maison, à quelques pas de la porte de la chapelle, et elle servait comme tertre de jeu aux jeunes, qui y montaient ou descendaient à la manière de soldats, lorsqu'ils gagnent ou perdent une position stratégique. Il y en eut quelques-uns pour insister auprès de D. Bosco afin que fût transporté ce [tas] encombrant ; mais D. Bosco avait répondu : — Laissez-la cette butte de terre ; on l'enlèvera dans un temps prochain lorsqu'en cet endroit même on construira une vaste chapelle. — Vif était dans son esprit le souvenir du rêve. Eh bien, au début de l'été, D. Bosco était lui aussi monté sur ce monticule, et, entouré de nombreux jeunes, il faisait chanter sur un air spécial ces vers :

Loués soient à jamais
Les noms de Jésus et de Marie ;
Et à jamais soit loué
Le nom de Jésus, Verbe incarné.

Et tout à coup il impose silence et leur dit : — Mes chers enfants, écoutez une pensée qui me vient maintenant à l'esprit : *Un jour ou l'autre, ici où actuellement nous nous trouvons, il y aura*

le maître-autel de l'une de nos églises, dans laquelle vous viendrez faire la sainte Communion et chanter les louanges du Seigneur. — Cinq ans après l'église était commencée, et le maître-autel apparaissait précisément à l'endroit indiqué par D. Bosco, alors que l'architecte qui en avait fait le projet ignorait cette prévision.

CHAPITRE XLVII

Nouvelles intimations du Marquis de Cavour — La Ragioneria en séance extraordinaire — Un auguste protecteur — Les gardes municipaux — Le Marquis se réconcilie avec D. Bosco — Obéissance de D. Bosco aux lois de l' Etat — Son respect envers les Autorités civiles.

Dans l'Oratoire à Valdocco, l'ordre, la discipline et la tranquillité régnaient à un degré tel qu'on ne pouvait désirer davantage : malgré cela, le Marquis de Cavour, Préfet de la ville, dont nous avons déjà parlé plus haut, persistait à appeler dangereux cet attroupement de jeunes et à en vouloir la dispersion. C'est pourquoi il convoqua D. Bosco l'invitant à se présenter de nouveau devant lui au bureau de Préfecture. Pour que l'attention des autorités fût détournée des autres petites associations vraiment politiques, et comprenant trop bien que D. Bosco soustrayait à leur influence tant d'éléments jeunes, les délateurs avaient peut-être accumulé de nouvelles accusations, inventé de nouvelles calomnies. En conséquence le dialogue se fit plutôt sérieux. Le Marquis, ayant fait asseoir D. Bosco, lui dit : — C'est le moment d'en finir, mon cher Abbé ; et puisque vous n'avez pas cru qu'il convenait d'être docile à mes conseils, je suis contraint, pour votre bien, de faire valoir mon autorité et d'exiger la fermeture de votre Oratoire.

— Pardonnez-moi, monsieur le Marquis, lui répondit D. Bosco avec un grand calme ; mais je crois devoir vous répéter respectueusement que je ne peux pas le fermer. Je me comporte en bon sujet. Mes jeunes, aidés à être peu à peu de bons chrétiens, non seulement deviennent de sages citoyens, mais également ils reçoivent l'instruction pour lire, écrire et compter.

— Ecoutez, D. Bosco ; je ne vous ai pas appelé pour que vous m'exposiez des raisons : ne m'obligez pas à employer la force. Soyez plus obéissant ; donnez aux citoyens l'exemple du respect envers les Autorités.

— Moi ? je suis très obéissant, monsieur le Marquis.

— Et de quelle façon ? fit observer Cavour avec un sourire ironique.

— J'obéis à mon supérieur qui est l'Archevêque, et je ne fais rien qui porte préjudice à l'autorité civile ; je confesse, je prêche, je dis la sainte Messe, je fais le catéchisme ; et en cela, je crois que Vous n'avez rien à redire ni à voir.

— Donc vous ne voulez pas céder ? Eh bien... Allez, partez !...

D. Bosco se leva et finit par lui dire : — Persuadez-vous bien, monsieur le Marquis, que je ne suis ni irrévérencieux, ni obstiné. Et permettez-moi d'ajouter que, si je consentais à la fermeture de l'Oratoire, j'aurais à craindre la malédiction de Dieu sur moi et sur Vous.

Mais le Préfet était résolu à vaincre son obstination, et n'ayant pas réussi à faire interdire à D. Bosco par Monseigneur Fransoni cet exercice du ministère sacré, il s'ingénia à faire fermer l'Oratoire au moyen d'une condamnation formelle prononcée par la Ragioneria.

C'est pourquoi, après le travail de plusieurs semaines pour préparer les esprits des membres de la Ragioneria. le Marquis décida de les convoquer en séance extraordinaire. Comme par ailleurs il n'avait pu attirer dans son camp le vénérable Archevêque, homme tout autant intrépide dans ses devoirs que rempli de zèle pour le bien des

âmes, il voulut au moins que ce dernier se trouvât présent dans l'espoir de donner ensuite à entendre que la croix s'était unie au glaive pour donner le coup mortel à notre Oratoire. En conséquence, ayant su que l'excellent Prélat n'était pas en bonne santé et ne pourrait se rendre à l'Hôtel de Ville, le Préfet convoqua la Ragioneria à l'Archevêché lui-même.

Et voici qu'au jour fixé et à l'heure dite, ces messieurs se portèrent en grande pompe et solennité chez l'Archevêque, et prirent place sur les sièges qui leur avaient été préparés. " Lorsque je vis, eut à dire plus tard à un ami le bon Pasteur, lorsque je vis tous ces magnats se réunir dans cette salle, il me sembla que devait avoir lieu le jugement universel ". Dans cette assemblée imposante on discuta fort de part et d'autre ; on parla beaucoup de l'avantage et du désavantage des rassemblements de tant de jeunes ; et à la fin, la majorité étant du côté du Préfet, on conclut qu'il fallait absolument interdire et fermer l'Oratoire, dispersant ainsi des attroupements qui menaçaient de compromettre la tranquillité publique. Et la duperie et la malveillance auraient certainement prévalu, si Dieu n'avait pas fourni à D. Bosco et à ses enfants une défense de valeur.

En effet, Lui qui, pour mieux mettre en relief l'œuvre de l'Oratoire, permettait les oppositions de certains, ne cessait néanmoins de lui susciter aussi des amis puissants à la Cour royale elle-même. Parmi ceux-ci nous devons signaler avec une profonde gratitude le remarquable Comte Joseph Provana di Collegno, à cette époque Ministre au Contrôle général, c'est-à-dire des Finances, auprès du Roi Charles-Albert. Bien des fois ce charitable monsieur avait accordé à D. Bosco des subsides tantôt de ses deniers et tantôt de la part du Souverain, qu'il tenait minutieusement informé des affaires de l'Oratoire. De son côté le Roi lui-même l'entendait avec plaisir en parler, et lorsque se déroulait quelque solennité particulière, il en lisait volontiers le compte rendu que D. Bosco avait l'habitude de lui envoyer,

ou bien il écoutait celui que l'éminent Comte lui faisait de vive voix. C'est pourquoi, convaincu du grand bien qui se faisait à tant de jeunes pauvres de ses Etats, il fit dire bien des fois à D. Bosco qu'il estimait beaucoup la part de ministère sacré dont il s'était chargé ; il la comparait au travail des missions étrangères ; et il exprimait le désir que dans toutes les villes et dans tous les villages de son Royaume fussent mises en route de telles institutions. Et son cœur auguste ne se contentait pas seulement de mots ; en effet, de temps en temps il lui envoyait aussi des secours, et cette même année il lui avait fait recevoir, pour les vœux du jour de l'an, trois cents lires accompagnées de ces mots : *Pour les garnements de D. Bosco*.

Or avec un tel ami, avec un tel protecteur la cause de l'Oratoire ne pouvait être en danger. De fait, quand il vint à savoir que la Ragioneria était sur le point de se réunir dans le but d'en décréter la fermeture, il fit appeler à lui le Comte mentionné plus haut, qui en était l'un des membres, et il le chargea de communiquer durant cette séance son auguste volonté par ces mots : " C'est l'intention du Roi, et même sa volonté précise, que ces réunions des dimanches et jours de fête soient promues et protégées : s'il y a un risque de désordres, qu'on étudie le moyen de prévenir ces derniers et rien d'autre ".

C'est pourquoi, lorsqu'il vit qu'on préparait l'ordre de la dissolution définitive du cher Oratoire, monsieur le Comte, qui avait assisté en silence à la vive discussion de ses collègues, se leva et, demandant à parler, s'acquitta de son mandat signifiant la volonté du Prince par les mots indiqués ci-dessus. Comment à recevoir cette communication royale en restèrent le Préfet et ses partisans, il est impossible de le redire. Chacun baissa la tête et se tut, et Cavour leva la séance. Ainsi, au moment où tout semblait perdu, le Seigneur faisait toucher du doigt que rien ne se perdait, au contraire tout devenait un gain, puisque quelques-uns de ces conseillers qui, peut-être informés en mal auparavant, s'étaient montrés hostiles ou indifférents devinrent

dès lors des amis et des bienfaiteurs de D. Bosco et de ses fils. D'autant plus que le Roi avait également fait entendre qu'il prenait sous sa protection cette microscopique Institution.

Malgré cela, le Préfet de Turin continua à se montrer courroucé. C'est pourquoi il fit appeler encore une fois D. Bosco à l'Hôtel de ville et, après l'avoir traité de prêtre obstiné, il conclut son entretien par cette déclaration explicite : — Même si Vous travaillez dans une bonne intention, le bien que vous faites est rempli de dangers. Je suis obligé de sauvegarder la tranquillité publique ; c'est pourquoi j'enverrai surveiller votre personne et vos réunions. Au premier geste qui pourrait être compromettant, je ferai disperser vos gamins, et V[otre] S[eigneurie] aura des comptes à me rendre pour ce qui arrivera.

Notre D. Bosco sortit de l'Hôtel de Ville avec une confiance plus grande qu'en y entrant ; mais pour monsieur le Marquis ce fut la dernière fois qu'il put s'y rendre, car en raison des troubles auxquels il fut sujet ces jours-là, ou en raison de quelque autre mal qui déjà le travaillait, il eut des attaques d'une goutte opiniâtre qui, l'ayant finalement cloué au lit, l'emporta dans la tombe après quelques années de nombreuses souffrances.

Toutefois, durant le peu de temps où il resta encore en charge, il envoya chaque dimanche quelques archers ou gardes municipaux passer la journée à l'Oratoire, avec la mission d'assister et d'épier tout ce qu'à l'Eglise et en dehors on disait et faisait. Mais les sentinelles, à voir comment la parole d'un prêtre suffisait à maintenir en ordre une aussi grande multitude de jeunes, à découvrir qu'ils s'amusaient joyeusement et en paix, à entendre les sermons et les enseignements qui leur étaient faits, se montrèrent très édifiés, et loin de prendre en suspicion cette réunion, en conçurent bientôt une grande estime. L'un d'eux racontait à ce propos une courte conversation qui avait eu lieu entre lui et le Marquis, sur le ton suivant.

— Eh bien ? lui demanda un jour ce dernier, qu'est-ce que vous avez vu, qu'est-ce que vous avez entendu, au milieu de cette racaille ?

— Monsieur le Marquis, j'ai vu une foule immense de jeunes gens s'amuser de mille façons, sans aucune bagarre, sans aucune dispute, et je me suis dit : Oh ! si toute la jeunesse de Turin faisait ainsi ! nous aurions bien peu à faire, et les prisons ne seraient plus si fréquentées. Par ailleurs j'ai entendu à l'église des sermons qui m'ont fait peur, et me firent venir l'envie d'aller me confesser.

— Et de politique ?

— De politique on n'en parla ni point ni peu ; et c'est naturel, car ces garçons n'en comprendraient pas le moindre mot. D'après ce que je pus déceler, il me semble que la politique de D. Bosco consiste à instruire ses jeunes gens en bons chrétiens ; à leur enseigner à lire, écrire et compter ; à les assister pour qu'ils ne disent ni ne fassent de mal en récréation ; à les placer au travail chez d'honnêtes patrons ; à leur rendre visite au cours de la semaine et à leur donner de bons conseils ; à faire en somme ce que devraient faire leurs parents, et qu'ils ne font pas, parce qu'ils ne peuvent pas ou parce qu'ils ne veulent pas.

— Mais les plus adultes, ne parlèrent-ils pas de révolution et de guerre ?

— On n'en a pas soufflé mot, ni à l'église ni en dehors de l'église. Quant à moi je suis d'avis que ces jeunes gens seraient prêts et même capables de faire la révolution et de livrer bataille autour d'un panier de petits pains ; ou plutôt je suis sûr que chacun d'eux feraient preuve d'assez de vaillance pour mériter la médaille d'honneur. En dehors de ce cas, monsieur le Marquis, il n'y a aucune sorte de dangers.

Ce garde disait la vérité, comme la disaient tous les autres souvent appelés par leurs officiers qui les interrogeaient, et telle

fut toujours, et est encore, la politique de l'Oratoire Saint-François de Sales et de ses disciples.

Un autre archer répondait franchement à son capitaine : — D. Bosco prêchait vraiment la révolte et me mit en révolte, moi aussi, contre moi-même ; et je suis allé, moi aussi, faire mes pâques après tant d'années que je ne les faisais plus. Il parla de la mort comme si nous étions déjà morts, ou comme si nous devions mourir dans la demi-heure. Et ensuite... oh comme est affreux l'enfer ! Je n'en avais jamais entendu une telle description ! Et pourtant à la fin D. Bosco dit que les choses qu'il racontait étaient encore rien, presque seulement une ombre bien pâle de ce que sont les choses dans la réalité. Désormais, pour ma part je ne veux absolument pas y aller chez les démons.

L'ordre plein de suspicion du Marquis produisit en fait un grand bien spirituel à presque tous les gardes. Au moment du sermon notamment, ils apparaissaient immobiles, très attentifs à ne pas perdre une seule syllabe. D. Bosco, presque en plaisantant, les invitait parfois à lui prêter la main pour assister les jeunes. A cette époque il se mit à traiter les sujets les plus terrifiants : l'enfer, les tourments qu'on y endure et l'éternité de la damnation ; la mort avec tous ses détails, pour les bons et pour les méchants ; le jugement universel et sa terrible mise en scène, avec tout ce qui tourne autour. Il y avait tant de puissance dans sa parole, que les auditeurs restaient saintement terrifiés ; mais à la fin il savait si bien représenter la bonté de Dieu, la puissance d'intercession de Marie et des saints, que chez tous se ravivait l'espérance de pouvoir néanmoins obtenir la récompense céleste. Les gardes, qui n'avaient jamais entendu prêcher ces vérités et qui depuis des années ne s'étaient plus confessés, émus et remplis de frayeur, s'approchaient de D. Bosco dès qu'il finissait le sermon, lui demandant de bien vouloir les entendre en confession. Oh ! combien volontiers D. Bosco leur accordait cette charité et comme les gendarmes qui devaient le surveiller étaient changés

tous les dimanches, ainsi on peut dire que tous se confessèrent et firent leur communion. Grâce à cela ils devinrent amis de l'Oratoire, et ceux qui auparavant se postaient aux divers endroits de la ville pour empêcher éventuellement les jeunes rassemblés par D. Bosco de faire une émeute, revenus à présent de leur illusion, ne pensèrent plus à se donner un tel mal.

D. Bosco disait un jour : — Je regrette de ne pas avoir fait prendre un daguerréotype ou un dessin des jeunes de ce temps, pour qu'à présent on puisse voir comment ils se tenaient à l'église, comme ils étaient en ordre en classe, combien et quels ils étaient ! Ce serait un beau tableau, je pense, [qu'on obtiendrait] à observer plusieurs centaines de jeunes assis et attentifs, en train d'écouter mes paroles, et six gardes municipaux en tenue, deux par deux, debout, plantés comme des piquets en trois endroits différents de l'église, les mains jointes, en train d'écouter eux aussi le même sermon. Et ils me servaient si bien d'assistants aux jeunes, quoiqu'ils fussent venus uniquement pour m'assister. Extrêmement belle serait la peinture de ces gardes qui du revers de la main essuyaient leurs larmes ou avec le mouchoir cachaient leur visage pour que les autres ne vissent pas leur émotion. Ou mieux encore le dessin où on les représenterait agenouillés au milieu des jeunes, en train d'entourer eux aussi mon confessionnal pour attendre leur tour. Les sermons, moi, je les avais faits plus pour eux que pour les jeunes.

En attendant, D. Bosco dans son admirable sagesse ne voulut pas que le Marquis Cavour restât sous l'impression d'une espèce de défaite, qui l'avait blessé lui occasionnant de la honte. Il se recommanda donc aux bons offices d'une personne appréciée du Préfet, et un certain temps après il se fit présenter à lui par un noble ami. Par sa douceur il en calma l'esprit irrité, manifesta la sincère vénération qu'il professait envers sa personne, dissipa avec des preuves évidentes les déplorables équivoques, expliqua les motifs de sa résistance, lui demanda son appui. Vers

la fin de la conversation le Marquis se déclara satisfait de ces éclaircissements, reconnut l'utilité de ces rassemblements pour le bien moral de la jeunesse et promit de laisser en paix l'Oratoire. D. Bosco lui avait décrit tout ce qu'il faisait pour ses jeunes. — Mais où prenez-Vous l'argent pour supporter tant de frais ? — [dit] le Marquis en l'interrompant.

D. Bosco, un sourire aux lèvres et levant les yeux au ciel, répondit : — Je mets ma confiance uniquement dans la divine Providence. Et si en cet instant la Providence divine suggérait à monsieur le Préfet de m'accorder quelque secours, je le remercierais de tout cœur. — Le Marquis, ému, sourit à son tour et lui tendit deux cents lires.

Plusieurs autres fois D. Bosco lui rendit visite, notamment au cours de sa dernière maladie. Les fils du Marquis, Gustave et Camille, nouèrent aussi d'amicales relations avec D. Bosco et de temps en temps ils venaient à l'Oratoire à Valdocco pour s'entretenir avec lui. C'est dans le palais Cavour que l'Abbé Antoine Rosmini recevait une honorable hospitalité lorsqu'il se rendait à Turin, et c'est là précisément que, quatre ans plus tard, Don Bosco s'entretint plusieurs fois avec le philosophe de Rovereto.

Le lecteur aura remarqué que dans ces contrariétés D. Bosco ne se laissait jamais vaincre par la peur ni par l'ennui, écrivant, rendant visite, invoquant des appuis en sa faveur, faisant en somme avec une constance héroïque tout ce qui dépendait de lui pour surmonter les difficultés. C'est ainsi qu'il se conduisit en mille autres circonstances désagréables ; et nous le verrons mettre sans cesse en pratique la maxime de st Ignace : " Faire de son propre côté tout le possible comme si Dieu n'avait rien à faire, et s'en remettre à Dieu comme si rien ne se faisait de son propre côté ".

Le Marquis mourut : durant bien des années il n'y eut plus personne de la Mairie ou du Gouvernement pour causer des ennuis à l'Oratoire. D. Bosco cependant ne fit jamais d'acte hostile aux lois de

l'Etat : et cela malgré le fait qu'il ne les reconnaissait pas légitimes, si elles étaient contraires aux lois de Dieu et de l'Eglise et qu'en aucune façon il ne les approuvait. Dans ses discours, en public comme en privé, nous l'entendîmes toujours recommander aux jeunes et aux adultes l'obéissance aux autorités civiles, car, disait-il, celui qui commande est placé par Dieu pour commander ; pendant ce temps-là il en donnait lui-même l'exemple, accordant la soumission qu'il devait envers ceux qui dirigeaient les affaires publiques, et recherchant simultanément le moyen de les approcher.

Sa tranquillité, marquée de résolution et de prévoyance, fut le secret des nombreuses amitiés dont il profita parmi ceux qui s'élevaient au pouvoir. A chaque nomination d'un nouveau Ministre, d'un nouveau Préfet ou d'un nouveau Syndic, il allait rendre visite à la personne concernée. Cela faisait bonne impression sur l'esprit de celui qui se voyait ainsi tenu en honneur par D. Bosco, [cela] liait les cœurs et produisait du bien. D'autant plus que souvent ces messieurs avaient été informés à l'avance contre lui, et il avait ainsi le moyen de constituer ses défenses.

— Je viens, disait-il, pour Vous recommander mes jeunes gens ! — Et il continuait en racontant comment et combien il avait œuvré en faveur des enfants du peuple ; il concluait : — Si Vous ne pouvez pas nous faire parfois du bien, je Vous prie de ne pas permettre que par d'autres il nous soit fait du mal. Mes jeunes gens, je les place sous votre protection : servez-leur de père. — Et ces messieurs se trouvaient comme obligés à le lui promettre cordialement.

— Mais ce n'est pas encore tout, continuait D. Bosco ; je Vous prie encore d'avoir la bonté, au cas où Vous parviendraient des rapports contraires à l'Oratoire, de ne pas Vous laisser surprendre, ni irriter, mais de vérifier d'abord les faits, et également de m'appeler pour que j'en donne les raisons, car je serai toujours prêt à fournir sincèrement les explications demandées. Sachez du reste avoir aussi de l'indulgence pour les défauts.

Ces paroles dites avec une grande ingénuité atteignaient leur but. Ici la prudence, comme en d'autres pages de notre livre, ne nous permet pas de citer des noms. Nous dirons seulement ceci : parfois il arriva que quelqu'un, contraint par des ordres injustes et tyranniques à persécuter ses institutions, resta néanmoins son ami personnel, atténuant autant qu'il le put les souffrances qu'il provoquait. Et [D. Bosco] trouva toujours parmi les premières autorités provinciales ou municipales de puissants défenseurs qui le libérèrent de nombreux embarras ; et quelques anticléricaux haut placés, bien qu'ils ne lui fissent aucun bienfait, ne permirent jamais toutefois que lui fût causé du tort par des partis qui frémissaient contre lui.

CHAPITRE XLVIII

D. Bosco à Sassi — Les élèves des Ecoles Chrétiennes — Elan juvénile — Double embarras — La charité supplée au miracle.

En tous les temps et en tous les lieux la jeunesse fit preuve d'avoir un bon cœur pour qui l'aime sincèrement et en cherche le vrai bien. Des foules d'enfants et de jeunes gens s'entassaient auprès de la personne du divin Sauveur parce qu'Il les aimait bien plus qu'un tendre père [n'aime] ses enfants. Un St Philippe Néri apparaissait n'importe où entouré de jeunes, car cet *Apôtre de Rome* les traitait avec une bonté incomparable. La même chose se produisait pour St Joseph Calasanz, pour St Jérôme Emilien, pour le B. Sébastien Valfré, pour St François de Sales et pour tant d'autres Saints qui reçurent de Dieu la mission de sauver les enfants. Et à notre époque, [pour montrer] combien D. Bosco a été aimé de ses jeunes gens, les faits que nous sommes sur le point de raconter forment une preuve incontestable.

En plus du travail de l'Oratoire D. Bosco s'occupait également du ministère sacré dans les prisons, à l'Hôpital Cottolengo et au Refuge ; il était donc bien maigre le temps qui lui restait libre. Or cette incessante occupation de la journée conduisait à ce que, pour rédiger les livres qui lui étaient nécessaires, il devait étudier et travailler de nuit : décision qui lui fut

fatale. Au bout de quelques semaines, après sa prise de possession du hangar Pinardi, sa santé, déjà par elle-même délicate, se détériora tellement que les médecins lui conseillèrent de renoncer à tout travail, s'il ne voulait pas aller au-devant d'une irréparable catastrophe à la fleur de l'âge. Le Théologien Borel, qui l'aimait et [qui] était pour lui plus qu'un frère, l'ayant vu ainsi menacé, l'envoya passer quelque temps chez l'excellent Théologien Pierre Abbondioli, Curé de Sassi, dans la banlieue au pied de la colline de Soperga. Il restait là-bas les jours ouvrables, et le samedi soir il retournait en ville pour passer le Dimanche avec ses jeunes.

Malgré la charitable attention du bon Curé et la salubrité de l'air, ce séjour n'apportait pas à D. Bosco le profit qui lui était nécessaire. Une des causes en était que, ne pouvant demeurer inactif un seul instant, il s'occupait dans la charge de vicaire ; et l'autre, qu'en raison de sa proximité de Turin les jeunes de l'Oratoire lui rendaient bien souvent visite en ce lieu et, unis à ceux du village, ils finissaient par lui donner beaucoup à faire. Et non seulement ceux de l'Oratoire, tantôt par groupes, tantôt individuellement, accouraient de temps en temps à Sassi ; mais s'y unissaient également les élèves des *Frères des Ecoles Chrétiennes*, qui, une fois parmi les autres, le mirent dans un double embarras. Voici à quelle occasion et de quelle façon, selon le récit de M. Charles Rapetti, alors [= au moment du récit] Econome au Collège St-Primitif, et d'autres qui furent présents à l'événement.

Parmi les écoles dirigées avec sagesse par les religieux en question, il y avait les écoles municipales de Turin, appelées Ste-Barbara, fréquentées par plusieurs centaines de jeunes garçons. D. Bosco y allait chaque semaine confesser dans la chapelle annexe ; quelques-uns venaient chez lui à l'Oratoire ; presque tous étaient ses pénitents. Vers la fin du printemps de cette année-là

leur fut prêchée la Retraite spirituelle. Durant ces jours de recueillement sacré ils attendaient Don Bosco, et dans l'espérance qu'il viendrait là comme d'habitude, presque personne n'avait pensé à s'adresser à d'autres confesseurs. Entre-temps se présenta le matin de la clôture : au fur et à mesure que ces bons garçons arrivaient de chez eux au Collège et comme ils ne voyaient pas Don Bosco, ils allaient, avec la permission de leurs professeurs, le chercher à Valdocco. Ne l'ayant pas trouvé et ayant entendu dire qu'il était à Sassi, par paquets et par paquets ils partirent pour cette destination, quelques-uns croyant que Sassi était une maison ainsi nommée, et d'autres un lieu pas très éloigné de Turin. Les pauvres ! Ils ignoraient qu'ils avaient à parcourir entre l'aller et le retour plusieurs kilomètres. Lorsqu'ils s'aperçurent qu'il leur fallait sortir de la ville et franchir le Pô, ils auraient dû renoncer à leur projet et retourner au Collège ; mais la circonspection ne fut jamais la vertu de l'âge juvénile, et ces garçons n'écoutant que la voix du cœur, et les seconds suivant l'exemple des premiers, ils continuèrent intrépidement.

Le temps était à la pluie et eux, arrivés à un certain endroit, ne connaissant pas bien les lieux, ils perdirent la route, et ils allaient à la recherche de D. Bosco à travers les prés, à travers les champs et à travers les vignes. Les personnes qui les rencontraient leur demandaient : — Où allez-vous ? Qui cherchez-vous ?

— Nous allons à Sassi et nous cherchons D. Bosco : où est Sassi ? où est D. Bosco ?

— Vous vous trompez de route, répondaient les paysans : il faut retourner en arrière, tourner, monter ; et puis qui est et où est D. Bosco nous ne le savons pas. Le curé de Sassi ne s'appelle pas Bosco ; et même dans le village il n'y a aucun prêtre qui porte ce nom.

— Et pourtant, répondaient les jeunes perdus dans leur errance, on nous a dit que D. Bosco est à Sassi, et il doit y être.

D'autres, qui arrivaient derrière à l'insu des premiers, demandaient à la suite d'un quiproquo : — Où est Sassari ?

Les gens répondaient en riant : — Sassari est en Sardaigne, et l'on y va en bateau ; et les pauvres garçons restaient mortifiés.

Mis finalement sur la bonne voie, les uns passant par ici et les autres par là, parvinrent à la paroisse en plusieurs vagues trois cents jeunes, trempés de sueur, couverts d'éclaboussures de boue et de vase, et morts de fatigue et de faim au point de faire pitié.

Appelé, D. Bosco se présenta : à voir la bande de ses jeunes amis il fut extrêmement touché.

— Que voulez-vous, mes chers enfants ? leur demanda-t-il. Est-ce que vous avez la permission de vos professeurs pour venir ici ?

Un [jeune] répondit pour tous : — Ces jours-ci nous avons fait la Retraite spirituelle ; ce matin c'est la clôture, et nous voulons nous confesser à Vous. Hier soir nous vous avons attendu en vain à Ste-Barbara ; et ne vous ayant pas vu non plus ce matin, avec la permission de nos professeurs nous sommes allés de bonne heure vous chercher à Valdocco, et de là, un groupe, à l'insu de l'autre, nous sommes venus ici. Nous n'avons rien dit à nos Supérieurs, parce que nous pensions pouvoir retourner au Collège pour la Messe et pour la Communion. Pour un bon nombre d'entre nous, nous avons à faire la confession générale, et pour un très grand nombre la confession annuelle.

Chacun peut imaginer l'étonnement de D. Bosco et de ses bons hôtes. Ils ne purent pas ne pas admirer cet élan juvénile ; toutefois ils cherchèrent à les décider de retourner tout de suite au Collège pour libérer de leur anxiété leurs professeurs et leurs parents. Ce furent des paroles jetées au vent, et ils durent céder à leur vive insistance ; mais en attendant ils se trouvèrent dans un grand embarras. Comment renvoyer satisfaite une si grande multitude de jeunes, qui voulaient de surcroît faire la confession générale ou annuelle ? Comment les faire revenir au Collège pour la Communion ?

Et puis, même seulement pour les confesser, une douzaine de prêtres n'aurait pas suffi ; et ils voulaient tous se confesser à un seul ! Il fut plus facile de les persuader que c'était impossible, et qu'ils devaient reporter la Communion au lendemain. Cela obtenu, D. Bosco, bien qu'il fût presque à bout de forces, se mit au confessionnal. Y entrèrent également le curé, le vicaire et le [prêtre] instituteur communal, et tous y restèrent jusqu'à une heure de l'après-midi, sans pouvoir toutefois donner entière satisfaction à la piété de ces jeunes.

Et ce ne fut pas là l'unique embarras. En sortant de Turin, ces bons garçons avaient fait comme les foules qui suivaient Jésus dans le désert : soucieux seulement de chercher D. Bosco et de se confesser à lui, ils étaient partis dépourvus de pain, d'autant plus qu'ils pensaient se trouver chez eux au moment du petit déjeuner. C'est pour cela qu'en plus de donner satisfaction à leur piété, il fallait aussi apaiser les hurlements de leur faim, devenue [faim] de loup à cause de la fatigue du voyage fait à jeun. Comme on ne pouvait pas réaliser le prodige de la multiplication des pains, le bon curé ne laissa pas en peine D. Bosco ; il suppléa au miracle par sa charité. C'est pourquoi il sortit pain, polenta, haricots, riz, pommes de terre, fruits, fromage ; bref tout ce qu'il possédait de comestible, il le plaça devant les hôtes affamés ; et même, comme ne suffisait pas ce qu'il avait chez lui, il eut encore recours à l'emprunt auprès des voisins. De cette façon toute cette armée de jeunes reçut le réconfort nécessaire, et au cours du retour en ville, personne ne s'évanouit en chemin.

Mais si ce matin-là Don Bosco et son généreux hôte furent dans les situations confuses, c'est ni plus ni moins une surprise désagréable et une mortification que subirent les professeurs des Ecoles Chrétiennes, les prédicateurs de la Retraite spirituelle et d'autres personnes invitées ; puisque, à l'heure fixée pour la Messe et pour la Communion générale, sur 400 élèves, ne s'en trouvèrent présents que

quelques dizaines : tous les autres étaient à Sassi ou perdus vers cette destination.

De même un autre jour de vacances un groupe de ces [garçons], dont faisait partie un frère de Michel Rua, se dirigea de bon matin vers Sassi pour assister à la messe de D. Bosco et recevoir de ses mains la sainte Communion. Ceux qui n'avaient pu se confesser avant le départ, se confessèrent à lui. La cérémonie se prolongea jusqu'à une heure très avancée, et ils retournaient ensuite en ville tout joyeux et contents, laissant aussi D. Bosco consolé au-delà de toute mesure. Michel Rua entendait plus tard son frère, de trois ans son aîné, raconter les joies spirituelles et les saints souvenirs de cette chère promenade.

De ces faits chacun peut aisément déduire combien notre D. Bosco était aimé des jeunes gens qui le connaissaient ; et d'autre part que Sassi convenait peu à son repos et à l'amélioration de sa santé vacillante.

CHAPITRE XLIX

D. Bosco est licencié du Refuge — Lettre de la Marquise au Théologien Borel — Entière confiance en Dieu ; amour de la pauvreté évangélique ; remarquable prudence pour défendre son honneur — Oppositions connues et aumônes secrètes — Premières salles prises en location dans la maison Pinardi.

Depuis environ six mois la Marquise Barolo demeurait à Rome, attendu les graves difficultés rencontrées pour faire approuver les règles de ses Instituts Religieux. Mais les prières continuelles devant le Saint Sacrement, les visites insistantes au Saint Père Grégoire XVI, aux Cardinaux et à d'autres prélats influents, ainsi qu'une lettre de recommandation du Roi Charles-Albert, obtinrent finalement de la Sacrée Congrégation des Evêques et Réguliers ce qu'elle désirait. Cela pourtant arriva au grand étonnement de beaucoup, qui avaient cru impossible l'obtention d'une telle faveur. Le 6 mai 1846 la Marquise rentrait à Turin avec les Constitutions modifiées et approuvées : [elle était] accueillie avec de grandes fêtes par les Sœurs de Ste Anne, par les Madeleines et par d'autres personnes remplies de reconnaissance pour ses bonnes œuvres. D. Bosco en compagnie des prêtres du Refuge alla lui souhaiter la bienvenue, et en partie par elle, en partie par Silvio Pellico, son compagnon de route, il apprit quelle rûde tâche c'était d'obtenir, en raison des prudents atermoiements du Saint-Siège,

l'approbation d'un nouvel Ordre religieux. Ce récit devait être pour lui comme un avertissement préalable et une règle à suivre dans les années futures ; mais en même temps il lui occasionna une vive joie, en lui rappelant les promesses mystérieuses qu'il avait reçues en rêve. En effet, avec son habituel sourire il disait, en plaisantant, à la Marquise : — Donnez-moi beaucoup d'argent, donnez-moi des millions et vous verrez ce que je vais faire : je m'élèverai assez pour couvrir de mes ailes le monde entier. — La Marquise, déjà mise au courant des oppositions de la Mairie de Turin contre l'Oratoire, ainsi que des racontars colportés sur le compte de D. Bosco, s'étonna de ces paroles et, s'étant rendue chez les Sœurs de St Joseph, elle raconta presque en pleurant ce que D. Bosco lui avait dit ; et elle ajoutait : — Priez pour lui ; je crains qu'à la longue ce saint homme ne devienne réellement fou ! — C'est pourquoi elle décida d'amener Don Bosco à mettre un frein à ses travaux fatigants. Voyant que sa santé était en train de se détériorer à vue d'œil, elle l'appela chez elle, lui conseilla impérieusement de prendre plusieurs mois de repos absolu dans quelque village salubre et solitaire, après quoi elle lui offrit la somme d'environ cinq mille lires, pour qu'il s'astreignît à des soins qu'elle jugeait nécessaires et qui l'étaient. — Madame la Marquise, lui répondit respectueusement D. Bosco, je Vous remercie de votre geste charitable ; mais je ne me suis pas fait prêtre pour soigner ma santé. — Le Théologien Borel, qui était présent et qui connaissait le cœur de D. Bosco, en resta si émerveillé que souvent il évoquait cette réponse comme preuve de la sainteté de son ami ; et, sans le nommer, il la répétait également dans les conférences aux prêtres et aux jeunes abbés.

La Marquise n'en fut cependant pas satisfaite. Sincère dans sa proposition, elle avait espéré toutefois que D. Bosco, en s'éloignant de Turin pendant un bon moment, oublierait ses jeunes. Si auparavant elle ne s'était pas montrée opposée à ce qu'il

s'occupât également de l'Oratoire, à présent craignant [de voir] des inconvénients [résulter] du fait que parfois les garçons s'approchaient du Refuge ou du Petit Hospice, elle avait décidé que D. Bosco n'assumerait pas d'engagement en dehors de ses Institutions. Trop absorbée par ses œuvres personnelles et par son génie exclusif, elle n'avait pas compris l'esprit de D. Bosco, comme elle n'avait pas non plus su comprendre celui du Vénérable Chanoine Joseph-Benoît Cottolengo.

Ferme comme elle était dans ses décisions, un jour elle se rendit au logement de D. Bosco et lui parla ainsi : — Je suis très contente du soin que V[otre] S[eigneurie] prend de mes Institutions, et je Vous remercie d'y avoir introduit le chant des cantiques, le plain-chant, la musique, et enseigné dans les classes l'arithmétique et le système métrique, ainsi que plusieurs autres choses de grande utilité.

— Il ne faut point me remercier, madame la Marquise, répondit D. Bosco, car le prêtre ayant à travailler par obligation de conscience, je n'ai fait que mon devoir, et c'est de Dieu que j'en attends la récompense, si toutefois je l'ai gagnée.

— Je veux dire aussi, ou plutôt répéter, que je regrette beaucoup que la multitude de vos occupations ait altéré votre santé. On ne saurait espérer que Vous puissiez continuer la direction [spirituelle] de mes Œuvres et celle des garçons abandonnés, d'autant plus que maintenant ces derniers ont dépassé en nombre la mesure. J'en suis donc à Vous proposer de faire seulement ce qui est de votre devoir, c'est-à-dire la direction [spirituelle] du Petit Hospice, et de cesser de vous rendre dans les prisons, au Cottolengo, et surtout de laisser toute préoccupation pour les enfants. Qu'en dites-vous ?

— Madame la Marquise, Dieu m'a aidé jusqu'à présent et j'espère qu'il ne manquera pas de m'aider encore ; ne vous préoccupez donc pas de ce qui est à faire, car entre le Théologien Borel, D. Pacchiotti et D. Bosco il y aura moyen de s'arranger pour tout accomplir, et vous serez satisfaite.

— Mais moi, je ne peux plus tolérer que vous vous tuiez ; tant d'occupations, et si variées, qu'on le veuille ou non, tourneront au détriment de votre santé et de mes Institutions. Et puis les bruits qui courent au sujet... de vos facultés mentales, m'obligent à vous conseiller...

— A me conseiller quoi, madame la Marquise ?

— D'abandonner ou bien votre Oratoire, ou bien mon Petit Hospice. Réfléchissez-y, et puis vous me répondrez tout à votre aise.

— Ma réponse est déjà réfléchie, et je suis en mesure de vous la donner dès maintenant : V[otre] S[eigneurie] a de l'argent et de nombreuses ressources, elle trouvera facilement autant de prêtres qu'elle en veut pour la direction [spirituelle] de ses Institutions. Pour les enfants pauvres il n'en va pas de même, et c'est pourquoi je ne peux et ne dois pas les abandonner. Si je me retire en ce moment, le fruit de bien des années est perdu. Donc pour le temps à venir je continuerai à faire volontiers pour le Refuge ce qui me sera possible, mais j'y cesserai mon emploi régulier, pour me donner plus à dessein à l'éducation des jeunes gens.

— Et où irez-Vous habiter ? et sans salaire comment pourrez-vous vivre?

— J'irai où la Providence m'appelle. Dieu ne me laissa manquer de rien jusqu'ici, et je garde confiance qu'il ne me fera pas non plus défaut à l'avenir.

— Mais Votre santé est ruinée ; votre tête n'en peut plus, et a besoin de repos. Ecoutez donc mon conseil de mère, D. Bosco, et je continuerai à vous donner le salaire, et même je l'augmenterai si vous voulez : Allez passer quelque temps dans un endroit, [pendant] un, trois, cinq ans, autant qu'il faudra ; reposez-vous ; et quand vous serez bien rétabli, revenez au Refuge, et vous serez toujours le bienvenu. Autrement V[otre] S[eigneurie] me met dans la regrettable nécessité de la renvoyer de chez moi. Si vous m'obligez à [franchir] ce pas, Vous irez pour vos jeunes gens vous enfoncer dans les dettes jusqu'au cou ; alors vous viendrez

chez moi pour des secours, et je déclare dès à présent que je me refuserai à chacune de vos demandes. Regardez-y sérieusement à deux fois.

— J'y ai déjà regardé depuis longtemps, madame la Marquise ; ma vie est consacrée au bien-être des jeunes gens pauvres, et l'on ne me fera jamais dévier de la route que le Seigneur m'a tracée.

— Donc Vous préférez vos vagabonds à mes Institutions ? S'il en est ainsi, V[otre] S[eigneurie] se retrouve congédiée à partir de cet instant : aujourd'hui même je prendrai des dispositions pour trouver qui devra Vous remplacer.

Alors Don Bosco lui fit remarquer qu'un licenciement aussi précipité serait l'occasion de soupçons déshonorants, et qu'il serait mieux d'opérer avec calme, et de conserver entre eux la charité, celle même qu'ils voudraient avoir encore lorsqu'ils se retrouveraient au tribunal de Dieu.

A ces mots la Marquise se calma un peu et conclut en disant : — Eh bien je vous donnerai un délai de trois mois, après lesquels Vous laisserez à quelqu'un d'autre la direction [spirituelle] de mon Institut.

Don Bosco accepta la proposition et, rempli de confiance en Dieu, il s'abandonna à sa Providence toujours affectueuse. Et cette confiance assurait la réussite de son entreprise, car a dit l'Esprit Saint : " Maudit soit l'homme qui se confie en l'homme et fait d'un bras de chair son appui (1) ".

La Marquise cependant ne se donna pas pour vaincue, et tentant de le dissuader de son projet avec la perspective d'un avenir de misère, elle lui envoya Silvio Pellico, son secrétaire, en lui disant : — Renouvelez à D. Bosco mes propositions. S'il accepte, c'est bien ; je ferai tout ce qu'il veut. S'il s'obstine, redites-lui

---

(1) Jr 17,5.

qu'il ne vienne jamais, au grand jamais, à ma porte pour demander une aumône. Il se trouvera bien vite dans le besoin, je le prévois ; mais moi, je ne lui donnerai pas un sou, pas un centime. — D. Bosco ne se laissa pas ébranler, et fit répondre à la Marquise : — Qu'il se déclarait désolé de causer de la peine à une aussi bonne dame, à laquelle il était si redevable ; mais qu'il savait que le Seigneur l'appelait à la mission auprès des enfants et qu'il craignait d'agir contre sa très sainte volonté en les abandonnant. Que c'était le seul motif pour lequel il était obligé de ne pas se plier aux offres généreuses de la Marquise.

D. Cafasso et le Théologien Borel ne tardèrent pas à être informés de ce désagréable incident. Après un entretien avec D. Cafasso, dont elle n'apprit certainement rien de tout ce que D. Bosco lui avait confié, la Marquise écrivait au Théologien Borel en ces termes :

" Ill[ustre] et Rév[érend] M. le Théologien,

" Un entretien que j'ai eu avec D. Cafasso m'a fait croire qu'une explication était nécessaire entre Vous et moi, Rév[érendissi]me monsieur le Théologien ; et il me semble que la donner par écrit est plus convenable que de vive voix ; d'autant plus que, lorsque j'ai l'honneur de vous parler, vous ne me permettez pas de vous exprimer mon estime pour votre personne, mon admiration pour votre vertu, ainsi que ma reconnaissance pour les sollicitudes qu'avec tant de zèle vous avez eues et continuez à avoir pour mes établissements.

" Quand le Petit Hospice est venu accroître le nombre de ces établissements, nous avons cru qu'il serait nécessaire d'engager un aumônier pour ledit Petit Hospice. Je ne pouvais placer ma confiance mieux qu'en Vous. Vous avez alors choisi l'excellent D. Bosco et me l'avez présenté. A moi aussi il plut dès le premier instant et je lui trouvai cet air de recueillement et de

simplicité propres aux âmes saintes. Nous avons commencé à nous connaître à l'automne 1844, et le Petit Hospice ne devait s'ouvrir, et ne s'est ouvert, qu'en août 1845. Mais le désir d'acquérir à coup sûr un aussi bon sujet fit anticiper son entrée [en service], avec le salaire de son emploi. Peu de semaines après son installation avec Vous, T[rès] R[évérend] M. le Théologien, tant la Supérieure du Refuge que moi, nous avons vu que sa santé ne lui permettait aucune fatigue. Vous vous rappellerez combien de fois je Vous ai recommandé d'y faire attention et de le laisser se reposer etc., etc. Vous ne m'écoutiez pas ; vous disiez que les prêtres doivent travailler etc.

" La santé de D. Bosco empira jusqu'à mon départ pour Rome ; en attendant il travaillait, crachait du sang. Ce fut alors que je reçus une lettre de Vous, M. le Théologien, où vous me disiez que D. Bosco n'était plus en mesure d'occuper le poste qui lui avait été confié. Aussitôt je répondis que j'étais prête à continuer [à donner] à D. Bosco son salaire, à condition qu'il ne fît rien : et je suis prête à tenir ma parole. Vous, M. le Théologien, croyez-vous que c'est ne rien faire que de confesser, d'exhorter des centaines de garçons ? Je crois que cela nuit à D. Bosco et je crois nécessaire qu'il s'éloigne suffisamment de Turin, pour ne pas être dans le cas de fatiguer ainsi ses poumons. En effet, lorsqu'il se trouvait à Gassino, ces garçons allaient se confesser à lui et il les reconduisait à Turin.

" Vous avez une si grande charité, M. le Théologien : j'ai donc certainement mérité l'opinion défavorable que vous avez de moi, en me faisant clairement comprendre que je veux empêcher l'enseignement de la doctrine qui se fait le dimanche aux garçons et les sollicitudes qu'on a pour eux pendant la semaine. Je crois l'œuvre excellente en soi et digne des personnes qui l'ont entreprise ; mais je crois d'une part que la santé de D. Bosco ne lui permet pas de continuer, et d'autre part je crois que le rassemblement de ces garçons, qui

avant attendaient leur Directeur à la porte du Refuge et à présent l'attendent à la porte du Petit Hospice, n'est pas convenable.

" Sans parler de tout ce qui s'est produit dans le passé, et à propos de quoi le T[rès] Rév[érend] M. Durando a été entièrement de mon avis, je parlerai seulement de ce qui s'est produit hier encore. Je fus avertie par la Supérieure du Petit Hospice que s'était introduite, avec la famille d'une malade, une fille de mauvaise vie, sortie de *mauvaise grâce*, comme nous disons, du Refuge : y venait aussi avec elle la mère d'une fillette du Petit Refuge ; cette fillette avait été enlevée à sa mère sur le conseil du Curé de Notre-Dame de l'Annonciation. Elles furent toutes les deux invitées par moi à s'en aller.

" Quelques instants auparavant, j'avais trouvé à la porte du Petit Hospice une escouade de garçons et, comme je leur demandais ce qu'ils faisaient là, ils me répondirent qu'ils attendaient D. Bosco. Parmi eux il y en avait quelques-uns plutôt grands. Donc cette fille de mauvaise vie et cette dame éconduite du Petit Hospice, qui étaient très mécontentes, sont passées au milieu de ces garçons. Et si cette femme avait touché un mot de son métier aux disciples de D. Bosco ?

" Pour résumer : 1° J'exprime mon approbation et mes louanges pour l'œuvre de l'instruction [donnée] aux garçons, mais je trouve une source possible de dangers dans le rassemblement aux portes de mes établissements en raison de la nature des personnes qui s'y trouvent. 2° Comme je crois en conscience que les poumons de Don Bosco ont besoin d'un repos absolu, je ne continuerai pas [à lui donner] le petit salaire, qu'il veut bien accepter de ma part, excepté dans le cas, et c'est la condition, où il s'éloignerait suffisamment de Turin, pour ne pas avoir l'occasion de nuire gravement à sa santé ; celle-ci me tient d'autant plus à cœur que j'ai de l'estime pour lui.

" Je sais, Très Rév[érend] M. le Théologien, que nous ne sommes pas du même avis sur ces points : si je n'écoutais pas la voix de

ma conscience, je serai prête comme d'habitude à me soumettre à votre décision.

" Je Vous renouvelle le témoignage de l'inaltérable vénération et du profond respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être

" De V[otre] S[eigneurie] Ill[ustrissi]me et R[évérendissi]me

18 Mai 1846.

Très dévouée servante

MARQUISE BAROLO *née* COLBERT ".

Cette lettre révèle la fermeté, mais également la grande charité de son noble cœur. C'est pourquoi elle ne se retint pas d'aller rendre visite à D. Bosco un jour où il était occupé à différents travaux dans la nouvelle chapelle-hangar. A ce moment-là D. Bosco n'avait aucune pièce pour lui dans la maison Pinardi, car le bail d'aucun des locataires n'avait encore touché à son terme. La Marquise observa cette masure, entra dans cette espèce de garage ; elle contempla pendant un instant l'endroit pauvre et incommode ; et ne sachant rien du caractère céleste de la mission de D. Bosco, elle jugea que c'était le caprice et même l'esprit de contradiction qui le faisaient refuser ses offres généreuses pour se créer une situation aussi misérable. D. Bosco, averti de son arrivée, s'était porté à sa rencontre et, dès qu'elle le vit, la Marquise commença à lui dire sans cérémonie : — Et maintenant qu'est-ce que Vous pourrez faire ici si je ne Vous aide pas ? Vous n'avez pas un sou ! Je le sais ! Et malgré cela ne voulez-vous pas vous rendre à mes propositions ? Tant pis pour vous ! Réfléchissez bien avant de décider ; il s'agit de tout votre avenir !

Ce fut là une singulière opposition entre D. Bosco et la Marquise Barolo. Il avait accepté comme transitoire la charge d'Aumônier et Directeur [spirituel] au Petit Hospice. Avec les jeunes filles il exerçait le ministère sacré uniquement par devoir et

pour un motif de charité, tandis qu'envers les jeunes garçons il éprouvait en outre un saint penchant inspiré par la grâce Divine. C'est pourquoi, malgré les grands attraits de son emploi actuel qui lui offrait bien-être, honneurs et avantages matériels pour toute la vie, il préférait cependant pour lui la pauvreté évangélique de sa vocation, disant au Seigneur : *Incline mon cœur vers les exigences de ta loi et non vers l'amour des richesses* (1). Et ne le détournait pas de sa résolution la certitude de perdre la faveur et la bienveillance de celle qui était très généreuse envers toute œuvre de charité. Donc inébranlable dans sa décision, il se montrait froid en face des insistances de la noble Dame ; impassible devant ses remontrances. Prompt, comme nous le verrons, à rendre service aux œuvres [qu'elle dirigeait], il ne se serait jamais plié à lui demander un secours qui fût à même de le lier par la gratitude, au détriment de son Oratoire. La Marquise de son côté, obstinée en ce qu'elle croyait être bien, ne pouvait pardonner à D. Bosco, tout en estimant la vertu de ce dernier, de vouloir quitter ses Institutions. Elle voyait par là s'évanouir le cher projet de former une sorte de Congrégation de prêtres, auxquels elle aurait confié ses établissements : ils devraient maintenir l'esprit de la fondation ; tandis qu'en D. Bosco elle avait pressenti les qualités nécessaires pour réaliser, comme Directeur, ce désir qui la tenait. C'est pourquoi, si puissante grâce à l'appui du Roi et de toutes les autorités, grâce à ses richesses, grâce à la noblesse de sa famille, grâce à la popularité que lui avait acquise ses bonnes œuvres, elle ne pouvait pas ne pas se vexer de la résistance inexpugnable de D. Bosco. Ses familiers s'en étaient facilement aperçus, et elle-même confiait son ressentiment aux personnes amies qui venaient lui rendre visite. Ainsi l'affaire parvenant peu à peu à la connaissance d'un grand nombre

---

(1) Ps 119,36 [D'après la Vulgate].

mettait tous les atouts dans le jeu de D. Bosco, qui voulait que son honneur demeurât sans tache. Le renvoi inattendu du Refuge pouvait faire naître qui sait quels soupçons sur son compte, dans le cas où les gens n'en connaîtraient pas, avec des preuves absolues, le véritable motif. Il n'oubliait pas l'avertissement des Livres Saints : " Tiens compte de la bonne réputation ". Et c'était la raison de certaines de ses façons d'agir, de certaines de ses idées et, je dirai presque, de ses réponses provocantes, afin que de la bouche même de la Marquise on entendît le mot de justification personnelle.

En effet, il continuait à lui rendre visite, mais on employait réciproquement des manières diplomatiques. La Marquise lui parlait avec hauteur et D. Bosco lui répondait avec gravité. Parfois se produisirent des scènes assez ridicules. La Marquise avec grand calme, mais avec un sourire quelque peu sardonique, lui disait dès qu'elle entrait dans le salon : — Vous vous trouvez dans la misère, n'est-ce pas ?

— Oh non, répondait D. Bosco, avec affabilité mais dans une attitude grave et réservée ; je ne suis pas venu vous parler d'argent ; je connais déjà vos intentions et je ne veux pas vous déranger avec de telles insistances. D'autant plus que je n'ai besoin de rien... et si vous me permettez un mot, que j'ajoute sans intention de vous offenser... je n'ai pas non plus besoin de Vous, madame la Marquise !

— Eh, oui ? répliquait-elle ; voyez cet orgueilleux !

— Moi, ajoutait D. Bosco, je vous le répète ! je ne veux pas de votre argent : cependant je peux vous le dire, tandis que me sachant contraint par la nécessité, vous ne bougez même pas le petit doigt pour me secourir, moi, je suis d'un tout autre esprit à votre égard. Je peux vous le dire, faisant une supposition inadmissible, si madame la Marquise tombait dans la misère et avait besoin de moi, j'irais jusqu'à m'enlever le manteau des épaules et le pain de la bouche pour la secourir.

La Dame resta pendant un instant embarrassée mais, reprenant son habituelle vivacité, elle dit : — Je le sais, je le sais que Vous déclarez avec ostentation ne pas avoir besoin de moi et que vous ne voulez pas de mes largesses ! Le Chan. Cottolengo, lui aussi, faisait de même : mon argent, il n'en voulait pas.

Et la bonne Patricienne bourrue en apparence tint son irrévocable parole, [à savoir] qu'elle ne donnerait plus d'aumône à D. Bosco en mains propres ; mais ce n'était pas son intention de refuser tout secours à l'Oratoire. Elle lui faisait donc, de façon secrète, remettre de temps en temps une somme, mais en interdisant à ses messagers de révéler le nom de la bienfaitrice. En effet, sur un registre autographe, où le Théol. Borel conservait le souvenir des aumônes reçues pour l'Oratoire, le 17 mai 1847 il note que la Marquise a donné par l'intermédiaire de D. Cafasso 810 lires pour la célébration de quelques messes ; et en juin de la même année, qu'elle a prêté à l'Oratoire les tapis du Refuge pour la fête de St Jean. Puis en juin 1851 il enregistre 50 autres lires que lui a données la Marquise elle-même. Ces dons généreux étaient remis à D. Bosco par le Théologien, tandis que d'autres, mais à ce qu'il semble pas trop fréquents, lui furent probablement présentés de la main à la main par des persones différentes, et qu'il ne voyait pas d'ordinaire. Qui connut le caractère et les habitudes de cette noble Dame affirme que cela ne peut s'être déroulé autrement.

Nous ajouterons en outre que la Marquise était une dame d'une insigne piété et au fond sincèrement humble, malgré son caractère vif. En conséquence lorsque D. Bosco, étant allé lui rendre visite, prenait congé, elle se mettait toujours à genoux demandant à être bénie. Tel est le témoignage de D. Giacomelli qui ajoutait avec la simplicité des bonnes âmes : — Elle n'avait pas l'habitude de faire comme ça avec moi.

Entre-temps vers la fin du mois de mai, D. Bosco s'inquiétait de [savoir] comment se procurer le logement, devant en août

déménager du Petit Hospice. Il était également préoccupé pour le nouveau genre de vie auquel il devait s'accoutumer. Dans les écoles, au séminaire, en paroisse, au Convitto, au Refuge il s'était toujours trouvé en famille et dorénavant il serait seul. Cependant il savait élever le regard vers Marie, et de cette Mère céleste il avait toujours obtenu opportunément des secours et des grâces.

Il ne tarda donc pas à prendre une décision. Depuis le moment où il occupa le hangar transformé en chapelle, sa première idée fut de s'établir dans cette maison, en se libérant des dangereux voisins, car la maison Pinardi était aussi un lieu d'infamie et de désordre. Si la volonté du Seigneur ne s'était pas clairement manifestée, D. Bosco aurait mérité d'être condamné pour imprudence solennelle. Cependant il se mit tout de suite à l'œuvre. C'était une question de temps et d'argent. Quant au temps, cela demandait la patience ; quant à l'argent, il ne fallait pas regarder aux sacrifices. Il était nécessaire de faire déloger ces gens peu honorables, en rendant impossible leur retour.

M. Pinardi avait loué à Pancrace Soave toute la partie de sa maison affectée à l'habitation, composée de onze pièces, cinq à l'étage supérieur, avec les combles, et six au rez-de-chaussée ; et ce dernier, une fois retenues quelques pièces pour la fabrication de l'amidon et pour son logement, avait cédé les autres en sous-location. D. Bosco entama des négociations avec Soave. Au fur et à mesure que les différents locataires terminaient leurs locations, ou bien s'en allaient, il cherchait à entrer en possession de leurs pièces, en payant pour elles comme loyer au moins le double de leur valeur. Le 5 juin il prenait en location trois salles contiguës de l'étage supérieur du côté ouest, à raison de cinq lires chacune par mois ; et la durée du contrat était fixée du 1er juillet 1846 jusqu'au 1er janvier 1849. Il se contentait d'en recevoir les clefs, sans s'en servir ni y mettre les

pieds. A Soave ces contrats convenaient, mais il disait souvent à D. Bosco : — Venez habiter ces pièces !

— Pour le moment ce n'est pas nécessaire, répondait toujours D. Bosco ; il y en a peu et elles ne me suffisent pas : je les habiterai quand je pourrai occuper toutes la maison ! — Son but très noble était donc de ne pas cohabiter avec des personnes suspectes, et de ne pas exposer à des racontars sa dignité de prêtre.

CHAPITRE L

L' Œnologue Italien — *Mort de Grégoire XVI — Election de Pie IX — Les prières pour le Pape — Frénétiques manifestations de joie pour le nouveau Pape — Prudente circonspection de Mgr Fransoni et de D. Bosco — La Sainte de Viù.*

Sur l'horizon politique commençaient à apparaître quelques nuages. Aux premiers jours de mai 1846 sortait à Paris dans la *Revue mensuelle* la publication du Comte Camille Cavour : *Des chemins de fer en Italie*. On y exposait non pas tant le bien physique du pays à cause du commerce, résultant des nouveaux chemins de fer qui raccourcissaient les distances, que le bien *moral* de toute l'Italie. Après cet [ouvrage] beaucoup d'autres livres furent imprimés dans le Piémont, pour créer une opinion populaire favorable au parti libéral. En tous l'idée dominante était la reconquête pour se rendre indépendant de l'étranger, et en aucun on ne soutenait la destruction du pouvoir temporel des Papes. Ce dernier [objectif], on faisait pourtant le vœu [d'aider à le réaliser], vœu juré dans les ventes du carbonarisme et soigneusement caché, pour ne pas effrayer les consciences du peuple catholique.

Entre-temps pour pousser Charles-Albert vers la réalisation des objectifs convoités on cherchait une occasion, lorsque vint l'offrir le Gouvernement autrichien lui-même. Les Ministres du Roi avaient depuis deux ans permis aux Tessinois de se fournir en sel

étranger dans les ports de Gênes et de Marseille, et de le transporter vers leur pays en passant par le Piémont. L'Autriche avait aussitôt fait des réclamations, alléguant certains de ses droits de douane, que le Piémont ne voulut pas reconnaître ; longue fut la querelle. Finalement, voyant qu'elle ne pouvait pas gagner, puisque ses prétentions étaient sans fondement, par vengeance, le 20 avril de cette année 1846, l'Autriche augmenta de plus du double les taxes sur les vins, attirant sur elle la haine des Piémontais en raison du très lourd préjudice qu'elle leur causait. Les libéraux prirent un merveilleux plaisir à ce différend. Le Roi ayant fait publier au journal officiel un article fort et net en défense des droits et de l'honneur du royaume, Robert d'Azeglio lui prépara une grande manifestation de joie populaire qui devait se tenir, au cri de *Vive le Roi d'Italie*, le jour où il avait l'habitude de passer les troupes en revue. Mais, averti, Charles-Albert ne sortit pas du palais pour ne pas précipiter les événements. Ce manège ayant raté, on créa une société vinicole pour le commerce, et on en publia le manifeste ; après celui-ci vinrent des éloges au Roi, des poésies, des festivités et des congrès scientifiques, qui devaient servir à des fins politiques. A Mortara, dans l'assemblée des propriétaires terriens Laurent Valerio se prenait à dire que, si la fortune souriait à Charles-Albert, il bouterait l'étranger hors d'Italie.

Au milieu d'une telle effervescence paraissait un volume de 150 pages ayant pour titre : *L'Œnologue Italien*, œuvre de D. Bosco, dont il ne nous a pas été donné de trouver d'exemplaire, malgré de longues recherches. En ce livre, après avoir fait mention de la culture des vignes, des conditions d'une bonne cave, de la préparation des cuves, des tonneaux et des autres récipients pour le vin, il enseignait toutes les différentes manières de produire le vin, le moment de le soutirer, la façon de le conserver sain, d'empêcher qu'il ne s'aigrisse ou ne prenne un mauvais goût, à cause de quoi si souvent une pauvre famille voit tomber à l'eau les fatigues et le revenu d'une année entière.

Il avait commencé cet écrit vers la fin de 1844, presque, disait-il, pour se donner un délassement, tout en s'occupant du bien-être matériel de ses compatriotes. Mais D. Bosco n'agissait jamais au hasard, jamais à contretemps. Il avait, semble-t-il, rédigé un premier traité qui s'était avéré très concis et à présent il le développait avec de plus amples informations. L'ayant publié, il le diffusait à plusieurs milliers d'exem- plaires parmi les paysans et en faisait cadeau aux curés, aux médecins, aux maires qu'il connaissait ; de sa propre main il le donnait à Turin à quelques-uns de ceux qui se proclamaient les champions des libertés populaires, et il n'oubliait pas d'en faire hommage à certains membres plus influents des différents Congrès*. Il ne s'était pas mêlé de politique, mais avec ce livre il faisait siennes les idées et les aspirations du peuple en ce qui concernait sa prospérité. Partout on parlait de commerce et de droits au sujet du vin ; donc avec l'*Œnologue* D. Bosco se montrait, ce qu'il était, un homme qui aimait ses concitoyens, un défenseur du progrès et de la civilisation ; et il gagnait la sympathie de beaucoup de personnes, dont il lui importait de s'assurer l'appui.

En attendant, les agitations politiques commençaient et au milieu de tout cela, D. Bosco pensait sans cesse au Pape et parlait de lui fréquemment aux jeunes de son Oratoire qui, au mois de juin de cette même année, eurent l'occasion de montrer combien ils portaient de vénération et d'affection au Chef visible de l'Eglise de Jésus Christ. Dans les premiers jours du mois en question une douloureuse nouvelle se répandit à Turin, bientôt confirmée par le son lugubre de toutes les cloches qui produisait en chaque cœur bien né une grande émotion. Etait mort à Rome le Pape Grégoire XVI à l'âge de 80 ans, attristé par les continuelles rébellions de sujets corrompus par les sectes et par la prévision de moments très tristes. Le dimanche suivant D. Bosco, parlant aux jeunes du Pape défunt, dit [quelques mots] de son esprit

---

* Congrès : association constituée dans l'esprit des comices agricoles.

qui ne se laissait pas abattre, et il fit remarquer la lourde perte que sa mort causait à l'Eglise, notamment en ces temps. Dans la même circonstance, entre autres choses, il rappela la belle marque de bienveillance qu'il leur avait donnée l'année précédente : en effet, à sa simple demande faite par écrit, ce grand Pape avait eu la bonté d'accorder une Indulgence plénière spéciale, à gagner à l'article de la mort, à 50 personnes qui, au jugement de D. Bosco lui-même, étaient parmi les plus zélées et les plus empressées à prêter leurs services pour le profit spirituel et temporel des jeunes gens. Après avoir ensuite adressé une chaude exhortation, il les invita à réciter avec lui le Chapelet de la Bienheureuse Vierge pour le repos de son âme, invitation à laquelle ils donnèrent de grand cœur leur adhésion.

S'étant acquitté de cette contribution de gratitude envers le pape défunt, D. Bosco dit que l'Eglise ne pouvant rester sans Chef visible [chargé] de la gouverner, comme un troupeau ne peut rester sans berger, il lui en serait donné un autre ; et en attendant il exhorta les jeunes à prier eux aussi [demandant] que l'Esprit Saint illuminât et dirigeât les Cardinaux pour élire vite un nouveau Pape ; et ils prièrent avec une singulière ferveur. Et voici que le 16 de ce même [mois de] juin 1846 le Cardinal Jean Masţai Ferretti, Evêque d'Imola, était élu : il prenait le nom de Pie IX. Elles aussi les humbles voûtes de la nouvelle petite chapelle St-François de Sales résonnèrent, peu après, de l'hymne d'action de grâces à Dieu, qui avait donné en un temps si court un autre Chef à son Eglise, un autre Père à tous les fidèles chrétiens : en lui l'Oratoire acquerrait un si grand bienfaiteur.

Le nouveau Pape avait un esprit doux, généreux, mais ferme, et une bonté de cœur incomparablement grande ; une intelligence éveillée, une vaste culture, la parole facile, une solide et profonde piété, de l'expérience dans les questions politiques, une très bonne connaissance des manières de procéder des sectes. Il était de notoriété publique que les sentiments naturels envers la patrie

étaient par lui chrétiennement flattés. Ancien prédicateur de missions à Sinigallia [= Senigallia], Secrétaire du Nonce au Chili, il aimait beaucoup la Vierge Immaculée, et avait une prédilection spéciale pour les enfants pauvres, ayant été Président de l'Hospice Tata Giovanni [voir * p. 481] et de l'Hospice St-Michel. Il nourrissait donc les mêmes inclinations que D. Bosco, dont il comprendrait suffisamment bien les idées pour devenir son très généreux et affectueux protecteur.

A peine monté sur le trône, il publia quelques édits de réformes administratives et le 17 juillet il accordait un large pardon à ceux qui étaient en prison ou en exil pour des délits politiques, c'est-à-dire à plus de mille personnes, toutes convaincues de complot ou de rébellion. A peine proclamée l'amnistie, le cri de vive Pie IX résonna dans toute l'Italie et dans le monde entier. Rome soudainement sembla en proie à un délire de joie, à une orgie inhabituelle. Manifestations populaires, fêtes, banquets, marches patriotiques, arcs de triomphe, illuminations, hymnes, musiques, ovations d'un peuple immense partout où le Pape mettait les pieds. Il recommandait la modération comme marque d'obéissance ; mais les sectes organisatrices de ces mouvements populaires — contenus à l'intérieur des limites voulues par les meneurs secrets, aidés inconsciemment à travers la foi et l'amour par l'immense majorité des vrais catholiques — continuaient par leurs intrigues à agiter les masses du peuple sous prétexte de glorifier la Papauté. Ce fut un tripotage incroyable pour pousser Pie IX de concessions en concessions, en faisant sans cesse tomber sur son auguste tête des nuées de fleurs. Les membres des sectes criaient que Pie IX était un Pape libéral, dans l'espoir que ne serait pas démentie leur calomnie. Des écrivains, habitués à insulter la Papauté, à présent portaient jusqu'aux nues Pie IX. Les principaux journaux d'Europe applaudissaient à son amour de la patrie afin de vaincre la perplexité et les résistances du Roi Charles-Albert. Massimo d'Azeglio écrivait des articles pour sept journaux, parmi lesquels deux revues, une anglaise et l'autre

française, dans lesquels on glorifiait et magnifiait Pie IX comme espérance d'Italie. On voulait faire croire qu'il était un Pape semblable à celui qu'avaient dépeint les Instructions des sectes de 1820. Turin faisait écho à Rome, et l'élan vers la liberté qui, proclamait-on de façon mensongère, tirait son origine du Vatican, se communiquait également au clergé. Les partisans de Mazzini gardaient le silence, et suppliaient Mazzini de garder le silence et de laisser le champ libre à Gioberti, à Azeglio, à Mamiani et à d'autres qui travaillaient à rejoindre le même but que lui, mais provisoirement pas à travers la république, quoique avec la préparation d'un gouvernement constitutionnel.

Pourtant, malgré son affection et son enthousiasme pour le Pape, D. Bosco ne se laissa pas tromper par tant de lyrique triviale. Bien qu'il semblât que les honneurs rendus à Pie IX faisaient partie des hommages dus à juste titre à sa divine autorité, à ses vertus, lui cependant apercevait en eux un germe de graves bouleversements politiques et pernicieux pour l'Eglise. C'est pourquoi il avertissait ses collaborateurs et les jeunes plus avancés [en âge] et plus judicieux de se tenir sur le qui-vive, de ne pas se laisser abuser par les bruits qui couraient dans le peuple, mais de rester unis au Pape et à l'Archevêque, prêts à être respectueux envers leurs instructions. Egalement Mgr Fransoni, qui, sans doute le premier parmi les Evêques, entrevoyait le principal motif de ces manifestations, l'hypocrisie et les sinistres visées des sectes, ne tarda pas beaucoup à prémunir avec fermeté ses diocésains, et notamment ses plus intimes, parmi lesquels figurait D. Bosco, [les invitant] à ne pas se laisser prendre par ces apparences de liberté et d'amour pour la Papauté. C'est pourquoi s'amplifiait dans certaines associations le sourd mécontentement contre l'éminent Prélat : prêt à souffrir n'importe quelle persécution plutôt que de manquer à son devoir, avec une admirable sérénité d'esprit, il continuait à diriger tranquillement son diocèse, pourvoyant avec sollicitude aux besoins de chacune des paroisses.

En effet, à cette époque, Monseigneur chargeait D. Bosco d'aller à Viù, dans les vallées de Lanzo, afin d'enquêter sur la conduite d'une dame : elle avait une certaine manière de vivre que l'on croyait surnaturelle, et avait reçu pour cette raison le surnom de *Sainte de Viù*. Aucune contradiction ne venant de sa part, le bruit s'était répandu que depuis bien longtemps personne ne l'avait vue prendre de la nourriture. Des nombreuses aumônes qu'elle recevait, elle faisait cependant bon usage, venant en aide aux jeunes filles pauvres et aux petites orphelines. Les gens recouraient à elle pour des conseils et pour se recommander à ses prières.

D. Bosco obéit et, ayant pris des renseignements exacts, il sut que cette dame était de bonne conduite morale et qu'elle observait les lois de l'Eglise ; mais il soupçonna qu'en elle allaient de pair une grande ignorance et la vanité. Il s'agissait donc de rechercher la sainteté vantée de sa vie, en la jugeant sur la pureté de ses intentions ; et sans perdre de temps à examiner les faits merveilleux qu'on racontait sur elle.

Toujours est-il qu'après avoir accompagné D. Cafasso à Sant'Ignazio pour la Retraite spirituelle, D. Bosco descendit à Lanzo : il prit avec lui son ami, M. Melanotti, cafetier, et alla à Viù. Parvenu en ce lieu, il se rendit chez le curé et envoya Melanotti pour annoncer à la *sainte* son arrivée prochaine, mais en des termes qui n'indiquaient pas qu'il avait grande hâte de la voir et qu'il attachait quelque importance à une telle visite. Monsieur Melanotti, bien instruit sur ce qu'il devait dire et chargé d'observer chacun des moindres gestes, chacune des moindres paroles de cette femme, porta le message. La *sainte* parut peu flattée par la froide annonce, et d'ailleurs refréna à peine un mouvement d'impatience, car une bonne heure était passée et son visiteur n'apparaissait pas. D. Bosco arriva enfin et on le fit entrer pour le présenter à celle qui, entourée par un certain nombre de ses admirateurs, se tenait

assise au milieu d'eux, mais toutefois sur un siège isolé. Elle s'attendait à ce que D. Bosco se présentât à elle avec révérence et avec des manières courtoises ; mais D. Bosco sans dire un mot, sans la regarder, alla s'asseoir auprès de ceux qui faisaient cercle autour d'elle et il écoutait leurs conversations.

Tout à coup monsieur Melanotti s'adressa à lui et lui dit : — Voici, D. Bosco, que nous avons la chance d'avoir parmi nous la Sainte et d'écouter ses enseignements qui sont pleins de sagesse et de spiritualité.

— C'est tout à fait bien, répondit D. Bosco ; mais je voudrais parler à l'écart avec cette dame, et m'entretenir avec elle pour des affaires confidentielles et de grande importance.

Déjà irritée par le comportement de D. Bosco et pressentant alors confusément que planait sur elle une menace, la femme se mit debout ; avec un aspect et un ton de voix magistraux, elle dit : — J'aime parler en public, et de manière à ce que tous entendent et [que tous] voient ma façon de me conduire. Je ne cherche pas de subterfuges. Je veux l'*est est* [le oui oui], le *non non* du saint Evangile.

— Soit, répliqua D. Bosco : je respecte votre maxime et votre interprétation de la Sainte Ecriture ; veuillez m'entendre un instant, et je crois pouvoir vous satisfaire avec des informations dont vous serez pleinement heureuse.

Alors, après un moment d'hésitation, elle sortit de la salle, invitant D. Bosco à la suivre. Melanotti se posta aussitôt de manière à pouvoir être témoin de ce qui se produirait. Quand ils furent parvenus dans la pièce voisine et tandis que la porte restait ouverte, cette [dame] attendait ce que D. Bosco voulait lui dire ; et après un peu de silence le bon prêtre commença à voix basse : — Depuis combien de temps faites-vous ce métier de trompeuse, d'hypocrite, de crapule ?

— Comment ? comment ? répondit la femme refrénant à peine la hargne : nous ne nous comprenons pas !

— Et puisque nous ne nous comprenons pas, je répète ma demande, ajouta tranquillement D. Bosco.

— Moi une hypocrite ! moi une trompeuse ! s'écriait cette femme devenue mauvaise comme une vipère.

— Oui, oui, continuait D. Bosco, vous êtes une hypocrite, une orgueilleuse qui, abusant du nom de Dieu, trompez les gens du peuple et les gens du monde avec vos mauvaises séductions.

— C'est vous qui êtes un orgueilleux... cria alors la femme ; et, rendue aveugle, elle allait vomir une infinité d'injures.

Sur-le-champ D. Bosco lui coupa la parole, et souriant lui dit calmement : — Je n'eus aucune intention de vous offenser. Savez-vous pourquoi j'ai commencé à vous parler de la manière que vous avez entendue ? Rien d'autre ne m'y poussa sinon le devoir de m'assurer que vous étiez vraiment sainte, ou bien que votre genre de vie était une comédie. Mais le manque absolu que j'ai trouvé en vous de la vertu essentielle et indispensable à ce sujet, c'est-à-dire de la sainte humilité, m'a pleinement persuadé que votre sainteté n'est qu'une mauvaise séduction, un métier pervers au moyen duquel vous voulez vivre aux dépens d'autrui, et être en même temps estimée et vénérée par les nigauds qui vous croient. Et cela je vous le dis au nom de l'Archevêque qui m'a envoyé. — Et il lui dévoila, franchement, comme une chose certaine, ce que par conjecture il avait deviné avec sa fine intelligence. Il lui dépeignit également la honte et le préjudice qui lui en viendraient si, comme c'était très facile, un jour ou l'autre, quelque incrédule curieux, en l'épiant, avait surpris son secret.

Aux paroles résolues de D. Bosco cette dame demeura saisie et resta pétrifiée. Elle reconnaissait en lui un homme revêtu d'autorité et à cette époque une telle imposture, démasquée, était sévèrement punie, même par les lois civiles. Puis après quelques autres mots

pleins de charité dits par D. Bosco, par lesquels il l'exhortait paternellement à mettre en règle sa conscience, à aménager sa vie d'une manière plus chrétienne et à cesser ces agissements mensongers, elle répondit en reconnaissant sa faute : — Je ne croyais pas que V[otre] S[eigneurie] était aussi sagace : je Vous remercie de vos conseils qui seront fidèlement mis en pratique par moi mais, je Vous en conjure, veuillez taire ce qui s'est passé entre nous ; je promets solennellement d'arrêter immédiatement mes pratiques.

D. Bosco lui accorda de quitter, sans qu'il lui en vînt de tort ni de préjudice d'honneur, cette voie dans laquelle inconsidérément elle s'était engagée et, d'après ce qu'il sut par la suite, cette dame tint sa promesse. Ayant élu domicile pendant quelque temps dans un autre village, elle montra qu'elle avait besoin comme tout autre mortel d'entretenir sa vie par de la nourriture, et de cette façon elle démentit toute fausse opinion sur son compte. En elle D. Bosco avait reconnu beaucoup d'ignorance et même de bonne foi, de sorte que pour secourir ses jeunes filles elle avait cru permis un moyen qui était répréhensible. Monseigneur Fransoni eut par D. Bosco des nouvelles sur l'issue de cette visite : il fut content de voir assagie cette pauvre dame, désillusionnés les gros naïfs qui s'étaient laissé tromper, et dans le même temps il se félicita en lui-même de posséder un Ecclésiastique qui savait si bien remplir son rôle. Ce fait fut raconté par monsieur Melanotti en personne.

---

* Hospice Tata Giovanni : Hospice " Papa Jean " ; le prénom du fondateur a servi pour l'appellation de cette œuvre charitable, romaine comme l'Hospice St-Michel.

CHAPITRE LI

Le système métrique décimal — *Circulaire de Mgr Artico* — *Difficultés surmontées dans la résolution d'un problème* — *Le nouveau livre et ses différentes éditions.*

Don Bosco cette année-là n'était pas encore las d'écrire et de faire imprimer. On avait besoin d'un autre livre pour les jeunes qu'en vain on aurait alors recherché. Dans le Piémont chaque province et même presque chaque ville employaient des poids et des mesures différentes : à cause de cela le commerce était entravé. C'est pourquoi le Gouvernement, par un Edit Royal du 11 septembre 1845, avait aboli tous les anciens poids et les anciennes mesures, pour les remplacer uniformément dans tout le royaume par de nouveaux poids et de nouvelles mesures, ayant le mètre pour unité de base. L'Edit devait entrer en vigueur le 1er janvier 1850.

Afin de préparer les populations à recevoir et à apprécier cette innovation, le Gouvernement faisait très tôt distribuer, pour toutes les communes, des tableaux synoptiques des nouveaux poids et des nouvelles mesures, et publier des brochures spéciales à même d'en offrir une explication claire et facile ; il s'adressait aux maîtres d'école communale en les invitant à s'appliquer au nouvel enseignement ; il faisait appel aux syndics pour qu'ils établissent des cours du soir et des cours du dimanche pour la classe laborieuse et inculte.

Mais avant même que le Gouvernement ne commençât [à faire appliquer] ces mesures, ou plutôt dès la sortie de l'Edit, D. Bosco se mit au travail écrivant en bon mathématicien un petit livre intitulé : *Le système métrique décimal présenté en termes simples, précédé des quatre premières opérations de l'arithmétique à l'usage des personnes du monde artisanal et des gens de la campagne, par le* PRETRE BOSCO JEAN. Ici je ne crois pas hors de propos de remarquer qu'invariablement au frontispice de ses ouvrages il plaçait avant son prénom et son nom de famille la qualité de Prêtre, titre qui pour lui valait n'importe laquelle des plus honorables dignités terrestres.

On peut juger de l'importance de son travail à partir d'une belle lettre circulaire qu'écrivait quelques années plus tard à propos du système métrique Mgr Philippe Artico, Evêque d'Asti.

" Ne vous étonnez pas, disait-il entre autres choses à ses Curés, ne vous étonnez pas si l'Evêque publie un avis qui semble concerner davantage l'économie politique que le ministère apostolique. Dans les paraboles de son Evangile notre divin Maître prit lui aussi les apparences d'un maître de maison, d'un chef de famille, d'un cultivateur de vigne, d'un roi qui distribue ses talents à faire valoir, et il prodigua tant d'encouragements même à l'industrie et au commerce, qu'il condamna le serviteur infidèle qui ne faisait pas valoir le talent... En plusieurs passages des Saintes Ecritures vous trouverez prescrites et louées la juste uniformité des poids et celle des mesures. Et pour vous en citer quelques-uns, je vous invite à lire dans le Deutéronome : *Tu auras un poids intact et exact, et tu auras une mesure entière et exacte.* — Dans les Proverbes : *Abomination pour Yahvé : poids et poids ! une balance fausse, c'est mal.* — Dans l'Ecclésiastique : *Ne rougis pas d'examiner les balances et les poids...* (1). Et ne croyez pas,

---

(1) Dt 25,15 — Pr 20,23 — Si 42,4.

ô vénérables frères, que s'occuper de telles études et de tels enseignements, pour instruire les personnes incultes et les sauver des fraudes, ne convient pas au prêtre, quand il s'acquitte de tous ses autres devoirs sacrés et rejette de lui-même tout ce en quoi il pécherait [dans l'exercice] d'un métier profane et [dans la recherche] sordide d'un gain, puisque dans l'Ancien Testament nous lisons que David avait ordonné aux Lévites de veiller *sur tout ce qu'il y avait à peser et à mesurer...* (1) ".

En effet, D. Bosco visait, et ce n'était pas son dernier but, la charité généreuse et affectueuse, et même en certains cas empreinte d'un devoir de justice, de donner au pauvre peuple une formation en matière économique et sociale, le sauvant ainsi des duperies de cruels spéculateurs, qui auraient largement abusé de son ignorance. Son petit traité, contenu dans quatre-vingts pages, procédait par questions et réponses. Il présentait ses intentions et la trame de sa composition dans la *Notice explicative* suivante : " Les circonstances de l'époque à laquelle nous vivons mettent chaque individu pour ainsi dire dans la stricte obligation d'acquérir une connaissance suffisante du système métrique décimal. Système qui, reconnu de grande utilité et d'avantage universel, fut approuvé par une loi, et sera mis en vigueur dans nos états en 1850.

" Chacun comprend facilement de combien de manières on peut être sujet à l'erreur, à la fraude et parfois à un préjudice non léger dans un changement presque total de poids et de mesures.

" Dans mon désir de prévenir ces inconvénients et d'être utile, pour autant que je le peux, à la nécessité publique, j'ai composé le petit livre que voici, dont le but est de présenter le système métrique dans les termes les plus simples, de façon à ce qu'une personne peu cultivée puisse le comprendre à la lecture, même sans l'aide du maître.

---

(1) 1 Ch 23,29.

" Pour être plus facilement compris, j'ai quelquefois négligé ce qui est propre au langage arithmétique, tenant absolument à être entendu et pas plus.

" Les ouvrages des célèbres professeurs Giulio, Milanesio, Borghino, le traité d'arithmétique publié par un Frère des écoles chrétiennes, me servirent de gouverne.

" Pour la connaissance du nouveau système les quatre premières opérations de l'arithmétique sont de toute nécessité : on les présenta d'abord brièvement dans la manière dont elles pourront servir de base à toutes les opérations du nouveau système. Suivra un tableau où l'on place les mesures et les poids anciens en face des poids et des mesures qui les remplaceront, avec leur correspondance réciproque. Appliquant ensuite les quatre opérations susdites à la nouvelle nomenclature [du système] métrique décimal on parviendra à l'équivalence réciproque des mesures et des poids de l'ancien système avec ceux du nouveau par la simple multiplication.

" Mon but est de présenter au public un résumé simple, clair et adapté à la capacité de chaque lecteur ; si mes pauvres peines ne peuvent satisfaire tout le monde, qu'au moins elles soient dignes d'indulgente compassion. Qu'on fasse un essai de tout et qu'on retienne ce qui paraît meilleur ".

Jean-Baptiste Paravia, dont les presses typographiques et le magasin de livres étaient sous les arcades de l'Hôtel de ville, eut le manuscrit pour le publier et le travail était déjà en bonne voie vers la fin du printemps. Entre-temps D. Bosco se trouva en face d'une difficulté de calcul, non prévue. Egalement le professeur Giulio, mathématicien de valeur et enseignant à l'Université de Turin, s'attardait ces jours-là en des études très voisines de celles dans lesquelles s'occupait alors D. Bosco ; et il en publiait [les résultats] dans une de ses brochures, en en confiant l'édition au même Paravia. Mais il avait lui aussi rencontré la difficulté qui arrêtait D. Bosco.

Les deux auteurs étant déjà avancés dans la correction des épreuves d'imprimerie, firent suspendre la composition. L'un voulait voir quelle méthode suivait l'autre pour se tirer de cet embarras, et en attendant ils étudiaient. Il s'agissait de trouver je ne sais quelle formule qui rendrait facile la solution d'un problème très compliqué. Le professeur Giulio passait fréquemment à l'imprimerie pour savoir à quel point en était le travail de D. Bosco, et il s'impatientait en ronchonnant auprès de l'éditeur. D. Bosco avec la ténacité qui lui était habituelle lorsqu'il s'était mis en tête de réussir dans une entreprise, ne se reposait ni le jour ni la nuit : sans cesse il était à la recherche de cette formule et remplissait, mais inutilement, des pages et des cahiers avec ses chiffres. Un beau jour, ayant le cerveau rempli de ses calculs, dont il ne trouvait pas la solution, il sort de Turin, franchit le Pô, s'achemine en montant à travers les collines et va à la villa du Professeur D. Picco, résolu à y rester en dehors de tout dérangement, tant qu'il n'aurait pas atteint son but. Ayant demandé une pièce à l'écart, il s'y enferme, fait fonctionner son imagination et travaille comme un fou pendant plusieurs jours. Son esprit était fatigué outre mesure, mais souvent il s'élevait vers Dieu demandant les lumières nécessaires. D. Picco cherchait à le persuader de ne pas vouloir se rompre la tête avec ce problème, mais il persistait. Finalement, comme un éclair, lui vient à l'esprit une idée. Il fait la preuve, et voici la formule et le nombre trouvés. Sans plus il quitte la table de travail, va dans la salle où était D. Picco pour lui faire partager sa joie, et ceux de la famille accourent pour entendre la grande nouvelle, et pour demander des explications.

— Oui, je l'ai trouvée, s'écriait D. Bosco ; mais à présent je me sens fatigué et convulsé au point de ne pas pouvoir parler : voilà déjà plusieurs jours que je ne me repose plus ; je vous expliquerai l'affaire une autre fois. — Et il descend en hâte à l'imprimerie, où les pages étaient déjà presque toutes composées et on n'attendait que ce nombre pour compléter l'ouvrage et mettre en machine. A peine publié le petit livre de D. Bosco, le professeur Giulio

qui avait approuvé cette formule, la fit sienne et conclut son traité.

Le nouveau travail de D. Bosco s'était révélé digne de louanges pour sa simplicité, son caractère populaire et sa précision. On en avait tiré des milliers d'exemplaires à seulement 10 centimes la copie. Ainsi grâce à lui le système métrique commença à être reçu favorablement, devint d'un jour à l'autre de plus en plus facile ; un très grand nombre de gens du peuple purent en peu de temps l'employer et tant de personnes pauvres furent protégées des griffes des escrocs et des spécialistes de l'embrouille. En plus de ces avantages il visait directement le bien présent et le bien futur de son institution, car en aidant sur ce point à l'accomplissement des projets du Gouvernement, il se le rendait favorable et ce que l'on craignait chez les malveillants demeurait inoffensif. L'Abbé Aporti, les autorités et les enseignants accueillirent ce traité avec de grands éloges. Plus tard l'*Unità Cattolica* le déclara le plus approprié pour les classes primaires et le premier de ce genre que l'on ait publié dans le Piémont.

Il était également important pour tenir en règle les affaires matérielles de sorte que l'ordre d'une comptabilité soit la sauvegarde de la justice ; et c'était ce que D. Bosco faisait avec une totale précision et qu'il voulait que fissent ses amis, pour obéir aux avertissements de l'Ecclésiastique : " Aie honte de ne pas tenir en toute clarté le livre de ce que tu donnes et de ce que tu as (1). Là où il y a beaucoup de mains fais usage des clefs et toutes les choses que tu donneras compte-les et pèse-les et écris sur un livre ce que tu donnes et ce que tu reçois (2) ".

Pourtant D. Bosco ne se contenta pas de l'heureuse réussite de cette première édition, mais, comme d'ailleurs il fit pour tous ses

---

(1) Si 41,20-21 [D'après la Vulgate].

(2) Si 42,6-7 [D'après la Vulgate].

autres livres, il se pencha de nouveau sur elle, la recorrigeant avec une admirable patience. Tous ses manuscrits et les épreuves de multiples éditions, par ex. de l'Histoire de l'Eglise, ou [de l'Histoire] Sainte etc., on les voit couverts de suffisamment de ratures et d'ajouts pour en rendre bien difficile la lecture.

Ici nous anticipons un aperçu des éditions sur le système métrique, postérieures à 1846, soit pour ne plus avoir à revenir sur ce sujet, soit parce que les dernières réimpressions nous donnent une idée plus complète de l'entier projet de D. Bosco. Donc en 1849 il en publiait une deuxième édition, *améliorée et augmentée de plusieurs choses, suggérées par la pratique et jugées nécessaires*, comme on lit dans la préface, visant en elle non seulement l'instruction des gens de la campagne, mais plus spécialement celle des classes primaires. Dans cette [édition], comme dans la première, il présentait en appendice la comparaison entre les monnaies des différents états d'Europe et de ceux de toute l'Italie avec la lire neuve [du Piémont] ou franc.

Bien des années plus tard il entreprenait une troisième édition, non seulement en ordonnant son travail de sorte qu'il suffît à satisfaire les nouveaux programmes gouvernementaux pour les trois premières classes primaires, mais [aussi] en ajoutant ce qui était nécessaire pour compléter l'étude de l'arithmétique, avec la définition des figures géométriques plus importantes. Il lui donnait pour titre : *L'Arithmétique et le système métrique décimal présentés en termes simples, pour les classes primaires, avec la comparaison des prix et des mesures anciennes dans le [système] métrique décimal.*

Ces modifications demandaient une nouvelle préface, et nous la reportons ici afin qu'également à nous-mêmes et à nos écrivains elle serve d'exemple pour apposer le saint nom de Dieu en tête de nos écrits, quelle que soit la matière scientifique dont ils traitent. " Au bienveillant lecteur. — Ce petit traité plusieurs fois publié était très répandu ; mais tandis qu'étaient épuisées les

diverses éditions, on ne s'occupa plus de sa réimpression. C'est aujourd'hui seulement, sur l'invitation de nombreux personnages influents, qu'il est réimprimé pour servir commodément aux écoles de campagne, aux personnes du monde artisanal et en général à l'usage du cours primaire aux termes des programmes gouvernementaux pour l'instruction publique.

" Comme beaucoup firent leurs études avant que ne fût en vigueur le nouveau système et que d'autres, pour des raisons de commerce ou d'emploi dans le secteur public, doivent avoir connaissance de l'un et de l'autre systèmes ; ainsi au moyen de tables de comparaison chacun peut d'un coup d'œil connaître les correspondances des anciens poids et mesures avec les nouveaux d'Italie.

" Ensuite qui désirerait faire ces opérations d'une manière raisonnée, trouvera aussi les nombres fixes pour [avoir] l'équivalence autant des poids et des mesures que des prix respectifs.

" Mon but fut d'être bref, clair et d'être utile aux enfants du peuple. Si j'y suis parvenu, qu'on en rende gloire au Donneur de tous les biens ; si ce n'est pas le cas, je prie le lecteur de vouloir apprécier ma bonne volonté et de m'accorder sa compassion. Ayez tous une vie heureuse ".

De ce dernier livre on a fait, du vivant de D. Bosco, la huitième édition avec l'écoulement de plus de vingt-huit mille exemplaires.

CHAPITRE LII

Amour pour la petite église de Valdocco — La fête de St Louis et celle de St Jean-Baptiste — Maladie mortelle — Amour et piété des jeunes pour D. Bosco — Guérison — Fête très cordiale.

Inépuisable semblait l'activité de D. Bosco. Il ne prenait pas un instant de repos, et si parfois son corps paraissait s'arrêter à cause des fatigues, plus vivement se mettaient en mouvement depuis son âme les facultés qui projetaient l'exécution de bonnes œuvres sans cesse nouvelles. L'unique réconfort qu'il s'accordait était de décorer sa petite église. Des souvenirs laissés par le Théologien Borel on retire que D. Bosco s'efforçait de rendre plus élégant l'autel de bois qui y avait été transporté depuis la première chapelle du Petit Hospice et le garnissait d'un nouveau devant d'autel, de vases de fleurs, d'une belle lampe en verre, et qu'il disposait aux petites fenêtres des rideaux de toile rouge. Il y ajoutait l'acquisition nouvelle de 24 bancs et deux prie-Dieu, et pour la sacristie celle de deux bancs, et il se procurait tout ce qui était nécessaire pour la plus grande dignité de la célébration de la Messe et de la bénédiction du Saint Sacrement. En outre, pour attirer de plus en plus les jeunes à accourir aux cérémonies sacrées, il faisait l'achat de médailles, de crucifix, de chapelets, d'images, de livres de piété, mais notamment de catéchismes qu'il distribuait en grande quantité.

Et les jeunes ne laissaient pas ses projets sans réponse : par centaines ils couraient se confesser à lui, qui les écoutait pendant des heures et des heures immobile, serein, très affectueux. Les gens qui les connaissaient pour ce qu'ils avaient été, s'étonnaient en remarquant le changement dans leur conduite, car en peu de temps ils devenaient d'honnêtes et pieux ouvriers respectueux des bonnes mœurs. Surtout apparaissait brillamment leur foi. Ceux qui tombaient gravement malades le voulaient près de leur lit pour être par lui consolés dans les derniers moments. Suivant leur exemple, faisaient de même d'autres personnes qui lui étaient étrangères, l'obligeant à se rendre souvent à l'intérieur de la ville.

Entre-temps on avait célébré la fête de St Louis. Mais quelle différence entre cette fête et celle de St François de Sales dans la même année ! D. Gattino, curé du Faubourg de la Doire dans la région duquel se trouve l'Oratoire, invité à chanter la messe solennelle, ne pouvait pas prêter ses services, et il répondait au Théol. Borel. " Ayant un dérangement de santé qui m'empêche de rester à jeun à une heure tardive de la matinée je dois à regret vous remercier en vous priant de me dispenser de cette cérémonie, et c'est pourquoi, si V[otre] S[eigneurie] n'avait pas pour cela reçu l'autorisation de Son Exc[ellence] Rév[érendissi]me Mons[eigneur] notre très vénéré Arc[hevêque], je délègue votre personne ou qui vous croirez pour me représenter en un tel jour ". Par cette invitation D. Bosco avait voulu rendre l'hommage dû à l'autorité de son curé.

Après la fête de St Louis on célébra solennellement celle de St Jean-Baptiste. A D. Bosco avait été donné au baptême le prénom de St Jean l'apôtre ; mais comme à Turin la fête du Précurseur de Jésus Christ était très populaire et marquée d'honneur par un grand feu de joie et par des salves tirées par les troupes disposées en rangs, ainsi les jeunes commencèrent à acclamer et applaudir et à lui offrir des fleurs en ce jour, croyant qu'il était celui de sa fête. D. Bosco laissa faire, et on continua de la sorte pendant

tout le cours de sa vie. Ces deux fêtes furent donc belles à l'Oratoire, tout comme le cœur de D. Bosco les désirait, c'est-à-dire avec un très grand nombre de communions. Chaque jeune avait reçu de lui en cadeau le petit livre des Dimanches et de la neuvaine de St Louis, et il apparaît clairement dans les notes du Théologien Borel qu'ils furent bien six cent cinquante.

D. Bosco trouvait du temps pour tout, mais les forces d'un homme ont des limites. Un dimanche après la catastrophique fatigue de l'Oratoire, revenu dans son logement au Refuge, il fut surpris par une défaillance et il lui fallut se mettre au lit. La maladie trouva bien vite son explication dans une bronchite, avec toux violente et sérieuse inflammation. En huit jours le pauvre D. Bosco fut réduit à la dernière extrémité, comme en fin de vie. Il se confessa. C'était dimanche : le théologien Borel se rendit à l'Oratoire et conduisit plusieurs jeunes pour accompagner le très saint viatique qui fut apporté de la chapelle du Petit Hospice. Ces pauvres jeunes portant le luminaire pleuraient à faire pitié. Que sonnât sa dernière heure, c'était ce que D. Bosco, résigné et calme, attendait, et plus rien d'autre. En fut tout de suite avertie sa mère, qui accourut à Turin pour l'assister en compagnie de son fils Joseph. Le mal ne laissait plus d'espoir et le malade reçut l'Onction de l'huile sainte. Le théologien Borel, qui lui prêtait une assistance assidue et affectueuse, le considérait déjà comme perdu et en pleurait à chaudes larmes. En attendant il prit des dispositions pour qu'on fît de nombreuses prières dans les Institutions de la Marquise Barolo, dans celles de la ville et à l'Oratoire.

Faisant allusion à cette maladie, D. Bosco laissa par écrit les mots suivants : " Il me semblait qu'à ce moment-là j'étais préparé à mourir ; j'étais désolé d'abandonner mes jeunes gens ; mais j'étais content de terminer mes jours, sûr que l'Oratoire avait désormais une forme stable ". Son assurance provenait du fait qu'il était certain que

l'Oratoire était voulu et fondé par Dieu et par Notre-Dame : il était, lui, un simple instrument, et même inutile, car Dieu trouverait mille autres meilleurs que lui pour le remplacer ; le théologien Borel était prêt à n'importe quel sacrifice plutôt que d'abandonner cette entreprise.

Dès le début de la semaine, s'étant répandue la funeste nouvelle de cette maladie, se produisit chez les jeunes de l'Oratoire une douleur, une angoisse indescriptibles. Quelques-uns des plus grands demandèrent à être acceptés comme infirmiers, et ils le furent, et ils lui prêtèrent une assistance continuelle, se relayant à tour de rôle jour et nuit, et lui donnant un extraordinaire témoignage d'affection. A chaque heure des groupes de garçons se trouvaient à la porte de la chambre du malade pour en avoir des informations. Non satisfaits des paroles, les uns voulaient le voir, les autres lui parler, d'autres encore le servir et l'assister. Le médecin avait interdit l'accès aux personnes étrangères, et c'est pourquoi l'infirmier leur refusait l'entrée à eux aussi. Alors se succédaient des scènes très tendres.

— Laissez-moi seulement le voir, demandait l'un.

— Je ne le ferai pas parler, assurait un deuxième.

— Je n'ai qu'un mot à lui dire, ajoutait un troisième, et je ne peux supporter l'idée qu'il meure sans que je le lui dise.

— Si D. Bosco savait que je suis ici, il me ferait entrer, disait un autre, et puis un autre encore : — Faites-moi cette charité, laissez-moi entrer ou annoncez-moi.

Mais le garçon de service était inexorable.

— Votre présence, répondait-il, lui donnerait trop d'émotions, et vous lui couperiez le léger fil qui le tient encore en vie. Et puis, si j'en laisse entrer un, il faut que j'en laisse entrer d'autres et ensuite d'autres, et on n'en finirait plus.

A ces mots ces jeunes gens remplis d'amour s'abandonnaient aux sanglots et faisaient pleurer les gens présents.

— Pauvres enfants, s'écriaient les gens. Voyez comme ils l'aiment !

D. Bosco entendait les conversations qu'on tenait avec le domestique et il en était ému. Certains jeunes gens cependant ne voulaient pas comprendre qu'ils devaient s'en aller et dans le couloir proche de la porte ils restaient silencieux, pour voir si une heureuse circonstance leur ferait au moins entendre la voix du Directeur. D. Bosco s'apercevait parfois de leur présence. — Qui est là ? demandait-il.

— Viglietti, Piola, Buzzetti, répondait l'infirmier.

— Dites-leur d'entrer.

L'infirmier faisait quelques difficultés : mais, les jeunes étant peu nombreux à ce moment-là, il consentait et leur accordait l'entrée. Imaginez leur joie et ensuite l'expression de douleur que prenait leur visage à voir le cher malade dans cet état. On disait peu de mots, puis certains s'agenouillaient, car le but pour lequel ils étaient venus était précisément de se confesser à D. Bosco, et c'est avec difficulté qu'on pouvait les amener à sortir. Cependant les jeunes lui manifestaient leur affection non seulement par les larmes, mais surtout par les actions. Voyant que les remèdes humains ne laissaient désormais aucune espérance, ils recoururent à ceux du Ciel, avec une ferveur admirable. Divisés en autant de groupes [qu'il en fallait], ils se relayaient du matin jusqu'à l'heure la plus tardive [possible] de la soirée au Sanctuaire de Notre-Dame de Consolation, priant Marie de conserver en vie leur ami et père très aimé. Dans ce but ils allumaient des lumignons devant l'Image miraculeuse, écoutaient des Messes, faisaient des Communions. Le soir ils ne se mettaient pas au lit sans faire une prière spéciale pour le pauvre D. Bosco, invitant ceux de la famille à s'unir à eux : certains veillaient en oraison toute la nuit. Quelques-uns allèrent si loin qu'ils firent vœu de réciter le Rosaire tout entier pendant un mois, d'autres pendant un an, beaucoup pendant toute la vie. Plusieurs jeûnèrent ces jours-là au pain et à l'eau,

et promirent de jeûner pendant des mois et des années, si Marie redonnait la santé à leur cher D. Bosco. Nous avons su, en effet, que divers garçons maçons, en vertu de leurs vœux, jeûnèrent rigoureusement plusieurs jours, sans ralentir aucunement leurs pesants travaux ; et au moment du repos de midi ils allaient en hâte prier dans une église devant le Saint Sacrement. Et maintenant qu'en sera-t-il de tant de prières et de tant de bonnes actions ?

C'était au mois de juillet, un samedi, jour dédié à l'Auguste Mère de Dieu. Prières, communions, mortifications avaient été accomplies en très grand nombre ; mais malgré cela, le soir venu, aucune lueur d'espoir ne brillait [pour indiquer] que le Ciel voulait les entendre. Le pauvre malade avait vu son état s'aggraver tellement que les personnes présentes estimaient qu'il mourrait durant la nuit. De cet avis étaient aussi les médecins, venus en consultation. Pour sa part D. Bosco, se sentant tout à fait dépourvu de forces et perdant sans cesse du sang, avait déjà fait à Dieu le sacrifice de sa vie, et ne pensait plus à rien d'autre qu'à rendre l'âme entre les mains de son divin Auteur. En ces suprêmes instants, tandis que les autres pleuraient, lui, l'air tranquille et serein, leur donnait du courage ; parfois il disait de saintes plaisanteries, qui finissaient par consoler chacun et faire désirer d'être à sa place.

Mais sera-t-il donc exact que la faux de la mort doive couper [le fil d'] une vie si chère, et ouvrir dans les cœurs innocents de tant d'enfants une plaie cruelle ? — Non ; la Vierge compatissante n'abandonnera pas tant de pauvres jeunes gens, qui ont placé en Elle toute leur confiance. Elle se laissa attendrir par leurs larmes, accueillit leurs prières, leurs vœux, les présenta devant le trône de Dieu, et obtint la grâce impatiemment attendue : en somme Marie se montra Mère vraiment affectueuse et consolatrice. Grâce à sa maternelle bonté et grâce à la miséricorde de Dieu, la nuit, qui selon les calculs humains devait marquer la fin de la vie du Directeur et Père de tant de jeunes,

marqua au contraire la fin de la douleur commune. Vers minuit le théologien Borel, qui l'assistait pour en recommander l'âme et en recevoir le dernier soupir, se sentit pris de l'inspiration de lui suggérer de faire encore une prière pour sa guérison.

D. Bosco gardait le silence. — Le Théologien ajouta presque aussitôt : — Vous savez que l'Ecriture Sainte nous enseigne : *In infirmitate tua ora Dominum, et ipse curabit te* (1).

Don Bosco répondit : — Laissez Dieu faire sa sainte volonté.

— Dites au moins : *Seigneur, s'il vous plaît ainsi, faites-moi guérir ;* — mais lui ne voulait pas.

— Faites-moi le plaisir, mon cher D. Bosco, ajouta le tendre ami ; je vous le demande au nom de nos enfants : répétez seulement ces mots, et répétez-les de tout cœur.

Alors pour le consoler, le malade, d'une voix faible et étouffée, dit : — *Oui, Seigneur, s'il vous plaît, faites-moi guérir.*

Intérieurement pourtant, comme il nous le racontait plus tard, il avait formulé sa prière de la sorte : — *Non recuso laborem* [Je ne refuse pas le travail]. Si je peux rendre service à quelques âmes, veuillez, ô Seigneur, par l'intercession de votre très sainte Mère, me redonner toute la quantité de santé qui ne sera pas contraire au bien de mon âme.

Toujours est-il que le bon Théologien, ayant entendu l'invocation de D. Bosco, essuya ses larmes, redonna la sérénité à son visage et s'écria : *Allez, ça suffit ; à présent j'en suis sûr : Vous guérirez.* Il le savait, semblait-il : il ne manquait aux prières des autres que celle de D. Bosco pour qu'elles fussent pleinement exaucées ; et il ne se trompa pas. Peu après le malade trouva le sommeil : il s'en éveilla hors de danger et comme rené à une vie nouvelle.

---

(1) Si 38,9 [Quand tu es malade, prie le Seigneur et lui-même te guérira].

Le matin les deux docteurs Botta et Cafasso viennent faire une visite avec la crainte de le trouver mort : ayant tâté le pouls, ils lui dirent : — Cher D. Bosco, allez donc remercier Notre-Dame de Consolation, car il y a bien de quoi.

Il n'existe pas de plume capable de décrire la consolation, qui inonda le cœur de tout le monde, quand on vint à savoir que D. Bosco allait mieux. L'allégresse fut si grande, que ne pouvant l'exprimer par la bouche et par les mots, les jeunes la manifestaient par les yeux et par les larmes. Quel changement de décor ! La veille c'étaient des larmes de douleur ; le lendemain, des pleurs de la joie la plus pure. *Oh ! vive Dieu ! vive Marie !* criaient-ils avec plein enthousiasme : *vive Dieu ! vive Marie Consolatrice, qui nous a vraiment consolés.*

Cette joie et ces vivats se renouvelèrent plus solennellement quand D. Bosco, sa canne à la main, se mit en chemin pour venir à l'Oratoire. C'était un dimanche après-midi. Ayant été informés de son intention de leur rendre visite, les jeunes sont allés le prendre au Refuge. Quelques-uns des plus forts le portèrent sur une chaise haute ; le reste, certains en arrière, d'autres en avant et d'autres encore sur le côté, formait un cortège autour de lui. Les jeunes gens craignaient tellement de lui causer du mal qu'ils n'osaient presque pas s'approcher de lui. L'émotion était si vive, que de tous côtés on pleurait, et D. Bosco pleurait avec eux. Ce fut un spectacle si chaleureux, une fête si cordiale qu'on peut l'imaginer, mais le décrire c'est impossible. Le Théol. Borel fit le sermon, au cours duquel, parlant de la grâce obtenue de Dieu par l'intercession de Marie, il les encouragea tous à mettre sans cesse leur confiance en Elle et à se montrer reconnaissants à son égard en fréquentant l'Oratoire. D. Bosco adressa également quelques mots. Entre autres choses il dit : " Je vous remercie des preuves d'amour que vous m'avez données durant la maladie ; je vous remercie des prières faites pour ma guérison. Je suis persuadé

que Dieu accorda ma vie à vos prières ; et c'est pourquoi la gratitude veut que je l'emploie totalement à votre avantage spirituel et temporel. C'est ce que je promets de faire tant que le Seigneur me laissera sur cette terre, et vous de votre côté aidez-moi ". Il termina par avec cette pensée : " Mes chers enfants, cette fois le bon Dieu touché par vos larmes éloigna de moi la mort. Remercions-le de tout cœur, mais rappelons-nous que viendra, qu'on le veuille ou non, le moment où, vous et moi, nous devrons néanmoins tous mourir. Ah ! vivons à présent en bons chrétiens, afin qu'un beau jour nous puissions nous retrouver tous rassemblés au Ciel, où on ne meurt plus, et d'où seront pour toujours bannies la douleur et les larmes ". Ensuite devant le Saint Sacrement exposé on chanta le *Te Deum* en actions de grâces avec une effusion inexprimable.

Ayant eu plus tard connaissance des vœux très lourds qu'avaient faits certains sans la réflexion voulue, D. Bosco, en sage directeur spirituel, s'empressa tout de suite de les commuer en des engagements qu'il serait possible de concrétiser et qui présenteraient une plus grande utilité spirituelle. Par conséquent il changea les jeûnes en simples mortifications ; les Rosaires complets en chapelets ou en d'autres pratiques de dévotion ; les vœux perpétuels en temporaires, et ainsi de suite.

Les faisant de cette manière alterner avec les douleurs, Dieu envoyait de nouvelles joies aux fils de D. Bosco, qui trouvait en cette maladie un nouveau motif pour s'humilier. Un prêtre de ses amis, venu avec beaucoup d'autres le trouver quelque temps plus tard lui manifestait la joie qu'il avait à le voir guéri au bénéfice de tant de jeunes pauvres. D. Bosco laissa parler et ensuite, d'une manière qui émut pleinement l'ami et ceux qui étaient avec lui, il répondit : — Si j'étais mort, il me semble que je serais allé au Paradis. J'étais prêt ! Maintenant au contraire qui sait !...

Environ quarante ans s'étaient écoulés depuis ce jour-là, et

ce même ami revoyant D. Bosco lui dit : — Cher D. Bosco, te rappelles-tu encore ce que tu m'as dit en 1846 ?

— Je m'en souviens très bien : je te dis que, si j'étais mort alors, j'étais prêt ; c'est cela ?

— Mais vois, que de bien tu as pu accomplir avec l'aide de Dieu ! Oratoires, Congrégations religieuses, Collèges, Hospices ; désormais tes missionnaires se trouvent sur toute la face de la terre. Si tu étais mort alors, ces choses n'existeraient pas.

— Tu te trompes, ô mon cher : ces choses se seraient quand même faites. Dieu seul en a été l'auteur... et toutes sont l'œuvre de ses mains. — Puis il baissa la tête et, les yeux remplis de larmes, il répéta encore une fois : — Ce sont toutes des œuvres des mains de Dieu !

Et son habituelle humilité fut la cause du développement progressif que commença à avoir en cette année 1846 l'institution de l'Oratoire. La Très sainte Vierge avait préparé pour lui les aides promises. D'Elle on peut dire ce qu'on lit de la Sagesse dans les Saintes Ecritures : " Dans sa droite est une longue vie, dans sa gauche, la richesse et la gloire (1) ".

---

(1) Pr 3,16.

CHAPITRE LIII

Convalescence à Castelnuovo — L' Oratoire continué par les coopérateurs — La procession lors de la solennité de l' Assomption de Marie au Ciel — Infidélité à un vœu punie — Visites aux Becchi — Porter chaque jour sa croix — Visites et invitations aux amis.

La maladie, qui porta D. Bosco jusqu'aux portes de l'éternité et fut la cause pour tous d'aussi graves préoccupations, se produisait au début de juillet. C'est seulement vers la fin de ce mois que le médecin lui avait permis de sortir de sa chambre ; il redoutait une rechute possible, qui lui aurait été fatale étant donné sa grande faiblesse. C'était précisément le moment où il aurait dû quitter le Refuge et le Petit Hospice. Mais comme n'avaient pas encore été exécutées les réparations nécessaires pour les trois pièces qu'il avait prises en location auprès de Soave Pancrace, et que d'autre part il avait besoin d'une bonne convalescence, il se résolut à se rendre à Castelnuovo d'Asti pour demeurer quelque temps aux Becchi au sein de sa famille. Auparavant cependant, n'oubliant pas ses projets de conquête, en août il louait auprès d'un locataire de Soave, un certain Pierre Clapié, une quatrième pièce de sorte qu'à l'étage supérieur de la maison Pinardi il ne restait plus qu'un seul locataire à inciter à chercher ailleurs pour se loger. Voulant également quitter les jeunes en leur laissant

quelques cadeaux, en plus d'une distribution d'images et de médailles, il acheta de nouveaux jeux, comme des cerceaux en bois, avec lesquels ils pourraient donner libre cours à leur fantaisie en les faisant rouler dans les avenues désertes, ainsi que des montures de fusil afin d'apprendre en s'amusant à imiter les soldats à marcher en ordre et sans timidité.

D. Bosco partait dans les premiers jours de la seconde semaine d'août. Mais dès qu'il eut quitté Turin, la Marquise Barolo, prévoyant qu'il serait absent pendant un temps considérable, insista pour que fût libérée la pièce qu'il occupait au Refuge, afin d'y loger l'aumônier qui devait le remplacer. Le Théologien Borel fit alors transporter à l'Oratoire de Valdocco les quelques objets qui appartenaient à D. Bosco et, pour en avoir été chargé par ce dernier, il alla acheter au marché aux puces, près de l'église paroissiale Sts-Simon-et-Jude, les meubles et ustensiles de ménage strictement nécessaires pour en équiper le très pauvre appartement. D. Bosio, compagnon de séminaire très ami de D. Bosco, avait été choisi par la Marquise comme aumônier du Petit Hospice et ne tardait pas à entrer en charge.

En attendant, l'Oratoire ne restait pas sans Chef : le Théologien Borel en avait pris lui-même la direction, dès qu'il avait vu D. Bosco tomber malade. Mais le nombre des garçons lui rendant impossible de s'occuper tout seul des cérémonies d'Eglise, de les assister au moment de la récréation et de procurer du travail à ceux qui en étaient dépourvus, il invita le Théol. Vola, le Théol. Carpano, le prêtre Trivero à lui servir de collaborateurs en activité matin et soir ; et les Ecclésiastiques remplis de zèle consentirent volontiers à l'invitation, se dévouant de toutes leurs forces à la marche prospère de l'œuvre. Quelquefois, venu du Refuge, D. Pacchiotti prenait également part aux catéchismes. Pendant l'espace de quatre mois, ces personnes suppléèrent en tout à l'absence du fondateur de l'Institution. Mais ils durent gagner l'estime et l'affection de ces

bandes, comme avait fait D. Bosco, au prix d'une très grande patience, d'une dure abnégation et de dépenses non modiques. Ils surent par expérience ce que cela impliquait d'avoir affaire à des jeunes, dépourvus pour une grande part de toute éducation, dont beaucoup souvent n'avaient pas un bout de pain pour se nourrir, parfois débauchés et à l'extrême déguenillés et crasseux. Par surcroît il leur fallut, comme cela arrive à tous ceux qui veulent faire du bien, d'avoir à supporter de nombreuses et importantes contradictions et critiques. Ils comprirent alors quelles étaient les joies de D. Bosco dans ce rôle de directeur, au prix de quelles sueurs il était parvenu à se rendre maître de ces âmes, et ils se persuadèrent que seule la récompense céleste pouvait contrebalancer tant de sacrifices.

Pendant ce temps-là les besoins de l'Oratoire et les dépenses augmentaient tous les jours, pour la chapelle et pour les fêtes, pour les récréations, pour les loteries, pour les goûters et les petits déjeuners [servis] à quelques-uns ou à tout le monde en certaines solennités, pour les secours qu'il fallait distribuer aux plus indigents et pour les loyers des locaux nécessaires. Ne faisaient pourtant jamais défaut les secours de la Divine Providence. Le Théologien Carpano, quand les jeunes étaient conduits tous ensemble en promenade, fournissait souvent tout ce qui était nécessaire pour le repas de midi ou pour le goûter, faisant tourner à leur avantage tout ce qu'il recevait de la bonté de son riche père. L'Avocat Claretta avait fait don d'une belle somme, le Comte Bonaudi déboursait pendant plusieurs années 30 lires par mois, D. Cafasso payait les loyers. La Marquise Barolo et le Comte de Collegno avaient déjà donné en cette année d'autres aumônes. Cela se lit dans un registre, dont les notes et les chiffres écrits de sa main par le Théologien Borel commencent par la date des derniers mois de 1844 et finissent avec 1850 inclusivement. Dans ce registre sont inscrites toutes les sommes qui étaient données pour l'Oratoire, dont il était, je dirais ainsi, le caissier. Ces sommes, généralement peu élevées, mais assez nombreuses,

étaient passées par les mains du Théologien Borel, infatigable quêteur pour le cher Oratoire. Cela mérite la peine de rappeler les noms des premiers coopérateurs enregistrés par ce saint Théologien. Ce sont les suivants : les Chanoines Fissore, Vacchetta, Melano, Duprez, Fantolini, Zappata ; les Théologiens Aimeri [,] Berteù, Saccarelli, Vola, Carpano, Rossi Paul, D. Pacchiotti ; l'Abbé Pullini, le Rév[érend monsieur] Durando ; le Comte Rademaker, Marquis Gustave de Cavour, Général Michel Engelfred, Charles Richelmy ; les Avocats Molina, Blengini ; Baronne et Mademoiselle Borsarelli, Mademoiselle Moia, le Chev. Borbonese, la Comtesse Masino, Mesdames Cavallo et Maria Bogner ; messieurs Benoît Mussa, Antoine Burdin, Gagliardi et la Famille Bianchi. Ces personnes, et d'autres que nous ne trouvons pas inscrites dans le registre du Théol. Borel et dont pourtant nous sont connues les bonnes œuvres, formaient comme l'avant-garde de cette armée de coopérateurs qui aideraient D. Bosco au cours de sa vie.

D. Bosco était donc parti en toute tranquillité pour Morialdo et il amenait pour compagnon un jeune étudiant, prénommé Tonin [= Tonio, Antoine ; prononcer Tonine] qui fréquentait l'Oratoire. S'étant reposé quelques jours à Castelnuovo chez son très cher Vicaire D. Cinzano, il demeura en compagnie de sa mère aux Becchi. Impatient de connaître des nouvelles de l'Oratoire, de la fête de l'Assomption de Marie au Ciel et de la procession que les jeunes avaient préparée très sérieusement, le 22 août 1846 il écrivait en ces termes au Théologien Borel :

" *Très cher M. le Théologien,*

" Je suis à Castelnuovo ; mon voyage se déroula bien, quoique bien secoué par le bourricot. L'état de ma santé s'est beaucoup amélioré ; manger, boire, dormir et rien de plus, me promener à travers ces collines, d'où s'exhale un air pur, frais ; même en peu de jours m'ont fait

changer la couleur et la forme. Je reconnais vraiment la main de Dieu qui coopéra à ma santé. Je me sens plus fort et plus robuste que je n'étais avant cette dernière maladie, et en même temps [je sens] disparue cette brûlure par laquelle j'étais tourmenté dans la gorge. *Deo gratias*.

" Je ne sais si la chaleur s'est aussi adoucie à Turin : nous respirons une fraîcheur vraiment vivificatrice, et cela malgré une sécheresse qui dévaste toute la campagne et fait en sorte que de la part des pauvres paysans on entend rien d'autre que des lamentations et des soupirs de détresse, très marqués toutefois de soumission à la volonté Divine. Tonin me fait une excellente compagnie et me garde merveilleusement joyeux : que de bises il ferait sur vos mains, à Vous et à D. Pacchiotti, s'il pouvait vous tenir !

" Que de fois pendant la journée je pense à l'Oratoire ! Donnez-m'en des nouvelles, et notamment de la procession de samedi dernier. Je vous prie de saluer toutes les personnes qui avec nous sont en relation d'une manière ou d'une autre, *data occasione* [quand l'occasion se présentera] ; de donner une poignée de main à D. Pacchiotti, à D. Bosio, à M. le Théol. Vola. Je vous écrirai de nouveau bientôt. *Vale in Domino, vale* [Portez-vous bien dans le Seigneur, portez-vous bien ; salutation finale imitant une formule d'adieu en usage chez les Latins].

Très aff[ectionné] serviteur et ami
D. BOSCO.

" P.S. — Tonin vous prie de remettre la lettre incluse à Cavalli ".

Le Théologien Borel s'empressait de donner les nouvelles demandées, et entre autres choses il décrivait la procession qui s'était déroulée dans les sentiers et dans les avenues proches de l'Oratoire, les prêtres présents, le célébrant qui portait une relique de la Sainte Vierge, l'enthousiasme des jeunes qui avançaient par centaines et en bon ordre, leurs hymnes *Ave maris stella* — *Nous sommes fils de Marie*, qui résonnaient loin à travers les prés et à travers les champs,

et les gens accourus de partout pour contempler ce nouveau spectacle qui plaisait.

Donc pour la première fois l'Oratoire naissant avait déployé la bannière de Notre-Dame en plein air, au grand jour, et à l'occasion d'une fête qu'on réitérerait les années suivantes, en rappelant le jour de la naissance de D. Bosco, pour remercier Marie. L'évêque de Milo Mgr Marcel Spinola, à présent Archevêque de Séville, imprimait, en effet, dans son livre intitulé *D. Bosco et son œuvre* : " ce n'est pas une proposition hasardée d'affirmer qu'en 1815 la Dame Immaculée a entendu les prières qu'exprimait impatient le monde entier, en lui envoyant le 15 août sa bénédiction sous la forme du petit enfant Jean Bosco, instrument futur de sa miséricorde [exercée] dans le salut d'innombrables âmes ".

En attendant, D. Bosco ne tardait pas à écrire en retour au Théol. Borel :

" *Très c[her] M. le Théologien,*

" Votre lettre très dél[icate] me procura un extrême plaisir : je la lus plusieurs fois pour ma plus grande satisfaction ; et je Vous assure que si j'avais eu des ailes, j'aurais effectué un vol très rapide pour me délecter dans la procession et dans les communions que nos garçons firent à l'Oratoire ; dites-leur que j'en fus très content. Continuez, M. le Théol., à me faire connaître les faits de l'Oratoire, les bons comme les malheureux, et ils me serviront de doux divertissement. Mon état de santé continue sans cesse en bien ; ne vous inquiétez pas de mes occupations ; je saurai faire le paresseux ; on m'a déjà demandé de confesser, de prêcher, de chanter la messe, de donner des cours particuliers, et à tout le monde j'ai répondu : ' non '. A la Toussaint Tonin ne présente pas l'examen, et c'est pourquoi ici il ne fait rien d'autre que les devoirs de vacances ; du reste il vient toujours se promener avec moi. Il en a bien besoin. Je Vous prie de remettre au porteur de cette lettre

les paquets de Tonin qui sont encore dans ma feue (*au Refuge*) chambre et en même temps les livres de ce garçon. Veuillez aussi m'envoyer un calendrier [liturgique], autrement en ce moment je ne sais même plus si on est un jour de fête ou un jour de férie. Vendredi et samedi derniers il a plu ici suffisamment et de cette façon fut enlevé l'horrible aspect des campagnes et redonné un semblant de printemps.

" Un très cordial *Dominus tecum* à Vous, à D. Pacchiotti, à D. Bosio, etc. J'ai un peu mal aux dents.

" D[e] V[otre] S[eigneurie] Très c[hère]

Très aff[ectionné] Serviteur ami
D. BOSCO.

" P.S. — Donnez aussi de mes nouvelles à D. Cafasso ".

Le Théol. Borel exécutait les commisions que lui avait données D. Bosco et lui envoyait par le menu un compte rendu sur la marche de l'Oratoire. D. Bosco lui répondait en ces termes :

" *Très cher M. le Théologien,*

" Bravissimo, M. le Théologien ! Votre lettre détaillée me servit ainsi qu'à plusieurs de mes amis de très belle lecture. Je suis très content car les affaires de l'Oratoire progressent de la manière qu'on espérait.

" C'est bien que D. Trivero prête ses services pour l'Oratoire ; mais soyez bien vigilant car il traite les garçons avec beaucoup d'énergie et dans le passé, je le sais, quelques-uns furent dégoûtés. Arrangez-vous pour que l'huile assaisonne chaque mets de notre Oratoire. Je vous envoie deux pigeons de notre élevage, qui, je crois, ne déplairont pas à D. Pacchiotti ; moi pourtant je voulais envoyer deux poulets, et ma mère n'a pas voulu, car elle entend qu'on vienne manger ce genre de nourriture sur le lieu où elle fut produite. Mais de cela nous parlerons

dans une autre lettre.

" Hier, dans le voisinage, on fit la sépulture d'un homme qui fut le sujet de beaucoup de conversations. Au cours d'une maladie, donnée par les médecins pour incurable, il fit sur les instances d'une pieuse personne le vœu d'une confession, d'une communion ainsi que d'une messe. La promesse plut à Dieu et il lui accorda la santé. Si ce n'est que l'autre oublia tout ce qu'il avait promis ; et bien qu'il reçût plusieurs fois de sa femme et d'autres personnes le conseil de tenir sa parole avec le Seigneur, toutefois il n'accomplit rien. Que voulez-vous donc ! Il profita d'un mois de santé environ et samedi dernier il fut surpris par une maladie imprévue, et en quelques heures le malheureux passa à l'éternité, sans pouvoir se confesser ni communier.

" Hier à l'occasion de la sépulture tout le monde parlait de cet événement.

" Faites-moi le plaisir de m'envoyer un exemplaire des petits livres : *Les six Dimanches de St Louis ; Louis Comollo ; L'Ange Gardien ; Histoire de l'Eglise*, que vous trouverez dans la penderie à côté de ma table de travail.

" Mon état de santé continue à s'améliorer ; toutefois depuis quelques jours je suis tourmenté par un mal de dents, mais cela *sèche et puis s'en va* [voir * p. 514]. Le raisin est déjà bon : dites-le à D. Pacchiotti et à D. Bosio ; pensez-y vous aussi...

" J'aurais beaucoup de plaisir si vous me donniez des nouvelles de Genta, Gamba, des deux Ferreri et de Piola, s'ils se comportent bien, ou s'ils battent la lune [voir * p. 514] etc.

" Saluez nos chers confrères D. Pacchiotti et D. Bosio et croyez-moi à jamais tel que je me dis de tout cœur dans le Seigneur

Castelnuovo d'Asti, 31 Août 1846.

Très aff[ectionné] serviteur Ami
JEAN B O S C O Pr[être].

" P.S. — Donnez cette lettre à M. le Théologien Vola. Je pars à l'instant pour aller à Passerano faire *ribote* ".

Le mot *ribote* en dialecte piémontais signifie aller prendre le repas de midi, ou plutôt passer une journée, joyeusement avec les amis, et parfois D. Bosco, le pouvant, acceptait volontiers l'invitation d'un de ses compagnons, ecclésiastique ou même laïc, désireux de l'avoir à sa table. Les convenances sociales et les droits de l'amitié étaient par lui respectés, même au prix d'un sacrifice de sa part et, partout où il allait, il rappelait les avertissements dictés par l'Esprit Saint : " Qu'ils soient justes les hommes qui mangent avec toi et que ta fierté soit de craindre Dieu. Que la pensée de Dieu occupe ton esprit et que tous tes entretiens portent sur la loi du Très Haut (1) ".

Ailleurs nous parlerons de la manière dont il savait sanctifier ces joyeuses réunions ; pour le moment, en reprenant la lettre rapportée ci-dessus, nous ferons remarquer que ne se vérifiait jamais pour D. Bosco et pour ses jeunes le proverbe : *Loin des yeux, loin du cœur*. Ils formaient l'objet de ses pensées et D. Bosco des leurs. Il était regardé comme la personnification du sacrement de la Pénitence ainsi que de la bonté et de la grâce de Dieu, raison principale pour laquelle ils déploraient son absence qui durait. Les jeunes, en effet, en ces premières années disaient souvent avec une simplicité à peine dégrossie : " tel péché je l'aurais fait mille fois, mais parce qu'il déplaît à D. Bosco, je ne le fais pas et je ne le ferai jamais ! ".

C'est pourquoi, bien que le Théol. Borel, secondé par les autres prêtres, fît très bien marcher l'Oratoire, toutefois, manquant D. Bosco, il semblait que manquaient l'âme et le cœur. A cause de cela on parlait sans arrêt de lui ; à cause de cela on demandait des nouvelles de sa santé ; à cause de cela on s'interrogeait les uns les autres pour savoir quand il y ferait retour ; à cause de cela un très vif désir de

---

(1) Si 9,15-16 [D'après la Vulgate qui inverse l'ordre des versets].

l'avoir de nouveau bientôt parmi eux. Après quelques semaines de son absence de Turin les jeunes commencèrent à le déranger avec des lettres ; puis, s'étant donné le mot et divisés en petites équipes, ils se mirent à lui rendre visite, parcourant pour l'aller et le retour pas moins de vingt milles [voir * p. 514]. En général, ils partaient le matin et rentraient le soir. Parfois il en retenait quelques-uns et les hébergeait : Joseph Buzzetti était de ceux-là. Outre le plaisir de le revoir et de s'entretenir avec lui, leurs visites avaient encore un autre motif, et c'était de savoir que les jeunes gens des villages voisins commençaient déjà à se retrouver autour de lui, et à donner lieu chez lui à un petit oratoire. A savoir cela, certains avouèrent naïvement qu'ils en éprouvaient un peu de jalousie et une crainte non légère que ceux-là ne le ravissent. Un jour l'un d'eux lui dit en souriant : — Ou Vous rentrez à Turin, ou nous transporterons l'Oratoire aux Becchi. — Et il les consolait en disant : Continuez, ô mes chers [garçons], à être bons et à prier, et je vous promets que je retournerai parmi vous avant que ne tombent les feuilles d'automne.

Avec ces visites, s'il ne lui était plus possible de goûter entièrement le repos et le calme prescrits par les médecins, néanmoins c'était pour lui un doux remède, un suave réconfort de fêter leur arrivée, de parler avec eux longuement de ce qui s'était passé à l'Oratoire, d'en entendre parfois les confessions et de donner de bons conseils. Les jeunes remplis d'enthousiasme racontaient entre-temps aux nouveaux amis de Castelnuovo et de Morialdo des choses merveilleuses sur D. Bosco, et ils ne laissaient pas sous silence la sonnerie inexplicable des cloches qui les avait accueillis quand ils étaient parvenus à Notre-Dame-des-Champs ; et ils en déduisaient naturellement que les jeunes de l'Oratoire étaient les fils préférés de Marie. Ces récits pourtant ne furent pas reçus avec faveur par les gens portés au rationnel, auxquels répugnaient les idées de choses surnaturelles, selon eux, non démontrées, et firent monter la moutarde

au nez chez certains qui, exaltés par les écrits de Gioberti, nourrissaient de l'antipathie pour l'œuvre de D. Bosco et s'écriaient : — Pratiques de jésuites ! — C'est pourquoi dans leurs conversations les malveillants se mirent à tourner en ridicule notre bon père, en indiquant sous forme de satire que non seulement les cloches, mais aussi les sonnettes des autels et de la sacristie, voire l'orgue lui-même, avaient retenti sans l'intervention d'un être humain. Et certains rencontrant D. Bosco n'hésitèrent pas à le réprimander vertement, l'accusant d'hypocrisie. Mais D. Bosco, toujours tranquille, gardait le silence laissant s'écouler ce zèle indiscret, ou bien exposait en peu de mots ses raisons à qui voulait les entendre. Il était toujours égal à lui-même devant la louange et l'injuste réprimande, l'approbation et la raillerie, dissimulant l'acrimonie de l'autre, ou bien cherchant à l'ex.-cuser. " La charité supporte tout (1) ".

En cela on reconnaissait le véritable disciple de Jésus Christ . La mortification, intérieure comme extérieure, fut son exercice quotidien. Un jour il discutait avec son Curé, le Théologien Cinzano, à propos des nombreuses déceptions dont souvent sont abreuvées les âmes justes désireuses de perfection. De fil en aiguille la conversation se porta sur la mortification chrétienne, représentée symboliquement dans l'Evangile par la croix ; et, remarquait-on, cette croix c'est notamment notre *nous*, nos passions, l'effort de vaincre les mauvaises tendances de notre naturel, et la souffrance nécessaire pour vaincre dans ces luttes spirituelles. Sachant par cœur le Nouveau Testament et l'ayant médité, D. Bosco concluait : " Cette croix ne peut être délaissée ni de jour, ni de nuit, ni pendant une heure, ni pendant une minute. On lit, en effet, dans le Saint Evangile que le divin Sauveur a dit : *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam quotidie et sequatur me* [Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il renonce à lui-même, se charge de sa croix chaque jour, et qu'il me suive] ".

---

(1) 1 Co 13,7.

A ce moment-là le Théologien Cinzano lui coupa la parole : " Toi, en ce texte, tu ajoutes un mot : ce *quotidie* [chaque jour] ne se trouve pas dans l'Evangile ". Et D. Bosco de lui [répondre] : " Ce mot ne figure pas chez trois évangélistes ; mais observez, s'il vous plaît, dans l'Evangile selon St Luc, chapitre neuf, verset vingt-trois, et vous verrez que je n'ajoute rien.

Le bon Curé, qui pourtant était doué dans les disciplines sacrées, n'avait pas fixé son attention sur ce verset et, parlant plus tard avec ses amis, il soulignait l'étude attentive que D. Bosco avait faite sur toutes les divines écritures et la manière dont il en exécutait les commandements et les conseils, notamment en tenant bridée sa nature fougeuse et très sensible. Bien des fois D. Cinzano rendit ce beau témoignage sur son très cher élève.

Un seul cas où D. Bosco ne pouvait rester indifférent : dans les dangers et devant la perte des âmes, ainsi qu'à la vue des offenses faites à Dieu.

Ces jours-là, nous racontait Buzzetti Joseph, il eut un rêve qui lui causa beaucoup de douleur. Il vit deux jeunes (et il les connut) qui quittaient Turin pour venir aux Becchi ; mais quand ils furent parvenus au pont du Pô, se rua sur eux une vilaine bête ayant des formes horribles. Après les avoir souillés de bave, elle les jeta par terre, les roulant pendant un bon bout de temps dans la boue de sorte qu'ils en furent salis au point d'être écœurants. D. Bosco raconta le rêve à quelques-uns de ceux qu'il avait avec lui, nommant les jeunes au sujet desquels il avait rêvé : et les événements démontrèrent que cela n'avait pas été pure imagination, car ces deux malheureux, ayant délaissé l'Oratoire, se jetèrent dans les bras de désordres de toutes sortes.

En attendant sa santé se raffermissait et de temps à autre il faisait une longue promenade à pied, qui s'avérait pour lui de grande utilité. C'est en vain cependant qu'il avait demandé

au Théol. Borel le calendrier du diocèse, car les médecins persistaient [à vouloir] qu'il ne fatiguât pas son esprit et son estomac avec la récitation de l'office divin. Toutefois pour satisfaire sa propre dévotion il n'omit pas d'en réciter toujours quelques parties, et bien vite ensuite il s'acquittait entièrement de cette obligation qu'il s'était imposée.

Disciple toujours reconnaissant, après être allé à Ponzano pour profiter pendant quelques jours de la chère amitié de son premier maître D. Lacqua, il passait rendre visite à monsieur Moioglio, le pharmacien qui dans le passé, comme nous l'avons déjà raconté, l'avait hébergé au cours d'une nuit d'orage. De là il écrivait au Théol. Borel et d'après son écrit, jovial comme le sont toutes ses lettres, nous parvenons à connaître et son désir de toujours mieux organiser l'Oratoire mettant à profit les observations du Théologien, et la hâte d'assurer un avenir heureux à quelques-uns de ses jeunes. Cette lettre commence cependant de manière à faire supposer qu'elle est la continuation d'une autre envoyée précédemment et non parvenue jusqu'à nous.

" *Très cher M. le Théologien,*

Du Château des Merli.

" Lorsque j'étais petit enfant, on me racontait certaines historiettes qu'avec le temps je jugeais des fables. A présent je vois de mes propres yeux qu'elles étaient bien fondées.

" Imaginez-vous voir un groupe de collines hautes certes, mais qui ont au milieu un mont qui les dépasse. Ayant franchi ces collines grâce à de nombreux *monte* et *descends*, on se trouve au pied du château des Merli, qui se dresse à l'endroit le plus beau du Montferrat, à la distance de quatre milles de Moncalvo et huit de Casale. A première vue ce château se présente comme un vaste édifice inaccessible à celui qui n'est pas expert des passages qui mènent au-delà des Merli ; ou mieux encore apercevez de grandes murailles qui, en

forme d'escargot entrecroisées, défendent le château. Sous ces grandes murailles sont creusées des galeries hautes et profondes qui mènent dans des gouffres souterrains. Là, dès que je posai le pied, j'avais l'impression de voir l'antre de l'Enchanteresse Alcine, ou l'habitation du Magicien de la Sabine, de la Sibylle de Cumes et autres choses de ce genre. Tous ces antres rendent l'endroit lugubre et étrange. Ce château, ces antres, leur profondeur et leur longueur, fournirent à plusieurs écrivains anciens le sujet de beaucoup de fables et de contes, dont je vous raconterai certains *otioso tempore* [à mes heures de loisir]...

" Il y a un mois et quelques jours que je suis parti de Turin, et les choses progressèrent sans cesse de mieux en mieux, et depuis une semaine j'ai fait l'essai de réciter le bréviaire tout entier, et je n'éprouvai aucun malaise ; et si je continue de cette façon, pour le jour de la Toussaint je serai assez gras pour servir à faire d'excellentes saucisses*. C'est pourquoi j'estime très à propos que nous causions de différentes questions, et cela pourrait se faire un lundi, et dans la mesure où cela Vous sera possible. Le jour le plus opportun serait le lundi 28 prochain. Allez à l'Auberge du Veau d'or ; c'est de là que part vers le soir la diligence de Castelnuovo ; ou encore (et j'estime que c'est mieux) le lundi matin venez par l'Omnibus à Chieri, et je Vous ferai chercher là-bas avec un âne qui remplira bien son office. Avant de partir, passez chez D. Cafasso, auquel je dirai aussi quelque chose dans une lettre que je vais lui écrire. Il faut néanmoins que vous me disiez par courrier ce que vous décidez de faire, et en même temps faites-moi savoir si j'ai à fournir ou non du vin.

" N'oubliez pas de m'envoyer un calendrier, car j'en ai bien besoin. Quant à Genta, j'aurai d'ici peu une réponse décisive et peut-être favorable. Le moyen cité plus haut pour venir à Castelnuovo peut aussi servir pour D. Pacciocchi* (*Pacchiotti*) et pour D. Bosio ; et surtout D. Pacchiotti, qui a fait vœu de venir au Vezzolano. Serai-je exaucé ?

---

* D. Bosco aime plaisanter : ici sur son état de santé et sur le nom de famille de son confrère.

" J'ai passé quelques jours avec l'un de mes anciens maîtres d'école à *Godio* °, non loin du Château des Merli ; le vingt-deux de ce mois je serai à la maison pour vendanger.

" Je vous salue tous cordialement et souhaite à chacun tout bien de la part du Seigneur. *Vale et Valedic* [Portez-vous bien et Adieu].

16 septembre

Très hum[ble] serviteur
BOSCO JEAN. "

Vers la fin de sa lettre D. Bosco nomme le *Vezzolano*. C'est un célèbre sanctuaire, un immense édifice gothique, dans une vallée entourée de coteaux au nord de Castelnuovo, érigé, dit-on, par Charlemagne en l'honneur de la Sainte Vierge. Dans sa jeunesse D. Bosco en avait fait le but de beaucoup de ses promenades, et de temps en temps il allait le visiter.

---

* . Cela *sèche et puis s'en va* [expression du dialecte piémontais] : ce mal passera vite, c'est comme une blessure légère, un bobo qui fait une croûte et disparaît.

. Battre la lune : dans le dialecte piémontais, cela signifie être mélancolique, boudeur, maussade, faire la... tête.

. En Piémont, on entendait alors par " mille " une mesure itinéraire équivalente à 2466 mètres : 20 milles font près de 50 km pour l'aller et le retour.

° à *Godio* : D. Bosco désigne ce hameau de Castelletto Merli par son appellation piémontaise " goj " [sans majuscule]. Or, dans le même dialecte, le mot signifie " joie ". D. Bosco aurait-il joué avec l'expression " in *goj* ", laissant penser qu'il avait passé quelques jours à la fois : " à Godio " et " dans la joie " ?

CHAPITRE LIV

Conseils non reçus — Une précieuse suggestion — Le fils et la mère — But noble et généreux — Les larmes des mères.

Trois mois s'étaient désormais écoulés depuis que D. Bosco se trouvait au sein de sa famille et, grâce au repos, à la salubrité de l'air et aux soins amoureux de sa parenté, il pouvait dire qu'il avait entièrement recouvré la santé. Par ailleurs attendri par les fréquentes visites que lui faisaient les jeunes pour le ramener à Turin, pressé par les lettres affectueuses avec lesquelles ils le sollicitaient de rentrer, il avait promis de les satisfaire, et chaque jour il lui tardait beaucoup de pouvoir partir dans la direction de l'Oratoire. Mais deux choses le laissaient perplexe, et retardaient l'accomplissement de ses désirs : les conseils des amis qui l'en dissuadaient, et les circonstances critiques de son nouveau domicile à Valdocco.

" Tu as besoin, lui disaient ou lui écrivaient tantôt l'un tantôt l'autre de ses compagnons, tu as besoin de rester quelques années au repos et loin de l'Oratoire ; sans cela tu seras toujours en danger d'une rechute, qui te rendra inapte au travail ou te portera immanquablement à la tombe. Reste donc encore en famille pendant quelque temps ; occupe-toi en des affaires

faciles et légères, et ainsi bien fortifié tu pourras à l'avenir entrer sur le terrain et travailler ensuite sans crainte ". De cet avis étaient aussi l'Archevêque et D. Cafasso, qui lui avaient écrit en lui conseillant de rester et en l'assurant que, son Oratoire étant en bonnes mains, il pouvait se reposer en toute tranquillité, sans se laisser préoccuper par la moindre inquiétude.

Et en vérité si l'on considérait la rude fatigue qu'entraînait l'Oratoire ; si l'on réfléchissait à la frêle complexion de D. Bosco et aux conséquences de la maladie mortelle, à laquelle comme par miracle il avait échappé peu de temps auparavant, [on verrait que] ces suggestions n'étaient certainement pas à dédaigner ; mais, par une meilleure chance, un aimant irrésistible exerçait sur D. Bosco une force le portant à reprendre ses occupations auprès de ses jeunes, et il ressentait un regret, une peine, une répugnance indicibles à recevoir les conseils en question. C'est pourquoi, remerciant, de vive voix et par écrit, ses amis pour leur bienveillance, il répondait comme l'Apôtre Paul [voir * p. 522] : " Laissez-moi aller où le Seigneur m'appelle. Lui, qui est tout-puissant, et qui abaisse et élève, saura raffermir mes forces, et me donner la santé nécessaire pour cela. Et puis, quand bien même je devrais en succomber, qu'importe ? *Nihil horum vereor, nec facio animam meam pretiosiorem quam me* : Je ne crains pas ce que vous dites, et je ne tiens pas ma vie pour plus précieuse que mon ministère ; car au contraire je serais content d'achever ma course au bénéfice de la jeunesse pauvre ".

Voyant cette résolution et pensant y découvrir une volonté du Ciel, D. Cafasso entres autres et Mgr Fransoni consentirent à son retour à l'Oratoire, mais en lui recommandant de se borner pendant quelque temps à se montrer parmi les jeunes, à diriger, à conseiller, s'abstenant de façon absolue d'entendre les confessions, de prêcher, de faire la classe, le catéchisme et autres choses de ce genre. D. Bosco promit, mais ensuite... nous le verrons faire comme avant. Causant un jour de cela, nous l'entendîmes

dire : " Au début j'avais bien sûr la volonté d'obéir et de tenir ma promesse ; mais ensuite, voyant que le Théol. Borel et ses compagnons ne pouvaient s'occuper de tout, et que parfois les dimanches et jours de fête de nombreux jeunes restaient sans confession et sans enseignement, je ne pus supporter davantage de rester oisif. Je repris donc mes occupations habituelles, et depuis plus de 25 ans je n'eus besoin ni de médecin ni de médicaments. Tout cela m'a fait croire que ce n'est pas le travail bien ordonné qui porte préjudice à la santé corporelle ". Le fait est vrai, mais la cause première en fut son héroïsme sacerdotal.

Une fois surmontées les difficultés que lui soulevaient les amis trop timorés, il s'agissait d'en surmonter une autre bien plus grande. A son retour à Turin D. Bosco devait fixer de façon stable son domicile à Valdocco auprès de l'Oratoire et il savait combien il était dangereux de séjourner dans cet endroit, soit en raison de l'auberge de la Jardinière, soit en raison de certaines personnes, hommes et femmes, du voisinage dont la vie était répréhensible.

Ne pouvant plus bénéficier dans sa nouvelle habitation des services qu'on lui offrait à l'Institution de la Marquise Barolo, il avait besoin chez lui d'une personne ; mais pour les motifs indiqués ci-dessus il ne se sentait pas le courage d'en prendre une, craignant justement de l'exposer à des dangers, qu'il est facile d'imaginer. C'est pourquoi il en était pensif et préoccupé. A présent qui pourra lui ôter ses hésitations ? Qui lui aplanira le chemin alors qu'il vient se fixer à Valdocco ?

La femme entra toujours dans tous les événements plus ou moins heureux pour la pauvre humanité, et pour le salut des âmes. Ce n'est pas ici le lieu de passer en revue toutes les grandes héroïnes qui, par volonté divine, sous l'ancienne Loi et sous la nouvelle, jouèrent un rôle digne de louanges dans l'accomplissement de faits remarquables ; mais comme pour nous et pour la jeunesse en général

l'implantation stable de l'Oratoire et de l'Hospice Saint-François de Sales fut un événement de très grande importance, cela mérite la peine de remarquer que, Dieu en a disposé ainsi, les femmes elles aussi y tinrent un rôle particulier. Y eurent un rôle les mères qui envoyèrent leurs fils à l'Oratoire avec sollicitude et empressement ; y eurent un rôle les dames qui de leurs aumônes et de leurs offrandes soutinrent cette œuvre ; y eurent un rôle les religieuses qui travaillèrent même de nuit au profit des jeunes gens pensionnaires ici. Mais entre toutes il est une femme qui y joua un rôle principal ; femme, qui donna en cela l'exemple et l'encouragement à toutes les autres ; femme, qui la première arbora sur ce sol l'étendard de la charité au bénéfice des jeunes pauvres et abandonnés, lesquels à juste titre lui donnèrent le nom de mère ; femme, qui pour cette entreprise se plaça à la tête d'une file d'autres : en quantité innombrable elles marchèrent, marchent et marcheront sur ses traces peut-être jusqu'à la fin des siècles. Et cette femme, c'est Marguerite Occhiena, veuve Bosco, la mère de notre inoubliable Père.

Bonne ménagère pour présider à la direction d'une maison, robuste pour s'occuper des tâches matérielles que D. Bosco ne pourrait assumer, estimée de tous pour la réputation de très pieuse dont elle jouissait et pour l'affection qu'elle inspirait, elle devait être également, en raison de son éminente prudence, une aide fidèle et précieuse pour son fils dans l'assistance des jeunes.

Donc, après avoir en vain pensé et repensé [pour trouver] comment sortir des difficultés rapportées ci-dessus, D. Bosco alla en parler avec son Curé, [à savoir celui] de Castelnuovo, lui exposant la nécessité qui le tenait, lui présentant ses craintes.

— Tu as ta mère ! répondit le Curé sans hésiter un instant : fais-la venir avec toi à Turin.

D. Bosco, qui avait prévu cette réponse, voulut faire quelques réflexions, mais D. Cinzano lui répliqua : — Prends avec

toi ta mère. Tu ne trouveras aucune personne plus indiquée qu'elle pour ce besoin. Sois tranquille ; tu auras un ange à tes côtés ! — Et un ange sur terre Marguerite l'était réellement. Sous un aspect empreint de tant de simplicité et de tendresse, elle cachait une âme ardente, fruit de la plus pure vertu, et à cause de cela prête à tous les plus héroïques sacrifices. D. Bosco rentra à la maison convaincu par les raisons que lui avait mises sous les yeux le Curé. Toutefois deux motifs le retenaient encore. Le premier était la vie de privations et de changements dans les habitudes, auxquels sa mère devrait naturellement être assujettie dans cette nouvelle situation. La seconde provenait de la répugnance qu'il éprouvait à proposer à sa mère un service qui d'une certaine manière la rendrait dépendante de lui. D. Bosco avait une si grande vénération pour la bonne Marguerite et lui manifestait un tel respect, joint à un tel amour, qu'une reine n'aurait pu en exiger davantage de la part de son plus fidèle sujet. Pour D. Bosco sa maman était tout et, avec son frère Joseph, il était habitué à considérer chacun de ses désirs comme une loi qu'on ne peut négliger. Toutefois après avoir réfléchi et prié, voyant qu'il ne restait pas d'autre parti à choisir, il conclut : — Ma mère est une sainte et par conséquent je peux lui faire la proposition !

Un jour donc il la prit à part et lui parla ainsi : — J'ai décidé, ô mère, de réintégrer Turin au milieu de mes chers jeunes gens. Dorénavant, ne logeant plus au Refuge, j'aurais besoin d'une personne de service ; mais à Valdocco là où je serai obligé d'habiter, à cause de certaines personnes qui demeurent tout près, l'endroit est très périlleux, et ne me laisse pas en tranquillité. J'ai donc besoin d'avoir à mes côtés une garantie morale, sauvegarde pour enlever aux malveillants tout motif de soupçon et de commérages. Vous seule pourriez m'ôter toute crainte ; ne viendriez-vous pas volontiers loger avec moi ? — A cette proposition finale inattendue la pieuse dame

resta quelque temps pensive, et puis elle répondit : — Mon cher fils, tu peux imaginer combien il coûte à mon cœur de quitter cette maison, ton frère et les autres parents ; mais s'il te semble que cela puisse plaire au Seigneur je suis prête à te suivre. — D. Bosco l'en assura et, l'ayant remerciée, il conclut : — Préparons donc les affaires, et après la fête de la Toussaint nous partirons.

A vrai dire, Marguerite Bosco, consentant finalement à quitter sa maison, faisait un grand sacrifice ; car là en ce lieu elle était maîtresse de chaque chose, aimée et respectée de tous, des grands et des petits, et dans sa situation rien ne lui manquait pour être heureuse. Et non moins pénible était le sacrifice des membres de la famille : lorsqu'ils apprirent qu'elle s'éloignerait de là, ils en ressentirent la plus vive douleur. Ils perdaient une mère, qui mettait fidèlement en pratique ces préceptes que St Paul présente dans la lettre à Tite : " Que les femmes d'âge aient le comportement qui sied à des saintes : ni médisantes, ni adonnées au vin, mais de bon conseil ; ainsi elles apprendront aux jeunes femmes à aimer leur mari et leurs enfants, à être réservées, chastes, femmes d'intérieur, bonnes, soumises à leur mari, en sorte que la parole de Dieu ne soit pas blasphémée (1) ". Mais dans cette maison régnaient, avec la sainte crainte du Seigneur, la paix et l'ordre ; et donc pensant au but noble et généreux pour lequel elle s'en éloignait, chacun résigné garda le silence. Marguerite allait habiter avec son fils, non pas pour mener une vie plus commode et plus agréable, mais pour partager avec lui privations et peines pour le réconfort de plusieurs centaines de garçons pauvres et abandonnés ; elle y allait, non pas attirée par la convoitise d'un gain temporel, mais par l'amour de Dieu et des âmes,

---

(1) Tt 2,3-5.

car elle savait que la part de ministère sacré prise en charge par D. Bosco, loin de lui procurer toutes sortes de ressources ou d'avantages, l'obligeait à employer dans cette fonction ce qu'il gagnait, et ensuite à chercher l'aumône. Pourtant à réfléchir sur tout cela elle ne s'arrêta point ; au contraire, admirant le courage et le zèle de son fils, elle se sentit de plus en plus stimulée à lui tenir compagnie et à l'imiter, jusqu'à la mort. Heureux les prêtres qui ont des mères d'une telle vertu.

On avait appris dans les alentours la nouvelle : maman Marguerite prendrait domicile à Turin avec son fils prêtre ; il se produisit alors pour D. Bosco une scène inattendue. A l'endroit voulu nous avons mentionné qu'à l'époque de sa convalescence aux Becchi, suivant son irrésistible inclination, il avait rassemblé autour de lui de nombreux jeunes gens [qui venaient] des fermes [voisines] et commencé un Oratoire. Gagnés par ses manières douces et affables, ces garçons avaient déjà placé en lui tant d'affection qu'au long de la semaine ils n'avaient qu'un seul désir : [arriver au] dimanche pour se retrouver avec lui. Par ailleurs les parents, et notamment les mères, voyant que d'une si belle façon leurs fils étaient traités, et éduqués et instruits, en étaient satisfaits, au point de formuler le vœu que le bon prêtre ne partît jamais plus de ces lieux, afin qu'il continuât cette œuvre de charité. Elles l'avaient jusque-là espéré. Quand, au contraire, elles vinrent à savoir qu'avec sa mère il était sur le point de s'en éloigner définitivement, elles se portèrent chez lui, et avec toute l'éloquence, dont était capable leur langue mue par l'affection, elles mirent tout en œuvre pour l'amener à rester.

— Si des dépenses sont nécessaires, nous sommes prêtes à les faire, disaient-elles.

— Si je ne peux pas donner ce qu'il faut avec de l'argent, assurait l'une, je rembourserai avec de la toile.

— Je vous offrirai des œufs et des poules, promettait une autre.

— Ne craignez pas, ajoutaient d'autres et ensuite d'autres encore, ne craignez pas ; nous ne vous laisserons manquer de rien, et nous vous porterons du blé, du maïs et de tout ce que nous possédons ; mais restez et, ne nous privez pas, nous et nos enfants, d'un si grand bien.

Puis voyant qu'était inutile chacune de leurs prières et de leurs insistances, puisque D. Bosco ne recherchait jamais son intérêt personnel et ses aises, mais bien plutôt la seule volonté et l'intérêt de Jésus Christ, plusieurs de ces femmes et leurs garçons se mirent à pleurer à chaudes larmes, troublant beaucoup la sérénité de D. Bosco.

En attendant, on envoyait à Turin quelques petites provisions de légumes, de blé et de maïs, et on mettait en ordre les affaires domestiques, et avec tout cela était arrivé le 3 novembre 1846, un mardi, fixé pour le départ.

---

* A propos de la page 516 : Le rapprochement de D. Bosco avec St Paul renvoie à

1°) Ac 20,24, où sont exposées la pensée de Paul et les circonstances qui marquent alors sa vie ;

2°) Ph 1,19-26.

CHAPITRE LV

Départ des Becchi — Les signets du bréviaire — Arrivée à Valdocco — Le Théologien Vola — Pauvreté, misère et contentement — Accueils joyeux — Le trousseau de la mariée.

Que de larmes ils versèrent, les jeunes petits-enfants de Marguerite Bosco, quand ils la virent sur le seuil de leur maisonnette prête pour le départ ; mais la courageuse femme, les ayant consolés à travers l'espoir de les revoir bientôt, se dégagea de leurs bras, puis en compagnie de son fils elle se mit en route dans la direction de Turin. Elle portait un panier de linge avec à l'intérieur quelques objets plus indispensables ; Don Bosco avait avec lui quelques cahiers, un missel et son bréviaire. Dans ce dernier livre, il conservait pour l'avoir sans cesse sous les yeux, je dirais presque, un programme de conduite [qui] consistait en un certain nombre de signets de papier, sur chacun desquels il avait écrit une sentence tirée de l'Ecriture Sainte ou des Saints Pères ou de quelque poète italien. Ils furent par lui conservés et utilisés pendant quarante bonnes années, et après sa mort nous les avons retrouvés sur la table de travail de sa chambre à l'intérieur du saint livre. Nous les transcrivons ici en traduisant les textes en italien [en français], avec un très court commentaire pour que puissent également les comprendre ceux qui ne connaissent pas la langue latine.

Maximes tirées de l'Ecriture Sainte : — 1. *Omnia flumina intrant in mare et mare non redundat* (1). Tous les fleuves vont à la mer, et la mer n'est point remplie. - Providence qui met de l'ordre ! — 2. *Bonus Dominus et confortans in die tribulationis* (2). Yahvé est bon ; il est un refuge au jour de la détresse. - Confiance en Dieu ! — 3. *Longe fac a muliere viam tuam et ne appropinques foribus domus eius* (3). Eloigne d'auprès de la femme [perverse] ton chemin, n'approche pas de la porte de sa maison. - Fuite de toute occasion dangereuse ! — 4. *Accipite disciplinam meam et non pecuniam : doctrinam magis quam aurum eligite* (4). Procurez-vous ma discipline et non l'argent, le savoir plutôt que l'or pur. - Détachement des biens terrestres ! — 5. *Cognovi quod non esset melius nisi laetari et facere bene in vita sua* (5). J'ai reconnu qu'il n'y a rien de meilleur que de se réjouir et de donner du bien-être en cette vie. - La joie qui naît de la paix du cœur ! — 6. *Honora Dominum de tua substantia... et implebuntur horrea tua saturitate, et vino torcularia tua redundabunt* (6). Fais honneur à Dieu de tes biens... alors tes greniers regorgeront de blé et tes cuves déborderont de vin nouveau. - Dieu ne se laisse pas dépasser en générosité ! — 7. *Si est tibi intellectus, responde proximo tuo ; sin autem, sit manus tua super os tuum, ne capiaris in verbo indisciplinato et confundaris* (7). Si tu sais quelque chose, réponds à ton prochain ; sinon, mets

---

(1) Qo 1,7.

(2) Na 1,7.

(3) Pr 5,8 [D'après la Vulgate].

(4) Pr 8,10.

(5) Qo 3,12.

(6) Pr 3,9-10.

(7) Si 5,12 [D'après la Vulgate].

la main sur ta bouche de peur d'être pris dans une parole indiscrète et d'avoir à en rougir. - Réfléchis avant de parler. — 8. *Referet unusquisque prout gessit in vita sua* (1). Il est nécessaire pour nous tous de comparaître devant le Tribunal du Christ, afin que chacun reçoive ce qu'il a mérité au temps où il était dans son corps, selon ce qu'il a fait : le bien ou le mal. - Pensée continuelle de l'éternité ! — 9. *Fili, eleemosynam pauperis ne defraudes, et oculos ne transvertas a paupere* (2). Mon fils, ne prive pas le pauvre de l'aumône, et ne détourne pas tes yeux de l'indigent. - L'aumône, devoir de charité ! — 10. *Ne glorieris in contumelia patris tui* (3). Ne te glorifie pas de l'ignominie de ton père, car sa confusion ne saurait te faire honneur. - Défendons comme le nôtre son honneur et celui des supérieurs ! — 11. *Omnis iniuriae proximi ne memineris, et nihil agas in operibus iniuriae* (4). Ne garde le souvenir d'aucune injure reçue du prochain, et ne fais rien pour nuire à autrui. - Aimer tout le monde pour conduire tout le monde au Seigneur !

Sur quatre de ces signets il y avait des sentences des saints Pères : — 1. *Si quid in te pravum deprehenderis, corrige ; quod rectum, tene ; quod deforme, compone ; quod pulcrum, excole ; quod sanum, serva ; quod infirmum, corrobora ; Dominica praecepta infaticabiliter lege, et per haec, quid cavendum est quidve sectandum tibi sit, sufficienter instructus, agnosce* (5). Si tu aperçois en toi quelque chose de mauvais, corrige-le ; ce qui est droit, conserve-le ; [ce qui est hideux, arrange-le] ; ce qui est beau, perfectionne-le ; ce qui est sain, protège-le ; ce qui

---

(1) 2 Co 5,10 [D'après la Vulgate].

(2) Si 4,1 [D'après la Vulgate].

(3) Si 3,10 [D'après la Vulgate].

(4) Si 10,6 [D'après la Vulgate].

(5) St Bernard, *ad Sac.*.

est malade, fortifie-le ; les commandements du Seigneur, lis-les sans te lasser, et grâce à eux, suffisamment instruit, reconnais ce que tu dois éviter ou ce que tu dois accomplir. - Examen continuel de la conduite personnelle ! — 2. *Teneas fidem nec peregrinam, quamvis tibi prudens callidaque videris, doctrinam recipias* (1). Conforme-toi à la foi [reçue] et n'accueille aucune de ces nouvelles doctrines qui circulent çà et là, même si tu te crois prudente et ingénieuse. - Adhésion humble et entière aux enseignements de l'Eglise. — 3. *Portate, fratres mei, vobiscum clavem cellulae, portate et clavem linguae* (2). Mes frères, emportez avec vous la clef de votre cellule, mais n'oubliez pas la clef de votre langue. - Garder les secrets avec un soin jaloux. — 4. *Validiora sunt exempla, quam verba, et plus est opere docere quam voce* (3). Les exemples sont plus efficaces que les paroles, et il vaut bien mieux enseigner par les œuvres que par la voix. - Etre pour les autres un modèle de conduite chrétienne. — 5. *Nostrae divitiae nosterque thesaurus lucra sint animarum, et in arca nostri pectoris recondantur talenta virtutum* (4). Que gagner les âmes soit notre richesse et notre trésor ; et que dans le fond de notre cœur soient renfermés les talents de nos vertus. - Zèle et humilité !

Enfin, deux de ces petites fiches portent quelques vers de Dante et de Silvio Pellico et dans les premiers on lit la pensée de la patrie céleste et dans les seconds l'affection envers la patrie terrestre.

1. *Enf[er]* XXXIV. Nous montâmes, lui le premier, moi le second
Si haut que je vis à travers un trou rond
De belles choses que le ciel porte ;
Et puis nous sortîmes pour revoir les étoiles.

---

(1) St Jérô[me], *ad Demet[riadem* ; à Démétriade, jeune fille].

(2) St P[ierre] Dam[ien].

(3) St Max[ime], *Serm[on] 67.*

(4) St P[ierre] Dam[ien], *Cont. Cap.*.

Purg[atoire] XXXIII. Je revenai de l'onde très sainte
Pur et disposé à escalader les étoiles.

Parad[is] XXXIII. L'amour qui meut le soleil et les autres étoiles.

2. Qu'à toute haute vertu l'Italien croie,
Toute grâce venant de Dieu, que l'Etat l'espère,
Et croyant et espérant, qu'il aime et qu'il avance
A la conquête des éternelles réalités.
PELLICO, *Les Ang[es].*

Voilà les écrits qu'on lit dans le bréviaire.

Mais recommençons à suivre les pas de D. Bosco et de sa mère qui descendent des collines de Castelnuovo. Ils voyageaient vraiment à la façon des apôtres, c'est-à-dire à pied, et en causant de Dieu et des choses divines. Parvenus à la ville de Chieri, ils s'arrêtèrent un peu chez l'homme de loi Vallimberti, dont la famille était avec les Bosco en étroite relation. Restaurés, il se remirent en chemin, et vers le soir ils furent à Turin.

Lorsqu'ils parvinrent à ce qu'on appelait le *Rond-Point*, à l'actuel croisement de l'avenue Valdocco avec l'avenue Reine Marguerite, lieu peu éloigné du nouveau domicile, ils firent une heureuse rencontre qui mérite d'être rappelée ici. Ils tombèrent sur le Théologien Jean Vola, Junior, autre prêtre de Turin plein de zèle : dès qu'il vit D. Bosco, il s'empressa d'aller à sa rencontre. Après s'être cordialement félicité du recouvrement de la santé, il donna un regard plus attentif sur lui et sur sa mère et se mit à lui demander : — Et pourquoi êtes-vous si épuisés, si couverts de poussière ?

— Nous venons du pays.

— Et pourquoi êtes-vous venus à pied ?

— Parce que nous manquons de ceci ; et D. Bosco, en souriant, faisait glisser son pouce sur l'index indiquant qu'il manquait d'argent.

— Et à présent où vas-tu habiter ?

— J'ai ici ma mère, répondit D. Bosco, et je vais habiter avec elle dans la maison Pinardi auprès de l'Oratoire.

— Mais quelles ressources as-tu pour mettre sur pied la maison ? Tu [es] privé d'emploi et sans salaire, comment ferez-vous pour gagner votre vie dans cette ville ?

— Tu me fais une demande à laquelle pour l'instant je ne saurais pas quoi répondre : de toute façon nous nous remettons entre les mains de Dieu, et j'espère qu'il ne manquera pas de nous aider.

— Et chez vous y a-t-il quelqu'un qui vous attend ?

— Je n'ai personne.

— Mais au moins tu auras déjà prévu pour préparer un peu de repas !

— Que veux-tu que je te dise ! C'est une chose à laquelle je dois encore penser. Mais vis en toute tranquillité ; la Providence y pensera.

— C'est bien : c'est bien... répétait le bon Théologien, attendri devant tant de foi et tant de courage ; mais en attendant... si je savais... si je pouvais... et il fouillait dans ses poches. — Vraiment, je t'admire, ajouta-t-il ensuite, et je t'applaudis : je regrette de ne pas avoir avec moi d'argent ; mais prends pour le moment. — Et en disant cela, il sort sa montre et lui en fait cadeau.

— Et toi, lui dit D. Bosco ému, tu en restes privé ?

— Chez moi, j'ai une autre montre. Vends celle-ci et procure-toi le nécessaire. Pour rentrer chez moi je n'ai pas besoin de savoir l'heure.

D. Bosco le remercia, et tourné vers sa mère, il dit : — Voilà une belle preuve que la divine Providence pensera à nous. Allons donc en toute confiance.

Ils descendirent de quelques pas et se trouvèrent à leur nouvelle habitation. Elle consistait en deux petites chambres à cou-

cher, dont l'une devait aussi servir de cuisine. Les deux autres pièces pour le moment demeuraient vides. Le mobilier, c'étaient deux jolis petits lits, deux bancs, deux chaises, une malle, une table de travail, une petite marmite, une casserole avec quelques plats, et pour la première nuit nous pouvons ajouter aussi une montre, vendue le lendemain. Comme on voit, y régnaient en maître la pauvreté et la misère.

Ce manque du nécessaire et cet état d'abandon, qui désoleraient et décourageraient n'importe qui, mirent en joie au contraire D. Bosco et sa mère : tournée vers lui, en souriant, elle lui dit : " A la maison, dès le matin je devais me donner du mal pour administrer, mettre en ordre et commander ; mais, d'après ce que je vois, ici je pourrai rester plus tranquille et avec beaucoup moins d'ennuis ". Ensuite de bonne humeur et contente elle se mit à chanter :

Que le monde ne sache
Que nous sommes
Des étrangers
Qui n'ont rien.

Entre-temps quelques jeunes gens de l'Oratoire, parmi lesquels il y avait Castagno Etienne, allèrent se poster en curieux sous les fenêtres de la maison pour voir D. Bosco, et voici que sa voix qui s'était jointe à celle de sa mère chantait le cantique : — *Petit Ange de mon Dieu*. Le chant continua pendant plus d'une heure, tandis que D. Bosco accrochait au mur, à la tête du lit, un crucifix, une image de Marie, un petit cadre avec l'*Agnus-Dei* en cire, une branchette d'olivier du Dimanche des Rameaux, une petite coquille contenant de l'eau lustrale et le cierge bénit. Il tenait beaucoup à ces objets bienfaisants de dévotion et leur portait un grand respect. Il ornait également les murs avec quelques cartons, sur lesquels il avait fait imprimer diverses inscriptions. Sur l'un on lisait

la devise de St François de Sales : DA MIHI ANIMAS CAETERA TOLLE [Donne-moi des âmes ; le reste ne compte pas], devise que dès les premiers temps de son ordination sacerdotale il avait fait sienne, et à laquelle il resta fidèle jusqu'à la mort : il ne désirait rien d'autre que de sauver le plus grand nombre d'âmes qu'il lui était possible. Sur un second carton était écrit : UNE SEULE CHOSE EST NECESSAIRE : SAUVER L'AME. Un troisième placé au-dessus de l'entrée portait l'invocation ou salutation chrétienne : LOUE SOIT JESUS CHRIST.

Ayant ainsi rangé sa chambre et aidé sa mère à mettre en ordre la sienne, ayant rendu visite à D. Cafasso et aux amis, D. Bosco attendit le Dimanche.

Il est inutile de parler de la jubilation qui anima en un tel jour les jeunes déjà avertis de son arrivée, lorsque, venus à l'Oratoire, ils le virent apparaître au milieu d'eux. Et [de dire] combien il leur était encore plus cher, puisque, estimaient-ils, sa guérison avait été un don que leur avaient fait le Seigneur et Notre-Dame, la bonne Mère. [Formant] un grand groupe, de nouveaux garçons, qui avaient appris par leurs copains à connaître D. Bosco et l'attendaient impatiemment depuis longtemps, se bousculaient vers l'avant et unissaient leurs acclamations et leurs salutations à celles de la foule qui l'entourait et l'applaudissait. Le bonheur de tous était au comble à la pensée que dorénavant ils pourraient rendre visite à D. Bosco à n'importe quelle heure de la journée sans que personne ne pût le leur interdire.

Dans la soirée, tandis que D. Bosco était au milieu des jeunes, sur un signe du Théol. Carpano, on lui apporta une chaise sur laquelle il reçut l'invitation de s'asseoir ; et tout de suite ces bandes, formant un très vaste cercle, devinrent un chœur de chanteurs qui joyeusement firent s'élever un hymne dont les vers, pas trop disciplinés par des rimes, étaient du Théol. Carpano et la musique probablement du Théol. Nasi. Ce n'était pas une poésie classique quant à la forme, mais elle l'était quant à l'affection, et c'est la première

qui résonna à l'Oratoire pour fêter le cher Père. La conserva jalousement Joseph Buzzetti, qui fit alors partie du chœur et nous la transmit peu avant de mourir. La voilà :

Triste, triste la pupille
Chercha en vain entre nuages et montagnes
La maison joyeuse et tranquille
Où tu logeais, ô bon pasteur.
Longues nuits, jours éternels !
Il semblait que le soleil ne bougeait pas
Et que l'aurore ne revenait pas
Pour éclairer ce jour.
Comme des oisillons, dans le nid serrés
Les yeux fermés, le bec ouvert,
Dodelinant de la tête, inquiets,
Sont impatients dans l'attente
De leur mère qui, loin, très loin
Est allée chercher un insecte ;
C'est ainsi que nous, sous ton toit,
Tristes sans cesse nous t'attendions.
Avec ferveur que soient grâces à Dieu,
A présent que joyeux est venu jusqu'à nous
L'homme sage, l'homme pieux,
L'homme paré de vertus.

Nous ne possédons pas d'autre souvenir de cette fête, ni de ce que D. Bosco dit alors à ses jeunes. Mais nous ne ferons pas erreur à supposer qu'il répétait ce qu'il ressentait si profondément en son cœur et ce que sans cesse il réalisait : A savoir être prêt à souffrir pour eux toutes sortes de fatigues, de privations, de mauvais traitements, avec l'espérance de la récompense éternelle pour les avoir tous sauvés.

Ainsi, ce Dimanche 8 novembre 1846, D. Bosco reprenait ses cérémonies qui étaient célébrées régulièrement, les jours de fête et

les dimanches, à peu près comme dans les paroisses. Plusieurs fois par semaine il invitait ceux des plus grands qui étaient ignorants [en religion] à venir le trouver chez lui, comme et quand cela leur était le plus commode ; et il passait des heures entières les instruisant dans le catéchisme au sujet des vérités de la foi, et persévérant pendant plusieurs années dans cette activité laborieuse. Très souvent il les exhortait tous à se confesser considérant ce sacrement comme le premier fondement de son système de transformation et de protection morales, et leur faisant comprendre la nécessité de conserver la conscience nette du péché. De ce dernier, il faisait passer chez ses auditeurs une vive horreur : en effet, lorsqu'il parlait de l'enfer, lui même se montrait frappé de terreur à la considération des peines éternelles. C'est pourquoi ils l'écoutaient et suivaient ses conseils ; et combien, sur le point de commettre un premier vol, de faire les premiers pas sur la pente du vice, furent grâce à lui arrêtés, corrigés, secourus, assistés ! En D. Bosco ils avaient placé toute leur confiance, car ils étaient persuadés d'être aimés par lui.

Le Professeur François Maranzana, ayant été dans son enfance et ensuite pendant de longues années témoin des merveilles opérées par D. Bosco, s'exprimait ainsi par écrit en 1893 : " L'amour ardent et sincère que D. Bosco portait aux jeunes se manifestait dans son regard et dans ses paroles d'une manière si évidente que tous le sentaient, ne pouvaient en douter et éprouvaient une joie secrète à se trouver devant lui : et cette affection, jointe à l'autorité douce et indulgente qui, à cause de son vif sentiment religieux et de sa vertu, lui entourait la tête comme d'une auréole céleste, faisait que chacune de ses paroles était écoutée attentivement ; et lorsque D. Bosco parlait, on croyait que Dieu lui-même parlait. Et c'est en raison de cet ascendant très puissant sur l'esprit de ses disciples qu'on peut comprendre certaines choses, qui autrement seraient incroyables. Qui ne sait combien les garçons sont par nature légers et inconstants dans les bonnes résolutions ? Quand il s'agit de nouveauté, la curiosité les allèche au point qu'ils font même quelques sacrifices ; mais comment

explique-t-on le fait qu'ils restaient plusieurs heures silencieux et agenouillés sur le sol en attendant d'être entendus en confession ? Quelle secrète puissance attirait des centaines d'enfants, habitués auparavant à s'ébattre de façon effrénée dans les rues, à travers les prés, le long des rives des fleuves, enfants qui ne connaissaient pas d'autre sentiment que l'instinct bestial, quelle merveilleuse puissance les attirait de toutes parts autour d'un pauvre prêtre ? quelle récompense, quels applaudissements avaient-ils espérés, quand il avait été contraint à transporter ses tentes d'un endroit à l'autre, d'une maison et d'une autre, dans le pré à ciel ouvert, à le suivre de plus en plus nombreux, de plus en plus en liesse ?

" Pourquoi donc tant de dévotion et tant de constance ? Il y avait la parole de D. Bosco ! Il ravissait les cœurs, les élevait au ciel et exerçait sur les auditeurs cette fascination inexprimable et douce que nous avons tous ressentie : il aurait suffi de son regard, de son sourire pour encourager l'enfant le moins bien disposé, pour dissiper comme par enchantement l'ennui, pour rendre charmant et beau même le lieu le plus désagréable. D. Bosco était écouté avec avidité car il savait faire passer chez les autres sa charité et sa foi ; et la foi de D. Bosco était précisément celle qui transporte les montagnes ".

Mais s'ils étaient beaux les triomphes de sa charité, à vrai dire, sa situation matérielle, au commencement de la saison froide, était très critique.

N'étant plusattaché au service de l'Institution de la Marquise Barolo, il ne percevait plus de salaire, et tout seul il devait faire face aux dépenses. Il fallait des moyens de subsistance ; il avait besoin d'argent pour les locations nouvelles et coûteuses que déjà il avait décidées dans sa tête ; pour les réparations de vieux murs d'enceinte, et la construction de nouveaux ; il était nécessaire de procurer bien souvent la nourriture et le vêtement à des garçons pauvres, souffrant de la faim et du froid. En effet, beaucoup d'enfants étaient chaque jour sur le pas de la porte à demander du pain, des chaussures,

des habits, des chemises : sans tout cela ils ne pouvaient se rendre au travail ; et lui, pas plus que la bonne Marguerite, n'avaient le courage de les renvoyer sans secours. Pour cette raison, déjà au bout de quelques semaines, on avait épuisé la petite provision qu'ils avaient fait venir des Becchi et l'on avait distribué les objets d'habillement et de lingerie apportés avec eux. Comment donc continuer ? Avec quels moyens soutenir une œuvre qui devenait chaque jour plus laborieuse ? Il est vrai que, le bruit de l'arrivée de D. Bosco ayant couru, quelques bienfaiteurs lui avaient envoyé quelques fiasques de vin, un peu de pain, des pâtes, du riz, du beurre ; mais vite chaque chose avait été consommée.

Tous les deux avaient mis leur confiance dans les greniers et dans les trésors de la divine Providence : malgré cela ils n'omirent pas de faire tout ce qui dépendait d'eux, afin de ne pas l'obliger de façon si précoce à commencer les miracles. — Faisons quant à nous ce que nous pouvons, s'écriait D. Bosco, et le Père des miséricordes ajoutera ce qui manque. — C'est pourquoi, en accord avec sa mère, il prit la décision, et la mit à exécution, de vendre quelques parcelles de champs et de vignes qu'il possédait au pays natal. Comme cela ne suffisait pas encore, sa mère se fit envoyer son trousseau de mariée qu'elle avait jusque-là jalousement conservé intact : Vêtements, alliance, boucles d'oreilles, colliers. L'ayant reçu, elle en vendit une partie et en employa une autre pour faire des objets de culte pour la chapelle de l'Oratoire qui était très pauvre. Quelques-uns de ses vêtements servirent à faire des chasubles ; avec la lingerie on fit des aubes, des surplis, des purificatoires, des nappes d'autel. Chaque chose passa entre les mains de Madame Marguerite Gastaldi [voir * p. 535], qui dès ce temps-là prenait part aux besoins de l'Oratoire. Le prix [de vente] du collier servit à acheter des galons et des garnitures pour les ornements sacrés.

La bonne dame [voir * p. 535] était détachée des choses de ce monde, pourtant se dessaisir de ces précieux souvenirs lui coûta

beaucoup de peine. Un jour, alors qu'elle en parlait, nous l'entendîmes dire : " Quand je me vis avec ces objets entre les mains pour la dernière fois, et que j'étais sur le point de les aliéner ou de les défaire, je me sentis assez troublée en raison du regret ; mais dès que je m'en suis aperçue, je dis : Allez-vous-en ; en effet, un meilleur sort ne pourrait vous échoir que celui de tirer de la faim et de vêtir de pauvres enfants, que [celui] de faire honneur dans l'Eglise au céleste Epoux. — Après cet acte je me sentis si contente que si j'avais eu cent autres trousseaux, je m'en serais privée sans aucune amertume ". Elle mettait en pratique cette sentence si familière sur les lèvres de son digne fils : — Lorsqu'il s'agit de servir un si bon père, tel que Dieu, il faut être prêt à tout sacrifier.

---

* . Madame Marguerite Gastaldi : la maman du futur Archevêque de Turin.

. La bonne dame : Marguerite Bosco dont cette fin de chapitre va illustrer la qualité d'âme.

CHAPITRE LVI

La Maison Pinardi et ses alentours — Nouvelles locations — L'Auberge de la Jardinière — Faits ignobles.

Nous croyons faire plaisir à nos confrères en leur présentant d'une certaine manière la topographie de l'Oratoire des premiers temps, et à décrire cette rustique masure dans laquelle se déroulèrent les débuts de la Pieuse Société de St François de Sales. L'un de nos anciens compagnons et amis, le peintre Belisio [= Bellisio] nous en conserva un dessin exact. La façade de la maison était orientée au sud et [la maison] n'avait des portes et des fenêtres que de ce côté. La partie à usage d'habitation était composée d'un rez-de-chaussée et d'un étage supérieur très bas ; et elle occupait l'espace des arcades actuelles, depuis l'église St-François de Sales jusqu'au cinquième pilier, c'est-à-dire une longueur de près de vingt mètres et une largeur de six. La hauteur totale de l'édifice ne dépassait pas les sept mètres. Au milieu environ, en face de l'escalier, s'ouvrait une étroite porte d'entrée, près de laquelle, à l'extérieur, du côté est, était fixé au mur un bac en pierre avec une pompe qui jetait en abondance une eau très fraîche et salubre. A l'intérieur, derrière la pompe, une petite porte donnait dans une petite pièce oblongue avec une seule fenêtre, qui servit de salle à manger pour D. Bosco et pour ses premiers collaborateurs. Par le petit escalier en bois

d'une seule volée on montait à l'étage supérieur ; et là par un palier on entrait à gauche dans une gentille petite pièce, correspondant à la petite salle à manger située au-dessous, et en face on sortait sur un balcon, lui aussi en bois, qui courait sur toute la longueur de la façade. Sur ce [balcon] s'ouvraient les portes de quatre pièces, dont chacune avait également une fenêtre. Selon la même disposition se trouvaient quatre autres pièces au niveau inférieur. Une lucarne donnait de la lumière et de l'air aux combles. Presque au milieu de la maison était creusée la petite cave.

Au dos de cette habitation, formant avec elle un seul ensemble, ayant les mêmes dimensions en longueur et en largeur, à l'emplacement exact où se trouve maintenant [1901 ; voir * p. 545] le réfectoire des Confrères Salésiens, s'élevait le hangar-chapelle. Sa hauteur cependant était partagée en deux par le plafond d'une manière telle qu'en raison de la pente du toit, beaucoup plus raide que du côté sud, il ne restait pas au-dessus de cette [chapelle] un espace [assez grand] pour pouvoir s'en servir comme pièce. En faisant de la gymnastique les jeunes montaient parfois avec une totale facilité sur ces tuiles pour ensuite sauter dans la cour sans risque de se faire du mal ; et à l'intérieur les plus grands, montant sur un banc, parvenaient à toucher le plafond avec la main. La porte, large d'un mètre, à deux battants, surmontée d'une croix en bois, regardait vers l'ouest et on y entrait en descendant une marche et un petit plan incliné. A droite près de cette porte était érigée une petite niche avec une statuette de St Louis de Gonzague, que D. Bosco faisait porter en procession par les jeunes à travers les rues solitaires environnantes, car il inculquait sans cesse la dévotion à Marie et à St Louis en tant que sauvegarde de la belle vertu. Derrière l'autel, unique, orné de l'image sainte de la grande Mère de Dieu, il y avait une pièce de dimensions plus que suffisantes, qui au début servait de sacristie. Le nombre des jeunes allant toujours en augmentant,

D. Bosco démolit, quelque temps après, le mur de cette pièce, et le remplaça par deux petites colonnes de bois qui soutenaient une poutre sur laquelle reposaient les solives du plafond, puis il déplaça l'autel, plus vers l'arrière, en laissant un espace pour la chorale. Les travaux de menuiserie furent exécutés par le jeune Coriasso [= Coriasco]. Pour avoir une nouvelle sacristie, on loua, au rez-de-chaussée dans la partie sud, une salle, dans laquelle on ouvrit une petite porte qui donnait *in cornu epistolae* [dans le côté de l'épître]. Quel dommage que cette église ait été détruite ! La postérité pourrait admirer ce monument qui marqua le début des établissements colossaux de D. Bosco.

Derrière l'emplacement de la chorale, dans l'espace où se trouve à présent [1901] le couloir qui permet de passer de la cour intérieure dans le jardin, se dressait un autre bâtiment accolé, qui occupait la totalité de la largeur de la maison tout entière, soit douze mètres ; son toit dont le sommet était plus bas que celui de la maison, s'appuyait sur celle-ci, et son versant principal était tourné vers l'est. Il se composait de deux pièces égales : l'une, côté sud, ayant porte et fenêtre, avait auparavant servi d'étable, promptement changée en salle ; l'autre, côté nord, employée comme bûcher et débarras, fut transformée en arrière-chœur ; au-dessus du plancher [à l'étage] il y avait l'espace pour le fenil.

Le domaine qui entourait ces pauvres constructions mesurait 3697 mètres carrés ; il était presque tout entier mis en herbe avec de nombreux arbres, et avait la forme d'un polygone irrégulier à cinq côtés. M. Pinardi l'avait acheté aux frères Filippi en 1845 pour la somme de 14000 lires. Le côté nord était formé par un mur en ligne droite ayant 62 m de long et 2,57 m de haut, derrière lequel coulait [dans] un fossé une eau abondante et s'élevait une haute haie qui à la belle saison l'ornait de son vert rideau. Il était à la distance de 8,24 m du hangar et dans cette bande de terrain, appelée la cour des fours, D. Bosco faisait plus tard placer en plein air une estrade pour le petit théâtre et pour les séances récréatives.

A l'ouest, un muret, de 31 m de long, distant d'environ 19 m de la porte de la chapelle, indiquait les limites avec le jardin de madame Bellezza et avec sa maison, qui s'élevait le long de la berge, côté sud, du cours d'eau ci-dessus mentionné. Cet espace en forme de quadrilatère, de 649,38 mètres carrés, qui fut plus tard en grande partie couvert par l'église St-François de Sales, D. Bosco l'avait choisi comme centre des récréations des jeunes et, là, il avait planté la balançoire ainsi que les autres agrès de gymnastique.

La distance entre la maison et l'enceinte [côté] est était de 16 mètres et demi. Cette dernière séparait la propriété de Pinardi de celle des frères Filippi, qui avaient là un bâtiment, d'une longueur presque double par rapport à celui de leur voisin, composé d'un rez-de-chaussée et de deux étages supérieurs très bas, dont les fondations étaient aussi baignées par l'eau courante du fossé susdit. Il était loué par M. Visca et habité par de nombreuses familles de charretiers et par leurs garçons [d'écurie], car en cet enclos il y avait les fenils, les écuries et les hangars pour les chevaux et pour les chariots de la Mairie. Donc, partant de l'extrémité du mur [construit] au nord et formant [avec lui] un angle légèrement obtus dans lequel s'élevait un hangar avec un grand lavoir, l'enceinte s'allongeait en ligne droite sur 60 mètres ; et tournant ensuite vers l'ouest avec un angle très obtus, elle allait se confondre avec l'extrémité du hangar Visca sur une longueur de 17 autres mètres. Ce hangar servant de fenil était placé suivant un axe et occupait un espace : actuellement [1901] les bureaux du Bulletin Salésien suivent le même axe et occupent le même espace, à l'exception des deux dernières fenêtres vers l'ouest, au bord du chemin public appelé [rue] de la Jardinière.

Enfin, du côté du sud, une haie vive, remplacée par un mur très peu de temps après, partant de l'angle du hangar Visca, côtoyait sans cesse sur environ 75 mètres la rue de la Jardinière, embellie par une rangée de mûriers, jusqu'à rencontrer

l'extrémité du mur du jardin de la Maison Bellezza. Telle était la topographie du domaine et de la maison Pinardi selon le plan qui existe dans les bureaux de la Mairie.

Entre-temps, visant constamment à l'accomplissement de ses projets, D. Bosco, après avoir encore pris l'une après l'autre plusieurs pièces en location, sous-louait à Pancrace Soave par acte notarié du 1er décembre 1846 toute la maison avec le terrain environnant pour 710 lires par an. En plus de cela, il donnait 59 lires à titre de remise audit Soave : ce dernier conservait l'usage des salles du rez-de-chaussée pour l'exercice de son activité jusqu'au 1er mars 1847, sans payer aucun loyer. La location devait expirer le 31 décembre 1848. En cet acte juridique apparaît pour la première fois la signature de D. Bosco en tant que contractant.

Après avoir obtenu ce succès, source pour lui de consolation, comme en plusieurs endroits on pouvait pénétrer librement dans ses cours, il fit tout autour remettre peu à peu en état les murs déjà existants et il en fit construire d'autres nouveaux là où il n'y avait pas d'autre protection que des planches et des haies. Il éleva dans la cour de récréation, côté ouest, un autre mur qui commençait en un point situé dans l'alignement de la façade de la maison, cependant à une distance de celle-ci supérieure à quatre mètres, et formant un angle droit avec le plan de la façade. Il s'allongeait sur environ 18 mètres jusqu'à la rue de la Jardinière, sur laquelle s'ouvrait le portail d'entrée, et, à l'extrémité opposée voisine de la chapelle, il mit une grande grille à deux battants, peinte en vert. En face du portail s'étendait le champ des fameux rêves, dans le haut duquel, passait en ligne droite le chemin qui conduisait à l'usine royale de canons pour fusil, et qu'on appela ensuite rue Cottolengo : c'est de ce chemin, à quelques dizaines de mètres du Refuge et au début du hangar Visca, que descendait, en s'écartant, la rue de la Jardinière.

Pour compléter la description nous ferons remarquer que la plus grande partie du terrain s'étendait devant la maison. Don Bosco fit déblayer et niveler tout l'espace depuis le bac de la pompe jusqu'au mur occidental pour les passe-temps des jeunes ; de tout le reste, entouré d'une haie basse, il laissa en herbe une partie, où plusieurs arbres étendaient leurs branches, et à leur ombre il allait s'asseoir avec un groupe de jeunes ; l'autre partie, il la fit transformer en potager, et elle fut appelée potager de maman Marguerite, car cette brave femme s'était mise à le cultiver. Il y avait, entre le potager et la maison, un passage d'environ 5 mètres de largeur qui allait jusqu'au mur Filippi et, le long des trois autres côtés, un sentier qui permettait à deux personnes de marcher de front. M. Bellia, entrepreneur de constructions, qui avait auparavant préparé au Refuge la chapelle pour D. Bosco, envoyait maintenant ses ouvriers pour exécuter les travaux mentionnés ci-dessus.

Tandis que D. Bosco agençait ainsi sa maison, faisant également remplacer l'escalier de bois par un autre en pierre, les ennuis ne lui manquaient pas. Il devait supporter les habitants et les habitués des alentours, [gens] importuns et impudents, d'autant plus qu'en raison de contrats antérieurs avec Soave il ne put se libérer de certains [qui étaient] devenus ses locataires, si ce n'est quelque temps après avoir acheté la maison. Le dimanche on voyait dans ces parages d'incessantes allées et venues d'une racaille effrontée qui proférait des propos obscènes, urlait avec des cris orgiaques, les uns et les autres s'appelant avec des épithètes dignes de leurs mœurs. Chacun peut s'imaginer quels furent les dangers et le dérangement pour les jeunes de l'Oratoire. Plus d'une fois, au moment du catéchisme ou d'un sermon, se présentaient sur la porte de l'église une ou même plusieurs de ces braves personnes, tantôt avec des rires grossiers, tantôt avec de vulgaires bouffonneries et parfois également provoquant et menaçant. D. Bosco pourtant savait les éloigner certaines fois

patiemment par la douceur et d'autres fois prudemment avec des manières résolues.

Un dimanche soir un officier, accompagné d'une fille de joie, entra dans la chapelle, s'assit et plaça sur ses genoux cette sans-gêne. On était en cours de célébration et la chapelle était bondée de jeunes gens, qui restèrent abasourdis par l'impudence de ce militaire. D. Bosco s'approcha de lui le visage en feu et, ayant pris cette débauchée par un bras, il la repoussa en l'éloignant de trois ou quatre pas en dehors du seuil. L'officier furieux mit la main droite sur la garde de son épée pour la dégainer, mais la main de D. Bosco se porta sur la sienne, la serrant comme entre les mâchoires d'une tenaille, de sorte qu'il ne pouvait pas se débattre.

L'officier maintenait ses yeux étincelants de rage en direction de D. Bosco, qui le fixait avec un regard calme mais imperturbable. Ils gardaient tous les deux le silence. L'officier serrait les lèvres à cause de la vive douleur occasionnée par cette prise et, voyant que D. Bosco ne le relâchait pas, il cria : — Mais alors ?

— Mais alors, lui répondit D. Bosco, si je veux, je vous fais enlever ces épaulettes que vous déshonorez par votre conduite.

A la menace inattendue, l'officier rabattit ses grands airs, pensa à ses affaires et dit humblement : — Pardonnez-moi !

D. Bosco le relâcha et lui montra la porte du doigt, en lui disant sans rien ajouter : — Alors, filez !

Et l'officier s'empressa de sortir, la tête basse.

En plus de ces ennuis, lui en causaient d'autres les nombreux voyous de la pire engeance, qui pour faire du mal se donnaient rendez-vous dans les terrains en friche environnants. Ils jouaient de façon passionnée le sou et la lire, au milieu d'exclamations blasphématoires suggérées par la rage quand ils perdaient, et parfois ils en venaient à se quereller violemment en paroles et en actes. D. Bosco s'approchait d'eux, quoique pas toujours bien accueilli, mais le Seigneur faisait en sorte que sa voix

fût finalement écoutée et comprise. Beaucoup de ces vauriens se laissèrent un peu à la fois attirés et vinrent dans l'Eglise, et bien vite leur nombre s'accrut tellement que non seulement la chapelle était pleine à craquer, mais on faisait le Catéchisme sur le parvis lui-même. Toutefois cela n'empêchait pas que plus d'un caillou venait tomber au milieu des cours, tandis que la récréation était vivante, car ces dissolus n'étaient pas toujours tous en bons termes avec le prêtre.

A l'est les habitants des immeubles Filippi ne donnaient pas de grands tracas, bien que de temps en temps on entendît résonner des gros mots, des rengaines peu harmonieuses et que l'on craignît quelque vol, qui de fait se produisait. Là cependant, les jours de fête, régnait le silence. car les charretiers et leurs garçons [d'écurie] se dispersaient dans les différentes tavernes des alentours.

Mais le pire résidait dans la maison [dont était] propriétaire madame Bellezza : de construction semblable à celle de Pinardi, elle existe encore de nos jours [1901]. Elle était à l'ouest, comme nous l'avons déjà mentionné, à cinq ou six mètres de distance du mur d'enceinte. De ses fenêtres et du balcon, on dominait le parvis de la chapelle. Là toutes les pièces étaient louées à des personnes licencieuses ; là se trouvait la guinguette dite la *Jardinière*, repaire de débauche et d'immoralité, où étaient continuels le bruit des bouteilles et des verres ainsi que le brouhaha dû aux parties de mourre. Là tous les dimanches on faisait la noce, on buvait, on chantait, on jouait aux cartes, on dansait au son des instruments ou du petit orgue. Là, comme [il arrive] en un lieu éloigné de la ville et caché, se rassemblait la lie de la populace. Soldats, douaniers, policiers, porteurs, muletiers, journaliers avaient là leur lieu de rencontre. Souvent éclataient des bagarres épouvantables. Les cris, les jurons finissaient par faire un vacarme insupportable. D. Bosco était obligé de dissimuler ce qu'il ne pouvait absolument pas empêcher. Parfois il interrompait le sermon, car les cris et

les bruits couvraient sa voix. Ayant prié les jeunes d'être sages et de ne pas bouger de leur place, ce qu'il savait certainement obtenir, il était obligé de descendre de la chaire et, une fois enlevés l'étole et le surplis, de se rendre à l'auberge. Là se trouvaient toujours de cinquante à soixante personnes ivres pour une bonne part ; et tous ces gens, à son apparition, l'accueillaient avec des cris avinés mais suffisamment polis. — Oh, D. Bosco ! vive D. Bosco ! Vous êtes un bon prêtre ! Oh, si tous les prêtres étaient comme vous !

D. Bosco, faisant signe de vouloir parler, obtenait un peu de silence et puis disait : — Mes chers [amis], cela me fait plaisir que vous ayez pour moi cette estime ; mais rendez-moi un service.

— Oui, oui, à vos ordres : allez-y, parlez donc, s'écriait-on de tous les côtés.

— Voyez, là-bas dans ma chapelle je fais le sermon : arrêtez un peu votre musique, pendant seulement vingt minutes !

— Et comment donc ! Bien volontiers ! Vous n'avez rien d'autre à nous commander ? disait l'un de ces chefs de bande. Eh là ! faites tous silence. Celui qui veut aller au sermon, qu'il y aille donc !

D. Bosco rebroussait chemin, mais parfois il n'était pas encore parvenu en chaire que la musique recommençait. Ce vacarme infernal dura jusqu'en 1853 ; toutefois, dans les premières années, D. Bosco n'eut jamais à endurer d'insultes.

Nous nous réservant de raconter dans la suite du récit divers épisodes de cette époque, nous mentionnons maintenant un seul fait. Voici ce qui arriva un dimanche : pour la cause habituelle, deux soldats en vinrent à se provoquer ; ayant tiré l'épée, ils sortirent de la Jardinière pour se battre, et vinrent se bousculant et s'injuriant jusque sur le seuil de la chapelle. Celle-ci était pleine à craquer de jeunes qui, à ce spectacle, furent en un instant tous bouleversés. D. Bosco alla à la porte, chercha à ramener à la raison les deux soldats ; mais ils étaient furibonds et n'écoutaient rien ; à tout instant l'un menaçait de se jeter sur l'autre. [Ils furent] cependant retenus

par quelques jeunes gens robustes accourus, et D. Bosco leur parlait de l'inconvenance de cette rixe en ce lieu et du scandale qu'ils donnaient aux jeunes. Finalement un de ces forcenés, s'étant un peu calmé, lui répondit : — Oui, vous avez raison, ce n'est pas l'endroit !

— Oui, répliqua alors l'autre, je ne veux pas donner ici ce scandale.

Et ils sortirent ; mais dès que le premier eut franchi le seuil, il donna un tel coup avec son arme sur l'épaule et sur la poitrine de l'autre qu'il lui ouvrit une plaie, par chance sans gravité. L'autre alors envoya un coup sur la tête de celui qui l'avait blessé et lui fit une entaille. Ces blessures calmèrent leur colère et, comme le sang coulait, ils allèrent tous les deux se laver à la pompe. Sortis de l'église, les jeunes virent les [soldats] dans cet état, ainsi que le bac taché de sang.

Pour tous ces motifs D. Bosco avait également l'intention de prendre possession de la maison Bellezza pour que cessent ainsi tant d'offenses envers le Seigneur. Il y réussit, mais ce fut une longue et difficile entreprise. Pourtant entre-temps il cherchait le moyen de faire également du bien à ces pauvres gens et à s'en faire des amis, ainsi que nous le dirons en temps voulu, selon les Proverbes : Mieux vaut un ami proche qu'un frère éloigné (1).

---

(1) Pr 27,10.

* 1901 : Année de parution du Volume II des *Memorie Biografiche*. L'auteur, signalant des modifications par rapport aux temps des origines de l'Oratoire, parle alors des lieux dans l'état où il les connaît ; mais bien d'autres transformations ont depuis été effectuées !...

CHAPITRE LVII

De nouveau la Marquise Barolo — Son exercice de piété approuvé par le Saint-Siège — Le livre de D. Bosco : Dévotion à la miséricorde de Dieu.

Dès que la Marquise Barolo fut informée que D. Bosco était rentré à Turin et qu'il avait établi sa demeure à la maison Pinardi, compatissant à son extrême pauvreté, elle tenta encore un dernier essai pour l'amener à accepter quelque charge dans ses Institutions. En conséquence, du Refuge elle envoyait une personne qui avait sa pleine confiance, lui disant :

— Allez rendre visite à ce prêtre qui est arrivé à Valdocco avec sa mère ; tous les deux avec leurs gamins meurent de faim. Amenez-le à se plier à ma volonté : dites-lui qu'est déraisonnable son obstination ; et s'il ne consent pas, répétez-lui aussi de ne plus venir me voir, car je lui fermerai la porte au nez.

D. Bosco, qui nourrissait et nourrit toujours une grande estime pour cette noble dame charitable, ne se plia pas, et sourit devant une menace qui ne serait pas tenue. En effet, allant lui rendre visite dans son hôtel il était accueilli avec les signes du plus grand respect ; mais il ne demandait rien et ne recevait rien. Toutefois il continuait à se rendre de temps en temps pour prêcher,

pour confesser au Refuge et pour prêter ses services en tout ce qu'il pouvait à ses monastères, qui acquéraient chaque jour davantage d'importance et de renommée : en juillet le Gouvernement Royal avait approuvé l'Institut des Sœurs de Ste Anne.

Cette année-là, avaient été promulgués certains édits et certains règlements pour les écoles de filles, et on voulait aussi les imposer aux écoles tenues par les religieuses cloîtrées, qu'on reconnaissait jusqu'alors exemptes de l'ingérence du Gouvernement. Les Evêques avaient présenté leurs réclamations au Roi, qui les recevait très bien, déclarant que ces décrets ne concernaient pas les écoles et les pensionnats établis à l'intérieur de ces monastères. On les appliqua toutefois pour les écoles des Sœurs de St Joseph et les Sœurs de Ste Anne, leur laissant seulement le libre choix des maîtresses : ces dernières devraient avoir obtenu l'approbation de l'Université Royale. C'est pourquoi D. Bosco continua à donner régulièrement des cours aux Sœurs qui se formaient pour l'enseignement, les aidant à obtenir avec honneur les diplômes nécessaires, afin qu'elles ne fussent pas obligées de rétribuer des enseignantes étrangères. En même temps à leur profit et à celui de leurs consœurs il publiait un autre petit livre, dont voici l'histoire.

La Marquise Barolo. s'occupait depuis des années de répandre une dévotion qui lui était très chère. Dans ses communautés de Ste Anne et celles de Sainte Marie-Madeleine on pratiquait un pieux exercice de six jours dans le but d'implorer la miséricorde divine. Les trois premiers jours, pour la conversion des pécheurs, on proposait des pratiques de piété, des aumônes et des œuvres analogues, et le soir après une brève méditation on chantait le *Miserere* [= le Psaume 51] et on donnait la bénédiction du Saint Sacrement ; et les trois suivants, en remerciement des grâces reçues par miséricorde, on tenait une conférence sur la reconnaissance due à Dieu, on faisait l'exposition du Saint Sacrement, on chantait le *Benedictus* [= le cantique de Zacharie] et on concluait par la bénédiction. A la veille de ces six jours,

par un court entretien, on présentait le but et l'organisation de cette dévotion. Comme des bienfaits, nombreux et visibles, avaient déjà dérivé de cette pieuse pratique, ainsi la Marquise désirait ardemment qu'on l'accomplît également dans des églises publiques, mais à la demande du curé ou du recteur respectifs. Toutefois, comme l'Archevêque ne voulait pas accorder la permission sans le consentement du Saint-Siège, la Marquise supplia le Souverain Pontife Grégoire XVI et en obtenait gracieusement, par l'intermédiaire de la Sacrée Congrégation des Rites, un Rescrit d'approbation le 16 mars 1846. Puis, suite à de nouvelles demandes de sa part, le 6 avril le Pape en personne concédait à tous les fidèles l'indulgence plénière pour une seule fois, au dernier jour de ce pieux exercice, à accorder tant dans les églises des établissements charitables de Ste Anne et de Sainte Marie-Madeleine, que dans une église publique à désigner par l'Ordinaire : ce jour-là les fidèles, vraiment repentants, s'étant confessés et ayant communié, devraient visiter l'une de ces églises, l'un de ces pieux oratoires, et prier selon l'intention de S[a] S[ainteté] pendant un certain temps ; et de plus [ils devraient] avoir pris part à toutes les cérémonies prescrites. Ensuite toutes les fois que, d'un cœur au moins contrit, ils auraient dévotement assisté à ladite pieuse pratique, même pendant un jour seulement et qu'ils prieraient comme [indiqué] ci-dessus, il accordait chaque fois l'indulgence de 100 jours. Ces indulgences devaient être en vigueur pendant sept ans et avec le pouvoir de les appliquer en faveur des fidèles défunts. Enfin, sur les instances répétées de la Marquise, le 7 août, Pie IX confirmait à perpétuité les indulgences susdites.

La généreuse patricienne se réjouit de ces faveurs apostoliques comme de l'un de ses triomphes spirituels, et vit aussitôt plusieurs [responsables], Evêques, Curés et Recteurs, s'employer à introduire dans leurs églises semblable dévotion au profit des âmes qui leur étaient confiées. C'est pourquoi elle désirait qu'une bonne plume

écrivît une petite brochure sur la Miséricorde de Dieu ; et, ayant réuni quelques ecclésiastiques et quelques laïcs, savants et intelligents, elle leur proposa d'indiquer la personne capable de rédiger convenablement un tel écrit. Dès qu'il entendit la proposition, Silvio Pellico, qui était parmi ces gens-là, s'écria avec fougue : — D. Bosco !

— Non ! cria aussitôt la Marquise ; absolument pas !

Le motif de ce refus pouvait être de ne pas ajouter de travail à ce pauvre prêtre, déjà trop accablé par d'autres occupations ; toutefois, dans le tréfonds de son être, elle répugnait à devoir se reconnaître de quelque manière débitrice envers quelqu'un qui, selon elle, déférait si peu à ses volontés. Mais Silvio Pellico était persuadé que la plume de D. Bosco était la plus indiquée pour écrire sur un tel sujet. Venant parfois à l'Oratoire il avait su que D. Bosco suggérait à tout le monde d'invoquer cette miséricorde bénie ; et pendant un sermon aux jeunes il l'avait entendu répéter : — Etes-vous par malheur retombés dans le péché ? Ne vous découragez pas. Retournez vous confesser tout de suite avec les dispositions requises. Le confesseur a [reçu] de Dieu le pouvoir et l'ordre de vous pardonner, même si vous êtes tombés non seulement sept, mais soixante-dix fois sept [fois]. Courage, confiance et ferme propos. *Cor contritum et humiliatum Deus non despiciet* [Un cœur contrit et humilié Dieu ne le méprisera pas]. — Il lui était également connu que [D. Bosco] trouvait beaucoup de plaisir à relater des faits et des exemples à propos desquels on voyait cette miséricorde ressortir merveilleusement, et de façon particulière dans la conversion des pécheurs ; et que, pour cette raison, de ce dont il avait été témoin ou dont il avait eu connaissance, il racontait la totalité avec beaucoup de plaisir et de tendresse.

Le bon Silvio était donc ami de D. Bosco et, invité par lui, il avait gentiment consenti à composer quelques poésies ; celle sur l'Enfer et sur le Paradis figure parmi d'autres qui, mises par D. Bosco en musique sont encore chantées dans les Maisons Salésiennes. C'est pourquoi, pour en avoir une sorte de contrepartie, il vint

à l'Oratoire et raconta à D. Bosco tout ce qui était advenu dans l'hôtel de la Marquise. D. Bosco, qui depuis le début de son sacerdoce avait coopéré à faire introduire dans quelques pensionnats et quelques institutions de Turin l'usage de prières particulières en l'honneur de la Miséricorde divine, écrivit sans plus attendre un livre qui s'avéra très approprié pour la faire admirer et pour inspirer une vive confiance en Elle. Néanmoins il n'y apposa pas son nom dans une délicate attention envers la Marquise. Le titre fut : *Exercice de dévotion à la Miséricorde de Dieu*. Le canevas de sa composition se déroule selon les pratiques de piété approuvées et prescrites par Rome.

Il commence par exposer les suppliques de la Marquise au Saint-Siège et par rapporter les trois Rescrits Pontificaux signalés plus haut. Puis il continue : " La dévotion à la Miséricorde de Dieu fut établie non seulement pour que chaque âme l'invoquât en sa propre faveur, mais pour que chacune l'invoquât également en faveur de toutes les nations de la terre ; nous rappelant que nous sommes tous pécheurs, tous malheureux par suite de la faute, tous à avoir besoin du pardon et de la grâce, tous rachetés par Notre Seigneur J[ésus] C[hrist] au moyen de son sang très précieux, tous appelés au salut éternel, ainsi en écoutant les inspirations Divines nous détesterons le péché et nous nous mettrons de tout cœur à obéir parfaitement à Dieu et à l'Eglise Catholique fondée par lui ". Ces réflexions devaient être présentées la veille de ce pieux exercice, et toutes les conférences devaient commencer par l'invocation : — O Miséricorde de Dieu ! Nous vous implorons non seulement pour nous, mais pour toutes les créatures humaines.

Et voici les sujets des conférences, remplies de citations de l'Ecriture Sainte. Dans les trois premiers jours : — 1. Dieu est continuellement miséricordieux envers les justes et les pécheurs. Tout est miséricorde dans ce que Dieu accorde aux hommes tant dans l'ordre spirituel que dans l'ordre temporel. — 2. Merveilleuse bonté de Dieu envers les pécheurs,

prouvée par les faits tirés de la Ste Ecriture. — 3. Gestes particuliers de miséricorde que le Divin Sauveur a eus envers les pécheurs au cours de sa très douloureuse passion. Pour les trois derniers jours il présente trois motifs pour lesquels nous devons remercier Dieu : — 1. Pour l'amour très tendre avec lequel il accueille les pécheurs. — 2. Pour le profit inestimable [retiré] du Sacrement de la pénitence. — 3. Pour les moyens de salut éternel qui nous sont proposés dans la Sainte Religion Catholique.

Expliquant ensuite très minutieusement la nature des indulgences, leurs merveilleux effets et la manière de les gagner, il s'écrie : " Que soit à jamais bénie la Divine Miséricorde et remercié notre très compatissant et très clément Divin Rédempteur Jésus Christ, qui conféra à son Eglise dès son origine le pouvoir de nous communiquer et de nous donner en partage le trésor des saintes indulgences, en vertu desquelles nous pouvons aussi, au prix pour nous d'un très léger désagrément, payer entièrement à la Justice divine ce que nous lui devons pour nos péchés ".

Enfin à chaque jour il assignait l'une des résolutions pratiques suivantes. — Incitez tous vos parents et tous vos amis à prendre part, pour autant qu'il leur sera possible, à ce pieux exercice. — Pardonnez à une personne qui vous a offensé, et plus sera grave l'injure que vous pardonnerez à votre prochain, plus vous pourrez attendre de la miséricorde divine. — Posez aujourd'hui quelque acte d'abstinence pour obtenir de Dieu sa miséricorde envers tous les pécheurs, mais en particulier envers ceux qui se trouvent sur le point de mourir. — Pratiquez une aumône selon vos ressources : et si vous ne pouvez pas, récitez cinq *Pater*, *Ave* et *Gloria* [en pensant] aux plaies de notre divin Sauveur avec l'invocation : *Doux Jésus, miséricorde*. — Arrêtez-vous quelque temps à considérer les péchés de votre vie passée, préparez-vous à faire une sainte confession. — Sept

Ave et sept *Gloria* [en pensant] aux douleurs de Marie, afin qu'elle nous obtienne une véritable contrition de nos péchés.

Il concluait le petit livre par cette phrase émouvante, faisant une allusion particulière à la Marquise : " Au moins un *Ave Maria* pour la personne qui a encouragé cette dévotion ! ".

On publiait cet opuscule, vers la fin de l'année et aux frais de D. Bosco, à l'imprimerie des Fils Botta, successeurs, 14 rue Notre-Dame de Consolation . En ce lieu se produisit un fait qui mérite d'être rappelé. Quelques personnes eurent par hasard entre les mains le manuscrit de D. Bosco, et l'une d'elles se mit à le lire à haute voix dans l'intention d'en tourner en ridicule l'auteur. Mais Dieu, toujours bon, eut un geste digne de sa bonté paternelle. Après la lecture des premières pages, se fit chez ces railleurs un profond silence ; prit la place du rire une vive componction et ils finirent par se jeter aux pieds d'un confesseur pour déclarer leurs fautes, abandonnant ainsi leur vie désordonnée.

Cette conversion était une garantie céleste pour le bien que produirait ce petit livre. Dès la publication, D. Bosco en fit distribuer un exemplaire en cadeau à toutes les filles du Refuge, et les autres, qui se comptaient par milliers, il les remit à la Supérieure de la pieuse Maison ; puis il s'empressa de le traduire en langue française, et cette seconde édition, il la destina probablement aux Sœurs de St Joseph.

La Marquise lut le livre et en fit la louange, mais elle ne voulut jamais permettre qu'on dît en sa présence que c'était l'œuvre de Don Bosco. Quelques amis osèrent lui faire remarquer combien c'était peu à son honneur qu'un pauvre prêtre la dépassât en générosité et dépensât son argent personnel dans des publications faites pour seconder son désir et au profit de ses filles. Mais elle fut sourde et, rencontrant D. Bosco, non seulement elle ne lui manifesta en aucune manière sa satisfaction pour une œuvre écrite par égard pour elle,

mais jamais elle ne lui en souffla mot.

Une seule fois elle fit une exception, et voici comment se passèrent les choses. Le Théol. Borel était, et fut toujours, avec elle en excellente et inaltérable relation. Un jour où chez la pieuse et noble dame s'étaient réunis plusieurs Ecclésiastiques, appelés par elle-même à lui suggérer de bonnes œuvres dans lesquelles elle pourrait employer son argent, plusieurs avis ayant été discutés, le Théol Borel dit : — Madame la Marquise, il y a à Turin un prêtre rempli de zèle, qui sue et travaille du matin au soir : ce prêtre a besoin de votre charité !

— Ah ! Ah! j'ai compris, s'écria aussitôt la Marquise : c'est D. Bosco ! A D. Bosco, rien !

Le Théol. fit en souriant une observation sur son étrange décision et fit allusion au livre sur la Miséricorde de Dieu.

— Eh bien, prenez, répliqua alors la Marquise, voilà 200 lires ; donnez-les-lui ; mais qu'il n'apprenne pas que c'est moi qui les lui envoie ! Autrement gare ! — Quand plus tard le Théologien revint lui rendre visite, la Marquise lui demanda aussitôt des nouvelles des 200 lires : — Parce que, disait-elle, apprenant qu'elles viennent de moi, D. Bosco est capable de les refuser. — De ces paroles on passa à une discussion sur l'œuvre entreprise par D. Bosco et, ne voulant pas capituler devant l'opinion de la Marquise, le Théologien finit par lui dire en bon piémontais : — Les prêtres ne vont jamais demander conseil aux femmes, savez-vous ! — De cette remarque, qui aurait irrité une âme orgueilleuse, la Marquise ne s'offensa point, et avec tranquillité elle changea de conversation, comme elle en avait toujours l'habitude en de telles circonstances. Le Théol. Borel savait pourtant que tous ses avertissements étaient toujours reçus par elle avec une grande bienveillance et un grand respect. C'est du Théologien lui-même que nous avons appris ces descriptions du caractère de la Marquise, ainsi que les manières nobles, généreuses et humbles que savait employer D. Bosco pour se comporter avec elle.

CHAPITRE LVIII

Les étudiants catéchistes — Cours du dimanche et cours du soir — L'usine à former les maîtres — Intelligence, mémoire et cœur — Un étudiant et l'usurier.

En prenant en location la maison Pinardi, Don Bosco avait trouvé, après environ deux années de luttes et de soucis, un abri, petit mais sûr. Il prévoyait que d'autres peines et d'autres obstacles ne lui manqueraient pas, mais cela ne lui importait pas, se sentant soutenu par Dieu et par la Reine du ciel. Il commença donc par augmenter le nombre des catéchistes : ses premiers collaborateurs pleins de bonne volonté ne suffisaient pas au besoin.

Nous avons déjà dit que, les jours ouvrables, il allait dans diverses écoles de la ville donner des cours de catéchisme : tantôt à celles de Porta Palazzo, tantôt à celles de St François de Paule et ailleurs. Eh bien ; il résolut de lancer un appel à quelques étudiants plus adultes de ces [écoles] : le dimanche et les autres jours de fête d'obligation, ils viendraient à l'Oratoire l'aider à faire le catéchisme. C'est pourquoi il fit connaître son idée aux Supérieurs et aux Directeurs, les priant de lui indiquer les élèves qu'ils croyaient capables de cette très noble mission. Certains ne voulurent pas donner la dispense [voir * p. 563] nécessaire de la Réunion spirituelle dominicale, car ils ne voyaient pas l'Oratoire d'un bon œil, prétextant

le vent de liberté provenant des sectes qui déjà commençait à se faire sentir et dont l'influence était également subie par les bons. D'autres consentirent, parmi lesquels D. Bertoldo, Directeur spirituel du Collège de Portanuova, appelé maintenant Massimo d'Azeglio, qui était son ami et qui lui voulut sans cesse beaucoup de bien. Le bon prêtre lui proposa et lui présenta quelques étudiants de rhétorique, dont nous nous souvenons encore, et notamment trois : Pellegrini Félix, qui devint ensuite un ingénieur distingué ; Anzino Valère, par la suite prêtre, Grand Aumônier de la Cour, monseigneur, abbé perpétuel de la Chartreuse de Mantoue ; et Picca François, déjà cité, qui fut Missionnaire Apostolique et chanoine de la Collégiale de Savigliano. Nous ne garderons pas le silence sur un quatrième qui devint un écrivain érudit, Député au Parlement, frère de l'un de nos très chers amis qui devenu Salésien mourait chez nous comme meurent les saints, après avoir fait l'édification de sa famille, de la société civile et de notre Congrégation par ses vertus extraordinaires. Ayant reçu chez lui ces jeunes, D. Bosco leur expliqua le motif de son appel, leur parla de la manière d'enseigner le catéchisme, du bien qu'ils feraient, et ils acceptèrent d'aller à Valdocco. Picca et Pellegrini furent assidus pendant longtemps dans ce saint ministère. Anzino prit part pendant plus d'une année ; les autres se fatiguèrent tout de suite et renoncèrent ; mais D. Bosco ne se fatigua pas de faire le tour des écoles et d'en extraire pour lui de nouveaux petits apôtres qui remplacèrent les déserteurs.

Dans le même temps, il commença à organiser les cours, pour les progrès desquels n'avaient pas été favorables jusqu'alors la vie vagabonde et errante de l'Oratoire et la longue maladie du Directeur. Dès le début, par manque de local, deux classes se regroupaient dans la cuisine et dans la chambre de Don Bosco ; un cours avait lieu dans la sacristie ; un autre à l'emplacement de la chorale ; plusieurs dans la chapelle elle-même. Il n'est pas nécessaire de dire que ces lieux répondaient peu aux besoins. Les élèves, de fieffés polissons,

abîmaient tout ou mettaient tout sens dessus dessous, et le bruit des voix et les allées et venues des uns dérangeaient tout ce que voulaient faire les autres. Mais on ne pouvait pas agencer autrement. Maman Marguerite avait dû transporter ses ouvrages de couture depuis la cuisine jusqu'à la petite salle située en haut de l'escalier. [On peut] imaginer quelle patience héroïque il fallait à la brave femme au milieu de tant de tumulte.

Ayant obtenu quelques mois plus tard d'autres pièces au rez-de-chaussée, Soave Pancrace s'étant retiré aux termes de la convention qui avait été passée, D. Bosco y transporta quelques classes. De nouveau il divisa et subdivisa ces classes selon le niveau, plus fort ou plus faible, de l'instruction des jeunes, rendant plus facile l'observance d'une discipline requise ; et c'est ainsi qu'il leur distribua l'enseignement d'une manière plus graduée et avec plus de profit, recueillant également un plus grand nombre de jeunes à instruire, dont le nombre s'éleva jusqu'à trois cents. Pour obtenir chez ses disciples un résultat rapide et plus senti, D. Bosco suivait la méthode que voici. Pendant un dimanche ou deux il faisait voir et revoir l'alphabet et la syllabation correspondante ; après quoi il prenait le petit Catéchisme du Diocèse et sur ce [texte] il leur faisait faire des exercices jusqu'à ce qu'ils fussent capables de lire une ou deux des premières demandes et réponses, et celles-ci ensuite il les prescrivait comme leçon à étudier durant la semaine. Le dimanche suivant on reprenait la même matière, en ajoutant d'autres demandes et réponses, et ainsi de suite. En raison de cette manière de faire, au bout de peu de semaines il obtint que certains lisaient et étudiaient par eux-mêmes des pages entières de la Doctrine Chrétienne. Cela apporta un grand avantage, car autrement les plus adultes et les plus ignorants auraient dû attendre des mois avant d'être suffisamment instruits pour faire la Confession et la Communion.

Les cours du Dimanche étaient profitables à un bon nombre, mais ne suffisaient pas, car beaucoup de jeunes à l'esprit lent

oubliaient dans la semaine ce qu'ils avaient appris le dimanche. Pour obvier à cet inconvénient et être le plus utile à ses jeunes gens, D. Bosco encouragea très chaudement les cours du soir quotidiens : ils avaient cependant été fermés durant quelque temps, c'est-à-dire jusqu'au moment où le Théologien Borel et D. Cafasso se résignèrent à tolérer qu'il suivît les élans de sa charité, malgré sa santé encore très fragile. Grâce à son zèle et à son énergie ces nouveaux cours produisirent tout de suite deux bons effets : ils incitèrent les jeunes à y prendre part avec ponctualité afin de bien s'instruire dans la lecture et dans l'écriture, dont ils commençaient à sentir eux-mêmes le grand besoin, et de s'enrichir l'esprit de bien d'autres connaissances utiles ; en même temps ils donnèrent à D. Bosco une plus grande facilité pour les tenir éloignés des dangers pendant les heures de la soirée, pour mieux les instruire dans la religion, les orienter vers Dieu et en faire de bons chrétiens, ce qui était le but primordial de tous ses labeurs. En effet, avec une plus grande facilité et un plus grand profit on pouvait leur expliquer le catéchisme : ils avaient étudié auparavant et appris par eux-mêmes les vérités de la foi ; et simultanément [on pouvait] les prémunir contre cette liberté qui avec la venue des temps nouveaux serait accordée à l'hérésie et en général aux actions mauvaises. Entre-temps D. Bosco imaginait et préparait des petites séances, sortes de compétitions de catéchisme, pour les passionner de plus en plus pour la Doctrine Chrétienne ; et les entraînant dans ces exercices par des interrogations et des explications, il leur promettait des récompenses, et leur prodiguait tous les encouragements qui étaient, il le reconnaissait, ce qu'ils désiraient le plus.

Mais tout seul D. Bosco ne suffisait pas pour une telle entreprise : il ne pouvait certainement pas compter pour les cours sur les Prêtres qui l'aidaient, bien que, leur nombre ayant augmenté, ils fussent le soutien de l'Oratoire. D. Cafasso avait exhorté quelques-uns de ses étudiants à venir à Valdocco pour le Catéchisme : D. Cresto était de ceux-là ; et ils étaient ponctuels pour se trouver au

milieu des jeunes, mais avant le coucher du soleil ils devaient revenir au Convitto à l'heure fixée. D'autres, rencontrés à travers la ville par D. Bosco en personne, avaient accepté son invitation à aller travailler dans cette vigne du Seigneur. C'est ainsi que fut jadis cueilli celui qui plus tard fut le célèbre Prof[esseur] de Théologie à l'Université de Turin, le Chanoine Marengo, qui à partir de ce moment-là n'abandonna plus l'Oratoire. Ces ecclésiastiques, bien méritants, prêtaient leurs services le dimanche, se relayant les uns pour confesser, ou pour prêcher, les autres pour enseigner le catéchisme aux adultes, ou parfois pour célébrer la sainte Messe lorsque D. Bosco était absent. Cependant ils ne pouvaient pas faire davantage, ayant pour la plupart de lourds engagements en ville. Sur les quelques-uns, peu nombreux, qui ne dépendaient de personne, il ne fallait pas beaucoup compter car, ayant maintes fois des empêchements, ils n'apparaissaient pas aux cours. Venait souvent en aide à D. Bosco le Théol. Borel ; mais pris comme il l'était continuellement par de bonnes œuvres et des ministères variés, il avait une possibilité bien réduite de s'occuper des jeunes gens : toute sa vie se déroulait sur un autre terrain. Diriger l'Oratoire, à l'époque de la maladie de D. Bosco, avait été de sa part l'effet d'une charité qui surmontait toutes les fatigues, [même] les plus capables d'abattre les forces humaines, mais [charité] qui ne pouvait pas se prolonger indéfiniment.

Où donc D. Bosco trouva-t-il ses maîtres pour tant de cours et tant de jeunes ? — Il se les fabriqua, et voici de quelle façon. Parmi ceux qui fréquentaient l'Oratoire il y en avait quelques-uns des plus grands, doués de beaucoup d'intelligence, qui désiraient une instruction plus étendue afin de se créer une meilleure situation dans la société. Eh bien, D. Bosco fit son choix parmi ceux-là et leur fournit à des heures adaptées un enseignement gratuit de langues, italienne, latine, française, d'arithmétique et de matières semblables, mais à condition qu'à leur tour ils viendraient l'aider à enseigner le catéchisme durant le carême, et à donner les cours du dimanche et les cours du soir à leurs copains. Cer-

tains d'entre eux figuraient parmi les premiers [jeunes] qu'il avait rassemblés lorsqu'il habitait encore au Convitto St-François d'Assise. L'expérience réussit à merveille, malgré ce qu'elle coûta à D. Bosco de fatigues et de sueurs, et malgré le fait que quelques-uns, après lui avoir fait passer beaucoup de temps et dépenser beaucoup d'argent pour des livres et des documents donnés à leurs familles, lui manquèrent de parole. Ces jeunes maîtres, qui au début étaient de huit à dix, furent plus nombreux par la suite, et non seulement ils lui furent d'un grand secours dans l'instruction de ses autres jeunes gens, mais ils réussirent eux aussi à suivre dans le monde d'honorables carrières, devenant des hommes influents dans la cité, utiles à eux-mêmes et à leurs proches. Ensuite ayant chez plusieurs d'entre eux découvert des aptitudes spéciales et une vocation arrêtée à l'état ecclésiastique, il se mit à leur donner des leçons particulières, de sorte qu'ils devinrent d'excellents prêtres dans le ministère des âmes. C'est de cette façon que commença à l'Oratoire la section des étudiants, qui continue encore de nos jours à fournir à l'œuvre de D. Bosco des maîtres, des professeurs et des assistants pour beaucoup de ses Institutions d'Italie, de France, d'Espagne, d'Angleterre, d'Autriche, de Suisse, d'Amérique, de Palestine et d'Afrique.

Nous lisons dans un mémoire autographe de D. Bosco un souvenir précieux de cette époque : — " Il ne sera pas désagréable, écrit-il, à qui lira cette page que je fasse ici une mention spéciale de quelques-uns de nos premiers maîtres, dont le nom me resta indélébile dans l'esprit et dans le cœur. Entre autres il y eut Jean Coriasso à présent maître menuisier, Félix Vergnano à présent négociant en passementerie, Paul Delfino qui de nos jours est professeur de cours techniques. A ces derniers s'ajoutèrent ensuite Antoine et Jean Melanotte, le premier épicier, le second confiseur, Félix et Pierre Ferrero, respectivement courtier et compositeur ; et Jean Piola, menuisier, à présent patron d'atelier. A eux s'unirent Victor Mogna et Louis Genta.

Venaient également prêter leur précieuse coopération à ces jeunes maîtres quelques pieux messieurs de la ville, parmi lesquels furent constants les quincailliers Joseph Gagliardi et Joseph Fino ; et l'orfèvre Victor Ritner ". Ainsi [s'exprime] D. Bosco. Les jeunes maîtres de l'Oratoire n'étaient cependant pas toujours en nombre suffisant, parce que quelques-uns devaient être d'abord formés à leur nouvelle et difficile charge ; que d'autres s'avéraient incapables de maintenir la discipline et il fallait les changer ; que certains, nonchalants ou fâchés, se rendaient rarement aux cours. En attendant, avec l'accroissement des classes on devait également augmenter [le nombre] des maîtres, et c'était le continuel souci, la continuelle occupation de D. Bosco.

Avec ces aides et d'autres semblables, les cours du Dimanche et les cours du soir démarrèrent à une vitesse supérieure à ce que tous attendaient. Ce fut alors qu'ayant terminé de faire lire le petit catéchisme, D. Bosco en présentant aux jeunes son Histoire Sainte et son Histoire de l'Eglise élimina une grande difficulté, celle de trouver de nouveaux manuels qui fussent adaptés à leur intelligence. Le profit qu'en retirèrent les jeunes montrèrent de plus en plus son talent, son érudition et plus encore son expérience et son sens pratique pour composer ces manuels. En même temps aux cours en question il ajoutait une classe de dessin, d'arithmétique et système métrique. Son livre sur cette science des nombres, en général peu aimée des jeunes gens, fut accueilli avec plaisir et fut la cause, comme nous le verrons, des plus beaux triomphes de ces cours, car il subvenait aux besoins non seulement intellectuels, mais aussi matériels [des gens] du peuple. En apprenant, les jeunes lui furent reconnaissants pour sa longue, fatigante et constante préparation et pour les nuits qu'il avait passées à écrire ces livres.

C'était un spectacle merveilleux quand on voyait éclairées le soir les pièces de la maison Pinardi, pleines à craquer d'enfants et de jeunes gens, comme si, là-dedans, on célébrait une fête continuelle.

Dans quelques pièces on les voyait debout devant les tableaux muraux, ou bien un livre à la main ; dans d'autres, ils tenaient dans les bancs [de classe], appliqués à l'exercice de l'écriture, tandis que d'autres à genoux à côté de simples bancs de l'église ou assis par terre griffonnaient sur leurs cahiers les grandes lettres. Parfois D. Bosco apparaissait sur le balcon, donnait un coup d'œil aux classes voisines, et descendait au rez-de-chaussée, en observant si maîtres et élèves maintenaient l'ordre. Il était toujours accueilli par un joyeux mouvement de la tête et par le sourire de ses garçons, qui de la sorte répondaient à son sourire et au signe qu'il leur faisait de la main d'être sages et en silence. Parfois il faisait un peu d'inspection dans la cour et autour de la maison, et ensuite il remontait dans sa chambre, transformée en salle de classe. Il avait réservé pour lui l'explication du système métrique, et réussissait avec une admirable patience à faire entrer dans ces têtes de linottes ce qu'il avait écrit dans son petit livre. Les Frères des Ecoles Chrétiennes se délectaient le soir à Valdocco à examiner et à étudier la méthode qu'il employait pour instruire simultanément cette multitude de jeunes. Eux qui connaissaient bien D. Bosco et ses écrits affirmèrent ceci : tandis que les hommes qui ont du génie et une pensée profonde ne se distinguent pas d'ordinaire par la faculté de conserver de façon tenace un souvenir, en lui au contraire la prodigieuse mémoire allait de pair avec l'intelligence et le cœur.

Mais D. Bosco, ne se contentant pas de l'instruction scientifique, animait avec le Théologien Nasi les cours par des leçons sur le chant grégorien et sur la musique vocale, et plus tard, il voulut en tout temps qu'elles fussent continuées. Pour cela il reçut également une grande aide de D. Michel-Ange Chiatellino de Carignano, étudiant au Convitto St-François d'Assise : ce dernier, ayant commencé à cette époque-là à fréquenter l'Oratoire, continua pendant environ huit ans à y enseigner la musique. Organiste de valeur, il accompagnait plus tard les jeunes chanteurs dans les églises de Turin, dans les pro-

menades d'automne, et notamment à Castelnuovo et aux Becchi pour la fête du Saint Rosaire.

Par ce digne prêtre nous avons appris comment les catéchistes étudiants, les jeunes maîtres et tous les autres de l'Oratoire faisaient passer dans le cœur de beaucoup de jeunes, qui ne venaient pas à Valdocco, l'affection et la confiance envers D. Bosco ; ainsi parfois [ces jeunes] recouraient à lui non seulement pour les affaires de l'âme, mais aussi pour l'avoir comme conseiller et protecteur au milieu des situations confuses dans lesquelles ils s'étaient jetés à cause de leurs imprudences. Parmi plusieurs faits nous choisissons le suivant.

Un étudiant d'Université s'était endetté auprès d'un juif ; il ne savait pas comment s'en sortir, et n'osait pas demander à son père la somme due, de crainte que [ce dernier] ne finît par connaître sa mauvaise conduite. Tandis qu'il était dans de vives préoccupations, on lui conseilla de se rendre chez D. Bosco, pour en recevoir lumière et réconfort. Il y alla ; D. Bosco, bien qu'il ne le connût pas, l'accueillit et l'écouta avec pleine tendresse, l'exhorta à renoncer à la voie périlleuse sur laquelle il s'était engagé, l'invita à se mettre en paix avec Dieu par une bonne confession et l'envoya chercher ce juif, désirant avoir un entretien avec lui. Il voulait s'assurer du montant de la somme et voir si on pouvait parvenir à accorder les intérêts selon la justice, et sans exposer à l'indignation du père le fils repenti. Le juif vint, mais après les salutations d'usage, D. Bosco se rendit compte qu'il ne réussirait à rien du tout ; et, ayant pris une décision soudaine, il commença : — Donc vous êtes le créancier de ce jeune homme ?

— Précisément.

— Et de quelle somme ?

— De tant.

— Et quel intérêt exigez-vous ?

— Cinq pour cent.

— Par an ?

— Par mois !

D. Bosco se leva avec calme, regarda fixement ce monsieur pendant un long moment de son regard pénétrant où, semblait-il, brillaient le reproche et la menace, puis il s'écria : — Cinq pour cent par mois ? — Et, l'ayant saisi poliment par les deux revers du col de son manteau, il réitéra : — Cinq pour cent par mois ? — Ensuite, le repoussant lentement vers le seuil de la pièce, en répétant la même phrase, il conduisit sur le balcon ce vieil usurier qui, abasourdi et même pris de crainte que ne circulât en ville [le récit de] son activité, ne savait pas quoi lui répondre ; et il lui ferma posément la porte au nez. Puis il s'empressa de rendre visite au père du pauvre étudiant, lui fit connaître cette ignoble affaire, de telle manière qu'il prît en bonne part une telle révélation ; il lui parla du repentir du fils, le pria de bien vouloir lui pardonner, et il lui indiqua le moyen de satisfaire promptement ce juif, également pour l'honneur de la famille. Le bon père consentit et paya la dette ; le juif, encore sous l'impression du regard et des paroles de D. Bosco, ne fit pas de difficultés pour ramener l'intérêt à une mesure plus équitable, et le pauvre étudiant, à qui le père avait pardonné, recouvra sa paix et devint meilleur. La charité de D. Bosco embrassait tous ceux qui s'approchaient de lui. *Pertransiit benefaciendo* [Il passa en faisant le bien].

---

* A propos de la page 554 : Le dimanche et les jours de fête, dans chaque école du Piémont, une Réunion spirituelle était alors imposée aux étudiants pour favoriser leur vie religieuse.

CHAPITRE LIX

Avec le miel on prend aussi les guêpes — Un père irréligieux — L'arbre de la vie.

Celui qui pourrait énumérer les avantages, spirituels et temporels, apportés dès cette époque par D. Bosco à chacun des jeunes gens qui accouraient autour de lui, et connaître les histoires émouvantes qui les concernent, celui-là verrait comme a été grande la bonté du Seigneur dans l'institution de l'Oratoire St-François de Sales. Le développement de notre récit ne peut en donner une idée complète, mais il sera suffisant pour que l'on entrevoie les merveilles qui demeurent cachées. Voici une première preuve de notre assertion.

Devant le portail d'entrée du domaine de la maison Pinardi, au milieu de l'espace sur lequel de nos jours s'élève le chœur de l'Eglise Marie-Auxiliatrice, un gros mûrier étalait sa frondaison. D. Bosco aimait cet arbre l'entourant de respect, celui-là même dont les anciens patriarches entouraient le chêne de Mambré quand ils le regardaient. Il avait l'habitude de l'appeler l'arbre de la vie en raison de plusieurs événements bien chers qui se déroulèrent à l'ombre de ses branches, mais notamment en raison de deux faits, dont l'un se produisit en cette année 1846 et l'autre quelque temps plus tard. Pour l'instant présentons le premier, selon le compte rendu que nous transmit un ancien élève, et qui nous fut confirmé par Joseph Buzzetti.

C'était un dimanche, et les jeunes de l'Oratoire jouaient dans la cour. D. Bosco, en conversation avec le Théologien Borel, se promenait auprès du mur d'enceinte, tout en surveillant la récréation, lorsque trois gamins, qui se poursuivaient dans les prés environnants, à entendre tant de bruit en ce lieu, s'arrêtèrent et dirent entre eux : — Regardons-nous ce que font ces gens là-dedans ?

— Oui, oui, s'écria le plus hardi : vous, soutenez-moi et, en poussant, aidez-moi à monter et je pourrai m'agripper à ce mur ; ensuite, je vous dirai tout ce que je verrai. — Sitôt dit, sitôt fait : il s'approche du mur, les deux autres le prennent sur leurs épaules lui faisant la courte échelle, et lui, s'étant assis là-haut, reste comme enchanté devant le spectacle de tant de passe-temps. Et voilà que tout à coup l'un de ses amis dit à l'autre : — Lui faisons-nous une blague ? Toi, donne-lui une poussée et jette-le en bas, de l'autre côté. — Allons-y ! répond l'autre gamin, prêt lui aussi à cette espièglerie ; et, soulevé par le premier, il s'élève à la bonne hauteur, donne une violente bourrade à celui qui se trouvait sur le mur et puis tous les deux s'enfuient en riant. A cette poussée inattendue le pauvre diable ne put trouver la parade et alla tomber entre D. Bosco et le Théologien Borel.

Les deux prêtres, presque épouvantés par l'événement inattendu, firent un pas en arrière ; mais ayant vu ce jeune garçon qui tout timide et en pleurs se levait de terre et cherchait du regard une ouverture pour s'enfuir, ils le mirent au milieu d'eux. Don Bosco le prit par la main, mais il se débattait en criant : — Laissez-moi partir, laissez-moi partir !

— Mais où veux-tu partir ? Ecoute au moins un mot !... Pourquoi agis-tu de la sorte ?

— Parce que vous voulez me frapper, vous voulez me faire conduire en prison.

— Mais non ; de quoi as-tu peur ? Ne vois-tu pas que tu es au milieu d'amis ? Arrête-toi ici avec nous quelques instants !

— Mais je veux m'en aller, car je ne veux pas rester avec les prêtres. Mon père me dit que les prêtres sont...

— Mais non, mon cher ; ne crois pas à de telles sottises. Vois tous ces garçons amis des prêtres, comme ils sont tous heureux. Demande-leur un peu si je ne les traite pas bien. Je ne veux pas autre chose de leur part, je veux seulement qu'ils deviennent bons et qu'ils soient sans cesse joyeux.

Pendant ce temps beaucoup de jeunes étaient accourus et écoutaient ce beau dialogue. Certains, qui connaissaient le gamin, l'appelèrent par son prénom et à cause de cela il s'était un peu calmé.

— Tu n'es jamais allé au catéchisme ? continua D. Bosco en le caressant.

— Non ; et justement je veux m'en aller, car je m'aperçois que, si je restais, vous me conduiriez à écouter le catéchisme.

— Cela ne te plairait pas d'entendre un beau récit ?

— Je n'en ai pas envie.

— Patience... et dis-moi un peu, quel âge as-tu ?

— Quatorze ans !... Mais laissez-moi partir ; — et donnant un coup sec il cherchait à se dégager.

— Un moment encore ; et à la communion, tu n'as pas encore été admis ?

— Non.

— Et à la messe, tu n'y es jamais allé ?

— Oh, la messe, il faut la laisser aux prêtres et aux bigots ! Et puis si j'y allais, mon père me donnerait beaucoup de coups.

— Pauvre garçon ! s'écria alors D. Bosco tourné vers le Théologien Borel ; il y a ici un mystère : c'est un enfant perdu à jamais, si nous ne réussissons pas à le mettre maintenant sur le bon chemin.

Puis, après avoir réfléchi quelque peu, il se tourne de nouveau vers le jeune qui avait cessé de pleurer et qui déjà laissait entrevoir son habituelle insolence, et il lui dit : — Te

plairait-il de venir t'amuser en ce lieu et jouer avec tous ces amis ?

— Oui ! pourvu que vous ne me fassiez pas aller à l'église pour devenir une *nouille** et un crétin.

— Mais dis-moi un peu ; est-ce que par hasard ces jeunes que tu as autour de toi te sembleraient des *nouilles* et des crétins ? Ne vois-tu pas comme ils sont dégourdis, sans la moindre gêne et comme ils jouent chaleureusement ?

Le jeune garçon contemplait ce tourbillon de jeunes courant d'un côté à l'autre : quelques-uns parmi eux l'invitaient du geste et de la voix à être de leur partie ; et lui machinalement répondait : — Et bien sûr que j'y viendrais !

— Eh bien ; mets-toi à jouer avec les autres, lui dit Don Bosco.

Ce gars-là ne se le fit pas dire deux fois, et en quelques sauts il fut au milieu des bandes de copains, et se mit à courir à travers la cour en long et en large jusqu'à l'heure d'aller à l'église. Mais lorsque retentit la sonnerie il laissa sans délai son jeu et courut tout droit pour sortir. D. Bosco, qui était là et le tenait sans cesse à l'œil, l'arrêta, lui adressa quelques mots, peu nombreux, louant son habileté au jeu et lui exprimant le plaisir qu'il avait eu à le rencontrer ; et il lui donna congé.

Le dimanche suivant le jeune garçon vint sans même avoir été invité, et il commença tout simplement à jouer ; mais vers la fin de la récréation, il s'approchait de la porte. Cependant D. Bosco, qui l'attendait, lui dit : — Où vas-tu ? Tu ne viens pas quelques minutes à l'église avec les autres ?

— Eh ! répondit le jeune cachant son jeu : je suis pressé ; je dois aller chez moi ; après je suis attendu en un endroit où je dois me rendre ; je viendrai un autre dimanche.

— Eh bien ; nous nous reverrons, hein ? mais viens car je t'attends ! Et il lui fit un petit cadeau, qui fut très apprécié.

---

* Le mot *muffito*, employé dans le texte original, est un terme du dialecte piémontais au sens de : moisi, ranci, sans nerfs, qui a perdu sa qualité, son tonus.

Le troisième dimanche il fut très ponctuel pour la récréation, et bien qu'il fît un peu la moue quand il fut question d'aller à l'église, néanmoins il y resta un bon bout de temps, et quand il en sortit au milieu de l'enseignement donné par le Théologien Borel, D. Bosco l'accompagna avec des manières bienveillantes jusqu'à la porte, en lui disant : — Un autre jour de fête viens sans avoir quelque affaire pressante qui t'appelle ailleurs, ainsi tu pourras plus librement rester avec nous toute la soirée.

La bonté de D. Bosco obtint pour finir que le jeune prit part matin et soir aux cérémonies sacrées, quand il le pouvait. En peu de semaines le garnement avait changé d'idées et de mœurs. Voyant l'affection et la confiance qu'il avait placées en lui, ayant choisi le moment opportun, qu'il savait si bien trouver, l'ayant pris à part et se promenant avec lui, D. Bosco lui dit : — Viens un beau jour me trouver là dans le chœur. Tu sais bien ! Près du confessionnal ! Tu verras, je te dirai de belles choses ! Viendras-tu ? Dis-moi oui ! Vraiment, tu viendras ?

— Oui que je viendrai ! répondit le jeune avec décision. — Et en réalité, bien instruit, il ne tardait pas à faire sa première confession et sa première communion.

A cette époque et pendant bien des années qui suivirent combien de fois se renouvelèrent de telles scènes : par sa charité, patiente et prudente, D. Bosco venait à bout d'un très grand nombre de cœurs réticents et, je dirais, brutaux, les remettait dans la grâce de Dieu, et de cette façon les rendait heureux ! Mais ce qui est plus merveilleux, c'est l'héroïque fermeté avec laquelle certains de ces petits convertis savaient se maintenir constants dans le bien.

Le père de ce jeune garçon tenait un atelier de sculpture. Homme méchant, sans religion, il avait jusqu'à ce jour laissé son fils libre de mener tout à son aise une vie dissolue, l'entraînant au mal par des propos obscènes, par des jurons, et l'obligeant souvent à travailler

la matinée du dimanche. Habitué à s'asseoir l'après-midi sur les bancs des tavernes et à y rester jusqu'à une heure très avancée de la nuit, il ne s'était pas encore rendu compte du changement de ses mœurs. Le jeune garçon n'osait pas lui révéler qu'il avait fait sa première communion, mais quelques copains du voisinage parlèrent de sa fréquentation de l'Oratoire. Le père, ayant appris cette nouvelle, entra dans une colère noire, et lui dit : — Gare à toi, gare à toi si tu mets encore les pieds là-dedans. Je ne veux en rien avoir affaire avec ces prêtres : je te l'interdis absolument !

Le fils qui connaissait les violences auxquelles son père se laissait parfois emporter, répondit effrayé : — Mais, père, que voulez-vous que je fasse le dimanche ? rester à la maison apporte trop d'ennui. Au contraire à l'Oratoire nous nous amusons et nous passons la journée dans la joie.

— Je te dis que je ne veux pas, l'interrompit cet [être] inhumain : et ça suffit, nom de... et ici un juron.

— Eh bien, j'obéirai : conclut le pauvre fils qui, pour avoir résolu de fuir les anciens copains, se sentait contraint à rester solitaire.

Le dimanche venu, il disait à son père : — Puisque vous ne voulez pas que je me rende chez D. Bosco, j'irai me promener. — C'est ce qu'il faisait, se rendant toutefois dans les alentours de l'Oratoire ; il y entrait pour quelques minutes et racontait à D. Bosco ses chagrins. D. Bosco le réconfortait : — Viens donc ; c'est nécessaire pour le bien de ton âme ; ce n'est pas un mensonge de dire que tu vas te promener ; sois tranquille, la Vierge Bienheureuse t'aidera. — Et le jeune s'empressait de retourner chez lui et, interrogé [sur l'endroit] où il avait passé l'après-midi, il répondait : — Je suis allé me promener !

Il continua ainsi pendant deux dimanches, quand au milieu de la semaine le diable, on ne sut par quel moyen, souffla dans l'oreille de cet [être] brutal que son fils continuait à aller à l'Oratoire. Furibond, il vint à sa rencontre tandis qu'il rentrait

à la maison après avoir fait une course et, l'ayant saisi par un bras, il criait : — Tu n'as pas compris que je t'ai absolument interdit d'aller parmi cette racaille qui entoure D. Bosco ? Si tu y vas encore, un jour ou l'autre je te fends le crâne ! Les belles choses que vous a apprises D. Bosco : oh ! elles sont vraiment dignes de lui ! Apprendre aux enfants à désobéir à leur père ! Mais tu verras que personne ne pourra impunément se moquer de moi ! — Et ce père modèle, si jaloux de son autorité, jurant et grommelant, retourna à son travail dans l'atelier, suivi par son fils, qui dut pendant un bon moment en supporter les injustes réprimandes.

Terrorisé par la menace paternelle et, en même temps impatient d'aller avec D. Bosco, il se trouvait devant une alternative torturante ; et ses journées s'écoulaient mélancoliques. Arriva la soirée d'un samedi, et il passa presque toute la nuit sans dormir. Il pensait à ses nouveaux amis, qui s'amusaient dans la cour de l'Oratoire tandis qu'il était condamné à rester loin d'eux ; il pensait à la confession, et à la communion qu'il ne pourrait recevoir ; il pensait à D. Bosco, à son père, à lui-même et il fondait en larmes... Mais ayant repris courage grâce à la prière, il se leva et, comme son père n'avait pas de travaux à lui confier, de bon matin, par un froid très intense dû au fait que l'automne était fort avancé, sans dire un mot à quiconque, il se dirigea vers l'Oratoire, où il s'approcha des Sacrements. Plein de courage il rentra en famille et le soir il réapparut aux cérémonies. Mais le père, pour la première fois dans sa vie, l'avait surveillé. A la tombée de la nuit remettant le pied sur le seuil de la maison, le fils le rencontra qui, excité par le vin et tenant en main une hachette, hurlait : — Ah, tu es allé chez D. Bosco !

Le jeune, pris d'épouvante, s'enfuit à toute allure, et le père, accompagné de sa femme, qui essayait de le calmer en lui enlevant de la main l'outil, courait derrière lui, en criant :

— Je te rejoindrai et je te tuerai, fût-ce même dans les bras de D. Bosco. — Etant toutefois d'un âge quelque peu avancé, il ne pouvait lutter à la course avec un jeune de quatorze ans. Celui-ci, à son arrivée à l'Oratoire, trouve la porte fermée ; il hésite un peu, puis frappe, mais n'ose pas appeler les gens de la maison par crainte de se faire découvrir ; et voici que résonnent les voix et les pas précipités de ses parents. Dans ce grave moment d'angoisse il lance un regard tout autour et, ayant vu tout près un mûrier, il grimpe dessus et s'y agrippe pelotonné entre une branche et une autre sans dire un mot, comme un malfaiteur qui craint d'être surpris par la justice. Il n'y avait pas de feuille pour le cacher et la brume commençait à être éclairée par les rayons de la lune. Il était à peine monté que juste à ce moment-là surgissaient hors d'haleine ses parents qui venaient le chercher chez D. Bosco. Ils passent sous le mûrier sans le voir et, étant allés directement à la porte, ils la frappent de toutes leurs forces comme s'ils voulaient l'abattre. Maman Marguerite qui, à l'arrivée du jeune garçon, s'était mise à la fenêtre et l'avait vu monter rapidement dans le mûrier, entendant à présent ce fracas digne de vandales et devinant sa cause, courut aussitôt en informer D. Bosco. Ce dernier fit immédiatement ouvrir la porte : ainsi ces gens furieux ne s'arrêteraient pas trop longtemps au voisinage du mûrier, risquant dans le cas contraire de découvrir le refuge de leur fils. Alors cet homme et cette femme enfilèrent l'escalier et firent irruption dans la chambre de D. Bosco, criant d'une façon menaçante : — Où est notre fils ?

D. Bosco répondit résolu : — Votre fils n'est pas ici.

— Pour sûr qu'il est là, et je le trouverai, grogna en jurant le père. Et il se mit à visiter la chambre, ouvrit les armoires, regarda sous le lit répétant de temps en temps : — Et pourtant il doit être ici.

— Mais excusez-moi, monsieur, ayez la bonté de me dire votre nom ! demanda D. Bosco.

— Mon nom, vous n'avez pas besoin que je vous le dise : vous devez le savoir ! C'est moi qui veux savoir où est mon fils ! — Et en parlant ainsi il entreprenait de rentrer dans les autres pièces.

Alors D. Bosco, sur un ton calme mais imposant : — Monsieur ; je vous dis qu'il n'est pas ici ; et même s'il y est, vous n'avez pas le droit de vous introduire chez les autres. C'est ma maison, et ici c'est moi qui commande. Donc allez-vous-en dans vos affaires, autrement ce seront d'autres qui vous y feront aller.

— Eh bien, j'irai au Service de Police, dit le père encore plus exaspéré, et je le ferai sortir des griffes des prêtres.

— Oui, allez donc au Service de Police, ajouta D. Bosco, mais sachez que j'irai moi aussi, et je saurai révéler vos vertus et vos miracles, et si en ce monde il y a encore des lois et des tribunaux, vous en subirez toute la rigueur. — A voir la détermination de D. Bosco les deux individus, qui n'avaient pas bonne conscience, s'éloignèrent en catimini, sans un bruit, et ne se firent plus voir.

Mais du jeune garçon, qu'en fut-il ? — Une fois éloignés ses deux persécuteurs, D. Bosco, avec sa mère, avec Buzzetti Joseph et quelques autres jeunes qui avaient retardé leur retour chez eux, se rend sous le mûrier, et appelle par son prénom l'enfant l'invitant à descendre ; mais en vain, car le pauvre gars ne donnait aucun signe de vie. On regarde attentivement, et à la clarté de la lune on le voit, immobile, agrippé à quelques branches. D. Bosco répète plus fort : — Descends, mon cher, ne crains pas, il n'y a plus personne, et même s'ils reviennent, nous te défendrons à tout prix ; — mais il parlait dans le désert. Alors un frisson circula dans les veines de tous par crainte que ne lui fût arrivé un malheur : c'est pourquoi, s'étant fait apporter une échelle, D. Bosco le cœur tremblant monte dans l'arbre, s'approche de lui, et le trouve comme engourdi et évanoui. Avec les précautions nécessaires il le touche, le secoue,

l'appelle, et alors le garçon, comme sorti d'une léthargie, croyant que son père lui tombe dessus, se met à crier comme un putois ; il mord et se débat avec tant de fureur qu'il fut à deux doigts de dégringoler par terre avec Don Bosco. Le bon prêtre, s'étant d'un bras accroché à une branche robuste et de l'autre tenant serré le pauvre enfant, lui répétait : — N'aie pas peur, mon cher, je suis D. Bosco ; observe que j'ai la soutane ; regarde-moi en face ; calme-toi ; ne me mords pas car tu me fais mal ; — somme toute, tant et si bien qu'il le fait revenir à lui, et le ramène au calme. S'étant remis, le jeune garçon respire profondément, et ensuite, avec l'aide de D. Bosco, il descend de l'arbre qu'à bon droit il pouvait appeler l'arbre de la vie. On l'amène à la maison et la bonne Marguerite, dont le cœur était gonflé par l'angoisse, le réchauffe auprès du feu, le restaure avec une bonne soupe, et lui prépare un endroit pour dormir cette nuit-là. Le lendemain, pour le protéger de la colère du père, D. Bosco l'envoya chez un bon patron dans une bourgade voisine. Sa maintenant fervent chrétien, il se prefectionna dans son métier, et revenu à Turin longtemps après, il put avec grande charité soutenir dans leur vieillesse ses parents peu aimables.

CHAPITRE LX

La première cloche de l' Oratoire — L' apparition de Notre-Dame à La Salette — La première Messe de Minuit chantée le jour de Noël à Valdocco.

L'année 1846 touchait à sa fin, et pour l'Oratoire le mois de décembre se faisait remarquable à cause d'événements heureux. Le Théologien Jean Vola avait donné en cadeau une petite cloche d'environ 22 kilogrammes, en déboursant 88,50 lires. Pour la placer sur le haut du mur de la maison qui regarde vers l'ouest, D. Bosco avait fait dresser deux petits piliers soutenant un linteau sommaire, surmonté d'une croix. Le Théologien Borel présentait à l'Archevêque une supplique, qui donne également une preuve du bon résultat des fatigues apostoliques de D. Bosco et de ses compagnons :

Excellence Révérendissime,

Les prêtres qui s'emploient à l'instruction religieuse des jeunes de l'Oratoire St-François de Sales, récemment ouvert, et bénit par autorisation de V[otre] Exc[ellence] Révérendissime, à Valdocco, sur la Paroisse Sts-Simon-et-Jude ; voyant leurs vœux bénis du fait de la foule énorme de jeunes et de la bonne réussite de beaucoup d'entre eux, dans le but d'encourager davan-

tage chez leurs disciples la piété et la dévotion, ont le désir de placer sur le clocher une cloche qu'ils tiennent déjà prête : c'est pourquoi ils implorent humblement le pouvoir de la bénir, avec délégation au Rév[érend] Théologien Vola Jean, Junior.

Que de la grâce

Pour les susdits
JEAN BOREL Pr[être]

Mgr Fransoni, ayant reçu une première supplique en date du 12 novembre, avait délégué pour cette bénédiction le Rév[érend] Don Augustin Gattino, Curé de la paroisse. Mais, celui-ci n'ayant pu accepter pour des empêchements survenus, le 14 du même mois il déléguait le Théologien Jean Vola.

D. Bosco, qui ne laissait jamais échapper la moindre occasion pour exciter chez ses jeunes des sentiments de foi, en leur montrant combien était important le geste religieux qui serait accompli devant eux, leur avait expliqué les sens mystérieux du rite sacré et la raison pour laquelle on utilisait l'eau bénite par l'Evêque pour baptiser la cloche. Et il ne manqua pas de leur recommander de se préparer à cette belle cérémonie en s'approchant des Sacrements. Le premier dimanche après que fut donnée la délégation, le Théologien Vola bénit solennellement sa cloche, et grande fut l'allégresse des jeunes lorsqu'ils virent qu'on la faisait monter et puis qu'on la plaçait dans la petite fenêtre [qui constituait] son clocher ; et spécialement lorsque pendant une bonne heure sa voix argentine répandit tout autour ses ondes sonores.

Dorénavant elle appellerait pour toutes les fêtes les jeunes des maisons environnantes avec une efficacité, je dirais presque égale à celle d'un sermon ; les mères affirmèrent souvent : — La veille des fêtes, à entendre ce son dans la soirée, nos enfants ne peuvent plus demeurer en place ; ils veulent la plus belle veste et le matin ils se

lèvent de très bonne heure, en disant : — Il faut que nous allions faire la sainte Communion.

Ainsi la première fois tomba lors de la solennité de l'Immaculée Conception de Marie, fête remplie de joie également à cause du bruit qui courait d'une apparition de Notre-Dame en France, à La Salette. Ce fut le sujet favori de D. Bosco, maintes et maintes fois repris par lui non seulement pour réveiller chez les jeunes l'idée du monde surnaturel ainsi que la dévotion envers Marie et la confiance en elle, mais aussi pour mettre en eux la haine envers trois péchés qui enflamment la colère de Jésus Christ et font tomber sur les hommes de terribles châtiments : blasphémer, profaner les fêtes et manger gras les jours défendus. Il attribuait à cela tellement d'importance qu'il raconta ce fait miraculeux en deux fascicules publiés en diverses années et en plus de 30 000 exemplaires. C'est pourquoi nous pouvons le rapporter en l'abrégeant un peu, et ici nous le transcrivons avec ses propres mots. Cela semblera peut-être à quelqu'un une page superflue, mais il n'en est pas ainsi. Les merveilles produites en nombre incalculable au cours de tant de siècles grâce à Marie, D. Bosco les racontait aux jeunes et nous en gardons le souvenir : parmi elles, nous glanons celles qui émurent le monde au temps de la vie de notre Fondateur. Ainsi nous pourrons observer l'action publiquement visible de Notre-Dame dans l'Eglise Catholique et parallèlement son action plus cachée, mais également efficace en D. Bosco et dans l'origine et la fondation de la Pieuse Société de St François de Sales en vue du salut de la jeunesse. Nous constatons aussi qu'à partir de 1846 c'est aux enfants que Marie daigna apparaître, comme pour leur donner une preuve de sa prédilection.

A présent venons au fait.

— Près de la montagne nue, escarpée, déserte de [La] Salette, habitée par les bergers à peine quatre mois de l'année, vivaient

Maximin [âgé] de 11 ans et Mélanie de 15. Enfants tous les deux de parents pauvres, ignorants et rustres, ils étaient préposés à garder les bêtes. Maximin ne savait rien d'autre que le *Pater* et l'*Ave* ; Mélanie n'en savait guère plus, si bien qu'en raison de son ignorance elle n'avait pas été admise à la sainte Communion. Le 18 septembre 1846 ils se rencontrèrent par hasard dans la montagne : pour les abreuver, ils avaient mené leurs vaches à la même fontaine.

Le soir de ce jour-là, au moment de partir pour réintégrer leurs maisons, Mélanie dit à Maximin : — Demain qui sera le premier arrivé dans la montagne ? — Et le lendemain 19 septembre, qui était un samedi, ils y montaient ensemble conduisant chacun quatre vaches et une chèvre. La journée était belle et sereine, le soleil brillant. Vers midi, entendant le son lointain d'une cloche qui donnait le signal de l'*Angélus*, ils font une courte prière avec le signe de la croix ; ensuite ils prennent leurs provisions de nourriture et vont manger près d'une petite source, qui était à gauche d'un ruisseau, dans lequel elle déversait ses eaux limpides. Ayant fini de manger, ils franchissent le ruisseau, déposent leurs sacs près d'une fontaine asséchée, descendent encore de quelques pas ; il y avait là deux endroits ombragés à quelque distance l'un de l'autre : Maximin s'assied d'un côté, Mélanie de l'autre, et contrairement à leur habitude ils s'endorment.

Mélanie s'éveilla la première à deux heures et demie de l'après-midi et, ne voyant plus ses vaches, elle appela Maximin, en lui disant : — Debout, allons chercher nos vaches. — Tous les deux franchirent le ruisseau, et étant montés d'une quinzaine de pas, ils virent les vaches pas très éloignées, couchées dans la partie opposée. Alors Mélanie redescendit et, avant d'arriver au ruisseau, elle vit une clarté comme celle du soleil, mais encore plus brillante et de couleurs variées, et elle cria à Maximin : — Viens, viens vite voir là, en bas, une clarté. —

Maximin courut aussitôt en lui disant : — Où est cette clarté ? — Mélanie la lui indiqua le doigt dirigé vers la petite fontaine. Quand il la vit, Maximin s'arrêta. Alors clairement ils aperçurent au milieu de cette lumière une Dame, qui était assise sur un tas de pierres, le visage entre les mains. Elle avait des souliers blancs avec autour des roses de diverses couleurs, des bas et un tablier de couleur jaune, une robe blanche toute parsemée de perles, au cou un foulard immaculé ourlé de roses, une coiffe ou mitre un peu penchée en avant avec une couronne de jolies roses. Du cou lui pendait une petite chaîne à laquelle était accroché un crucifix portant, aux extrémités du bois du croisillon, à droite une tenaille, à gauche un marteau.

Dans sa peur Mélanie avait laissé tomber son bâton. Quelques instants plus tard la Dame, ayant baissé les mains, découvrit son visage immaculé si éblouissant qu'on ne pouvait pas le regarder pendant très longtemps. Puis elle se leva, croisa les bras et dit aux deux petits bergers : — Avancez-vous, mes enfants ; n'ayez pas peur ; je suis ici pour vous donner une grande nouvelle. — Alors Maximin et Mélanie franchirent le ruisseau, et elle s'avança jusqu'à l'endroit où auparavant ils s'étaient endormis. La Dame se mit au milieu des deux petits bergers et leur dit, en sillonnant continuellement de larmes son beau visage : — Si mon peuple ne veut pas se soumettre, je suis forcée de relâcher la main de mon Fils. Elle est si puissante, si pesante, que je ne peux plus la retenir. Cela fait bien longtemps que je souffre pour vous ! Si je veux que mon Fils ne vous abandonne pas, je dois le prier constamment ; et vous autres vous n'en faites pas cas. Vous aurez beau prier, beau faire ; jamais vous ne pourrez compenser la sollicitude que j'ai prise pour vous. Je vous ai donnés, dit le Seigneur, six jours pour travailler, je me suis réservé le septième, et on ne veut pas me l'accorder. C'est ce qui rend si pesante la main de mon Fils. Si vos pommes de terre se gâtent, c'est

complètement de votre faute. Je vous l'ai fait voir l'année dernière ; et vous n'avez pas voulu en faire cas et, trouvant des pommes de terre gâtées vous juriez par le nom de mon Fils. Elles continueront à se gâter, et cette année pour Noël vous n'en aurez plus. Si vous avez du blé, ne le semez pas ; tout ce que vous sèmerez, sera mangé par les vers, et ce qui poussera tombera en poussière quand vous le battrez... Il y aura une grande mortalité chez les petits enfants de moins de sept ans... Viendra une grande famine... Les noix se gâteront et les raisins pourriront... (1).

A ce moment-là la Dame cessa de parler et ne faisait que remuer les lèvres sans faire entendre ce qu'elle disait ; mais les petits bergers comprirent qu'elle leur confiait séparément un secret, avec l'interdiction de le confier à d'autres, même pas l'un à l'autre entre eux deux. — Puis, ayant repris la conversation d'une voix claire, elle ajouta : — Mais si les hommes se convertissent, les pierres et les rochers se changeront en tas de blé et les pommes de terre seront spontanément produites par la terre elle-même.

Puis elle demanda aux deux petits bergers : — Et vous, est-ce que vous dites bien vos prières ?

— Pas trop bien, Madame, répondirent-ils.

— Ah ! mes enfants, vous devez les dire comme il faut soir et matin. Quand vous n'avez pas le temps, dites au moins un *Pater* et un *Ave Maria* ; et quand vous aurez le temps, dites-en davantage.

Et, reprenant le ton de reproche, elle continua : — A la messe ne vont que quelques vieilles femmes, et les autres travaillent le Dimanche tout l'été ; et l'hiver les jeunes, quand ils ne savent pas quoi faire, vont à la messe pour tourner en

---

(1) Ces prophéties se sont réalisées. Dans toute l'Europe l'oïdium causa au raisin d'immenses dommages et dura de 1849 à 1874.

ridicule la religion. Le carême n'est pas observé ; on va à la boucherie comme des chiens...

Puis elle s'adressa à Maximin : — Et toi, mon garçon, tu en as vu du blé gâté ?

— Oh non, Madame, répondit l'enfant.

— Pourtant tu dois en avoir vu une fois du côté du territoire de Coïn [sic ; voir * page 584] : tu te trouvais avec ton père. Le propriétaire du champ dit à ton père d'aller voir son blé gâté ; vous y êtes allés tous les deux. Vous avez pris dans vos mains quelques épis qui, une fois frottés, tombèrent tous en poussière, puis vous vous êtes mis en chemin pour le retour. Lorsque vous étiez encore à une demi-heure de route de Corps, ton père te donna un morceau de pain et te dit : — Prends, ô mon fils, mange encore du pain cette année ; je ne sais pas qui en mangera l'an prochain, si le blé continue à se gâter de cette façon.

Maximin répondit : — Oh oui, Madame, à présent je me le rappelle ; il y a quelques instants, je ne m'en souvenais pas.

Après cela la Dame dit : — Eh bien, mes enfants, tout ce que je vous ai dit, vous le ferez savoir à tout mon peuple !

Puis elle franchit le ruisseau et, après avoir fait quelques pas, sans se retourner elle répéta aux deux petits bergers : — Eh bien, mes enfants, vous le ferez savoir à tout mon peuple.

Elle monta ensuite jusqu'à l'endroit où Maximin et Mélanie étaient allés pour rechercher leur troupeau. Tous les deux la suivaient ; elle marchait sur l'herbe et ses pieds n'en frôlaient que l'extrémité supérieure. Mélanie passa devant elle et Maximin était à côté d'elle à peu de distance. En cet endroit la belle Dame s'éleva à plus d'un mètre du sol, et resta ainsi suspendue dans l'air pendant un moment. Mélanie la contemplait comme en extase. Elle tourna les yeux vers le ciel, puis vers la terre. On ne vit plus la tête... les bras non plus...

on ne vit plus qu'une clarté dans l'air ; et puis la clarté disparut.

Mélanie, remise de sa stupeur, dit à Maximin : — Peut-être est-ce une grande Sainte ?

Et Maximin : — Oh si nous avions su que c'était une grande Sainte, nous lui aurions dit de nous emmener avec elle.

— Et si elle y était encore ?

Aussitôt Maximin s'élança pour atteindre de la main un peu de la clarté qui n'avait pas totalement disparu, mais cela également s'évanouissait. Les deux petits bergers regardèrent tout autour avec une vive attention pour observer s'ils pouvaient la voir encore, et Mélanie s'écria : — Elle ne veut pas se faire voir, pour que nous ne sachions pas où elle s'en va.

Comme s'approchait l'heure du coucher du soleil, ils se mirent en chemin derrière leurs vaches. Rentrés chez eux, ils racontèrent à leurs parents les merveilles vues et entendues, et ils dirent également que la Dame leur avait confié un secret, mais avec l'ordre de ne le révéler à personne. Comme si les enfants peuvent garder le silence, pensera chacun ; et pourtant ils ne prononcèrent pas un mot de plus. Le lendemain, revenus à la fontaine asséchée, près de laquelle s'était assise la Dame et qui ne donnait pas d'eau sinon après d'abondantes pluies et la fonte des neiges, ils virent qu'elle avait commencé à produire un jaillissement et l'eau coulait claire et limpide sans interruption. Se répandit entre-temps le bruit de l'apparition de Notre-Dame, commencèrent les pèlerinages, et des populations entières se convertissaient.

Nous ajouterons, pour ne pas laisser interrompu le récit, que la fontaine continua à donner sans cesse une eau abondante, que des grâces extraordinaires dans l'ordre spirituel étaient accordées en grand nombre par le Seigneur et, que le jour du premier anniversaire de l'apparition, plus de 70 000 pèlerins couvraient la surface de ce terrain béni par Marie, sur lequel à présent

s'élève une majestueuse basilique et un très vaste centre d'accueil. Pendant deux bonnes années l'autorité ecclésiastique avait examiné l'affaire, de très nombreuses fois interrogé séparément les deux enfants, pendant cinq, six, sept heures de suite en essayant de les mettre dans l'embarras et de les entraîner dans la contradiction, mais on ne réussit pas, car leurs dépositions furent constamment les mêmes, voire dans la forme. Quant au secret, dont également entre eux deux ils ne dirent jamais un mot, il n'y eut pas moyen de leur arracher de la bouche, malgré les interventions par lesquelles, pendant vingt bonnes années, des centaines de personnes les sollicitèrent de mille façons par des prières, des questions au dépourvu, des menaces, des injures, des cadeaux et des promesses. En 1851 cependant, puisqu'ils avaient appris à lire et à écrire, l'Evêque de Grenoble leur avait ordonné de faire connaître au Pape ce secret dans une lettre : ils obéirent. Ils écrivirent et cachetèrent les deux lettres devant des témoins, et dès que le Saint Père Pie IX eut lu, il s'écria ému : — Il s'agit de fléaux dont la France est menacée. Ce n'est pas elle seulement qui est coupable, le sont aussi l'Allemagne, l'Italie, l'Europe entière, et elles méritent des châtiments. Je redoute beaucoup l'indifférence religieuse et le respect humain. — Et il ne parla plus. — Telle est la narration de D. Bosco.

Il est incalculable le bien spirituel que les jeunes de l'Oratoire tiraient de ces récits, faits par un prêtre qui leur parlait de Notre-Dame comme s'il l'avait vue, tant était grande la vivacité, non seulement d'élocution que de pensée, dans ses descriptions. Que de fois les jeunes, qui ne savaient rien des rêves de D. Bosco, se trouvaient saisis d'émotion à [entendre] ses paroles, et alors leur chant familier *Nous sommes fils de Marie* était repris avec un enthousiasme des plus chargés d'amour.

La fête de l'Immaculée Conception était une préparation à celle du saint Noël. Grande était la foi de D. Bosco pour tous les mystères de Notre Sainte Religion. C'est pourquoi, afin de manifester avec le plus vif élan du cœur sa dévotion envers l'in-

carnation du Verbe Divin ; et pour la provoquer et l'encourager davantage chez les autres, il avait demandé au Saint-Siège la permission de distribuer à Noël, dans la chapelle de l'Oratoire, la sainte Communion au cours de la Messe de Minuit, solennellement chantée. Pie IX la lui accordait pour trois ans. Ayant annoncé aux jeunes l'heureuse nouvelle, il prépara et fit apprendre à ses choristes une messe brève et quelques refrains de dévotion qu'il avait composés en l'honneur de l'Enfant Jésus, et en attendant il décorait du mieux qu'il pouvait sa petite église. Ayant invité, en plus des jeunes, d'autres fidèles, il commença la neuvaine. Mgr l'Archevêque lui avait permis de pouvoir donner la bénédiction du Saint Sacrement chaque fois qu'il le désirait ; mais c'était seulement en de telles occasions qu'il pouvait conserver au tabernacle la Ste Eucharistie.

Nombreuse fut la foule, car il avait fait pénétrer dans l'âme de ses petits amis des sentiments de grande tendresse envers le Divin petit enfant. Il était le seul prêtre : le soir des neuf jours il confessait beaucoup de personnes qui le lendemain désiraient faire la Communion. Le matin il descendait tôt dans l'église pour donner cette possibilité aux apprentis qui devaient se rendre au travail. Ayant célébré la Messe, il distribuait l'Eucharistie, ensuite il prêchait et, après le chant des prophéties· exécuté par quelques catéchistes instruits par lui, il donnait la bénédiction du St Sacrement.

Puis, le soir de cette nuit mémorable, après avoir confessé jusqu'à 11 heures, il chanta une messe, distribua la sainte Communion à plusieurs centaines de personnes : il était ému jusqu'aux larmes, et on l'entendait s'écrier : — Quelle consolation ! il me semble être au paradis ! — La cérémonie terminée, il distribuait un petit repas aux jeunes gens et les renvoyait chez eux pour se reposer.

Après quelques courtes heures de sommeil, il revenait dans l'église, attendant la foule plus nombreuse qui n'avait pu assister

à la solennité de la nuit, confessait, célébrait les deux autres messes, donnait la Communion et ensuite reprenait toutes ses multiples occupations des dimanches et jours de fête.

C'est de cette façon que, pendant plusieurs années, on célébra la neuvaine et la fête du Saint Noël, tant que D. Bosco n'eut pas chez lui d'autres prêtres.

Mais ces premières fêtes de Noël revêtirent un caractère spécial inoubliable, car elles marquèrent comme la définitive prise de possession de la maison Pinardi, [cette maison qui avait été] prédite : tout désormais s'y trouvait mis en place pour le déroulement régulier de l'Oratoire ; et elles confirmèrent les promesses des vastes bâtiments futurs qui raconteraient la bonté du Seigneur aux générations futures. Lorsque D. Bosco récita ce jour-là le divin office, la tête remplie de ses projets, quel sentiment l'aura fait s'écrier : — Nous évoquons, ô Dieu, le souvenir de ta bonté au milieu de ton temple. Comme ton nom, ô Dieu, ainsi ta louange arrive jusqu'aux extrémités de la terre ! Ta droite est pleine de justice ! (1).

---

(1) Ps 48,10-11.

* Il convient de rectifier le nom " Coïn " donné ici au territoire en question : il s'agit d'un lieu-dit, appelé " Le Coin " en raison de sa forme, constituant au confluent du Drac et d'un ruisseau qui descend de la montagne voisine, l'extrémité de la commune de Corps en direction de La Mure.

NOTE
ORIGINAUX DES DOCUMENTS TRADUITS AU CHAPITRE XXIX

Beatissime Pater,

Ioannes Bosco Sacerdos e *Castelnuovo*, Diocesis Taurinensis in Pedemontio, pro confessione fidelium approbatus, ad Pedes Sanctitatis Vestrae humiliter provolutus ab illa enixe postulat :

I. Indultum Altaris privigeliati duabus vicibus in qualibet hebdomada, cum simile indultum alias non obtinuerit ;

II. Indultum sacrum peragendi una hora vel ante auroram vel post meridiem, accedente iusta et rationabili causa, ac nihil omnino percipiendo intuitu huiusmodi indulti praeter consuetam manualem eleemosynam ;

III. Indulgentiam Plenariam in articulo mortis lucrandam ab Oratore, a suis consanguineis et affinibus usque ad tertium gradum inclusive, et ab aliis quinquaginta personis Oratoris arbitrio eligendis.

Quod Deus etc.

SS. D. N. GREGORIO PAPAE XVI.

Ex audentia Sanctissimi — Die 18 aprilis 1845

Sanctissimus remisit preces arbitrio Ordinarii, cum facultatibus necessariis et opportunis ad effectum indulgendi, ut Orator, accedente iusta et rationabili causa, sacrum peragere valeat, una vel ante auroram, vel post meridiem hora, dummodo intuitu huiusmodi indulti nihil percipiat, praeter consuetam manualem eleemosynam. Contrariis non obstantibus. In reliquis indulsit pro gratia, ut petitur, in forma tamen Ecclesiae consueta, et ab Apostolica Sede praescripta.

Pro Domino Card. A. DEL DRAGO

L. AVERARDI *Substitutus.*

Loco sigilli

DECLARATIO.

S. M. Pius VII indulgentiam biscentum dierum, a felici recordatione Sixti V et Bened. XIII omnibus utriusque sexus Christi fidelibus Litanias B. M. V., corde saltem contrito ac devote recitantibus, pro qualibet vice concessam, non modo confirmavit, verum etiam ad tercentos dies extendit. Insuper ipsis Christi fidelibus qui praelaudatas Litanias quotidie recitaverint plenariam etiam indulgentiam in quinque eiusdem B. M. V. de praecepto festivitatibus, Conceptionis nempe, Nativitatis, Annunciationis, Purificationis et Assumptionis acquirendam, dummodo vere poenitentes et confessi, SS.um Eucharistiae Sacramentum sumpserint, nec non aliquam Ecclesiam, seu publicum Oratorium devote visitaverint, ibique per aliquod temporis spatium iuxta consuetos fines pias ad Deum preces effuderint, clementer est elargitus. Voluitque Sanctitas Sua ut huiusmodi Indulgentiae in suffragium quoque fidelium defunctorum sint applicabiles, atque in perpetuum valiturae.

In quorum fidem etc.

Datum Romae ex Segreteria S. Congregationis Indulgentiarum
die 28 maii 1845.

A..ARCHIEP. PRIMIVALLI *Substitutus.*

Loco sigilli

INDEX

PREFACE *page* VII

CHAPITRE I . — Situation dans le Piémont en 1841 — Charles-Albert et ses aspirations — La conspiration des sectes. 1

CHAPITRE II . — Elan et consolation de D. Bosco dans l'exercice du saint ministère — Un bienfait n'est jamais perdu — Les pastilles de Notre-Dame — La bénédiction et la prière de D. Bosco — Sa foi très vive — Les conseils évangéliques — Mortification. 17

CHAPITRE III . — Des visites qui s'imposent en toute justice — L'ancien maître D. Lacqua — Singulière aventure — La caractéristique de D. Bosco — D. Charles Palazzolo — Etudes particulières. 28

CHAPITRE IV. — Propositions d'emplois — Conseil de D. Cafasso — Le Convitto Ecclesiastico de Turin — D. Bosco dans sa marche vers Turin — Abandon à la Divine Providence — Les instruments qu'elle utilise. 38

CHAPITRE V . — Accueil au Convitto — Vie commune — Le Théol. Guala et D. Cafasso — Modèle recopié. 50

CHAPITRE VI . — Spectacle pitoyable des jeunes à l'abandon — D. Bosco dans les prisons — Le secours aux pauvres — Dernier tableau des misères humaines — Prophétie du Vénérable Cottolengo. 57

CHAPITRE VII . — Les premières relations de D. Bosco avec les jeunes à Turin — Le projet des Oratoires — Les dispositions de la Providence Divine — Barthélemy Garelli, pierre fondamentale — Copains qui le suivent — La mission de D. Bosco. 68

CHAPITRE VIII . — Un autre mérite du Convitto — Les conférences de morale — Utilité pratique — Règles d'éloquence sacrée — Progrès de D. Bosco dans ces études — Son amour pour la chasteté — Mortification — La distribution aux pauvres. 79

CHAPITRE IX . — Le premier chant pour Marie — Méthode suivie à l'Oratoire — Les premiers bienfaiteurs de D. Bosco — Excursions à travers la ville — Visite sur les lieux de travail — Vive D. Bosco ! et applaudissements — Corrections effectuées avec prudence — Le critique réprimandé. *page* 90

CHAPITRE X . — Plaisanteries au Convitto — Les récréations les plus agréables à D. Bosco — Charité ingénieuse de D. Cafasso dans les prisons — D. Bosco catéchiste dans ces prisons — Impressions et enseignements — La Pâque des prisonniers. 99

CHAPITRE XI . — D. Bosco est mis à l'essai en chaire — La première série de conférences écrites pour des retraites spirituelles — Chaque jour une action de Marie — La médaille miraculeuse — L'apparition à Alphonse Ratisbonne — Autre événement religieux en Piémont. 110

CHAPITRE XII . — Un grand deuil pour l'Eglise de Turin — Prévisions du Vénérable Cottolengo — Prétentions contre l'Eglise — Un autre deuil pour D. Bosco — Clôture de la première année de Convitto — La retraite spirituelle à Sant'Ignazio — En vacances à Castelnuovo. 118

CHAPITRE XIII . — Deux gestes religieux consolants — Les pouvoirs provisoires de confesser — Au secours du Curé de Cinzano — Activité pour rendre agréables les réunions dominicales — Les premières répétitions de l'école de chant — Le Théol. Nasi — Origine de certains airs populaires — Le premier triomphe des chanteurs de D. Bosco. 126

CHAPITRE XIV . — Nouvel accroissement de l'Oratoire — Les récréations hors de la ville — D. Guala accorde la cour du Convitto et la sacristie — Le Catéchisme en deux groupes — Désir chez les jeunes de se confesser à D. Bosco — La Communion fréquente — Consolations et épreuves — La fête de Ste Anne — Une surprise de grande valeur. 135

CHAPITRE XV . — Les pouvoirs définitifs de confesser — En villégiature à Rivalba — A la retraite spirituelle de Sant'Ignazio — Vincent Gioberti et son [livre] *La suprématie civile et morale des*

Italiens — Différends avec le Curé Don Cinzano — Les bigotes, et sages conseils de D. Bosco. *page* 141

CHAPITRE XVI . — La troisième année de Convitto — La principale occupation de D. Bosco — Instruction catéchétique raisonnée — Avertissements pour bien recevoir le Sacrement de Pénitence — Règles pratiques pour les confesseurs de jeunes gens — Courtes remarques pour qui se dédie aux Oratoires. 148

CHAPITRE XVII . — L'espérance chrétienne — L'idée du Paradis — *Insta opportune et importune* [Insiste à temps et à contretemps] — D. Bosco *cœpit facere et docere* [commença à faire et à enseigner] — A l'œuvre dans la prédication et dans l'administration du Sacrement de la Pénitence — La puanteur des péchés — Bon nombre d'Institutions et d'Hôpitaux auxquels il se donne pleinement — D. Bosco est frappé de purpura. 155

CHAPITRE XVIII . — A l'Hôpital St-Jean — Une pécheresse obstinée et sa conversion grâce à D. Bosco — Un péché celé au temps de la jeunesse et avoué au moment de mourir — D. Bosco prédit en confession à une dame un danger imminent, l'avertissant de le conjurer par l'invocation à l'Ange Gardien. 164

CHAPITRE XIX . — L'apostolat dans les prisons — Les premiers accueils — Les triomphes de la charité — Obstacles et dégoûts surmontés — Franche détermination — L'amitié avec les gardiens — Le bourreau et l'un de ses gamins — Conversions : fruits très consolants. 172

CHAPITRE XX . — Déférence de Mgr Fransoni à l'égard des propositions de D. Bosco — Une importante conversion — Philanthropie remplie d'embûches — Les Ecoles maternelles — Début des rapports de D. Bosco avec les Evêques et avec la haute société piémontaise. 185

CHAPITRE XXI . — La presse et l'école — D. Bosco écrivain — Le premier contrôleur de ses œuvres — Une relique du Séminariste Comollo — D. Bosco pérennise la mémoire de son condisciple dans une *Biographie* — Il écrit la brochure : *Chapelet des sept douleurs de Marie*. 192

CHAPITRE XXII . — D. Cafasso conférencier au Convitto — Son estime pour Don Bosco — Confiance de D. Bosco en D. Cafasso — Délicieux discernement de D. Cafasso — L'idée de devenir religieux et missionnaire se fait plus vive en D. Bosco — D. Guala le détourne d'accepter la charge d'Econome spirituel — D. Bosco va à la retraite spirituelle — D. Cafasso lui annonce la volonté du Seigneur. *page* 201

CHAPITRE XXIII . — L'Abbé Aporti à Turin — Les écoles de méthode — Dissension entre Souverain et Prélat — Relation de D. Bosco avec Aporti — La prudence du serpent et la simplicité de la colombe en D. Bosco. 209

CHAPITRE XXIV . — Préoccupations pour que D. Bosco se fixe à Turin — Il est choisi comme Directeur spirituel du Petit Hospice — On attrape plus de mouches avec le miel qu'avec le vinaigre — Fructueuse mission à Canelli — Secret de l'efficacité de D. Bosco dans la prédication. 224

CHAPITRE XXV . — D. Bosco est affecté au Refuge — La Marquise de Barolo — D. Bosco obtient de la Marquise de pouvoir continuer son Oratoire au Refuge — Le Théologien Jean-Baptiste Borel. 233

CHAPITRE XXVI . — Un rêve : La pastourelle ; un étrange troupeau ; trois stations d'un voyage pénible ; arrivée à destination — L'Oratoire transféré au Refuge — Une irruption d'enfants à Valdocco — Scènes plaisantes et manque de locaux — Deux pièces du Petit Hospice transformées en chapelle — Première église en l'honneur de St François de Sales — La fête du 8 décembre. 243

CHAPITRE XXVII . — Pourquoi St François de Sales fut déclaré Patron de l'Oratoire — D. Bosco imitateur de la douceur de ce Saint — Début des cours du soir et des cours du dimanche — Heureux changement dans la conduite des jeunes — Etudes de D. Bosco au Convitto Ecclesiastico — La Sainte Fête de Noël — Les premières quêtes. 252

CHAPITRE XXVIII . — Dévotion de Don Bosco à l'Ange Gardien — Comment il la recommandait à ses jeunes — Un garçon maçon sauvé par son Ange lors d'une chute mortelle — D.Bosco publie

un livre intitulé : *La Dévotion à l'Ange Gardien.* *page* 262

CHAPITRE XXIX . — Amour de D. Bosco pour l'Eglise Catholique, et son empressement à se donner du mal pour sa gloire — Procédés astucieux pour convertir les prisonniers — Une conversion miraculeuse — Etude de la langue allemande — Le Catéchisme de Carême à St-Pierre-aux-Liens ; interdiction de la Mairie — Première supplique de D. Bosco au Pape pour des faveurs spirituelles. 272

CHAPITRE XXX . — L'Oratoire à St-Pierre-aux-Liens — La gouvernante du Chapelain — Une lettre d'accusation — Deux malheureuses attaques d'apoplexie — Les jeunes de l'Oratoire rejetés de St-Pierre — Analogie entre certains faits de la vie de St Philippe Néri et celle de D. Bosco — On fait des démarches pour que D. Bosco soit nommé chapelain de St-Pierre-aux-Liens — La Mairie ne consent pas à cette demande — La fête de St Louis. 286

CHAPITRE XXXI . — Occupations de D. Bosco dans les Institutions du Refuge — La Marquise Barolo ordonne que les jeunes libèrent les locaux prévus pour le Petit Hospice — Un autre rêve : multitude d'enfants ; la mystérieuse Dame ; un pré ; trois églises à Valdocco ; le lieu du martyre des Saints Adventeur et Octave ; la fondation d'une Société de religieux en aide à D. Bosco — Narration du martyre des Saints Soluteur, Adventeur et Octave publiée par le Chan. Laurent Gastaldi. 296

CHAPITRE XXXII . — L'Oratoire transféré aux Moulins St-Martin — Dernier dimanche dans la chapelle du Refuge — Le repiquage des choux et un petit discours de D. Bosco — Les premières séances récréatives — Les jeunes conduits çà et là pour entendre la sainte Messe. 302

CHAPITRE XXXIII . — Inauguration du Petit Hospice Ste-Philomène — Oppositions à l'Oratoire des personnes employées aux Moulins — La place Emmanuel-Philibert — Estime du peuple pour D. Bosco — Une plaisante méprise — D. Bosco et les élèves des Frères des Ecoles Chrétiennes — Le jeune garçon Michel Rua. 309

CHAPITRE XXXIV . — La Marquise Barolo à Rome — Vincent Gio-

berti et les *Prolégomènes* — D. Bosco en vacances à Morialdo — Une de ses lettres au Théologien Borel — La Congrégation Salésienne prédite — Autre lettre au Théologien Borel — Les petites malades du Petit Hospice. *page* 318

CHAPITRE XXXV . — *L'Histoire de l'Eglise* — Raisons qui poussèrent D. Bosco à écrire ce livre — Les Papes, les Conciles, les progrès du Catholicisme — Quelques fastes des Diocèses subalpins — Faits édifiants de saints jeunes gens. 328

CHAPITRE XXXVI . — Nouvelles accusations d'un secrétaire des Moulins contre les jeunes de l'Oratoire — La Mairie interdit les réunions de catéchisme dans l'Eglise St-Martin — La main du Seigneur et le fils du Secrétaire — D. Bosco et son courage — L'Oratoire ambulant — Esprit de prophétie — Impressions d'un rêve splendide — Espérances et désillusion. 335

CHAPITRE XXXVII . — L'Oratoire et les classes dans la maison Moretta — Quelques Bienfaiteurs de l'Oratoire — Le Théologien Hyacinthe Carpano — Le catéchisme dans quelques écoles publiques et quelques écoles privées — Racontars — Réponse de D. Cafasso à ceux qui critiquaient D. Bosco. 345

CHAPITRE XXXVIII . — La santé de D. Bosco dépérit — Le Théol. Borel défenseur de l'Oratoire — Les curés de Turin — La brochure : *Les six Dimanches et la neuvaine en l'honneur de St Louis de Gonzague.* 352

CHAPITRE XXXIX . — D. Bosco et les condamnés à l'échafaud. 364

CHAPITRE XL . — D. Bosco est obligé de déloger de la maison Moretta — L'Oratoire dans un pré — Un jeune affamé — Les promenades à Soperga. 372

CHAPITRE XLI . — Enthousiasme des jeunes pour les promenades — Un garçon maçon et sa première entrée dans le pré de Valdocco — Un petit déjeuner au Mont des Capucins — Les choristes de D. Bosco et les bateliers du Pô — Obéissance militaire — Affection des jeunes de l'Oratoire pour D. Bosco. 384

CHAPITRE XLII . — *L'Histoire Sainte* — Méthode pédagogique adoptée dans ce livre par Don Bosco — Quelques citations. 392

CHAPITRE XLIII . — Racontars au détriment de l'Oratoire — Le Marquis de Cavour et ses menaces — Nouvelle et dernière demande impérative de déloger — L'Archevêque et le Comte de Collegno — Le Service de Police fait surveiller D. Bosco — Visions consolantes. *page* 400

CHAPITRE XLIV . — La folie de D. Bosco — Les larmes d'un véritable ami — Les paroles du prophète — D. Cafasso porte un jugement sur les rêves de D. Bosco — A la maison de santé — L'isolement — Le Théologien Borel et les confidences de D. Bosco. 408

CHAPITRE XLV . — Le dernier jour dans le pré — Un pèlerinage à Notre-Dame-des-Champs — Le son des cloches — Nouveaux refus, affliction et larmes — Un rayon de lumière — D. Pierre Merla — La maison Pinardi et le hangar de Valdocco — Pacte conclu — Emotion et enthousiasme des jeunes à l'annonce du nouvel Oratoire — La prière de remerciement à Marie — Dernier salut au pré. 418

CHAPITRE XLVI . — La prise de possession du nouvel Oratoire — La grande basilique — Deux visites à Notre-Dame de Consolation — Méthode suivie à l'Oratoire — L'habile pêcheur — Un merle pris en cage — Le départ du soir — Prophétie ou pronostic. 428

CHAPITRE XLVII . — Nouvelles intimations du Marquis de Cavour — La Ragioneria en séance extraordinaire — Un auguste protecteur — Les gardes municipaux — Le Marquis se réconcilie avec D. Bosco — Obéissance de D. Bosco aux lois de l'Etat — Son respect envers les Autorités civiles. 441

CHAPITRE XLVIII . — D. Bosco à Sassi — Les élèves des Ecoles Chrétiennes — Elan juvénile — Double embarras — La charité supplée au miracle. 452

CHAPITRE XLIX . — D. Bosco est licencié du Refuge — Lettre de la Marquise au Théologien Borel — Entière confiance en Dieu ; amour de la pauvreté évangélique ; remarquable prudence pour défendre son honneur — Oppositions connues et aumônes secrètes — Premières salles prises en location dans la maison Pinardi. 458

CHAPITRE L . — *L'Œnologue Italien* — Mort de Grégoire XVI — Election de Pie IX — Les prières pour le Pape — Frénétiques ma-

nifestations de joie pour le nouveau Pape — Prudente circonspection de Mgr Fransoni et de D. Bosco — La Sainte de Viù. *page* 472

CHAPITRE LI . — *Le système métrique décimal* — Circulaire de Mgr Artico — Difficultés surmontées dans la résolution d'un problème — Le nouveau livre et ses différentes éditions. 482

CHAPITRE LII . — Amour pour la petite église de Valdocco — La fête de St Louis et celle de St Jean-Baptiste — Maladie mortelle— Amour et piété des jeunes pour D. Bosco — Guérison — Fête très cordiale. 490

CHAPITRE LIII . — Convalescence à Castelnuovo — L'Oratoire continué par les coopérateurs — La procession lors de la solennité de l'Assomption de Marie au Ciel — Infidélité à un vœu punie — Visites aux Becchi — Porter chaque jour sa croix — Visites et invitations aux amis. 500

CHAPITRE LIV . — Conseils non reçus — Une précieuse suggestion — Le fils et la mère — But noble et généreux — Les larmes des mères. 515

CHAPITRE LV . — Départ des Becchi — Les signets du bréviaire — Arrivée à Valdocco — Le Théologien Vola — Pauvreté, misère et contentement — Accueils joyeux — Le trousseau de la mariée. 523

CHAPITRE LVI . — La Maison Pinardi et ses alentours — Nouvelles locations — L'Auberge de la Jardinière — Faits ignobles. 536

CHAPITRE LVII . — De nouveau la Marquise Barolo — Son exercice de piété approuvé par le Saint-Siège — Le livre de D. Bosco : *Dévotion à la miséricorde de Dieu.* 546

CHAPITRE LVIII . — Les étudiants catéchistes — Cours du dimanche et cours du soir — L'usine à former les maîtres — Intelligence, mémoire et cœur — Un étudiant et l'usurier. 554

CHAPITRE LIX . — Avec le miel on prend aussi les guêpes — Un père irréligieux — L'arbre de la vie. 564

CHAPITRE LX . — La première cloche de l'Oratoire — L'apparition de Notre-Dame à La Salette — La première Messe de Minuit chantée le jour de Noël à Valdocco. 574

Note : originaux des documents traduits au Chapitre XXIX. 585